



HAL
open science

Les rites pré-islamiques à Anjouan. Contribution à une étude culturelle des Comores

Abderemane Bourhane

► **To cite this version:**

Abderemane Bourhane. Les rites pré-islamiques à Anjouan. Contribution à une étude culturelle des Comores. Histoire. Université Sorbonne Paris Cité, 2017. Français. NNT : 2017USPCF044 . tel-02079565

HAL Id: tel-02079565

<https://theses.hal.science/tel-02079565v1>

Submitted on 26 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Institut National des Langues et Civilisations Orientales

École doctorale n° 265
Langues, littératures et sociétés du monde
ASIEs EAD 4512

Thèse
présentée par
BOURHANE ABDEREMANE
soutenue le 13 décembre 2017
pour obtenir le grade de docteur de l'INALCO
Discipline : Sociologie, anthropologie

Les rites pré-islamiques à Anjouan. Contribution à une étude culturelle des Comores

Thèse dirigée par

Jean-Aimé RAKOTOARISOA, professeur émérite des universités, INALCO

Rapporteurs

- Gabriel RANTOANDRO, Professeur, Département d'Histoire, Faculté des Lettres et sciences humaines, Université d'Antananarivo, Madagascar
- Rabia BEKKAR-LACOSTE, Chercheure IRD / Université Paris 1 Sorbonne

Jurys :

- Rabia BEKKAR-LACOSTE, chercheure IRD / Université Paris 1 Sorbonne
- Odile RACINE, professeur des universités, INALCO
- Jean-Aimé RAKOTOARISOA, professeur émérite des universités, INALCO
- Malanjaona RAKOTOMALALA, professeur des universités, INALCO
- Gabriel RANTOANDRO, professeur, Faculté des lettres et sciences humaines, Université d'Antananarivo
- Jean Marius SOLO-RAHARINJANAHARY, maître de conférences HDR, Université d'Antananarivo

« Le passé est définitivement révolu et il n'y a plus moyen d'observer soi-même les évènements qui s'y sont passés.

L'histoire n'est qu'un calcul de probabilité. Ce que peut faire l'historien est de se rapprocher d'une limite : la vérité historique » Jean VANSINA.

DEDICACE

A la mémoire de mon père Monye Amady Moukara dit « Laglassera » qui n'a malheureusement pu voir l'aboutissement de ce travail.

A ma mère Bweni Hikima Charif qui a beaucoup souffert pour m'éduquer.

A ma femme Bweni Maenfou Bent Ahmed et mes six enfants dont les privations ont permis l'aboutissement de cette étude.

A mon frère Issa Amady dit Délégué et à ma sœur Mariama Amady dite Yasmine pour leur soutien de tous les instants.

A mon cousin Daniel Ahmed (Café) et à son épouse Hadidja Maabadi pour leur affection et leur générosité.

A mon cousin Nouridine Attoumani pour son aide précieuse tout au long de mes travaux.

A Monsieur Jean Philippe LUCA qui m'a donné les moyens financiers pour continuer mes études en France en Maîtrise et en DEA.

A son excellence Messieurs les Ambassadeurs de France auprès de l'Union des Comores : Monsieur Jean-Pierre LAJAUNIE, Luc HALLADE et Philippe LACOSTE pour la confiance qu'ils m'ont témoignée ainsi qu'à Mme Rabia Bekkar LACOSTE qui m'a soutenu énergiquement durant le parcours de ma thèse.

Aux différents responsables de SCAC : Madame BAUER, Messieurs BRIGNOT, Pierre LAYE, David ANDREVOND et Madame Laurence ARNOUX qui m'ont octroyé des bourses d'études et Monsieur Weiss, Consul de France à Anjouan, quia facilité mes recherches à Mayotte en m'octroyant un visa de circulation.

A la mémoire de mon cher ami Sudel FUMA (Université de la Réunion) qui lors de nos différentes rencontres à Moroni et à Marseille n'a cessé de m'encourager à terminer ma thèse.

REMERCIEMENTS

Depuis que j'ai entrepris ce travail, il y a 27 ans, de nombreuses personnes m'ont aidé (aux Comores, en France, à Madagascar et à la Réunion), chacun à leur façon mais toujours avec beaucoup de disponibilité et de bienveillance.

Ma reconnaissance va d'abord, d'une part au Professeur Claude Allibert, mon directeur de recherche. Il m'a, depuis 1995, encouragé et guidé dans mes travaux de Maîtrise et de DEA. Il m'a également offert un soutien matériel et moral pendant de longues années. Ma dette envers lui est immense. Et d'autre part aux professeurs Jean Aimé Rakotoarisoa mon directeur de thèse qui n'a pas ménagé ses efforts pour me conseiller et me guider tout au long de mes travaux ainsi que le professeur Narivelo Rajaonarimanana qui a accepté de me recevoir dans le nouveau laboratoire de L'INALCO (le C.R.O.I.M.A.), rue de Lille.

Ma gratitude va également aux enseignants Narivelo Rajaonarimanana (INALCO), Malanjaona Rakotomalala (INALCO), Brigitte Rasoloniaina (INALCO), Mohamed Chamanga (INALCO), Ursula Baumgardt (INALCO), M. C. Simeone-Senelle (CNRS), Jean-Claude Penrad (EHESS), Aziza Aboubacar (INALCO) qui m'ont constamment soutenu dans les différentes étapes de mes travaux en Master 1 et 2. Je garde toujours les souvenirs de leur enseignement. A Noël Gueunier qui a été toujours généreux de sa bibliothèque grâce à laquelle j'ai pu réaliser l'analyse de mes données en Maîtrise et en DEA.

En France, je dois beaucoup à mon cousin Daniel Ahmed (Café), non seulement il m'a appris tout ce qu'il savait sur l'ordinateur, mais aussi, il m'a beaucoup aidé, durant des nuits et des nuits, à la transcription en comorien et à la traduction en français des thèmes littéraires ainsi qu'à son épouse, madame Hadidja Maabadi « ma mère » qui a accepté de m'héberger et m'a soutenu financièrement et moralement durant mes deux années d'études en Master. Je leur remercie de tout mon cœur.

Mes remerciements s'adressent aussi à Madame Saoundia et son mari Attoumani Nourdine pour leur soutien et leur indéfectible affection ainsi que Bounoul Hatoib Ahmed (Chaïri), Kamal Nomane, Mohamed Attoumane, Abdillahi Ibrahim (Prince), Ahmed Ben Cheikh, Said Abdourohmane, au feu Ahmed Ben Ali ainsi qu'à leurs femmes respectives, à tous mes cousins de Meaux, à Madame Fatima Boyer (Nice) présidente de l'Association Collectif du patrimoine des Comores pour son soutien moral, financière et son encouragement ainsi qu' à Madame Julienne Ahmed Bacar, qui chaque matin me téléphonait de Toulon pour demander de mes nouvelles, et ceci, jusqu'à son départ à Madagascar après le décès de son mari Ahmed Bacar. Monsieur Attoumani Nourdine m'a aussi hébergé durant la préparation de ma thèse, je lui suis très reconnaissant. Ma dette envers lui est immense.

Ma gratitude à tous les étudiants de mon département d'études, en particulier Römer Sigrid, Ndrema Andriamandiby, Zo Ralambomanana, Henitsoa Raobelinoro, Harolde ainsi que Maud Verdier, Nirina Razaimandrisoa responsables de la documentation au Centre Riquet et Ouzna Ouaksel, qui étant responsable de la documentation et du secrétariat Berbère, m'avait aidé à réaliser et imprimer mon mémoire de DEA d'Etudes Africaines.

Aux Comores, mes remerciements s'adressent à tous les chercheurs comoriens et expatriés que j'ai pu côtoyer et qui m'ont prodigué de nombreux conseils utiles durant tous mes cursus universitaires, à Monsieur Jean Philippe Lucas (entrepreneur réunionnais) qui m'a connu par hasard durant mes travaux de recherche à Pomoni. J'ai perdu son adresse actuellement. Il m'a convaincu de partir d'Anjouan pour sauver ma peau et grâce à sa générosité, il m'a dispensé des moyens matériels

et financiers qui m'avaient permis de partir continuer mes Etudes de fin 2003 à 2006, sans oublier aussi tous mes collaborateurs de la Direction Régional du CNDRS de l'île Autonome d'Anjouan ainsi que le Directeur Général du CNDRS à Moroni Dr Ainouddine Sidi et Monsieur Hamdani Bacar Directeur de l'Enseignement Supérieur au Ministère de l'Education National, sans oublier Madame Mère Nassurati « Dame de fer, pionnier de la protection de la valeur culturelle comorienne et du patrimoine ». Ils ne cessaient de m'encourager à aller loin dans mes recherches ainsi qu'au nouveau directeur général du CNDRS Dr Nouroudine Abdallah.

A ma femme Madame Maenfou Bent Ahmed qui m'a soutenu tout au long de mes travaux et mes enfants (Yassinat, Naili, Abdel-Malek, Djumbe Aissat, Djumbe Natacha et Djumbe Taya) qui m'ont dispensé leur affection, sans leur générosité et leurs bonnes humeurs, je n'aurai pas pu tenir le rythme lors des longs déplacements à Moroni, à Mayotte, à Mohéli et mes différents séjours ici à Paris afin d'affronter la dernière ligne droite ; à Abdoulwahab Ali Sidi et sa femme qui m'avaient aidé à saisir la plupart de mes transcriptions en comorien. A la famille Cheikh Fayallu pour leur générosité.

A toute ma famille (maternelle et paternelle) et à tous mes amis, ils sont trop nombreux pour être cités tous ici, ils méritent également mes remerciements.

A mes informateurs que j'ai côtoyés, jours et nuits, durant toutes ces années et qui m'ont livré leurs secrets, leurs connaissances et aux maîtres du savoir « fundi » qui m'ont protégé, ils ont tous ma gratitude pour toujours.

Lors de la préparation et la rédaction de mon mémoire de DEA, les professeurs Narivelo Rajaonarimanana, Malanjaona Rakotomalala, Sophie Blanchy (CNRS), Noël Gueunier (Université de Strasbourg) m'ont assuré une relecture des différentes parties et m'ont aidé dans les corrections du français.

Finalement, je remercie infiniment le Ministre des Finances de l'île Autonome d'Anjouan : C.E. Doucllin Mahamoud de son accord pour me permettre de partir en 2003, le Ministre Délégué à la Coopération de l'Union des Comores : Moustadirane Abdou et au colonel Halidi Charif pour mon visa en 2003, le Ministre des Transports et de Télécommunication de l'île Autonome d'Anjouan : Dhohirou Halidi pour son soutien moral et ses conseils, au Secrétaire Général du Ministère de l'Education : Attoumane Chafi pour son soutien moral et professionnel et au Directeur de l'Ecole Nationale Technique et Professionnelle : Said Ousseni, d'avoir accepté de recevoir tous mes mails durant ma formation en Master (I et II) ainsi qu'au Directeur adjoint de la Société Bambao Tropical Sa, Ahmed Ali de m'avoir d'une part fourni le plan de la région de Bambao-la-Mtsanga et d'autre part de m'avoir aussi donné des informations précieuses sur le rituel de la grotte de Hamampundru.

Aux dirigeants actuels de l'île Autonome d'Anjouan, Monsieur Saïd Ali Mohamed, commissaire en charge de l'Education de Base et son Chef de Bureau Mohamed Loutfi, Madame Zaitoune Mounir, la nouvelle commissaire en charge de l'Education de Base et son Secrétaire Général Monsieur Abdoulhamide Afraitane, de m'avoir facilité mon départ en France en 2012-2014 continuer mes recherches et valider mon inscription en thèse.

Sans leur soutien et celui de Mme Lacoste Rabia Bekkar, de mon Directeur de thèse le professeur Jean Aimé Rakotoarisoa ainsi que le professeur Narivelo Rajaonarimanana Directeur du CROIMA-ASIEs, je ne serai jamais arrivé au bout de mes travaux.

INTRODUCTION

A. Choix du sujet et problématique

L'intérêt que nous portons à l'histoire, à l'anthropologie et à l'archéologie nous a incité à vouloir contribuer à rétablir, même modestement, le passé, le socle de la culture comorienne à Anjouan avant l'Islam. C'est ainsi que nous nous sommes trouvés face à un champ de recherche jusqu'ici inexploré. Nos recherches ont porté sur le passé des villes, villages et régions d'Anjouan puis sur tous les cultes antéislamiques ou non islamiques (même si aujourd'hui des éléments de rituels islamiques peuvent y être ajoutés) observés ou cités dans les documents.

Ces rites non islamiques constituent le sujet du travail que nous présentons ici. Ils sont pratiqués par des populations qui les tiennent de leurs ancêtres, non musulmans ou qui se livrent à la double pratique comme aujourd'hui.

Les Comores font partie de la société swahilie, marquée par une adaptation de populations africaines aux écosystèmes côtiers et aux échanges maritimes (Blanchy 2016). Les principes d'organisation sociale et culturelle apportés par les Bantous qui ont migré dans l'archipel des Comores dès le VIII^e siècle (Allibert 1989, Allibert & Vérin 1993) se sont agencés différemment dans chaque île au cours du temps. Ces peuplements bantous n'étaient pas eux-mêmes homogènes. L'introduction de l'islam entraîna des transformations des structures politiques. Dès le XII^e siècle, le géographe arabe Al-Idrîsî décrit al-Anguna (Ndzuwani ou Anjouan) et al-Anqaziga (Ngazidja), qu'il dit peuplées d'un mélange de races où l'élément dominant est musulman¹. Les plus anciennes mosquées de pierre de l'archipel, contemporaines de celles de la côte est-africaine, se trouvent à Anjouan : ce sont les mosquées de Sima et de Domoni, construites aux XI^e - XII^e siècles et élargies au XIII^e siècle². Au XV^e siècle, Sima à Anjouan couvre 11 ha et Domoni sans doute autant : c'étaient les plus grandes villes des Comores. La période dite classique aux Comores³ s'étend du XV^e au XVIII^e siècle, caractérisée par des institutions politiques centralisées, une hiérarchisation sociale grandissante et le développement de l'élevage bovin qui devient la forme principale du capital économique. Elle se caractérise aussi par une importation de main d'œuvre servile, et une activité de traite. Une relative aisance des îles et la forte demande d'esclaves entraîna une période de razzias organisés par les malgaches. Au 19^e siècle, les sultans d'Anjouan commencèrent à entrer dans une économie de plantation également très demandeuse en main d'œuvre servile, et un grand nombre d'Africains furent importés à cette époque. Puis, au tournant de la colonisation, cette main d'œuvre fut qualifiée d'engagés, et les colons firent aussi appel au travail des habitants ruraux, héritiers de peuplements successifs, mais toujours plus ou moins fortement dominés, et tenus à l'écart de l'islam par les dominants urbains (Blanchy, *ibid.*) Cette mise à l'écart à elle seule explique la vitalité, jusqu'à une période récente, de cultes de fertilité et de fécondité qui étaient les seuls recours de ces populations contre les difficultés de leur vie. D'autres, disparus, sont cités par des sources anciennes.

Quels sont les rites anciens cités par les sources écrites et encore observables ? Ils sont difficiles à répertorier, car peu de chroniqueurs en parlent. Nous disposons seulement de quelques

¹ L.-M. DEVIC, 1883, p.103-104 cité par Blanchy 2016.

² H. WRIGHT, 1984, 1992.

³ C. CHANUDET, 1988.

témoignages écrits et oraux. Ces rites sont pratiqués dans les lieux sacrés «ziara ». Ce terme semble aujourd'hui couvrir deux entités différentes. Certains lieux sacrés n'ont aucun lien avec l'islam, là où des forces naturelles et animistes sont honorées. Les autres sont en relation avec l'Islam et méritent effectivement le nom de *ziara*, car on y honore la mémoire d'un personnage selon une pratique islamique. Cependant, comme le notait Bousquet (1938) l'alternance et le chevauchement de ces deux religions sont tels qu'« *il est difficile d'établir une frontière [...] entre le culte des saints plus ou moins authentique et celui qu'on rend à des sanctuaires préislamiques* ».

Parmi eux, nous avons :

- le jour de l'an « *Mwaha* ou *suku ya Mwaha* ou *ntsu ya Mwaha* » célébré à travers les quatre îles, il correspond au *nairuz* ou *nawruz* nouvel an du calendrier solaire perse, mais celui-ci est célébré en avril, alors que le *Mwaha* est célébré fin juillet-début août dans les îles des Comores. Une de mes informatrices, née en 1906 à Ouani, m'avait affirmé⁴ qu'avant la célébration du rite du nouvel an dans cette ville, les devins guérisseurs « *Wangani* et *walimu* » et les maîtres coraniques « *Fundi* », côtoient chacun de leur côté, les astres (la géomancie) pour voir s'il y avait des contraintes à éviter. On raconte qu'autrefois ils allaient même jusqu'à sacrifier des humains (jeunes esclaves) pour conjurer les malheurs redoutés.

- le *Trimba* à Nyumakele (la région du Sud-Est de l'île), un rite organisé avant le commencement des grattes, une sorte de pèlerinage le long d'un itinéraire traversant dix villages (Nkohani, Adda, M'Remani, Daji, Mwiriju, Mnadzishume, Nunga, Dzamwandze, Shaweni, Shiroroni).

- le *Nkoma* à Ouani, au Nord-Est sur la pointe de l'île,

- le *Mdandra*, danse des esprits, à Uzini (Ouzini – village enclavé d'altitude dans la haute vallée de l'Ajaho, région de Domoni) et à Mro-Maji à l'Ouest de Bambao-Mtsanga. Le *Mudandra* est également pratiqué à l'occasion de *Nkoma* (à Ouani) et de *Trimba* de Nyumakele

- le *Muhatse* à Anjouan (pratique pour faire tomber la pluie) comparable au *Muguru* à Mayotte

- le culte de possession appelé *Mgala* ou *Mugala* à Anjouan, n'est pas souvent mentionné. Sophie Blanchy et Sophie Bouffart-Klein le signalent chez les Anjouanais de Mayotte, Sultan Chouzour chez ceux de Ngazidja.

- des cultes de possession chtoniens, le culte de *Kokolampo* (nains, lutins), le culte de *Wanaisa*, (filles lumineuses)

- le culte de l'anguille « *Mhunga* » s'observe aussi à Mayotte, ou aux « *Mwana mroni* » (les enfants des rivières).

B. Collectes des données de terrain

L'essentiel des données recueillies est le fruit de mes enquêtes orales et d'autres travaux menés au sein de programmes de recherche.

Les témoignages oraux transmis de générations en générations constituent ainsi des sources qu'on peut enregistrer et utiliser actuellement pour écrire l'histoire. Les récits relatés par nos traditionalistes (conservés dans une cinquantaine de cassettes audio, numérisées en septembre 2010

⁴. Entretien du 29 septembre 2003.

aux Archives Départementales de Mayotte après l'accord de la directrice Mlle Anastasia Iline et gravées sur des CD-ROM portant le cote 2AV) nous ont permis modestement de combler et compléter utilement les quelques écrits épars publiés ou non sur l'île de Ndzuwani (Anjouan) concernant surtout cette phase pré-islamique.

Cette documentation pourra être exploitée par des spécialistes de l'histoire orale des Comores ainsi que les archéologues spécialistes de l'Océan Indien et permettra d'éclairer l'histoire de la région de Ouani et de l'île d'Anjouan.

Archéologie et recueil des traditions se complètent : « *Localiser des sites n'est pas nécessairement en donner la fonction dans le passé... On comprend donc qu'on ne peut négliger les savoirs ancestraux et traditionnels... Tout comme la tradition orale qui a souvent permis la découverte des sites de la seconde moitié du 2ème millénaire, c'est cette tradition qui souvent en rendra l'analyse et l'interprétation plus facile sous le contrôle de l'archéologue* ». (Allibert & Vérin 1996 b). « *Ainsi, tout comme la tradition orale ancienne peut parfois se substituer favorablement à l'archéologie pour éclairer l'histoire, de même la comparaison avec des données culturelles recueillies dans des écrits antérieurs peut éclairer avantageusement la connaissance d'un site et ses pratiques* ». (Ibid)

La famille joue un rôle primordial dans la transmission de la culture orale ; les vieillards, gardiens de la tradition, les femmes ; en sont les vecteurs privilégiés. Tous mes informateurs débutent leurs récits par : " Nos parents nous ont dit..., nous entendons dire..., les vieux nous ont dit....., notre grande mère nous a dit ceci... tel monsieur nous a raconté ceci..... etc.". Toutes ces formules d'introduction illustrent bien la détermination de la famille à vouloir perpétuer la richesse de ce patrimoine culturel par cette transmission verbale.

Les récits véhiculés par mes informateurs (au nombre de vingt-quatre) sur les différentes phases de peuplement des Comores et surtout de l'île d'Anjouan divergent. Car ce musée verbal du souvenir se pétrit et se déforme à travers le temps, en oubliant ou/et en rajoutant en déformant les faits. Vansina nous a montré à quel point il est difficile pour la source orale de restituer des faits au-delà de 300 ans : « *Souvent les traditions deviennent incompréhensibles pour les témoins qui racontent, parce qu'elles comprennent des éléments archaïques. La culture change et la connaissance de certaines situations culturelles anciennes qui sont nécessaires à la bonne compréhension du témoignage, se perdent, quand ces situations disparaissent. Si des éléments archaïques de ce genre se produisent dans des textes fixes ils sont rarement éliminés ou altérés [...]. Par contre, des traditions libres sont fort sujettes à déformation [...]. La déformation peut devenir particulièrement marquée si un des témoins auriculaires est un homme spécialement intelligent. Il tente alors de rendre les éléments incompris à nouveau compréhensibles en inventant une tradition explicative parallèle à la première. L'élément archaïque est conservé, mais il faut se méfier de la tradition explicative qui [...] est inventée de toute pièce... ..* » (Jan Vansina 1961 : 93-94)⁵ cité par Hébert J.- C. 2001 : 167)⁶

Pour effectuer ce travail, j'ai eu recours de 1986 à 2003 à des entretiens auprès des détenteurs des traditions orales et des généalogistes (hommes et femmes), suivant la structure sociale anjouanaise très hiérarchisée, dans différentes localités (Ouani, Jimilimé, Cuvette, Mutsamudu, Sima,

⁵. Jan Vansina, De la tradition orale. Essai de méthode historique, Tervuren, 1961 : 93-94

⁶. Jean Claude Hébert, Les « Sagaies volantes » d'Andriamanelo et les « Sagaies à pointe d'argile » de Vazimba. Un problème de critique de la tradition orale merina in Etudes Océan Indien, « Mare Prasodum. D'un rivage à l'autre », INALCO, n°31, pp. 165-189

Moya, Koki, Koni, Nyumakele, Mirontsy, Bazimini, Patsy) en 2005 et 2008 à Shaweni, , puis en 2012 avec Sophie Blanchy à Shaweni (Nyumakele), à Jimilime, à Ouani.

De par leur nature non islamique, les rituels sur lesquels j'ai enquêté sont actuellement combattus par les adeptes d'un islam fondamentaliste. Certains de mes informateurs n'acceptent pas de me donner ni leur nom, ni leur prénom, ni leur âge. Certains hésitent même de me parler pour ne pas être mis à l'index par les « Djawula », "les intégristes". « Littéralement djaoulat signifie faire des tournées, aller voir les gens de maison en maison, pour propager la parole d'Allah. Cet acte leur a valu l'appellation. Les djaoulat... Ils portent la barbe plus longue, un turban sur la tête et un boubou. Les femmes sont vêtues de boubous noirs, voilées, ou alors mettent de salouva avec hauts manches longues et portent un foulard en plus du kishali. .../... Il y a un autre courant plus rigoriste. Des salafistes qui revendiquent une application plus proche des textes de l'an 1400 sans interprétation. Ce sont ceux-là, qui trouvent que la plupart des pratiques sont haram ici. Ainsi debah, daïra, maoulida, mouliidi et toute autre pratique culturelle est considérée comme haram, un amusement, une pratique païenne loin de l'islam... » (Kalathoumi Abdil-Hadi Journal Mayotte Hebdo 2014 : 6)⁷ Lors de mes derniers entretiens avec Nassur Anli (surnommé Sari) né vers 1970 à Jimilime, fils d'un des grands tradipraticiens walimuréputé faire des miracles à Jimilimé, j'ai pu réaliser avec lui deux séances non enregistrées (01 janvier 2012 et 18 mars 2012) puis l'année suivante quatre séances enregistrées (07-11 et 18 janvier 2013, 01 février 2013). A chaque fois, mon informateur me disait qu'il n'était plus qu'une cassette rouillée. « Les fondamentalistes musulmans (Jimilime est le bastion des « Djawula ») ne veulent pas entendre parler de cela. Et aujourd'hui tu veux tout savoir. Tu es entrain de la ressusciter ... Je commence à oublier certaines choses mais à force d'y penser la cassette sera de nouveau pleine.... »

C. Plan de la thèse

La thèse est divisée en quatre chapitres. Dans le premier, je m'efforce de donner des éléments d'archéologie et d'histoire pour préciser le cadre de la mise en place du peuplement. L'archéologie et la tradition donnent des indices sur les anciens établissements. La tradition orale, transmise par la parole mais aussi par la pratique des rituels en des lieux de mémoire précis, est aussi utilisée. Dans le second chapitre je replace la pratique de ces cultes dans le contexte d'une société aujourd'hui largement musulmane, où l'éducation religieuse tient une grande place mais où l'on observe cependant un certain nombre de pratiques syncrétiques combattues aussi au même titre que les pratiques non islamiques par les fondamentalistes musulmans. Le troisième chapitre porte sur les sites sacrés, lieux de pratique des cultes, en tant qu'espaces spécifiques, dont je décrirai la configuration physique, mais aussi la place dans la préhistoire et l'histoire anjouanaise. Enfin, le dernier chapitre sera consacré à la description des rituels observés ainsi qu'à leurs interprétations notamment par une analyse des chants qui y sont pratiqués. En conclusion, je réfléchirai sur les apports de ces rites pour la compréhension du peuplement et de l'histoire sociale de l'île d'Anjouan.

⁷. Lien : www.mayottehebdo.com N° 677 – Vendredi 24 octobre 2014 « L'islam de Mayotte s'harmonise », pp. 6-7

CHAPITRE I

ELEMENTS D'ARCHEOLOGIE ET D'HISTOIRE

CHAPITRE 1 : ELEMENTS D'ARCHEOLOGIE ET D'HISTOIRE

Je présente ici les grandes périodes déterminées par l'archéologie et les sources historiques ; puis je reviens sur le lien entre sites archéologiques et cultes, les rituels ayant une dimension de commémoration des premiers établissements humains ; enfin, je montre se transmettent à Anjouan des mythes régionaux, diffusés à l'échelle de l'archipel ou de la région occidentale de l'océan Indien, qui alimentent des croyances et des rituels localisés sur l'île.

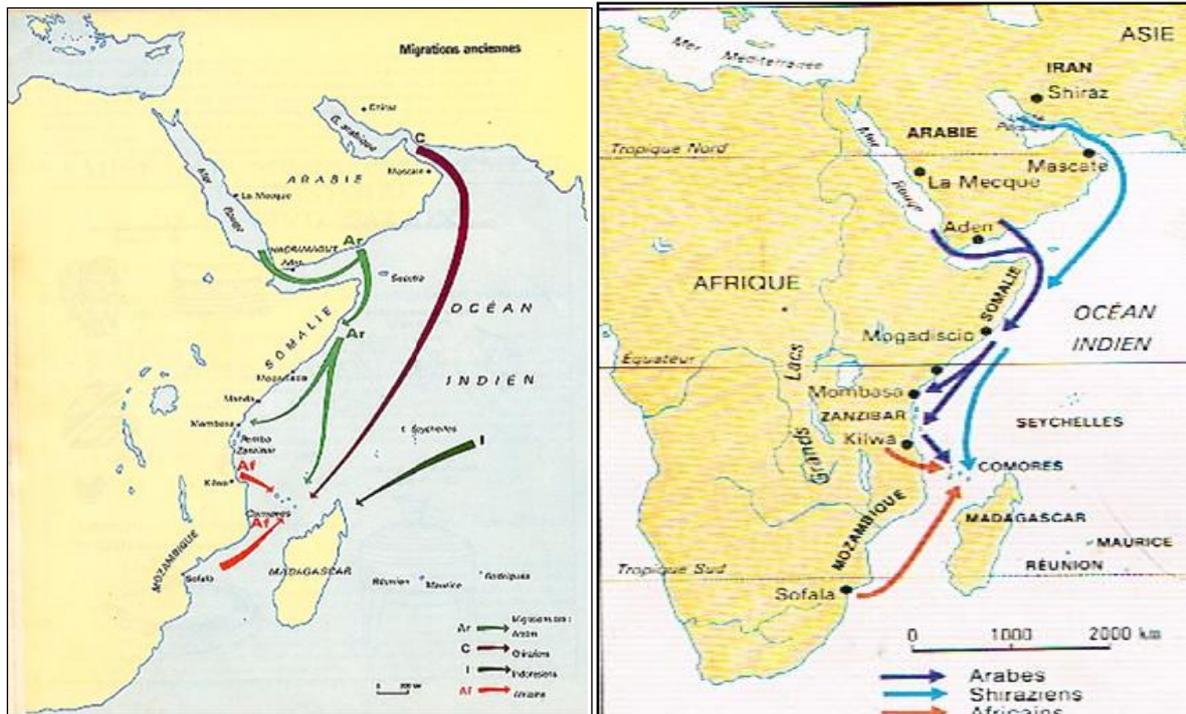
1.1. Les grandes périodes historiques

Plusieurs événements ont provoqué par le passé des migrations à travers l'Océan Indien, créant des cités-états indépendants les uns aux autres. Ces échelles portuaires étaient des points d'échanges d'un commerce maritime et les Comores en font partie. La plupart de ces sites portuaires de la période médiévale se sont implantés sur des îlots le long de la côte africaine où se sont développées les principaux cités-états de l'époque préislamique notamment : les îles Bajun, Manda, Lamu, Pate, Pemba, Zanzibar, Kilwa, Mafia et Mozambique.

1.1.1. La Période Swahili archaïque ou Beja ou pré-islamique VIIIe – XIe siècle.

D'après Claude Allibert, il nous paraît impossible d'une façon précise, de déterminer l'origine du peuplement des Comores et celles des habitants des îles zandji, désignées par Ebnu El Wardi « *Djazaeri Azzandj* » îles des noirs, dans son ouvrage intitulé : *Karidat al adjaib*. (Allibert C. 2000 : 9).

Par contre, l'archéologie des Comores distingue « à partir du XI^{ème} siècle et avant la période coloniale européenne, une période (Bantoue ?) Préislamique ». Ces bantous partis du « Cameroun vers -200, en contact avec les sociétés soudaniennes et nigériennes » (Chanudet C. 1990 :20), « n'étant arrivés sur la côte est africaine qu'au II^e et III^e siècle après J.C. » (Sophie Blanchy 1990 :17). Chanudet C. émet l'hypothèse, après avoir étudié les monuments et les céramiques, pense que les premiers habitants des Comores seraient des populations négroïdes, des noirs pré-bantous, bantous ou mêmes proto-malgache. Les chercheurs utilisent plusieurs mots pour qualifier cette période : *Bedja* (*Beja*), phase Dembeni, swahili archaïque ou époque pré-islamique.



Carte 1 : Mouvements des migrations anciennes (Battistini et Vérin P. 52, 1984)

Carte 2 : Le peuplement des Comores (géographie CM p. 78, 1989)

Source : tiré dans deux ouvrages (René Battistini et Pierre Vérin, *Géographie des Comores*, Nathan, 1984, p. 52 et *Géographie CM /RFIC*, Nathan, 1989, p.78, fig. 1.

Claude Chanudet précise qu'« Au VIIIe-IXe siècle, l'intégration des Comores et de Madagascar à cette époque de cette vie de relation (Mro-Dewa (Mohéli), M'Bashilé (Grande Comore), Vieux Sima (Anjouan), Dembeni (Mayotte), Irodo (Madagascar) dans la sphère Swahili est due à la prospérité de ces points d'échanges à une époque d'expansion économique... » (Chanudet C. 1990 :24). Cette intégration dans cette sphère swahilie⁸, la civilisation portée par les vents et les courants marins, a contribué, dès le IIe siècle de notre ère, à une migration Austronésienne en Afrique orientale.

Comme témoignage de cette civilisation « [...] C'est l'existence dans la culture comorienne d'objets provenant du sud-est asiatique : la pirogue à balancier et la râpe à coco, ainsi que des plantes tels que le cocotier, la canne à sucre, la cannelle (mdarasine)... Antérieur au XI è siècle ces mouvements migratoires se poursuivent selon Ottino jusqu'au XIV è siècle. Leur religion animiste comporte le culte des arbres et des esprits de la vie... Ici aux Comores, des restes de religions pré-islamiques s'observent notamment l'importance sociale de mwalimu, l'existence des séances de possession Rumbu et la survivance des esprits Djinns... » (Chanudet C. 1981 :6). Claude Chanudet pense « [...] qu'il s'agissait de population de pêcheurs (de nombreux débris de coquillages, de poissons l'attestent) vivant dans des cases rectangulaires de pisé comportant parfois un soubassement de corail, cultivant le riz (influence indonésienne ?) Et une variété de millet (travaux de Wright 1981 Mayotte) ». (Chanudet C. CEROI 1990 doc 11 : 39)

⁸. « Cette civilisation souahili ancienne, élaborée très tôt sur les côtes de la Somalie et des îles Lamu, s'est étendue assez rapidement à la côte tanzanienne et aux Comores ; un ou deux siècle plus tard, elle vient fertiliser les côtes de Madagascar et du Mozambique » Vérin P. 18 octobre 1972 : T. I, p. 3

Said Ahmed Zaki rapporte la tradition sur la vie sociale de cette période (lieu d'habitat, les ustensiles utilisés ainsi que les différentes périodes historiques) : « [...] A Anjouan, comme dans les autres îles des Comores, la population était fétichiste ou sans aucune foi religieuse. Elle était gouvernée par des chefs désignés sous le nom de béja. Hommes et femmes se vêtaient de morceaux de peaux ou certaines feuilles et écorces d'arbres qu'ils attachaient avec une corde en face juste pour masquer les parties sexuelles ; et ils vivaient de pêche. Sauvage et belliqueuse, cette population, divisée en plusieurs groupes passaient le temps en se faisant la guerre. C'était le droit du plus fort qui formait son code... Une grande partie vivait dans des grottes ou cavernes⁹, d'autres dans des cases en paille¹⁰. Leurs meubles et ustensiles étaient composés de chivumbi¹¹, de mtsevé¹², de calebasse¹³, ntsazi¹⁴, de pira¹⁵ et de kuju¹⁶ ... » (Saïd Ahmed Zaki 2000 : 16)

Cette culture pré-islamique est basée sur des rites « supposés » païens. A Anjouan, dans les régions habitées par les autochtones « *Wamatsaha* » se développent plusieurs cultes adressés aux ancêtres combinant les rituels de possessions, la sorcellerie et la géomancie. Ils sont considérés comme étant de pratiques antéislamiques de la période *Beja*. Cette période *Beja* prit fin au XIIIe siècle pour laisser la place à une strate culturelle pré-chirazienne : l'époque *Fani*.

U. Faurec précise que certaines anciennes localités (anciennes chefferies) ont pu garder leur nom jusqu'alors et que la période *Beja* (*Bedja*) n'a pas laissé de traces. Or le chroniqueur Said Ahmed Zaki avait détaillé la vie de ces *Mabeja* en énumérant même les meubles qu'ils utilisaient ainsi que leurs ustensiles de cuisine sans pour autant mentionner leurs marmites (en argile ou en chloritoschiste).

« La période des Béja disparut sans laisser de traces vers le XIIIe siècle ; lors d'une nouvelle immigration arabe dont les chefs prirent le titre de fani. La domination de fani aurait duré trois siècles pendant lesquels une quarantaine de chefs de cette dynastie se seraient succédé dans les petites principautés qu'ils avaient créées dans l'île et dont certaines portaient déjà le nom de localités qui existent encore de nos jours : Sima, Domoni, Niumakele par exemple ¹⁷ » (Faurec U. 1941 : 33-34).

⁹. Des grottes ont été signalées à Anjouan et nous avons pu en prospector une superficiellement avec Ali Mohamed Gou qui lui consacrera une fouille prochainement. (Voir note n° 42, 2000, Etudes Océan Indien n° 29 INALCO, p. 16).

¹⁰. C'est la présentation traditionnelle des populations en place antérieurement par ceux qui apportent la « civilisation ». (Voir note n° 43, 2000, Etudes Océan Indien n° 29 INALCO, p. 16).

¹¹. « *Espèce de lit immobile fixé en terre par quatre pieds en bois, sur lesquels est attaché un cadre de quatre autres pièces. On entoure l'encadrement par des cordes, soit de fibres de coco, soit d'autres écorces d'arbres, et on y pose la peau d'une chèvre comme matelas* » (Manuscrit Said Ahmed Zaki/MSAZ). La filiation du mot probablement bantou est à faire car le mot comorien traditionnel est *kitandra* (ou *shitandra*) et le mot Antalaotse *kibani*. (Voir note n°44, 2000, Etudes Océan Indien n° 29 INALCO, p. 16).

¹². « *Feuilles de coco tressées, servant de nattes* » (Manuscrit Said Ahmed Zaki). Confirmé par Blanchy (1987 : 139) : « *mutseve : feuille de cocotier tressée en chevron, pour la confection de nattes de prière et de paniers* ». (Voir note n° 45, 2000, Etudes Océan Indien n° 29 INALCO, p. 16).

¹³. Manuscrit Hébert (M.H.) donne le mot *mtsondji*. (Voir note n° 46, 2000, Etudes Océan Indien n° 29 INALCO, p. 16).

¹⁴. « *Plat en bois* » (MSAZ). Confirmé par Chamanga (1992 : 169). (Voir note n° 47, 2000, Etudes Océan Indien n° 29 INALCO, p. 16).

¹⁵. « *Coque d'une noix coupée en deux servant de verre* » (MSAZ). (Voir note n° 48, 2000, Etudes Océan Indien n° 29 INALCO, p. 16).

¹⁶. « *Une noix vidée de sa chair et qui sert de carafe* » (MSAZ). Confirmé par Chamanga (1992 : 123). « *Dans certains villages bushman, on trouve encore ces meubles et ustensiles* » (MSAZ). (Voir note n° 49, 2000, Etudes Océan Indien n° 29 INALCO, p. 16).

¹⁷. On ne s'étonnera pas de constater que le texte de Faurec ressemble à celui de Said Ahmed Zaki. Il a en effet recueilli ses informations en 1936.. (Voir note n° 160, 2000, Etudes Océan Indien n° 29 INALCO, p. 55).

Mohamed Abderemane (né vers 1936 à Ouani) inspecteur de domaine, confirme le témoignage de U. Faurec que

« *Chez les plus anciennes populations d'Anjouan, il y avait deux clans : d'une part le clan de Fani et d'autre part le clan de Beja. Les îles furent reconnues par des marchands d'esclaves. Les menaces permanentes des marchands d'esclaves ont poussé les populations à fuir les côtes pour s'installer dans la forêt. C'est ainsi que les premiers occupants de l'île quittèrent alors les côtes où ils vivaient auparavant et se réfugièrent dans la forêt ; certains allèrent dans la région de Sima, d'autres dans la région centrale : les gens de Koni, de Jimilime, de Bwe la Maji et de Mlimani* » (Mohamed Abderemane, Annexe I, T.II : 87).

Cette migration intérieure a donné naissance à des villages indépendants gouvernés par un chef. A titre d'exemple, Le village de *Bwe-la-Maji*, situé au Sud-Est à cinq kilomètres environ du Vieux Ouani, fut gouverné par des chefs appelés *Beja* dont l'un d'eux portait le nom de *Bako ba Beja* ou *Beja Ga* (le chef suprême) ou *Beja Lahi*. La population de *Bwe-la-majis* s'appelaient *les Bejani*.

Le mot *Beja* semble donc désigner un ensemble de population faisant en quelque sorte transition entre les Abyssins, les noirs et les Arabes¹⁸ proche de ces derniers par l'aspect physique et le teint. Ces populations s'islamisent rapidement. La pénétration Arabe s'accomplit pacifiquement par des mariages que le système matriarcal des *Beja* facilite. Il faut encore noter que les textes contenant le mot *Beja* sont de la période de VIIIe-IXe, moitié du XIe siècle »¹⁹.

L'hypothèse d'une migration *Beja* aux Comores avant le VIIIe siècle, dans la période préislamique ne peut être exclue : les *Beja Hali* (les plus anciens) selon la tradition. Ces populations *Beja* étaient païennes : il subsiste à Ouani un jeu qui témoigne encore de leur présence : le *Nkoma*.

Certains auteurs mettent en doute la pertinence de la distinction entre *Beja* et *Fani*.

« *Les termes de Fani et Beja traduisent une même réalité, celle de la chefferie ; le terme de Beja est relatif au territoire, celui de Fani concerne le titre. D'autre part, comme le souligne C. Allibert, selon les sources et les auteurs, l'ordre d'apparition de ces chefs peut être inversé* » (Moutaillier A in Liszkowski, note 620 : 247)

Or d'après la tradition orale²⁰, les habitants de *Bwe-la-maji* de l'époque *Beja* (*des Bejanis*) VIIIe-XIe auraient conservé leur identité et auraient résisté à la domination des *Fani*.

Feu Oussen Houmadi (père Tarmidhi), nous a dit que le *BEJA* était le premier habitant de Ouani. Il venait de Somalie. Ces propos avaient été confirmés par feu M'dallah Toumani (*chefu murenge*) quand ce dernier m'avait dicté l'arbre généalogique de sa famille (famille *Bejani*). Abdourohmane Ben Abdallah Hazi, l'un de nos meilleurs traditionalistes (connu sous le nom de *Baha Pala* ou *Shinkabwe*) précise que :

« *Ces gens (Beja et Kombo) venaient de Gomeni Bazi. En descendant, ils se séparèrent en deux. Les uns étaient partis vivre dans la campagne et les autres qui s'étaient installés ici avaient des problèmes. Tous leurs enfants perdaient la vie. On leur avait dit qu'ils habitaient dans un domaine appartenant à des esprits (Djinni)* » (Abdourohmane Ben Abdallah Hazi, annexe II, T.II).

Pour les *Bwelamajiens* (*bejanis* ou *bejaniennes*), leur chef *Bako Ba Beja*, *Beja Ga*, *Beja Hali*, après des années de sédentarisation en pleine forêt, avait conduit son peuple à Ouani actuel où coule

¹⁸ Occupant de la région comprise entre le Nil et la mer rouge d'une part la haute Egypte et l'Erythrée d'autre part.

¹⁹ Ottino P., Les traditions d'établissement shirazi dans l'ouest de l'océan indien, 1978, Ronéo, p.82-83 inédit. Cité par Allibert C.

²⁰ Entretien avec Abdallah Bacar CHEIKH, notable, membre de la confrérie shadhuli Ouani (voir annexe D, T. II)

la rivière et qui aboutit au pacte du « *Nkoma*, rite païen (animiste). (Feu Oussen Houmadi (père Tarmidhi), avait parlé aussi d'un incendie qui a ravagé le quartier de *Kilingeni* car les responsables n'avaient pas organisé le *Nkomade* depuis plus de trois ans. Ce quartier de *Kilingeni* à Ouani est considéré comme celui des gens de brousse « *Wamatsaha* » après la disparition de celui de *Baswara/Sada-Baswara* dont les vestiges ont été localisés lors de la destruction de l'ancienne mosquée de vendredi en 2007. Ce site de *Bwe-la-maji* aurait donc conservé quelques traces de son organisation sociale primitive. Les seuls témoignages de l'existence de ces *Bejanis* sont des tombeaux et le nom d'un quartier de Ouani : *Pangahari Bwe-la-maji*, actuelle place publique où il y avait avant un point d'eau.

A « *Bwe -la- maji* », les *Beja* se sont spécialisés en « *Matsunga* » (élevages) de chèvres, et de bœufs. Les *Beja* ne mangent pas souvent de la viande, sauf au moment des fêtes ou de célébrations des rites tel que le *Nkoma* et aussi lors des fêtes religieuses islamiques (*Miradji-Assomption*). Pour eux le bœuf est la première source de richesse, selon mes deux informateurs (Massoundi Bamou et Sidi Mari) lors de notre visite à *Mlimani*. C'est la seule et vraie occupation des hommes. C'est une occupation noble. Les *Bejaniennes* (les femmes) pratiquent l'agriculture vivrière, mais la seule valeur estimée pour la famille est le cheptel bovin. Selon toujours Massoundi Bamou :

« *Msa Bejaahijo nasa zinyombe zahe kapvasi muntru akosubutu aviri shiromadji* (nom d'une rivière qui sépare le *ziara de Binti Rasi* avec le site de *Untsoha*) *zinyombezatso muwa. Atahupara lewo matsunga de ipvao muntru mali* ».

« Lorsque *Msa Beja* amenait ses troupeaux à l'abreuvoir à *shiromadji*, personne n'osait s'aventurer dans les parages sous peine d'être piétiné par les bœufs. Même aujourd'hui, seul l'élevage de bœufs ou cabris ou moutons peut rendre riche (vente du lait, la peau, la viande) ».

Le même phénomène s'observe chez les *Jimilimeens*. Ils avaient un vaste terrain pour leur pâturage dans une région appelée *Bandra Mtsanga*. D'après feu père Ali Salim (ancien militaire français, natif de *Jimilime*), les *Jimilimeens* utilisent les pouvoirs des esprits (*Djinnns*) pour élever leurs bêtes. Après une ou deux années selon le cas on offrait un animal mâle aux esprits. Mais à la fin du XIXe siècle, au moment de l'expropriation des terrains par les premiers colons, cette vaste région a été « achetée » par Mac-Luckie, 355 hectares 60 de terrain rural situé au Nord-Est de *Jimilime* (*Bandra-Mtsanga, Habandra, Hantsandji*). Cela a provoqué le déclin du cheptel *jimilimeen* et entraînait leur appauvrissement.

1.1.2. La période villageoise ou Fani ou islamique XII-XIVème siècle

Plusieurs titres ont été avancés pour qualifier cette période : *Fani*, Arabo-chirazien, période *Hanyundru* ou établissement définitif de l'Islam.

Les premiers chefs *Beja*, à Anjouan sont considérés comme « *païens par les chroniqueurs et ils finissent par laisser la place au Fani qui deviennent musulman et s'allient eux aussi aux chiraziens* » (Vérin P. 1994 : 63-64). Il s'appuie notamment sur Gevrey « *l'île d'Anjouan*²¹, .../... *d'abord par des noirs d'Afrique, ensuite par des Arabes et des Malgaches. A l'arrivée de Mohamed-ben-Haïssa à la grande Comore, vers 1506, un de ses fils, Hassani-ben-Mohamed, s'établit à Anjouan avec une partie des chiraziens. L'île n'avait pas de sultan, elle était divisée entre sept ou huit chefs et formaient autant de quartiers indépendant. L'établissement des Chiraziens se fit sans lutte avec les premiers habitants. Peu de temps après son arrivée Hassani épousa Djumbe-Adia, fille de Fané-Ali-ben-Fané-Fehra, chef de M'Samoudou et le plus puissant de l'île. Grâce à ce mariage, Hassani parvint à établir*

²¹ ...dont l'étymologie est probablement le mot souahéli Anja ou Andza qui signifie main ? (Gevrey A. 1997 :106)

son autorité sur les autres chefs ; il constitua l'unité du gouvernement et se fit proclamer sultan. Il fut le premier sultan d'Anjouan... » (Gevrey A. 1997 : 108)

Toutefois, selon Vérin, pour échapper à l'emprise des migrants, les bantous autochtones avaient préféré se retirer vers les Hauts : « ...A Ndzouani, l'importance des immigrants arabes de hadhramout fut si forte que...les bantous ont été symboliquement rejetés dans l'intérieur des montagnes... »(Ibid).

Liszkowski estime que cette nouvelle période, celle de *Fani*, débute vers le XIIIe siècle suivi d'une installation progressive de l'Islam, vue comme une nouvelle doctrine introduite dans l'archipel et qui sera définitivement installée au XVe siècle.

La pénétration de l'islam se fait au niveau des côtes avant de pénétrer à l'intérieur du pays. C'était un islam d'élites contrôlées par les Arabo-chiraziens, les nouveaux maîtres de l'île. La diffusion de l'islam leura permis d'avoir la main sur les anciennes « chefferies ». Les *Fani* portent un double nom (islamique et malgache), Claude Allibert dans son analyse sur la synthèse de populations Proto-malgache, Arabo-Persane et Africaine avant la strate chirazo-swahili, estime que la couche *Fani* « eut pour caractéristique majeure d'appartenir en partie à un islam austronésien teinté d'animisme doublé de pratiques sacrificielles. Le monde Africain bantou se greffa sur cet ensemble (*Beja-Fani*) ». (Allibert C. 2000 : 70)

L'analyse de Claude Allibert au niveau des noms de *Fani* décèle une déformation des noms malgaches : « [...] c'est Anjouan qui nous a laissé dans ses chroniques les traces indiscutables de l'apport proto-malgache austronésien pour l'époque ancienne. La généalogie des *Fani* et son articulation avec l'époque classique des Shirazo-arabo-swahili est à cet égard édifiante [des noms malgaches *Kalichi*²² *Tompo*, islamisé en *Othman*, *Mze Raso*, *Fani Adjitse* (*Issa*), des noms bantou (*Ngwaro*, *Makungu*)²³, le tout déjà au moins en partie islamisé comme le prouve la mosquée de *Sima*] ». (Allibert 2000 : 61)

Quarante chefs *Fani* (*Fani Gouaro*, *Fani Zorossa* (une femme), *Fani Agnitsez*...*Fani Agidawe*, *Fani Ali* etc..) ont porté ce titre à *Sima* (*Fani Ali* ou *Fani Hali*) première capitale de l'île, puis à *Domoni*, *Nyumakele*, *Mutsamudu*, *Ouani* etc. Le plus connu fut le *Fani Othman* dit *Kalichi Tupu* qui avait édifié à *Domoni* le palais en pierre vers 1274 ap. J.-C.(ou 1284 selon Faurec U.). Sa fille, *Djumbe Mariam bint Othman* régnait en 1300 ap. J.-C. à *Nyumakele*. Durant son règne, elle transféra la capitale de *Domoni* à *Shaweni*. Durant cette période, la capitale de l'île se déplaçait suivant l'influence et la puissance du *Fani*. La domination des **Fani** (ou **Fan**) avait duré trois siècles. Les auteurs divergent dans leur généalogie :

Selon Claude Allibert « *Ngouaro* (*Gouaro*) est le fils de *Mariam*...Il est aussi le père de *Makongu*... *Mariam* eut encore une fille nommée *M'dzoros* (*Zorossa*) qui devient la mère de *Fani Adjitsé* (*Agnitsez*) / déformation de *Issa*). Tous ces princes ont régné successivement » (C. Allibert 2000 :17).

Selon Roland Barraux « *Djumbe Mariam Binti Athman*...régnait en l'an 1300 et sa capitale était à *Shaweni* – *Nyumakele* au sud de l'île.Son fils *Ngwaro* lui succéda en 1335, il régnait à *Domoni*. Il eut une fille, la *Djumbe* (princesse) *Makungu* ; celle-ci épousa son cousin *Aissa*, fils de *Ndzaraso* qui régnait à *Sima*. De ce mariage naquit la *Djumbe Addia* dont l'union avec le chef chirazien *Hassan* qui arrivera vers 1397-98 sera à l'origine d'une descendance appelée à jouer un rôle important...La *Djumbe Mariam* eut aussi une fille *Djoros* ; celle-ci engendra un garçon, le *Fani Adjitse*, qui eut à son tour un fils, le *Fani Ali* et cette branche régna dans le sud à *Shaweni* » (Barraux R. 2009 : 26)

²² .La filiation linguistique de ce terme n'est pas garantie M. Rakotomalala (qu'il en soit remercié) suggère le terme sakalava *Kalizy*, signifiant « rusé, malin » (Gueunier 1986 : 128) mais aussi « entêtement à nier, hypocrisie » (Sophie Blanchy 1987 : 90)

²³ *Makungu* signifie brume, brouillard (Sacleux 1939 : 496, voir « *Ukungu* » (voir note n°179, 2000, Etudes océan Indien n°29 : 61)

Liszkowski confirme les données avancées par Barraux et reproduit une liste de la descendance des anciens maîtres *Fani* de l'île d'Anjouan avec des datations bien précises :

« -Le premier *Fani* serait **Athman**, celui qui édifia vers 1274, la première maison en dur de Domoni.

-Lui succède **Djumble Mariam** qui règne à Chaouéni en 1300.

-*Fani Kouarou* règne à Domoni en 1335 et épouse **DjumbleNdzarasso**.

-Leurs enfants **Djumble Macoungou** et **Fani Adjite** règnent à Sima, à l'arrivée des chiraziens.

-**Djumble Addia**, née vers 1380, leur succède.

Ce document nous montre que l'alternance princesse/*Fani* est constamment respectée et que le pouvoir se transmet toujours par la femme ; on remarque aussi que l'arrivée des chiraziens est mentionnée vers 1350, entre 1335 et 1380 » (Liszkowski 2000 : 249)

La figure 1 ci-dessus nous révèle une partie de l'arbre généalogique des *Mafani* d'Anjouan à partir de Fani Othman dit Kalishi Tupu (1274 de l'ère chrétienne), à qui on attribue la construction de la première maison en pierre à Domoni et dont sa fille Djumble Mariano dirigeait le cité-état de Shaweni en 1300 de l'ère chrétienne. Toutefois, on ignore l'épouse de Kalishi Tupu qui a donné naissance à Djumble Mariamo. Cette dernière a été mariée à un Arabe dont le nom reste inconnu. De même, on ne connaît pas le mari de Dzorosso (Mdze Raso) ni l'épouse du *Fani* de Sima (Fani Ngwaro) qui a donné naissance à Makungu, ni l'époux de celle-ci qui a donné naissance à Djumble Adia qui est l'épouse de Hassan de Shirazi. Son arrivée est daté de 1399 (ou 1400).

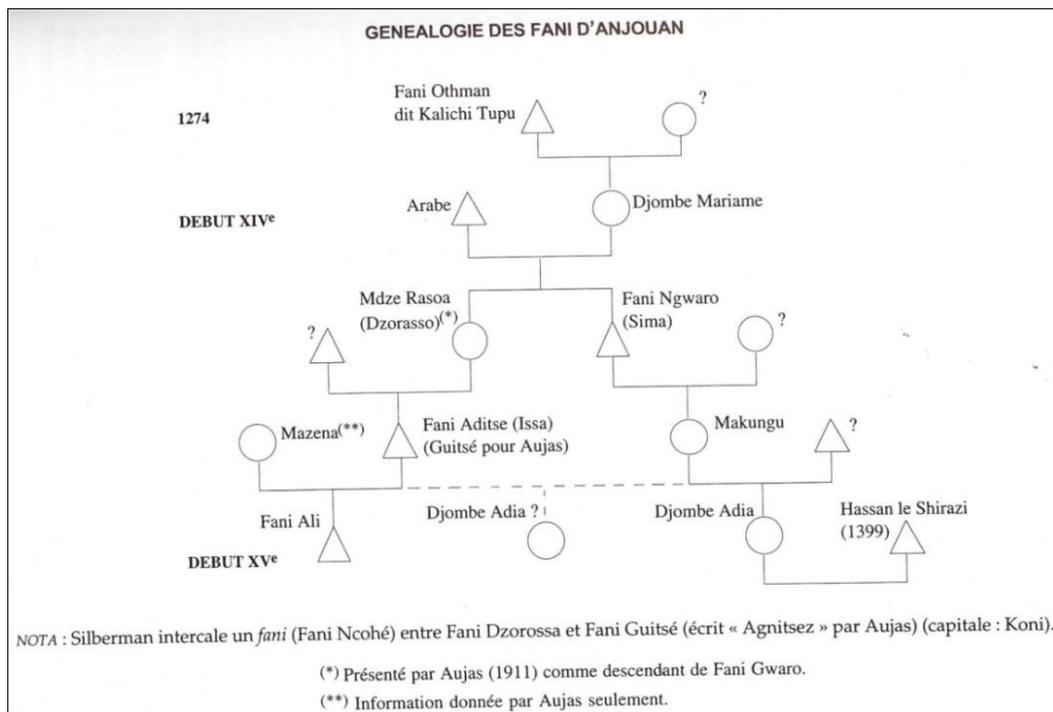


Figure 1 : La généalogie des Mafani d'Anjouan

Source : Tiré sur la partie « Analyse » de la chronique de Saïd Ahmed Zaki, in *Anjouan dans l'histoire*, Paris, INALCO, *Etudes Océan Indien*, n° 29, p. 48

En examinant le document présenté par (Liszkowski 2000 : 249), des contradictions ont été relevées : *Fani Kouarou* règne à Domoni en 1335 et épouse **DjumbleNdzarasso**. Or le mari de **DjumbleNdzarasso** (Dzorosso /Mdze Raso) reste inconnu et que *Fani Kouarou* (*Fani Ngwaro*) ne règne pas à Domoni, mais à Sima. Sauf s'il cumule ces deux principautés de même que **Fani Adjite**.

Le document présenté par (Barraux R. 2009 : 26) mentionne « *Ngwaro lui succéda*[succéda sa mère Mariam Binti Athman] *en 1335, il régnait à Domoni* ». Sur ce, Liszkowski et Barraux R. sont en accord. Concernant Fani Adjite (Aissa), Barraux ajoute « *Djumbe (princesse) Makungu ; celle-ci épousa son cousin Aissa, fils de Ndzaraso qui régnait à Sima. De ce mariage naquit la Djumbe Addia dont l'union avec le chef chirazien Hassan qui arrivera vers 1397-98 sera à l'origine d'une descendance appelée à jouer un rôle important.* ». Fani Adjite/Aissa, avait-il deux épouses ? Mazena Fani et Makungu ? Comme indique aussi Liszkowski.

Il y a une divergence au niveau des dates d'arrivée des shiraziens ou du chef chirazien. Liszkowski « *remarque aussi que l'arrivée des chiraziens est mentionnée vers 1350, entre 1335 et 1380* ». Barraux R. mentionne que « *le chef chirazien Hassan... arrivera vers 1397-98* ». Au niveau de la généalogie, on a mentionné la date de l'arrivée d'Hassan en 1399.

Les arrivées massives de groupes islamisés, métissés de la côte africaine, accompagnés de leurs esclaves, favorisèrent l'établissement et l'expansion de la religion musulmane. Dès le XII^e siècle et vers le XVI^e siècle, les alliances politiques et matrimoniales des chefs locaux avec des Arabo-shiraziens entraînent un changement de l'organisation politique et la création des sultanats qui respectèrent néanmoins l'organisation sociale et la résidence matrilocale existante.

La mosquée « *Mkiri wa Shiraz* » à Domoni (Anjouan) et celle de Djumbe Fumu à Ntsaweni (Grande Comore), toutes les deux encore utilisées pour la prière, constituent les exemples les plus caractéristiques du style architectural de cette époque. *L'appellation de shirazi désigne, dans les sources orales (reprises ensuite par écrit) de la côte swahili, des Comores et de Madagascar, des musulmans prétendument venus à une époque lointaine (avant le XVI^e siècle) de l'extérieur, généralement de Perse, pour s'établir en Afrique orientale*²⁴. Cette identité revendiquée par les arrivants leur permettait de légitimer des positions sociales de domination. Les traditions de l'île d'Anjouan mentionnent deux épisodes d'arrivées de musulmans dits shirazi, qui auraient précédé les Bâ 'Alawî. (Sophie Blanchy 2016)

A Anjouan, l'Islam s'est implanté au niveau des côtes ; ce qui implique l'urbanisation assez conséquente des villes anciennes de style swahili. Dans la baie d'Anjouan au nord de l'île, à Ouani, nous avons le site de *Ntsoha* ou *Untsoha*²⁵ datée de XI^e –XV^e siècle (une mosquée, un palais en ruine et un tombeau en aile (emporté par la mer) devenu un lieu sacré « *Ziara* ». En bordure de la rivière « *Mro wa Muji* » près de l'estuaire à *Wuntsini mwa Muji*, il y a le soubassement en coraux de la mosquée du bord de mer « *Mkiri wa Mpwani*²⁶ » déformation probable de « *Msihiri wa Mbwani* » un « *Ziara /Mwiriju ha Bakoko* ».

²⁴. L'historiographie a montré le caractère fictif et diffusionniste de ces récits, qui ont fréquemment fonction de mythes de fondation. Voir A. E. Robinson, 1939, G.S.P. Freeman-Grenville, 1966, P. Ottino, 1978, J. de V. Allen, 1982, T. Spear, 1984, R.L. Pouwels, 1984, 2002, M. Horton et J. Middleton, 2000. Pour une réflexion récente sur la diffusion de ces mythes, voir C. Coret, 2013.

²⁵. Untsoha est situé derrière l'aéroport de Ouani sur le littoral de la baie d'Anjouan à 8 kilomètres environ de Mutsamudu, la capitale de l'île. Ses coordonnées Lambert sur la carte topographique de l'île (I.G.N. échelle 1/50 000^e) sont 6599-4382, ce qui correspond en coordonnées géographiques au : 12°07'48" Sud et 44°25'25" Est (Ali Mohamed Gou 1996 : 40)

²⁶. Mpwani ou Mbwani signifie platier récifal. Dans le lexique Comorien (Shindzuani) Français de Mohamed Ahmed Chamanga 1992 :234, il le définit comme suit : Récif corallien frangeant.

A quatre kilomètres de là, à Mirontsy, il reste le Mihrab de la mosquée du bord de mer (même nom que celle d'Ouani) : « *Mkiri wa Mpwani* » datée du XIII^e siècle par Wright²⁷. (Ali Mohamed Gou 1996 : 70)²⁸

Au niveau de Mutsamudu, il y a la mosquée des lézards « *Mkiri wa Nguzi* » transformée en mosquée du miel « *Mkiri wa Ngizi* » à 300 m du bord de mer complètement restaurée et modifiée. Aucune trace d'ancienneté n'est visible peut être le soubassement qui n'a pas été détruite à en croire les différents témoignages des anciens.

A l'ouest de l'île d'Anjouan vers l'île de la Selle « *Ntsaju vwai shisiwa* » deux villes possèdent chacune une mosquée ancienne :

Bimbini où se trouve la mosquée du bout « *Mkiri wa Ntsaju*²⁹ » qui a une valeur archéologique et historique ;

Ainsi que Sima, le site de *Ziarani-Sima* (vieux Sima) daté du IX^e siècle (Vérin P. 1964 et Wright H. 1992), et comportant une première mosquée en pierre datée de XII^e siècle et une seconde au XV^e siècle.



Photo 1 et Photo 2 : Représentent le site de Vieux Sima «Ziarani-Sima» “un laboratoire de recherche”.

Source : Bourhane Abderemane – photos 34 et 35 prises le 28 février 2008

Considéré toujours par les autochtones comme étant un lieu sacré, localisé à l'extrême sud de l'île sur une falaise surplombant la mer, le site, après son abandon, constitue une valeur archéologique et historique de première importance. Deux légendes bien connues des populations (« *Nyungu ya shuma* » marmite en fer et le massacre de la population) contribuent à sa renommée.

James E. Knudstad³⁰ a fait une description du site de Ziarani-Sima notamment l'ancienne mosquée qui selon lui est identique à celle de Domoni. L'auteur signale que puisque les deux mihrabs

²⁷. Mirontsy est une ville de la baie d'Anjouan disposant une mosquée considérée comme Ziara et datée du XIII^e siècle selon H. Wright (note n° 41 p. 70 de Ali Mohamad Gou 1996 : 70)

²⁸. *Untsoha : une ville de l'époque classique antérieure aux invasions malgaches. (Perspective archéologique et anthropologique)*, mémoire de DEA, Paris, INALCO, 1996

²⁹ Ntsaju (Ntsa signifie en comorien bout ; Ntsaju, littéralement signifie sur le bout). Ce site est situé à l'extrémité de la ville de Bimbini. Chaque année les habitants y vont pour faire un Maoulid. C'est aussi une occasion de vivre avec les ancêtres. On y dépose de riz dans des divers coins du site. (Note n°57 p. 82 Ali Mohamed Gou 1996 : 82)

³⁰ Knudstad E. J. « Les premières mosquées de Sima et de Domoni » in *Early islam, Oceanic Trade and Town Development on Ndsuwani, 81-128, Azania 27, Nairobi, BIEA*

(celui de Sima et de Domoni) sont identiques, ce serait l'œuvre d'un même architecte. Ce qui prouve que des artisans d'un même atelier se déplacent d'une île à l'autre ou d'une région à l'autre.

1.1.3. Les arabo-Chiraziens (ou Arabo-Persans)

L'arrivée des Arabo-shiraziens aux Comores ainsi qu'à Ndzuani est difficile à cerner. Plusieurs sources en parlent : la tradition orale, rapportée dans les diverses chroniques et manuscrits notamment le manuscrit de Saïd Ahmed Zaki (1927), le manuscrit d'Abdulatifu Musafumu, la chronique de Kilwa (1520), la chronique du Kadhi Umari ou chronique arabe de Maore (1865), la chronique de Ngazidja du prince Saïd Bakar Ben Mogne M'Kou, la chronique de Mtsamboro du Cheikh Mkadara Ben Mohamed (1931), la chronique de Sada de Ali Hamidi Madi (1931) et la chronique de Tsingoni du Cheikh Adinani (1965). Ces données sont à confronter aux vestiges archéologiques et ruines anciennes. Du XIIe au XVIIIe siècle ces immigrations successives avaient abouti à la création des sultanats dans l'archipel. Au XVIIIe siècle, à Anjouan et à la Grande Comore, des Arabes se déclarant descendant de Prophète, c'est-à-dire des *Sharif* originaires de l'Hadramaout ou du Yémen, s'allièrent aussi aux familles nobles permettant l'établissement de prestigieux patrilignage.

A Anjouan, comme dans certains pays d'Afrique, le pouvoir a été accaparé par certains clans et la société s'est hiérarchisée en classe. Les familles qui dirigeaient l'île se sont ralliées aux nouveaux venus « prestigieux » déjà islamisés. Deux facteurs ont permis aux clans dirigeants de confisquer le pouvoir : facteur religieux (quand on est proche ou faisant parti des Sharifs) et la couleur de la peau (plus on a un teint clair plus on est supposé proche de l'aristocratie arabe).

Chanudet³¹ porte son témoignage sur Anjouan en montrant la mainmise des sharifs « prestigieux » comme dans les autres îles de la côte africaine sur la vie sociale et économique des autochtones : « [...] à Anjouan, comme dans les îles de la côte orientale d'Afrique telles Lamu, Kilwa ou Pemba, le pouvoir a été accaparé par une oligarchie et la société s'est stratifiée en classe à caractère quasi ethnique. Les familles dirigeantes se sont distinguées du reste de la population en s'alliant avec des islamisés d'origine réelle ou mythique, prestigieuse. Leur pouvoir est ainsi légitimé par un facteur religieux (la proximité avec la famille du Prophète pour les sharifs ou prétendus tels), et anthropologique, la couleur de la peau : plus elle est claire, plus proche est-on du modèle arabe, devenu signe d'appartenance à l'aristocratie » (Chanudet C. 2001 : 200)

Cette distinction de couleur noir opposée à la couleur blanche (Bantou vs Arabe) porte sur une idéologie à dérive raciste que Chouzour (1994), Attoumani (1997) et Ibrahim (1999) avaient dénoncé. Il s'agit d'un monde binaire traditionnel associé jusque dans le monde des esprits djinns (les mauvais esprits/les bons esprits). Chanudet, en citant les trois auteurs, brosse cette idéologie raciste : « Au monde binaire fonctionnellement classificatoire de la tradition (Attoumani 1997), qui opposait nature/culture, femmes/hommes, intime/public, embroussaillé/hirsute-non épilé, sale/nettoyé, nu/épilé, mdji/liju, enfant/adulte, homme non marié/wanamdji, vient s'ajouter un nouveau système dual ethniquement discriminatoire. L'aspect bantou est opposé péjorativement à son inverse arabe, ce qui donne des couples d'opposés tels : esclave/homme libre, noir (makoua/blanc (arabe), animiste – mécréant (kafiri d'où vient le nom de cafre) – inculte (nyumbé) – sauvage / musulman – lettré – civilisé (usta'arabu), division qui se trouve reportée jusque dans le monde surnaturel des djinns. Les mauvais esprits, les masera, ont tous une dénomination bantou ; les bons esprits, les rauhani appartiennent tous au répertoire des noms d'origine arabe » (Chouzour 1994 : 67, cité par Chanudet C. 2001 : 200).

³¹Chanudet C., « Islamisation et Peuplement de l'arc Swahili : une nouvelle perspective », in *Etudes Océan Indien : Mare Prasodum, d'une rive à l'autre*, Paris, INALCO, n° 31, 2001, pp. 191-205

Ces oligarques formèrent alors trois clans ou dynasties qui se disputent le trône à Ndzuani : le Al Madoua ou El Madoua, Al Masseli ou El Massela et les Aboubacar Bin Salim. Il s'agit des trois divisions du matrilineage royal.



Photo 3, le sultan Saïd Ali ben Sultan Saïd Omar de la Grande Comore qui a régné de 1883 à 1893 puis exilé.

Source : *Aboubacar Saïd Mze responsable des Archives iconographiques du CNDRS 2014*

1.1.4. Anjouan au 19^e siècle

1.2.2.1. Une stratification sociale formalisée

Les premiers témoignages historiques contemporains font état d'une **stratification sociale formalisée** fondée sur des statuts acquis par l'origine géographique et sociale et l'éducation. On distingue trois statuts³² :

-**Kabila** : en haut, nous avons les *Kabila* (nobles ou *Wangwana*) des lignages patrilinéaires qui ont pour origine des pères musulmans venus d'Arabie, de Chiraz, de l'Irak ou des villes-Etats de la côte orientale de l'Afrique et des mères des familles dominantes locales.

-**Wamatsaha** (les hommes libres ruraux) : les autochtones, anciens anjouanais des montagnes d'origine Austronésienne et bantoue, habitant les « Hauts ».

-**Warumwa** (les esclaves) : ils sont répartis en trois catégories :

-Les **esclaves domestiques** : qui, apparemment, jouissaient de la confiance de leur maître, bénéficiant souvent l'occasion des fêtes religieuses de mesures d'affranchissement, ou des célébrations familiales, des mariages et des naissances en particulier. Ils habitent dans la maison de leurs maîtres. En majeure partie, c'était des femmes dont certaines étaient des concubines.

³²De même en parlant de la structure sociale en Afrique, Hampaté Bâ précise que partout dans ce continent (en parlant de la savane), celle-ci est faite de trois classes (Nobles, Artisans et captifs).(Hampaté Bâ 1961 : 112).

-**Les captifs de case** (*Wadzalia, natifs*) : Ce sont des esclaves nés dans le pays et intégrés à la population anjouanaise. Ils bénéficiaient d'un régime assez libéral par rapport aux autres esclaves. Vivant dans des hameaux bâtis sur les domaines du maître, ils sont contraints de céder obligatoirement la moitié de leur récolte. Soumis à un régime drastique, ils devaient travailler trois jours par semaine dans le domaine de leur maître. Les jours restants, ils sont autorisés à cultiver leurs lopins de terre personnels. Certains de ces *Wadzalia*, issu du concubinage avec leurs maîtres, ces derniers les intègrent au sein de leur famille et on les élève comme le fils légitime du maître. Ils reçoivent leur part d'héritage.

-**Les Makua** (*Makua ou Makuwa*), esclaves amenés dans le pays et travaillant en majorité dans les plantations de cannes à sucre. Ils sont classés « : *au bas de l'échelle, amenée depuis peu de la côte d'Afrique. Leur méconnaissance de la langue locale et leur ignorance religieuse les exposaient au mépris des autres catégories de la population* » (J. Martin 1983, T.1 : 47).

Aux Comores, comme à Madagascar, ces esclaves africains ont été appelés généralement « *Makua* », même s'ils ne venaient pas des contrées peuplées par les *Makua*. On les différencie des autres populations par des tatouages sur leur visage. Leurs descendants sont toujours indexés et taxés de *Makua* (*Mshambara* – plur. *Wazambara*), même si leurs aïeux n'étaient pas esclaves (Noël Gueunier 2003-2004 : 152).

Très riches, les aristocrates anjouanais (ou comoriens) tirent leurs biens de la vente d'esclaves et en les louant plus tard aux planteurs.

1.2.2.2. 1.1.4.2. Une société esclavagiste

L'aristocratie anjouanaise était esclavagiste, et prend part à la traite en particulier au 18^e siècle. Kana Hazi mentionne dans son ouvrage qu'à partir de 1715, les flux des esclaves se dirigeaient vers les Mascareignes (Maurice et la Réunion) pour alimenter les plantations de cannes à sucre : « *A partir de 1715, les Mascareignes où se développait la culture du café deviennent, à leur et fortement, demanderesse des mains d'œuvre, c'est aussitôt, pour les seigneurs négriers de l'archipel, une incitation à diriger la filière des esclaves vers les planteurs des deux îles françaises.* » (Kana Hazi 1997 : 115).

Anjouan était devenu la plaque tournante du commerce des esclaves d'après certains témoignages notamment :

- (E. de Froberville 1845) : Selon Mayeur 1909, Beniowsky voulait en 1785 « *établir à Nosy-Be une traite d'esclaves noirs par l'intermédiaire des Arabes d'Anjouan, en possession de ce commerce depuis 2 siècles environ// (Ces derniers) tiraient ses esclaves des côtes de l'Afrique, les portaient aux îles d'Anjouan et, de là, les menaient à Bombetok où ils avaient un comptoir* » cité par (Kana Hazi 1997 : 115).

-L'Amiral Anglais F. Moresby notait le 18 avril 1826 qu'une fois achetés, les esclaves transitaient à Anjouan (Johanna) avant d'être acheminés vers les Mascareignes : « *Les noirs étaient achetés sur la côte par les Arabes, puis transportés à Johanna (Ndzou'ani) et, de là, à Bombetok sur le (Nord) Ouest de Madagascar, d'où ils étaient acheminés (par voie de terre) jusqu'à la côte Est de l'île. Là, de Foulpointe ou de Tamatave, ils embarquaient pour les colonies (de Bourbon et de l'île de France)* »/ANM I A II/ (Ibid).

-En 1791, un Français se rend à Anjouan pour acheter des esclaves, sous réserve d'aider Cheikh Salim à faire des descentes à Mohéli ou à Mayotte : « *Le prince-roi (Cheikh Salim) nous reçut fort bien. Il se disposait à soumettre par la force des armes les îles de Mayotte et de Mohéli qui avaient refusé de lui payer le tribut accoutumé. Il nous demanda de transporter son armée à*

Mayotte. Comptant sur sa victoire, il nous promet 300 à 400 esclaves » Mémoire du capitaine Péron 1824 (J.F. Gourlet et al 1995 : 87).

-Fressange précisait en 1803 que « *Les esclaves qu'on achète à Saint Marie sont presque tous des Anjouanais* » (Grandidier 1912 cité par Kana Hazi 1997 : 19).

Au 19^e siècle l'élite tirait ses ressources financières en louant leurs esclaves aux planteurs : à Mpomoni chez le planteur Sunley, dans les plantations de Mawana Abdallah III à Bambao, dans la plantation de Benjamin Franklin (les comoriens l'appelaient *Draktrari* car il était chirurgien) à Patsy ou en les vendant aux négriers pour les plantations à l'île de France (île Maurice) et à l'île Bourbon (la Réunion).

Mze Maitoine³³ montre l'hypocrisie d'un cheikh qui fait travailler ses esclaves en les amadouant. L'objectif était la multiplication par la naissance :

« Ba Mbaraka est (l'esclave fils) c'est-à-dire Cheikh Soilihi le traitait comme son fils...Je ne crois pas s'il s'agissait d'un état d'âme de la part du Cheikh Soilihi (je ne mets pas en cause son esprit de sainteté, ni son honnêteté), mais plutôt d'un calcul économique car durant cette période, il y avait un besoin des mains d'œuvres vers les Mascareignes. Les féodaux Ouaniens avaient rejeté l'idéologie domonienne ancré sur les maltraitements des esclaves. Les Waniens (Ouaniens) avaient adopté le système Malgache : l'élevage et la multiplication par la naissance... ». (Annexe A, T. II, p. 15)

A mon avis, il était difficile de se procurer des esclaves durant cette période. Les prix flambaient et les esclaves étaient acheminés aux Mascareignes. La voie la plus sage pour avoir plus d'esclaves, en bonne santé et fort physiquement, était d'opter la méthodologie malgache citée plus haut. C'est pour cela que les maîtres attribuaient, respectivement, à leurs esclaves des emplacements à l'extérieur de la Médina pour qu'ils construisent leurs cases et se réunir.

Aux yeux des esclaves c'était le « bonheur » de se regrouper et éventuellement former « une famille » ou deux. Or le fond du puzzle était de maintenir le niveau de cheptel pour pouvoir alimenter les trois catégories d'esclaves :

- Les esclaves domestiques
- Les esclaves des champs
- Les esclaves porteurs de palanquin (*Fitako*).

Comparés aux sévices perpétrés dans les autres régions, la vie des esclaves à Ouani était « saine et sans trop d'embûches ». Beaucoup d'esclaves fuyaient les autres régions pour se réfugier à Ouani. C'était leur seul salut.

Jean Martin signale qu'après la signature du traité d'abolition de l'esclavage à Anjouan entre le sultan Abdallah III et les Anglais représentés par Frédéric Holmwood, le 10 octobre 1882 au palais de Bambao, la famille du sultan ainsi que les aristocrates anjouanais, s'opposaient farouchement à l'application de ce traité qui va leur priver des ressources financières. Les dirigeants des plantations qui avaient aussi peur de perdre leurs mains d'œuvres serviles, avaient aussi pris part à la fronde. Des imams, menaient une campagne de déstabilisation en répétant que si le traité est appliqué, c'est la foi et les mœurs qui allaient être gravement compromises et que la religion était visée une fois que les esclaves seront libérés.

Une guerre civile éclate à Anjouan en juillet 1884 et s'est soldée par la victoire du sultan et le traité n'a pas été appliqué. D'où la revanche des esclaves en 1891. (Martin J. 1983, T.II : 15-16).

³³ Un de mes informateurs, annexe A, T. II, p. 15

Intronisé par sa famille le 7 Avril 1891, le sultan Said Othman a pris un Dahir (un décret) le 10 avril 1891 pour abolir l'esclavage à Anjouan. Ce qui a précipité la révolte des esclaves. A Anjouan, les règles de succession ne sont pas approuvées dans les familles aristocratiques. Le résident français n'a pas voulu protéger le prince Salim.



Photo 4 : Trois jeunes esclaves à Fumbani à côté de Sima. Fumbani, site du bord de la mer occupé par un colon appelé Lauren. Le premier colon a planté de la vanille à Anjouan et avait aussi introduit deux chevaux, mais tués lors du cyclone de 1903. Il tenait un registre pour pouvoir contrôler les naissances.

Source : *Photo prise par le colon Lauren au XIXe, remise par Abdallah Daoud ex-agent du CNDRS 1997*

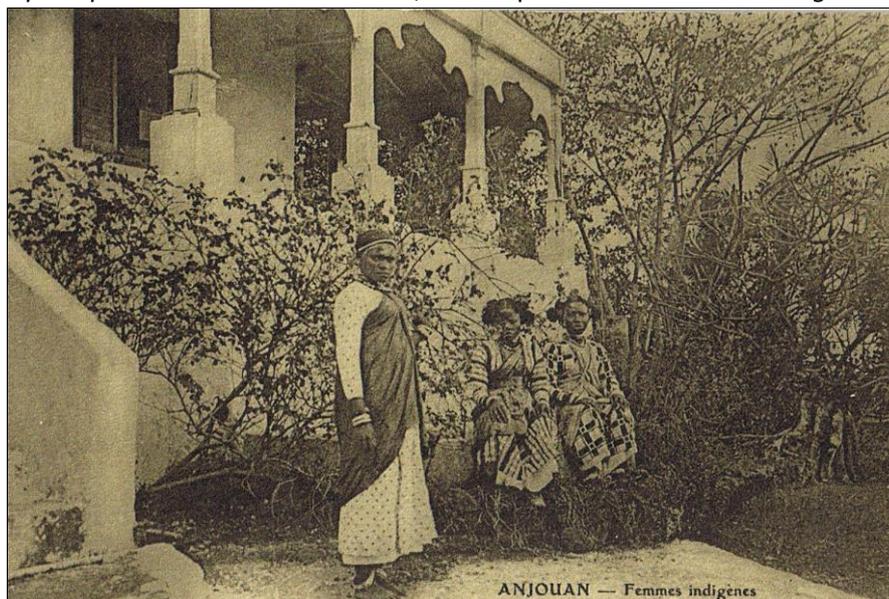


Photo 5 : Trois femmes indigènes (esclaves), concubines du sultan Abdallah III au palais de *Darini* à Bambao la Mtsanga. Deux habillements et deux coiffures différents ainsi que les parures, pieds nus.

Source : Musée régional du CNDRS Anjouan 2013

1.2.2.3. 1.1.4.3. L'abolition de l'esclavage à Anjouan

Par les traités du 10 octobre 1882, passé entre Frédéric Holmwood et le sultan Abdallah III, après plusieurs jours de pourparlers serrés, au palais de Bambao « *Darini* », ce dernier s'était engagé tant à son nom qu'en celui de ses successeurs éventuels à mettre fin à l'esclavage dans ses états avant le 4 Août 1889. Le Foreign Office entendait veiller à l'exécution de cette promesse.

Quand la nouvelle fut connue, les notables, les chefs religieux, les hommes libres se révoltèrent. Grâce à sa garde (composée de trois cents guerriers Makua armés de fusils et d'un petit canon, commandés par le général Alaoui Mohammed), Abdallah III sort vainqueur de cette guerre civile.



Photo 6: Sultan Mawana ABDALLAH III³⁴ (1855 – 1891)

Source : Bourhane Abderemane – Photo prise au musée du CNDRS le 20 octobre 201

Entre temps, le sultan Abdallah III et le commandant de Mayotte, l'homme de couleur Anne-Philothée Gerville Reache, chef de la colonie, signaient une convention le mercredi 21 avril 1886, connue sous le nom du « traité Franco-Anjouanais ». Celle du 19 octobre 1887 permettant l'installation d'un résident français à Anjouan et d'un tribunal mixte destiné à régler les différends

³⁴Régna de 1855 à 1891. Aristocrate esclavagiste, ce puissant Sultan fut le pionnier de l'Economie Capitaliste en favorisant la création et le développement de l'industrie sucrière à Ndzواني. En 1863, il avait construit son Palais « *Darini* » à Bambao la Mtsanga et son Usine de Sucrierie à Marahani. Le 23 Avril 1886, il signa le premier traité Léonin (du Protectorat). Il mourut à Bambao le 31 Janvier 1891 (02 février pour certains).

entre les anjouanais et les étrangers. Le sultan Abdallah III s'opposait catégoriquement à l'installation du résident français dans l'île. Pour imposer leur dictat, en décembre 1886, le capitaine de vaisseau Dorlodot des Essarts et Gerville Reache menacèrent « *Mawana* » de l'évincer du pouvoir et en mars 1887, la capitale Mutsamudu était assiégée par quatre navires de guerre français. Les fusiliers marins des navires *Hussard* et *Vaudreuil* avaient investi la Citadelle pour neutraliser les gardes du Sultan.

Ce dernier était contraint de signer le 26 mars 1887 avec Dorlodot des Essarts une convention additionnelle au traité du 21 avril 1885 imposant ainsi l'installation d'un résident Français qui avait la main mise dans les affaires du sultanat. C'est dans cette optique que le 1^{er} résident Français Théodore Troupel arriva à Anjouan en 1887. Rappelé un an plus tard, il fut remplacé par le Dr Louis Ormière. (Roland Barraux).

Le 26 Janvier 1889, sur les conseils du Résident, le sultan signait un Dahir proclamant l'abolition de l'esclavage dans ses états...Le décret n'était pas promulgué...Mais surtout Abdallah, Jaffar et Ormières étaient parvenus à biaiser le traité de 1882 en incluant des dispositions restrictives : « *Tout affranchi qu'ils étaient, les esclaves devaient demeurer cinq (5) ans au service de leurs anciens maîtres...* ».

Les esclaves, après la mort du sultan Abdallah III « *Mawana* » survenu à Bambao dans son palais de « *Darini* » le 31 janvier 1891 (2 février 1891 pour certains), se sont révoltés. Ce fut l'un des frères du Sultan (au lieu de son fils le prince Salim), Said Othman qui est reconnu comme le nouveau sultan d'Anjouan par le Conseil de Famille et acclamé par les notables venus des diverses régions de l'île. Il a été intronisé sultan d'Anjouan le 7 avril 1891 au palais (*Ujumbe*).

Comme disait Maurice Lengellé en se référant à ce qui s'est passé dans d'autres pays qu'une fois libéré, les esclaves s'en prennent à leurs anciens maîtres. On observait le même cas à Ndzuan : « *[...] L'encre des affiches annonçant leur liberté aux noirs de la Jamaïque, de Haïti, de la Louisiane, n'était pas sèche que, déjà, les premiers conflits éclataient entre propriétaires et affranchis* ». (Maurice Lengellé 1955 : 102).

Guy Fontaine, encore une fois, montre la domination des arabo-chiraziens, un esclavagisme qui ne dit pas son nom : « *[...] les membres possédants (nobles) dirigeant la production, consommation et l'allocation des ressources laissant aux classes inférieures le travail des exploitations...* ». (Fontaine G.1998 :13-14).

A part cette révolte, les aristocrates se sont appauvris de plus en plus, privés de leurs ressources d'antan, les esclaves. Jean Martin l'avait signalé dans sa note (150 T. 2 : 347) comme quoi « *[...] Autrefois, l'homme parti ou vendu, le Comorien gardait la femme, nourrissait les enfants, marchandise de production pour lui. L'esclavage aboli, les enfants ne sont plus qu'une charge qu'il ne veut pas assumer et les femmes restent sans soutien, sans appui, sans mari, avec des enfants à nourrir* » (Martin J. 1983, T.2 : 347).

1.2.2.4. 1.1.4.4. Conséquences immédiates

Une ère de désolation s'ouvre alors...Il y avait un énorme désordre perpétré par les esclaves *Makuwa* d'Abdallah III. Le résident Ormières a dû être évacué sur Mayotte avec sa famille et ses employés tant le séjour de Mutsamudu était devenu dangereux pour lui. Les frères d'Abdallah notamment Said Othman qui s'opposaient farouchement à l'affranchissement des esclaves, sont maintenant en faveur d'une libération immédiate. Ces esclaves une fois libérés, leur serviront de protection (petite armée) pour se maintenir au pouvoir. Said Othman était intronisé par sa famille au détriment du prince Salim Ben Abdallah III, l'héritier légitime de trône d'Anjouan.

Isolé à Bambao, le prince Salim³⁵ allait jouer son va-tout en armant les esclaves de son père pensant que ces derniers allaient le protéger et l'aider à acquérir le pouvoir confisqué par son oncle Othman. Mais une fois armés, sous la conduite de leur chef *Lopa*, ils se rendirent maître de domaine de Bambao. Le prince Salim fut obligé de se réfugier à Domoni chez sa tantela Princesse Boueni Djoumbé Matche Halimatandis que Saïd Othman fut acclamé à son tour par les insurgés. Il signa « *un Dahir* » (un décret) le 10 avril 1891 pour l'affranchissement immédiat de tous les esclaves se trouvant dans l'île. Encouragés par cette libération, les insurgés ont attaqué la ville de Domoni, Ouani et Mutsamudu en pillant et en massacrant des aristocrates.

Voyons les témoignages de Mze Maitoine (Père Mtsuzi né en Août 1923 à Ouani) l'un de nos informateurs :

« Wakati Sultwani Abdallah afa wafanya mpango wa makuwa amba narireme imiji ; wafanya mpango wuwo vahano vurongolwawo amba « Hamlebe » Bambao la Mtsanga hoho !. Hoho vahano makonseya ya mfulume wakoka, Hamlebe. Waindre wafanya hule amba : « lewo na avasavani mfulume afu ilazimu vuke liberté » ; na kakila muntru aka na mrumwa...wantru wa konunuwa mrumwa. Wantru wafanya komisio amba kula aliyo, risishemeledja amba risitswaha Bambao la Mtsanga Hamlebe be vwa konse. Ivuriya vavo, waendre wahadisi iyisa.

Wurumwa warumwa na wa Domoni, na wufudjari ya vira Domoni, Mtrumama washi Domoni...Mtumama washi makua, dagoni aka, amba alawa ahomo, ata ahija, wakoringa dremba mawundra yale wamtriya wumbeli. Zo zihidjiri Domoni, wurumwa yaka Domoni. Ivoyadjiri, inkondro lazima waje walipve kiswa bé. Domoni iremwa wuku ; wantru wamkirini maharibi. Vavo dre watake y Domoni ».

Quand le Sultan Abdallah décède (le 31 Janvier 1891), les « Makuwa » se disaient entre eux d'aller attaquer les villes (sous-entend : Domoni, Ouani et Mutsamudu) ; ils avaient préparé ce coup dans un lieu appelé Hamlebe à Bambao Mtsanga, là-bas ! ...C'était là-bas que les conseillers du Sultan exerçaient, à Hamlebe. Ils sont allés là et ils se sont dit que : « puisque maintenant le Sultan est mort, il faut qu'il y ait une liberté » ; à tous ceux qui possédaient des esclaves et ceux qui en achetaient. Ils avaient formé une commission chargée d'interpeler (les esclaves) qu'on avait besoin de nous à Hamlebe, Bambao La Mtsanga car il y avait une réunion. Ils se sont rassemblés là, et ils se sont entretenus.

Le pouvoir qu'avait exercé par les Domoniens, ainsi que les exactions qui avaient eu lieu à Domoni, les femmes de Domoni... les femmes esclaves Makuwa (esclaves domestiques), dans les maisons où elles étaient, une fois sortie et si elles tardaient à rentrer, et quand elles revenaient, on prenait un long aubergine et on lui enfonçait dans son sexe (par sa maîtresse ou son maître. C'est l'enfer). Ceux-ci s'étaient passés à Domoni, l'esclavagisme qui sévissait à Domoni. Puisque les choses se sont passées ainsi, en cas d'attaques, les esclaves allaient se venger (contre leurs maîtres et leurs maîtresses). Domoni a été attaqué la nuit ; les gens se trouvaient à la mosquée pour (prier) le « Maharibi » c'est-à-dire la prière du coucher du soleil. C'était le moment où ils attaquaient Domoni.

En ce qui concerne la ville d'Ouani, notre informateur relate les différentes péripéties des événements de 1891 quand les esclaves pénétraient dans la médina :

³⁵Saïd Salim Ben Sultan Abdallah III est né à Mutsamudu vers 1864. Sa mère Boueni Malali, cousine de son mari, appartenait à l'aristocratie de Domoni

« [...] Akati wale waja amba washojorema wumuji, wasiki mlongo. Ba Madruwa, ivo wuwo, ahimi ne ashemeledja:

«Hé! Hé! Hé!!!, rambilwa amba muntru wuwo aka mlibwapvu... Ishemeleya wo! Wo! Wo!!!, riwunéké!!! (Riringé awu kararinga?), riringé!!! Mwana mtrubaba apara maha sita, nalale, maha mitsano nalale, maana wuwo atso shindra amayizi trongo. Mwana wuwo atsoshindra amayizi trongo...Be, mtrumama musiwuwe!. Desiziyo itolwa halilo...Na muntru atrawa angiya wushoni, musingiye (hari ya malalawo yawo), namuntru ashiya wumuro wa muji wuwo alawa hoho musidrunge! (yaani malalawo wa ya fanya) ».

Quand ils [les esclaves] étaient venus attaquer la ville, ils avaient bloqué les portails. BA Madruwa, celui-là, debout et criait : « Hé ! Hé ! Hé !!!, on nous avait dit que cet homme-là était costaud...Ils avaient lancé leur cri wo ! Wo ! Wo !!! Riwunéké !!! Nous l'avons pris !!! (La ville est à nous ou non ?) et les autres répondaient : « riringé !!! Riringé !!! » nous l'avons prise !!! Nous l'avons prise !!! [Le chef continuait à haranguer ses hordes]. Les enfants de six ans devaient être éliminés, ainsi que ceux de cinq ans, parce que, eux, ils pouvaient raconter des choses. Cet enfant-là pourrait se souvenir de ce qui s'était passé... Mais, ne tuez pas les femmes !. C'est la décision prise... Ne suivez pas celui qui fuyait pour se cacher dans les toilettes (à cause de leur remède), celui qui avait traversé la rivière (*Mro wa Muji*) ne le poursuivez pas ! (en contact des saletés, le pouvoir de leur magie ou de leurs sorcelleries s'estompaient et ne réagissaient pas).

Wantru wararu der wafa: Bakokwahe wa monye Amdallah Charif, awulawa Bangani vwa muji. Na wayé ambulwa amba sabu, wantru wale wangiya mjini. Akintsi kamwe vale, asisoma. Arongowa amba: « ka madja yangihwa basi tsisitrawa imaliyangu ».

Ba Msa Beja Wani...Beja wuwo wumkiyawo, der Kilingeni. Wuwo aka der mfalume muhu wa Bejani, amba ahirongowa kadha... Waiyé arongowa amba: « Tsisi trawa! ». Akintsi djahe shilindroni hahe. Aharaya amba tsisi trawa muntru. « Muntru katrawa imaliyahe, gé? » vavo! Shiwudjabari. « Muntru namnuuwa!Fuma lapé!!! »

Bakokwahe wa Sidi Mdiladji, wuwo a Mwali. Awulawa mkiriju. (mkundru dro jawulé)... Kwamona? Basi, Bakokwawo. Wantru wararu de wawulawa vani.

Trois personnes avaient trouvé la mort à Ouani: Le grand-père de monsieur Amdallah Charif, tué à « *Bangani vwa Muji* » la place publique. On lui avait informé que paraît-il, ces gens-là [c'est-à-dire les esclaves] avaient pénétré dans la ville. Il restait seulement là, en lisant. Il avait dit que : « Si c'était écrit (que je dois mourir ici, ça va) je n'abandonne pas mes biens ».

Ba Msa Beja Ouani... Ce Beja que tu avais entendu, est de *Kilingeni* (quartier d'Ouani le long de la rivière). Il était le grand maître de Bejani. Quand il disait ceci (les gens exécutaient à la lettre ce qu'il disait)... Lui, il avait dit : « je ne fuit pas ! ». Il était assis à la place publique de *Kilingeni* « *Shilindroni* » chez lui. Il avait refusé de fuir. « On n'abandonne pas ses biens, comment ? » Là ! Avec arrogance. « Quelqu'un que j'avais acheté ! » (Ces gens-là je les avais acheté) fiche moi la paix ».

Le grand père de Sidi Mdiladji, Sidi Mdiladji est à Mohéli. On l'avait tué à la mosquée. « Il était d'un teint clair comme ça)... Tu ne l'avait pas vu ? Alors, c'était leur grand-père. Trois personnes ont été tuées ici.

Bako Momlozema wuwo Makuwa. Akana paja. Amba wuwo der amuwa bakokwahe wa monye Ahmadi Amdallah Charif. Amuwa Bangani vwa muji vani, amuwa Bangani vwamuji. Vani kamwe Idjilane aliyo naliduka lahe, vale, idjimwa. Suku idjimwa... suku i djimwa.

Ce Bako Momlozema est un « *Makuwa* ». Il avait une grande taille (il était très robuste). Et c'était lui qui avait assassiné le grand père de monsieur Ahmadi Amdallah Charif. Il l'avait tué à « *Bangani vwa Muji* » la place publique. Là où Idjilane (le receveur) a sa boutique actuellement, là-bas, un vendredi. C'était un vendredi... C'était un vendredi. (Mze Maitoine Annexe A, T. II, p. 15)

Certains de ces derniers s'étaient réfugiés à Mpomoni sous la protection du puissant colon britannique William Sunley ainsi qu'à Patsy chez l'américain Benjamin Franklin Wilson.

Grâce à l'intervention française du 23 avril 1891, le calme est revenu après plusieurs mois d'instabilité. Le prince Saïd Omar a été installé par quelques officiers supérieurs comme sultan d'Anjouan en présence du gouverneur Papinaud. Le chef des esclaves *Lopa* fut tué à *Gobeni*. Le 17 mai 1891 le prince Salim s'est rendu. Et peu après, ce fut le tour du sultan rebelle Saïd Othman et ses partisans. Le 2 octobre 1891, ils (prince Salim et le sultan Saïd Othman) furent embarqués à bord du Rio Grande pour Obock et le 13 novembre 1891, ils avaient pris place à bord du paquebot Calédonie et déportés en Nouvelle Calédonie.



Photo 7 : Saïd Mohamed Sidi, fils du sultan Saïd OMAR, dernier sultan d'Anjouan (1892-1909). Il abdiqua le 30 mars 1909. A côté de lui, le drapeau du Royaume d'Anjouan (croissant de lune, étoile et une main tendue) à Ujumbe à Mutsamudu.

Source : *Bourhane Abderemane – Photos prises au musée du CNDRS le 20 octobre 2010*

Le 15 mai 1891, le sultan Saïd Omar avait pris un décret confirmant le Dahir du Sultan Saïd Othman sur l'abolition de l'esclavage à Anjouan. Le sultan Saïd Omar mourut à Mutsamudu, le 15 avril 1892. Son fils aîné Saïd Mohamed Sidi, né d'une mère mahoraise « Bweni Haloua » fut installé par les autorités de Mayotte sultan d'Anjouan le 15 mai 1892.

Rendu à un rôle d'apparat et ne pouvant plus défendre les intérêts de ses sujets face aux exactions du résident Français, le sultan Saïd Mohamed Sidi signait une lettre d'abdication auprès du Gouverneur général Victor Augagneur, le 30 mars 1909.

Le 09 avril 1908, les quatre îles sont alors rattachées par décret gouvernemental à la colonie de Madagascar et dépendances. La loi du 25 juillet 1912 érige les îles d'Anjouan, de Mayotte, de Mohéli et de la grande Comore en colonie française (rattachées à Madagascar dirigé par Victor Augagneur, nommé de 1905 à 1910) d'où l'expression « Madagascar et dépendances ».

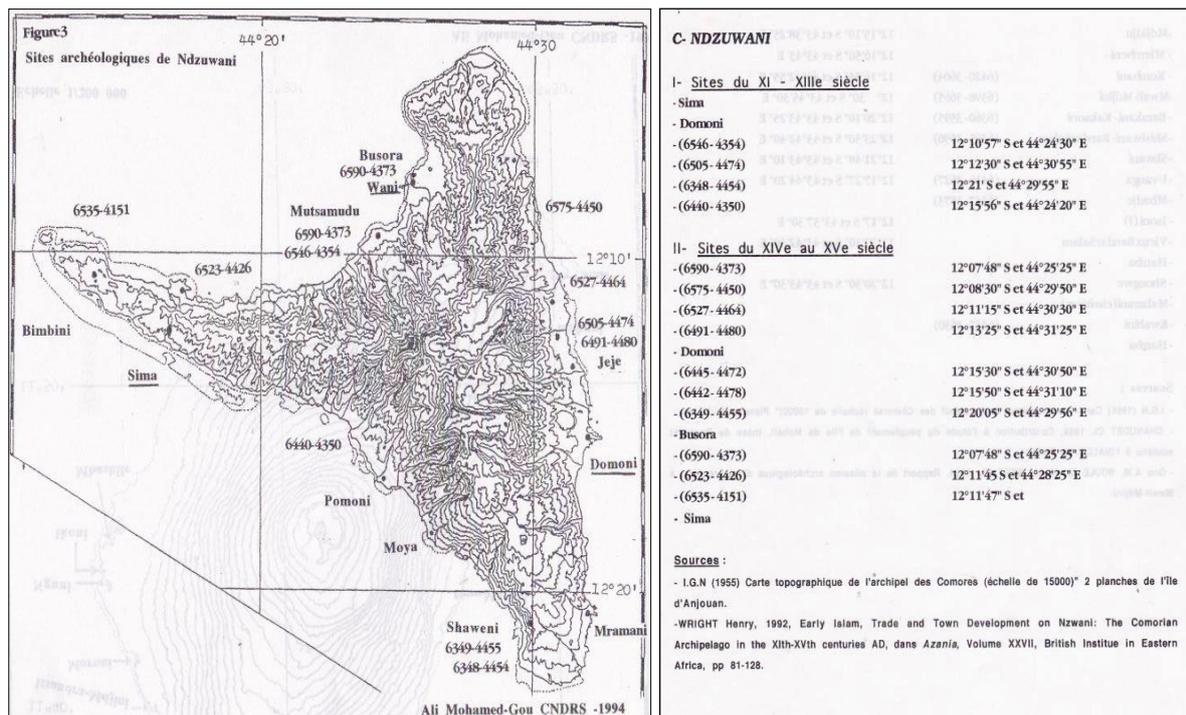
1.2. Sites archéologiques et sites de culte : les ziara

Les sites archéologiques sont devenus des lieux de cultes ou du moins d'offrandes. Les pratiques rituelles sont une manière de se relier au passé, d'entretenir une mémoire. Elles ne peuvent être comprises qu'en relations avec les récits de la tradition et avec la connaissance archéologique.

On distingue trois grandes phases historiques correspondant aux périodes archéologiques observées :

- La période Dembeni ou période villageoise (IXe-Xe s)
- La période Hanyundru ou période Arabo- chirazienne (XIe-XIVe)
- La période Classique ou période moderne (XVe– XVIIIe s).

Les travaux de Henry Wright ont porté sur des sites de Mayotte, Anjouan et à la Grande Comore. Ils ont été complétés par les études de Claude Chanudet à Mohéli, Claude Allibert, Paul Sinclair et nous même ». (Gou,2001 : 44-53).



Carte 3 : Carte des différents sites archéologiques d'Anjouan

Source : Ali Mohamed Gou : *Les sites archéologiques des Comores (décembre 1994)*

Cette carte montre la localisation des sites archéologiques ainsi que leurs coordonnées géographiques.

Les fouilles archéologiques effectuées à Anjouan ont été focalisées à Ziara-Sima par Vérin P., Wright H., Ali Mohamed Gou, puis à Untsoha (à Ouani) par Claude Allibert et Ali Mohamed Gou. Ce n'est qu'en 2006 que le Réseau des Archéologues Africains ont procédé à des prospections dans deux grottes (*Bazin-Nguni et Hamampundru*). En février 2009, une équipe d'étudiant de Dar-es-Salam,

accompagné par le professeur Felix Chami ont fouillé la grotte de Bazimini. D'autres études ont été menées à Sima et à Domoni par l'INALCO, l'Université de Michigan, L'université d'Antananarivo, ainsi que celui d'Uppsala. Sima et Domoni font partie des principaux sites archéologiques médiévaux du sud-ouest de l'océan Indien.

TABLEAU 1 : REPERAGE DES SITES ARCHEOLOGIQUES A ANJOUAN

Nom des sites	Période	Coordonnée Géographique
Bambao	XIe – XIIIe siècles	12° 13' 25" S 44° 31' 25" E
	XIVe – XVe s	12° 12' 30" S 44° 30' 55" E
Bandrani Vouani	XIe – XIII e siècles	12° 15' 56" S 44° 24' 20" E
Busora Baswara	XIVe – XVe s	12° 07' 48" S 44° 25' 25" E
Domoni	XIe – XIIIe siècles	
Fumbani	XIVe – XVe s	12° 11' 45" S 44° 28' 25" E
Harimbo	XIVe – XVe s	12° 08' 30" S 44° 29' 50" E
Jeje	XIe – XIIIe siècles	
Mutsamudu	XIe – XIII e siècles	12° 07' 48" S
	XIVe – XVe s	44° 95' 25" E
Ongoni	XIVe – XVe s	12° 11' 15" S 44° 30' 30" E
Shaweni	XIe – XV e siècle	12° 21' 05" S 44° 29' 55" E
Shisiwani	XIVe – XVe s	12° 11' 45" S 44° 11' 45" E
Sima	IXe – XVIIIesiècles	
	XIe – XIIIe siècles	
Vouani	XIe – XIII e siècles	12° 15' 56" S 44° 24' 20" E

1.2.1. La grotte de Bazimini

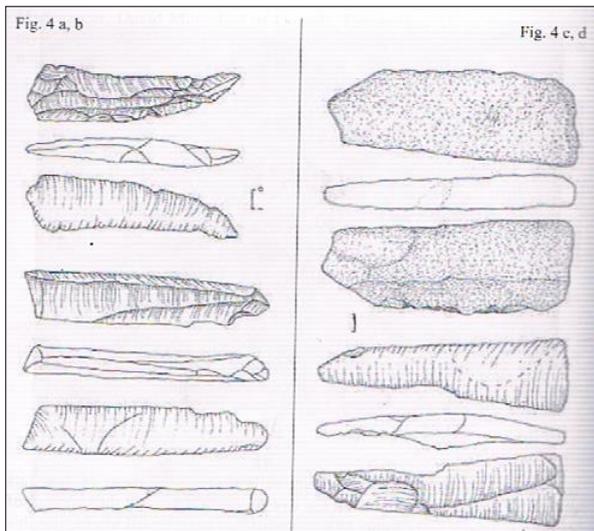


Figure 2

Figure 2 : Shisiwani, Anjuani stone tools (Voir Fig. 4, Felix Chami 2011 : 816)



Figure 3

Figure 3 : Swahili pottery from Bazimini Cave (Voir Fig.3 Felix Chami 2011 : 815)

Source: Tiré de l'article de Felix Chami « Archaeological research in Comores between 2007 to 2009 »

Les fouilles ont démontré une occupation à l'âge de pierre puis à la période swahilie. L'inventaire des matériaux « Inventory of other materials » mentionne:

- Trench 3 (Level 60 – 70 cm Charcoal
- Trench 3 (Level 80 – 90 cm Charcoal
- Trench 1 A (Level 20- 30 cm.....Bone
- Trench 1 A (Level 40 – 50 cm.....Coin
- Trench 1 B (Level 46 – 56 cm.....Iron objects
- Trench 1 B (Level 56 – 66 cm.....Beads

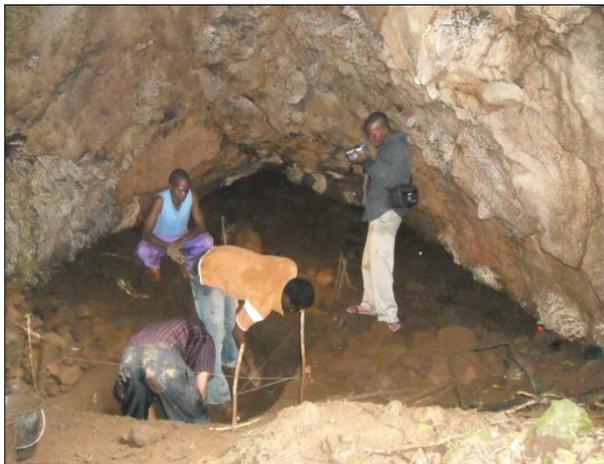


Photo 8

Photo 8 : Montre un carré de fouille effectué par les étudiants de l'Université de Dar-es-Salaam section Histoire et Archéologie à l'intérieur de la grotte de Bazi-Nguni (Bazimini) à Anjouan.



Photo 9

Photo 9 : Exposition des tessons de poterie locale issue des différentes couches stratigraphiques (à Bazimini).

Source : Bourhane Abderemane – Photos prises le 09 février 2009

Chami montre l'importance du site archéologique, daté de 1200-1400 AD: *The cave was found to have the main cultural layer at 20-40 cm being of Swahili period to be discussed later. At the bottom, in about 50-60 was found a concentration of broken and chaped stones, most of them seeming to be flakes. No artifact was confirmed, but it is obvious that such many shaped stone fragments, in a layer of 10 cm below that of the Swahili perod, suggests human occupation of Stone Age. Two charcoal samples from this stone material layer provide a date of AD 1200 and 1400.*"(Felix Chami F. 2011: 813-814-815)

Ali Mohamed Gou avait recueilli des pierres taillées dans la région de Shisiwani. Après les avoir fait examinées par le professeur Dr Fidelis Masao. Chami pense que des pierres semblables ont été datées à Zanzibar, évaluées à 4000 ans avant J.C. C'est un indicateur qui montre que la culture Néolithique se trouve aussi aux îles Comores (Chami F. 2011 : 816-817)

1.2.2. Sima ziayarani

1.2.2.1. Le site archéologique

Le site le plus important reste celui du Ziarani-Sima, daté du VIIIe-IXe siècle où plusieurs prospections ont été faites par Pierre Vérin, Wright Henry .et Ali Mohamed Gou. La première mosquée y fut construite fin Xie début XIIe siècle. Considéré par les chercheurs comme étant un des sites archéologiques majeur de l'archipel des Comores où on trouve les trois phases d'occupation culturelles : Phase Dembeni Archaïque (VIIIe-Xie siècle), Phase Hanyundru (Xie-XIIIe siècle) ou Période Islamo-Shirāzien et Phase Ntsingoni ou Période classique (XIVe-XVIIIe siècle). Ce site met en évidence des vestiges visibles notamment des tessons de poterie local de la période médiévale, de plusieurs produits commercialisés (tessons de céramiques importées etc.) et de plusieurs vestiges de produits locaux consommés par la population locale ainsi que des ruines de monuments en pierre (les maisons, les tombeaux et la mosquée).



Photo10 : Reste du Mihrab à Ziarani-Sima un GPS posé sur le reste de colonnes torsadées en corail. Un œuf déposé sur ce mihrab (un lieu sacré)

Source : Bourhane Abderemane, photo prise le 07/6/2006



Photo 11 : Un *Mwalimu* avec son hôte à *Ziarani-Sima*, un sachet contenant des offrandes posées à côté de la jeune fille.

Source : Bourhane Abderemane, prise de vue le 08/06/2014

C'était la première capitale d'Anjouan (VIIIe). Ancienne chefferie du temps des *Beja*, la ville commençait à se développer au temps des *Fani* avec des constructions en dur (mosquée Xie siècle, palais etc.). Vieux Sima fut occupé continuellement jusqu'au moment des Razzias Malgaches (de 1790 à 1820) où des pirates malgaches (Sakalava et Betsimisaraka), à bord de leurs grandes pirogues (*Lakandafitra*) (de 8 à 10 m de long sur 2 à 2m50 de large et pouvant porter de 40 à 50 guerriers), viennent aux Comores piller, massacrer et amener femmes et enfants en esclavages à Madagascar et ceci tous les cinq ans. A chaque expédition, les assaillants regroupent 400 à 500 pirogues qui portent 15.000 à 18.000 hommes : lieu de rendez-vous général de toutes les pirogues avant de partir à l'attaque des îles, c'est l'île de Nosy-Be.

Grâce à son attachement à ce lieu, la population de la région s'est opposée à la construction de la route goudronnée reliant Sima aux autres régions de l'île notamment Pomoni et Moya. Au premier passage des engins, une bonne partie du site a été rayée de la carte entraînant la disparition à jamais des traces matérielles de la culture comorienne. Les différentes campagnes de fouilles réalisées par Vérin, Wright (en 1964, 1966, 1981 et 1992) ont été réalisées sur des secteurs assez restreints par rapport aux 11 hectares du terrain. Pour mieux gérer la superficie restante et éviter la destruction du site, une étude sur la prospection géophysique non destructive a été réalisée en janvier 2000 par des chercheurs comoriens et ceux de l'Institut et Observatoire Géophysique d'Antananarivo (Madagascar). Il faudrait compléter les données qui ont permis d'identifier les différentes phases d'occupations humaines, en affinant les couches stratigraphiques. *Ziarani-Sima* est considéré par les scientifiques comme un laboratoire capable de nous fournir d'autres données qui nous permettrait de mieux connaître l'évolution de la société anjouanaise du début du peuplement de l'archipel au XVIIIe siècle.

Lors de notre visite en 2015, on se posait beaucoup de question sur l'avenir du site. La dégradation accélérée des structures visibles ne permettra pas facilement aux archéologues l'installation immédiate des carrés de fouilles. Autres inquiétudes, les limites de l'extension du site ne sont pas connues. Par rapport aux autres sites du XVIIe-XVIIIe, abandonnés, on trouve souvent des murailles entourant les villes pour se protéger des invasions malgaches, or à Sima, la ville n'est pas entourée ni par une muraille, ni par une clôture naturelle.

Abandonnée durant les razzias malgaches au XVIII^e siècle, l'ancienne ville est devenue un Ziarra appelé *Ziara-Sima* où on véhicule le miracle d'une auge ou bassin appelée *Nyungu ya shuma* (une marmite en fer).

La recherche archéologique a mis en évidence qu'il s'agit d'une marmite en chloritoschiste. Ce matériau, inexistant dans l'archipel, provenait des carrières du Nord-Est de Madagascar. (Allibert C. 2000 : note n° 22, p. 13). Vérin (1962) rapporte qu'« en dehors de Madagascar aussi, à Anjouan par exemple, un élément culturel Rasikajy a été signalé par Barraux qui mentionne l'existence au village de Sima d'une curieuse auge en chloritoschiste, apporté là depuis un temps immémorial ». Aussi cet état de lieu interpelle-t-il également l'attention sur les importants mouvements commerciaux ou non ayant eu lieu entre la côte orientale de l'Afrique, les Comores et Madagascar, par relais avec le Moyen Orient et même la Chine (*ibid*) (cité par Rabemanantsoa et al 2001 : 143).



Photo 12 (à gauche) et photo 13 (à droite) : La marmite en fer « *Nyungu ya shuma* » Ziarani-Sima (auge en chloritoschiste), détruite. (Les morceaux se trouvent au musée du CNDRS Moroni).
Source : CNDRS Moroni 2014—photos prises (à gauche en 1983 et à droite en 1985)

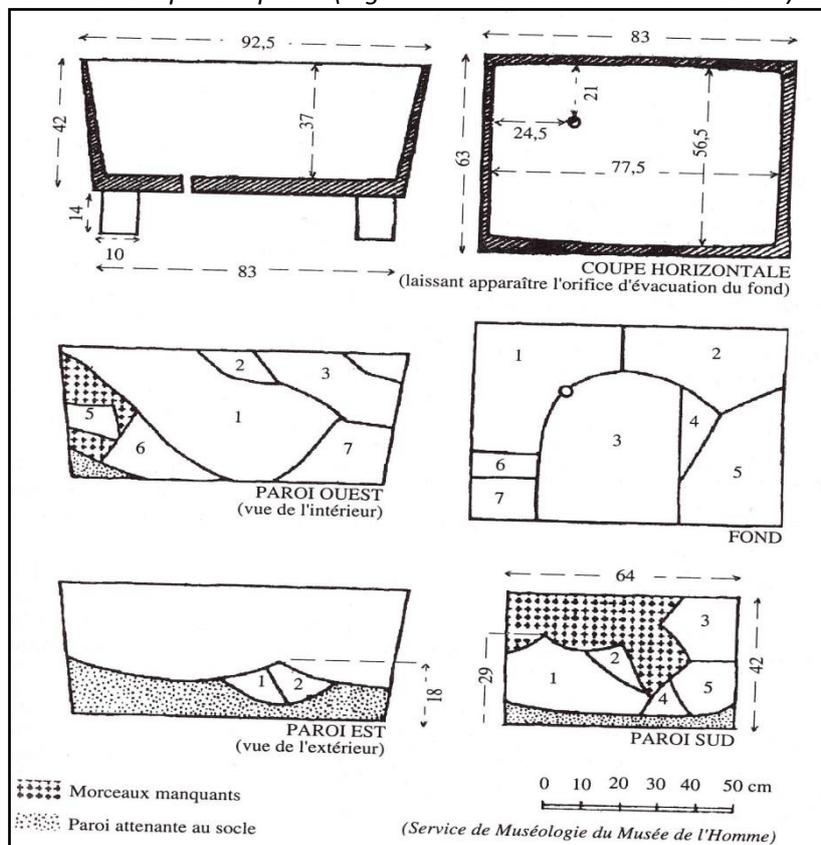


Figure 4 : La cuve sacrée de Sima en chloritoschiste appelé en comorien « *Nyunguya shuma* ». Un culte populaire est voué à ce bassin sacré.

Source : Tiré de l'article de Jean Claude Hébert « Le bassin sacré du vieux Sima à Anjouan, dit « *Nyungu ya chuma* », Marmite en fer », in *Anjouan dans l'histoire*, Paris, INALCO, Etudes Océan Indien, n° 29, 2000 : 133, fig. 1 Cuve de Sima.

1.2.2.2. Les traditions

Deux légendes sont connues à travers l'île toute entière : La première relate le « massacre » commis par des soldats venant de la ville rivale de Domoni située à l'est de l'île d'Anjouan, la deuxième concerne les miracles de la marmite en « fer » ou « *Nyungu ya shuma* ».

1) Le massacre

Parmi les traditions de peuplement, celles des « sept boutres » connue de Kilwa à Madagascar rapporte l'histoire de 7 frères partis en boutres à la recherche d'établissements nouveaux. Ces établissements comptaient Ngazidja et Anjouan.

Ainsi Saïd Ahmed Zaki parle dans sa chronique d'Anjouan qu'un prince de Chiraz (Perse), Hassan débarqua à Sima, capitale d'Anjouan, en 1404 ap JC. Il s'attire vite la faveur et l'estime des indigènes de telle sorte que le *Fani Ali Ben Fani Fehera* [chef de Sima] lui donna en mariage sa fille Djumbe Adia (qu'il a eu de sa femme *Mazena Fani*) en mariage. *Fani Ali* abdiqua en faveur de son gendre et Hassan de Chiraz est devenu le premier sultan d'Anjouan.

Il transporta le trône à Domoni après avoir construit la mosquée de Sima et le palais. Il instaura la civilisation coranique, l'*Ustâarab*, et unifia l'île d'Anjouan. L'Islam sunnite, de rite chaféite, se met en place, ce qui impose la patrilinéarité à la matrilinearité. L'île d'Anjouan est devenue alors une monarchie musulmane classique avec un chef qui porte le titre de Sultan. Hassan a introduit à Anjouan les divers objets symboles de son sultanat : le pavillon rouge avec lisière blanche, le croissant, la main et l'étoile blanche au milieu ; le palanquin ; le *Chiri-cha-ezi*, servant de trône ; le *Ntsia*, une grande dent creuse d'éléphant ; la main et le grand parasol rouge aux parements verts. (cf. Mahmoud Hassib dans la Revue des revues arabe le Caire, avril-mai-juin 1902 : 198).

En plus de tous ces symboles, Hassan amena également le *Mimbar*, chaire du prédicateur sur lequel se tient ce dernier, le vendredi et les jours de fêtes à la grande mosquée pour exhorter les croyants. (Said Ahmed Zaki 1927 : 13)

De ce mariage avec Adia naquit Mohamed Ben Hassan dit « *Mouchindra* » (le vainqueur) et son demi-frère Chivampe d'une mère concubine Moïna Alashura. Après un certain temps Mohamed succéda à son père mort en 1440. Chivampe était le régent de Mohamed qui s'occupait des affaires de la région de Sima. La rivalité familiale qui a éclaté après la mort du sultan Hassan Ben Aïssa ou Issa en 1440, entre les deux frères s'est soldée par le massacre de la population de Sima et la mort ou la disparition de Chivampe ben Hassan. Après cette victoire, il fut nommé « *M'Chindra* ou *Mouchindra* ».

Cette légende sur la rivalité entre deux cités (Domoni et Sima) qui avait abouti au massacre des habitants de Sima commis par des soldats venant de Domoni est très connue. La tradition orale nous laisse entendre que la population du Sima redoutait cette attaque. Ce qui a poussé le chef du village à ordonner à ce que les enfants, les femmes et les vieux ainsi que les infirmes dans une grotte pour les protéger. Malheureusement, la grotte, jusqu'alors, n'a pas été localisée. Toutefois, la population, en hommage aux victimes du massacre du XVe siècle, ont transformé le site en Ziara (un lieu saint ou sacré). La population de la région du Sima est très attachée à ce lieu où sont enterrés les premiers habitants victimes de ces affrontements à Ndzuani. Said Ahmed Zaki note dans sa chronique de 1927 le déroulement des événements : « [...] un massacre épouvantable est eu lieu à Sima un vendredi au moment de la grande prière de midi se faisait presque tous les habitants étaient réunis. Celle-ci fut

cernée et chaque sortant était mis à mort. Les autres voulant s'en fuir se jetèrent dans un ravin et tombèrent à la mer ; ils furent noyés... Ils auraient donc volontairement caché dans une grotte les vieilles personnes, les enfants ainsi que leurs richesses. Après l'embuscade de la mosquée et la mort de la plupart des hommes, les personnes qui étaient cachées dans la grotte se sont retrouvées abandonnées et sont tous morts... ». (cité par Ali Mohamed Gou Ya Mkobe 2000 : 7)

Les affrontements qui avaient eu lieu laissent penser comme disait Ali Gou : « *La lutte pour le pouvoir aurait entraîné des rivalités viscérales et fratricides entre les villes anjouanaises depuis le XIIIe siècle. Le bassin de Sima ou « nyungu ya Shuma » symbolisait le pouvoir. En réalité ce bassin n'est pas en fer mais en chloritoschiste et serait importé de Madagascar.* » (Ibid : 8)

2) La marmite de fer

A côté de l'ancienne mosquée, il y a une sorte de bassin fait en un seul morceau de pierre en forme de rectangle. Cette marmite en pierre (de son nom comorien niungu ha shuma) est l'objet de la légende suivante : après la guerre de Mohamed fils de Hassan avec Addia contre son frère Chivampe, fils de Hassan avec une autre femme, Mohamed, victorieux de cette guerre, fit transporter la marmite en pierre à Domoni près de la grande mosquée de cette ville... Mais quelques jours après, dans la nuit, la marmite d'elle-même regagna la place près de la mosquée de Sima. Cette légende est racontée par les habitants de ce village. Depuis, le dit objet est vénéré par tout le monde et est devenu un lieu saint (ziara). Mais cette vénération est tout à fait singulière car tout individu qui passe devant la marmite, pour cette cause que la première fois... doit pour se préserver d'une mauvaise chance... y jeter une pierre. C'est d'ailleurs pourquoi cet objet de valeur est cassé ».(Allibert C. 2000 citant Hébert)

Roland Barraux relate le mythe ou la légende de la marmite en « fer » ou "Nyunguya shuma" sur le site de Ziarani-Sima ainsi qu'une succincte description de l'architecture en dur mise à nu au cours de travaux : « [...] *Devant un gros baobab, le tracé de la tranchée peu profonde a dû déjà être modifié pour éviter les ruines d'une mosquée. De celle-ci, la salle principale a perdu ses piliers mais la porte d'entrée et le mihrab, bien que submergés par la végétation, présente encore des compartiments verticaux aux arêtes usées caractéristiques de l'architecture comorienne. Au-delà, les ouvriers refusèrent soudain de poursuivre les travaux.*

L'enquête³⁶ a révélé l'existence d'un lieu de culte préislamique autour d'une pierre que les habitants nommaient Nyungu ya shuma qui se traduit par "marmite de fer". En 1932, l'historien anjouanais (cf. note 1 page 19) décrit l'objet comme un bassin fait en un seul morceau de pierre de forme rectangulaire. Il rapporte que pour se préserver d'un mauvais sort celui qui passait à côté devait y jeter une pierre, ce qui explique que le bassin était déjà cassé ; seul un notable déclarait en 1958 l'avoir encore vu entier...L'endroit où la pierre est déposée est un ziara, lieu où l'on prie. Il ne s'agit pas d'un bassin aux ablutions qui aurait été placé à l'entrée d'une mosquée dont le nom comorien est Birika. De plus les pratiques rituelles qui lui sont rattachées seraient considérées comme hérétique par l'orthodoxie musulmane. En effet, le septième jour de la naissance d'un enfant, un parent, père, mère ou oncle, se rend auprès de la pierre ; il y prend un peu de terre ; mélangée à de l'eau, on enduit l'enfant pour le protéger contre la maladie et particulièrement contre la folie. A l'occasion de cette sorte de baptême païen, les parents de l'enfant, garçon ou fille, préparent du riz et l'offre aux invités.

Laissons parler la mémoire populaire qui s'exprimait par la bouche des vieillards de Sima : « *En ce temps vivait en leur ville un fundi, tradipraticien-guérisseur ou savant. Une nuit, un djinni, diable ou étranger – celui qui vient d'ailleurs a toujours un caractère divin ou diabolique – est venu voir le tradipraticien et lui a demandé un remède pour son enfant malade. Le fundi lui remet une de ses préparations, recommandant de la faire bouillir puis de baigner l'enfant dans cette infusion. La*

³⁶Cette enquête a été effectuée en 1958 ; le résultat a été publié par le Bulletin de l'Académie Malgache, Tome 37, 1959, pages 93-99

prescription dût faire son effet ; le visiteur revint et, en remerciement, laissa au fundi le bassin où le mélange bienfaisant avait guéri l'enfant. On peut imaginer qu'il s'agissait d'un navigateur que l'épreuve et l'espérance avaient conduit à établir un contact pacifique avec l'inconnu » (Barraux R. 2009 : 25-26).

1.2.3. Untsoha, site du XVe siècle

Untsoha site archéologique est situé dans la baie d'Ouani à 1,5 km de la ville actuelle. (12°07'48" Sud et 44°25'25")³⁷. Les différents travaux menés sur ce site lui confèrent une occupation à partir du XIe et a connu son apogée entre le XIIIe et le XVe siècle. Après avoir prospecté ce site le 19 Août 1980, Henry Wright avait précisé qu'il couvre 2,5 ha. Nous pensons qu'il s'agit de l'espace résidentiel de *Mfalume* (roi). Le site est assez large et couvre une superficie de 8 ha, depuis la rivière *Mrombwe* jusqu'à la rivière *Shiromadji* ; et du bord de la mer, jusqu'à la montagne (*Shlima ntsiju*).



Photo 14

Photo 14 : Représente le palais « *Nyumba ya Mfalume* » à Ziara Untsoha

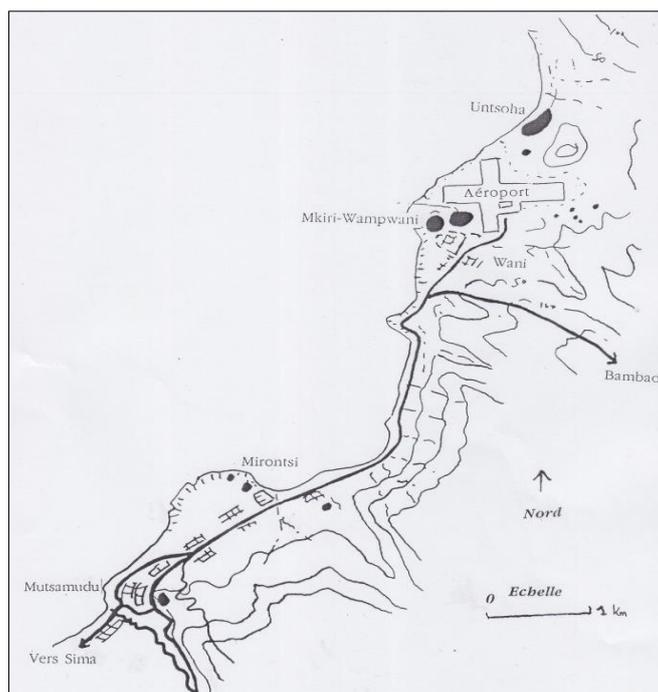


Photo 15

Photo 15 : Montre le mihrab de la mosquée « *Mkiri wa Mfalume* » où on dépose les offrandes (Ziara Untsoha).

Source : Abdoulwahab Ali Sidi – photos prises le 30 avril 2015

³⁷Ali Mohamed Gou, Inventaire des sites archéologiques des Comores, CNDRS-Moroni, 1994, 10 p.



Carte 4 : Montrant quelques sites de la baie d'Anjouan (Untsoha, Mkiri wa Mpwani de Ouani et Mkiri wa Mpwani de Mirontsy « la mosquée du bord de la mer ») (Voir Figure 11 : Quelques sites de la baie d'Anjouan, Ali Gou, 1996 : 41)

Source : Tiré du mémoire de Ali Mohamed Gou « Archéologie d'Anjouan (Archipel des Comores) Untsoha : une ville de l'époque classique antérieur aux invasions malgaches. Perspective archéologique et anthropologique, mémoire pour l'obtention du diplôme d'Etudes Africaines, Paris, INALCO, 1996, p. 41 (Voir Figure n° 11, p. 41)

Untsoha est un petit centre urbain composé d'un palais ou résidence royale, d'une petite mosquée, d'un petit pan de la muraille entourant peut-être l'espace résidentiel, des tombes dont une construite en pierre en forme de « L » et d'autres avec alignement des pierres. Ces sépultures, très proches des habitations, nous laissent penser qu'il s'agit du cimetière royal. D'autres tombes nous ont été signalées par le gardien du site vers l'est à peu près à 175 mètres de la mosquée. Mais aucune tombe en pierre n'a été construite. Seulement quelques alignements de cailloux qui signalent la présence des tombeaux. L'un des gardiens de Untsoha nous a raconté que les paysans qui cultivent ces terrains arrachent les cailloux pour les entasser tout autour des troncs des cocotiers afin qu'ils puissent avoir plus d'espace consacré à leurs activités agricoles.

La mosquée dite *Ziara-Untsoha* est très étroite. Elle ne mesure que 6 mètres de long sur 4 mètres de large, soit une superficie de 24 mètres carrés. La faible dimension de cette mosquée laisse croire que toute la population n'avait pas embrassé l'Islam. C'est juste la pratique d'un petit nombre de Comoriens. Le mihrab qui est le cœur du *ziara* avait une architecture très simple, sans décoration. A 65 cm du sol, il y a un bandeau large de 10 cm ceinturant toute la façade de la mosquée. Les murs ont été enduits de plusieurs couches de chaux. La partie détruite par les racines d'un arbre qui poussait à l'intérieur du mur, avait été colmatée à l'aide des pierres ramassées sur place et du ciment. Le bâtiment est mal conservé, plusieurs parties n'existent plus. On peut seulement suivre les traces de la fondation.

Le mihrab possède deux pans encore debout. On s'imagine que la toiture était en chaume (*Wugnasi*) ou peut être en feuilles de cocotier tressées (*Mbaga*). Le mur était enduit de sable fin mélangé avec de la chaux de corail. La mosquée comporte quatre portes dont deux côté ouest, une

au sud et une qui communique avec une autre pièce, peut être là où les femmes faisaient leurs prières.

Toutes les prières sont faites sur cette partie de la mosquée ainsi que les dépôts des offrandes : riz cuit mélangé avec du sucre et du lait, œufs, eau de rose « *Mawardi* », parfum, monnaies, encens etc...

Entre la résidence et la mosquée, il y a un puits que les gens utilisaient souvent car l'eau y était propre. Mais actuellement, le puits est complètement obstrué par la chute des pierres des ruines. Seules les abeilles qui ont trouvé refuge et qui, sans bruit, sortent en masse pour attaquer l'ennemi (animaux ou passants). Ce puits a la forme d'un carré construit en pierres maçonnées. Il mesure 3 mètres de côté et peu profond à cause de cette proximité de la mer.

Le petit palais est un bâtiment construit suivant un axe sud-ouest, composé de trois pièces bien alignées. Les murs sont assez bien conservés, mais il manque la toiture à deux pentes. Ali Mohamed Gou pense que « *Ce bâtiment semble avoir été construit à une période plus récente par rapport à la mosquée. Le style d'architecture ressemble aux bâtiments du XVIe – XVIIe siècle...* » (Ali Mohamed Gou 1996 : 53) La pièce du milieu est plus spacieuse par rapport aux deux autres, avec une porte de devant, deux petites fenêtres et une porte de sortie vers un autre espace habité, perpendiculaire à celle de devant. Les pièces communiquent entre elles par deux portes très étroites qui n'ont que 60 cm de large. Les deux autres pièces collées à celle du milieu n'ont pas d'ouverture, seulement une porte de sortie vers un autre espace habité comme celle de la partie centrale. La pièce de droite (faisant face à la mosquée) mesure environ 3, 28 m de long et 2,10 m de large. Sur les deux murs nord et ouest existent deux petites niches (là où nous avons réalisé un sondage en 1995), de forme carrée. L'autre pièce (côté ouest) mesure 3,47 m de long sur 2,58 m de large.

Nous avons aussi remarqué à quelques mètres des habitations vers l'Ouest, un bâtiment dont les quatre murs se sont écroulés. Les amas de bloc de pierre et des dalles de coraux s'entassent à l'intérieur du bâtiment. Ce qui ne facilitera pas la tâche des chercheurs. Un dégagement de toutes les pierres est nécessaire pour pouvoir disposer d'une vue complète de cette bâtisse. S'agit-il d'un entrepôt ? d'un lieu de passage pour les visiteurs de marque ?

Nous nous posons des questions sur les bâtis écroulés. Aucune idée sur le nombre, ni sur la forme des pièces ensevelies sous les décombres tel est aussi le cas d'un tas d'amas de pierres à quelques mètres de la mosquée vers l'est. Si ces pièces ont été détruites. Ils abritaient, semble-t-il, des choses importantes notamment de réserves de marchandises ou de matériels ou tout simplement un entrepôt d'esclaves. Nous nous demandons pourquoi une telle destruction alors que la résidence est bien conservée. A mon avis, il faudrait mener des fouilles sur cet endroit afin de reconstituer le rôle exact de ce ou de ces bâtiments. Une autre hypothèse aussi plausible, serait une inondation ou un raz de marée ? A l'état actuel de nos investigations, nous ignorons la date exacte et les causes de cette disparition.

Les quelques sondages effectués à *Untsoha* n'ont pas données les résultats escomptés. Après un survey complet du site, nous avons récolté un céramique sassano-islamique (VIIIe-IXe siècle), des tessons de céramique sgraffiato (XIIe siècle). On avait remarqué que les tessons de poterie locale qui étaient en surface, avaient été soigneusement ramassés et déposés aux pieds des cocotiers. Sur le plan archéologique, le site est fortement remanié. Ce qui faussera les interprétations des données obtenues. *Untsoha* n'a pas tout dévoilé son secret. Une autre campagne de fouilles serait nécessaire afin de mener des sondages sur tous les secteurs.

Untsoha qui est une ville portuaire n'échappera pas aux diverses invasions étrangères qui avaient ruiné son existence en tant que capitale du sultan Abdallah 1^{er} :

« [...] Plusieurs villes comoriennes ont diminué ou même cessent fortement leurs activités commerciales. Détruites à plusieurs reprises, elles furent presque réduites à l'état de ruines. Sur le plan humain, des familles entières furent enlevées par les envahisseurs. Des malheureux captifs jugés inutiles furent exécutés souvent sous les yeux même de leurs parents. Les grandes fortifications des Comores et de la côte orientale d'Afrique date de cette époque ». (Monteiro et Verin 1970 : 897 cité par J. A. Rakotoarisoa (1991 : 33).

Il s'agit des invasions malgaches connues sous le nom des Razzia Malgaches. C'est durant ces attaques que la cité d'*Untsoha*, ancienne capitale d'Abdallah 1^{er} (Mwenye Fani Ben Mohamed Al-Masela), fut détruite de fond en comble en 1792/93. Plusieurs témoignages relatent ces événements qui restent figés dans la mémoire des gens. La population de cette localité fut massacrée et certaines furent emmenées en esclavage à Madagascar, embarquées dans leurs flottilles, composées de grandes pirogues, attachées entre-elles. Elles se ressemblaient à un « catamaran ». Les récoltes décimées, les bœufs abattus, les cases incendiées par les mercenaires de Boïna Combo Aboubacar, refoulés de Mutsamudu. Fressange précisait en 1803 que : « Les esclaves qu'on achète à Saint Marie sont presque tous des Anjouanais » (Grandidier 1912 : les expéditions Betsimisaraka aux Comores) cité par Kana-Hazi (1997 : 119).

Le marin Frappaz qui visitait Anjouan 26 ans plus tard devait recueillir les souvenirs encore vivants de cette tragédie qui constitue probablement l'une des pages les plus tristes de l'histoire d'Anjouan : « [...] Dans l'Est de la baie au bord de la rivière, on voit les restes de l'ancienne capitale que les barbares ont brûlée et saccagée il y a 26 ans. Je suis allé la visiter. Je n'ai remarqué que des ruines informes et noircies par le feu et la rouille du temps. La nature toujours aimable s'efforce de déborder à la vue. Cette triste image de la destruction en couvrant les débris d'une verdure toujours fraîche et renaissante... Quelques pauvres pêcheurs habitent seul avec les oiseaux de proie, les décombres de cette malheureuse ville ». (Martin J. 1983 : 93). Jean Martin nous donne plus de précision sur le lieu visité par Frappaz : « Ce site décrit par Frappaz est celui de vieux Ouani situé à environ 1 km 500 au Nord-Nord-Est de l'actuelle localité de ce nom à l'embouchure du marigot Sanissane (rivière de Tsantsani, Mrombwe) à proximité de l'extrémité Nord de la piste de l'aéroport ». (Ibid : 414) Frappaz rapporte ainsi la parole du Sultan Abdallah 1^{er} de Mutsamudu : « Jadis l'île d'Anjouan connaissait le bonheur, elle était florissante. Ses villes étaient bien peuplées, son agriculture parfaitement soignée par des nombreux laboureurs, son commerce s'étendait dans l'Inde, dans l'Arabie et dans l'Afrique, en un mot je régnais autrefois sur une île riche et fortunée... Mais depuis plus de 30 ans, les cruels Madécasses infestent annuellement nos côtes et ces corsaires impitoyables portent partout la destruction... ravageaient nos campagnes, brûlaient nos villes, assassinaient nos femmes et nos enfants..... Mon ancienne capitale n'a pas même échappé à la fureur, il y a 26 ans qu'ils l'ont livrée aux flammes, et que, sans respect pour les cendres des morts, ils ont détruit le tombeau de mes pères... ». (Ibid : 412-414)

Frappaz n'est pas le seul à visiter ce site. Avant lui, le commandant du navire anglais « The Princess Royal » en visite dans l'île avait lui aussi visité le lieu et mesuré l'impact de la destruction de la ville face aux quelques personnes restantes : « Avant Frappaz, un capitaine anglais Reed qui commandait « The Princesse Royal » était arrivé à Anjouan à la mi- mars 1796 et y fit escale jusqu'au 17 mai 1796. Il avait visité la ville détruite. Venu à Wani, il avait vu dans une maison pillée de fond en comble des squelettes, des femmes et des enfants. Il fit si ému par la crainte, manifestée par les autochtones, d'une autre attaque semblable qui leur donna quelques armes provenant de réserves de son navire et offrit de rendre à son bord une délégation d'Anjouanais pour la conduire à l'Ambassade à Bombay.... (D'après le rapport qu'il remit au Gouverneur de Bombay à son arrivé dans l'Inde, datée du 21 juin 1796, y annexée la lettre du roi (la supplice du roi) et de notables d'Anjouan à sir John Shore (Président du Conseil d'Administration de la Compagnie des Indes »). (Ibid)

Ntsoha est un *Ziara* (ou *Ziara*) (lieu sacré) où les adeptes viennent solliciter les esprits des morts pource dont ils ont besoin (résoudre leurs problèmes ou envoyer des sorts à quelqu'un). Dans le

Mihrab, il y a un bol en aluminium plein de cendres où l'ouvreur (*Mbuwa mlongo*), c'est-à-dire l'officiant met la braise et l'encens. Il y a aussi des aliments déposés sur des feuilles de badamier ou de bananier.



Photo 16 **Photo 17**

Photo 16 (à gauche) : Untsoha, reste d'une mosquée, un sanctuaire islamique est devenu un *ziara* (lieu sacré). Site de XVe siècle

Photo 17 (à droite) : Reste de la mosquée sur le site d'Untsoha (Ouani), le mihrab.

Source : *Bourhane Abderemane prise en 2013*

Ben Cheikh (*Mwenye Hamdane*) nous disait que : « *Toute la région appartenait à une femme nommée Bweni Fatima Bint Houssene. Cette femme, d'origine Arabe, avait construit un palais pour installer sa fille et une mosquée à côté* ». Aujourd'hui cet endroit est devenu un lieu historique, un site sacré, avec des restes de vestiges (palais, mosquée, tombeaux).

1.2.4. Vieux Ouani (Sada-Baswoira)

Le site est appelé Sada et Baswara. Selon Abdourohmane Ben Abdallah Hazi (dit Baha Pala/*Shinkabwe*), notre informateur :

« Le premier habitant appelait l'ancienne ville de Wani (disparue) Sada ou Saadâ ». Ce Sada allait du Untsini Mwa Muji à Untsoha couvrant un kilomètre et demi (de l'autre côté de l'aéroport). Les gens disaient en ce temps-là : Tsilawa Sada ha bweni Fatima, tsi pishiwa wubu wa matsimbe na mlaluwa masindza c'est-à-dire « Je venais de Sada, chez Madame Fatima, on m'avait donné à manger du bouillon du riz et des bananes mûres à coco ». (Annexe E, T.II : 65)

Bertrand Flobert affirme que le vieux Ouani fut fondé avant la formation du sultanat à Anjouan. Pour le vieux Ouani, à *Mkiri wa Mpwani* et *Wuntsini mwa Muji*, B. Flobert (sd : 23) parle d'une fondation qui remonterait à 1276 ap JC et C. Allibert (2000 :26), pense que la première maison en dure date de 1256 ap. JC. Tandis que Père Pala (le traditionniste) avance l'hypothèse que : « *les domoniens étaient descendus à Wani et ils étaient installés dans le village bâti face à la Kaaba (direction spirituelle de la Mecque), Muji wa Kibla. Pour y arriver, ils étaient passés par la gorge de Tratinga à Bambao Mtruni et avaient traversé la plaine de Patsy* ». (Annexe E, T.II : 65). On peut aussi

admettre une arrivée par voie maritime car le Vieux Ouani se trouve sur une plaine d'une longueur d'environ deux kilomètres au bord de la mer au fond d'une baie.

En ce qui concerne les autres migrants Chiraziens, la tradition mentionne des noms de personnes : « *Il y avait aussi Balahi Mtrumba et Bahali Mtrumba, Chiraziens venant de Chiraz et qui avait transité dans une ville d'Afrique appelée Mtrumbatru. En arrivant à Domoni, ils étaient descendus à Wani avec les Sharifs pour s'installer* » (feu Abdallah Bacar Cheikh : Enquête du 02/01/1987, annexe D, T.II : 60).

Une autre tradition parle de la famille de Cheikh Abdallah marchand d'esclaves et de Cheikh Omar. Après leur installation, la ville de Sada fut appelée Baswara. Peut-être s'agit-il d'une transposition du nom de la ville de Basora, port principal des Abbassides en Irak dans le golfe persique jusqu'au XVIIIe siècle. Ce qui attesterait une origine irakienne de ces personnes.

Outre la tradition orale, d'autres témoignages attestent la présence d'arabo-chiraziens au Vieux Ouani ou Baswara. Ce sont les constructions en dur : des tombeaux sur le site de Untsoha (Wuntsoha) considéré comme étant un site qui a été très actif dans le réseau commercial de l'archipel à partir du XIVe siècle, ainsi qu'une mosquée. Ces monuments architecturaux, délabrés, subsistent jusqu'à ce jour, mais menacés par la montée des eaux (le flux et le reflux).

La superficie occupée par les mosquées au XIIe-XIIIe siècle montre que la population musulmane était très réduite.

Quelques ruines subsistent en face de la mosquée de vendredi à Ouani : Un pan de mur avec une porte à arcature pointue similaire non seulement à celle de la mosquée du Vieux Sima/*Ziarani-Sima* qui est datée du XIIe siècle mais aussi à celle du palais qui se trouve sur le site de MoiliMdjini datée de IXe siècle par C. Chanudet à Djoiezi Mohéli. D'autres constructions en pierre témoignent aussi de la présence chirazienne à Ouani. Il s'agit de *Djumbeku*, un grand palais ou résidence royale destinée selon la tradition orale à introniser tous les sultans d'Anjouan, une fois arrivée au pouvoir, un jour de vendredi car c'est la ville qui fait face à la Mecque.

Une tradition à Ouani (informateur Ahmed Abdallah Sidi, Annexe H, T. II, p. 83) parle de l'interruption de la construction de cette résidence à cause de *Seli*. Des pans de mur et des portes subsistent ainsi que des niches richement sculptées sur des coraux et incrustées sur le mur (voir chez *Mandjani* à Mpangahari et à Kilingeni).

Ce palais atteste que Baswara fut gouverné par des rois (sultans) ou gouverneurs ; L'un d'eux s'appelait le sultan Zendj Abi Aboubacar Ben Salim ; un descendant d'Aboubacar Ben Salim. Son nom fut gravé sur sa tombe, actuellement détruite au moment de la démolition de l'ancienne mosquée de vendredi de Ouani qui avait porté un petit minaret imprimé sur un timbre de Comores.

Après la disparition du Vieux Ouani (Sada-Baswoira) [datation inconnue], due à un raz de marée suivi d'une inondation causée par la rivière qui traverse de part en part la ville de Ouani actuelle « *Mro wa Muji* », les rescapés d'origine chirazienne restèrent toujours dans cette ville. L'un d'eux Cheikh Omar avait construit le Masdjid Omar, transformé en « *Mkiri wa Mari* ». Une mosquée portant son nom où on peut admirer des céramiques importées, incrustées sur le mur soutenant le Mihrab. Quant à Cheikh Abdallah, il avait construit l'ancienne mosquée de vendredi « *Mkiri wa Djimwoi* » avec son minaret, probablement au XIIIe-XIVe siècle.

Un autre rescapé de l'inondation de Ouani Zaïna Sakafu connu sous le nom de « *Mogne Terebe* » fut enterré avec son ami malgache à *Fuju* (nom du cimetière, à quelques mètres du marché actuel de Ouani). Son père, l'Arabe qui s'appelait Abdillahi Hadhal Bassoiraïla Hadramaout, était venu ici, selon la tradition, en l'an 1375 ap. JC. Zaina Sakafu fut le fondateur de la famille *Sakafu* à Ouani et dont les descendants actuels possèdent l'arbre généalogique.

D'autres témoignages attestent qu'une ville en pierre était ensevelie à Ouani et qu'une partie de la ville actuelle est construite sur ces décombres. Soilihi Maanrouf relate son témoignage :

« Sous la maison de la mère de Said Toiha, là où j'habite, cette ville existe. On trouve des murs et ceux-ci longent [traverse] le Mpangahari (ou Pangahari) chez mère Allaoui Zoubert jusqu'à Mkiri wa Mpwani [mosquée construite au bord de la mer]. Ces murs se trouvent là, à l'intérieur. L'ancienne ville qui est ensevelie par les eaux, commence au bord de la mer jusqu'au niveau de la maison de Achihadou. Une partie de Wani actuelle est construite sur l'ancienne ville » (Soilihi Maanrouf, Annexe G, T.II, p. 80)

Ce brassage de population (Australonésien, Bejani, Fani ou Komboni, Arabo-persans et africains), issue des différents vagues de migration, munie de leur culture respective notamment le *Nkoma*, le *Mdandra*, le Culte des Anguilles sacrées (*Mwana Mroni* », les danses traditionnelles, a permis au fil des siècles à bâtir la ville de Ouani qui est devenue l'une des villes aristocratiques des Comores.

1.2.5. Chaoueni ou Shaweni

Près du village de Chaoueni, il y a des ruines qui remontent aux temps des premiers chiraziens ; entre autre le *Ziara de Fani Hali* [ou Ali], juste en face de la pointe *Niangaju*, un site de culte.

La tradition orale recueillie en 1926 à Anjouan rapporte que vers 884 ap JC., un groupe de la secte Ibadite conduit par un chef nommé Muhamed Ben Ahamad Ben Houzayini Al Abadya (Abadiya) est arrivé dans la presqu'île de Nyumakele à Ndzouani. Il a fondé Shaweni dans la région de Nyumakele. (Damir Ben Ali K'omoros 2007 : s.p.³⁸). La même secte aurait fondé Djummani (Djomani/ nom d'une localité située en Irak) dans le Mbude à Ngazidja

A Anjouan, la tradition veut que les Shiraziens aient débarqué à un endroit appelé « *Mswalaju* » au bord de la mer à Nyumakele. Leur boutre avait échoué à « *Ngomaju* ». Ils avaient amené un mouton et un coq sacré. Selon le divin : « *Là où se coucha le mouton, nous bâtirons un village et là où le coq chanta nous bâtirons une mosquée* ». C'est ainsi que fut bâti Chaoueni. Arrivée à « *Bandramaji* » (M'Ramani), le mouton se coucha et ils ont bâti un village et une mosquée. Après ils ont poursuivi leur chemin vers Domoni.

En l'année 1300 ap JC., Djumbe Mariam, la fille du Fani Othman dit Kalichi Tupu de (Domoni) régnait dans ce cité état et la capitale était transférée de Domoni à Chaoueni. (Said Ahmed Zaki 2000 : 16) La capitale se déplaçait selon la puissance de Fani, et Mawana Idarousi (fils de Mogné Alaoui de Patte et de Halima 1^{ère} *Mahadali*) avait transféré définitivement la capitale vers 1542 ap J.C. à Domoni. Il fut l'organisateur de la justice.

Fundi Alimouddine (enquête du 22/8/1999) rapporte que : « ... *Les Arabes et les Iraniens (venant en majorité de la ville d'Iran Chiraz) débarquaient à Anjouan vers 754, à la côte Sud nommée Gomajou M'soilajou. Ils continuaient leurs trajets avec leur guide. Ils se sont arrêtés à Chaoueni. C'est le premier village qui fut bâtis par ce peuple. C'est pourquoi on trouve à Anjouan quatre villes fondées par ce peuple : Chaoueni, Domoni, Sima et Moya.*

D'après la légende, des ancêtres de ces gens avaient en possession une brebis sacrée et un coq. Là où se coucha la brebis et chanta le coq, c'est là où ils implanteraient leurs habitations. Ils ont fondé la ville de Chaoueni. Ces ancêtres construisaient une mosquée en pierre qui se trouve jusqu'à maintenant et se nommait «la mosquée Kolabouindri ou Kola Bwindri »... Ces Arabes et Chiraziens se déplaçaient d'un endroit à l'autre jusqu'à la plaine de Gombeni sous la contrée de Domoni ».

Claude Robineau parle d'une installation des Chiraziens, effectuée vers le XV^e siècle ap J.C. Avant ou après l'arrivée d'Hassan, chef Chirazien à partir duquel commencèrent les généalogies des princes de l'Île d'Anjouan :

³⁸ Damir Ben Ali & al., « Fondateurs bantu et chiraziens » in Agenda d'Histoire des Comores, K'omoros 2007, éd. Kashkazi, 2006, pp. 1-53

« La colonisation du pays semble d'être faite d'abord par l'ouest (presqu'île de Sima) où un centre de peuplement a prospéré. Puis par le sud (Chaoueni) que les arabes relient avec leur boutre. Explorant le pays au-dessous de Chaoueni, ils ont pu remarquer en surplombant la côte est de l'île et en jetant leur regard vers le nord, la pointe rocheuse très allongée de Domoni, éperon qui attire l'œil inévitablement ». (Robineau C. 1966 :34-35)

La vision de Robineau semble plausible car la tradition voulait que les Chiraziens fondateurs de la ville de Domoni viennent de Nyumakele. Vraisemblablement, c'est pour cela que la fille de Fani Othman Kalichi Tupi de Domoni, Mariamo Ben Othman, a régné à Chaoueni en 1300.

1.2.6. Domoni

La cité-état de Domoni présente une occupation aussi ancienne que Sima. La mosquée chirazienne (à deux mihrabs), identifiée par Henry Wright (1992) représente quatre phases de constructions dont la plus récente fut datée du XVe siècle. Le premier palais en pierre fut édifié semble-t-il par le Fani Othman dit Kalichi Tupu (déformation du nom malgache *Kalizy Tompo*) en 672 de l'Hégire, soit 1274. La tradition orale et les chroniqueurs ont pu, à travers des siècles, conserver les différents récits du groupe lignager qui a créé Domoni, sa chefferie et par la suite le sultanat.



Photo 18



Photo 19

8Photo 18 (à droite) et 19 (à gauche) : montrent la ville de Domoni (vue entre les deux baies).

Source : photo Juma de Tanzanie prise le 2011-06-09

Domoni, à l'origine, s'appellerait *Damune*, nom d'une ville de Hadramaout dans le Yémen, mais les traditionnistes véhiculent l'idée que Domoni fut fondé par des shiraziens (Chiraziens) conduits par un chef appelé Huseyni Ben Ali. Ces immigrants Arabes venaient de Chiraz, chassés lors de la prise de pouvoir par la dynastie persane de Bûyides (Bouïdes) en 945 ap J.C., (933 ap. J.-C.) disait Damir Ben Ali.

Après un séjour plus ou moins long dans les cités-états d'Afrique orientale, ils arrivèrent par vagues successives. Le premier groupe, probablement, qui a touché l'archipel, avait débarqué sur la plage de *Shiroroni* Nyumakele et s'établit à « *Jamwandze* ». Ils font leurs prières à *Mswalaju Ngomaju* (*Gomajou*). Vivant en vase close à l'écart des autres, les autochtones n'appréciaient pas leur comportement et les relations se détérioraient rapidement, engendrant des conflits et des affrontements : « *Les shiraziens quittent les lieux sous la conduite d'un divin qui porte un coq et conduit devant lui un mouton. Arrivés sur le plateau de Bandra Digo, ils sont assaillis par les gens du pays et sont contraints de livrer bataille. Le chef du village de Koni Fe (Fani) Adjidawe Ben Fe Nkwehe Ben Fe Trambavu est à la tête des guerriers autochtones. Il est tué sur la colline qui porte le nom de « Mlina-wa-Haki » (colline de justice). Beaucoup de partisans de Fe Adjidawe quittent l'île et se réfugient dans les îles voisines : Maore et Moili.* » (Damir Ben Ali : Alwatwan n°455 Mars 1997)

Après *Jamwandze*, *Shaweni*, *Bandramaji*, ce fut le tour de *Gombeni* (à l'ouest de la ville de Domoni), *Oumoini* (à l'ouest à quelques kms de *Ngandzale*), *Hasharifu* (à l'entrée nord de la ville de Domoni), *Jomani* (au nord-est de la ville de Domoni). Même technique mais seul le mouton se couche.

Une fois arrivée dans la vallée de Domoni, le miracle se produit, le mouton se couche et le coq chante. Ils ont tué le mouton et commencé les travaux : construction des palais et des mosquées.

Ils avaient abattu l'arbre géant trouvé sur place, dépeçaient les branches soit en préparant des solives *Hadja*, soit en rondelle [*tringe-tringe*] pour la préparation de la chaux qui leur permettraient de construire la première mosquée nommée *Mkiri-wa-Mrintsini*. L'endroit où ils avaient installé leur atelier pour débiter l'arbre en planches et en chevrons portait le nom de *Chandrani* ou *Shandrani*. Une maison qui est là actuellement s'appelle *Chandrani*. L'endroit où ils avaient installé leur four à chaux s'appelait *Ntsohani*.

1.2.6.1. Le récit de Fundi Alimouddine

En 910, la ville fut fondée par Cheikh Onthman Ibn Affane avec le nom de Domoni (*Dumni*) qui signifie « durée » car c'est ici que ces gens ont vécu longtemps.

Entre 1276 et 1540, la capitale de l'île n'était pas encore fixe et se déplaçait de ville en ville : Sima, Chaoueni, Domoni suivant la puissance du roi Fani du royaume de Domoni... Entre 1399 et 1401 ap J.C. un conflit éclate en Perse et l'émigration des nobles et des princes se poursuivaient. Quelques-uns arrivaient sur la côte de Somalie, de Kenya, de Tanzanie, de Mozambique appelée *Zinji*, Madagascar (Majunga) et aussi aux îles Comores. On peut aussi noter que la mosquée de Chiraz est un symbole pour un passé prestigieux des habitants chiraziens conduits par Mohamed Ben Aissa vers la fin du XIV^e siècle (727 ans de l'Hégire).

Après la construction de la « mosquée de *Mrintsini* », la ville progressait vers *Momoni* et le premier Palais royal en dure fut édifié par le Fani Onthman Ibn Affane dit Kalichi Tupu vers 672 ans de l'Hégire correspond à 1274 de l'ère chrétienne.

Sous le règne de Mohamed Hassan « *M'Chindra* » fils aîné de Hassan de Chiraz et de Djumbe Adia, le Palais de *Bweju la Msindzano* fut bâti par ce dernier. Le roi de Mayotte *M'Chindra* épousa sa cousine Djumbe Amina Binti Souldoini. Après la mort de son père, le royaume d'Anjouan était lié au royaume de Mayotte. A côté de ce palais de *Bweju la Msindzano*, un Palais nommé *Maboucouni* était construit sous le règne de son *Oiziri*.

La ville se développe mais cette fois ci au centre... *Hariyamuji* et le deuxième Palais royal fut commencé par le Fani Onthman Ibn Affane en 1274 sous le nom de *Pangani*.

La ville s'étend toujours mais cette fois ci vers *Maweni* après la construction de la « mosquée *Madarasa* » par le sultan Ahmed.

A l'arrivée de Halima *M'Chindra* (1492-1530) au pouvoir, intronisée sous le nom de Halima 1^{ère} en 1492, elle continuait la construction de palais « *Pangani* », puis édifia la grande muraille de trois (3) kilomètres qui protégeait la ville de Domoni. C'est à cette époque que la construction de Domoni fut achevée complètement...

1.2.6.2. Point de vue de Damir Ben Ali

En ce qui concerne la fondation de Domoni, cette ville fut édifiée par des Shiraziens sous la conduite d'un chef appelé Huseyni Ben Ali. Ces immigrants sont des Arabes partis de Chiraz, la capitale de Fars après la prise de la ville par la dynastie persane des Buyides en 933 ap J.C. Ils arrivent aux Comores par vagues successives. La première est arrivée vers le Xe siècle, ce fut la période d'expansion des Chiraziens qui ont créé beaucoup de villes sur la côte africaine appelée « la côte de Bénadir » (pluriel de Bandar = port) à partir de la côte de Somalie jusqu'à Domoni.

A Anjouan, ils ont débarqué à un endroit appelé *Mswalaju* au bord de la mer et ont traversé le Nyumakele. A chaque endroit où ils s'arrêtaient, ils construisaient des mosquées. Mais ils étaient en conflits avec les gens du pays [qui s'est soldé par des affrontements]. Alors ils se sont déplacés jusqu'à Domoni.

Huseyni et ses compagnons arrivent à un lieu situé actuellement à *Momoni* un quartier de Domoni. A cet endroit, simultanément, le coq se met à chanter et le mouton se coucha. Ils s'y installent, construisent une citerne et aménagent une place publique appelée *Bangani*. Ils font abattre un grand arbre qui se dresse à l'endroit connu actuellement sous le nom de *Mritsini* (au pied de l'arbre). Ils ramassent des coraux et les branches de l'arbre, s'en servent à fabriquer de la chaux. Le tronc de l'arbre est débité en planches et soliveaux qui sont utilisés pour la construction de la première mosquée en dur de Domoni, le *Mkiri wa Mritsini* (la mosquée au pied de l'arbre). Les endroits où sont installés le four à chaux *Ntsohani* et l'atelier de menuiserie *Shandrani* sont parmi les lieux marqués à jamais par les fondateurs dans les quartiers historiques de Domoni.

Selon la tradition, le boutre a transporté quarante-quatre (44) personnes dont l'un Ahmad est le propre fils de Huseyni Ben Ali. L'histoire a retenu...les noms de deux passagers : Shehu Sudje et Shehu Fartadji ; des prédicateurs zélés qui ont joué aussi un rôle déterminant dans la reconnaissance politique de la nouvelle dynastie.

Ces migrants se mettent à établir des contacts avec les habitants de la région en leur enseignant les sciences religieuses estimant que leurs connaissances de l'Islam sont rudimentaires voire syncrétiques. Ils nouent des relations avec Waziri Mavouna fils d'Adjidawe qui a succédé à son père et prend le titre de Waziri (ministre résident ou gouverneur) reconnaissant ainsi la souveraineté du vainqueur de *Mlima wa Haki*. A sa mort Waziri Mavuna laisse trois enfants : Waziri Msa, Waziri Mdomoni et Waziri Ali.

Huseyni Ben Ali porte le titre de Fani [ou Fan] ; [II] un sultan de Shiraz et père de six princes partis du Fars chacun sur un boutre et qui, arrivés à des points différents sur la côte orientale d'Afrique, ont fondé chacun une cité marchande. Huseyni, le père serait arrivé à Ndzouani et un de ses fils Ali serait le fondateur de Kilwa (Chronique de Kilwa).

Ahmad ben Huseyni ne tarde pas à quitter Domoni et son père en compagnie d'une femme de Ouanipour créer le village de Sada. Ahmad épouse en deuxième noce une femme arabe immigrée d'Afrique qui a fondé Ntsingoni. Son fils devient Fani de cette ville.

Domoni n'est habité que par des hommes. Aucune femme n'a accompagné les nouveaux venus et ces derniers n'ont jamais pu obtenir de leur chef, l'autorisation de prendre femme dans le pays.

Selon la légende, le premier qui se marie a rencontré son épouse, venue de la mer par une nuit noire, dans la mosquée *Mkiri Wa Mritsini*. Il a pu obtenir du Fani, la célébration de son mariage avec cette femme étrangère comme lui. Dès qu'elle est enceinte, elle disparaît et ne revient que plusieurs mois et plus avec deux jumelles qu'elle remet à son mari. Elle lui informe qu'elle a mis au monde trois filles mais qu'elle a gardé la troisième pour elle et sa famille. Elle lui explique comment élever les deux enfants en lui prescrivant de nombreux interdits concernant leur nourriture et notamment la consommation de certains poissons. La femme repartit vers la mer pour une destination inconnue. La légende veut que cette première femme de Domoni soit un djinn...

Ma Kasidi et *Ma Mpate* sont les noms donnés aux deux filles. *Ma Mpate* signifie dans la langue courante comorienne, habitant de Patte. Faute d'autres informations, on peut supposer que la mère est originaire de l'île de Patte dans l'archipel Kenya de Lamu. *Ma Kasidi* et *Ma Mpate* sont les premières femmes qui ont vécu à Domoni.

Le père construit pour chacune une maison. Celle de *Ma Kasidi* est élevée au lieu-dit *Shandrani*... *Ma Mpate* est installée à *Bweju-la-Msindzani* dans le quartier de *Momoni*... Le nom du père de *Ma Kasidi* et de *Ma Mpate* n'est pas conservé par la tradition. Il s'agit peut-être d'un proche parent de

Huseyni. Les deux filles ont pris leur mari parmi les immigrants. Leurs enfants, filles et garçons ont choisi leurs conjoints dans l'aristocratie locale et beaucoup de leurs descendants ont pris la tête des différents chefferies et ont porté le titre de *Fani*.

Le *Fani* entreprend...pour la prière communautaire du vendredi, la construction de la « mosquée de bord de la mer » (*Mkiri Wa Mtsagani*) qui deviendra plus tard, après restauration au XVI^e siècle, « la mosquée Shiraz » (*Mkiri Wa Shiraz*). Cette première fondation date du XI^e siècle.

Avant la fondation de Domoni, les Chiraziens sont d'abord venus à Sima, dirigé par Hassan qui avait épousé Djumbe Addia. Après la naissance des deux fils de Hassan, la rivalité régnait entre ces deux cités-états qui s'est soldée par le massacre des habitants de cette ville. Depuis ce jour-là, le site est désigné lieu sacré (*Ziara*) par la population de Sima

1.3. Les grandsthèmes des mythes régionaux

Il existe plusieurs sortes de mythes aux Comores, outre les légendes déjà relatées associées aux grands sites archéologiques et de culte, nous présentons ci-dessous celles qui à Anjouanalimentent des croyances et des rituels localisés sur l'île.

1.3.1. Mujumbi, l'île engloutie

A Ouani, les traditionnistes (Abdouroihmane Ben Abdallah Hazi (Annexe E, T. II), Abdallah Bacar Cheikh (Annexe D, T. II) véhiculent la thèse d'une ville engloutie, « *Wuntsini mwa Muji* » (la vieille ville basse). Ce phénomène de disparition d'une ville ou d'une île, rayée de la carte, est fortement ancré dans la tête des gens notamment avec l'histoire de l'île mythique de Mujumbi.

Les ancêtres de Kajemby et ceux des Antalaotse habitaient jadis ensemble dans une île située entre la côte d'Afrique et les Comores (Mijomby). Ils vivent des commerces et pratique la religion musulmane. Lorsque l'impiété et la discorde s'installaient dans l'île, Allah résolut de les punir : l'île fut submergée par une mer furieuse et quelques justes échappèrent aux châtiments ; certains disent qu'ils furent miraculeusement épargnés, d'autres prétendent que Dieu envoya une baleine pour les porter. Kajemby et Antalaotse sont des descendants de ces contingents de justes. (Vérin P., in Taloha V, 1972 : 63 – cité par J. A. Rakotoarisoa 1991 : 30).

Arlette Fruet³⁹ à propos « des îles englouties car trop basse ou abîmées en mer » pense que les Arabes qui, depuis des siècles traversent le canal de Mozambique, savaient les emplacements des écueils, les récifs et les îles basses, ennemies mortelles des bateaux. D'autre part, l'auteur rapporte une thèse connue au niveau de l'océan Indien, mais appliquée aux Comores notamment à Mayotte par Diogo de Couto dans son récit en 1557. Jadis il y avait cinq à six autres îles dont la fameuse île de Mjumbi d'où vraisemblablement venaient les ancêtres des Antalaotra (peuple venant de la mer) qui avaient habité cette île avant sa disparition sous les flots. Actuellement la tradition orale continue de faire état d'une cinquième île, Mjombi, qui aurait été située entre Madagascar et l'archipel.

Madame Hikima Charifou, nous avait raconté à Majunga en 1966 l'histoire d'une femme qui devait abandonner son enfant en traversant *Mdjumbi*, vœux qu'elle avait fait devant un esprit : « *Il y avait une femme assez âgée qui n'arrivait pas à avoir un enfant. Lors d'un « Mgala » (danse des esprits), la fille est venue solliciter auprès des esprits en leur apportant des offrandes de l'aide afin qu'elle puisse avoir un enfant. Mais en plus elle a ajouté que, si elle arrive vraiment à en avoir un, elle va l'abandonner une fois qu'elle traverse Mjumbi. Ses amis lui avaient beau prié de rectifier ses propos car on ne sait jamais, mais elle a insisté. Un jour, elle devait aller ailleurs en traversant la mer, passage obligé Mjumbi. Quand le boutre fut arrivé dans la zone, la mer s'est déchainée, le vent*

³⁹ Arlette Fruet, « Archipels Inconstants » in *Taârifa*, N°3, juillet 2012, pp. 39-45

soufflait de plus en plus et l'embarcation allait chavirer. Un mwalimu était à bord et il a déclaré que : « quelqu'un a fait une promesse aux esprits de leurs offrir son enfant arrivée à Mjumbi ; elle est parmi nous et je vais appeler les esprits pour le détecter sinon nous allons tous mourir ici, car le Dzahazi (le boutre) prend l'eau. Le tradipraticien, après les incantatoires, a identifié la personne. Mais cette dernière avait refusé de lâcher son fils préférant que tout le monde y passe. Mais l'intervention des passagers l'avait ramené à la raison ; et une fois que son enfant a été balancé hors-bord, le calme est revenu et l'embarcation a continué son chemin ».

« *Wusi towe miandi kutso shindra hata waitsimidja. Iyo hatwari mwana wangu* » (Litt. Ne fais jamais des promesses que tu n'arriveras jamais à respecter. C'est dangereux mon fils).

1.3.2. Mythe d'inondation des villes ou villages : Ouani

Nous relatons dans cette partie les témoignages de nos informateurs sur la disparition de l'ancienne ville d'Ouani, probablement rayée de la carte par un Tsunami. En 2007, lors de la démolition de l'ancienne mosquée de vendredi, et au moment où des jeunes volontaires creusent les soubassements de la nouvelle mosquée, au même endroit, un trou s'est ouvert à quelques mètres de la véranda et laisse apparaître des vestiges archéologiques extraordinaires, selon le témoignage d'un de nos étudiants en deuxième année de licence, (pan de murs peints en chaux, la couleur blanche est restée intacte, des squelettes humains, énormément de poterie et de céramiques importées, bloc de corail taillé pour frotter le bois de santal, un foyer où il y avait du charbon, du cendre etc.). N'étant pas sur place, les jeunes avaient informé le directeur du CNDRS. Mais hélas ! Les vieux avaient obligé les ouvriers à remblayer le site avec de la terre et des pierres. Témoignages qui montrent effectivement la disparition de l'ancienne ville d'Ouani.

Il y avait à Ouani des Bantous (païens, animistes) à *Wuntsini-Mwa-Muji*. La tradition orale⁴⁰ indique qu'ils utilisaient du lait de vache et du riz cuit pour nettoyer et faire la toilette de leurs enfants. Alors Dieu s'est fâché contre eux. Ils ont refusé de se convertir à l'Islam. Dieu les avait anéantis.

Massoundi Abdallah (dit Massoundi Bamu CD2 2AV018, Annexe R, T. II), raconte cette tradition recueillie auprès de son père : « Jadis, cette ville de Ouani s'appelait Bassoira. Elle a été engloutie. Une deuxième ville, Salama, a vu le jour. Cette dernière a subi le même sort... Avant, il y avait une population venant de la ville de Salama. Elle était partie vivre à Jimilime et continuer ses activités : labourant et élevant leurs bêtes...Tu as entendu ! Le fait de partir là où elle vivait et mener leurs activités de labour quand la ville de Salamani a été engloutie, l'homme qu'elles ont laissé sur place s'appelle Mogne Terebe. Ce Mogne Terebe fait partie de la famille Sharifou. Le saint du village voyait en songe quelqu'un lui dire de quitter la ville une première fois. Il est resté sans rien dire. Il avait beaucoup d'enfants pourtant. C'était un saint « *Wali* ». Un peu plus tard, le mystérieux informateur est venu le deuxième jour pour lui dire que : « *On m'a dit de venir t'informer que faite quelque chose et quitte cette ville. Mais toi ! Tu restes toujours là !* » Le saint lui avait posé une question : « *Mais alors... .* » (Aucune réponse)...Le premier jour qu'il a été informé, Il est descendu pour aller informer la population : « *Il y avait quelqu'un qui était venu me dire que nous devons quitter cette ville.* » La population habitant cette ville de Salamani restait sourde. Les gens rigolaient en disant : « *Ah ! Là Mogne Terebe est devenu assez grand (vieux), il n'est plus l'homme qui a un bon esprit. Tu vois... Evidemment, il est devenu vieux* ». On lui avait donné des provisions et il est reparti...La mystérieuse personne est revenue le deuxième jour pour lui dire ainsi : « *Nous t'avons donné un message, mais tu es encore là ! Quitte cet endroit !* ». Il lui avait dit : « *J'ai entendu, je n'ai pas négligé. Je suis allé leur dire mais ils ne m'ont pas écouté. Et puis, ils ricanent* ». Et toi, retourne quitte cette endroit ! C'était

⁴⁰ Annexe G, T. II

la deuxième fois !!! Là, Salamani sera rayée de la carte...(Massoundi Bamu, Annexe R, T. II : 167). A ce moment, Mogne Terebe a quitté le village avec ses proches et venaient s'installer la nuit en construisant une cabane de fortune. Une pluie diluvienne s'est abattue sur le village avec des vents violents. Mwenye Nterebe n'entendait rien, ne voyait rien. Le matin, au lever du soleil, il était parti voir ceux qui étaient restés. Mais tout a été rasé''.

Une autre version concernant la ville basse de Ouani engloutie, rayée de la carte par des glissements de terrain a été avancée par l'un des meilleurs traditionnistes des Comores, Monye Abdouroihmane Ben Abdallah Hazi (AAH) connu sous le nom de « *Baha Pala* » ou « *Shinkabwe* », né vers 1904 à Ouani – décédé :

« Tu vois, avant, les glissements de terrain étaient très fréquents. Alors lorsqu'il pleuvait, toutes les terres étaient entraînées par les eaux, et coulaient vers la mer. Alors il pleuvait beaucoup et la rivière avait charrié des tonnes de boue, des blocs de pierre et des arbres arrachés, ainsi la ville a été ensevelie.

Mwenye Sharif Sakaf était dans ce village, mais il avait été informé des malheurs qui viendraient Il avait quitté la ville la nuit même pour s'installer à Nterebe-Fuju.

Mwenye Ali Ouseni, Mwenye Ouseni Wali Sharif, Mwana Fatima Sharif et Makeke Sharif sont tous des descendants de Sakaf. Bweni Fatima Sharif était partie s'installer à Untsoha. Ce phénomène de Seli (1) s'était produit dernièrement au village. La rivière en crue avait débordé de son lit. Plus de la moitié de la ville furent inondées et un quartier de Kilengeni (quartier de la ville de Wani actuelle) fut enseveli. Les gens couraient pour évacuer leurs biens. Je peux te dire qu'après l'arrivée de Mahomet (Muhammad), aucune ville n'a été engloutie dans les entrailles de la terre.

Certains ont pu échapper à l'inondation comme les Sharif : Ba Hali Mtrumba et Ba Lahi Mtrumba. Ba Hali avait eu comme enfants : Bakari Hali, Mjaha Hali. Pour Mjaha Hali, il a eu trois enfants : Basham Mjaha, Mwana Shura Mjaha et Madiya Mjaha. Madiya Mjaha était le propriétaire d'Ujumbe. Madiya Mjaha a donné naissance à Mwana Zena Houmadi, mère de mwenye Allaoui ben Saïd Ankili qui est enterré à Mutsamudu. Son mausolée se trouve en face de la mosquée de vendredi » (Abdouroihmane Ben Abdallah Hazi, Annexe E, T. II : 65)

1.3.3. Mythe de l'arrivée des bœufs : Bongoma, Jimilime

Notre informateur⁴¹ originaire de Jimilime, Nassur Anli dit « *Sari* » parlait de celui qui est à l'origine de « *ya matsunga* » (élevage des bovins) à Jimilime en ces termes : « Kilengeni (un des quartiers le plus ancien de Ouani, le long de la rivière où habitent les *Bedja/Bejani*) est en rapport avec Bongoma.. En se réveillant, Dieu leur a montré un être dont ils ignorent d'où il venait. Mais il était infirme. Cet être est apparu au bord de la mer, tout nu. Et là, eux [la population] venaient de l'appeler « *Hadji Mtsunga* » (maître éleveur ou bouvier)... Ce "maître éleveur" a introduit l'élevage à Jimilime ainsi que toute la richesse existante. Parce que, à la campagne il n'y avait pas d'autres choses à faire sauf l'élevage (de bovins et caprins). "*Hadji Mtsunga*", celui-ci est le propriétaire des trois régions dont je vous ai parlées : Bongoma, Ntsengeni et cette forêt-là"... "*Hadji Mtsunga*", celui-là, son tombeau se trouve à Bongoma... . Mais là, celui-là *Hadji Mtsunga* au moment où les quelques personnes qui sont allées le rencontrer, l'ont suivi pour être bouvier aussi... Concernant notre tradition, nous devons faire la « danse des esprits » (le *Mdandra*). C'est nos us et coutumes, nous devons le faire [organiser]... C'est vrai, en ce temps-là, la richesse de Jimilime réside sur les bœufs et les cabris ainsi que l'agriculture... Et là « *Hadji Mtsunga* » (cet éleveur ou bouvier), on l'a qualifié d'un *djinn* [*Hadji Mtsunga* est un esprit *djinn*]. Le sens de « *Hadji Mtsunga* » c'est *djinn* (esprit)... A

⁴¹. Enquête réalisée par Bourhane Abderemane accompagné d'un agent du CNDRS Anjouan, le 09/04/2013 à Ouani.

Jimilime quand les gens allaient ouvrir la porte [quand les gens vont entamer leurs travaux champêtres], il faut fixer une date pour mettre l'encens [il faut fixer le jour où on va appeler les esprits] en commençant par le vieux « *Hadji Mtsunga* », puis on va appeler les autres esprits « *Koko Tibaku* » (littéralement « Vieille tabac »),... « *Jana Jele* »,... « *Sufu Jele* »,... « *Kombo Jele* »,... « *Maridjani Jele* », là on a ouvert la porte (On a appelé les grands esprits) [on les avait sollicités en fonction de leur degré de grandeur]... « *Mahadali Jele* »... Mais, « *HadjiMtsunga* » est le "tronc" [l'esprit suprême, dominant]. C'est que, inéluctablement quand tu mettras l'encens [dans un brûle parfum ou une noix de coco évidée remplie à moitié du cendre], tu dois le solliciter en premier : « *Shela BakoHadji Mtsunga Jimilime* », c'est-à-dire : Venez vieux *Hadji Mtsunga* jimilimé) et après, on appellera tous les ascendants. C'est parce que il y a beaucoup d'ascendants qui savent qu'il est vieux qui a des enfants, des petits fils, des arrières petits fils, des arrières-arrières petits fils... » (Nassur Anli, voir texte dans Annexe Q, T. II : 162).

Beaujard P.,, affirme dans sa note que « *Le zébu est présent à Dembeni (Mayotte) au IXe siècle...* » (Beaujard P., 2011 : 373 note 35)

Tadjiddine 1989 cité par Sophie Blanchya recueilli ce mythe : « *Plusieurs traditions évoquent l'arrivée des bœufs aux Comores, à Ndzwani, un des plus célèbres lieux de culte aux esprits (ziara) se trouve à l'embouchure du ruisseau Shiromanga, au lieu-dit Bongoma, ancien nom du village contemporain de Jimilime (Tadjiddine 1989). Trois thèmes composent l'histoire de ce ziara : arrivée des migrants par la mer (thème de vagues ou des coraux), apport de l'islam, introduction de l'élevage bovin.*

Un jour, dit le mythe, on trouvera à cette embouchure un de ces enfants dits « enfants des coraux » (Wana wa ntsantsani) qui, au début du peuplement de l'île, apparaissait au bord de la mer, celui-ci se nommait Hadji Mtsunga⁴². Après son arrivée apparurent des bœufs envoyés par les djinns pour assurer à l'enfant de quoi vivre⁴³. Le tombeau d'un nommé Hadji Mtsunga se trouve à Bongoma, où bouviers et cultivateurs de la région viennent en pèlerinage. Les « enfants des coraux » et leurs bœufs sont les figures mythiques d'une vague de peuplement, et le nom de Hadji Mtsunga évoque des musulmans éleveurs de bovins qui se seraient imposés à la population locale désorganisée de l'époque des chefs bedja. On attribut en effet à Mtsunga un grand miracle. Une période de désordre et d'affrontement se serait ouverte à l'époque des chefferies à la suite d'un viol commis entre deux villages (rupture des règles ordinaires d'alliance). Les changements de lieu d'installation ne suffirent pas à calmer les esprits, et il était impossible de célébrer les mariages en donnant les festins habituels, car les provisions de viande et de riz préparés pour les fêtes étaient pillées par les villages ennemis. Hadji Mtsunga, doué d'une force peu commune, réussit à imposer l'ordre et permit aux cérémonies de mariage de se tenir à nouveau » (Blanchy S. 2010 : 224).

Une autre version de l'arrivée des bœufs a été recueillie par Sophie Blanchy ; cette fois-ci à la Grande Comore, à Ifundihe d'après un vieillard. Les bœufs sortaient du fond de la mer et arrivaient à la surface et se débattaient dans les vagues (ibid. 224-225). Même histoire que notre grande mère nous avait raconté à Madagascar (Majunga) : « *les bœufs (Omby) venaient de la mer et flottaient à la surface. Ils nageaient pour regagner le rivage. Il n'avait que la peau nue, sans poils du tout. Ce n'est qu'après quelques jours que les poils apparaissent et qu'on arrive à distinguer les couleurs de la peau. C'est vers Katsepy où ce phénomène avait eu lieu. C'est pour cela qu'à Madagascar il y a beaucoup de bœufs* ».

A la Grande Comore, la viande de bœuf est toujours associé au rite social et la politique du Grand mariage. La viande est partagée selon les rangs sociaux au sein du *Mila Nantsi*.

⁴² Hadji est le titre de celui qui a fait le pèlerinage à la Mecque, *mtsunga* signifie éleveur [de bœufs]. Voir note n° 26, 2010, p.224.

⁴³ On note donc un lien entre l'arrivée des bovins celle de l'islam. Voir note n° 27, 2010, p.224

Le partage de la viande s'observe aussi lors du rituel de *Nkoma* à Ouani *Binti Rasi*. Les Bedja et les Kombo (Combo) ainsi que l'assistance partagent cette viande avec les djinns. De même qu'au rituel de *Trimba* à Nyumakele, la viande du *shimambi* (animal à sacrifier) est partagée entre les esprits Djinns et l'assistance. A chaque rituel, le ou les *mwalimu* désigne la couleur de la robe de l'animal, ce qui montre son importance. De même qu'à Mro-Maji, selon Ahmed Ali (l'un de nos informateurs) au moment du rituel « *Wutamaduni* » (nos us et coutumes), du village vers la grotte de *Hamampundru* où on danse le « *Mdandra* » (danse des esprits), on sacrifie l'animal (soit un bœuf, soit un cabri). La viande est partagée entre la population et les djinns après la danse.

1.3.4. Mythe de la métamorphose de l'homme en maki



Photo 20 :La forêt au-dessus de la grotte de Drani « *un Ziara* » (lieu sacré) à Mirontsy. Présence des makis « *Nkomba* » sur les grosses lianes.

Source : Bourhane Abderemane photo prise le 15/1/2007

A travers la forêt de Jimilimé (*Mshakoju* ou *Voya*) ainsi qu'au site sacré de *Dani* à Mirontsy, pour ne citer que ceux-là, pullulent les maki « *Nkomba* » ou « *Komba* » qui ressemblent fort à ceux de Mayotte.

Dans tout l'archipel, on raconte presque le même récit ou mythe à quelques différences près, concernant la transformation de l'homme en maki « *Nkomba* ». Nos parents racontaient qu'une famille était prête à se restaurer. Une fois le repas cuit (le riz), la mère, en protégeant ses mains de deux petits lambeaux de feuille de bananier sèche, s'emparait de la marmite en argile et la déposait par terre. Chaque enfant courrait chercher son petit « *Ntsazi* » (assiette en bois) et son « *hombe* » (un quart d'une coque de coco évidé) qui servait de cuillère. Il venait se placer devant la maman tout près de la marmite. L'un d'entre eux, le plus turbulent, voulait plonger son « *hombe* » dans la marmite à plusieurs reprises. La maman lui grondait à chaque fois, mais celui-ci continuait toujours ses actions. Ne pouvant plus supporter, furieuse, sa mère l'a frappé avec son « *sadru* » (la louche en bois que les femmes utilisent pour partager le riz) et Dieu le transforma immédiatement en « *Nkomba* » (maki). Chassé par les autres, il s'enfuit dans la forêt. Ce pour cela qu'il vient souvent roder tout autour de la maison. Cette histoire s'observe aussi à Madagascar (Harpet C. 2002)

Au niveau de l'archipel, les gens racontent aussi la transformation de l'homme en maki « *Nkomba* » en parlant de l'eau de riz « *Maji ya ntsohole* » ou bien « *Maji yampangu* ». (Ibid : 124) Une version porte sur une cultivatrice qui avait amené son bébé au champ. En voulant lui changer sa couche, et faute d'avoir de l'eau propre, elle avait utilisé l'eau de riz pour nettoyer son bébé. (Ibid.)

oooo

Un corpus de mythes et de croyances s'est mêlé aux éléments de mémoire orale dans la transmission de la connaissance locale sur le passé et les ancêtres, transmission qui s'est faite sur ou autour des sites archéologiques, dont beaucoup montrent des vestiges visibles, notamment à travers le médium des cultes et des rituels. Au fil des périodes historiques, des dominations politiques se sont établies. L'introduction de l'islam a accompagné ces régimes successifs, faisant des cultes non islamiques des lieux et des temps de mémoire et d'identité pour les dominés parfois tenus intentionnellement à l'écart de l'islam. Aujourd'hui, la religion musulmane est pratiquée par tous les Anjouanais, ce qui n'empêche pas les responsables des cultes non islamiques, étant donné leur dimension mémorielle et identitaire, d'en assurer la conservation, la transmission et la pratique.

CHAPITRE 2

LA SOCIETE D'ANJOUAN

CHAPITRE 2 LA SOCIÉTÉ D'ANJOUAN

Je décris ici le contexte sociologique et religieux des rites, endonnant d'abord des éléments sur l'organisation sociale, puis en présentant les différents rites islamiques pratiqués aux Comores et à Anjouan ; je décris enfin les rituels d'origine arabe ou persane anciennement introduits et marqués par des syncrétismes avec l'islam.

2.1. Organisation sociale, parenté et âge

Les Arabo-Persans vont imposer leur système patrilinéaire, mais tout en acceptant l'inflexion matrilinéaire existante avec la résidence conjugale uxori locale. La noblesse impose sa loi en accaparant toute la richesse du pays et ne laisse aux autochtones que les lourds travaux. On assiste à l'expropriation des terres qui se soldent par des affrontements. Le temps fort de cet accrochage fut marqué par la bataille du *Mlima wa haki* qui a permis aux Arabes de vaincre *Mufalume Agidawe*⁴⁴.

Par cette victoire les Arabes et les chiraziens se rendirent maîtres des meilleures terres et imposent par la persuasion ou par la force, ou les deux, le droit foncier musulman⁴⁵. Ces terres deviennent une propriété féodale selon le droit arabe :

« L'organisation politique d'Anjouan est essentiellement aristocratique. La royauté est héréditaire en principe, l'héritier du sultan décédé n'est investi de l'autorité royale qu'après avoir été reconnu et proclamé par les nobles, assemblés en kabar. Ces nobles sont également réunis et consultés toutes les fois qu'il s'agit, pour le gouvernement, de prendre une détermination importante. Au-dessous des nobles Arabes vient la masse du peuple, composée des Antalotes et des Malgaches libres ; au dernier échelon, les esclaves, d'origine africaine ou malgache » (Gevrey A. 1997 : 106, cité par Guy Fontaine).

Fontaine parle des arrivées massives de Shiraziens qui coïncident avec le développement assez conséquent du commerce triangulaire (Côte est-Afrique, Inde et le Golfe Persique). A ce stade, l'idéologie sunnite de rite chaféite est mise en place. Ce qui engendre une suprématie de la patrilinéarité sur la matrilinéarité. Un changement radical de la société anjouanaise érige un système de classe qui jette les *Wamatsaha* et les *Warumwa* au bas de l'échelle. La haute noblesse contrôle tout :

« Partie de Shiraz au nord-est d'Ormuz au XIIe siècle, ... A cette période correspond un grand développement commercial entre la côte est de l'Afrique, l'Inde et le Golfe Persique.

[...] L'islam sunnite chaféite se met alors en place, ce qui impose la patrilinéarité à la matrilinéarité... La société voit naître un véritable système de classe. Les membres possédants (nobles) dirigent la production, la consommation et l'allocation des ressources, laissent aux classes inférieures le travail des exploitations. En s'appropriant les terres, les shiraziens se mirent à construire des villages importants sur les collines dominant plaines et mangroves. Ces villages à fonction défensive étaient fortifiés par des hauts murs de maçonnerie à l'intérieur vivaient les nobles et leurs esclaves domestiques. Les classes inférieures habitaient les hameaux périphériques... (Fontaine G.1998 : 13-14-15)

⁴⁴ Baha Pala, un informateur de Ouani situé Mlima wahaki entre Domoni et Numakele. D'après le même informateur Agidawe était le chef des Wakoni. Nous n'avons aucun portrait de ce personnage.

⁴⁵ « Paul Guy nous donne une idée du droit foncier musulman. La propriété s'acquiert par succession, par occupation, par acquisition, par accession (*idwafat*), par mise en valeur (*ihya*). La mise en valeur des terres libres est même un moyen courant pour les musulmans d'acquérir les terres ». Note Ainouddine Sidi. 1998 : pp. 24-25.

Chaque société a sa manière de vivre et d'évoluer à travers les siècles. Cette politique culturelle est ancrée dans les mœurs et coutumes qui, quelque fois, diffèrent d'une île à l'autre.

Le système de parenté à Anjouan est caractérisé par la filiation cognatique –on appartient également au groupe familial de son père et de sa mère – et par une résidence conjugale uxori-matrilocale. Le père est tenu de fournir une maison à sa fille s'il le peut lors du mariage de celle-ci. Les parcelles villageoises sont donc transmises de mère en filles, et les terres cultivées plus souvent de père en fils bien que les filles en héritent aussi s'il y en a suffisamment. L'absence de testament entraînent de nombreux conflits entre fratries autour des héritages paternels surtout. Les mariages suivent une règle d'endogamie de famille et surtout de statut social, un homme de l'élite urbaine kabaila pouvant aller épouser où il veut tandis que celui d'origine rurale mmatsaha n'étant pas accepté dans une famille urbaine. Les enfants de ces couples statutairement mixtes sont reclassés chez leur père s'ils sont élevés auprès de lui, où ils acquièrent l'ethos et l'éducation urbaine permettant leur ingération (Blanchy, 1992, 2016).

Il existe à Anjouan un système d'âge qui se manifeste surtout lors du mariage.

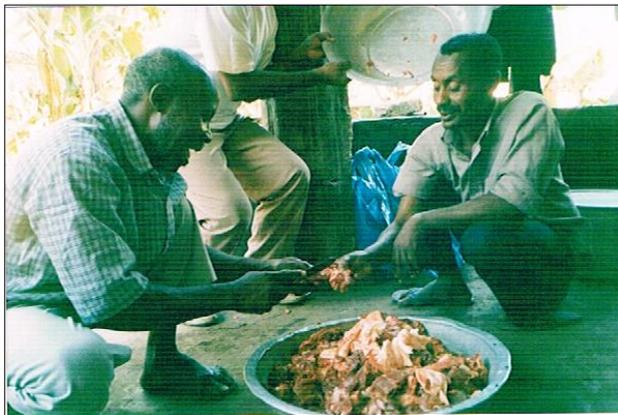


Photo 21



Photo 22

Photo 21 : coupe et préparation de la viande de bœuf par Abou Rafiou et Thoma

Photo 22 : Les responsables de la cuisson de la viande est à l'œuvre. Housseni Aloini est en train de touiller la viande afin qu'elle soit bien cuite. Personne n'a le droit d'y toucher avant le partage équitable.

Source : Bourhane Abderemane – photos prises en mai 1997 à Kardjavindja (Ouani)



Photo 23



Photo 24

Photo 23 et 24: Notre Classe d'âge à Ouani lors du mariage d'un de notre qui devait payer son *Shungu* « *Asiliva shungu* ». A Anjouan, le partage de viande dans une telle circonstance ne tient

pas compte de la hiérarchie au sein de la classe d'âge comme à la Grande Comore. Sauf au moment du rituel de Nkoma où la hiérarchie est strictement respectée lors des partages des brochettes de viande.

Source : Bourhane Abderemane – photos prises en mai 1997 à Kardjavindja (Ouani)

Les parents doivent organiser le « *Shiliyo* », repas donné à l'ensemble des membres de « *Hirimu* » mais seulement au moment où un mariage s'organise dans cette famille. Ou bien si c'est le garçon qui se marie, il doit payer son « *Shungu* » en donnant ce repas à son « *Hirimu* ». D'habitude, il est aidé par ses parents. Le cas d'Anjouan est diamétralement opposé à celui de la Grande Comore. A Anjouan, la classe d'âge n'est pas hiérarchisée et ne porte pas de nom. On le spécifie selon l'âge. A titre d'exemple : « *Hirimu ya ju* » (la classe d'âge d'en haut) ou bien « *Hirimu ya ntsini* » (la classe d'âge d'en bas ou inférieure). On dit aussi « *Hirimu ya baho* » (la classe d'âge de ton père) ou « *Hirimu ya maho* » (la classe d'âge de ta mère) ainsi de suite.

La société Anjouanaise est une société hiérarchisée où les pouvoirs ont été confisqués par une élite arabophone qui s'octroie les plus hautes fonctions. Le concept « *ustaânrab* » (faire comme les arabes) domine. Il faut donc connaître la religion, le coran, être instruit, etc. La domination des Arabes a rendu les autochtones « les *Wamatsaha* » en êtres de seconde zone, chassés de leurs terres et obligés de quitter les côtes pour se réfugier dans les hautes montagnes. La vie sociale à Anjouan était imposée par les islamisés. Les dernières arrivées s'imposent aux habitants par la persuasion, par la force, ou peut-être les deux à la fois. Claude Robineau signale que « [...] dans l'islam, tout est lié, que la vie matérielle est subordonnée à la vie religieuse, le temporel au spirituel dirions-nous, la domination est aussi juridique (imposition du droit musulman, des règles concernant la famille, les terres), militaire (qui découle du politique) et économique (un croyant ne saurait avoir une situation économique inférieure à un païen) ». (Robineau C. 1966 : 44).

Les enfants de ces populations marginalisées ont fait des études avec les fils d'aristocrates de sang arabe ou métissé. Ils ont actuellement le pouvoir économique ainsi que le pouvoir politique à Anjouan. Ils occupent les mêmes postes, les mêmes rangs sociaux. Ils ont les mêmes diplômes que les descendants de ceux qui les avaient poussés vers des zones enclavées en pleine montagne :

L'expansion de l'Islam en tant que religion avait poussé la population à créer des écoles coraniques dans les villages et villes afin de s'imprégner de cette nouvelle culture islamique.

2.2. Les différents rites islamiques pratiqués aux Comores

Les arrivées successives des migrants aux Comores dès le VIII^e siècle ont apporté des rites animistes l'islam, séparément ou mêlés de diverses manières.

L'islam pratiqué aux Comores est sunnite de l'école chaféite. Des sharifs, descendants du Prophète en ligne masculine, en majorité composés de Bâ 'Alawî d'Hadramawt, développèrent dès le XVI^e siècle des liens commerciaux intenses avec l'archipel de Lamu et s'établirent à partir de la fin de ce siècle aux Comores : ils ont formé l'essentiel du groupe des *makabaila* d'Anjouan.

Plusieurs confréries se sont implantées dans l'archipel à des dates différentes. Le plus ancien d'entre eux fut le *qadiri* ou *Kadri*, introduit peut être vers la fin du XVIII^e siècle. Une autre confrérie, la plus importante actuellement embrassée par plusieurs adeptes à travers l'archipel fut le *shadhuli* ou *Shadhuli Elyashurutwi* (de la branche de *yashurutwi*), introduite elle aussi au niveau de l'archipel vers le milieu du XIX^e siècle. Puis on parle aussi de la confrérie Al-Rifâ'iyya fondée aussi en Irak au XII^e siècle introduite à Anjouan par Ahmad Fundi ainsi que la confrérie Alawiyya introduite par le grand mufti de l'époque Bin Sumayt dont son père Said Ahmad ben Sumayt né en 1861, mort en 1925, l'un des Ulama ou Ouléma les plus influents de Zanzibar. Il y a d'autres aussi qui méritent d'être citées notamment la confrérie Dandarawiyya créée en Egypte au XX^e siècle, introduite aux

Comores par le mufti décédé en 1990, Saïd Muhammad Abdurrahmane et la confrérie Tidjaniyya dont le fief est à Mirontsy – Anjouan.

Nous savons que le *Zawiya* ou *zawia* porte deux structures : la mosquée où les adeptes font leurs prières obligatoires (cinq fois par jour) et la partie où les cheikhs sont enterrés. Tandis que les grands maîtres voient leurs tombeaux transformés en une ou plusieurs mausolées et qui deviennent alors des lieux de pèlerinage. Parmi ces grands maîtres qui furent les premiers à introduire et à propager la confrérie dans leurs régions où au sein de leur propre ville et village, une fois décédé, ils sont enterrés dans le *zawia* (mosquée-*zawia*). Ainsi leurs plus fidèles disciples érigent un mausolée pour eux. Dans beaucoup de villages comoriens, à travers l'archipel tout entier existent des *zawiyas* : soit Shadhuli, soit Rifai, soit kadri.

L'une des plus importantes confréries implantées aux Comores, la confrérie Shâdhiliyya comme indique certains documents, est née en Tunisie au XIIIe siècle. Divisée en plusieurs branches, celle de Yashrutiyya fut introduite aux Comores vers 1890 par Abdallah Darwech qui, avant de venir s'installer à Ngazidja, il avait rencontré le chef spirituel en Palestine. Le Cheikh Ali Nourdine Al-Yashruti lui donna le feu vert d'aller prêcher « *le twarika* ». Installé dans son village d'Itsandra Mdjini, Abdallah Darwech enseignait le concept de la confrérie Shâdhiliyya avec succès. Le flambeau a été repris par une autre personne, le Cheikh El-Ma'aruf, de son vrai nom Saïd Mohamed ben Cheikh Ahmed, qui, à la fin de XIXe siècle arrivait à propager cette *twarika* de la branche Yashrutiyya. Il est décédé à Moroni en 1904 et fut enterré dans la *zawiya* qu'il a construite lui-même :

D'autres confréries ont vu le jour aux Comores. Il s'agit de la Qadriyya qui a été fondée avant la Shadhuliyya probablement en Irak et qui est implantée en Grande Comore, Domoni et Ouani à Anjouan. Introduite aux Comores par Cheikh Mohamed Ahmed, mort en 1930 aux Comores. Saïd Ben Cheikh El Maaruf s'affilia à la confrérie Qadriyya à Zanzibar avant d'embrasser la confrérie shadhili. Cette confrérie trouve son écho à Domoni et à Ngazidja. La confrérie Qadriyya a vu le jour au XIIe, un siècle avant la confrérie shadhili en Irak.



Photos 25 (à gauche) et 26 (à droite) : montrent le Zawiya Rifâ'iyade Mutsamudu

Source : Bourhane Abderemane –photos prises le 29/4/2013

Ahmad Al Rifâ'i, originaire d'Irak, avait fondé le Twarikati Rifâ'iyy au XIIe siècle. Huit siècles après, cette confrérie atterrit aux Comores, introduite par un certain Saïd Salim ben Saïd Ahmad Al-Hamîdî décédé en 1909. Ce dernier a été formé à Zanzibar.

Hachim Ben Saïd Mohamed mentionne le nom de Sayyid Sâlim bin 'Ahmad al-Hâmid comme introducteur de la voie Rifâ'iyya à Anjouan, mort semble-t-il, en 1909 soit en 1327 de l'Hégire à Mutsamudu. Il a été enterré derrière la mosquée du vendredi de cette ville et son tombeau porte

cette inscription : « *Voici le mausolée du distingué membre de la lignée du Prophète, calife de notre confrérie Rifâ'yya, Saïd Salim ibn Saïd Ahmad al Hâmîd. Que la bénédiction d'Allah soit sur lui !* » (Hachim B. S. Mohamed 2015 :55)

Née à Oran (Algérie) à la fin du XIXe siècle, la confrérie Alawiyya fut introduite aux Comores par le Cheikh Ben Soumeyt d'Itsandra (Saïd Ahmed Ben Sumayt), grand Mufti des Comores jusqu'en 1976 (durant le régime révolutionnaire d'Ali Soilihi) :

Depuis l'Egypte où elle est fondée, la confrérie Dandarawiyya a vu le jour aux Comores grâce à deux Cadis comoriens : Saïd Muhammad'Abdùrrahmâne et Saïd Abasse Mohamed Cheikh :

La Tidjaniyya, c'est-à-dire « la voie par excellence/la manière d'être » est un « *Twarika* » est une confrérie fondée par Ahmed Tidjani né à Aïnoumade en Algérie.

Les cérémonies confrériques sont parmi les plus populaires aux Comores. Il s'agit du *dayira* ou *dhikr* (remémoration de Dieu) pour la Shadhuliyya et la Qadiriyya, du *mulidi* et du *kandza* pour la Rifayya. Le *mawlid* ou anniversaire de la naissance du Prophète est également très populaire. Les deux textes employés pour cette cérémonie sont le *mawlid al-Barzanjî* nommé du nom de son auteur, de médine, et le *mawlid Sharaf al-anâm* (le meilleur de l'humanité).

Le chiisme a peut-être été présent en des temps anciens aux Comores. Il a été à nouveau implanté à Anjouan par un homme politique qui le favorise en sous-main pour raisons stratégiques. Les chiites ont peu d'adeptes mais distribuent des repas aux enfants nécessiteux contre leur présence à la madrasa. Cette situation perturbe beaucoup les Anjouanais très attachés à leur islam sunnite.

2.3. L'éducation religieuse à Anjouan

Deux concepts avaient évolué parallèlement à Anjouan. Les parents qui refusaient d'envoyer leurs enfants, surtout les filles, à l'école et ceux qui avaient opté d'envoyer leurs enfants à l'école des blancs. Les premiers qui avaient jugé l'école des blancs comme un lieu de débauche, ont envoyé leurs enfants à étudier le *Kurani* (le Coran) dans les « *Mavashiyo* » ou « *Bangalasho* » (Litt. Hangar du livre / l'école coranique).

2.3.1. Les écoles coraniques

L'enseignement coranique fut introduit par les migrants arabo-musulmans aux Comores. Cet enseignement était confisqué par la haute noblesse qui le transmet à leurs propres progénitures. Dans son article, Saïd Mahamoudou déduit que ce sont les migrants arabo-musulmans qui avaient introduit « *le Banga lashiyo* », c'est-à-dire l'école coranique, lieu où les parents envoyaient leurs enfants pour apprendre l'Arabe et l'islam (Saïd Mahamoudou Ya Mkobe 6-7, 2000 : 65)

Mais durant la colonisation, les *Banga la shiyo* (écoles coraniques) ont vu le jour timidement, financées par des privés. Après l'indépendance, cet enseignement a pris de l'ampleur dans les collèges et lycées et ont permis une diffusion de l'arabe. Le rapprochement de l'Etat avec le monde arabe, a encore donné un rebond. Ce qui a permis aux étudiants comoriens (toute catégorie confondue) de partir dans les pays arabes poursuivre leurs études, sachant déjà parler cette langue : l'arabe.

PRATIQUE DE L'ECRIT	IMPORTANCE	OBSERVATIONS
Anjouanais pratiquant l'écrit de leur langue avec des caractères arabes	La majorité	Pratique populaire Toutes catégories sociales confondues
Anjouanais pratiquant l'écrit de leur	Important	Pratique populaire concerne surtout

langue avec des caractères latins		la catégorie des jeunes
Anjouanais comprenant le Français écrit	Faible	Le français est utilisé dans l'administration
Anjouanais comprenant l'Arabe écrit	Très faible	L'arabe 2 ^{ème} langue utilisée dans l'administration

Tableau 2 : Evaluation des savoirs au niveau des écrits

Claude Robineau montre la mainmise des nouveaux venus, les Arabo-chiraziens une fois installés aux Comores avant le XVe siècle ainsi que d'autres migrants Yéménites, Zanzibarites etc, au niveau de la vie sociale comorienne en refoulant les autochtones dans l'arrière-pays, créant ainsi une nouvelle classe : la noblesse. Cette classe noble s'est perpétuée jusqu'à nos jours.⁴⁶».

2.3.2. Ecole coranique du temps des sultans

A travers les grandes villes (Ouani, Domoni, Mutsamudu, Moya), la haute noblesse et les aristocrates contrôlent le savoir et seuls leurs progénitures ont droit à l'apprentissage de « l'Ustaânrab ». On peut affirmer, à travers les différents témoignages des navigateurs (1774 et 1784) que toutes les villes de pierre abritent des écoles coraniques connues sous le nom de « Shoni ou Palashiyo/ plu. Mavashiyo ». Mais avant la création de cette structure, tout apprentissage du principe islamique s'est fait à la mosquée et à Mpangahari ou bien à Bangani l'après-midi, par l'imam des mosquées, les cheikhs des confréries. Ce métier n'est pas attribué à n'importe qui, seule la famille (kabila) noble et ceux qui sont considérés comme demi-nobles y ont accès. Pourquoi ce système ? C'est pour conserver « la pureté du sang ». Cette pratique s'observe aussi au niveau du mariage. Telle famille ne peut jamais aller demander la main d'une fille d'une telle famille.

Les fils des nobles ont vécu au sein des milieux cultivés. Ces milieux avaient des compétences non seulement religieuses et culturelles mais aussi politiques et économiques : élevés et formés au milieu de personnes ayant certaines qualités et compétences. Ces enfants devaient les acquérir au moins par imprégnation. Il y a là un double effet cumulatif dans l'acquisition de la culture. Les enfants, bénéficiant de l'éducation et de la compétence de leurs parents⁴⁷, conservent et enrichissent tout au long de leur vie, leur capital culturel et assurent la relève (être Cadi, Imam, Naib, Cheikh).

Chaque école qui est absolument autonome, s'organisait autour d'un « *Fundi* », le maître coranique. Celui-ci définit tout seul son programme d'enseignement, arrête les effectifs et fixe toutes les modalités de fonctionnement de son école.

Il est modestement rétribué par les familles et vit sur le produit de ses champs dont l'entretien est fait avec l'aide des élèves. L'apprentissage est basé sur la mémoire (le par cœur). Les élèves n'ont pas le droit de traduire. Il n'y a pas à proprement parler d'horaire de calendrier scolaire, ni d'âge limite, ni d'inspecteur venant contrôler si l'enseignement est conforme à ce qui a été décidé dans les hautes sphères. Le seul contrôle est celui des parents. Devenir maître coranique, celui ou celle qui aura poussé ses études et qui a une vocation d'y être. L'école ne dispense pas de diplôme. Seulement, une petite fête vient cependant marquer le moment auquel s'est achevé le premier cycle d'une sourate. On voit donc que ce système éducatif n'a rien de rigoureux ni d'administratif ou pédagogique.

⁴⁶ Robineau C., Société et économie d'Anjouan (Océan Indien), Paris, ORSTOM, 1966, 260 p.

⁴⁷ C'est la classe noble : Al Massela (venu à Anjouan par Said Allaoui de Lamu ; Al Madwa (venu par Hassan Ben Issa de Bagdad) ; Aboubacar Bin Salim descendant peut-être d'Al Madwa d'Hadramaout avec ses deux branches : Al' Hamidi et Djamali Laili; les Ah' Dali venus par Said Allaoui d'Hadramaout. D'autres familles y sont arrivées telles que : les Ah'Dali, les Ibn Attumane, les Subulu, les Chiriri et les Abeid El Hadj. (Voir Robineau C., Une étude d'histoire culturelle de l'île d'Anjouan, Paris, O.R.S.T.O.M., 1967, 17 p.)

2.3.3. L'école coranique durant la période coloniale

Après la période sultanesque⁴⁸, plusieurs paramètres ont permis de désamorcer la mainmise des élites aristocratiques au niveau politique, économique, culturel etc. comme l'indique Claude Robineau⁴⁹:

« -Ce sont des nobles qui exercent le plus souvent les fonctions de Cheik (chef de confrérie), d'imam (directeurs de la prière) et de fundi (maîtres coraniques) ;

-Les écoles coraniques, les mosquées et les grandes mosquées (Mosquée de vendredi) sont proportionnellement beaucoup plus nombreuses et beaucoup plus belle dans les villes que dans les villages, et à l'intérieur des villes, dans les quartiers nobles que dans les quartiers non-nobles.

Le contrôle politique était simple : conservation de la royauté et des fonctions ministérielles aux mains des gabila royales, un conseil, Medjliss, devant recueillir le consensus de l'ensemble des gabayila ; fonctionnement d'une justice avec des cadis d'origine noble ; envoi de naïb ou délégués du sultan dans les villages de wamatsa »

Le nouveau contexte politique a permis l'ouverture de ce cercle fermé. D'autres familles accèdent aussi à ces hautes fonctions réservées avant aux élites royales.

Malgré l'ouverture de quelques écoles officielles, les parents n'acceptent pas d'envoyer leurs enfants à l'école des blancs (filles ou garçons) de peur qu'ils deviennent des français (*Mzungu*), des infidèles. Ainsi l'école coranique (*Shoni*) a été favorisée.

L'enfant va être éduqué par mimétisme. Il voit ses aînés ou ses parents dans leurs activités éducatives et ils les imitent sous forme des jeux.

Parfois, il pose des questions et la réponse à ses diverses questions peuvent lui donner une vision d'ensemble de son entourage du point de vu intellectuel.

Toute la communauté de son quartier constitue le corps essentiel de toutes formes d'activités de son éducation.

Au cours des travaux manuels comme le ménage à la maison, l'enfant accumule un certain nombre d'aspects intellectuels hérités de son entourage.

L'enfant salue ses parents, ses aînés et toutes personnes qui viennent incessamment à la maison comme il a vu faire ses aînés. L'enfant reçoit les conseils de son entourage afin de bien se comporter envers ses camarades et de se protéger des dangers permanents qui les guettent durant sa vie. A ne pas perdre de vu, même le quartier joue un rôle essentiel dans la protection et l'éducation de l'enfant.

Comment l'intégration de l'enfant va-t-il se faire à l'école coranique ?

Face à ce contexte, l'enfant va être confié dès l'âge de 4 à 5 ans à un maître ou maîtresse coranique, choisi librement par ses parents, à cause de ses diverses qualités.

Henri Bouvet⁵⁰ avance des statistiques de fréquentation et montre comment le maître coranique organise son école. (Bouvet H. 1985 : 80-81)

Il arrive qu'une école coranique puisse compter plus d'une cinquantaine d'élèves (filles et garçons) concentrés dans une seule grande salle quelque fois, l'enseignement est fait en plein air.

⁴⁸En 1886, Anjouan était sous protectorat français et le 12 juillet 1912, les quatre îles des Comores ont été déclarées colonie française rattachées à Madagascar d'où le nom de « Madagascar et dépendance ».

⁴⁹Robineau C., Une étude d'histoire culturelle de l'île d'Anjouan, Paris, O.R.S.T.O.M., 1967, pp. 47-48

⁵⁰BOUVET H., Les problèmes de formation aux Comores, Paris, INALCO, Etudes Océan Indien, N° spécial 5, 1985, 211 p.

A Ouani, l'enseignement dispensé à l'école coranique est basé sur la lecture de Coran avec ses diverses formes de modulation, le « *Tadjwid* ». A cela s'ajoute l'écriture de l'alphabet arabe au fur et à mesure que l'enfant évolue dans l'établissement. On lui enseigne aussi d'autres activités, exemple les travaux des champs (comment défricher le terrain, comment semer, comment planter les bananiers etc...). On lui enseigne aussi la morale, la façon dont un musulman ou une musulmane doit se comporter à l'égard de soi-même d'abord, puis à l'égard d'autrui.

Quelle méthodologie utilise-t-on ?

Leur méthode pédagogique reste archaïque. Assimiler la technique de la mémorisation au moyen d'une lecture répétitive. A force de les répéter plusieurs fois, certains élèves arrivent à bien déchiffrer les sourates. Les plus faibles oublient vite ce qu'ils ont lu au bout de quelques minutes. Ce qui ne facilite pas les choses. Ce qui occasionne des punitions sévères; punition corporelle : flagellation, taper avec un morceau de bois sur les paumes de la main ou sur les ongles à ceux qui ne s'appliquent pas à l'écriture.

Au moment des cours, c'est la cacophonie. Les élèves lisent en même temps, les versets ou sourates à haute voix, de façon à ne pas pouvoir saisir ni distinguer facilement les différents sons prononcés. Toutefois le *fundi* arrive quand même à corriger certaines fautes de prononciation ou saut des phrases ou des mots. Au niveau de la formation, cette dernière est structurée en plusieurs étapes :

1^{ère} étape :

Les *wanazoni* (les élèves) sont initiés à l'écriture des caractères arabes que le *fundi* écrit sur un morceau de planchette lisse (un support) appelée localement « *Bawo* ». Les intéressés recopient et lisent. Le *fundi* trace en caractère suffisamment grand et noir à l'aide d'une plume⁵¹ et une encre noire appelée localement « *Nyongo*⁵² » les lettres en caractère arabe, les versets du Coran sur la planchette. Dès l'âge de 4 à 5 ans, les enfants viennent suivre cette étape. Vient après l'apprentissage de syllabes appelées « *Dara* ».

Pourquoi on utilise la planchette ? (voir photos Musée CNDRS Moroni). Quand c'est rempli, il est facile de la nettoyer avec de l'eau simple « *Huzima libawo* ».

⁵¹ On utilisait les grosses plumes des oiseaux, à défaut, on coupait un morceau d'une nervure de palme d'un cocotier « *Mnyogo* » et on le taillait de telles sortes qu'on puisse obtenir une plume. On utilise aussi des morceaux de bambou pour y faire. C'est plus résistant.

⁵² Le *fundi* la préparait à partir de certains produits végétaux comme les écorces d'arbres (mangrove, acajou), le jus de fruit (citron), les grains du riz. Pour obtenir de l'encre indélébile locale, voici quelques procédés : Avec la poudre des grains du riz ou paddy (*mele*) grillés, mélangée avec un peu d'eau et de khôl (poudre noire recueillie à partir de fumée d'une lampe à pétrole ou à huile de poisson), on obtient une encre noire indélébile. A défaut de ce produit, on utilise seulement le fond extérieur d'une marmite. On verse un peu d'eau sur la marmite et on frotte pour avoir de l'encre noire. Puis c'est collecté dans une coque de coco évidée « *shikele* ».



Photo 27 (à gauche) et Photo 28 (à droite) : Les planchettes « Bawo » et un bout de bois taillé en forme de porte-plume « Kalamu » où les enfants apprennent à écrire l'Arabe, de la droite vers la gauche. A gauche, il y a un vieux Coran ouvert posé sur un « Marufa » (porte coran). A droite, une petite noix de coco évidée de sa chair est utilisée pour mettre de l'encre locale « Nyongo », attachée sur la planchette.

Source : Musée du CNDRS à Moroni le 10/4/2014

L'enfant passe à l'étape suivante s'il maîtrise bien cette première partie. Seulement aucune pièce justificative ne montre le degré des connaissances acquises ; ni examen de passage, pas de notes, ni classement. Seul le fundi évalue l'élève suivant ses propres critères.

2^{ème} étape :

A ce stade, l'enfant est appelé à l'apprentissage des petits versets du Coran « les sourates » tirés dans un petit livret appelé localement « *Shikurasa* ». Malgré tout, l'enfant ne fait que chanter. Il ne comprend pas ce qu'il récite. Maîtrisant très bien la lecture de ces sourates, il passe après à la dernière étape.

3^{ème} étape :

C'est la plus difficile de toutes ces étapes, car l'élève va affronter les différentes règles de l'Islam :

- Les rites utilisés pour accomplir les prières

- L'apprentissage des Hadiths (recueil des propos du Prophète Muhammad)

- La lecture et la traduction des petits livrets obligatoires pour mieux comprendre la religion musulmane tels que : *Babu*⁵³, *Safinati Nadja* etc...sans oublier la lecture du Coran « *Mswahafu* ».

A ce niveau, l'enfant arrive à lire le Coran et à écrire sans le comprendre. Les plus doués peuvent connaître une partie du Coran sans comprendre tous les sens. Certains élèves quittent l'école coranique pour entrer à l'école primaire. D'autres continuent l'éducation islamique.

⁵³ (cl.9) Nom donné à un manuel en usage dans l'enseignement religieux musulman. C'est le premier livre d'introduction à la religion. Le nom qu'on lui donne vient du terme arabe qui signifie « porte », et s'agissant d'un livre « chapitre ». Cf. mlongo (voir Mohamed Ahmed-Chamanga, *Lexique comorien (Shindzuani)* – Français, Paris, L'Harmattan, 1992, pp. 51-52)

Au moment des contrôles des cours, le *fundi* désigne un élève au hasard pour venir réciter ce dont il a appris. A ce moment-là, le *fundi* le contrôlera phrase par phrase jusqu'à la fin du récital. En cas d'une faute d'inattention commise par l'élève, ou des mots mal prononcés, ou encore en sautant une phrase ou une expression, le *fundi* lui assène lui attire un coup de verge pour correction.

Le *fundi* peut choisir parmi les anciens, qui ont acquis une certaine connaissance pour encadrer à son tour les nouveaux venus. Ce moniteur s'appelle en langue locale « *Ntsibo yasho* ».

Le *fundi* n'est pas payé par l'état, il n'est pas fonctionnaire. Sauf en 1979 où certains *Fundi* ont été pris en charge par l'état.

Au niveau de la société traditionnelle, l'appellation de « *Fundi* » est déjà honorifique. Il vit des ressources venant de ses champs en faisant travailler les élèves (ramassage des fagots, cueillette des fruits, quelques labours pour les aînés etc.)

Pour chaque fête islamique, les maîtres coraniques reçoivent des cadeaux, une somme d'argent pour chaque élève de son établissement et ceci selon les moyens familiaux. Les anciens élèves qui avaient terminé ou non leur scolarité envoient toujours de l'argent à leur *fundi* en guise de reconnaissance les jours de fête. Les parents dont les enfants ont terminé leur enseignement coranique payent une prime de fin d'enseignement selon leur moyen. Il n'y a pas un quota fixe. En plus du prime, certains parents, satisfaits de voir leurs enfants acquérir les rudiments de connaissances (lire, écrire et compter en arabe), organisent à l'école une fête pour honorer leurs enfants.

Durant toute sa vie, l'élève doit toujours à son maître coranique.

2.3.4. L'école coranique pendant la période révolutionnaire

On a vu naître le « *Palashiyo/ plu. Mavashiyo* ». Les Comores avaient participé à un séminaire organisé par l'UNICEF à Nairobi en 1974 portant sur l'éducation de base en Afrique de l'Est. Avec le concours de l'UNESCO, des notions et des objectifs vont être retenus dans l'élaboration de la nouvelle structure :

- Priorité est donnée à l'éducation de base,
- L'école coranique sera revalorisée,
- L'école primaire sera la base du système éducatif.

Afin de pouvoir pallier la carence des locaux, l'état comorien avait suggéré que soit conçu un projet de construction économique standard conforme aux exigences de sécurité et de confort des enfants de 4 à 6 ans. L'état sera également responsable des équipements scolaires de ces écoles.

2.3.5. Evolution de l'école coranique

A Ouani, chaque quartier abritait au moins une école coranique « *Banga Lashiyo* ». Je vais énumérer les deux plus anciennes qui sont détenues par les femmes.

***Banga Lashiyo ya handra* (1^{ère} Ecole coranique)**

ECHAT HOUMADI ALLAQUI dite Mahali Gardevou

Née le 31décembre 1938 à Ouani Anjouan



Photo 38 : Fundi (maître coranique) Echat Houmadi Allaoui (Ouani)

Date de création : 1959

Salle de classe : hangar et cour

Maître/*Fundi* : Echat Houmadi Allaoui dite Mahali Gardevou

Aide/ *Ntsibo yasho* : 10

Nombre d'élèves : 100 enfants mixtes (60 filles et 40 garçons de 4 à 15 ans)

Matières à enseigner :

-Lecture du Coran, écriture, enseignements religieux

Matériels didactiques :

-Livres du Coran, livre de *Shikurasa*⁵⁴, Planchette « *Bawo* » ou ardoise, craie ou encre noir « *Nyongo* »

Banga Lashiyo ya vili (2^{ème} Ecole coranique)

-Maha Harthi

Date de création : 1964

Salle de classe : hangar

Maître/*Fundi* : Maha Harthi

Aide/ *Ntsibo yasho*: 5 filles

Nombre d'élèves : 70 enfants mixtes (47 filles et 23 garçons de 4 à 11 ans)

Matières à enseigner :

Lecture du Coran, écriture, Culture musulmane

Matériels didactiques :

⁵⁴Shikurasa : (Zi) Premier livre de lecture à l'école coranique (Mohamed Ahmed Chamanga 1992 : 196)

Livres du Coran, livre de *Shikurasa*, Planchette « *Bawo* » ou ardoise, craie et encre noir « *Nyongo* »

A part les « *Mavashiyo* », il y a d'autres structures mises en place permettant aux adultes (filles et garçons) et même des personnes âgées telles que le « *Madrassa* ». Ceux qui s'intéressent, peuvent suivre là un enseignement basé uniquement sur la traduction en comorien des trois livres principaux de la religion islamique dont la signification et le contenu relatent la manière dont un musulman doit se comporter, soi-même et à l'égard d'autrui en tenant compte des valeurs islamiques.

Les apprenants doivent se débrouiller pour les avoir et le maître (hommes ou femmes) va leur traduire tous les contenus de ces ouvrages selon leur degré d'importance. En premier c'est le « *Babu* », puis le « *Safinati Nadja* » et enfin le « *Robo* »

A ce niveau, on applique déjà, les valeurs islamiques en séparant les garçons des filles ; et en exigeant des tenues correctes. Cet enseignement peut aussi se donner à la mosquée de 17 heures à 19 heures pour les garçons. Quant aux filles, leur formation se passe au domicile du *Fundi* de 15 heures 30 après la prière d'*Al-asiri* à 16 heures 45. L'instruction des garçons est beaucoup plus consistant, plus large que celle des filles. La plupart du temps, on ne leur enseigne que les deux premiers livres et rarement le troisième.

Sur le plan social, arrivées au terme de leurs instructions, les jeunes filles qui seront plus tard des futures mamans, vont passer plus de temps à la maison pour apprendre à faire le ménage. Elles ne sont autorisées à quitter autant qu'elles veulent le foyer parental. Cette liberté partielle leur donne beaucoup de profit dans le cadre de leur émancipation. Les garçons, malgré quelques restrictions parentales, ont toujours la possibilité de continuer leur éducation dans des confréries « les *Twarika*⁵⁵ ».

A Anjouan, avant, il n'y avait que deux confréries musulmanes, les plus célèbres : *Twarika Shadhuli* et celui de *Rifai*.

Au stade actuel, des bouleversements s'observent au sein même de la religion. Ce qui entraîne partout un désordre. Il y a ceux qui prêchent le *Sunnisme*, d'autres le *Wahhbisme* ; il y a aussi le *Shiisme* ou *Chiisme/Chi'isme*.

En plus des deux confréries, il y en a d'autres actuellement telles que le « *Kadri* », le « *Tidjaniya* » etc...

Depuis l'arrivée au pouvoir du Président Djohar en 1989, la société comorienne s'est mise à la « démocratie ». Les femmes qui ont embrassé les différentes confréries ont presque quadruplé. Les verrous de la barrière discriminatoire à l'égard des femmes ont sauté. On voit l'engouement des femmes pour évincer les hommes de la religion et de la politique. Ce phénomène national s'observe aussi à Ouani qui comptabilise actuellement en politique une commissaire en charge de la santé de base et des responsables administratives ainsi que financières dans l'administration locale et nationale.

Henri Bouvet avait signalé que « *la scolarisation [en générale] des filles qui est certes en progrès depuis l'indépendance est inférieure à celle des garçons. C'est Mohéli (45% de filles) et la Grande Comore (46% des filles) qui ont réalisé les meilleurs taux. La région de Nioumakélé à Anjouan, région très peuplée et très défavorisée, enregistre le taux le plus bas de l'île avec 25, 8%* ». (Bouvet H. 1985 : 85)

Après trois ans, de nouvelles réformes ont eu lieu au niveau de l'éducation de base. On ne parle plus du préscolaires mais des « **écoles coraniques rénovées** ».

⁵⁵Twarika : (-) Confrérie musulmane. On en compte deux : à Anjouan : *shadhuli et rifai*, Cf. madhihabi (Mohamed Ahmed Chamanga 1992 : 221)

Une autre structure importante a été créée du temps du président Ahmed Abdallah financé par le Koweït. Ce sont « **les collèges islamiques** » qui fonctionnent jusqu'à maintenant. Actuellement les 2/3 des enseignants ont été formés dans les pays arabes, ou en Iran ainsi qu'au Pakistan. Leur recrutement se faisait sur place.

Henri Bouvet indique que les écoles coraniques ont vu le jour sans tenir compte du système éducatif mis en place. La formation requise est axée sur l'arabe et l'enseignement religieux sans tenir compte des autres disciplines. Ce sont des enseignants comoriens arabisés qui assurent les formations, financées par les pays arabes : « *le développement des collèges islamiques se fait en marge de système éducatif actuel ; sur les trois îles, on en compte environ huit (08) en fonctionnement ou en cours d'installation. L'instruction y est basée sur l'apprentissage de l'arabe et sur l'enseignement religieux pour la formation d'imams ; les critères d'admission sont mal connus. Le financement de cette opération est assuré par les pays du Golfe qui recrute sur place des professeurs comoriens qui deviennent assistants techniques dans leur propre pays* ». (Ibid. : 134)

Aboubakari Boina⁵⁶ (anthropologue) donne son point de vue au niveau de l'éducation d'un enfant comorien qui est une entreprise relevant de trois milieux : la famille d'abord, puis l'école coranique et enfin la communauté. L'auteur montre l'importance de chaque niveau d'apprentissage allant même jusqu'à les qualifier de « axe vertical et axe horizontal » selon le degré d'assimilation. La famille en tant que telle joue un rôle important dans l'éducation de l'enfant ainsi « l'enfant n'appartient à personne » référant à l'expression des Anjouanais « *Mwana Kana mwenyewe* ». En dehors même de la famille, l'enfant peut être corrigé par un tiers s'il a commis une faute. Ce dernier avertira les parents de son geste. Au niveau de la communauté, l'enfant appartient à son « *Hirimu* », c'est-à-dire à sa classe d'âge. Il doit acquérir durant tout ce processus d'apprentissage (la famille, l'école coranique, la mosquée et la communauté) des bagages intellectuels qui lui permettront d'avoir l'esprit communautaire.

Actuellement les comoriens lisent et récitent les versets arabes du Coran sans les comprendre, sauf quelques élites qui avaient fait leurs études dans les pays arabes.

Les connaissances en matière d'éducation ainsi que les informations sur l'expérience, de même que les savoirs en médecine traditionnelle se transmettent oralement de générations en génération.

2.4. Les pratiques rituelles d'origine arabe ou persane, les syncrétismes

2.4.1. Le Nairuz (Mwaha) : Le jour de nouvel an comorien

En ce qui concerne l'organisation des fêtes, nous allons prendre l'exemple de « Mwaha » (Nairuz). Selon Damir Ben Ali, dans son article intitulé « *L'organisation spatiale et sociale de la ville dans l'archipel des Comores*⁵⁷ », à l'époque très ancienne où le pays était dirigé par les *mafe*, plusieurs fêtes agraires marquaient le calendrier solaire de l'année dite Nairuz qui, aux Comores et dans le monde swahili commence entre la fin juin et fin août. La population célébrait particulièrement le jour du « partage de l'année » (*djanyo la mwaha*). C'est le troisième jour de la neuvième décennie (*mongo*), de la centaine médiane (*djana la hari*). Chaque village organisait une cérémonie propitiatoire, présidée par le devin. On tuait un oiseau appelé *mnakuhu wa msiru* (une poule sauvage). La chair était préparée avec trois variétés de *maruhura* : graines de céréales (mil, riz) ou légumineuses (ambériques, vohèmes, haricot etc...) dans une grosse marmite (*djungu*). Tous les membres de la communauté, homme, femmes et enfants, réunis sur la place centrale du village,

⁵⁶Aboubakari Boina, Culture et développement, Moroni, CNDRS, Colloque du 4 et 5 juillet 1995, p.7

⁵⁷Damir Ben Ali, « *L'organisation spatiale et sociale de la ville dans l'archipel des Comores*, in Ya Mkobe, n° 6-7, 2000, pp.77-94

priaient pour que la récolte soit bonne et que l'année soit sans catastrophe naturelle, ni épidémie, ni guerre. Ils mangeaient ensuite les *maruhura*. Le lendemain, chaque famille rassemblait plusieurs variétés de tubercules (*maliwazi* singulier : *liwazi*), et les préparait ensemble dans une grande marmite (*djungu*). Le repas est pris en commun dans la case du doyen.

D'après Sophie Blanchy, le *mwaha* correspond à un calendrier d'origine perse que les comoriens célébraient: « *Mwaha cl.3/4 Année, Suku ya Mwaha, Fête de la nouvelle année (Nairuzi en swahili). Ce jour de fête correspond à un ancien calendrier solaire d'origine perse (il plonge ses racines dans l'Iran Mazdéen), qui a subsisté aux Comores jusqu'à nos jours à côté du calendrier musulman, et de l'année solaire européenne introduite. Ce calendrier a des années de 365 jours sans années bissextiles. En 1981 le jour de l'an tombait le 27 juillet, annonçant une du lundi.*

Bien que sans relation avec le calendrier lunaire islamique, Mwaha est célébré par les mahorais d'une manière musulmane :

Prière et bénédiction devant la mosquée, avec tous les villageois (symbolise l'unité morale et spirituelle du village),

Procession qui met en vedette l'unité sociale et territoriale de la communauté ; les hommes lisent des prières prises dans les textes sacrés.

Un spécialiste consacre la chèvre qui va être égorgée, en lui chuchotant à l'oreille des passages du coran.

La bête consacrée est ensuite tuée et consommée dans une communion de tout le village.

Les adultes actuels se souviennent que dans leur enfance, il y avait aussi un bain de mer purificateur pour toute la population. Une tradition qui est, sans doute, en voie de disparition » (Blanchy S. 1988 : 314-315).

Avant l'arrivée des islamistes « *Djawula* », *Suku ya Mwaha* ou « *Risi wowa wuMwaha* » était pris en considération par la population et tout le monde participe aux diverses manifestations organisées. Considéré aussi comme le jour du changement, une nouvelle année arrive, alors il faut se débarrasser de tous les souillures, donc se purifier par le feu et par la mer et faire en sorte que l'année qui vient soit propice à l'agriculture, porteur de bonheur, éloigner les mauvaises choses. Ainsi les *mwaliimu dunia*, le *fundi ya madjini*, les maîtres coraniques prennent part en consultant les astres, le Coran etc..., chacun de leur côté la veille du jour de l'an. Selon le témoignage de mes informateurs, autrefois, pour conjurer le sort, on égorgait des esclaves et ce n'est qu'après qu'on sacrifiait les animaux (boeufs ou chèvres à la place des humains). Ici à Ouani, plus de cinq mille personnes (toute catégorie confondue) y participent.

Ibn Majid révèle dans son kitāb al-Fawā'id id que le jour de Nairūz et le Hedja tombaient exactement la nuit du vendredi de cette année 893 de l'Hégire soit 1488 de notre ère. Il écrit : « *Aucun parmi ceux que nous avons mentionnés [parmi les sultans mamelouks bordjites d'Égypte] n'égalait Qā'it Bāy al-Malik al-² Ashraf qui régnait de notre temps, à l'époque où nous avons révisé ce livre et la Dhahabīya. Le Nairūz tombait alors la nuit du vendredi et le Hadj le vendredi de la même nuit » (Jouannès C. 2001 : 38)*

Jouannès⁵⁸ ajoute dans sa réflexion que le sultan Qā'it Bāy al-Malik al-² Ashraf avait régné de 1468 à 1496 : « *Qā'it Bāy régna de 872/1468 à 901/1496. Par ailleurs, on peut lire dans l'urjūza*

⁵⁸Jouannès C., « La « Sufāliya » un poème du Maître-Pilote Shihāb Ad-dīn Ahmad Bin Mājid. Essai de traduction, notes et commentaire. D'après le manuscrit W 992 du fonds de répartition des manuscrits de l'Institut des Etudes Orientales de l'Académie des Sciences de Russie à St Petersburg. Feuillet 83r à 96r » in *Etudes Océan Indien*, Mare Prasodum d'un rivage à l'autre, Paris, INALCO, n° 31, 2001, pp. 35-114

intitulé *Le Livre de la Qibla de l'islam (136v, 18, 19 et 137r, 1)* : « En cette année 893, par la volonté de Dieu, le Hajj et le Nairuz se trouvaient, ô chose très admirable, exactement la nuit du Vendredi ». (Ibid)

Plusieurs indicateurs montrent des changements religieux et culturels aux Comores notamment le rituel du nouvel an solaire *Mwaha*, connu aussi sous le nom de *Nairuz*⁵⁹. Pour fêter cet évènement, nos grands-parents utilisaient exclusivement des denrées locales. C'est-à-dire la coutume voulait qu'on doit manger des *Majimbi yashindzuani* (Taro⁶⁰ locaux) connu sous le nom de « *Mabingiri* », des *Ntsuzi*⁶¹ *yaoma zaha nadji na mhogo piki* (Ambrevade sec cuit avec du lait de coco mélangé avec du manioc séché au soleil). Les repas préparés, selon la tradition orale, étaient laissés la nuit à la cuisine pour le compte du *Koko Kandra*, vieille dame qui vient le consommer sur place. Après, elle va emmener les enfants qui avaient commis des fautes chez elle pour les punir et les ramener assagis. Des jeunes munis de leur *shikele* (noix de coco évidée), viennent voler les repas dans les maisons pour empêcher la « sorcière » de venir les consommer. Quand ils sont satisfaits de leur prise, ils font beaucoup de tapage en grattant la coque de la noix de coco sur le mur, pour signaler leurs passages. Quelque fois, on les pourchassait.

A Ouani, les choses se passent différemment, Madame Yechat Houmadi Mtregani dite mère Ahmed Ranga, née vers 1906 (cote 2AV022-023-024 et 025) nous raconte ce qui se passe le jour de *Mwaha* (le Nairuz). Il y a des signes qui montrent la fin de l'année agricole et le début de la nouvelle année agricole. Les agriculteurs le savent très bien. Ils parlent de l'année du mardi, du mercredi etc. On observe tout ce que la mer jette sur le rivage. Une fois qu'on voit apparaître sur le rivage une espèce de corail qu'on appelle *Koko tsambwe*, c'est l'alerte. Les paysans s'activent et prépare déjà les semences, les pièces de monnaie, les denrées locales qui servent à préparer le repas ce jour-là. Chacun rapporte un corail chez lui pour le début du rituel.

Les *Wagangi* (traditionnistes), *Mafundi* (détenteur du savoir), *mwalimu* (géomanciens, responsables des esprits etc...), s'activent aussi. Ils viennent se rassembler à la place publique « *Bangani vwa Muji* » après la prière de *Al-Asiri* (prière de l'après midi) pour examiner la nouvelle saison, si elle est porteuse de bien ou de mal (*wuzuhali*) et comment faire pour écarter le mal ? Si ce groupe de voyants détermine qu'il y a vraiment des problèmes (soleil ardent, cultures ravagées par des incendies, plusieurs décès, disparitions en mer des pêcheurs etc.) chacun proposait les sacrifices à faire pour conjurer le mal (*wuzuhali*) : la population doit se baigner à la mer pour se purifier, donner le *tasadaki* (faire l'aumône) et préparer le remède pour protéger la ville, on sacrifiait des animaux (bœufs ou cabris). Il arrive que les esprits exigent des sacrifices humains. A ce point, s'il n'y a pas d'autre solutions, alors le groupe de voyant étale tout leur savoir-faire pour trouver celui qui doit être sacrifié ; soit un enfant, soit un adulte (garçon ou fille). Un peu plus tard dans la nuit, quand la famille se rend compte qu'un de leur est absent de la maison, quelqu'un va voir le crieur (*Mshemeledza*) pour annoncer la nouvelle. Des volontaires vont faire la « battue » pour essayer de trouver l'intéressé ; en vain. Les tradipraticiens préparent le remède pour conjurer le mal. On lui attache les mains et les pieds, puis on lui bande les yeux. Le groupe de voyants encercle la victime et chacun exécute ce dont on lui a dit de faire. On l'offre aux esprits et un des traditionnistes lui enfonce

⁵⁹ D'après le nom du nouvel an persan célébré au printemps en Iran. Aux Comores, on le fêtait le premier jour du calendrier agricole au début du mois d'Août. (Sophie Blanchy 2011 : 232 – note n°48, p. 232).

⁶⁰ Taro n. m. Jimbi (ma-) – Chamanga M. A. Dictionnaire Français – Comorien 1997 : 148

Jimbi (ma-) 1.- Taro (tubercule). 2.- Personne idiote. – Chamanga M. A. 1992 : 111

⁶¹ Ntsuzi (-) Ambrevade ou pois d'Angol, une espèce de légumineuse dont les graines ressemblent à des petits pois.

Mtsuzi (mi-) Plante qui donne le ntsuzi (*Cajanus indicus*). – Chamanga M. A. 1992 : 170

à coup de pierre un gros clou (*Mshumari wa daha*) pour lui percer la boîte crânienne, le sang jaillit et on l'enterre quelque part. Du temps des sultans, les esclaves étaient sacrifiés ou bien immolés en offrande aux esprits.

La veille du jour « J », après la prière d'Al-Asiri, tout le monde au village sans exception prépare le début du rituel de *Nairuz* (*Mwaha*). Il prenait le corail dite « *Koko tsambwe* », on le mélange avec les écorces du paddy (*Mafu ya mélé*), de l'encens (*wubani ou wundi*) et on pose le tout sur le seuil de la porte face aux ruelles. Les parents font leurs incantations : « solliciter Dieu, aux différents esprits de protéger la ville, de protéger les enfants, les paysans, les pêcheurs, toutes les cultures contre les intempéries et on mettait le feu ». La fumée de tout ce mélange monte au ciel. Toutes les ruelles sentaient l'encens. C'est le jour de *Koko Tsambwe* (se débarrasser de la mauvaise saison et préparer la nouvelle. De loin, on voit comme si la ville est en proie à la flamme à cause de la fumée. Quelquefois il y a du dégât. Quand il ventait trop, à celui qui ne fait pas attention, la case brûle.

De très bon matin, les parents donnaient aux enfants tous les différents produits locaux dont ils disposaient à la maison pour que les enfants les amènent à l'école coranique (*Shoni ou Bangani*). Chaque *Mnashoni* (élève) amène et dépose sa part. Une fois rassemblé, on va préparer le repas des djinns appelés « *Djindja* ». C'est un mélange de tout. Par exemple, on mélangeait l'ambrevade (*Ntsuzi*) avec le maïs (*Mrama buru*), voème ou voehm (*Nkundre za mhaba*), arachides (*Nkundre pénatsi*), le taro (*Majimbi*), les bananes (*Ntrovi*) et l'igname (*Shihazi*); ou bien, la patate douce (Batata) avec le manioc (*Mhogo*), le mil (*Mramamtsa*), le Paddy (*Melé*)⁶². Il y a aussi le potiron (*Trango*), oignons, poivre, calebasse (*Tsuva*), courge-serpent (*Dodoki-nyoha*), papaye verte (*Pwapwari/ plu. Mavwavwari*), on les préparait avec du lait de coco dans une même marmite en argile (*Nyungu ya dongo*). On mélangeait tout ce qu'on doit cultiver (*les semences*). On mettait aussi de la viande et du poisson. Tous ces ingrédients sont des offrandes pour les esprits et les humains aussi. On les déposait dans des endroits bien précis appelé « *Ziko* » (les coins). Tel coin reçoit telle offrande. Au village, on les plaçait sur les quatre coins de la ville, sur les passages et les croisements des ruelles. Tout ce qu'on mange sans exception, on les offrait aux esprits, aux Djinns. On les mettait dans des feuilles de badamier. Ce qui reste sera distribué aux enfants de chaque école coranique. Le dépôt se faisait l'après-midi, vers 14 heures à peu près.

⁶²Aux Comores, de nombreux noms ou termes indiquant le paddy en comorien et qui est associé à des termes sauvages : *melé funga*, *melé mpaha* venus de l'Afrique de l'Est comme indique Beaujard dans son analyse sur les plantes cultivées apportées par les premiers migrants austronésiens à Madagascar : « *De nombreux termes relatifs au riz apparaissent venus d'Afrique de l'Est et des Comores, à des époques difficiles à déterminer... Plus localement, sur la côte Ouest, on a relevé le terme mele (Note 24 : p. 366 : Il figure (mele, mely) dans le manuscrit du dictionnaire sakalava de Mahavere et Fagereng (mais pas dans la version dactylographiée) (Gueunier comm. Pers.), du comorien mele, maele, riz en paille (Note 25 : 366 : Rapport avec le tamoul nel, riz, paddy ?)* » (Beaujard Ph. 2011 : 365-366)

Dahl O.C. avance plusieurs termes différents selon les ethnies : « *[... sans doute de langues dravidiennes : on trouve Kudi en Kwi, et Kûli en Konda, « grain de riz avec ses enveloppes », ampombo, « son de riz » [Kimrima : pumba, « son » ; mambwe : ma/pumbu, id. ; biisa, lala, lembe : chi/pumbu, « sommet de sorgho dont les graines ont été enlevés » (Note 23 : p. 366 : Les termes ampango, « croûte de riz », et ampangoro, « riz cuit de manière à ce que toute l'eau soit évaporée », sont aussi d'origine bantoue (cf. KiZezuru pangou, « partage d'un reste de repas », pangura, « diviser en parts » (Hannan 1987 : 508)]. « Toute une partie du vocabulaire rizicole est bantoue », écrit également Simon (2006 : 274), « mololo, akotry, mongo, ampongo, Ouest et Centre Est ampombo, ampango, ampangoro » (Beaujard Ph. 2011 : 365-366). Ici aux Comores, on parle de « *ampangu* » ou « *pangu* ou *mpangu* » (croûte de riz) et « *maji ya ampangu* » (l'eau du croûte de riz », qu'on trouve aussi à Madagascar « *rano nampango* » (l'eau obtenue à parti du croûte de riz). Chamanga le définit ainsi : « *mpangú (-) Croûte du riz légèrement brûlée qui attache au fond de la marmite. Maji ya mpangu : eau de riz, boisson chaude préparée par décoction de cette croûte.* (Chamanga 1992 : 148)*

Cf. Koho 2 (mahoho) Croûte. *Hula mahoho* : manger de la croûte de riz. (Chamanga 1992 : 121)

Nkóho (-) Croûte, substance sèche qui s'accroche sur les ustanciles, les narines..., pellicule du cuir chevelu. (Chamanga 1992 : 121)

Le groupe des voyants préparait aussi le *Shahula sha madjinni* (le repas des djinns) chez un traditionniste du groupe de la même façon que ce qu'on fait dans les *Banga la shio*. Seulement, il ajoute d'autres remèdes pour conjurer le sort. Pour ce groupe, il y a des moments précis pour le dépôt d'offrande. C'est l'officiant le plus connu qui fait le partage et dirige en même temps les dépôts au niveau des « *Ziko* » (par exemple : toi tu vas sur tel endroit déposer ça et tu rentres sans regarder derrière toi, sans tenir compte de ce que tu entendras. Contente-toi de suivre). Les offrandes qu'on dépose à l'extérieur de la muraille (de la ville), on les mettait dans des « *Bawa ya Mbagu* » (une moitié de feuille de cocotier coupée en deux et tressée). Ceci prend la forme d'un panier. Il y a une partie des offrandes « *le shifuho* », bien garnie avec la tête, les pattes, la peau et les entrailles de l'animal sacrifié qu'on doit déposer à la mer en prenant la pirogue. N'importe ne doit pas faire ce travail, il faut un connaisseur désigné par les esprits et qui sait exactement l'endroit où on doit ancrer le havre-sac. Les dépôts sont programmés après la prière d'Al-Asiri.

L'officiante appelle les *djinns* des neuf (9) lieux sacrés « *ziara* » importants à l'extérieur de la muraille qui va recevoir les offrandes :

Wuntsini mwa Muji

Shisima sha Bako

Nkomaju (Bintirasi)

Fuko la Hadao

Bandarini (Untsoha ha Bweni Mashehi)

Hakadja (Bwe-la-maji)

Matsuni (Mlimani)

Dahaju Mrombe

Zilindrini (Nkomaju)

Le même jour, après la prière d'Al-Ishai (la nuit), le crieur informe les parents de mettre des pièces de monnaie sous la tête de leurs enfants. De très bon matin (après la prière d'Al-Fadjir), toute la population vient se rassembler à *Pangahari* (la place publique) pour le *Shidjabu*⁶³. Assis sur les

⁶³Shidjabu (zi) Prière destinée à protéger une personne qui part en voyage, ou à la débarrasser des maux contractés à l'étranger pour celle qui rentre d'un voyage. Elle peut se faire dans d'autres occasions (quand on va passer un examen par exemple). (En général, elle se fait en groupe. Les personnes s'assoient sur une natte. Un voile est étendu au-dessus de leur tête et la lecture de la prière s'accompagne de lancement des grains de riz. (Chamanga A. M. 1992 : p. 196).

SHIDJABU cl. 9/10 Rituel de bénédiction islamique suivi d'un repas qui se déroule à la maison en présence de fundi (pour un mariage par ex. la veille de la défloration et du premier jour des fêtes). On lit des prières (dua) et des passages du Coran, on formule des souhaits et on asperge les participants du riz qui en retombant emmène le mal avec lui (il est ensuite picoré par les poules). On pense que si on en mangeait on s'incorporerait le mal à nouveau. Parfois on choisit de faire la même chose par aspersion de parfum. Les participants se voit ensuite servir du thé et des gâteaux, et un repas rassemblant beaucoup plus de monde est ensuite préparé. (Sophie Blanchy 1990 : 223)

Durant les manifestations (circoncision, mariage, retour d'un long voyage etc.), ou des cérémonies religieuses, les vieilles dames lancent du riz ou des pièces de monnaie « *Hu nyaidza* », pour conjurer le mal. Après, le riz est récupéré ainsi que les monnaies pour les jeter dans une poubelle. Quelquefois, seules les monnaies qui sont récupérées et distribuées aux orphelins (*Yatima*) d'abord, puis aux vieilles femmes (*Koko*) et *Bakoko*, hommes âgés. On laisse le riz, picorer pas les poules. De telle pratique s'observe aussi à Madagascar signalée par Philippe Beaujard : « *A côté d'influence islamique, la cérémonie (la circoncision royale à Madagascar) apparaît empreinte d'une symbolique que j'ai qualifié pour une part « d'indonésienne »* » (Beaujard Ph. 2003-2004 : 97)

Dans sa note n°174 : 94 Beaujard mentionne que « *Le nom du rituel de la circoncision dans le Sud-Est, Sambatra ou savatra, est peut être emprunté à une forme malaise Sawar (cf aussi ngaju sawar, semer du riz dans les trous*

nattes, face à *Kibla* (la Mecque), les enfants et leurs parents écoutent dans un silence de mort les *fundi* lire le « *Duwa* » et le Yassin⁶⁴. Quand ce rituel est terminé, tout le monde se lève en même temps et rentre chez lui sans regarder en arrière. Les pièces de monnaie ont été collectées avant le début de la séance. Ce sont les *Sadaka* ou *Masadaka*⁶⁵. Les pièces de monnaie collectées vont être partagées en trois parts : en premier pour les orphelins de père et de mère (*Yatima-Mfudjana*), puis ce sont les vieilles dames et les vieux sans ressources. Au lieu de leur donner de l'argent, on va leur acheter des tissus et les coudre pour eux. Puis ce qui reste sera la part des mosquées. Les responsables des différentes mosquées vont acheter du pétrole lampant pour l'éclairage la nuit. Il n'y avait pas l'électricité en ce temps-là.

Les gens n'achètent rien dans les boutiques. Ils préfèrent décortiquer le paddy (mélé) à coup de pilon plus tôt que d'acheter du riz blanc dans le commerce. C'est comme durant le ramadan où les gens consomment des produits locaux le *maharib*⁶⁶ (au crépuscule) et le riz après (le *Tsahu*⁶⁷). Sophie Blanchy relève cette opposition symbolique entre les locaux et l'introduit. On le rencontre aussi à Madagascar : « [...] L'opposition symbolique entre deux types de nourriture, celles « du pays » (ici liées au lieu de naissance et aux ancêtres) et le riz introduit, existe aussi à Madagascar où aliments noirs et aliments blanc (le riz) sont opposés et complémentaires. Flacourt l'a relevée au XVIIe siècle en Anosy, elle existe aussi en imérina⁶⁸. Aux Comores, l'archéologie révèle pourtant que cette céréale était présente dès la période Dembeni (VIIIe – Xe siècles), aussi l'opposition est-elle à prendre dans un sens idéologique. Aisé à stocker, le riz était devenu, avec les bœufs introduits au XVe siècle, un produit indispensable dans les distributions du Grand Mariage et une monnaie d'échange pour les redevances et le commerce : riz et bœufs représentèrent bien une « nouvelle civilisation ». Uns le temps autre indice de cette opposition complémentaire entre aliments autochtones et introduits, ou de sa résolution dans le temps avec la pratique de l'islam, s'observe en temps de ramadan : il faut impérativement servir du manioc ou des bananes dans l'un des deux repas de la nuit, et du riz dans l'autre⁶⁹ » (Blanchy S. 2011 : 233).

Voilà ce qui s'est passé pour le *Mwaha* de notre temps disait Bweni Yechat Houmadi Mtregani dite mère Ahmed Ranga, décédée depuis.

de l'essart) (il est intéressant de noter le Sundanais *Sawer* : action de lancer du riz, des pièces de monnaie, lors d'une cérémonie de mariage ou de circoncision...) ». (Ibid).

⁶⁴YASENI de l'arabe *Yâ'Sin*, un des noms du Prophète : nom de la sourate XXXVI du Coran, considérée par la croyance islamique comme « le cœur du Coran ». Elle est récitée traditionnellement au chevet d'un agonisant ou d'un mort. On attribue aussi à sa lecture des vertus particulières, comme celle de défaire le sortilège de la peur, et elle est utilisée aussi à Mayotte pour faire office d'ordalie et révéler la vérité sur un crime ou un délit non élucidé (voir Hitima, Badri). (Sophie Blanchy 1990 : 224)

HITIMA cl.9....2) Lecture de quelques sourates du Coran, notamment la sourate XXXVI, Yasin, pour faire dénoncer un coupable et faire apparaître la vérité en cas d'accusations non prouvées (Sophie Blanchy 1990 : 216)

⁶⁵Sadaka (ma-) [d] Offrande, sacrifice, aumône. *Hutoa sādaka* : faire l'offrande, faire l'aumône -tasadaki Faire l'offrande, faire l'aumône (Chamanga 1992 : 189).

⁶⁶.MAHARIBI (Ar. maghrabi) Crépuscule, couchant, fin de la journée. Nom de la quatrième prière islamique quotidienne à accomplir au crépuscule. (Blanchy S. 1990 : 217)

Mahāribi, mahārbi (-) Prière du coucher du soleil ; moment de la journée qui correspond au coucher du soleil. (Chamanga M. A. 1992 : 135)

⁶⁷Tsahū (ma-) Repas qu'on mange très tard dans la nuit ou avant l'appel à la prière de l'aube, pour pouvoir supporter le jeûne du ramadan (Chamanga M. A. 1992 : 216)

⁶⁸A Madagascar, le riz de vallée et l'élevage des bovins ont été introduits au XVe en imérina et au XVIe en Anosy par les mêmes groupes qui acquièrent la maîtrise de l'eau et du travail animal et opérèrent une révolution agricole et politique (Raison 1992 : 210). C'était « deux civilisations qui se rencontraient » (ibid). (Voir Blanchy 1990 : note n° 49, p. 233)

⁶⁹Raison (ibid.) souligne qu'à Madagascar, les aliments noirs (ignames, taro, bananes et, plus tard, manioc) sont les compléments du riz et que leur absence est négative. (Voir Blanchy 1990 : note n° 50, p. 233)

Chanfi Ahmed disait que la façon de préparer le repas des esprits en mélangeant ce que les humains consommaient séparément se faisait aussi ailleurs notamment lors des ngoma publics pour conjurer les sorts : « [...] *durant les ngoma, on préparait un grand repas appelé maruhura destiné à être servi aux esprits censés résider dans les grottes se trouvant tout au long des rivages... Les produits alimentaires de base (manioc, bananes, patates douces, saonges, etc.)...étaient mélangés dans une grande marmite pour être cuits. Il était interdit aux humains de les manger* ». (Ahmed Chanfi 2002 : 198)

2.4.2. La divination et la géomancie

La géomancie est la clef de voute des comoriens. Or elle est venue dans l'archipel avec les populations migrantes musulmanes aussi bien que non musulmanes.

Que ce soit la naissance (déterminer le nom, l'étoile de l'enfant « *nyora* »), le mariage, les maladies, Les affaires, les comoriens consultent pour prédire l'avenir, les dangers à contourner, les traitements des malades. En cas de vol, on consulte le *mwalimu* ou *mgangi* pour savoir ce qu'on doit faire pour pouvoir récupérer ce qu'on a perdu. A. Chanfi Ahmed précise que certains enfants comoriens portent deux noms différents en fonction de son astre ; l'un reste secret et l'autre pour le public, afin d'éviter que la sorcellerie lui fasse du mal (A. Chanfi Ahmed 2002 : 81)

Concernant le mariage, quand les deux familles se sont mises d'accord pour marier leurs enfants, elles consultent ensemble un *mwalimu* ou *mgangi* pour savoir si les étoiles de leurs rejetons sont compatibles, afin que le mariage soit homologué. Cela veut dire que leurs étoiles « *nyora* » sont faites pour se marier, pour se rencontrer, pour être ensemble. Quelquefois, les deux signes astrologiques des deux futurs conjoints ne correspondent pas. Ils sont incompatibles l'un de l'autre. Dans ce cas-là, le *mwalimu* ou *mgangi* cherchent un couloir favorable en éliminant les dangers, les obstacles et faire en sorte que les signes se correspondent afin qu'ils puissent se marier. (Chanfi Ahmed (Ibid)

Jean Claude Hébert montre l'importance de la géomancie au sein de la société notamment retrouver ce qu'on a perdu, savoir les traitements des malades etc. (Hébert J.C. 1961 : 116-117)⁷⁰.

⁷⁰ Hébert J-C., « Analyse structurale des géomancies Comoriens, Malgaches et Africaines », in *Journal de la Société des Africanistes*, Tome XXXI, Fascicule II, 1961, pp. 115-208

CONSTELLATIONS DU ZODIAQUE	SIGNES TRADITIONNELS DU ZODIAQUE	FIGURES DE GÉOMANCIE	APPELLATION COMORIENNE	APPELLATION ARABE	CORRESPONDANCE DES FIGURES DE GÉOMANCIE ET DES SIGNES DU ZODIAQUE	
					1) Trône de l'étoile 2) Maison de l'étoile	Selon Caslant en géomancie d'Europe
Bélier	1		al-ahamali le bélier	haml bélier	scorpion 1 bélier 2	gémeaux
Taureau	2		athaourou le taureau	thur taureau	lion	taureau
Gémeaux	3		al-djaouze les gémeaux	jawza gémeaux	capricorne 1 verseau 2	vierge
Cancer	4		as-saroutouani l'écrevisse	saratan écrevisse	écrevisse	lion
Lion	5		al-hasadi le lion	asad lion	taureau 1 balance 2	verseau
Vierge (et Epi)	6		as-somboula l'épi	sunbula épi	vierge 1 gémeaux 2	capricorne
Balance	7		mizane balance	mizan balance	gémeaux 1 vierge 2	bélier
Scorpion	8		al-akrabou le scorpion	âqrab scorpion	taureau 1 balance 2	balance
Sagittaire	9		al-akaoussi la flèche	qaws arc	lion 1	bélier (bis)
Capricorne	10		al-djedi le capricorne	jady capricorne	scorpion 1 bélier 2	vierge (bis)
Verseau	11		adaiaoui le seau	dalie seau	?	poissons
Poissons	12		al-ouhouti le poisson	hut poissons	sagittaire 1 poissons 2	taureau (bis)

Figure 5: Correspondances astrologiques des figures de géomancie

Source : tiré de l'article de Jean-Claude Hébert, (1961 : 142)

A Mayotte, Ibrahim Soibahaddine Ramadani⁷¹ parle des interdits (*Fady*), des apports malgaches dans la culture mahoraise, et du « *Sikidy* », la géomancie qui, semble-t-il, fut connue en Afrique de l'Est grâce aux Yéménites, rapporté par le chronique de Saïd Ali. Lors de l'expansion arabo-swahili au Nord-Ouest de Madagascar, ces derniers l'avaient diffusée à la population de cette région avant d'atterrir à Mayotte : « [...] le « *Sikidy* », art de la divination, ainsi que les pratiques astrologiques, dont on sait qu'ils ont été introduits en Afrique orientale par les Yéménites d'après la chronique de Saïd Ali de Tsoundzou (Rotter). Ils ont été diffusés auprès des populations du Nord-Ouest de Madagascar lors de la colonisation arabo-swahilie du XVI^e siècle, avant d'être popularisés à Mayotte par leur intermédiaire au siècle dernier » (Ibrahim Soibahaddine Ramadani 2009 :38).

2.4.3. Esprit rawhan et rite du mulidi

Dans le monde swahili les djinns sont classés en plusieurs catégories, selon l'ordre d'importance que leur donnent les populations locales :

En premier lieu, on parle des djinns arabo-musulmans, originaires de l'Arabie, plus particulièrement de Mascate, mais aussi d'Arabie Saoudite, si on en croit aux dires des *walimu*. Le

⁷¹Ibrahim Soibahaddine Ramadani, « Le Nord-Ouest malgache à Mayotte (Peuples, Langues et Cultures », in *Taârif* n°1, Revue des Archives départementales de Mayotte, avril 2009, pp. 31-38.

Ibrahim Soibahaddine Ramadani est docteur en sciences de l'éducation, Sénateur de Mayotte.

plus connu d'entre eux s'appelle *rawhani* (*raouhani*), parlant très bien l'arabe, mais baragouinant toutes les langues locales notamment le kiswahili, le shikomori. Ils portent aussi d'autres noms notamment Sultan, Idarousi. On les trouve aussi bien dans les milieux urbains que ruraux. Ceux qui sont possédés par le *rawhani* sont des musulmans pratiquants, vêtus toujours en blanc, couleur de la pureté. Ils aiment aussi porter des bagues en or avec des pierres rouges ou vertes. Ils adorent se parfumer et sentir l'encens comme le *wundi* (*undi*) qu'on brûle lors des manifestations en leur honneur. Les adeptes attribuent au *rawhani* une bonne connaissance de l'islam, en témoignent la récitation des sourates (versets) de Coran, les *duwan* (prières) qu'ils récitent aussi au moment des manifestations qui leur soient associées, sans parler des poèmes chantés, souvent à caractère religieux « *Kaswida* » (A. Chamanga 1992 : 117), à travers les *twarika* (confréries), soit *Kad'ri*⁷², soit *Rifai*⁷³. Le choix des *rawhani* sur tout ce qui est censé être arabo-islamique, s'observe aussi à travers les aliments consommés au moment du rituel, pendant leurs cérémonies.

La cérémonie de **Mulidi** s'organise à l'intérieur de la maison de celui ou celle à qui on doit accomplir le rite de guérison. On l'accomplit aussi chez la personne possédée déjà par le *rawhani*, mais qui offre cette cérémonie à son *djinn* pour lui faire plaisir afin que ce dernier la laisse en paix et ne vient pas la tourmenter. Mais la cérémonie peut aussi avoir lieu en public.

Quel que soit l'endroit, les participants sont assis à même le sol sur une natte (*djavi* ou *lamaka*) étalée par terre. On distingue deux phases successives. A l'intérieur de la salle, les gens sont assis en cercle et chantent. Puis arrive le moment fort de cette cérémonie, ils se mettent debout toujours en chantant. Le battement de tambour et les chants s'accroissent et redoublent de vigueur. L'ambiance provoquée par la fumée qui se dégage des encens qu'on brûle sans arrêt, l'odeur de la chaleur suffocante des corps excités en sueur, celle des parfums, favorisent l'entrée en transe et en extase des possédés. Des participants, siège de *rawhani* et ceux dont le *rawhani* vont se manifester pour la première fois, sont entraînés dans un état de transe frénétique sans précédent appelé en langue locale « *Djadhiba* », allant même jusqu'à être évanouie ; quelque fois une perte totale de conscience. Dans ce cas, le *fundi* (officiant) vient murmurer des versets de Coran sur l'oreille droite de la personne jusqu'à ce qu'il reprenne conscience.

Autres faits émouvants, l'officiant-guérisseur procède à l'opération des piquoirs⁷⁴, en langue locale « *hulabu* » ou à l'épée « *wupanga* », pour dit-on, extraire le mal, mais sans qu'une goutte de sang ne sorte de l'endroit piqué des personnes possédés à qui on a dédié la cérémonie ainsi qu'aux participants. Le *fundi*, murmure des versets de Coran, crie « *al madadi...al madadi* » (on appelle aux vertes magiques) et enfonce le bout métallique sur l'avant-bras de la personne sans une effusion de sang. Certains possédés dansent avec le piquoir sur leur corps. Quelques minutes après, le guérisseur (l'officiant) extrait le piquoir sans laisser aucune trace sur l'avant-bras. Dans cette circonstance, l'assistance ne doit pas pleurer au risque de faire échouer l'opération et mettre en danger la vie des participants, disait l'officiant.

L'épée est réservée seulement à la personne malade. D'abord, il est allongé et couvert d'un tissu blanc en l'occurrence le « *bafta* » (linceul pour le mort). L'officiant, l'épée à la main, avance vers le malade et introduit l'épée sous le drap et tranche le corps du malade en deux. L'assistance avait vu le corps tranché. Était-il une illusion ou de la magie ? Car à Ouani, lors de cette cérémonie organisée en public, nous avons assisté à ce genre d'opération et le *fundi* avait retiré le vêtement blanc qui couvrait la personne. Cette dernière dansait avec l'épée logée sur son ventre. Les participants

⁷²(cl.9) [d] Confrérie musulmane présente aux Comores, du nom de son fondateur Abdel Qadir (en 456 de l'Hégire). (A. Chamanga 1992 : 114).

⁷³(cl.9) Nom d'une confrérie musulmane implantée aux Comores. (A. Chamanga 1992 : 186).

⁷⁴Le piquoir est un petit bar de fer 6 qui a la longueur d'un coupe-coupe, très pointu au bout avec une manche en bois plus volumineux que celui d'un couteau de cuisine. On attache sur la manche, des petites plaquettes de métal et qui en enfonçant le piquoir sur l'avant-bras de quelqu'un, il se produit un bruit de cliquetis assez impressionnant.

chantaient à haute voix et les tambourins résonnaient. Quelques minutes après, le *fundi* recouvrait la personne en utilisant le même tissu et procède à l'extraction de l'épée sur le ventre de la personne, qui quelque temps après se lève saine et sauve.

Certains parlaient d'hypnose, confirmés par Chanfi : « [...] le *guérisseur-officiant*...donne l'impression d'avoir tranché en deux le corps du malade. ...l'illusion paraît réussie, et l'assistance peut constater de visu la séparation des deux parties du corps. Ces pratiques du piquoir et de l'épée ressemblent aux performances de prestidigitations et aux hypnoses des fakirs du sous-continent indien » (A. Chanfi A. 2002 : 174).

Norme morale et culturelle profondément enracinée dans l'identité comorienne, l'islam est transmis au sein des familles et des communautés par un enseignement et une pratique quotidienne inculqués dès l'enfance. Or comme le montre l'histoire et la sociologie d'Anjouan, cette transmission s'est mieux faite au sein de l'élite urbaine que dans les campagnes, moins équipées en institutions, et aux modes de vie qui ne laissaient pas le même loisir pour l'étude et la prière. Ainsi, dans les communautés rurales, malgré l'adhésion à l'islam, une autre culture religieuse a perduré. Les progrès de la scolarisation et l'ouverture de ces communautés, par une migration toujours plus importante, aux réseaux mondialisés de l'islam réformiste, les amènent à une réflexion critique sur les rituels non islamiques encore pratiqués. Ces rituels sont inscrits dans l'environnement naturel aussi bien que dans les vestiges culturels : manière de conserver et transmettre une mémoire du passé, ils sont aussi une forme de connaissance de l'espace des territoires habités et des ressources qui furent vitales à un moment ou un autre de l'histoire.

CHAPITRE 3

LES SITES SACRES PREISLAMIQUES A ANJOUAN

CHAPITRE 3 LES SITES SACRÉS PRÉISLAMIQUES À ANJOUAN

Nous avons vu plus haut qu'un certain nombre de sites archéologiques étaient des lieux de culte. Dans ce chapitre, j'inventorie et je décris les sites naturels qui sont le cadre de rituels à Anjouan, en montrant leur diversité et leurs caractéristiques. Il s'agit essentiellement de lacs et de grottes, qui abritent, outre les djinns –catégorie générique déjà citée – des entités liées à la nature et à l'écologie des lieux.

3.1. Types et répartition

A Anjouan, une des îles de l'archipel, outre les mosquées, chaque localité possède généralement d'autres lieux de culte publics appelés *ziara*, où on honore des esprits autochtones (humains ou matériels) : par exemple les villages de Koni Ngani et Koni-Djodjo, puis Mro-Maji (Région de Bambao-la-Mtsanga) ont leur lieu de culte : *la grotte de Hamampundru*⁷⁵ et qui est devenue tellement célèbre que toute la population (les adeptes) y convergeait. Bazimini et Koki ont leur lieu : *Ngomeni-Bazi*, une grotte. A Ouani : le puits sacré où une énorme anguille nommée « *Bako* » (vieux) y était à *Untsinimwa-Muji* (la vieille ville basse), à *Bintirasi* (lieu sacré) là où on organise « *le Nkoma* », à *Untsoha* (lieu sacré) où s'organise le rituel islamique « *Tari ya Untsoha* », au niveau de la grotte à trou « *Fuko-la-Hadao* » (lieu sacré) où on dépose les offrandes de « *Nkoma* » etc. A Domoni, c'est à *Papani* (lieu de culte) où il y avait des anguilles sacrées. A Nyumakele, le cratère de *N'Gomaju* et *Mswalaju* (Shaweni) pour le *Ntrimba*... A part le « *Tari ya Untsoha* », ce sont tous des rites animistes⁷⁶ qui ne disent pas leur nom.

Les rituels⁷⁷ n'ont pas les mêmes significations ni les mêmes objectifs. Par exemple, les rituels religieux (*Shidjabu*, *Manyaidzo*...) diffèrent des rites traditionnels (*Rumbu*, *Patrosi*, *Mgala*...). Lors de « *Shidjabu* » (rituel de bénédiction islamique suivi d'un repas qui se déroule à la maison en présence d'un « *Fundi* »), le maître coranique (*Fundi*) ne se met pas en transe malgré les encens.

Divers types de culte sont pratiqués véritablement bien avant l'installation de l'Islam, puisque le peuplement des Comores remonte au VIII^e siècle et même au-delà si on en croit à l'archéologie. Les

⁷⁵ Une photo en annexe II, T.II

⁷⁶ « [...] l'animisme demeure, la culture et malgré de nombreuses hérésies de détail, la religion vécue et sincèrement suivie de la majorité des Africains, vitalité que l'on peut suivre en observant la périodicité des rites, cultes et cérémonies et l'atmosphère d'ivresse ou d'enthousiasme collectifs qui caractérisent les grandes fêtes traditionnelles...La conversion aux religions nouvelles ne parvient pas, même au bout de deux ou trois générations à entamer la totalité des croyances animistes (comme le montre les survivances, les phénomènes de syncrétisme si nombreux et si variés, ou, plus simplement les faits de contamination ou d'osmose). A ce titre, on peut affirmer sans réticence que l'influence du christianisme ou de l'Islam sur l'animisme n'a d'égale que l'influence de l'animisme sur l'Islam ou le christianisme... » (Thomas L.V. 1961 : 62)

⁷⁷ Dans un article de Wikipédia, l'encyclopédie libre (<http://fr.wikipedia.org/wiki/rite>) on parlait du rite, rituel et des rites de passage : « *Un rite ou rituel est une répétition d'occasion et de forme, chargée de signification (action "symbolique"). Il n'est pas d'essence spontanée : au contraire, le rituel est réglé, fixé, codifié, et le respect de la règle garantit l'efficacité du rituel* ».

Le rituel a une dimension collective, car il marque la vie sociale et les périodes importantes d'une société. Il a aussi une dimension spatiotemporelle précise (à un certain lieu et à un moment précis) qui instaure une coupure entre temps quotidiens et temps du rituel.

Les rites de passage accompagnent les changements biologiques et sociaux d'un individu. Ils se font en trois étapes : séparation (l'individu est isolé du groupe), marge (moment où s'effectue l'efficacité du rituel à l'écart du groupe), agrégation (retour dans le groupe).

formes des lieux qui lui sont appropriés actuellement, leurs structures ainsi que leurs localisations varient considérablement : il peut s'agir de « ... [...] Ces demeures de génie sont des tourbillons dans les courants marins et les fleuves, des dépressions ovales du terrain, des marées, des sources, d'énormes blocs de rocher, des escarpements, des arbres extraordinaires, bref tout ce qui, dans le domaine géographique, végétal et minéral, frappe plus particulièrement l'imagination et est plus ou moins mystérieux » J. Poirier cité par Jaovelo-Dzao (1996 : 206).

Les formes des lieux sont aussi confirmées par Merville J. Herskovits (1961) en parlant des esprits locaux : « Dans cette catégorie on trouve des êtres associés à diverses espèces de phénomènes naturels dans le secteur habité par les adorateurs – cours d'eau, lacs, rochers, grands arbres, ainsi que d'insolites phénomènes naturels de diverses sortes. On peut les considérer comme bien faisant, ou malveillant, austères ou méchants » (Merville J. Herskovits 1961 : 77)

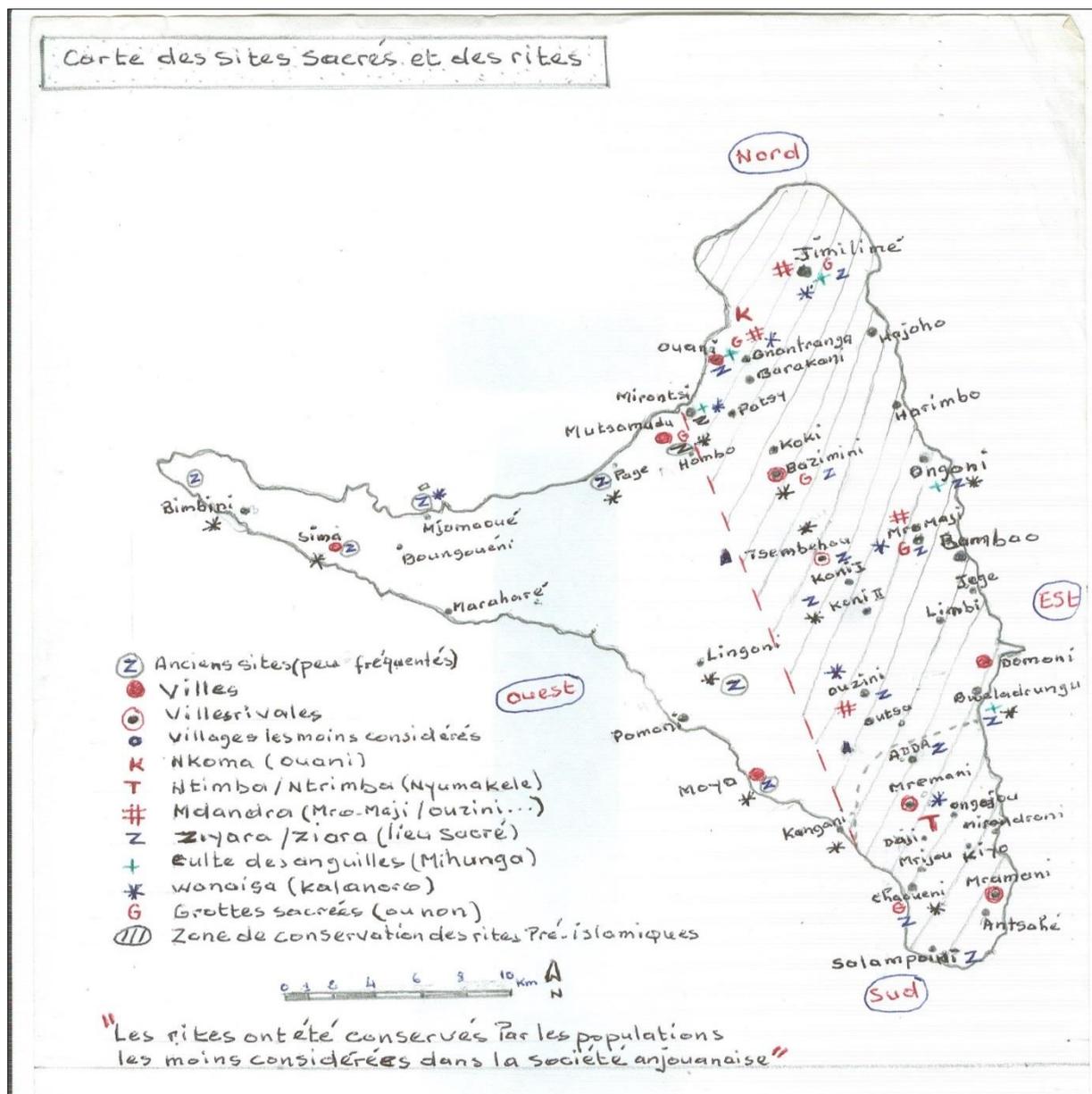


Schéma 1 : Une carte de répartition des sites sacrés à Anjouan

Source : Bourhane Abderemane 2015

Tous les sites sont situés sur un même axe, de la mer vers la montagne, à l'Est de l'île. Certains sont dans des zones enclavées jusqu'à maintenant (Ouzini et Outsa). Ce qui a favorisé l'ancrage de leur culture ancestrale : le culte des ancêtres et certaines pratiques culturelles dans les *Ziara* (grottes, anciennes mosquées abandonnées, anciens villages ou villes abandonnées etc.). Ces villages dont certains sont devenus des villes rivales, étaient les moins considérés. Ces populations du « haut » n'étaient pas en contact direct avec la religion musulmane pendant plusieurs générations. Même durant la période Fani où on parlait d'un islam indonésien « *Nous sommes en présence des chefferies au moins en partie islamisées (islam indonésien ?) Où la matrilinearité joue un rôle réel, et qui auront à composer avec la culture shirazienne pénétrante* » (Allibert C. 2000 : 60).

A l'ouest, il y a plus de quatre sites sacrés situés au niveau des côtes. Mais suite à l'influence grandissante de l'islam⁷⁸ (islam urbain), leurs fréquentations sont en chute libre. Avec l'arrivée des islamistes « *Djawula* », les jeunes générations, censés prendre en main les cultes des ancêtres⁷⁹ sont sous leurs influences.

A l'est, la fréquentation de ces sites sacrés actuellement connaissent une diminution de la part des jeunes. Toutefois, les rites, tels que le *Trimba* (à Nyumakele), le *Nkoma* (à Ouani), le *Mdandra* (à Mro-Maji et à Ouzini) s'organisent facilement. Les adeptes et les étrangers y participent malgré les menaces verbales de ces « *Djawula* ». Les rites ont été conservés par les populations les moins considérées dans la société anjouanaise.

Les points cardinaux (Nord – Sud – Est – Ouest) jouent un rôle important dans la vie sociale des gens, ainsi que dans le partage traditionnel de l'espace. A titre d'exemple, on ne peut pas édifier sa maison n'importe comment. Il y a des critères à respecter, dictés par le *mwaliimu* (le tradipraticien), car la maison peut ne pas donner les résultats escomptés ; c'est-à-dire donner des enfants. Au moment du rituel, les points cardinaux sont strictement respectés.

Si ces villages sont tous orientés à l'est, on peut se demander s'ils répondent au critère Indonésien, Proto-malgache ou Austronésien. Les quatre points cardinaux reflètent aussi les quatre éléments de la nature : l'eau, le feu, l'air et la terre et leurs génies correspondant. Jaovelo-Dzao témoigne souligne aussi : « [...] il y a lieu de les approcher [les génies] aux quatre éléments. Ainsi on peut noter la présence de quatre sortes de génies correspondant à l'Eau, au Feu, à l'Air et à la Terre appartenant aux différents éléments.... » (Jaovelo-Dzao R. 1996 : 98-99)

Jean Claude Hébert (1965) a fait une étude sur ce partage traditionnel de l'espace qui peut se résumer ainsi : « *Le Nord symbolise la puissance, l'autorité et l'honneur. L'Est représente le sacré, réservé à Dieu et aux ancêtres (surtout le Nord-Est). Le Sud, opposé au Nord, appartient aux humbles,*

⁷⁸L. V. THOMAS, « Etat actuel et avenir de l'animisme », in *Colloque sur les religions*, Abidjan, avril 1961, 59-70. « [...] tel individu se dit musulman ou chrétien par vantardise qui, en fait, reste animiste et tel chrétien ou tel musulman effectivement converti continue plus ou moins secrètement de pratiquer le culte traditionnel et même d'adhérer aux antiques croyances... » (Thomas L.V. 1961 : 62). Cette remarque de Thomas L.V. s'observe même à l'état actuel où l'Islam bat son plein et où les « islamistes Djawla » mènent une campagne sans merci pour éradiquer le culte des ancêtres, les hommes et les femmes musulmans pratiquent, ouvertement ou en cachette l'animisme (le culte des anguilles, kokolampo, wanaisa, rumbu, Mdandra, trimba, nkoma etc..) aux Comores.

⁷⁹« *La place des ancêtres dans les religions africaines représentent essentiellement le sens de la continuité qui est si profondément enracinée dans la pensée africaine. On s'est beaucoup préoccupé de la profondeur générationnelle que les structures de parenté atteignent, et ceci, naturellement, se rapporte étroitement au culte des ancêtres, culte dont l'intensité et l'étendu varient avec le degré auquel les traditions d'un peuple exigent que celui-ci garde la connaissance de ses aïeux. Un rôle important des ancêtres est d'agir en médiateurs entre leurs descendants et les dieux, et le cas échéant, de plaider pour ceux de leur famille qui se sont attiré les courroux de ces êtres. Ils sont fréquemment aussi les gardiens de la moralité, punissant eux-mêmes les égarés de leurs groupes de parenté...* » (Merville J. Herskovits 1961 : 77)

Merville J. HERSKOVITS, « La structure des religions africaines » in *Colloque sur les religions*, Abidjan, avril 1961, pp. 71-79.

aux soumis et aux sujets. Enfin, « l'Ouest est le côté de l'impur, du profane, opposé à l'Est sacré... C'est à l'Ouest que se tiennent les esclaves... C'est à l'Ouest que viennent les miasmes, les forces maléfiques ; au contraire le bénéfique vient de l'Est » (Hébert J.C. 1965) cité par Solo Rakotovololona 1986 : 117)

Cet ancrage du « haut » des *Wamatsaha*, leur a permis d'être des grands propriétaires terriens jusqu'à l'arrivée successive des Arabo-persans et des colons (expropriation des terres cultivables). L'expression « *Wamatsaha* » est utilisée par les autres groupes pour désigner et décrire la population de l'intérieur plus particulièrement les habitants de Koni.

TABLEAU 3 : RECAPITULATIF DES SITES SACRES « ZIARA » A ANJOUAN

Communes	N°	Villages et villes	NB	Sites sacrés (Ziara)	Rites
Bandrani I	1	Mjamawe		Banakanga (+)	Anguille
	2	Saendani		Shampaju (+) (pic) (C)	*Exorcisme Adorcisme
	3	Chitrouni		Idem	
	4	Bandra Wupepo		Idem	
Bandrani II	1	Akibani			
	2	Chironkamba		Biya Nbome (+)	Tout
	3	Maouéni			
Pagé	1	Mjimandra			
	2	Moimoi I			
	3	Moimoi II			
	4	M'jimviya			
	5	Haïbara			
	6	Page	1 2	Ha Bweni Duwani (G) Yakele ya Page (+)	*Exorcisme
Mutsamudu I	1	Hampang	1 2	Fuko la Harusi (G) (+) Dzia la Harusi (+) (lac)	*Bain rituel
	2	Hamoumbou			
	3	M'Jihari			
	4	Missiri			
Mutsamudu II	1	Sangani	1	Fuko la Sumbeni (G)	*culte de wanaisa
	2	Hombo			
	3	Frahani			
	4	Chiwé			

	5	Hampandré			
	6	Goungwamwé	1	Magombeni	*wanaisa
	7	Chitsangani	1	Mtsanga Mwewu	*Exorcisme
			2	Fuko la Al Amal (G)	*wanaisa
Mirontsy	1	Mirontsy	1	Drani (G)	*Culte des Anguilles
			2	Fumbuni (+)	
			3	Maji ya Kwai	*Exorcisme
			4	Mkiri wa Mpwani (M)	Adorcisme
Ouani	1	Ouani	1	Shisima sha Bako	*Culte des Anguilles
			2	Mkiri wa Mpwani (M)	
			3	Mwiriju ha Bakoko	*Exorcisme
			4	Untsoha (site arch) (M)	*Trari ya Untsoha
			5	Drahaju Mrombwe	*Wanaisa
			6	Hanaisa (<i>Kalanoro</i>) (+)	*Nkoma
			7	Binti Rasi (arbre sacré)	*Nkoma
			8	Fuko la Hadrawo (G)	*Exorcisme
			9	Mpangahari Bwe la Maji	*Exorcisme
			10	Dziyani Marsatra (+)	*Wanaisa
			11	Dziya Ganahe (C)	*Wanaisa
			12	Momoni (G)	*Exorcisme
			13	Ha Gaba (+)	*Exorcisme
			14	Nkoni vwa Mro (+)	
Barakani	1	Barakani	1	Mwawu ya Digo	*Wanaisa
			2	Mwawu ya Bungasera	* Divers
	2	Nyantranga	1	Mwawu ya Digo	*culte
			2	Mwawu ya Bungasera	Wanaisa
	3	Patsy	1	Dzialandze (+) (C)	*Le tout
			2	Bazi-Nguni (G)	*Wanaisa
	4	Salamani			
Jimilimé	1	Jimilimé	1	Dziani (+) (C)	*Wanaisa
			2	Matretre	*Culte des Anguilles
			3	Mro shidja	(<i>Moina Mroni</i>)
			4	Fukoni Habole (G)	
			5	Fukoni Djindrani (G)	*Exorcisme

			6	Dzia Ganahe (C)	
Bazimini	1	Bazimini	1 2 3	Gomeni-Bazi ou Bazi Nguni (G) Mkiri wa m'ji wa hale Drindri (antenne)	*Le tout
	2	Koki	1 2 3	Bandrakuni Mwahaju Drindrihari Ngomeni-Bazi (G)	*Wanaisa *Exorcisme
	3	Nkondroni	1 2	Mwawu ya Digo Mwawu Bungasera	*Wanaisa
Tsembehou	1	Tsembehou	1 2 3 4	Dzia la Nyora (+) Mroni Hamdru (+) Dzialandze (+) (C) Dzia la Hutsunga (+) (C)	*Wanaisa Kokolampo *Mhunga *Exorcisme
	2	Sohamwé			
Chandra	1	Chandra	1 2 3 4 5 6 7 8 9 10	Hawanamuji (+) Dziani Hamtsotso (+) Dzia Bahari (+) Madzia Maili (+) Tringiju (1595 m) Shizingiyaju (+) Hamwanahale (+) Dzialandze (+) (C) Mroni Hamdru (+) Dzia la Hutsunga (+) (C)	*Wanaisa Kokolamp *Mhunga *Exorcisme Adorcisme Le tout
	2	Dindri	1 2 3 3 5	Hamudru (+) Maji Shuma (+) ou Maji Baridi (+) Tringiju (montagne) Dzialandzé (+) (C) Dzia la Hutsunga (+)	
Mahalé	1	Mahalé			*Culte des Anguilles
	2	Bandra Mahalé I	1	Bandrakuni	Le tout
	3	Blandra Mahé II	2	Bandrakuni	Le tout

	4	Harimbo I	1	Fuko la Sera (G)	*Exorcisme
	5	Harimbo II	2	Fuko la Sera (G)	Adorcisme
	6	Hajoho	1	Handra	
	7	Ongoni Marahani			*Culte des Anguilles
Bambao Mtsa	1	Bambao	1	Tratringa (+) (rivière)	*Culte des Anguilles
			2	Bako Masandze (+)	
	2	Mro-Maji	1	Hamampundru (G)	*Mdandra
	3	Gégé			
	4	Hachipinda			
Koni	1	Koni Djodjo	1	Hayilibuni	Le tout Idem Idem Idem Idem Idem Idem Idem
			2	Mpangahari (Djodjo)	
			3	Dzia la Hutsunga (+)	
			4	Dzialandze (+) (1595 m)	
			5	Ntringiju (1595 m)	
			6	Dzia Manyora (+)	
			7	Shuwaju	
			8	Hamshili (+)	
	2	Koni Ngani	1	Bandrakuni (+)	*Mtsandja
			2	Hambungu (+)	*Mchogoro
Domoni	1	Domoni	1	Mweleya (+)	Le tout *
			2	Momoju	
			3	Mkiriju	
	2	Limbi			
	3	Bwé la Drungu	1	Hadruju (+)	*Exorcisme *Culte des Anguilles
			2	Ntsoha (+)	
3			Bwe la Wana (+)		
4			Papani (+)		
5			Majiju Ongoni (+)		
6			Shitswa sha Nyama		
Ngandjalé	1	Ngandjalé	1	Dziaju (+)	Le tout
			2	Dzia la Siri (+)	
			3	Dzia Zikombe (+)	
			3	Singani (+)	
			5	Majiju (+)	

			6	Dzia Dringe (+)	
			7	Hohozi (+)	
			8	Ngomaju (+) (C)	
	2	Salamani	1	Masohani (+)	Le tout
			2	Isimani (+)	
	3	Wutsa (Outsa)	1	Jimawe (+)	Le tout
			2	Vuju Guni	
	4	Ouzini (Wuzini)		Hamkoko (+)	*Mdandra
	5	Hajaho			
Adda	1	Adda (Hadra)	1	Hamukoko (+)	*Tari la Shengé
			2	Isimkuni (+)	*Trimba ou
			4	Nkohani (+)	*Ntrimba
			5	Hamafyme Ntsonga(+)	*Culte des Anguilles
			6	Papani (+)	*Mgala
			7	Mashengeju (+) ou	
			8	Mashengeni	
			9	Hasudja	
	2	Magnasini			Trimba
	3	Janza		Hasudja	Trimba
	4	Bandra la Jandza			Trimba
Nkangani	1	Nkangani	1	Marifa	Le tout
			2	Hamurongo	
			3	Guni	
	2	Maweni-Nkangani	1	Shindrini	Le tout
			2	Murohorouju	
Mremani	1	Mrémani	1	Dindri	
			2	Mwawu	*Trimba
			3	Mroju - Mremani	
	2	Bandrakuni	1	Nkohani (forêt)	*Trimba
			2	Mukuraju	*Exorcisme
	3	M'Riju (Mrijou)			*Trimba
	4	Dagi			*Trimba
Ogojou	1	Ogoju (Ogojou)			Le tout
	2	Trindrini	1	Mjihari (+)	Le tout
	3	Kijo			*Exorcisme

	4	Comoni (Komoni)	1	Fundruju (+)	*Trimba		
	5	Mirongani			*Wanaisa		
Chaweni	1	Chawéni (Shaweni)	1	Mswalaju	*Trimba		
			2	Fuko Djidru (G)	*Exorcisme		
			3	Fuko Ndjukundru (G)	*Wanaisa		
	2	Nounga (Nunga)			Le tout		
	3	M'nadji Shumwé			Le tout		
	4	Hamshako	1	Jamwandze	*Trimba		
Mramani	1	Mramani	1	Mfiroju	*Trimba		
			2	Mijindjani	*Exorcisme		
			2	Hantsahi	1	Jamwandze	*Trimba
			2	Shiroroni (+)	Le tout		
3	Gnamboimro	1	Mhajiju	*Trimba			
		2	Hapane				
4	Dziani		Ngomaju (C)	*Trimba			
Moya	1	Moya	1	Masunga	*Tari la Mwana		
			2	Hajaniyo (+)	Warambu		
			3	Mkandareju	*Wanaisa		
			4	Mdrongoriju	Le tout		
			5	Pindroju Lawana	*Exorcisme		
			6	Bwe la Mpaha (+)	Le tout		
			7	Bwendre (+)			
Pomoni	1	Pomoni		Hamabawa (+)	Le tout		
	2	Chirové			*Exorcisme		
	3	Lingoni			*Exorcisme		
	4	Nindri		Bwe Wuvanga	Le tout		
	5	Kowé	1	Bwe Wuvanga (+)(G)	Exorcisme		
			2	Marifa (+)	Adorcisme		
6	Kozini						
Vouani	1	Vouani (Vuwani)		Biha Nkombe	*Wanaisa		
				Pumbu Marufa	Le tout		

	2	Bandrani Vuwani					
	3	Dar Salama					
	4	Salamani					
	5	Marontroni					
		Iméré Gawani					
Sima	1	Sima	1	Ziara-Sima	*Exorcisme		
			2	Maji Mzinga (+)	*Wanaisa		
			3	Maji Tratratra (+)	Adorcisme		
	2	Bungwéni		Biha Nkombe	Tout		
Kavani	1	Kavani		Pumbu Marufa	Tout		
			2	Mirongani	Pumbu Marufa	Tout	
			3	Bimbini	1	Biha Nkombe	*Wanaisa
					2	Pumbu Marufa	*Exorcisme
4	Milembeni		Biha Nkombe	*Exorcisme			
			Pumbu Marufa	Adorcisme			

(G) = Grottes « Ziara » sites sacrés (+) = Sites sacrés « Ziara » à point d'eau
(C) = Cratère d'un volcan (exemple : Dzia la Hutsunga) « Ziara » (M) = mosquée

3.2. Les esprits de la nature à Anjouan

A Anjouan, il existe plusieurs sortes de culte de la nature, véhiculée par des forces chtoniennes telles les *Kokolampo* ou les *Wanaisa*.

3.2.1. Kokolampo/Koko

Le *Kokolampo* décrits à Madagascar par Flacourt⁸⁰, sans rapport avec l'Islam. On les trouve aussi à Anjouan. Comme à Mro-Maji, la vieille dame connue sous le nom de *Bweni koko* est possédée par un *kokolampo*. Elle soigne des gens malades, soit au village ou dans la grotte. Ils sont capables, comme les djinns, de se rendre visibles quand ils veulent. Mangeurs d'insectes et d'autres animaux, aimant beaucoup le miel, ils savent les vertus de toutes les plantes. Comme les êtres humains, il y a des *Kokolampo* femmes et hommes. Quand ils s'intéressent à quelqu'un, ils peuvent le rendre riche car ils connaissent bien là où il y a du trésor. Flacourt les compare à des fées. Ils avertissent leurs amis des dangers à venir. Ils peuvent posséder les gens.

A Madagascar ils sont surtout évoqués dans le sud, dans la région très aride comme l'Androy : *Le kokolampo est un esprit de la nature qui habite des sites naturels, comme les collines, les mares et les grottes. Invisibles au regard, les esprits kokolampo sont conceptualisés comme des nains humains ; il y a des esprits masculins et féminins qui ont des noms propres (Rekoko, Marovelo, etc) et des caractères individualisés. Ces esprits aiment les objets de couleur noire. Ils rendent malades les personnes qui les provoquent, surtout celles qui souillent leurs sites. Les gens possédés par des esprits kokolampo qui ont une inclination pour cela (mais aussi des moyens, parce que les cérémonies d'investitures coûtent cher) deviennent des mediums peuvent guérir d'autres personnes rendues malades par les esprits de la nature. Les séances de possession du type kokolampo sont animées par*

⁸⁰ FLACOURT E. de, Histoire de la grande Isle Madagascar, Edition annotée et présentée par C. ALLIBERT, Paris, Karthala-INALCO, 1995, p. 151 (1661 :55-56)

des battements de mains, des chansons de louange (*sabo*), et par des instruments de musique comme le tambour (*langoro*) ou l'accordéon ». (Gueunier et Sarah Fee, 2003). Dernièrement, la thèse d'anthropologie d'Elisabeth Rossé leur a été consacrée (Rossé 2016)

Cet esprit *Kokolampo* s'observe aussi à Anjouan dans la grotte de *Hamampundru*, un site sacré où les adeptes entre pieds nus pour éviter la colère des esprits. Les incantations prononcées par l'officiant restent incompréhensibles.

D'autres esprits de la nature existent aussi tant à Madagascar qu'aux Comores notamment les *Wanaisa* à Anjouan.

3.2.2. Wanaisa

Bouffart-Klein a fait une description assez précise des *Wanaisa* à Mayotte (équivalents des *Kalanoro* en Malgache). A Mayotte, certaines personnes préfèrent utiliser le mot Malgache. A Mayotte, « *Mwanaisa et Kalanoro : Ces deux termes, l'un mahorais et l'autre malgache, désignent la même chose : des petits nains poilus et chevelus, ayant un bras gauche plus fort et un plus court que le droit et les pieds à l'envers. Ils sont rapides et parlent d'une voix nasillarde. Ils vivent dans la forêt près des sources ou dans le tronc des grands arbres. On leur dépose des offrandes près de ces grands arbres ou près de ces sources à l'aide d'encens en bâtons, d'eau de rose, de miel et d'œufs crus, en énonçant à voix basse une requête. A la différence des autres esprits, ils sont visibles et on peut même les attraper. Mais on ne peut les approcher que la nuit et certains jours du mois lunaire. Les avis divergent sur le fait de savoir si un mwanaisa peut posséder un humain. La plupart du temps, la réponse est négative. En revanche, on peut, s'en rendre maître et en faire son esclave. Il faut le voir avant qu'il ne vous voit, l'attraper par le petit bras, car il ne peut soulever l'autre, et lui prendre une mèche de cheveux..... Il promet de lui apporter la fortune, la chance et la santé. Pour ce qui est de la fortune, il est certain qu'au vu du nombre de personnes qui viennent consulter les wanaisa chez son maître et le montant des honoraires, la richesse du possesseur sont vite établis. Les gens viennent voir le nain pour des remèdes à base de plantes, ou pour des amulettes, ou encore pour des conseils sur leur vie* ». (Bouffart-Klein S. 1998 : 236)

Sa description reflète ce que nos parents nous disaient, mais aussi nos informateurs. Elles sont exclusivement de sexe féminin. Possédant un gros bras et un autre mince, quand elle te voit et qu'il voulait t'embêter, elle t'offre le gros bras, mais fais attention, car avec l'autre mince, elle l'utilise pour frapper les gens. On nous disait qu'elle est très courte, poilue et ayant des cheveux qui descendent jusqu'au pied. Elle peut se montrer. Elle parle d'une voix nasillarde (parler par le nez). Si elle rend quelqu'un malade, un officiant qui connaît très bien leurs demeures, apportent des offrandes. Nous en avons vu de très bon matin à Binti Rasi où une dame, tenant un bâton d'encens à la main, assise sur une des grosses racines de l'arbre sacré, appelle les *Kalanoro* (*Wanaisa*) en disant : « *Shela wanaisa wa Binti Rasi* ». A côté d'elle, il y a un panier où il y avait toutes les offrandes : du parfum, du miel, des œufs crus, du riz blanc avec du lait et du sucre.

On peut l'attraper et s'en rendre maître et en faire son ami, son compagnon. A partir de là, il peut soigner les malades à base de plantes chez son maître ou préparer les amulettes pour ceux qui en veulent

Certains comoriens pensent comme les malgaches que les *Kalanoro/Wanaisa* cachent des richesses. On peut les capturer pour leur en demander.

Mohamed Daoud et Youssouf Said Moisi⁸¹, donnaient les mêmes versions populaires (nain, chevelure tombante, gros bras, le droit grêle, apprivoisables, bref...) : « (*Les enfants d'Issa*), c'est une sorte d'esprit à des aspects et comportement insolites. Vivant toujours en groupe, ils sont nains et ont

⁸¹Mohamed Daoud et Youssouf Said Moisi, *L'Islam et les pratiques animistes aux Comores*, Moroni, ENES de M'Vouni, mémoire de fin de cycle, 1991, p. 29

la chevelure tombante. Le gros bras gauche du Mwana Issa est moins habile que le droit grêle. Ces nains esprits s’amusent avec les animaux (les vaches surtout) en les chevauchant et séduisent parfois les paysans en les amenant au fin fond de la forêt. Toutefois ils sont, dit-on, apprivoisables.» (Mohamed Daoud et Youssouf Said Moisi 1991 : 29).

A Mayotte Mkolo Mayinti à Mtsanga Muji est célèbre pour réduire les fractures avec l’aide de *kalanoro*. Nous avons le témoignage de l’une de nos informateurs Madame Maenfou Bent Ahmed (Annexe S, T.II). Ce témoignage et celui de Silahi, sont assez impressionnants car on voit bien le pouvoir de *Kalanorode* guérir des maladies et résoudre une situation désespérée.

3.3. Les lacs, sites sacrés

La religion monothéiste (l’Islam) coexiste avec de nombreuses pratiques animistes comme en attestent les multiples croyances inhérentes à certains lacs d’Anjouan notamment le lac Dzilandze, Dzia la Hutsunga, petit lac de Drani, le lac du Mariage (*Dzia la Harusi*) etc. à Anjouan. (On observe de même dans les autres îles le Dziani Boundouni à Mohéli qui renfermerait un monstre ; le lac salé à la Grande Comore et le lac Dziani Dzaha à Mayotte).

3.3.1. Le lac Dzilandze et l’arbre sacré

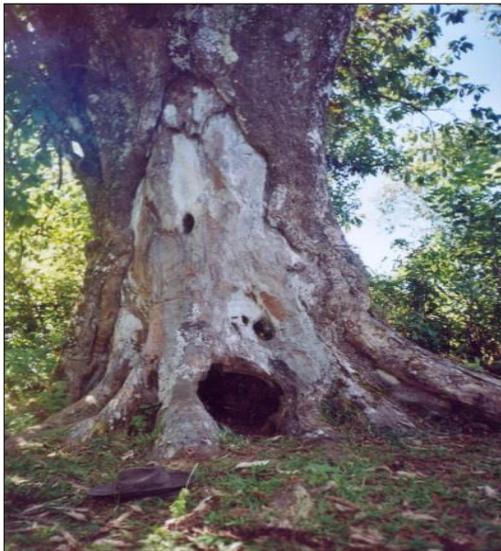


Photo 29



Photo 30

Photo 29 (à gauche) et photo 30 (à droite) : Les deux photos montrent l’arbre sacré à creux à l’entrée du lac Dzilandzé où les gens se reposent après avoir déposé leurs offrandes à l’intérieur du tronc de l’arbre.



Photo 31



Photo 32

Photo 31 (à gauche) et photo 32 (à droite) : Représentent le lac Dzilandzé entouré d'une forêt dense, mais en plein déboisement. Le niveau d'eau restante est très bas. On voit nettement les herbiers à secs. Zone qui était submergée avant. Un lac d'un ancien cratère.

Source : Bourhane Abderemane : photos prises le 06/11/2007 à 10heures

Le lac Dzilandzé est situé au milieu du massif central au bas de la montagne Ntringi qui culmine à 1575 m d'altitude. C'est un cratère d'un ancien volcan éteint, transformé en lac, est considéré comme le domaine des esprits.

Cet arbre à creux à l'entrée du lac « *Dzilandzé* » est situé à 901 m d'altitude et fait partie du site sacré, un « *Ziara* » où les adeptes viennent déposer leurs offrandes. C'est la porte d'entrée pour visiter le lac.

Avant d'aller au bord du lac solliciter aux esprits leurs doléances, les gens déposent à l'intérieur du creux de cet arbre des offrandes : soit des pièces de monnaie, soit des œufs et même de l'or et/ou argent pour attirer la faveur des esprits du lac et de la forêt.

C'est là où toutes les forces chtoniennes se convergent. Des jeunes garçons originaires de Mirontsy qui avaient osé souiller ce lac l'ont payé de leur vie... On les avait trouvés morts dans cette forêt de Dzilandzé, les yeux et les parties sexuelles arrachés. (Témoignages de plusieurs personnes).

Pour apaiser la colère des esprits en cas de catastrophe naturel ou autres évènements malheureux, ou erreur humaine (voulue ou non), les tradipraticiens sacrifiaient un bœuf ou un cabri au bord du lac.

Considéré comme étant le berceau de tous les esprits de l'archipel (*Zazavavindrano* (Filles des eaux, les ondines) – *Lolondrano* (*Shetwani sha mironi ou mroni*- Esprit du lac), Dzilandzé est le lieu des visites par excellence des adeptes de tout bord, venant des quatre coins de l'île pour venir solliciter l'aide et les faveurs des esprits. Ils sont venus accomplir leur souhait. C'est un monde où règne le silence, le froid ; un silence de mort envahi à tout moment par le brouillard « *Vingu Mtsanga* ».

Lors de notre première visite sur ce site, accompagné par d'autres étudiants (un groupe d'étudiants de la classe de 5^{ème} au collège de Mutsamudu dans les années 67-68), une peur au ventre nous tenait. Accompagné par un *mwaliimu* du village de Dindri, un grand officiant (l'un des officiants qui accompagnaient les adeptes), nous sommes arrivés après plus d'une heure trente minutes à escalader la montagne à partir du dernier village de la cuvette, Dindri, à l'entrée du lac. Les pentes sont abruptes, quelque fois à 40%. A notre arrivée, le *mwaliimu* s'est assis près de l'arbre sacré à balbutier. Il alluma un feu et ramassa la braise en la mettant dans une coque de noix de coco évidée et y versa de l'encens. Le *mwaliimu*, seul à côté de l'arbre, commence ses incantations en appelant tous les esprits et demanda l'autorisation d'amener des étrangers visiter le lac sacré. Une brise matinale souffle et avec l'altitude, nous faisait frissonner. Le brouillard très dense à notre arrivée, commence à se dissiper petit à petit ; comme si une main invisible le faisait disparaître. Le reflet des gouttelettes d'eau laissée par le brouillard sur les herbes scintillait au contact de quelques rayons de soleil. Un paysage extraordinaire et émouvant que nous étions en train de contempler, nous fascinait. Après un bon moment d'attente, nous étions très excités de vouloir aller au bord du lac. L'ordre vient de nous être donné par le *mwaliimu* que chacun de nous aille déposer ses offrandes en les plaçant à l'intérieur du tronc. A tour de rôle, sollicitait aux esprits ses doléances.

Après cet exercice, Nous avons ramassé nos affaires en suivant le tradipraticien vers le lac. Arrivée au bord, nous étions surpris par la verdure et la couleur bleuâtre de l'eau dans ce cratère immense. Les feuilles des arbres venaient frôler l'eau. Un silence de mort régnait à part quelques gazouillements des oiseaux. A notre surprise générale, le *mwaliimu* venait de nous montrer quelque chose d'impressionnant. Un oiseau, à long bec, comme un martin pêcheur capte les feuilles mortes avant de tomber dans l'eau et les jettent au bord du lac. S'agit-il d'un esprit de l'eau ? Le tradipraticien avait attiré notre attention de ne pas lui jeter de cailloux, car ça porte malheur. Jean Bertin

Ramamonjisoa parle d'un oiseau appelé Martin Triste, connu du continent asiatique, introduit aux Comores, à Madagascar, à la Réunion etc. (Ramamonjisoa J. B. 2001 : 14). Nous avons passé un bon moment à observer cet oiseau infatigable faisant ses navettes. Après deux heures de contemplation de cet univers mystérieux, le brouillard commençait à frôler les cimes des grands arbres enchevêtrés par des grosses lianes. Ces dernières ressemblaient à des cheveux tressés sur la tête des grands arbres. Ayant demandé l'autorisation au *mwalimu* de puiser de l'eau sacrée du lac, chacun de nous avait rempli sa bouteille pour l'amener à la maison. Nous avons repris le chemin du retour en laissant le vieux *mwalimu* au bord du lac. (On comparera avec Rakotomalala et al (2001) et Jaovelo-Dzao (1996), qui énumèrent les différentes sortes des esprits de la nature qui occupent les lacs (maléfiques ou bénéfiques), et les forêts malgaches).

Presque toutes les rivières de l'île prennent leurs sources dans le massif central, à Dzilandze. La rivière qui traverse la ville de Mutsamudu ne fait pas exception. Cette rivière alimente le lac du mariage, « *Dziya la Harusi* », traverse de part en part la ville de Mutsamudu et se jette au niveau du port Ahmed Abdallah Abderemane.

3.3.2. Le lac du mariage « *Dziya la Harusi* » à Mutsamudu



Photo 33



Photo 34

Photo 33 (à gauche) et photo 34 (à droite) : Montrent le petit lac appelé « *Dziya la Harusi* » (Lac du Mariage) et sa cascade (la chute d'eau) qui l'alimente en permanence à Mutsamudu.

Source : *Bourhane Abderemane* – photos prises le 29/10/2006

A côté d'une grotte qui porte le même nom « *Fuko la Harusi* », il y a un petit lac appelé « *Dziya la Harusi* » (Lac du Mariage) sur la rivière appelée « *Mroni waHamdru* » qui traverse ensuite la ville de Mutsamudu. C'est un *Ziara* (un lieu sacré).

Selon la tradition orale et les témoignages de certaines grand-mères (qui avaient refusé d'être enregistré ni photographié), C'est là où le sultan prenait son bain sacré le matin avant d'aller à la mosquée le septième jour du mariage, qui doit tomber un vendredi. Son *mwalimu* ou *mgangi* (tradipraticien), après avoir consulté les astres en faisant le *Sikidy* (*Hubuwa bawo*) c'est-à-dire pratiquer la géomancie⁸² pour assurer qu'aucun malheur ne viendrait frapper le sultan, indique l'heure exacte de départ vers le lac sacré, situé au sud de la ville vers la montagne là où il y a la cascade.

⁸²Pour cette thématique voir J.C. Hébert « Analyse structurale des géomancies Comoriennes, Malgaches et Africaines », in *Journal de la Société des Africanistes*, Tome XXXI – Fascicule II, 1961, pp. 115- 208

Transporté par ses esclaves sur son palanquin (*le fitako*) ou « *Shiri sha yezi* », accompagné par ses fidèles, le sultan partait vers la rivière, le *mwalimu* devant. Une fois arrivé, ce dernier mettait l'encens sur la braise et prononce l'incantation en appelant les divers esprits pour venir protéger le sultan et sa famille. Avant la baignade, le *mwalimu* versait dans le lac les remèdes à base des plantes médicinales qu'il avait préparés en avance.

A la sortie de la mosquée ce vendredi-là, le sultan vient au palais contempler sa femme habillée en tenue traditionnelle et maquillée, accompagné de ses amis de la même classe d'âge *Hirimu* ainsi que sa cour et la haute noblesse de la ville, au son de tam-tam et de *Ndjumara* (*flûte locale*). Avant de rentrer dans son harem où la reine et ses suites l'attendaient, le cortège une fois arrivé dans la salle de réception, formait un cercle ou bien deux rangées, où chacun dansait avec son sabre le *razaha*⁸³.

Les participants sont munis de leur « *mpanga* » sabre et portent chacun leur *djoho* (manteau noir ou bleu en laine richement brodé de fils dorés), un *nkandzu* (robe longue blanche), puis un turban « *Nkemba* » et un « *Makubadhwi* » (soulier ou sandale). Cette danse est animée par trois personnes : un homme jouant le *Ndjumara* (une flûte locale), une deuxième personne jouait le *fumba* (gros tambour à deux membranes) et une troisième jouant un tambour très allongé à deux peaux, monté sur du bois cylindrique appelé « *dori* ». Les musiciens se placent au centre du cercle ou entre les deux rangées. On mime la danse du sabre. Un champion sort du rang et s'avance au-devant de l'autre camp pour provoquer un combattant. Il s'agit d'un simulacre de duel au sabre. Chaque combattant portait le « *mpanga* » (le sabre ou l'épée), un « *Djambia* » (poignard à lame de fer courbée, effilée) attaché par une corde ou ceinture au niveau du nombril et un « *shikinga* » (un bouclier). Les deux adversaires se positionnent au milieu du cercle ou des deux rangées. Chacun brandissait son sabre et parait les coups avec le bouclier jusqu'à ce qu'une personne vienne les séparer.

Un vieux quelconque d'une rangée propose un chant et tout le monde le répète plusieurs fois. Il s'agit des poésies qui rendaient hommage ou louange à des vaillants guerriers qui n'ont pas peur de se sacrifier pour l'honneur du clan. Cette danse peut durer plusieurs heures. Chaque vers est répété plusieurs fois de suite jusqu'à ce qu'un autre poète de la rangée d'en face en introduise un nouveau chant.

Le *razaha* est une danse de l'épée ou du sabre, rappelant les exploits et la vie sociale des tribus arabes notamment d'Oman. Ce sont des poésies en arabe où on a introduit des vers en comoriens. Donc les thèmes choisis sont à la fois arabe mais aussi comorien. Pour débiter n'importe quelle danse, il y a une formule d'entrée en matière, prononcée par celui qui va chanter :

Wa shalmo wahidakum !

*Wa šalmū wahdakum !*⁸⁴

C'est-à-dire : « Répétez tous ensemble ! »

Les danseurs et même l'assistance répète alors :

Wo! wo !

Wo ! Wo ! «Allah! Allah ! »⁸⁵

⁸³ D'après A.A. Daniel, c'est l'une des danses célébrées pendant les noces [quelquefois après la noce] d'un fils de noble ou de notable du village. Ce dernier offre un repas très copieux (le « festin », *shungu*), pris à midi, dans des maisons différentes, à tous les gens de même classe d'âge (*bea*, *hirimu*) du village – du moins à ceux qui eux-mêmes ont déjà accompli leur mariage. (Daniel A. A. 2001 : 168 in Etudes Océan Indien n° 32 : Littérature orale à Madagascar et aux Comores, INALCO)

⁸⁴ Tiré de l'article de Daniel A. A. Il s'agit de la graphie utilisée par l'auteur répondant à la graphie Arabe (Daniel A. A. 2002 : 173)

⁸⁵ Salama : « étourdir quelqu'un », et wo ! wo ! C'est la contraction du nom d'Allah. (Voir note n° 11, Daniel A. A. 2002 : 173)

Daniel précise qu'il y a deux groupes qui se tiennent face à face et chantent alternativement : « [...] Il est à noter qu'un groupe a commencé un chant, c'est l'autre qui lui répond : c'est, en quelque sorte, un échange de propos entre guerriers, à mon avis, des joutes oratoires à l'origine » (Daniel A. A. 2002 : 173)

3.3.3. La cascade et le petit lac de Drani (Mirontsy)



Photo 35



Photo 36

Photo 35: La cascade et le petit lac sacré à Mirontsy

Photo 36 : Au-dessus de la cascade, il y a les makis qui s'accrochent aux lianes qui se sont enchevêtrées entre elles comme des cheveux tressés

Source : photos prises par Bourhane Abderemane le 15 janvier 2007

Les deux photos montrent le site de *Drani* à Mirontsy, un lieu sacré où on pratique aussi le culte des anguilles « *Mwana Mroni* ». Au-dessus de la grotte de « *Drani* » en haute montagne, il y a une source d'eau sulfureuse appelée localement « *Maji ya shuma* », c'est-à-dire « l'eau de fer » car si on le met dans des bouteilles en verre, celles-ci se brisent. C'est le royaume des makis « *Nkomba* » (les lémuriers). Ils côtoient en permanence cette petite forêt épargnée pour l'instant du défrichement sauvage à cause de la sacralisation du lieu.

Au bas de la falaise constituant la grotte, coule une petite rivière pérenne alimentant un petit lac où demeurent des anguilles sacrées.

Un officiant amène les intéressés, munis de leurs offrandes sauf le mardi (jour néfaste) et le vendredi (jour de la grande prière). Le site est très protégé à cause d'une source sulfureuse qui coule au-dessus de la grotte et qui guérissent beaucoup de maladie.

Les makis ne se sauvent pas car ils savent que les gens viennent ici solliciter la faveur des esprits et laisser leurs offrandes. Ils viennent s'en emparer. Les esprits ont le pouvoir de prendre n'importe quelle forme (rats, maki, serpents etc.). Sur ce site, il y a aussi les *Wanaisa, kalanoro*, qui se manifestent aussi à côté des anguilles sacrées.

Les « *Komba/Nkomba* » qui sont accrochées sur ces lianes venaient probablement de Madagascar, appelée aussi l'Eulemur mongoz, introduite sûrement par l'homme : « *L'Eulemur mongoz (Komba) vit dans le nord-ouest de Madagascar. Elle est également l'une des deux seules espèces présentes en dehors de la Grande île puisque des populations aux Comores sur les îles de Mohéli et d'Anjouan où elles ont presque à coup sûr introduites par l'homme avant l'arrivée des Européens* » (Russell A Mittermeier et al. 2014 : 531)

3.3.4. Le culte aux anguilles sacrées à Anjouan

A Anjouan, les diverses migrations asiatiques ont laissé leurs empreintes dans la culture comorienne notamment le culte des anguilles. C'est en effet à travers les diverses migrations venant de l'Asie du Sud-est que ce culte a été introduit aux Comores et à Madagascar, ce que confirme par Claude Allibert: « [...] *les mythes et légende notamment au culte des anguilles se rapportent aussi à un fond austronésien...* » (Allibert 2000 : 79-81). (Voir aussi Claude Chanudet 2011 : 419).

Des cultes comparables ont été décrits à Huahine, Faie en Polynésie, à Ambon, la capitale de la province de Maluku aux îles Mollusques, à Bali où elles sont vénérées au Temple de Lingsar, qui est le plus sacré de Lombok, fut construit en 1714 par des balinais-hindouistes devenus en partie musulmans, et enfin à Madagascar.

Ce culte voué aux anguilles (*muhunga*) (*mwana mroni*)⁸⁶ a perduré à Anjouan dans plusieurs localités. On le trouve dans les différents coins de l'île (*huambudu mhunga*). Certains de leurs sites sont très actifs tels que Papani (Domoni), le puits sacré (Ouani-*Wuntsini mwa Muji*), *Mamahavuni* (Jimilime) etc.

Mais actuellement, plusieurs personnes ne respectent pas les tabous. Ce dénigrement de la culture ancienne par les lettrés, appuyé par l'arrivée des islamistes « *Djawula* » sont une menace permanente pour leur survie surtout aux Comores et plus particulièrement à Anjouan où les sites sacrés pour les cultes des anguilles ainsi que d'autres sites sont à tout moment profanés ou détruits carrément. Les anguilles, considérées comme étant cousin des serpents sont tout simplement tuées. Malgré les menaces de toutes sortes, les adeptes de cette culture des anciens (culte des ancêtres) luttent (ouvertement ou dans la clandestinité) pour pouvoir garder et transmettre aux générations futures cet héritage culturel. C'est ce que nous avons constaté lors de la visite du puits sacré « *Shisima sha Bako* » à Ouani (*Ziara ya Wuntsini mwa Muji*) c'est-à-dire le site sacré de l'ancienne ville basse rayée de la carte par un raz de marais (témoignages des vieux) où des pans de mur témoignent de cette présence humaine.

3.3.4.1. A Ouani : Le puits et les anguilles sacrées (Wuntsini mwa Muji)

D'autres témoignages attestent la présence de ces Bantous animistes à substratum austronésien dans cette ville historique de Ouani. Le puits sacré où les gens vénèrent, malgré l'Islam le culte de *Moina Mroni*, l'anguille sacrée appelée *Bako* qui se trouvait dans le puits. C'est un grand *Ziara* (lieu sacré). Si les gens ont des problèmes ou s'ils veulent faire quelque chose d'important : mariage, circoncision, examens etc, venaient, muni de leurs offrandes (riz cuit avec du lait, du sucre, du parfum, des œufs, des encens, du miel etc.) pour s'attirer la faveur des esprits (nos ancêtres).

⁸⁶ Note 174: 59 " Dans son travail, Bourhane Abderemane signale la déclaration en 1986 par Abdourohmane ben Abdallah Hazi (né vers 1904) que « les Fani avaient des coutumes dites *mdandra mwana mroni* ». Il s'agit probablement de la danse des enfants de la rivière qui sont traditionnellement les anguilles, culte malgache comme Kiener en a vu chez les sakalava et comme il en subsistait encore à Anjouan et Mayotte (à Kavani) récemment... ». Allibert C. 2000 :59).



Photo 35 (à gauche) et photo 36 (à droite) : Le puits sacré « *Shisima Sha Bako* » Ziara ya Wuntsini mwa Muji et les offrandes : du riz mélangé avec du lait et du sucre, ainsi que du miel d'abeilles.



Photo 37

Photo 38

Photo 37 : Un bâton d'encens, fixé sur la paroi du puits où il y avait les anguilles

Photo 38 : Des œufs ont été déposés au fond du puits sacré à Ouani.

Source : photos Bourhane Abderemane photos 18 prise en 2006 et photo 19 le 11/3/2014

Source : photos Abdoulwahab Ali Sidi (les deux photos 20 et 21 prises le 30/04/2015)

Ici, l'offrande (riz cuit mélangé avec du lait caillé et du sucre) est déposée sur le bord du puits sacré en utilisant la feuille de bananier ou de badamier en guise d'assiette par un officiant « *Mbuwa Mlongo* ». Après les incantations, l'anguille sacrée sort de sa cachette, remonte à la surface et écoute les doléances des adeptes en dégustant l'offrande. L'anguille sacrée (*Mwana Mroni*) s'appelait « *BAKO* » (Vieux). Toutes les réponses des doléances seront transmises par les esprits à l'officiant, la nuit en plein sommeil. C'est le « **Culte des Anguilles** ».

L'homme ou la femme responsable de ce *Ziara* vient, accompagné de l'intéressé (la présence de l'intéressé n'est pas obligatoire) pour le rite. N'importe qui ne peut pas se substituer au responsable de *Ziara*, appelé « *Mbuwa Mlongo* » c'est-à-dire l'ouvreur ou l'officiant. Le responsable, une fois arrivé, allume du feu pour avoir les braises utiles pour mettre les encens. L'ouvreur (officiant) appelle les esprits par leurs noms en les implorant de venir écouter les doléances de l'intéressé. Mais ce qui est impressionnant, c'est le moment où ce gigantesque "*Mwana Mroni*" (l'anguille) de plus de Vingt kilos remonte à la surface et vient s'asseoir comme un être humain sur les petites pierres entourant

le puits et tend son cou pour qu'on lui badigeonne du "Ka" ⁸⁷ parfumé. Après cette séance on lui offre ce qu'on a amené. Après, l'ouvreur dépose dans des endroits bien précis les offrandes des autres esprits qui sont avec lui.

Le 30 avril 2015⁸⁸, vers 7 heures 30 du matin, accompagné de mon directeur de thèse, le professeur Jean-Aimé Rakotoarisoa, nous nous sommes rendus au puits sacré. Nous avons pu constater qu'un officiant était venu de très bon matin, discrètement pour réaliser le rite. Il y avait un bâton d'encens dégageant des fumées en spirale et des œufs dont certains étaient déposés dans des petits trous à l'intérieur du puits sacré qui était à sec. Ce qui montre la détermination de ces adeptes à protéger quel que soit le prix ce site sacré.

Malgré la mainmise de ceux qui ont hérité ou acheté le terrain en multipliant la plantation des bananeraies, tout le pourtour du site est resté très propre. Des draps blancs et des vieux chiromani ont été même suspendus pour limiter le mauvais œil et les curieux. Ceci montre l'encrage de ce culte des anguilles dans les esprits des gens.

Qu'est ce qui se passera si les « Djawula » (ou Djaoula) décident un jour de venir détruire le puits sacré pour empêcher les adeptes de ne pas venir pratiquer ce qui est incompatible à l'Islam ? Nous pensons que des affrontements seront inévitables.

La curiosité nous a amené à revenir jeter un coup d'œil dans le puits pour mieux comprendre ce phénomène d'assèchement du puits sacré mais le niveau de l'eau a remonté avec la marée. Selon l'océanographe Abdoulwahab Ali Sidi : « *il y a une sorte de vase communicant entre le puits et la mer à travers une nappe aquifère quelque part dans cette zone qui se situe à quelques mètres du bord de la mer* ».

Y-a-t-il une anguille dans le puits ?

L'ancienne officiante nous avait laissé entendre que celle qui était très grosse, nommée « Bako » était tuée et mangée par deux délinquants. L'un d'eux était trouvé mort le même jour et l'autre qui avait une crise de folie, était parti à Madagascar pour se faire soigner sans résultat. Il est mort là-bas. Les anguilles y sont mais elles se cachent disait-elle. Seule notre présence les fait sortir de leur cachette ; pourtant le puits sacré n'est pas très profond.

Si ce *ziara* est resté intact peut-être c'est à cause de cette histoire de ces délinquants qui disaient toujours qu'ils n'avaient pas peur des esprits. C'est une hypothèse que nous avançons. Ce culte des anguilles avait été introduit par les migrants asiatiques au niveau de l'océan Indien.

⁸⁷ Bois parfumé que les femmes frottent sur une pierre plate de corail pour obtenir une patte blanche le santal. Elles utilisent cette patte pour protéger leurs visages contre le soleil. C'est le masque du visage. Une fois séché, la patte se transforme en poudre. Pour l'utiliser, il suffit de le mouiller soit avec de l'eau ou du parfum.

⁸⁸ Lors de cette visite sur les différents sites sacrés le 30 avril 2015 le long de la côte dans la baie d'Anjouan ou baie de Ouani en commençant par l'ancienne ville basse de Ouani jusqu'à *Hadawo* : (puits sacré (culte des anguilles), *Ntsoha* (palais et mosquée en ruine : un *ziyara*), *Binti Rasi* (pour le *Nkoma*), grotte sacrée à trou (*Fuko la Hadawo*, lieu du *Nkoma*), nous étions accompagnés par un chercheur en océanographie, associé aux chercheurs du CNDRS Anjouan, l'enseignant Abdoulwahab Ali Sidi et un agent du CNDRS Anjouan département de Géographie, Charafoudine Ahmed Abdillahi. Une visite très enrichissante pour nous tous. Ce qui a permis à mon directeur de thèse de prendre connaissance de la réalité du terrain ainsi que les différents sites sacrés existants. A partir de cette visite, nous (mon directeur de thèse et moi-même) avons modifié le plan de ma thèse en insérant des données bien précises et en ajoutant d'autres chapitres. Qu'il soit ici remercié.

3.3.4.2. A Domoni : le site de Papani et ses anguilles sacrées



Photo 39 : La ville de Domoni et au fond, à l'arrière-plan, c'est le cratère de Ngomajou où on jette à la mer le haversack contenant les reste de l'animal sacrifié « Shimambi » du Trimba de Nyumakele.
(Source : photo de Juma – prise de vue : 09/6/2011 à 15h25 dim.2272x2848 canon EOS 4500 vitesse ISO : ISO-400, image (IMG_5770 JPG))

Le site de Domoni « Papani » où on organise le « culte des aiguilles » (*Mhunga/Mwana Mroni*), se trouve au village de « *Bwe la Drungu* » où il y a le grand baobab, dernier village avant de prendre la route escarpée vers la presqu'île de Nyumakele est très célèbre, connu à travers toute l'île. C'est unziara, un lieu sacré qui se trouve au bord de la mer où il y avait des anguilles sacrées. L'officiant (*Mbuwa Mlongo*) Mogne Ahmadi Kumlasuwa (*Koumlasouoi*), natif de *Bwe la Drungu* est le responsable du site en même temps le gardien du « temple ». C'est lui qui amène les adeptes pour réaliser leur besogne.

Papani est une falaise dont la base a la forme d'un petit abri sous roche où sort une source qui se jette dans un petit lac. Site très réputé les gens des différentes régions venaient solliciter aussi aux esprits leurs doléances en amenant des offrandes de toutes qualités (œuf, miel, lait, sucre, riz blanc, parfum). D'autres esprits cohabitent avec les anguilles car, au moment des incantations, on entend des noms d'esprits qui n'habitent pas dans l'île.

3.3.4.3. A Jimilime : Mamahavuni et les anguilles sacrées

Jimilimé (contraction de *Muji yiliyo Milimaju*), est un village de montagne renommé pour la sorcellerie. Plusieurs rites s'y organisent notamment, la danse des esprits « *Mdandra* », le culte des anguilles « *Mhunga – Mwana mroni* », le culte de Kalanoro (*Wanaisa* – litt. « Filles lumineuses »). Notre informateur Nassuri Anli nous donne plus de précision concernant le culte des anguilles à Jimilime.

« [...] Ewa ! yi anda yiyo tsi huyélédjayo be labda kwa yelewa. Maâna, maâna lalitari lini, wukiyawo amba tari, mwana akoringwa vahano vurongolwawo amba "mamahavuni". Dre hunu ya maji ya ringwa. Mwana ahiringwa hunu, wami tsaparo wona wumwana wuwo be nakokiya amba wantru wakorema litari, wafagna zianda zao, vakoheya Muhunga mwamtsaya Mwawu pe.

[...] Ewa ! Cet us et coutume, je te l'avais expliqué, mais peut être tu n'avais pas compris. Alors, Alors le « tari » (sorte de tambour sur cadre à une membrane) Ce tambour –ci que tu entends que c'est le « tari », ce tambourine, on récupère une toute petite anguille, à un endroit appelé « *Mamahavuni* ». C'est là où on a capté l'eau. Quand la petite anguille a été prise là, moi,

je n'ai jamais vu cette petite anguille, mais j'ai entendu que des gens jouaient ce tambour, font leurs us et coutume, la petite anguille, mince, remontait à la surface, très blanc

Wantru wakomringa wamtriya harimwa shiya shewu pe, wamvihidza na nguwo mwewu. Vuremwa tari vavo. Vavo, litari lisiremwa. Tari hahushuka ata riwaswili Dziyaju. Vavo yitrogo dre dziyaju. Les gens la prenaient, ils l'ont mis dans un récipient très blanc, en la couvrant d'un tissu blanc. Les gens jouaient cet instrument. Là, on jouait ce tambourin. Une procession se forme accompagnée de « *Tari* » descendait jusqu'au lac *Dziyaju*. Les choses vont commencer

Wantru wahishuka dziyaju vavo, na litari lishuku vavo. Tari lakoremwa at mwahimona Baha Hachimou akentsi (Baha Hachimou wuwo mumkiyawo tsidre Ali Boina... Baha Hchimou menyewe lidzina). Quand les gens sont descendus au niveau de ce lac *Dziyaju*, suivi par le « *tari* ». On jouait le « *tari* » jusqu'au paroxysme et quand vous voyez père Hachimou s'asseoir (Ce père Hachime que tu entends, ce n'est pas Ali Boina. C'est le vrai Baha Hachimou).

Wantru wahishuka vavo, wareme litari ata walihentsi. Yamaji ya dziyani vavo, lilo lika dziya likawo amba lika likonserveha ha miri na ngwe za mungwe, na nyunyi zile zirongolwao "Kariya" na taambu na mashaka. Ya maji yayo yakohiya rou!!! Rou !!! rou !!! rou !!! Yako hiya halile ata yabuwa mro. Wahibuwa ngama, vwahibuha ngama, amba vubuha gama halile rou !!! rou !!!rou !!! rou !!!rou !!! hushuka, vavo muhunga wuwo wako heya. Yiyo mhunga ykawo mwezimgu de ajuwawo zikilo zazo. Maana, iyo tsimuhunga mtiti. Be yakoheya ata yijokintsi harimwa bwe. Yako rongolwawo amba drey shiri. Quand les gens descendaient –là, ils jouaient à fond la musique et puis on s'arrête. L'eau du lac *Dziyani*, c'était un véritable lac bien conservé, en forêt, en grosse liane, avec des oiseaux notamment les « *Kariya* » et tout le malheur et les souffrances...L'eau boue rou!!! Rou !!! rou !!! rou !!! l'eau boue comme ça en créant une rivière. Lorsqu'il y a un trou, lorsqu'un trou s'ouvre, quand un trou s'ouvre vraiment rou !!! rou !!!rou !!! rou !!!rou !!! en descendant, là, une anguille remontait. C'est une anguille seul Dieu qui sait combien ça pèse. Parce que ce n'est pas une petite anguille. Elle remontait du fond du lac et elle venait s'asseoir sur une pierre. On l'appelait « chaise ».

Ahiheya vavo, wakoringwa ka la msindlano, Msindjano lilé yatsuhwa, abuwe yihanyo anosewa, anosewe butayi ya marashi. Avolwe ya majwai yankuhu yahe. Kovola zintru zingi ahimedja. Vale akoshuka, akozinga harimwa li Dziya yiyo rou!!! rou!!! rou !!! rou!!! Ashuku tsena, aheya hujo zinga, aje aheye akentsi aruwa zi. Vavo wantru wakojo amba ivo ziduwa. Vavo waana, mupara amba Bako akubali zintrongo, arenge zikaramu zahe. nabuha ankili naiwona. Maana zizo tsizono be tsisitolewazo hadisi... Quand elle s'assoit là, on prenait un "Ka" (mélange avec de la poudre de santal avec du parfum). La poudre de santal qu'on a frotté, Elle ouvre sa bouche, on lui fait boire. On le fait boire une bouteille de parfum. On lui donne des œufs de poule. On lui a donné beaucoup de chose qu'elle avala. Là, elle pique, et fait le tour de ce lac rou!!! rou!!! rou !!! rou!!!. Elle a encore piqué, elle remontait pour venir tourner encore, et elle est venue s'asseoir en restant tranquille. Là, les gens vont faire le « *douan* », c'est-à-dire prié. Ainsi, on a trouvé que *Bako* « le vieux » a accepté les choses. Il a pris ses festins.

Wantru waombo ziduwa. Wantru wafanya zintrongo. Waka wakojuwa amba mwaha wunu ritso para trongo kadha. Mwaha wujawo ritso para, hayi kalite yahe azinga yako faswiri trongo nyengi. Wantru wahifanya trongo, vale yahisa, wahilawa vavo, wako wendra wazine mdandra. Wantru wavulishiye tsena yiyo yitso lawanao hari mwa mdandra. Wantru wahilawa vavo, wantru wuja na tary ya muji lawo, swalazatrume zawo. Vavo madja wantru wa vungudja zintrongo. Yiyo dre hali

Les gens imploraient Dieu. Les gens ont fait les choses. Il arrivait à savoir que cette année-ci, on arrivait à avoir telle chose. L'année suivante, on aura, selon la façon qu'elle a tournée, ça évoque beaucoup de chose. Quand on avait fini les choses-là, quand c'est fini, en sortant de là, ils vont danser le « Mdandra » (la danse des esprits). Les gens vont encore écouter du résultat obtenu après la danse des esprits. En sortant de là, les gens viennent avec leur « tari » appartenant à la ville. Leur Invocation à Dieu et à son prophète. De là, les gens ont diminué les choses à faire. C'est comme ça que j'ai vu de mon jeune âge ce rituel. Parce que, ces choses-là, je les ai vues, mais on ne m'avait pas raconté

3.3.4.4. A Ongoni-Marahani : le trou et les anguilles sacrées

Kana Hazi avait signalé à Claude Allibert la pratique de culte des anguilles dans les années 70. Il l'avait informé dans les années 80, la même pratique. Mais cette fois-ci c'est au niveau de la rivière Tratinga accompagné d'une vieille officiante Koko Radio qui appelait l'anguille « *Mwana Mroni* ». Dans la grotte de Hamampundru et à Dzilandze, il y en avait aussi de semblable.

Kana Hazi témoigne qu'après la danse des esprits effectuée dans la grotte de *Hamampundru*, les possédés partent en dansant jusqu'à Marahani, un autre site, au trou de l'anguille. L'officiant interprète ce qu'il avait remarqué en présence de l'anguille. A Jimilime, Nassuri Anli, l'un de mes informateurs nous avait dit que l'officiant suit de près tous les gestes effectués par l'anguille sacrée et après avoir fait la prière de fermeture du rituel, le tradipraticien interprète ce qu'il a vu (s'il y a malheur, s'il y aura une bonne récolte ou non etc...)

Selon Claude Allibert « *Autour de 1980, M. Cidey m'avait adressé des témoignages de culte de l'anguille qu'il avait recueillis dans les années 70.[...] G. Cidey⁸⁹ me signala encore la même pratique sur le mro Tratinga où l'on se rendait avec Koko Radio qui appelait l'anguille... Cette anguille était de la même "famille" que celles d'Amampundru et que celles de Dzilandzé...Le retour au village s'effectue en dansant alors que le mwalimu doniya parle. On fait le tour de la ville puis on se rend jusqu'à Marahani au trou de l'anguille et on lui rend compte du rituel. On affirme que l'anguille marque alors sa satisfaction* ». (Allibert C. 2000 : 79-81)

⁸⁹Note 233 :80 « *Qu'il soit ici remercié pour toutes ces informations* » Allibert C. (2000 :80).

3.3.5. Autre site d'eau « Maji Mzinga » Mtsangani Sima (eau en tourbillon)



Photo 40

Photo 41

Photo 40 (à gauche) : « *Mtsangani Sima* » Plage de Sima à sable blanc avec des gros blocs de basalte.

Photo 41(à droite) : un autre *Ziara* (lieu sacré) connu sous le nom de « *Ziara Maji Mzinga* » (lieu sacré à eau en tourbillon)

Source : *Bourhane Abderemane* – photos prises le 28 février 2008

La plage de Sima est une plage de sable blanc encombrée d'énormes galets ou plaques de basalte témoignant que l'île est volcanique. Un énorme bloc de basalte posé sur trois petits blocs de basalte comme une énorme marmite posée sur un trépied laissant circuler l'eau de mer. Quand celle-ci s'engouffre au-dessus de ce bloc de basalte, le son provoqué par le flux et le reflux ressemble au ronflement de quelqu'un qui dort ou à un rugissement de lion (Simba). C'est un *ziara* (lieu sacré). Des offrandes sont déposées dans ce trou, bastion de *Kalanoro* « *Wanaisa* » et de « *Kokolampo* » (Nain lutin). Quelque fois, on procède à des exorcismes (jeter les *sangatri*) et des adorcsismes.

3.4. L'arbre sacré à Binti Rasi (Ouani)



Photo 42

Photo 43

Photo 42 :Tronc de l'arbre sacré au bord de la mer à Binti Rasi

Photo 43 :Sillons entre les grosses racines. Au fond du sillon, on a déposé des offrandes sur une feuille de bananier en guise d'assiette (riz cuit + sucre + miel + lait) que les adeptes de ceziara apportent pour solliciter la faveur des esprits (on voit au fond la boîte que contenait le lait).

Source : Bourhane Abderemane – photo n° 10 prise en 2013 et n° 11 prise le 13/05/2012

C'est sur ce lieu que deux familles originaires d'Ouani (les *Beja* et le *Kombo*) organisent le rite de *N'Komatous* les trois ans. Un rite de demande de protection, de procréation etc...C'est un rite unique dans l'archipel. En dehors, du *N'Koma*, les adeptes viennent déposer leurs offrandes dans ce sillon entre les grosses racines s'ils ont des problèmes, accompagnés de « *Mbuwa mlongo* » l'officiant. Un pacte de bon voisinage entre les humains et les esprits en sacrifiant un animal (soit un cabri soit un bœuf) afin de préparer un festin que les deux communautés mangent ensemble. Oussen Mari Soilihi (un demes informateurs) raconte :

" [...] *Wenyewe uarongoa « Rina ziara yatru vavo »...Vwa mwiri kadha vavo (minyamba mili)...Baâda ya ile, vuka na moja vavo na muhaju ini ya vahano vavo. Waja watoa ipula yao amba vahanu vutsofanyiwa zintrongo zao de vavo...Bintirasi...Bahari ika untsini hoho. Hule piyo vuka ardhwi...".*

Les esprits avaient dit que : « " nous avons notre lieu de culte (*ziara*) ». Il y a des arbres là (deux badamiers)... Après ceux-là, il y avait un autre aussi là et un tamarinier quelque part. Ils avaient communiqué leur plan indiquant là où vont se dérouler leurs affaires...à *Binti Rasi*-(littéralement " fille de cape") Le promontoire où réside le chef des esprits qui est une femme...Le niveau de la mer était très bas. Tout ce qu'il y a là était la terre ferme" ». (Annexe -3-C) était la terre ferme" ». (Annexe -3-C) de la mer élà était la terre ferme" ». (Annexe -3-C)

Pour certains, il s'agit d'une fête agraire. Hébert J. C. explique que « *Lekoma est un jeu collectif, effectué rituellement au début de l'année agricole, tous les deux ou trois ans, à Ouani* » (Hébert J. C. 1960 :103)

A *Binti Rasi*, sur ce lieu sacré, il y avait un tamarinier « *Mhaju* »⁹⁰, disparu emporté par la montée des eaux. C'est à partir de cet arbre à esprit « *Mwiri wa madjini* » que le responsable du jeu du rite de *Nkoma* fabrique les 7 (sept) balles appelées « *Ntrange* ».

Rakotomalala et al, donne aussi d'autres précisions concernant les esprits des arbres ainsi que les différentes espèces d'arbres sacrés utilisés dans des domaines magico-religieux : « *Les lolon-kazo ou esprit des arbres. Tous les arbres ne font pas l'objet d'un culte, seuls ceux qui ont un aspect plus ou moins insolite ou ceux qui sont rattachés à l'histoire d'un personnage historique important sont utilisés dans le domaine magico-religieux. Le plus célèbre de ces arbres se trouve à Ankazomalaza...* ». (Rakotomalala et al., 2001 : 60)

Kalanoro/ Wanaisa est le spécialiste des plantes médicinales, des arbres sacrés. Elle habite dans la brousse et la forêt. A côté d'elle, il y a le *Kokolampo* considéré comme nuisible à l'homme. A Anjouan, on le trouve dans des grottes, de même qu'à Madagascar. Flacourt en témoigne.

3.5. Les grottes, demeures des esprits

Malgré l'importance des travaux archéologiques déjà réalisés sur le territoire national, des interrogations subsistent sur les comoriens qui vivaient dans les grottes. C'est pourquoi, il est plus

⁹⁰Mhaju (mi-) 1. Tamarinier (*Tamarindus indica*). 2.- Carambolier (arbre de la famille des oxalidacées) Chamanga M.A., *Lexique Comorien Shindzuani – Français*, Paris, l'Harmattan, 1992, p. 223

que jamais nécessaire d'entreprendre des recherches autour de cette thématique. Les comoriens pensent aussi que les grottes sont les demeures des esprits, bon ou mauvais.

3.5.1. Aspect et localisation des grottes à Anjouan

Les grottes sont liées à l'orogénèse de cette île volcanique. Différents chercheurs géographes, géologues notamment St Ours et Pavlovsky (1953), Tricart (1972), Tricart et Kilian (1979), Ahmed Soulé (2014 CNDRS) ont montré les phases volcaniques ayant donné naissance à l'île d'Anjouan. Les érosions différentielles ont façonné un relief montagneux très accidenté avec des zones d'effondrements fermés qualifiés de cirques : Bambao Mtrouni, Maindrini, Fumbani. Le volcanisme a laissé des cratères en plusieurs endroits : *Dzia Ganahe, Dzilandzé, Dzia la Hutsunga, Dziani, Cratère de Ngomaju, cratère de Maindrini.*

Dans sa thèse soutenue le 25 juin 2014, Nouridine Mirhani (2014 :12-13) a détaillé explicitement les différentes phases géologiques de l'île d'Anjouan que nous avons jugées nécessaire de mentionner ici. D'après lui, il existe trois séries : Les séries récentes, les séries intermédiaires et les séries anciennes :

-« **Les séries récentes** correspondant à une longue période d'érosion qui remonte de 2,5 à 1,5 Ma. De « profondes vallées se sont creusées, formant un relief très escarpé.....Les coulées volcaniques sont venu remplir les vallées creusées par l'érosion... » . (Charmoille, 2013a). Il s'agit de lave texture fluide de nature tephritique et riche en amphibolite brune couvrant 7% de l'île ».

-« **Les séries intermédiaires** correspondent aux formations « poste-bouclier » qui remonte de 2 à 4 Ma. Ce sont des basaltes olivines et cliopyroxène qui se répartissent sur 31% de l'île [formant] les trois presque-îles de Sima à l'Ouest, de Jimilimé au Nord et de Mremani [Nyumakele] au Sud. D'après Flower (1973) cité par Debeuf (2004), ces dernières sont constituées de coulées dont les pendages paraissent divergents depuis le cœur de l'île ».

-« **Les séries anciennes** (de plus de 5 Ma) correspondent aux formations du « bouclier ». Elles forment le noyau central d'Anjouan et sont constituées de lave à faciès porphyriques à phénocristaux (olivine, pyroxène et plagioclase) couvrant 29,6% d'Anjouan. Ce paroxysme volcanique a été suivi d'une longue période de dissection et altération de type ferrallitique ». (Mirhane 2014 : 8)

Les roches éruptives ne sont pas homogènes et peuvent donner lieu à des formes de relief de type « karstique » sous l'action des infiltrations aquatiques. A Anjouan, on observe ainsi plusieurs grottes dans les différentes régions de l'île. Certaines sont introuvables mais mentionnées par la tradition orale.

Dresser une liste exhaustive de ces grottes demande un relevé systématique de tous les versants rocheux de l'île. Seules celles liées à des actions anthropiques peuvent être localisées et répertoriées comme le montre le tableau ci-dessous.

Tableau des grottes conues d'Anjouan

Grottes	Coordonnées géographiques	Altitude	Pluviométrie annuelle	Température	Accès
Bazimini Bazi-Nguni ou Gomeni-Bazi « Ziara »	12° 11 lat. sud 44° 27 long	500 m	2000 mm	22°C	A pied, puits d'entrée 2m50 hauteur
Mro-maji					A pied

Hamampu-ndru « Ziara »	12° 12 lat. sud 44° 30	400 m	1500 mm	22°c	Ouvert. 1 m 50 largeur
Jimilime Fukoni Djindrani	12° 50 lat. sud 44° 28 long	200 m	1200 mm	25°c	A pied
Ouani Fuko la Hadrawo « Ziara »	12° 7 44° 26	Niveau de la mer	1830 mm	25,3°c	A pied au bas d'une falaise
Mirontsy Drani « Ziara »	12° 9 44° 25	250 m	1500 mm	25°c	A pied en montant.
Bimbini Shigogo foro « Ziara »		250 m	1500 mm	25°c	A pied
Moya Bwe Wuvanga « Ziara »	12° 18 44° 26	Niveau de la mer	2500 mm	25°c	A pied Marée basse

Nous disposons de quelques images pour certaines grottes ou abris sous roche.

3.5.1.1. Les grottes situées dans la région d'Ouani au nord de l'île

Nous avons répertorié plusieurs grottes, visitées ou non, dans cette région de Ouani notamment

*La grotte de Bazimini « *Bazi-Nguni* » ou « *Ngomeni Bazi* »

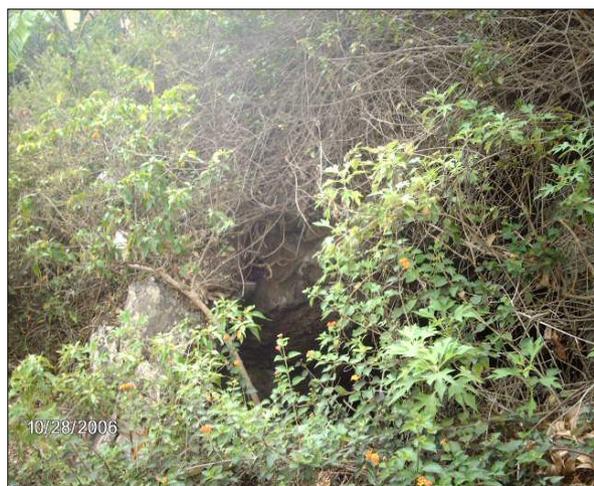


Photo 44

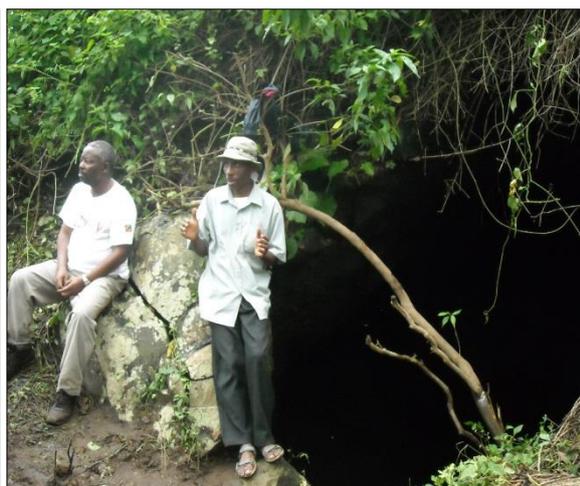


Photo 45

Les deux photos montrent l'ouverture de la grotte (vue de l'extérieur). Le professeur Felix Chami de l'Université de Dar-es-Salam discute avec Abdou Salim, conservateur du musée au CNDRS Anjouan. Source : Bourhane Abderemane – Photo 58 prise le 28 octobre 2006 et la photo 59 prise le 08 février 2009

La grotte est située sur une pente très abrupte d'une vallée encaissée en U à certains endroits, traversant de part en part la ville de Bazimini et celui de Koki où coule une rivière, jadis pérenne, mais actuellement, saisonnière. Pour y accéder, il faut traverser la ville en suivant une petite ruelle et descendre directement sur le site. Cette zone, jadis couverte de forêt, est devenue un espace champêtre où certaines personnes commencent même à construire en dur (presque à côté de la grotte). C'est une menace pour le site. D'autres menaces existent, la fréquentation assez souvent des étudiants, qui une fois arrivés sur le site récupèrent les artefacts. Ainsi le site s'appauvrit de plus en plus. Il faudra le sécuriser.

Nous avons évalué à peu près à deux mètres de diamètre l'ouverture de la grotte (forme circulaire presque). Tout autour, il y a la végétation et quelques arbres fruitiers. J'ai évalué la profondeur à deux mètres et demie. Pour y accéder, on s'accroche sur des petites pierres en guise d'escalier. La paroi de la grotte est intacte, mais pendant la saison pluvieuse des tonnes de boue charriée par l'eau de pluie tombent à l'intérieur de la grotte obstruant ainsi le petit passage reliant la première chambre au deuxième.

En réalité il y a deux grottes qui communiquent entre elles par un petit tunnel. Avant, les visiteurs passent par ce tunnel en rampant pour atteindre la deuxième grotte. Selon la tradition, cette grotte traverse même la route nationale.

Nous avons constaté plusieurs céramiques importées et des tessons de poterie locale à la surface. En effet, lors de notre dernière visite dans ce site, le 07 juin 2006, les professeurs Félix Chami, David Kiyaga Mulindwa et Jean Aimé Rakotoarisoa ont pu répertorier (voir photos prise par Dr Chantal Radimilahy) à la surface du sgraffiato et un tesson de Kwale. Ce sont des marqueurs intéressants et un signe encourageant pour mener une prospection de grande envergure. Au sein de la grotte, la terre est argileuse mélangée souvent avec de l'humus et d'autres éléments charriés par l'eau de pluie.

En 1995, lors d'une mission archéologique à Anjouan, à Untsoha, dirigé par le professeur Claude Allibert qui avait recommandé à Ali Mohamed Gou de mener une fouille dans cette grotte, vue son importance. Mais rien n'a été fait.

Selon Ali Mohamed Gou « *Après une première étude des vestiges de surface, les plus anciennes vestiges repérés dans la grotte dateraient du XIVe siècle. Une étude archéologique approfondie est indispensable même si cela nécessite beaucoup de prudence et des concertations approfondies avec les habitants de la ville* ». (Ali Mohamed Gou mars 1998 : 73)

Les deux photos (46 et 47) montrent l'intérieur de la grotte de Bazimini « *Bazi-Nguni* » ou « *Ngomeni Bazi* ». L'endroit où sont déposées les offrandes (du riz cuit mélangé avec du lait et du sucre). Dans le bol en aluminium il y a aussi du lait caillé. La feuille de bananier est utilisée en guise d'assiettes. Au milieu (entre le bol et le riz) l'encens est déposé dans la braise. C'est un « *Ziara* », lieu sacré où on organise des rites (culte de « *Wanaisa* » (*Kalanoro*), filles lumineuses, de « *Kokolampo* », nain lutins).

Plusieurs traditions véhiculées par les anciens viennent imprégner l'image de la grotte notamment l'histoire d'un oiseau rouge : Deux petits garçons étaient venus rôder aux abords de la grotte. Ils avaient vu un oiseau rouge perché au-dessus de la grotte. Ils commençaient à lui lancer des cailloux. Touché, l'oiseau s'est envolé. Le lendemain, le garçon était porté disparu. Le village tout entier avait déployé tous leurs efforts pour retrouver le garçon, en vain. S'agit-il d'un conte pour faire peur aux gens de ne pas aller à la grotte ? ou bien c'était une histoire vraie.



Photo 46

Photo 47

Photos 46 et 47 : La grotte de Bazimini « Bazi Nguni ou Gomeni Bazi. C'est un site sacré « un Ziara ». Dépôts des offrandes et le récipient pour mettre la braise et l'encens.

Source : Bourhane Abderemane – photos prises le 28/10/2006

Les offrandes apportées par les adeptes, une fois déposée dans la grotte, sont à la merci des rats et des lézards. Toutefois, les esprits des ancêtres peuvent se métamorphoser en prenant une forme humaine ou animale. Il s'agit du culte animiste, préislamique. Chanudet C. (2000 : 166-167) nous rappelle qu'un certain Challes a décrit en 1690 dans un culte préislamique des fidèles vénérant des rats. Ceci est un culte d'origine indienne semble-t-il. Or ce qui se passe actuellement à Bazimini, s'agit-il d'un culte d'origine indienne ou tout simplement un culte des ancêtres.

***La grotte de Jimilimé : « Fukoni Djindrani » (Région de Ouani)**

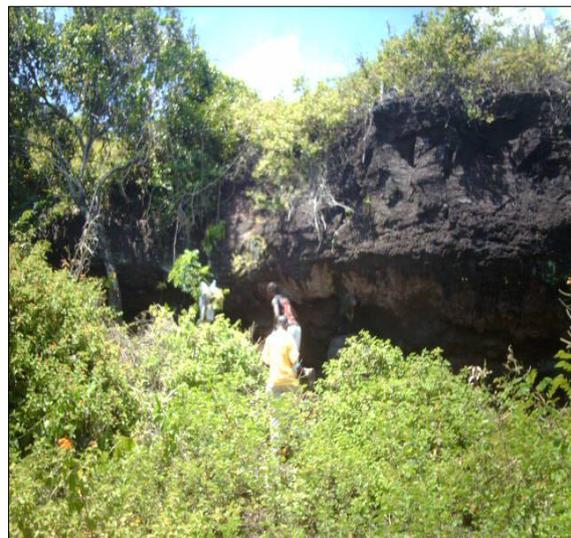


Photo 48

Photo 49

Photo 48 : L'intérieur d'une grotte à Jimilime appelée « Fukoni Dzindrani » (litt. Trou ou Maison de Dzin/Djini). Présence des charbons de bois et de la cendre.

Photo 49 : L'entrée de la grotte « Fukoni Dzindrani » au nord du village

Source : Bourhane Abderemane – photo prise le 12/10/2006

La grotte de Jimilime est toujours utilisée par les cultivateurs et les pêcheurs en cas d'orage. Elle est située sur un plateau surplombant la mer...Jimilimé (village en haute montagne, enclavé jusqu'en

2007). Elle est jusqu'à nos jours, considérée toujours comme le bastion de la sorcellerie. Selon les divers témoignages que j'ai recueillis depuis 1967, tout ce qu'on fait dans la vie est associé aux esprits (cultures de toutes sortes, élevages, circoncision, mariage etc...).

***La petite grotte à Ouani « *Fuko la Hadawo* » (Région de Ouani)**

Cette grotte est toujours submergée par la mer. En haut de la grotte il y a un trou. Quand la vague s'engouffre dans la grotte, elle jaillit à la surface comme un geyser. Au moment du « *Nkoma* », rite pré-islamique introduit par deux familles à Ouani (*Bejani et Comboni*), le responsable du *Nkoma* dépose les offrandes sur la falaise. Il s'agit du riz cuit, plus une brochette de viande sans sel pour les esprits.

Ceux qui avaient osé boucher ce trou étaient châtiés par les esprits (d'après plusieurs témoignages).



Photo 50

Photo 51

Photo 50 :La grotte de Hadrawo « *Fuko la Hadrawo* » un *Ziara* (lieu sacré) à Ouani submergée par la mer à marée haute.

Photo 51 : La grotte à marée basse (ce jeune garçon se trouve à côté du trou).

Source : *Bourhane Abderemane* – photo prise le 12/03/2006

***La grotte de *Tsantsani* (*Ntsantsani*) à Ouani**



Photo 52

Photo 53

Photo 52: L'entrée de la grotte de *Tsantsani* (un énorme abri sous roche).

Photo 53 : L'intérieur de la grotte de *Tsantsani*, visitée par des chercheurs du CNDRS et de l'Université des Comores (Pôle de Patsy).

Source : *Bourhane Abderemane* – photos prises le 12 février 2006

La grotte de **Tsantsani**, est utilisée par les agriculteurs pour se protéger contre les intempéries (pluie, forte chaleur). Elle servait aussi de cachette pour les chèvres en divagation. Durant les années où certains paysans de cette localité chassaient les oiseaux mangeurs des paddy, cette grotte leur servait d'abris pour passer la nuit en groupe, en allumant du feu à l'entrée.

Le propriétaire du Champ, notre guide, nous a laissé entendre que durant la colonisation, les gens étaient forcés de payer obligatoirement l'impôt par tête, même s'ils n'atteignent pas l'âge de 18 à 20 ans. Il suffit qu'on ait une bonne constitution pour être enrolée de force. Alors, on doit payer l'impôt. En cas de rafle, certaines personnes qui refusent de payer « *la tété* » se réfugient à la campagne dans les grottes jusqu'au départ des policiers (*Milisi Mbango*).

***La grotte de Hadawo (Ouani) « un ziara » (Fuko la Hadawo)**

La mer façonne le littoral par une érosion sélective en fonction de la texture des roches en présence. Les grottes peuvent résulter à l'élargissement local des entailles que l'on observe fréquemment à la base des falaises. Les excavations peuvent s'étendre à plusieurs centaines de mètres vers l'intérieur.



Photo : 54

Photo 54 : Visite de la petite grotte de Hadrao à marée basse avec le Professeur Jean-Aimé Rakotoarisoa.



Photo : 55

Photo 55 : Montre le trou sur la grotte. A la marée haute les vagues s'engouffrent dans la grotte submergée et jaillit comme un geyser.

Source : *Bourhane Abderemane – Photos prises le 30 avril 2015*

Ce phénomène géologique s'observe non seulement à Ouani au niveau de la falaise à « *Hadao* » au bord de la mer mais aussi à Mohéli au niveau de la falaise, formant la grotte de Domoni au bord de la mer. Les escarpements, très dangereux, forment une petite grotte à trou « *fuko la Hadawo* » lieu sacré (*ziara*) où il est formellement interdit de boucher le trou. Les offrandes quotidiennes (riz, lait, sucre, miel) et aussi au moment du *Nkoma* (riz cuit plus brochette grillée de viande sans sel) sont déposées à côté du trou. A la marée haute et à chaque déferlement des vagues sur la paroi de la grotte, l'eau de mer qui s'engouffre dans la grotte, jaillit par la cavité comme un geyser.

3.5.1.2. Les grottes situées dans la région de Mutsamudu

*La grotte de « *Drani* » Mirontsy localisée au sud-ouest de la ville



Photo 56



Photo 57

Les deux photos montrent l'intérieur de la grotte de *Drani* en montagne à Mirontsy.

Source : Bourhane Abderemane – Photos prises le 15 janvier 2007

A Mirontsy, dans la région de Dani, on peut observer une petite grotte qui est un lieu de culte « ziara ». Située vers la haute montagne au sud-est de la ville de Mirontsy, sur le flanc de la montagne où coule une source d'eau sulfureuse qui, selon une rumeur casse les bouteilles en verre d'où son nom de « *Maji ya shuma* » c'est-à-dire l'eau de fer. Les gens du village s'en servent pour guérir certaines maladies comme les maux de ventre. Cette source traverse une zone calcaire où des petites galeries ont été formées dont une assez spacieuse où on dépose les offrandes (parfum, pièces de monnaie, des œufs, du riz cuit etc...). On peut observer sous la voûte des petites stalactites. Lors de notre visite en 1998 et 2001, nous avons déposé au CNDRS d'Anjouan des échantillons de stalactite, de l'eau sulfureuse mise dans une bouteille en plastique (l'eau sulfureuse la complètement déformée) et de la poudre sulfureuse que nous avons mise dans une noix de coco évidée.

Cette grotte est utilisée pour les exorcismes et les adorcsismes. La présence des flacons de parfum et d'autres offrandes indique que cette grotte est utilisée pour le culte de *Wanaisa / Kalanoro* (filles lumineuses) et de *Kokolampo* (nain lutin). Selon le petit fils de Plaideau, certains esclaves qui travaillaient dans la concession de son grand père se cachaient ici en cas de fuite. Toute la montagne de Mirontsy était couverte de végétations et de forêts, disait grand-mère. Les gens n'osent pas y aventurer.

***La grotte de *Sumbini* Sangani-Hombo au sud de la ville**



Photo 58 : L'entrée de la grotte de *Sumbini*, à Sangani- Hombo (à Mutsamudu)

Source : *Bourhane Abderemane* – photo prise le 29/10/2006

Cette grotte, submergée par la végétation, était un lieu idéal pour se cacher. Du temps de la colonie où les autorités avaient imposé la loi du travail obligatoire, cette grotte servait de cachette pour ceux qui ne veulent pas aller faire le travail "du mardi" « *Hazi ya talata* » (le travail forcé) pour pouvoir payer leurs impôts. Elle est aussi utilisée par les éleveurs pour abriter leurs bêtes pendant la saison pluvieuse. Durant la période esclavagiste, les esclaves qui fuyaient leurs maîtres se cachaient à l'intérieur de cette grotte.

Lors de nos enquêtes dans le quartier de Mutsamudu appelé « *Muji wa Sangani* » c'est à dire village de Sangani créé par un colon Franco-anglais « Bako » Plaideau fin de XIXe siècle, un de ses fils Monsieur Abasse (qui a embrassé la religion musulmane) nous a raconté que « *quand il était petit, il allait souvent, secrètement et en cachette, rencontrer un vieux makua descendant des esclaves qui travaillaient dans ses plantations à cultiver, récolter les cannes à sucre, dans une grotte où ce vieux habitait. Quand ce makua, qui est aussi le gardien de ce qui restait de cette plantation, attrape un voleur, il le ligote⁹¹ mains derrière le dos et il l'amène dans sa grotte. Quelque fois, il le tabasse avec des morceaux de liane et après, il l'amène voir mon père...* »

⁹¹ Témoignage de Abasse « Malgré son âge très avancé, il avait une force extraordinaire et n'ait peur de rien. Il tenait à la main droite une longue sagaie (*sabuha*) ou (*ntsora*) et un autre dont la manche est plus courte, nouée sur sa hanche. On l'a surnommé « *Bako ntsora* »..... ». Torse nu, il ne porte que le « *shikole* » pour cacher son sexe...

***La grotte des hiboux « *Fuko la bundri* » Sangani-Hombo au sud de la ville**



Photo 59 : la grotte des hiboux « *Fuko la bwindri* » Sangani (Mutsamudu)
Source : Bourhane Abderemane – photo prise le 29/10/2006

3.5.1.3. Les grottes situées dans la région de Bambao-la-Mtsanga

***La grotte de *Hamampundru* à Mro-maji à l'ouest du village en montagne.**

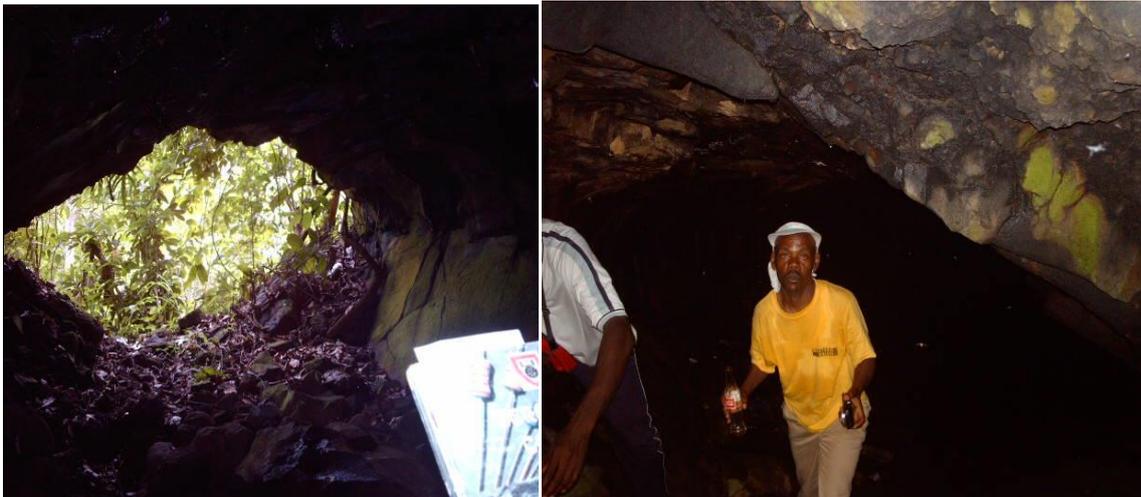


Photo 60

Photo 61

Photo 60 : L'entrée de la grotte de *Hamampundru* à Mro-Maji. Lieu de culte préislamique où on organise la danse des esprits « le *Mdandra* », à chaque année avant la gratte pour se protéger contre les esprits maléfiques et assurer la pérennité de nos produits vivrières. (Photo prise de l'intérieur vers l'extérieur).

Photo 61 : deux agents du CNDRS à l'entrée de la grotte à la limite de la zone éclairée par les rayons du soleil.

Source : Bourhane Abderemane –photo prise de l'intérieur le 01/03/2008

Rappelons que cette grotte est l'une des plus grandes de l'archipel. La population de Mro-Maji organise avant la gratte le *Mdandra*, la danse des esprits en sollicitant les protections des esprits des flots, du feu, des vents etc.



Photo 62 Photo 63

Photo 62: L'entrée de la grotte de *Hamampundru* (vue de l'extérieur)

Photo 63 : L'entrée de la grotte de *Hamampundru*(vue de l'intérieur vers l'extérieur), un sac à dos déposé là.

Source : *Bourhane Abderemane – Photos prises le 12 octobre 2006*

L'ouverture de la grotte a une forme ovoïde de 150 cm de large sur 250 cm de haut. L'intérieur, est en pente douce se prolonge sur une centaine de mètres. Les parois sont intactes, couvertes de mousses et de moisissures. Une petite partie de cette paroi (à gauche, là où l'ouvreur s'assoit) est blanche, due à l'aspersion de parfum et de sciure de santal lors des rituels. La voûte est apparemment intacte. Des roussettes, connues en comorien sous le nom de « *shivwirivwiri* » se sont accrochées sur la voûte plissée.



Photo 64

Photo 65

Photo 64 : Une petite partie de cette paroi (à gauche, là où l'ouvreur s'assoit) est blanche, due au fait que l'officiant l'asperge du parfum et de sciure de santal.

Photo 65 : L'intérieur de la grotte de *Hamampundru*. Un agent du CNDRS Anjouan (chemise blanche) est assis sur une pierre.

Source : *Bourhane Abderemane photo 62 prise en 1995 et photo 63 le 01/03/2008*

Dans la partie où nous avons pu filmer, nous n'avons pas remarqué la présence ni de stalactites comme à Mirontsy (grotte à roche calcaire) ni des stalagmites. Ce qui est frappant, ce sont les roches jonchant le sol où il fallait ramper pour pouvoir passer. A notre avis, il s'agit d'accumulation de débris rocheux lors de la formation de la caverne. Certaines de ces roches sont en forme de dalles plates. Ces dalles ont été aménagées pour déposer les offrandes. Au fond de la grotte, il y a de l'eau sacrée disait le mwalimu ainsi que de la boue argileuse sacrée aussi. L'endroit est très humide dû à l'infiltration des eaux de pluie. La terre est rouge (argile ferrallitique). Il y a aussi quelques tessons de poterie locale. Il faudra essayer de mener une prospection en stratigraphie afin de vérifier l'hypothèse du chroniqueur Said Ahmed Zaki.

***La grotte de Ongoni-Marahani**

UnZiaraoù il y avait une anguille sacrée au nord de la ville.

3.5.1.4. Autres grottes citées par les sources écrites et orales

*Les grottes de Domoni : « **Shihindre** », « **Shavani** », « **Bwe Mtseve** », **JajuMtsangani** » au sud-est de l'île, **Ntsoha** (*Bwe la Drungu*)

*La grotte de « **Suwezi** » à Patsy au sud de la ville d'Ouani.

*Les deux grottes de Jimilime : « **Fukoni Habole** » à l'ouest du village et « **FukoniNkurani** » à l'est du village.

*La grotte de « **Maji ya Kwai** » (litt. L'eau du corbeau) au sud de Mirontsy en haute montagne.

Dans le Nyumakele :

*La grotte de « **Hawuhuni** » Nyumakele au sud de l'île

*Les deux grottes de Shaweni : « **Fuko Djidru** » (le trou noir – *un Ziara*) et (le trou rouge) « **Fuko Ndjunkundru** ».

Dans la région de Sima (à l'Ouest de l'île)

*La grotte de **Ziarani-Sima** (à l'ouest de Sima) vers Mtsangani Sima, introuvable mais relatée par la tradition orale ; là où la population de Sima (enfants, vieux, infirmes...) s'était cachée au moment des affrontements entre les deux fils du sultan Hassan Ben Aissa (1399 ou 1400) Shivampe et Mohamed (*Mshindra*) à l'ouest de l'île.

*La grotte de Bimbini « **Shigogo Foro** » au Nord de la ville

*Les grottes de Moya : « **Bwe Wuvanga** » (submergée par la mer), « **Mdrongoriju** », « **Hajaniyo** », « **Mkandareju** » (Région de Moya) au sud-est de l'île.



Photo 66

Photo 67

Photo 66 : Les chercheurs du CNDRS se reposent devant la grotte à trou de Moya dite « *Mkandareju* », considéré comme étant un lieu sacré (*un ziara*).

Photo 67 : L'intérieur de la grotte béante. A la marée haute, les gens passent dans cette grotte pour atteindre l'autre côté du littoral ; un passage obligé.

Source : Bourhane Abderemane – photos prise le 29 février 2008

Lors de notre prospection, nous avons remarqué la présence de quelques flacons de parfum dans cet abri sous roche. Ce qui montre son utilisation pour organiser des rituels. Un endroit idéal pour les adeptes car le site est situé loin de la ville de Moya.

***La grotte de *Hajaniyo* (au bord de la mer à Moya)**

Cette petite grotte est réputée dangereuse à cause des esprits maléfiques qui y résident. Certaines personnes parlent d'un esprit dit « *Sera* » et « *Sheitwani* » (Le satan). Les gens n'osent pas s'y aventurer à la tombée de la nuit.



Photo 68 Photo 69

Photos 68 et 69 : la grotte de Moya appelé « *Hajaniyo* » un lieu sacré (*ziara*) réputé dangereux. A la marée haute, cet abri sous roche est submergé par la mer (dépôt des petits galets).

Source : Bourhane Abderemane – photos prise le 29 février 2008

***La grotte de *Mdrongoriju*(au bord de la mer à Moya)**



Photo 70

Photo 71

Photo 70 et 71 : La grotte de Moya appelé «*Mdrongoriju*» un lieu sacré (ziara) sur la falaise du bas de la ville.

Source : *Bourhane Abderemane – photos prise le 29 février 2008*

Mdrongoriju est un abri sous roche au bord de la mer. A la marée haute, elle subit les déferlements des vagues qui entraînent des tas d'ordures (des vieux tissus, bouteilles plastiques, sachets etc.). Notre guide, Naouirou, nous a laissé entendre que si quelqu'un est victime de sorcellerie, les *smwalimu duniya* ou *mgangi* viennent ici à *Mdrongoriju* pour organiser l'exorcisme ou encore l'adorcisme.

3.5.2. Usages anciens et perception des grottes

Les grottes étaient considérées comme étant les demeures des esprits. On sait qu'en général, le mal ou l'esprit malin se cache dans les entrailles de la terre dont les grottes ne sont que des exutoires. Les grottes d'autre part ont été le siège de culte agraire. Cela résulte clairement des traditions ancestrales et de survivance encore nombreuses aujourd'hui. La préoccupation de la récolte prochaine, les maladies, les cyclones, est constante. Alors des sacrifices destinés à assurer l'avenir seront faits.

Aux Comores, au fur et à mesure que les migrants arabo-musulmans s'installent dans les villes côtières, d'énormes changements interviennent dans la vie des gens : expansion démographique, nouvelle organisation sociale et de l'espace habité qui engendrent les constructions en dur (Mosquées au milieu de la ville, palais, tombeaux etc.). L'insécurité gagne du terrain accentué par : l'esclavagisme, les conflits dynastiques, les razzias des pirates venant des pays riverains. Dans un souci de sécurité, certains habitants côtiers se déplacent à l'intérieur des îles, vers les hautes montagnes (difficilement accessibles), les plateaux ou les bassins. Ces conflits sont responsables des migrations internes à l'intérieur de chaque île et/ou entre les îles. Les terreurs imposées par les maîtres à leurs esclaves, les violences citadines n'ont-elles pas poussé les gens à se réfugier dans les grottes ?

Les études archéologiques récentes nous permettent de penser que certaines grottes ont été occupées par des humains vivant dans les localités avoisinantes. Beaucoup de traditions reposent sur certaines grottes et qui se sont transmises de père en fils et de génération en génération, mais finissent par être oubliées. Actuellement certaines pratiques traditionnelles se maintiennent encore

vivace dans les esprits des comoriens notamment l'utilisation des grottes comme lieu d'exercice des rites. Ainsi, on observe deux concepts : l'usage ancien et l'usage actuel.



Photo 72

Photo 73

Photo 72 : L'entrée de la grotte de Tsundju

Photo 73 : Présence des ossements dans la grotte de Tsundju (2015)

Source : Ahmed Mze Aboubacar responsable Archives Iconographiques CNDRS à Moroni

La présence des matériaux (les ossements humains ou d'animaux, les céramiques importés, les anciennes poteries locales etc.) au sein des grottes est un marqueur potentiel pour déterminer l'occupation permanente ou ponctuelle (voir la grotte de *Bazi-Nguni* à Bazimini et celle de *Hamampundru* à Mro-maji à Ndzouani ainsi que celle de Ngazidja au Sud: les *grottes Male* et de *Mlali*). Si on en croit à la tradition sur les villes, Bazimini, appelé jadis, *Ngomeni-Bazi* abritaient une population courageuse et vaillante. Elle avait les meilleurs guerriers des sultans (témoignage : *Yini de ingome yatru*). D'après les travaux de Ali Mohamed Gou et les témoignages des traditionnistes, il s'avère que ces *Ngoméniens* seraient les fondateurs de Untsoha, ville côtière, mais aussi des villages nommés « *mwawu ya digo* », « *kondroni* ». C'est une migration de l'intérieur vers les côtes et non de la côte vers l'intérieur comme durant la période Dembeni.

Actuellement les grottes ne servent plus de lieu de refuge comme avant.

3.5.2.1. Grottes comme lieu de refuge

Selon les témoignages recueillis durant mes enquêtes à Sima (Anjouan), la plupart des grottes étaient utilisées en situation de guerre et de révoltes contre les anciens maîtres et les colons pendant les travaux forcés.

A Sima, première capitale de l'île pendant le règne de Fani Ali, un arabe venant de Perse Hassan Ben Aïssa, débarqua en 1399 ou 1400 et fini par épouser la fille de Fani Ali, Djumbe Adia. Toutefois, il a épousé aussi une concubine. Hassan c'est proclamé sultan d'Anjouan et transférait la capitale de Sima à Domoni. Il a eu deux fils : Mohamed (pour Djumbe Adia) et Chivampe (pour la concubine). Après sa mort, une guerre éclaté entre les deux frères et Mohamed surnommé « *Mshindra* » attaquait la ville de Sima où régnait son frère, un vendredi. En pleine prière, ses soldats ont tous massacré ceux qui s'y trouvaient à la mosquée. Mais la population avait eu le temps de cacher les enfants, les vieux et les invalides dans une grotte et l'entrée fut obstruée. Mais après le massacre, il n'y avait personne pour aller les délivrer. Ils ont tous péri. C'est une histoire vivace très connue, mais la grotte est introuvable jusqu'alors. Actuellement les grottes ne servent plus de lieu de refuge...

Selon plusieurs témoignages, à Ouani à Anjouan, quand les milices (appelé aussi « *Milisi Mbango* ») investissent la ville pour traquer les récalcitrants qui ne paient pas l'impôt par tête

(latété) à l'aube, la population a inventé un slogan, un message pour permettre à ceux qui ne sont pas attrapés de fuir et de se réfugier, quelquefois pendant une semaine, dans la forêt ou dans les grottes : Un tel « amène moi un « *trawa* »⁹². Ils rentreront au village après le départ des milices et que le message leur soit envoyé.

Durant le régime sanguinaire du colonel Bacar à Anjouan, les jeunes de la ville de Ouani étaient la cible de ses milices (le FGA). Des jeunes qui n'acceptent pas de se plier au régime sont fréquemment embarqués et torturés dans le sinistre camp de Mirontsy connu sous le nom de « *Pentagone* ». Le même message a été utilisé pour permettre aux jeunes traqués de prendre la fuite vers soit Mayotte, soit Mohéli à bord des vedettes appelées « *Kwasa Kwasa* » ou se réfugier dans les montages.

3.5.2.2. Grottes comme lieu d'incarcération

L'utilisation des grottes comme lieu d'incarcération est étroitement liée à leur usage comme lieux de refuge. A la Grande Comore, lorsque le redoutable *Msubuti* « celui qui ose » et ses hommes attrapaient des ennemis, ils les plaçaient dans l'une des trois grottes. Les tortures dont ils faisaient l'objet pouvaient conduire à leur décès. Il semble que les ossements humains vus au moins dans deux grottes soient ceux des personnes incarcérées puis tués ou qui auraient succombés à la torture ou/et à l'abandon.

En janvier 2008, l'équipe du Réseau des Archéologues Africains, conduite par le chercheur Djibir Salim (Ex-président de l'Assemblée Nationale comorienne) avait découvert une grotte au bord de la mer au village de Domoni, en passant sur une pente jonchée des blocs de basaltes mis à nus par l'érosion et qui peuvent à la moindre erreur déclencher une avalanche. Une zone très dangereuse car la grotte est perchée à peu près à deux mètres du niveau de la mer. Nous étions surpris de voir des squelettes humains (des adultes et des enfants) jonchant à l'intérieur. Chacun de nous avance des hypothèses :

-Ont-ils étaient incarcérés lors des affrontements (inter villageois ou inter-île) ou bien au moment des razzias Malgaches au niveau de l'île, étaient –ils parqués pour être amenés comme esclaves et vendus à Sainte Marie ? Et que les responsables du butin ont été tués et ces malheureux étaient morts de faim, de soif et de froid...

-Se sont-ils cachés dans cette grotte et finis par être massacrés par leurs ennemis? Vue le nombre des squelettes, ils étaient très nombreux à l'intérieur. Le regroupement des squelettes montrent qu'ils étaient effrayés et se laissaient faire...Aucune lutte n'avait eu lieu.

-Peut-être étaient-elles uniquement des femmes avec leurs enfants et leurs bébés ainsi que les vieux et les infirmes, et que les hommes les avaient cachées dans la grotte et s'étaient retournés combattre et qu'ils n'étaient pas épargnés, et que d'autres personnes ignoraient la cachette pour pouvoir les sauver ?... Comme ce fut le cas à Sima à Anjouan.

3.5.2.3. Grottes comme lieu d'exercice de rites et tabous

A Anjouan, les grottes ont été considérées comme étant la demeure des ancêtres, de Djinnns donc un lieu saint, un lieu de culte et de recueillement, un *Ziara*.

D'ores et déjà, on se demande si les rituels effectués sur ces sanctuaires (*Ziara* ou *Ziara*/lieu saint) ne sont pas associés au culte des ancêtres, en ce sens que, selon les traditions historiques locales à certaines époques « *A Anjouan, [...] la population était fétichiste, [...] une grande partie vivait dans des grottes ou cavernes...* » Allibert C. (2000:16) et Robineau C. (1966: 34).

⁹²Sorte de petit ou grand panier ou soubik qu'on utilise pour mettre ce qu'on veut amener chez soi. Mais aussi le terme « *trawa* » veut dire aussi fuyez ou prenez la fuite ou sauve-toi. Les gens tirent sur ce mot pour informer ceux qui sont concernés du danger qui existe pour qu'ils puissent se sauver : *traaaaaaawaaaaa !!!!*

Cette répartition résidentielle a-t-elle un rapport avec la « primitivité » des uns et le caractère « civilisé » des autres, exactement comme à Madagascar, la Grande île toute proche, où on rapporte que « *les autochtones Vazimba vivaient dans des lieux sauvages (broussailles, grottes, etc.), alors que les nouveaux venus avaient des maisons? Il faut savoir que le système de représentation religieuse mais aussi historique des Malgaches et celui des Comoriens présentent beaucoup de points communs, car sur les hautes terres centrales malgaches, on rend des cultes aux esprits des autochtones Vazimba, une population vaincue selon les traditions historiques locales, dans leurs présumés lieux de résidence* » (Rakotomalala M. et al: 2001: 57-60). A priori, les rites effectués dans la grotte de *Hamampundru* par les Anjouanais sembleraient aller aussi dans ce sens.

Outre les mosquées, chaque localité possède généralement d'autres lieux de cultes publics (*Ziara*) où on honore les esprits autochtones (humains ou ceux de la nature).

« ... Ces demeures de génie sont des tourbillons dans les courants marins et les fleuves, des dépressions ovales du terrain, des marées, des sources, d'énormes blocs de rocher, des escarpements, des arbres extraordinaires, bref tout ce qui, dans le domaine géographique, végétal et minéral, frappe plus particulièrement l'imagination et est plus ou moins mystérieux » J. Poirier cité par Jaovelo-Dzao (1996 :206).

Les villages de Koni Ngani, Koni Djodjo et Mro-maji (Région de Bambao la Mtsanga ont leur lieu de culte: la grotte de *Hamampundru* littéralement (*Ha* – chez, *mam* [a] – mère, *pundru* – muet = chez la maman muette ou encore chez la mère qui ne parle pas c'est à dire le ventre de maman (qui symbolise le « sous terre ») et qui était devenu tellement célèbre que tous les adeptes convergeaient sur ce *ziara*. Les wazungu l'appellent « la grotte du cheval ».

Dans ce lieu sacré, la population de Mro-maji organise chaque année un rituel appelé *Utamaduni* c'est à dire notre culture en honorant et en demandant la protection du grand esprit « *Bako Hirizi* » (le grand talisman c'est à dire l'esprit protecteur). Sous la direction de l'Ouvreur, et une fois en transe, les gens quittent le village et entre dans la grotte où ils dansent le « *Mdandra* » (la danse des esprits) après les incantations du chef, l'Ouvreur ou l'officiant.

A l'intérieur et au fond de la grotte, il y a une source d'eau potable qu'on peut boire (intarissable disait l'ouvreur responsable adjoint du rituel) et de la boue argileuse que l'ouvreur qui est un tradipraticien, distribuent avec l'eau au moment du rituel en respectant les interdits et les tabous.

Quant aux villages de Bazimini et Koki, ils ont leur propre lieu de culte: *Ngomeni-Bazi* ou *Bazi Nguni*, une grotte. Certaines personnes l'appelaient « la grotte aux rats ». C'est un site historique majeur. Grâce aux diverses enquêtes menées, nous avons pu constater son importance. Dans cette grotte fortement fréquentée, beaucoup de gens viennent y faire des prières et des sacrifices en honneur aux esprits avant d'organiser quoi que ce soit: mariage, naissance, circoncision, maladie etc. Ainsi à chaque visite, on y trouve du lait et du riz cuit dans un petit plat en argile, quelque fois du lait caillé. La tradition rapporte que les esprits se transforment en rats et/ou en lézards pour venir consommer les offrandes. A ce rythme, au fil des siècles, on y trouve beaucoup de céramique et des poteries locales.

A Mirontsy, les gens organisent les mêmes rituels qu'à Bazimini dans la grotte de *Drani*.



Photo 74 : la grotte de Drani à Mirontsy un Ziara(lieu sacré)
 Source : Bourhane Abderemane _ photo prise le 15/01/2007

Les rites effectués aux alentours et à l'intérieur de la grotte n'ont pour but que de chercher un équilibre de cohabitation entre les esprits et les hommes. D'autres esprits habitent aussi les grottes : par exemple : *Kokolampo*, *Wanaisa*, *sera* (esprit fondamentalement mauvais) etc...

Les danses traditionnelles permettent la communication entre les humains et les djinns. A Ndzouani, il existe plusieurs danses accompagnées de plusieurs sortes d'instruments traditionnels qui permettent d'invoquer les esprits des djinns en vue de solliciter leur concours à tout le niveau : Le *Nkoma* (demande de protection) à Ouani, le *Trimba* (fête agraire et demande de protection) à Nyumakele, le *Mdandra* (danse des esprits) à Ouzini et Mro-maji.

3.5.2.4. Grottes comme lieu d'enterrement



Photo 75



Photo 76

Photo 75 : montre l'entrée de cette grotte découverte en 2015 dans la région de Mbadjini à Tsoundzou (Tsendju) à 256 m d'altitude au nord-est de Sima-Amboini

Photo 76 : A l'intérieur de cette grotte, on voit nettement des ossements. Les victimes ont-ils étaient surpris par les éboulements d'une partie de la voûte en se cachant dans la grotte ?

Source : Ahmed Mze Aboubacar responsable Archives Iconographiques CNDRS à Moroni

Durant notre prospection dans les différentes grottes de Sangani à Hombo (Mutsamudu), nous avons rencontré le dernier fils de la famille Plaideau. Ce dernier n'a pas voulu qu'on cite son nom. Notre informateur nous avait raconté un peu la vie des esclaves dans la plantation de son père. Il nous a laissé entendre que son père lui avait dit un jour que deux esclaves qui portaient des tatouages, mort de suite de malaria, avaient été enterrés par les siens dans l'une des grottes de Sangani. Mais il ne sait pas laquelle. S'agit-il de la grotte occupée par « *Bako ntsora* » (le vieux aux sagaies)?

Beaucoup des traditionnistes racontaient que durant la période esclavagiste, certaines populations noires enterrent leurs morts dans les grottes. Gevrey en parle:

« *J'ai eu, dans une intrusion criminelle, l'occasion de faire exhumer un Makoua. Le corps, enveloppé d'une toile cousue, avait été descendu dans une fosse orientée N-S et profonde d'un mètre environ; dans la paroi occidentale, on avait creusé une espèce de grotte ou gisait le corps, allongé, posé, sur le côté gauche la face tournée vers l'Orient; l'ouverture de la grotte avait été fermée par une moitié arrondie de pirogue qui achevait de recouvrir le corps à côté duquel on avait déposé du riz, dans un fragment de sa joie, et un petit pot qui avait dû contenir un liquide* » (Gevrey A. 1997 : 50)

3.5.3. Croyances et expériences concernant les esprits

Le terme de *djinni* (singulier de *madjinni*) regroupe de fait plusieurs catégories d'esprits : Les *patrosi*, les *mugala*, les *shenge*, les *maromba* (singulier : *tromba*) etc.. Les noms les plus répandus des *madjinnis* sont : *Djinni Bahari* (signifie djinn de la mer, de l'océan), *subiyani*, *songo mnara*, *mkitimiri*, *shetwani*, *msomali* etc. *Djinni bahari* est un esprit qui vient effectivement de la mer. Il est connu pour sa brutalité et son costume rouge, le *Bendera*. Il aime le sang et boit celui des animaux qui lui sont offerts. Il danse au rythme de « *Mgala* ». Seul le *Fundi wamadjini* (le maître de djinn) est capable d'entamer l'exorcisme des malades.

Le *Sera* (*Masera*) est une sorte de djinn sauvage jugé très dangereux et très redoutable. Habitant dans la brousse, il peut se métamorphoser et prendre différents aspects d'où on parle de « *masera mtumama* ». Ils sont qualifiés de diable, ennemi juré de l'homme, il ne fait que les égarer et leur créer des ennuis. Quand la folie atteint un individu, on le qualifie de « *mwendja masera* » (l'homme qui a le diable). Les *Sera* ignorent l'islam. Même les djinns amis des hommes les chassent dans les foyers. Ils habitent dans la brousse. Ils sont attirés par le sang et la couleur rouge. (Bouffart-Klein 2002 : 235 ; Sultan Chouzour 1984 :106)

Le *mufu* est un esprit de mort. Animé de bonnes ou de mauvaises intentions. Il est capable de posséder des hommes et des femmes comme dans le *Tromba* malgache. Il rend les gens très malades surtout quand il est envoyé par quelqu'un. Il peut tuer quelqu'un. Il peut aussi avoir de bonnes intentions, signifier son assistance dans les grandes cérémonies familiales. Animé d'une mauvaise intention, il garde le mutisme et ne parle que par contrainte du djinn ou du tradipraticien qui le chasse. (Bouffart-Klein 2002 : 235)

Les esprits djinns, reconnus par le coran sont des êtres capables de se transformer et de prendre l'apparence de n'importe quoi.

Les témoignages de Halid Abdallah Abderemane (fils président *Zaglot*) habitant Ouani, nous a confirmé qu'un jour, revenant de la pêche seul en pleine nuit et que la mer s'est retirée de plusieurs centaines de mètres, il se mit à pleurnicher en disant qui peut l'aider à tirer avec lui la pirogue jusqu'au bord de la plage. Tout d'un coup, une bourrasque l'a frappé en plein visage et il a vu une main tendue sans corps. Sans se poser de question, il lui a donné à tenir le petromax (grosse lampe à pétrole). Halid a tiré de toute ses forces sa pirogue jusqu'à la plage et il est revenu récupérer son

petromax. La main a disparu tout d'un coup. Notre informateur se posait mille questions. Pour aller chez lui, il doit traverser une route, passer à côté de la mosquée de vendredi, puis traverser une ruelle jusqu'à Pangahari. Là où est située sa maison en dur (reste de l'ancien palais « *Djumbeku* »). La lune commençait à se lever et à mi-chemin, elle voit une silhouette assise sur une grosse pierre, à cette heure-là. Sa tête est couverte des bouquets de fleurs et elle portait la tenue traditionnelle (*Gawni*), mais il ne voit pas son visage. Arrivé chez lui, vers 2 heures du matin, il a accroché son « *Shibahatsa* » (panier tressé avec des nervures de feuilles de cocotier) à la cuisine. Mais le matin, il a trouvé tous ses poissons avec leurs yeux arrachés.

Vers 8 heures du matin, Halid nettoyait sa pirogue en racontant à ses collègues pêcheurs ce qu'il a vu la veille. Un de ses amis lui avait dit : « *Eh bien, tu l'as échappé belle. C'est vrai ce que tu as vu. Tous ceux qui avaient été attirés par l'odeur de ses fleurs et couchés avec elle, étaient trouvés morts sur le champ couvert d'excréments. Est-ce que tu n'es pas au courant de ces histoires ? C'est un djinn redoutable qui se déguise en femme. Si elle est tombée amoureuse de toi et que tu refuses de coucher avec elle, elle te tue. Faites attention cher ami !* ». Notre informateur avait répondu, je cite : « *Si, ma grand-mère me l'avait racontée, mais je ne croyais pas* ». Ses amis lui avaient conseillé de ne pas s'aventurer seul la nuit car il peut voir d'autres choses pires encore.

De nombreux travaux corroborent ce type de témoignage (Rajaonarimanana N. (1985 : 126). (Josy Cassagnaud 2010 : 88-94)

Ainsi pour les Arabes, les djinns rassemblent tous ceux qui sont invisibles et mystérieux dont certains auteurs racontent des histoires fabuleuses et inimaginables. Les djinns arabes sont aussi maléfiques, habitent dans des endroits sales et sauvages ainsi que dans les sous-sols. Devant les êtres humains, ils peuvent se transformer et prendre la forme d'une tête de chat ou le buste d'un homme et les jambes minuscules ou ceux d'un âne. Parfois, il peut aussi prendre la forme d'un être humain, d'un animal et surtout la forme d'une belle femme (ce que l'un de notre informateur nous avait raconté) pour séduire les hommes qui s'approche d'elle et la conduit à sa perte⁹³. (cf Chanfi Ahmed 2002 : 168) « *Les deux termes coraniques ġānn (Coran, XV, 27, LV, 15 39...) et ġinna (Coran VII, 184, XI, 119, XXXII, 13, XXXVII, 158...), qui en sont dérivés, désignent aussi des êtres invisibles et mystérieux. C'est la raison pour laquelle le mot ġinnait aussi chez les anciens Arabes, à la fois le démon (šaytān plur. Sayātin = satan) et l'ange malak plur. Malā'ika* » (Ibid)

Dans la culture swahili les djinns sont des êtres invisibles certes et mystérieux mais qui apportent des bienfaits aux humains. Leurs rites de djinns relatifs à la possession sont imprégnés d'un mélange d'éléments culturels et de croyances de ces deux sociétés. Les différents esprits mettaient toujours à l'épreuve celui ou celle qu'ils choisissent comme siège. La personne devient tout à coup malade, son état de santé s'aggrave malgré les médicaments reçus à l'hôpital. Elle s'alite durant toute sa maladie et consulte à la fin les *mwaliimu* spécialistes. Ce dernier, après avoir consulté le monde de la géomancie, lui apprend qu'elle est possédée par un djinn et qu'elle doit procéder à une cure de guérison en organisant une cérémonie de *Ngoma za madjinni*. Au cours de cette cérémonie, le djinn apparaîtra, la personne va se mettre en transe et va danser. On dit que « *li djinni y zinisa y shiri shahe* », c'est-à-dire que « le djinn a fait danser sa chaise », la personne qu'il a possédée ; son siège. On s'est rendu compte que d'autres personnes qui ne sont pas du tout malade, se mettaient en transe et dansaient aussi pour le plaisir et la satisfaction de leurs djinns. Dans le cas contraire, ils peuvent manifester leur mécontentement en provoquant des complications de toutes sortes à leur siège.

Chanfi montre ici le contraste entre les djinns Swahili et ceux des Arabes : « *Ainsi, donc, pour les Swahili, les djinns sont des êtres invisibles et mystérieux qui vivent dans un monde à part comme le*

⁹³Nous avons recueilli beaucoup de témoignages concernant la Citadelle de Mutsamudu. A partir de 23 heures 30, une belle dame apparaît avec des bouquets de fleurs sur la tête et charmaient les hommes. Ceux qui avaient couché avec elle ont péri de leur vie. Elle s'appelait « *Bweni Fatima* » *sineju* (c'est le nom de l'endroit où la Citadelle a été construite).

sont les djinns arabes. Ils sont, a priori, bienfaisants, contrairement à ce qu'ils sont chez les Arabes où ils sont a priori malfaisants. Les deux devins spécialistes consultés sont nommés soit *fundi*, soit *mwalimu* soit *mganga* (ou *mgangi*⁹⁴). En général, quand on parle des djinns swahilis on utilise le terme générique d'« esprit » (*spirits* en anglais) ou celui de *masheitani* (sing. *Sheitani*) [et que] les *ngoma* des esprits = *ngoma za sheitani*... » (Chanfi Ahmed A. 2002 : 169-170-171).

En deuxième lieu, on parle des djinns africains qui sont en rapport avec le paganisme et la sauvagerie. Ces djinns portaient soit des noms d'animaux, soit des noms des groupes ethniques tels que *Simba* (le lion), *Makua*, *Nyamwezi*, *Makonde* etc. Il y a aussi les djinns Masai qualifié par l'imaginaire sociale de fort, agressif. Ce sont des djinns d'arrière-pays, *bara*.

Au niveau de la côte, les djinns les plus cités par les swahiliens sont les djinns *subiyani* (qu'on rencontre aussi aux Comores et dont l'imaginaire sociale comorienne lui attribue une apparence de cyclope, c'est-à-dire qui n'a d'un œil sur le front) et des djinns *Nyinka* (ou *Midjikinda*/ *Mijikinda*) qu'on rencontre en brousse, dans des terrains sauvages non cultivés. Cette population est venue vraisemblablement aux Comores vers le VIII^e siècle (Walker Ian 2000 : 20) plus particulièrement à la Grande Comore. Ces deux catégories de djinns sont considérés comme étant sauvage, sale, païens. Ils sont aussi anti-islamiques.

Plusieurs témoignages des vieux, des *wangani* (tradipraticiens) et des *mwalimu* (maîtres-guérisseurs) s'accordent à dire que la société des djinns ne diffère pas du tout de celle des hommes car pour se multiplier, ils doivent se marier, élever leur progéniture comme les humains en font afin d'assurer la relève. Car tous ceux qui ont été créés par Dieu disparaîtront un jour. Nul n'est éternel dans ce bas monde répétaient les *fundi* quand ils haranguaient les fidèles au moment des *Maindhwa* (sensibiliser les gens à ne pas faire du mal) sur tel ou tel aspect de la vie. Donc les *shetani*, les *djinns* sont aussi appelés à mourir, à disparaître un jour. Comme les humains, ils peuvent mourir s'ils sont agressés ou si la divine Providence en a décidé ainsi. Mais aussi, s'ils sont persécutés par d'autres djinns plus puissants dans un lieu de culte, considéré comme étant un intrus. La disparition d'un djinn est un sujet d'inquiétude pour ceux qui avaient l'habitude de vivre avec lui notamment son « siège », car il ou elle est dépourvu de son système d'immunité. Ces gens deviennent vulnérables aux attaques des tradipraticiens. Un *djinn* peut être tué aussi, si son maître l'envoie pour aller jeter un sort à quelqu'un ou pour aller le tuer.

La victime dépossédée de ses facultés, incapable de réagir et de comprendre ce qui lui arrive, s'épuise la nuit dans un cauchemar sans fin, consulte un spécialiste qui l'envoie rencontrer un maître guérisseur qui procédera à un rite de prise de contact. Couvert de la tête au pied d'un tissu blanc portant une marmite chauffée contenant des plantes médicinales, le *fundi* lui fait inhaler le contenu

⁹⁴ Il y a, bien sûr, des nuances de sens dans ces termes, mais elles ne sont pas souvent prises en compte même par les autochtones. *Fundi* est un terme swahili probablement d'origine bantoue. Il n'est pas arabe comme certains l'ont soutenu ; c'est le cas de K. Larsen (*Spirit possession as historical narrative*, p. 135). *Mwalimu* vient de l'arabe *mu' allim* (maître d'école primaire). Alors que le *fundi* désigne le devin en général sans plus de précision, le *mwalimu* évoque, de part son origine arabe, le devin qui utilise les écrits de la géomancie arabo-islamique. Parfois il désigne le ' *ālim*. Et les *walimu* (sing. *Mwalimu*) d'un village désignent l'ensemble des « *uléma* » du village en question. Il est, dans ce cas, synonyme de *mashiyoni* (plur. *wanaviyoni* ou *wanazyoni*). Le *mnashiyoni* au sens premier est l'élève, le *tālib al-' ilm* (le talibé de l'Afrique occidentale). *Mganga* (ou *mgangi*) est le terme utilisé dans l'Afrique des langues bantoues pour désigner le guérisseur Il a, aux Comores, une connotation très péjorative, parce qu'il désigne soit le devin qui provoque le mal, soit n'importe quel devin spécialiste. Il existe un autre terme c'est le *twabibu* c'est-à-dire le spécialiste de ce qu'on appelle *at-tibu anabawi* (litt. médecine prophétique). C'est ce genre de médecine du Moyen Âge musulman que les musulmans considèrent comme étant celle que le Prophète Muhammad a pratiqué. Le *twabibu* est pour les Arabo-Musulman, ce que le *mganga* est pour les Bantous. (Voir note, n° 224 :169, Chanfi Ahmed, 2002 : 169) Chanfi parle aussi de *wangani* : « *Waganga* est le pluriel de *mganga*, c'est-à-dire le guérisseur dans beaucoup de langue bantoues. Il peut aussi signifier, comme aux Comores, le spécialiste qui a le pouvoir autant de guérir que de rendre malade » (A. Chanfi 2002 : 175)

de cette marmite sous forme de vapeur ardente et suffocante, jusqu'à ce que le patient soit en transe. Alors, profitant de cette crise de possession, le maître-guérisseur interroge le djinn inconnu et s'entretient avec lui. A ce moment-là, le djinn s'exprime par la bouche de la personne qu'il possède ; soit pour exiger des offrandes, des sacrifices ou proscrire un interdit, soit aussi pour rappeler qu'une observation n'a pas été prise en compte, ce qui nécessite réparation et offrande. Or quelque fois, l'intrus reste muet et ne collabore pas avec le maître-guérisseur. Dans ce cas-là, le guérisseur prend la décision de l'expulser par la force et lui envoie des djinns aussi puissants que lui pour le carboniser.

3.5.3.1. Les djinns

Malgré l'Islam, il subsiste toujours des pratiques traditionnelles qui se maintiennent encore dans le présent ; surtout dans les zones habitées par les autochtones. On considère les grottes comme un lieu thérapeutique et un lieu d'exercice de rites ; tel est l'usage actuel de ces abris sous roche.

Quelques grottes sont utilisées comme lieu de soin où deux catégories d'êtres se rencontrent : l'un surnaturel c'est-à-dire les Djinns et l'autre visible les humains. Les Djinns occupent une place très importante dans la société comorienne. Pour les comoriens, toutes maladies sont le fait d'une cause extérieure attribuée souvent aux esprits maléfiques. Comme l'écrit sultan Chouzour « *[les djinns] constituent un élément indispensable à la rationalisation et à la structuration du monde humain et matériel tel que conçoit le comorien. Ils offrent ainsi à la communauté un recours commode pour rendre compte de façon cohérente, et donc sécurisante, de tout un ensemble de phénomènes liés à la maladie, à la mort, aux cataclysmes naturels et d'une manière générale de tout ce qui au niveau de l'individu comme de la société est source d'angoisse. De ce fait, ils représentent un facteur capital de régulation et d'équilibre des tensions de toutes sortes de nature, tant individuelle que collective* ». (Chouzour S. 1994 : 63-64)

Chouzour nous montre les liens étroits qui unissent les Djinns et les humains aux Comores. Il rapporte que ces esprits peuvent se constituer en famille. A ne pas oublier que la tradition véhicule l'idée qui fait que les premiers habitants des Comores étaient des djinns. Des fundi disent même que des gens ont épousé des djinns qui les ont rendus très riches. Tous les emplacements censés appartenir à des esprits, occupés par les humains sont toujours régis par des pactes à respecter. C'est le cas du Nkoma et du Trimba: " *[...] Les djinns se marient entre eux, et dans certains cas on parle même de mariage avec ses humains... Ces djinns vivent parmi les hommes dont ils ont adopté le mode de vie... La tradition a retenu que les premiers habitants de l'île ont été les djinns, qui n'ont autorisé les hommes à les rejoindre que sous certaines conditions, notamment l'attribution du jour aux humains, la nuit devenant le royaume des djinns... Ces indications empruntées à la légende ou à la tradition... témoignent des liens étroits qui unissent les hommes et les djinns et montrent à quel point ces derniers sont intégrés dans le devenir des humains auxquels ils sont intimement liés. [...] Les liens étroits unissant les hommes aux djinns est la connaissance parfaite des lieux de résidence de ces compagnons invisibles, lieux où l'on se rend généralement lorsqu'il s'avère indispensable d'établir certaines relations particulières.* (Chouzour S. 1994).

Les djins étant attestés dans le Coran, les relations avec eux font partie des pratiques les plus syncrétiques avec l'Islam. Selon Narivelo Rajaonarimanana, dans le traité sur les djinns d'après le manuscrit du musée des Arts Africains et Océaniens, à propos du cycle de légendes de Salomon de la littérature magique et talismanique des anciens Arabes, nous donne une description morphologique des *Jiny* selon le concept du monde et la pensée médico-magique des Antemoro et qui se ressemblent fort au concept du monde Comorien et à leur vision vis-à-vis de la religion islamique.

« *[.....] Chaque Djinn a sa façon d'agir et chaque folie a ses caractéristiques. Ainsi dès qu'un malade révèle un trouble qui échappe à l'entendement (c'est-à-dire lorsqu'il a des comportements déviant), l'Ombiasa attribue la responsabilité de ces actes à un djinn. Il identifie alors l'esprit suivant le comportement du malade et confectionne la formule appropriée pour l'expulser.*

Ces maladies apportées par le jiny sont guéries par exorcisme, en mettant au cou du malade un talisman contenant une formule magique... Pour certaines catégories des djinns, le texte ajoute d'autres remèdes utilisant des substances humaines ou animales (lait humain, fiel de perroquet, lait de chatte).

Quelque fois aussi, il y a un interdit à observer (par exemple ne pas manger du poisson pendant trois jours). La plu part des Jiny... porte des noms » (Rajaonarimanana N. 1985: 125-150)

Rajaonarimanana évoque le « hirizi » qui fait partie de la médecine Antemoro. Les Comoriens en utilisent aussi pour se protéger contre la sorcellerie : « [...] Il ne faut pas oublier que l'usage du talisman, soratsy ou hirizy, est seulement un des pôles de la médecine Antemoro, les autres étant l'usage de la prière Doa ou tibo, des sacrifices et d'offrandes dits sadaka, qui sont accompagnés de faly (interdit) et des plantes médicinales... ». Rajaonarimanana N. (1985 : 126).



Photo 77



Photo 78



Photo 79



Photo 80

Photos 77, 78, 79 et 80: Montrent les différentes sortes de « hirizi ».

Source : Bourhane Abderemane – photos prises le 21/08/2012

D'après Youssouf Andili⁹⁵, l'un de mes informateurs, descendant de la famille *Komboni de Mlimani* (Ouani) témoigne sur le rôle prépondérant joué par les ancêtres : « S'il y a quelqu'un qui est gravement malade et qu'on n'arrive pas à le guérir, on l'amène à Mlimani et on le laisse là-bas, les

⁹⁵YOUSOUF Andili né en 1968 à l'hôpital de Hombo, un de mes informateurs de la famille *Komboni* à Ouani Anjouan. Enquête réalisée à Ouani le 22 Août 2003 – durée 29 mn 01s – CD ROM Cote 2AV012

tradipraticiens invoquent l'esprit des anciens et quatre-vingt pour cent de chance, le malade guérissait après trois jours ou une semaine de traitement. Un secret qu'on n'arrive pas à expliquer ».

Sophie Blanchy donne son point de vue (en parlant de Mayotte): « *Dans certains milieux traditionnels, le ou les djinns familiaux, qui possèdent la mère par exemple, sont de véritable membre de la famille, craints mais aussi utilisés comme auxiliaires. De même que le mwalimu peut avoir un djinn, et le laisser travailler à résoudre les problèmes qu'on lui soumet, ainsi un djinn « montant » sur un membre de la famille peut, lui aussi, donner des consultations fréquentes sur les problèmes de la vie ».* (Blanchy S. 1988 :306)

Si on en croit les témoignages de personnes dignes de foi, qui parlent souvent des gens ayant épousé des djinns femmes. Certains avancent même des noms de personnes habitant dans leurs propres villages. D'autres véhiculent la légende d'une femme *djinn* qui a été épousée par un humain et a donné naissance à des jumeaux ou jumelles ou triplet. La maman a amené un de ces enfants en laissant l'autre ou les autres au père. On rencontre ses histoires surtout à la Grande Comore, à Domoni (Anjouan) etc. En voici un de ces légendes :

Domoni n'est habité que par des hommes. Aucune femme n'a accompagné les nouveaux venus et ces derniers n'ont jamais pu obtenir de leur chef, l'autorisation de prendre femme dans le pays.

Selon la légende, le premier qui se marie a rencontré son épouse, dans la mosquée Mkiri *Wa Mritsini* venant de la mer par une nuit noire. Il a pu obtenir du Fani, la célébration de son mariage avec cette femme étrangère comme lui. Dès qu'elle est enceinte, elle disparaît et ne revient que plusieurs mois plus tard avec deux jumelles qu'elle remet à son mari. Elle lui informe qu'elle a mis au monde trois filles mais qu'elle a gardé la troisième pour elle et sa famille. Elle lui explique comment élever les deux enfants en lui prescrivant de nombreux interdits concernant leur nourriture et notamment la consommation de certains poissons. La femme repartit vers la mer pour une destination inconnue. La légende veut que cette première femme de Domoni soit un *djinn*...

A Ouani, la même histoire nous était racontée par deux de nos informateurs, mais nous n'oserons pas rapporter ici leurs noms. Selon eux, l'homme était pauvre et ne vivait que de ses ressources agricoles et de la pêche. Au bout de quelques années, on s'aperçoit qu'une évolution significative se fait sentir et qu'on ne sait pas d'où viennent ses ressources. L'homme était polygame. Une de ses femmes est plongée dans la religion tellement qu'elle a ouvert une école coranique « *Banga la shoni* ». Les signes de richesse apparaissent au grand jour : construction en dur, mise en place d'une unité d'alambic, fabrication d'une énorme pirogue à voile, achat de terrains etc. On s'est rendu compte que chaque troisième jour, il va seul à la mer avec cette énorme pirogue sans « *mwana maji* » (aide pêcheur), en pleine nuit, qu'il vente, qu'il pleuve. Les gens sont intrigués et veulent en savoir d'avantage. Autres remarques, c'est que l'homme, une fois qu'il passe chez la femme « religieuse », cette dernière tombe bizarrement malade et souffre beaucoup. Elle a fini par accepter d'aller consulter un *mwalimu* (un *mgangi*) qui l'a informé que son mari a une relation avec une djinn. La dame avait raconté à ses amies qu'une fois que son mari partait en mer, elle le voit en rêve entrain de causer avec des êtres qu'elle ne connaît pas. Quand elle demande des explications à son mari, ce dernier se fâche et sort. Il arrive un moment où l'homme (le mari) ne passe plus voir sa femme et l'abandonne sans pour étant la répudier. La femme djinn ne tolère pas que l'homme soit en contact du Coran qui le rendait vulnérable. L'information circulait en ville que l'homme est bel et bien en relation avec des esprits djinns qui l'ont rendu riche. Mais une fois que l'homme est décédé, certains de ses biens ont disparus à l'exception des maisons en dur et des terrains. Depuis les malheurs ne cessent de frapper cette famille.

On voit, à l'issue de cet exemple qu'une relation homme/djinn est possible. Un témoignage impressionnant de la victime même (Cheikh Loutfi Abdourohime, un des membres de notre classe d'âge), a vécu la réalité au bord d'une falaise où il est parti pêcher dans un village de la Grande Comore. Nous allons essayer de relater son histoire qu'il nous avait racontée lors d'un festin « *shungu* » entre classe d'âge en mai 1997 : Parti comme d'habitude pêcher sur une falaise en bord de mer une nuit de pleine lune, il a jeté sa ligne à la mer et tout d'un coup, la ligne s'est tendue. Signe que le poisson a mordu à l'hameçon. Loutfi tirait de toute sa force s'imaginant qu'il avait attrapé un gros poisson. Mais après mille efforts et une fois que la ligne est sortie de l'eau, quelle était sa surprise de voir un tout petit poisson accroché à l'hameçon. Déçu, il l'a dégagé et l'a balancé à la mer. Notre ami, pêcheur de fortune commençait à se poser des questions sans réponses. « *Je n'ai jamais vu ça... C'est quoi ça ?* ». Il a lancé une deuxième fois sa ligne à la mer en pensant toujours à ce qu'il venait de subir. L'histoire s'est répétée une deuxième fois et une troisième fois. En examinant le même petit poisson, il avait senti qu'on lui tape sur son épaule gauche. Mais il n'a pas réagi. Il était branché sur ce petit poisson qui lui avait tant tiré sur sa ligne. Il l'avait balancé à la mer et en retournant pour voir qui lui avait tapé sur son épaule, il était resté stupéfait. Une grosse femme noire se pointait devant lui. « *Qui est ce ? D'où venait-elle à cette heure-ci ? Que voulait-elle ?* », disait Loutfi désespéré complètement. La femme inconnue répondait à toutes les questions comme si elle lisait dans la pensée de Loutfi. Il commença à réciter des versets de Coran, sachant qu'il est devant une femme djinn. Avec une voix posée, la femme lui répondait : « *Je viens de très loin, je n'ai pas peur de rien. C'est moi qui ai tout fait pour mesurer ta force. Je veux que tu sois mon mari. Je peux t'amener chez mes parents. Ce n'est pas la peine de lire les sourates, j'en connais beaucoup plus que toi, humain !* ».

Loutfi, la gorge serrée, répondait timidement à cette créature. « *Laisse-moi le temps d'aller réfléchir car tu sais très bien que je suis marié et j'ai des enfants* » disait-il. La femme répliquait : « *Je sais que tu mens et que tu ne viendras plus ici... Toutefois je ne te lâche pas ... Tu dois m'épouser* ». Après quelques discussions (dialogue de sourd), elle a accepté que Loutfi s'en aille, mais elle n'abandonnait pas son désir.

La même nuit, une fois arrivée chez lui, la femme djinn l'attendait devant la porte. En l'absence de sa femme, elle est dans la cour tout de suite. Finalement, il en avait parlé à son fundi, son maître coranique qui, le jour « j », avait procédé au rituel d'expulsion de la femme djinn. Cette dernière n'est jamais revenue et Loutfi avait abandonné la pêche nocturne.

3.5.3.2. Mauvais sort sahiri

Le « *sahiri*, ar. *Sihir* »(plur ; *Masahiri*) est un mauvais sort introduit dans le corps de quelqu'un pour lui faire du mal. C'est un objet maléfique composé de divers ingrédients : rognures d'ongle et cheveux de la future victime, clous, morceaux de verre, terre d'un cimetière, morceau de vêtement de la future victime, os d'un animal ; le tout enveloppé dans un tissu rouge.

La victime tombe bursuement malade, n'arrive plus à marcher quelque fois, ni manger ou même avaler quelque chose. Alors on consulte un expert ou un géomancien pour lui demander la cause de cette souffrance insupportable. Celui qui a diagnostiqué la cause du mal ne doit pas procéder à la thérapie. Il faut une personne possédée par Djinn.

Concernant mon cas, je suis allé à Sima consulter un certain « *Monye Fundi* », un grand *fundi* de Sima, très populaire. Les gens font la queue pour le consulter, du matin au soir : même ceux qui venaient de Mayotte étaient présents.

Quand mon tour est arrivé, je suis entré dans sa petite cabane et une fois qu'il m'a vu, il m'a dit qu'il n'est pas en mesure de me traiter. Il m'a orienté vers Mirontsy voir une grosse dame originaire de Madagascar qui pourrait faire le travail. Ou bien aller voir une vieille dame « *Koko* » à Bandrani, du nom de *Bweni Fundi*. Elle a un djinn qui pourrait m'extraire cet objet maléfique. J'ai opté pour celle de Bandrani qui est plus expérimentée.

Vers huit heures du matin, le lendemain, où la pluie battait son plein, je suis arrivé chez la dame. Elle m'avait donné un petit banc de fortune pour que je puisse m'asseoir sur la petite véranda en attendant qu'elle se prépare. Elle est allée faire ses ablutions et elle est venue me voir en me palpant les reins, les épaules et finalement, elle m'a dit de la suivre à l'intérieur de sa cabane en torchis. Je suis assis devant elle à côté d'une petite table rabougrie pleine de petites boîtes et un panier rempli des plantes médicinales. Elle commence à réciter « la Fatiha » (Fatiha), suivi des incantations dans une langue incompréhensible. Elle mâchait des gingembres « *ntsingiziwu* » et m'invita à m'allonger sur un lit traditionnel, tendu avec des cordages fait avec des bourres de coco sec « *hamba* », sans matelas ; mais sur un « *mtseve* » (feuille de cocotier tressée). J'ai déboutonné mon pantalon et ma chemise. Restée assise sur place, elle continue dans la récitation des formules magiques, et entre en transe de plus en plus frénétique. Soudain, elle se leve et vient palper mon corps et m'a mordu au niveau de mon omoplate droite. Ensuite, elle a craché dans un bocal très propre contenant de l'eau de mer et plonge sa main pour attraper quelque chose et après, elle prit un couteau à porter de sa main et coupa l'objet saisi. L'eau devient sale. Elle m'avait dit de retirer mon pantalon et elle m'a mordu au niveau de ma cuisse droite. Mais cette fois-ci, elle grognait tellement en serrant de plus en plus ses dents. L'objet maléfique résistait. Mais finalement, elle est arrivée à l'extraire. Après avoir remis mes vêtements, j'ai quitté mon lit de fortune et je me suis assis devant elle. La dame avait versé doucement l'eau du bocal et avec le couteau, elle étale un à un les contenu du bocal en les énumérant. Finalement, elle m'a remis une petite bouteille contenant du liquide un peu trouble que je dois utiliser, une fois arrivé chez moi, pour nettoyer les deux endroits où elle m'avait mordu. Quelques minutes de silence après, la dame a repris conscience. Son *djinn* est parti et je lui avais glissée une enveloppe en contrepartie du service rendu. La pluie avait cessé de tomber et je suis parti.

Pour extraire l'objet maléfique, le patient peut ne pas être présent s'il est alité. Le rite exige que si le malade ne peut pas venir devant l'extracteur du mal, alors il suffit d'envoyer au guérisseur quelque chose qui lui est corporellement lié. La plupart du temps, on envoie un vêtement que le malade avait déjà porté, ne serait-ce qu'une seule fois. C'est à travers ce vêtement que le spécialiste va extraire ce qu'on avait introduit dans son corps. On parle d'hypnose. Beaucoup de gens ne croient pas du tout à ce type de thérapie, jugée incompatible avec le concept de l'Islam. Toutefois la vieille dame a utilisé ses compétences magico-religieuses visiblement réelles pour extraire le mal.

A.Chanfi rapporte son témoignage après avoir assisté à l'extraction du mal à travers le vêtement de la mère de son ami qui ne pouvait pas se présenter elle-même devant le guérisseur. Pour extraire le mal, on lui a envoyé un vêtement que le malade avait déjà porté (A. Chanfi A. 2002 : 185-186)

3.5.3.3. L'esprit mgala d'Anjouan

Mgala ou **Mugala** (cl. 3) Esprit de culte ou de rite de possession d'origine africaine (A.M. Chamanga 1992 : 143)

Aux Comores, il existe des personnes à qui Dieu a donné des dons ou des pouvoirs de communiquer avec des forces invisibles que nous appelons Djinni (plu. Madjini). Ces forces chtoniennes ont toujours le désir de s'incarner dans des humains pour les posséder lors des rituels appelés « *Ngoma za Madjinni/Ngoma ya Mpevo : le Mgala* »

Les comoriens revenus de Madagascar, avaient ramené des certaines coutumes et mœurs notamment la danse des « génies » ou la danse des esprits : *Mdandra, Mgala, Mulid*. Lors de fêtes officielles, les comoriens, optent pour la danse des esprits appelée vulgairement « *Mgala - Mugala* ». Ce mot désigne à la fois l'esprit et le *ngoma* (le rite). Sophie Blanchy (1990) parle d'un djinn originaire d'Anjouan. La danse nécessite toute une série de préparation en faisant appel aux fidèles en tant qu'acteurs

Arrivés sur le lieu public où vont se dérouler les activités, nous avons remarqué une grande table bien garnie de plusieurs offrandes : des bouteilles de lait (*Dzia bitsi*), du miel, des œufs crus, des bouteilles de parfum, de l'eau de rose, Pompéïa, du tabac, du bétel (*rambu*) de la chaux vive, noix d'arec (*vovo*), deux seaux remplis de sang non coagulé, une grande assiette remplie de viande bouillie, des citrons, une sorte de bocal en argile où on avait mis la braise et l'encens.

A côté, on avait entassé des morceaux de bois « *Mhonko* » pour avoir de la braise très ardente, puis on avait ajouté des charbons de bois. Du côté Est, les musiciens frappaient leurs tambours pour exciter les possédés. L'odeur de l'encens (*emboko*) se répandait tout autour. Une grosse marmite était posée sur trois grosses pierres dans laquelle l'officiant avait mis toute une multitude des feuilles et des plantes sacrées réputées pour leur pouvoir mènent les possédés vers l'extase. Avant de mettre le feu sous le *Djungu*, l'officiant balbutie des paroles incompréhensibles et allume le feu. Les spectateurs forment un grand cercle. Les autorités devant, assis sur des chaises, assistent aux spectacles.

Au commencement l'officiant chargé du rituel s'adresse d'abord brièvement devant le représentant de l'Etat. Des nattes ont été étalées un peu à l'écart pour laisser la place à la danse. Le chef est assis devant les invités, la coupole d'encens devant lui et commence les incantations (invitez tous les esprits à venir danser). C'était le silence absolu. Le *fundi wa madjinni*, l'officiant que Moussa Said (1990 : 30)⁹⁶ appelle « litt. *Le maître des génies* » termine ses incantations et donne le ton en chantant, l'orchestre s'emballe et les tambours résonnent les acteurs reprenaient en chœur les refrains des chansons et les quelques femmes se trouvant à l'arrière tapent des mains comme pour exciter les acteurs à se mettre en transe. Les adeptes qui sont assis derrière lui s'agitent. Les transes commencent à apparaître timidement, puis de plus en plus fortes. Des grognements, des cris aigus mêlés au son des tambours et aux chants de certains spectateurs excités, incitent les possédés à connaître des véritables transes. Ce fut le paroxysme. La musique à transes bat son plein. Certains possédés se sont mis debout, dandinent, sautillent et se rapprochent d'abord du *Djungu* pour inhaler la vapeur d'eau chaude qui se dégage. Les plus fervents vont même jusqu'à plonger chacun leur tête dans la grosse marmite d'eau bouillante, avant d'aller à la table d'offrandes pour se rafraîchir. D'autres sont allés jouer avec la braise sans se faire brûler, avant de revenir vers la table garnie d'offrandes. Cette présentation est un véritable spectacle pour l'assistance, ébahie de voir des gens hors de leur état normal qui font des choses inimaginables : boire du sang, boire du parfum, de l'eau de rose à gogo, des litres de lait, manger des œufs crus, du tabac mélangé avec des bétels, noix d'arec et de la chaux. L'officiant responsable étale la braise, un possédé, appelé « *longera* » ou « *lava* » marche dessus en dansant. Il a pris un gros morceau de braise et le met dans sa bouche avant d'aller s'abreuver du sang de l'animal sacrifié. Un des possédés ne boit que du lait et du miel. Les tambours redoublent de puissance dans un bruit assourdissant. Les chants entraînent « *manifestement, chez ceux qui y demeurent naturellement sensibles, des émotions vives et intenses qui provoquent elles aussi la transe* » (Moussa Said, 1990 :31). La musique (sons des tambours et les bruits) aiderait les djinns à repérer au plus vite le lieu où se déroule la cérémonie. Ici le *Ngoma* (mélange des chants, la musique et les tambours) ne faisait qu'amuser les djinns. Il ne s'agit pas d'une cérémonie thérapeutique.

⁹⁶Moussa Said, « La musique à transe aux Comores. Les danses de génie et leur valeur symbolique », in Ya Mkobe, n° 4, 1990, pp. 30-32

Moussa Said pense que « le *Ngoma ya Mpevo* » véhicule des messages destinés aux djinns pour les satisfaires, mais recèle beaucoup de mystère et que les chants et les tambours se complètent et enthousiasme les danseurs : « [...] *De par sa nature, la danse de génies recèle beaucoup de mystères qui dépassent parfois notre entendement... On oublie souvent que cette cérémonie s'inspire de pratiques magiques dont seuls les djinns connaissent les véritables fondements...* » (Ibid : 32).

Des femmes et des jeunes filles aussi, ainsi que d'autres personnes qui sont sièges de djinns y prenaient part à cette occasion pour faire plaisir à leurs djinns.

La cérémonie n'a duré que deux heures. Certains danseurs étaient partis possédés, d'autres avaient repris connaissance, sans brulure aucune. Les autorités étaient satisfaites du spectacle. Deux pompiers étaient venus éteindre la braise. Chacun rentrait chez lui en savourant ce qu'il a vécu.

Toutefois, Chanfi Ahmed nous propulse vers un autre type de *Ngoma za madjinni* qui s'organise en public. Pour satisfaire aux exigences des djinns, leur repas ne se prépare pas comme celui des humains. On mélange dans une même grosse marmite les aliments locaux consommés (patates douces, taros, saonges, maniocs, bananes etc.). Personne n'ose y toucher ou y goûter. Tous ceux qui sont sièges de djinns ou d'autres esprits peuvent prendre part à cette cérémonie (hommes, femmes, filles, garçons) : « *Les ngoma publics sont uniquement une cérémonie propitiatoire de réconciliation... quand un malheur frappe le groupe (quartier, village) dans son ensemble : épidémie comme le choléra, sécheresse, maladie infantile qui emporte beaucoup d'enfants etc., et les esprits. Nous avons personnellement observé ce genre de ngoma dans les années 70... C'était le fundi wa madjini (litt. l'expert des esprits) qui la présidait. Durant les ngoma, on préparait un grand repas appelé maruhura destiné à être servi aux esprits censés résider dans les grottes se trouvant tout au long des rivages. Ce repas était préparé et servi à la façon qui sied aux djinns et non point aux humains, du moins selon la croyance collective. Il était, en effet, préparé d'une manière complètement différente de celle des humains. Les produits alimentaires de base (manioc, bananes, patates douces, saonges, etc.) que l'autochtone mange normalement séparément étaient mélangés dans une grande marmite pour être cuits. Il était interdit aux humains de les manger. De toute façon, aucun membre de l'assistance, fut-il le plus affamé de tous, n'aurait osé goûter ce repas de djinns par respect envers ces derniers et surtout par dégoût. Le fundi servait ce repas en différentes portions sur des feuilles de bananier et non sur des assiettes ou des plateaux comme on l'aurait fait pour les humains. On déposait ces portions sur une pirogue dans laquelle s'embarquait le fundi conduit par un habile piroguier capable de se débrouiller sur la mer agitée. Il faisait le tour des grottes et laissait à chaque escale une portion à l'esprit (ou aux esprits) censé (s) y résider. Ils ne retournaient sur la terre ferme qu'après avoir tout distribué. Et les ngoma qui avait déjà commencé après la prière de l'après-midi (al-'Aṣr) continuait jusqu'au coucher du soleil. Dans ce genre de ngoma publics, les participants (femmes et hommes, jeunes et moins jeunes) qui étaient sièges de djinns pouvaient saisir cette occasion pour faire plaisir à leurs djinns...* » (Ahmed Chanfi 2002 : 198-199).

Sophie Bouffart insiste sur le fait que les « *Mgala* » sont des esprits anjouanais ou qui ont leur résidence à Anjouan comme les « *patrosi* » à Mayotte. De même, leur nature identique leur permet de partager une même cérémonie et avoir une résidence à Mayotte. Seul leur régime alimentaire diffère et on ne consomme pas du sang selon l'auteur : « *Les patrosi sont à Mayotte ce que les mugala sont à Anjouan (Ndzuan), l'île voisine. Ils sont de même nature, à tel point qu'ils peuvent partager une même cérémonie et être soignés en même temps chez un même hôte. Leurs ziara se trouvent sur l'île d'Anjouan. Les patrosi ont décidé de laisser une place aux mugala entre deux ziara à eux. Désormais, les mugala ont un « lieu de résidence » à Mayotte.*

Le régime alimentaire des mugala diffère de peu de celui des patrosi. Même s'ils réclament aussi des sacrifices animaux, ils ne consomment pas leur sang. Ils boivent du lait, ne sont pas hostiles aux plats salés, mâchent des feuilles de bétel avec des noix d'arec et un peu de chaux. Ils apprécient également les citrons doux (ndrimu monié), le miel et préfèrent l'eau de rose au Pompéïa » (Bouffart-Klein S. 2003 : 231)

o o o o o

Dans ce chapitre, j'ai décrit les sites où se déroulent des rituels non islamiques. L'importance donnée à ces lieux peut se comprendre à la fois du point de vue cologique et historique. Les points d'eau fournissent une ressource indispensable à la vie et à l'établissement des populations, ils sont donc liés à leur histoire. Quand ils montrent des caractéristiques exceptionnelles, ils expriment les orces naturelles parfois impressionnantes (cascades, tourbillons). Les grottes, outre le fait d'avoir pu constituer de premiers habitats, ont offert au cours de l'histoire des refuges à une population dominée, menacée par les guerres locales. Dans cette géographie très montagneuse, cascades et grottes sont souvent liées. Ainsi ces espaces, comme les vestiges des établissements humains construits, constituent-ils des lieux propices aux rituels de commémoration ou de communication avec les esprits.

CHAPITRE 4

LES RITUELS PRE-ISLAMIQUES A ANJOUAN

CHAPITRE4 LESRITUELS PRE- ISLAMIQUES À ANJOUAN

Afin de mieux comprendre les différents rites et rituels à Anjouan, nous avons jugé utile de faire leur description de la manière la plus détaillée possible en indiquant l'identité des participants, leurs costumes ainsi que l'orchestre animant la danse des esprits. Je décrirai dans ce chapitre les rituels suivants : le culte aux anguilles, *mhunga*, dans quatre sites différents d'Anjouan ; le *Trimba* célébré dans le Nyumakele, avec une attention particulière portée à l'histoire de ce territoire ; le *Nkoma* célébré à ouani avec là aussi une attention particulière accordée aux traditions sur l'histoire du peuplement de la région de Ouani ; le *Mhatse*, un rite célébré à ouani pour faire tomber la pluie ; enfin, le *Mdandra* célébré à Mro-maji et dans une grotte.

Un tableau (ci-dessous) récapitule la variété des rites et quelques unes de leurs caractéristiques. Outre ceux que je viens de citer, on pratique aussi à Anjouan le *mgala*, culte de possession anjouanais, et le *trumba*, culte de possession d'origine malgache très répandu dans toute la région occidentale de l'océan Indien. Les cultes aux *kokolampo* ou *wanaissa*, les *sangatri*, sont des petits rituels qui n'ont pas la portée de ceux que je vais décrire ici.

Je mentionnerai d'abord les offrandes qui, toutes les pratiques religieuses traditionnelles, sont exigées par les esprits pour le bon déroulement du rite. Il est impératif qu'on puisse offrir quelque chose aux esprits en respectant scrupuleusement certaines règles et interdits sur les sites sacrés. Chaque site sacré a ses propres règles. Certains *mwalmu dunia* (tradipraticien) possèdent des manuels, qui déterminent, l'importance et la nature des offrandes (ex. le choix de la couleur du plumage de la poule ou du coq pour guérir un malade). Quelquefois, le tradipraticien associe au rituel d'exorcisme la délivrance de talisman ou amulette (*hirizi*), contenant des versets du Coran écrits sur du papier enveloppé dans du tissu blanc ou rouge. Ce *hirizi* est censé protéger la personne qui le porte. Le tissu (*pantry*) neuf est utilisé aussi comme offrande au moment de bains rituels sur le site, quelquefois au bord de la mer. Les tissus sont abandonnés sur place après la purification du malade. Ce geste permet de laisser derrière soi l'esprit maléfique qui possédait la personne. (Sur Mayotte, voir Boinaïdi 2015 : 90)⁹⁷

⁹⁷Anchoura Boinaïdi, « Les pratiques culturelles dans les espaces naturelles à Mayotte », in *Taârifa*, n° 5, 2015, pp. 83-105.

Rites	Type	Environ.	Origine.	Local.	Org	Freq.	Nbr	Offrande
Koko lampo	Incantation Kokolampo	Grotte, Beach, Montagne	Comore Madagascar	Partout	Tout le monde	Tout moment	1 à 5	Miel + riz+ lait
Mdandra.1	Danse des esprits, Procession, Chant	Grotte.	Afrique	Mro-Maji	Tout le monde	1 / an	150	Bœuf / Cabris
Mdandra.2	Danse des esprits, Chant, Locale (sur place)	Ville	Afrique	Ouzini	Tout le monde	1 / an	100	Cabris
Mgala	Danse	Ville Ville	Afrique	Partout	Tout le monde	Tout moment	60	Sang+R+l ait+miel+ parfum
Mhatse Mguru	Incantation, Chant, Local (sur place)	Ville	Comores Ailleurs	Partout	Tout le monde	Sèche- resse	300	Cabris ?
Mhunga. Amalona	Incantation Anguilles	Beach. Rivière.	Asie Madagascar Anjouan. Mayotte.	Ouani Domoni Ongoni Jimlime	Tout le monde		1 à 5	Riz+lait +miel + œuf + sucre
Mwaha	Incantation, local (sur place)	Ville Beach.	Perse	Partout	Tout le monde	1 / an	1000	Repas
Nkoma	Danse, Chant, Locale (sur place)	Beach.	Afrique	Ouani	2 famille.	1x3ans	2000	Bœuf / Cabris
Sangatri.		Grotte. Beach.	Afrique	Partout	Tout le monde	Tout moment	5	Sadaka ⁹⁸ Parfum
Trimba	Incantation, Danse, Chant, Procession	Forêt, Village, Beach	Afrique	Nyum	1 famille.	1/ an 7j	2000	Bœuf / Cabris
Tromba	Danse, Incantation, Chant	Ville Villa	Madagascar Comore	Partout	Tout le monde	Tout moment	50	Bière
Wanaita Kalan.	Incantation	Grotte, Beach, Montagne	Comores Madaga	Partout	Tout le monde	Tout moment	1 à 5	Riz+miel+ lait etc..

4.1. Les offrandes

Toujours omniprésent dans les sites sacrés, les offrandes sont parmi les éléments essentiels qui caractérisent ce type de lieu. Il y a une multitude de dépôts d'objets dans les *ziara*. Si un esprit aime le lait et le miel, le donateur lui en apportera, mais il peut aussi en demander d'autres tels que du riz mis dans une feuille de badamier⁹⁹ ou bananier mélanger avec du lait, de la papaye mure, des œufs, du sucre, des pièces de monnaie rouge (*Mpesa djunkundru/Volamena*) ou blanche (*Mpesadjewu/Volafotsy*), des cigarettes, d'encens, de parfum (flacon d'eau de rose, de Pompea, eau de Cologne), tissu rouge, blanc mais aussi de l'alcool (cannettes de bière, du vin, du whisky). Achoura parle des « *dépôts alimentaires [qui] font partie des offrandes. Ils servent à nourrir les esprits tels que*

⁹⁸ Sadaka (ma-) [d] Offrande, sacrifice, aumône. *Hutowa sàdaka* : faire l'offrande, faire l'aumône -tasadaki : faire l'offrande, faire l'aumône

⁹⁹ « *Le fundi du ziara de Handré raconte que les offrandes devaient autrefois être déposées dans des feuilles de badamier comme il était coutume ; mais aujourd'hui, elles sont remplacées par des assiettes en plastique ou en carton* » (

les moïnassa qui se trouvent près des points d'eau, comme à la cascade de Coconi. Ces types de dépôts sont variés (canne à sucre, noix de coco, bananes et œufs, gâteaux à base de riz...) comme on le constate à Poudjou rassi. Ils sont essentiellement dédiés aux moïnassa. On observe aussi dans certains ziara une sorte de mélange de plusieurs aliments, appelé hanigni sagnatra, et qu'on donne en offrande avec du lait généralement. Les offrandes alimentaires se matérialisent également par des animaux... » (Achoura Boinaïdi 2015 : 91)

Lors des visites de différents ziara, nous avons constaté plusieurs restes types d'objets selon les cultes pratiqués : alimentaires, verres, plastiques, végétaux. Des sacrifices d'animaux s'observent aussi pour nourrir les esprits afin de les calmer pour éviter les désastres par le feu surtout. Pour se mettre en contact avec les esprits, les appeler, il faut brûler de l'encens. Il en existe de plusieurs qualités, soit en vrac : *Wubani* (*mewu* « blanche » ou *mkundru* « rouge » acheté à Dar-es-Salam ou à Ngudja), en batonnet (*mwiri wa wundi* venant de la Mecque) ou en graines (venant de Madagascar utilisé pour le *Tromba*).

4.1.1. L'encens « *Wubani, Wundi* ou *Wuvumba* » (*Emboko*) : remède et excitant



Photo 7 : Montre l'encens dans tous ses états.

Il se présente en boule, en poudre, en granulés plus ou moins fins, ou comme une pâte enrobée dans une grande feuille. Le fruit de manjorofo peut aussi s'utiliser brut, tel qu'on le voit au bas de cette image.

Source : Tiré de l'ouvrage de Charlotte Rabesahala-Randriamanoro (2015 : 71)

L'odeur pénétrante de l'encens avertit du déroulement d'un rituel : soit un *shidjabu* ou *badri* (prière de protection), soit un *rumbu* (appel aux ancêtres), soit appel aux esprits par le *mwaliimu* (le tradipraticien).

Jaovelo - Dzao R. montre l'importance de l'encens dans les cérémonies rituelles, produit qui inciterait les esprits à se manifester, une fois déposé sur la braise. La fumée dégagée par l'encens attire les esprits: " [...] L'encens doit brûler dans une ou plusieurs coupelles, *Fanimbohana*. C'est le fruit sec de *mandrorofo* (légumineuse cisalpine) ou la glu sèche tiré de la sève de *ramy* (*Canarium Boivini Engler*, grand arbre de la famille des *Burséracées*) qui tient lieu d'encens. L'invocateur (orant) ou le portier acolyte aura soin d'entourer la coupe, le plus possible, de fumée. Et plus cette fumée s'élèvera en spirales larges et compactes, plus sûrement l'effet attendu se produira...

[...] Au commencement de la cérémonie du rombo, tromba, un geste rituel consiste, pour chaque saha possédé, à déposer en même temps un grain d'encens, dans une coupe de braise...

Pour le saha sakalava, l'encens, emboko, n'est pas tout simplement le symbolique familier de la prière, de l'adoration...L'encens, c'est un remède, emboko, aody... » (Jaovelo - Dzao R., 1996 : 325-326)

Aux Comores, l'encens, plus particulièrement le " *Wubanimewu*", n'est pas simplement « le symbolique familier de la prière, de l'adoration », mais c'est aussi un remède très efficace, utilisé lorsqu'on a la diarrhée ou encore lorsqu'on prépare le "*guena*", sorte de khôl noir obtenu en brûlant cet encens, posé comme fard avec tige en cuivre pour embellir les yeux des femmes et des hommes et protéger les yeux des diverses maladies.

Rabesahala-Randriamananoro montre les différentes variétés d'encens à Madagascar (ils sont importés aux Comores et on le retrouve sur les marchés) et le rôle qu'il joue lors de la communication entre les humains et les esprits. Il amène les possédés vers la transe : « *Encens emboka, appelé aussi parfois « résine ».* Des fragrances choisies apaisent les forces du mal, les éloignent et favorise les bénéfiques. Il y a différentes variétés d'encens en usage actuel et traditionnel, tous d'origine végétal. Il y a le ramy, résine jaune brun d'un arbre endémique, (*Canarium Madagascariensis*), et aussi les fruits de l'arbre mandrorofo (*Trachylobium verrucosum*) essentiellement.

L'encens participe à l'atmosphère de réception qui favorise la communication avec les esprits et les trances. Il enveloppe et lie tous les fidèles et les différents accessoires d'un même lieu. Il participe à créer et délimiter un espace privilégié de concentration et en même temps de libération particulièrement propices à la communication entre les participants et avec les esprits ». (Rabesahala-Randriamananoro C. 2015 : 70-71)

4.1.2. L'œuf « Jwai » : symbole de la fécondité

Les œufs « *Majwai/ sing. Jwai* » sont le symbole de la fécondité, du bonheur et de la bénédiction. On les utilise dans des rituels, mais aussi dans diverses cérémonies religieuses. Nous avons trouvé des œufs déposés au fond du puits sacré à Ouani, lieu où se déroule le culte des anguilles sacrées. Les œufs sont aussi offerts aux esprits de la nature tels que les *Kalanoro (Wanaisa)* dans les *ziara*.

4.1.3. Le bœuf « Nyombe » : animal sacrificiel

Le bœuf est un animal omniprésent dans la vie sociale et rituelle aux Comores. De nombreux témoignages illustrent aussi l'importance de cet animal dans la vie quotidienne, lors des mariages, d'intronisation et d'autres rituels. Il symbolise toujours la richesse. Il accompagne l'homme dans tous les moments importants de sa vie en lui fournissant la viande, le lait, la peau, les cornes (pour fabriquer des objets artisanaux). Au moment du *Nkoma* par exemple, faute de n'avoir pas pu fournir un bœuf, en échange, le donateur fournit un cabri dont la couleur de la robe a été dictée par les esprits. Dans le *mgala*, certains possédés en boivent le sang.

Les animaux sacrifiés durant le rituel sont, outre les bœufs, les cabris « *Mbuzi* », des poules aux plumes multicolores. Quelquefois, les poules ne sont pas égorgées. On les laisse en vie au bord de la mer comme à Binti Rasi (site pour le rituel du *Nkoma*). Achoura cite les animaux sacrifiés « *sont plus souvent des poules, des cabris, des moutons, voire des zébus. Dans certains espaces sacrés, il est courant de rencontrer des poules rouges, noires, blanches ou multicolores...Egorger un zébu est important dans de nombreux rites, surtout dans celui de la guérison qui débouche sur une cérémonie de transe... L'animal sacrificiel est égorgé uniquement par un homme. Cette pratique a des origines préislamiques...* » (Achoura Boinaïdi 2015 : 92)

4.1.4. Le lait « Dziya », le riz « Ntsohole ou Zilo » et le miel « Ngizi ya Nyoshi » : dépôts alimentaires

Ces trois composantes sont inséparables dans les rituels¹⁰⁰. Ils servent à nourrir les esprits surtout ceux de la nature. Le lait, de couleur blanche, est un symbole de pureté et de fécondité. Au moment de la danse des esprits « le *Mdandra* » dans la grotte de *Hamampundru*, le porteur du lait le distribue aux enfants sur ordre de l'officiant après la longue incantation et avant de descendre au fond de la grotte. Le miel « *Ngizi ya Nyoshi (fandrama)* » est aussi déposé dans la grotte pour alimenter les esprits *Kokolampo*. La distribution du lait aux enfants s'observe aussi au moment du rituel de *Nkoma* à *Binti Rasi* où l'officiante en personne, en pleine transe, exécute cette tâche personnellement. Le riz d'une couleur blanche, considéré comme étant le « sperme » du ciel, est omniprésent dans les rituels. Symbole de la fécondité, les femmes le préparent sur place au moment du *Nkoma* en dansant le « *Mdandra* » et en chantant tout autour de la marmite. Cuit, on le dépose mélangé avec du lait, du sucre et du miel dans les *ziara*.

Le miel comme offrande naturelle a une part importante dans les prières et les remèdes concoctés par les *mwalimu*. Dans la grotte de *Hamampundru*, au moment du rituel, on asperge la paroi de la grotte de miel et le reste du flacon est laissé sur place. A Dzialandzé, des adeptes enduisent le tronc de l'arbre sacré de gouttes de miel avant d'insérer le petit flacon à l'intérieur de l'arbre. Dans les maisons, nous avons vu de petit flacon contenant du miel suspendu au-dessus de la porte d'entrée principale (*Mlongo wa fukuju*), débouchant sur la ruelle. Chaque matin, avant de sortir pour aller à l'école, notre mère nous faisait boire une gorgée d'une petite cuillère à café du miel.

4.2. Le culte des anguilles sacrées

Quand on parle de *Mhunga*, les Comoriens, surtout d'Anjouan et de Mayotte, pensent que ce culte des anguilles ne se trouve que chez eux. Or c'est à travers les diverses migrations venant de l'Asie du Sud-est que ce culte a été introduit aux Comores et à Madagascar: « [...] *les mythes et légende notamment au culte des anguilles se rapportent aussi à un fond austronésien...* » (Allibert 2000 : 79-81, Claude Chanudet, 2011 : 419).

On trouve des mythes et des rites sur les anguilles sacrées en Polynésie, à Huahine / Faie¹⁰¹, dans les îles sous le vent, à Puhi tari'a¹⁰², à Huahing¹⁰³; en Indonésie dans le Bali hindouiste au Temple de Lingsar¹⁰⁴ ou à Ambon¹⁰⁵. Dans le Sud-est de Madagascar, la tradition Zafirambo relate qu'un poisson avait dévoré le pénis d'un enfant Zafiraminia. Depuis, la chair de ce poisson est devenu un interdit pour sa consommation. Beaujard parle aussi d'un *tona* (une anguille énorme) qui abritait les esprits des ancêtres et dont la chair fut interdite à la consommation (Beaujard Ph. 2003-2004 :97).

A Anjouan, les diverses migrations ont laissé leurs empreintes dont le culte des anguilles est un exemple. On le trouve dans les différentes régions de l'île (*huambudu mhunga*). Certains dessites à anguilles sacrées sont très actifs : Papani à Domoni, le puits sacré à Ouani-*Wuntsini mwa Muji*, *Mamahavuni* à Jimilime et Ongoni ya Marahani.

¹⁰⁰ A Madagascar, Rabesahala-Randriamananoro aborde le symbolique du miel et sa vertu, sa douceur, sa force et son importance : « *Dans les offrandes, le miel est important car il représente la quintessence de la douceur, et il appartient aux deux mondes animal et végétal qu'il synthétise à merveille. .../...A la fin de la prière, on rapporte le restant chez soi avec la paix du lieu et on continue à l'utiliser et le consommer avec joie* ». (Rabesahala-Randriamananoro C. 2015 : 70-71).

¹⁰¹ www.tahitiheritage.pf/insolites/sitelegendaire

¹⁰² http://www.tripadvisor.fr/Attraction_Review-g294352-d3948022-Reviews-Tahiti_Discovery-Papeete_Tahiti_Society-Islands.html et <http://blog.mailasail.com/etoiledelune/914/image/jpgLy4aQzxt8w.jpg>

¹⁰³ <http://www.tehitiheritage.pf/media/photo/13025a18b6018a0ecc041cd894624f12.jpg>

¹⁰⁴ Lien : www.talisman-asia.com

¹⁰⁵ Lien : <http://consulat.indonesie.pagesperso-orange.fr/brosmaluku.pdf>

4.2.1. A Ouani : le puits et les anguilles sacrées (Wuntsini mwa Muji)

Le « puits du Vieux » « *Shisima sha Bako* » se trouve à Ouani sur le *Ziara yaWuntsini mwa Muji*, le site sacré de l'ancienne ville basse rayée de la carte par un raz de marée.

Le 30 avril 2015¹⁰⁶, vers 7 heures 30 du matin, accompagné de mon directeur de thèse, le professeur Jean-Aimé Rakotoarisoa, nous nous sommes rendus au puits sacré. Nous avons pu constater qu'un officiant était venu de très bon matin, discrètement pour réaliser le rite. Il y avait un bâton d'encens en train de brûler, et des œufs dont certains étaient déposés dans des petits trous à l'intérieur du puits sacré qui était à sec. Ce qui montre la détermination de ces adeptes à protéger, quel que soit le prix, ce site sacré.

Malgré la mainmise de ceux qui ont hérité ou acheté le terrain en multipliant la plantation des bananeraies, tout le pourtour du site est resté très propre. Des draps blancs et des vieux chiromani ont été même suspendus pour éloigner le mauvais œil et les curieux. Ceci montre l'ancrage de ce culte des anguilles dans l'esprit des gens. Que se passera-t-il si les « Djawula » (ou Djaoula) décident un jour de venir détruire le puits sacré pour empêcher les adeptes de pratiquer ce qui est incompatible avec l'Islam ? Nous pensons que des affrontements seront inévitables.

La curiosité nous a amené à revenir jeter un coup d'œil dans le puits pour mieux comprendre ce phénomène d'assèchement. Nous avons été surpris de voir la montée des eaux. Selon l'océanographe Abdoulwahab Ali Sidi : « *il y a un système de vases communicants entre le puits et la mer à travers une nappe aquifère quelque part dans cette zone qui se situe à quelques mètres du bord de la mer...* ».

Y-a-t-il une anguille dans le puits ? L'ancienne officiante nous avait laissé entendre qu'une très grosse anguille, nommée « *Bako* » avait été tuée et mangée par deux délinquants. L'un des deux fut retrouvé mort le même jour et l'autre eut une crise de folie, et partit à Madagascar pour se faire soigner, il y est décédé. Les anguilles sont présentes mais elles se cachent disait cette femme. Seule notre présence les fera sortir de leur cachette ; pourtant le puits sacré n'est pas très profond. Si ce *ziara* est resté intact peut-être à cause de la triste histoire de ces délinquants qui se vantaient de ne pas craindre les esprits.

Les gens ayant des problèmes ou voulant entreprendre un projet important : mariage, circoncision, examens etc. viennent munis de leurs offrandes (riz cuit avec du lait, du sucre, du parfum, des œufs, des encens, du miel etc.) pour attirer la faveur des esprits.

¹⁰⁶Lors de cette visite sur les différents sites sacrés le 30 avril 2015 le long de la côte dans la baie d'Anjouan ou baie de Ouani en commençant par l'ancienne ville basse de Ouani jusqu'à *Hadawo* : (puits sacré (culte des anguilles), *Ntsoha* (palais et mosquée en ruine : un ziyara), *Binti Rasi* (pour le Nkoma), grotte sacrée à trou (*Fuko la Hadawo*, lieu du Nkoma), nous étions accompagnés par un chercheur en océanographie, associé aux chercheurs du CNDRS Anjouan, l'enseignant Abdoulwahab Ali Sidi et un agent du CNDRS Anjouan département de Géographie, Charafoudine Ahmed Abdillahi. Une visite très enrichissante pour nous tous. Ce qui a permis à mon directeur de thèse de prendre connaissance de la réalité du terrain ainsi que les différents sites sacrés existants. A partir de cette visite, nous (mon directeur de thèse et moi-même) avons modifié le plan de ma thèse en insérant des données bien précises et en ajoutant d'autres chapitres. Qu'il soit ici remercié.



Photo 77



Photo 78

Photo 77 et photo 78 : Le puits sacré « Shisima Sha Bako » Ziara ya Wuntsini mwa Mujiet les offrandes : du riz mélangé avec du lait et du sucre, ainsi que du miel d'abeilles.



Photo 79



Photo 79 bis

Photo 79 : Des œufs ont été déposés au fond du puits sacré

Photo 79 bis : Montre l'offrande offerte à d'autres esprits déposée sur une feuille de bananier

Source : photos Bourhane Abderemane photos prises en 2006 et le 11/3/2014

Source : photos Abdoulwahab Ali Sidi (les deux photos 20 et 21 prises le 30/04/2015)

L'homme ou la femme responsable de ce *Ziara* vient, accompagné de l'intéressé (la présence de l'intéressé n'est pas obligatoire) pour le rite. N'importe qui ne peut pas se substituer au responsable de *Ziara*, appelé « *Mbuwa Mlongo* » c'est-à-dire l'ouvreur de porte ou l'officiant. Le responsable, une fois arrivé, allume du feu pour avoir les braises pour brûler l'encens. Il appelle les esprits par leurs noms en les implorant de venir écouter les doléances de l'intéressé. Mais ce qui est impressionnant, d'après les récits, c'est le moment où ce gigantesque "*Mwana Mroni*" (enfant de la rivière, l'anguille) de plus de vingt kilos remonte à la surface et vient s'asseoir comme un être humain sur les petites pierres entourant le puits et tend son cou pour qu'on le badigeonne du "*Ka*"¹⁰⁷ parfumé. Après cette séance on lui offre ce qu'on a apporté. Après, l'ouvreur de porte dépose dans des endroits précis les offrandes des autres esprits qui l'accompagnent. Ici, l'offrande (riz cuit mélangé avec du lait caillé et du sucre) est déposée par un officiant sur le bord du puits sacré en utilisant la feuille de bananier ou de badamier en guise d'assiette « *Mbuwa Mlongo* ». Après les incantations, l'anguille sacrée,

¹⁰⁷ Bois parfumé que les femmes frottent sur une pierre plate de corail pour obtenir une pâte blanche, le santal. Elles utilisent cette pâte en masque pour protéger leurs visages contre le soleil. Une fois séché, la pâte se transforme en poudre. Pour l'utiliser, il suffit de la mouiller avec de l'eau ou du parfum.

nommée Bako, le Vieux, ou *Mwana Mroni* « l'enfant de la rivière » écoute les doléances des adeptes en dégustant l'offrande. Toutes les réponses des doléances seront transmises par les esprits à l'officiant, la nuit dans son sommeil.

4.2.2. A Domoni : le site de Papani et ses anguilles sacrées



Photo 80 : La ville de Domoni et en arrière-plan, le cratère de Ngomajou où on jette à la mer le havre-sac contenant les restes de l'animal sacrifié « Shimambi » du Trimba de Nyumaklele.

(Source : photo de Juma – prise de vue : 09/6/2011)

A Domoni le site « *Papani* » où on organise le « culte des aguilles » (*Mhunga/Mwana Mroni*), se trouve au village de « Bwe la Drungu » dernier village avant de prendre la route escarpée vers la presqu'île de Nyumakele où il y a un grand baobab. C'est un *ziara*, un lieu sacré, très célèbre à travers toute l'île. L'officiant (*Mbuwa Mlongo*) Mogne Ahmadi Kumlasuwa (Koumlasouoi), natif de Bwe la Drungu est le responsable du site en même temps que le gardien du « temple ». C'est lui qui conduit les adeptes pour réaliser leurs actions.

Papani est une falaise dont la base forme un petit abri sous roche d'où sort une source qui tombe dans un petit lac. Sur ce site réputé, des gens différents viennent exposer aux esprits leurs doléances en amenant des offrandes de toutes sortes (œuf, miel, lait, sucre, riz blanc, parfum). D'autres esprits sont liés avec les anguilles car on évoque les noms au moment des incantations, (esprits qui n'habitent pas dans l'île).

4.2.3. A Jimilime : Mamahavuni et les anguilles sacrées

Jimilimé est un village de montagne connu grâce aux divers rites qui s'y organisent notamment, la danse des esprits « *Mdandra* », le culte des anguilles « *Mhunga – Mwana mroni* », le culte des *Wanaisa*. Notre informateur Nassuri Anli nous donne plus de précisions concernant le culte des anguilles à Jimilime.

« [...] Ewa ! yi anda yiyo tsi huyélédjayo be labda kwa yelewa. Maâna, maâna lalitari lini, wukiyawo amba tari, mwana akoringwa vahano vurongolwawo amba "mamahavuni". Dre hunu ya maji ya ringwa. Mwana ahiringwa hunu, wami tsaparo wona wumwana wuwo be nakokiya amba wantru wakorema litari, wafagna zianda zao, vakoheya Muhunga mwamtsaya Mwawu pe.

« [...] Oui ! Ces coutumes, je te l'avais expliqué, mais peut être tu n'avais pas compris. Alors le « tari » (sorte de tambour sur cadre à une membrane) ce tambour-ci que tu entends que c'est le « tari », ce tambourin, on récupère une toute petite anguille, à un endroit appelé « Mamahavuni ». C'est là où on a capté l'eau. Quand on prenait la petite anguille, moi, je n'ai jamais vu cette petite anguille, mais j'ai entendu dire que des gens jouaient ce tambour, faisaient leur coutume, la petite anguille, mince, remontait à la surface, très blanche.

Wantru wakomringa wamtriya harimwa shiya shewu pe, wamvihidza na nguwo mwewu. Vuremwa tari vavo. Vavo, litari lisiremwa. Tari hahushuka ata riwaswili Dziyaju. Vavo yitrogo dre dziyaju.

Les gens la prenaient, la mettaient dans un récipient très blanc, en la couvrant d'un tissu blanc. Les gens jouaient cet instrument. Là, on jouait ce tambourin. Une procession se formait accompagnée de « Tari » descendait jusqu'au lac Dziyaju. Les choses commençaient là, à Dziyaju.

Wantru wahishuka dziyaju vavo, na litari lishuku vavo. Tari lakoremwa at mwahimona Baha Hachimou akentsi (Baha Hachimou wuwo mumkiyawo tsidre Ali Boina... Baha Hchimou menyewe lidzina).

Quand les gens descendaient au niveau de ce lac Dziyaju, suivis par le « tari », on jouait le « tari » jusqu'au paroxysme et quand vous voyez père Hachimou s'asseoir (Ce père Hachime, ce n'est pas Ali Boina ...C'est le vrai Baha Hachimou).

Wantru wahishuka vavo, wareme litari ata walihentsi. Yamaji ya dziyani vavo, lilo lika dziya likawo amba lika likonserveha ha miri na ngwe za mungwe, na nyunyi zile zirongolwao "Kariya"na taambu na mashaka. Ya maji yayo yakohiya rou!!! Rou !!! rou !!! rou !!! Yako hiya halile ata yabuwa mro. Wahibuwa ngama, vwahibuha ngama, amba vubuha gama halile rou !!! rou !!!rou !!! rou!!!rou!!! hushuka, vavo muhunga wuwo wako heya. Yiyo mhunga ykawo mwezimgu de ajuwawo zikilo zazo. Maana, iyo tsimuhunga mtiti. Be yakohiya ata yijokintsi harimwa bwe. Yako rongolwawo amba drey shiri.

Quand les gens descendaient là, ils jouaient à fond la musique et puis on s'arrêtait. L'eau du lac Dziyani, c'était un véritable lac bien conservé, en forêt, avec une grosse liane, avec des oiseaux notamment les « Kariya » et tout le malheur et les souffrances...L'eau bouillonnait rou!!! Rou !!! rou !!! rou !!! l'eau bouillonnait comme ça en créant une rivière. Lorsqu'il y avait un trou, lorsqu'un trou s'ouvrait, quand un trou s'ouvrait vraiment rou !!! rou !!!rou !!! rou !!!rou !!! en descendant, là, une anguille remontait. C'est une anguille... seul Dieu qui sait combien elle pesait !!. Parce que ce n'est pas une petite anguille ! Elle remontait du fond du lac et elle venait s'asseoir sur une pierre. On l'appelait « chaise ».

Ahiheya vavo, wakoringwa ka la msindlano, Msindjano lilé yatsuhwa, abuwe yihanyo anosewa, anosewe butayi ya marashi. Avolwe ya majwai yankuhu yahe. Kovola zintru zingi ahimedja. Vale akoshuka, akozinga harimwa li Dziya yiyo rou!!! rou!!! rou !!! rou!!! Ashuku tsena, aheya hujo zinga, aje aheye akentsi aruwa zi. Vavo wantru wakojo amba ivo ziduwa. Vavo waana, mupara amba Bako akubali zintrongo, arenge zikaramu zahe.

Quand elle s'asseyait là, on prenait un "Ka" (mélange avec de poudre de santal avec du parfum). La poudre de santal qu'on a frotté, elle ouvrait sa bouche, on lui faisait boire. On le faisait boire une bouteille de parfum. On lui donnait des œufs de poule. On lui donnait beaucoup de choses qu'elle avalait. Là, elle partait en piqué, et faisait le tour de ce lac rou!!! rou!!! rou !!! rou!!!. Elle faisait encore piqué, elle remontait

pour venir tourner encore, et elle venait s'asseoir en restant tranquille. Là, les gens faisaient le « *douan* »(invocations islamiques). Ainsi, on voyait que *Bako* « le vieux » acceptait les choses. Il avait pris son festin.

Wantru waombo ziduwa. Wantru wafanya zintrongo. Waka wakojuwa amba mwaha wunu ritso para trongo kadha. Mwaha wujawo ritso para, hayi kalite yahe azinga yako faswiri trongo nyengi. Wantru wahifanya trongo, vale yahisa, wahilawa vavo, wako wendra wazine mdandra. Wantru wavulishiye tsena yiyo yitso lawanao hari mwa mdandra. Wantru wahilawa vavo, wantru wuja na tary ya muji lawo, swalazatrume zawo. Vavo madja wantru wa vungudja zintrongo. Yiyo dre hali nabuha ankili naiwona. Maana zizo tsizono be tsisitolewazo hadisi...

Les gens imploraient Dieu. Les gens faisaient ce qu'il fallait. Ils arrivaient à savoir que cette année-ci, on aurait telle chose. L'année suivante, on aurait telle chose, cela, d'après la manière dont l'anguille avait tourné, ça évoquait beaucoup de chose. Quand on avait fini les choses-là, quand c'est fini, en sortant de là, ils allaient danser le « *Mdandra* » (la danse des esprits). Les gens allaient encore écouter le résultat obtenu après la danse des esprits. En sortant de là, les gens venaient avec les « *tari* » de la ville. Leur Invocation à Dieu et à son prophète. De là, les gens ont diminué les choses à faire. C'est comme ça que j'ai vu depuis mon jeune âge ce rituel. Parce que, ces choses-là, je les ai vues, on ne m'a pas raconté...

4.2.4. A Ongoni-Marahani : le trou et les anguilles sacrées

Guy Cidey alias Kana Hazi a signalé à Claude Allibert la pratique du culte des anguilles dans les années 70(Allibert C. 2000 : 79-81), et dans les années 80, a observé la même pratique près de la rivière Tratinga où une officiante, Koko Radio, appela l'anguille « *Mwana Mroni* », comme dans la grotte de Hamampundru et à Dzilandze.

Kana Hazi témoigne qu'après la danse des esprits effectuée dans la grotte de *Hamampundru*, les possédés allaient en dansant jusqu'à Marahani, un autre site à anguille. L'officiant interprétait ce qu'il avait remarqué en présence de l'anguille. A Jimilime, Nassuri Anli, l'un de mes informateurs, m'a dit que l'officiant observe de près tous les gestes effectués par l'anguille sacrée pour les interpréter à la fin du rituel.

4.3. Le Trimba de Nyumakele

Nyumakele, la partie sud de l'île, région très peuplée et très montagneuse, au sol peu fertile, est connue à travers l'archipel et au-delà pour le rite connu sous le nom de *Ntrimba* ou *Trimba*. Des photos et des films ont été réalisés pour immortaliser ce rituel unique aux Comores.

4.3.1. Le cadre : la presqu'île de Nyumakele

4.3.1.1. Les traditions sur le Nyumakele

La tradition orale recueillie en 1926 (?) à Anjouan par Urbain Faurec rapporte que vers 884 après J.C. un groupe d'Ibadites conduit par un chef nommé Muhamed Ben Ahamad Ben Houzayini Al Abadiya est arrivé dans la presqu'île de Nyumakele à Ndzuwani. Il a fondé Shaweni. *Djumbe Mariam, fille de Fani Othmane (dit Kalichi Tupu) qui avait édifié la première maison en pierre à Domoni vers 672 de l'Hégire (1274 ère chrétienne) aurait régné en 1300 à Chaweni*¹⁰⁸.

¹⁰⁸ FAUREC U, op cit, p.34

Une autre tradition rapportée par Said Dahlane dans ses mémoires nous parle d'un *Djinn* musulman, premier habitant d'Anjouan du nom de *Fanahali* qui habitait la grotte ou le trou noir « *Fuko Djidu* » à Shaweni. Etant un *Djinn* musulman, il faisait sa prière sur un rocher plat appelé depuis « *Mswalaju* » (« sur la natte de prière », au bord de la mer). Il avait pris pour femme Bweni Mariam Dzilandzé (propriétaire du lac Dzilandzé) et une autre du nom de Bweni Sitri de Pimba. Après, des arabo-chiraziens sont venus, muni de leur coq et d'un mouton qui portait des amulettes. Là où le coq chanta et où le mouton se coucha, ils ont bâti un village.

4.3.1.2. Environnement

Presqu'île formant le sud d'Anjouan, Nyumakele est un plateau très peuplé qui culmine à plus de 800 m d'altitude, très montagneux, avec des vallées étroites et encaissées aux versants abrupts. Les côtes sont très découpées, constituées de falaises et de cônes volcaniques notamment le cratère de Gomaju à Mramani.

La pluviométrie montre clairement le contraste entre versants au vent et sous le vent.

J. C. Hébert écrivait en 1960 : *Cette pointe sud assez déshéritée du point de vue pluies n'a plus que des sols appauvris par des cultures inadaptées comme le riz de montagne. La population, arriérée dans les procédés culturels, est trop nombreuse, vit misérablement.* (Hébert J.C. 1960 : 108).

C'est la région la plus peuplée de l'île d'Anjouan et Dahalane avait évalué la densité de la population à 720 habitants par kilomètre carré, (Dahalane Said et al 1999 : 7).

La dégradation de l'environnement à Nyumakélé relève de deux facteurs : un relief trop accidenté et des activités humaines inadaptées. *Les résultats obtenus dans l'inventaire des terres cultivables réalisées par M. Brouwers traduisent une nette insuffisance en terres vivrières. En effet, sur 5.496 ha de terres considérées comme « cultivables », 892 ha seulement ont une aptitude vivrière réelle, ce qui est très insuffisant pour subvenir à l'autosuffisance d'une population de presque 40.000 habitants¹⁰⁹.* (Ali Djihad 1988 : 4)

Le phénomène de déboisement est l'une des conséquences de la surpopulation et de la lutte pour la survie. Sur 2500 hectares environ de domaine forestier évalué en 1985, il ne reste actuellement que 1000 hectares. C'est donc un déboisement tragique. (Ibid : 9)

Ce phénomène de déboisement intensif est en rapport avec l'histoire coloniale de Nyumakele, due à l'expropriation des paysans des terrains fertiles.

4.3.1.3. Histoire foncière du Nyumakele

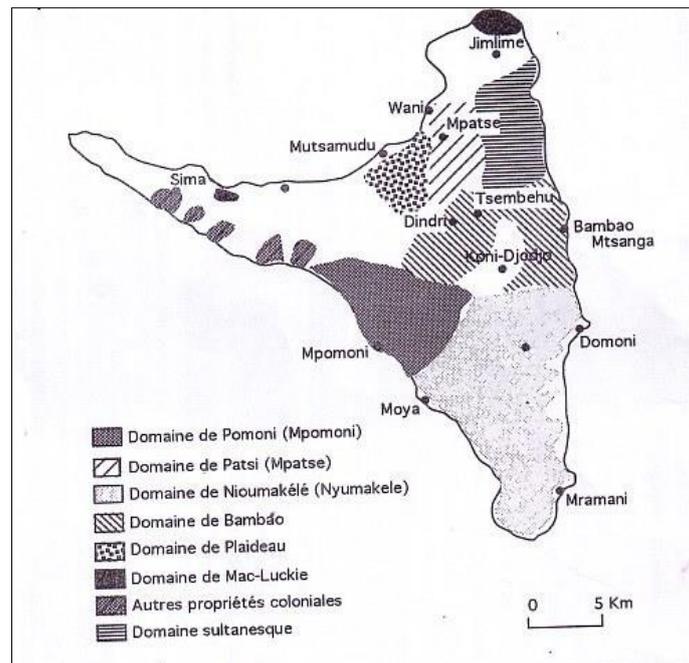
Après l'intervention française à Anjouan en 1891 et la déportation des figures historiques en Nouvelle Calédonie, les colons régnaient en maître aussi bien les résidents que les planteurs. *Tous les résidents d'Anjouan, à commencer par Ormière, favorisent d'une manière ou d'une autre l'établissement des colons à Anjouan et les sultans n'avaient guère le pouvoir de contrecarrer les résidents...* ». (Ainouddine S.Ya Mkobe 6-7, 2000 : 38)¹¹⁰ Selon lui, c'est sous le protectorat français que les appropriations des terres s'accélérent. La mainmise des colons ainsi que d'autres capitalistes ont complètement dépouillé les anjouanais : création de la Société Coloniale Bambao, et surtout la vente de la presqu'île de Nyumakele à Jules Moquet avec la bénédiction de l'Administration Française : *C'est aussi sous le protectorat que Jules Moquet achète la presqu'île du Nyumakele (22000*

¹⁰⁹ Il n'a pas indiqué ses sources

¹¹⁰ Ainouddine SIDI, « Anjouan : La politique de concession au XIXe siècle », in Ya Mkobe, n°6-7, 2000, pp. 37-44

ha pour 2000 ff)¹¹¹ pour former la Société Moquet. Des comoriens y vivaient déjà, on ne leur laisse que des lopins de terre. L'aristocratie s'oppose à cette vente, mais en vain, car l'administration veut favoriser l'implantation de la colonisation. Privés de terre, les paysans de Nyumakele s'engagent chez Moquet. Mais celui-ci ne les paye que d'une manière irrégulière». (Ainouddine S. 1998 : 164) (voir aussi Barraux R. 2009 :143)

Des résistances s'organisent un peu partout dans l'île et surtout dans cette région pauvre allant même jusqu'à l'exil vers Madagascar ou vers d'autres îles. Pour Ainouddine Sidi : « Ces appropriations de terres ne se sont pas faites sans résistances. Lorsqu'ils s'aperçoivent que le système ne rapporte pas autant qu'ils l'avaient espéré en louant leurs esclaves, les aristocrates s'opposent aux appropriations. Ils encouragent les sabotages dans les domaines. Quant aux paysans, ils refusent de travailler, fuient les plantations, sabotent le travail, incendient les cultures, s'exilent dans une autre île ou à Madagascar ». (Ibid)



Carte 5 : Les différents domaines coloniaux à Anjouan

Source : Tiré de l'article d'Ainouddine Sidi Ya Mkobe 2000 : 25

Ainouddine Sidi dévoile comment la vente contestée de la presqu'île de Nyumakele a été réalisée ainsi que tous les caprices du Jules Moquet pour prendre d'autres terrains sans tenir compte des lois françaises en vigueur dans le territoire des Comores. (Ibid.1998 :116-117).

Afin de pouvoir assurer sa main d'œuvre, allant même jusqu'à vouloir transformer la population de Nyumakele en esclaves, il n'a pas hésité à demander à inclure dans l'achat du terrain les habitants qui seront soumis à sa volonté. Privé de leurs terres, la population de Nyumakele essayait de survivre. La bande de 20 m laissée libre autour des villages restait insuffisante pour la culture vivrière. Les paysans de cette région n'ont pas d'autre choix que d'aller travailler comme des esclaves dans la plantation de Moquet sans être rémunéré.

Plusieurs témoignages révèlent que les récits de cette expérience traumatisante se sont transmis dans la population. En voici un exemple :

¹¹¹ A ma connaissance, c'est plutôt 12000 ha (voir Jean MARTIN 1983 : T1 et T2 ; Roland BARRAUX 2009 : 272 p.)

« Koko Fati Gobo de Nganzalé résume cette contrainte en ces termes : [...] *Nos parents nous ont appris que les problèmes de notre région se sont aggravés avec la vente par l'Administration Coloniale de la presqu'île de Nyumakele à M. Moquet. On n'avait rien laissé aux habitants. Nous n'avions même pas assez de terre pour creuser des fosses d'aisance. Nous étions devenus des étrangers sur notre propre sol. Chez Moquet, les engagés travaillaient comme des bêtes de somme. Ils n'avaient même pas le temps d'aller se soulager. Dieu est grand. Nous avons connu beaucoup de malheur ici avec l'arrivée des Blancs. Sans la lutte des paysans de Nyumakele, ces colons seraient toujours ici.*

Mme Moquet était une femme de mauvaise foi... Nous ne pensons pas qu'il ait existé une femme aussi méchante que l'épouse Jules Moquet. Cette dame n'avait pas de cœur. Elle malmenait les populations de Nyumakele. Elle était plus méchante que son mari. Elle s'imaginait chez elle en Europe et ne supportait pas la présence des cases indigènes à proximité de sa demeure. Elle détestait les gens de Nyumakele parce qu'ils passaient, disait-elle, leur temps à crier. Elle dénonçait les engagés et les traitaient de voleur. (Ibid 1998 : 119)

N'étant pas satisfait du cadeau qu'on lui avait offert, Moquet avait jugé utile encore une fois de saigner la population de Nyumakele en leur expropriant d'autres terrains qu'il avait introduits dans son acte de vente, en se référant à un soit disant lois, usages et coutumes d'Anjouan (Jean Martin, T1, 1983 cité par Ainouddine Sidi (1998 : p.117):

D'autres témoignages montrent comment Moquet réglait ou rémunérait les engagés, ses employés. Bako Mdarassine rapporte que : « *Jules Moquet se faisait un plaisir de ne pas payer ses employés malgré les recommandations de l'administration coloniale.*

Les journaliers ne supportaient pas du tout ce régime. Dans cette région, nous avons une tradition de lutte qui remonte à l'occupation arabe. Les journaliers se réunissaient pour revendiquer leurs droits....

*Certains journaliers ne touchaient pour salaire et ration qu'une roupie par semaine ». (Ainouddine S. 1998 : 120). L'inspecteur des Colonies Norès signale le rapport entre dominant et dominé. Une relation entachée de violences entre les deux communautés (les blancs et les autochtones) : « *Il est profondément regrettable que les rapports des Européens avec les indigènes n'aient pas été empreints de bonne foi et d'équité, mais qu'ils aient été, tout au contraire, dominés par la fraude et la violence. » (Nores, 4 avril 1906) cité par Martin J. 1983, T.2, p. 145)**

Avant chaque gratte, la population de Nyumakele organisait, malgré les répressions du colon Moquet, le rituel de *Trimba*, suivant un itinéraire bien précis.

4.3.2. Le rite du Trimba à Nyumakele



Photo 81: La « mascotte » (masque) du Trimba avec son bâton et ses cornes. Tout son corps est enveloppé par des feuilles de bananiers sèches (*Mbuni za marindri*). On n'arrive même pas à distinguer les yeux. Les responsables du rituel sont présents à côté de la « mascotte ».

Source : Centre National de Documentation et de Recherche Scientifique (Moroni) 2014

Le *Ntrimba* est une danse rituelle où les hommes et les femmes dansent ensemble. Il est organisé tous les ans, à une période fixe de l'année, avant la gratte. La date précise de la manifestation est déterminée par une assemblée générale de tradipraticiens, représentant des Djinns.

Anissa¹¹² précise qu'à sa connaissance, seul J.C. Hébert a traité ce rituel. Mais il y a d'autres sources qu'on peut utiliser notamment les sources orales : « *Il n'existe pratiquement pas d'étude sur cette fête agraire. La seule source connue jusque-là, c'est la tradition orale, les témoignages des gens de la région. Jean Claude Hébert est le seul, à notre connaissance, à avoir parlé du Ntrimba dans un bref article consacré aux fêtes agraires dans l'île d'Anjouan (Archipel des Comores)* »¹¹³.

L'origine du rite *Ntrimba* remonte loin dans l'histoire. J.C. Hébert cite deux légendes évoquant l'origine de ce rite agraire. « *Une légende rapporte que jadis, chaque année, un homme se noyait en mer entre Chiroroni et Gomajou M'Ramani. Les devins de Chaoueni demandèrent grâce de cette calamité, et les ginis alors révélèrent comment il fallait s'y prendre : il fallait sacrifier un animal aux esprits de la mer et danser le trimba, qu'ils leur enseignèrent. Depuis lors il n'y a plus de noyade dans ces parages.* » (Hébert J.C. 1960 : 113-114)

Un *mwaliimu* (tradipraticien-géomancien) du village de Shaweni nous a donné une version proche de celle d'Hébert. Selon lui, le *Trimba* serait organisé annuellement pour honorer les esprits (*djinns*) qui ont précédé l'arrivée de l'Homme sur cette terre. Ils seraient alors les propriétaires incontestables de cette Terre-mère où les hommes se sont installés en défrichant et en cultivant.

¹¹² Anissa, *Le Ntrimba, une fête agraire de la région de Nioumakele (Anjouan)*, in <https://comoresessentiel.wordpress.com>, 2014, p. 1

¹¹³ Hébert J.C, « Fêtes agraires dans l'île d'Anjouan (Archipel des Comores) » In journal de la société des africanistes, 1960, tome 30, fascicule 1, pp. 101-116 (disponible aussi sur le site http://www.Persée.fr/web/revues/home/prescrit/article/jafr_0037-9166_1960_num_30_1_1919)

Très en colère contre les hommes, un contrat a été passé entre les « *deux parties* ». En contrepartie les hommes organisent annuellement à des dates bien précises ce rituel pour les remercier et prier les esprits pour que les récoltes soit bonnes, empêcher les cyclones etc.

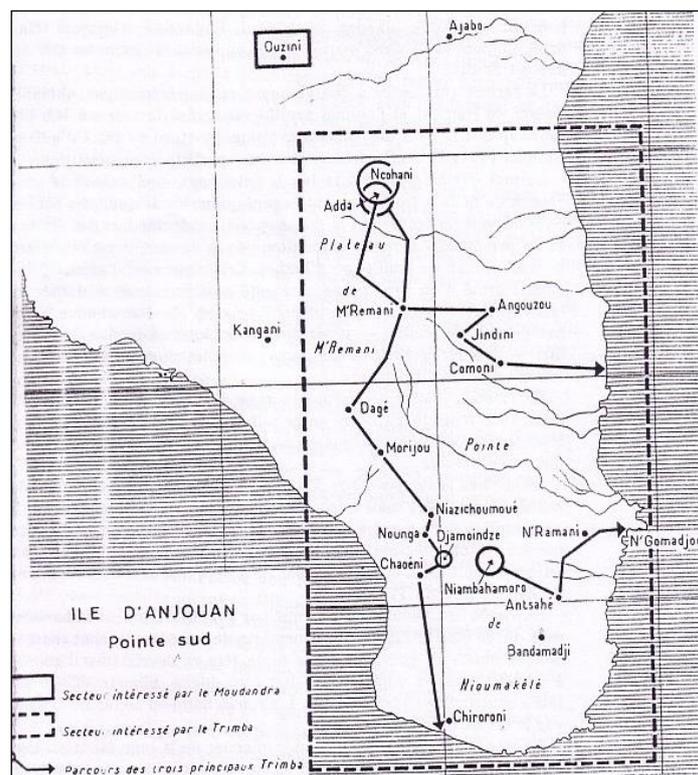
Certains avancent l'idée que le *Ntrimba* commémore l'arrivée des premiers Chiraziens dans l'île, sur les côtes du Nyumakele. Le parcours du *Trimba* de village en village suivrait les différentes étapes parcourues par les Chiraziens vers l'intérieur des terres. Dahalane Said et Abdou Majani nous fournissent quelques précisions sur les étapes suivies par les Chiraziens munis d'un mouton et d'un coq : « *Msoilaju, Sadapwani, Mroni Ngazidja, Djamwandze (le mouton dort, tête vers le nord et le coq chante : les Arabes posent la fondation d'une mosquée), Nunga et Mnadzichumwé (les Arabe touchent le sol), Gnambwamro et Dziani etc..* » (Dahalane Said et Abdou Majani 1999 : 16)

Seulement, comme le souligne J.C. Hébert, « *si la procession du trimba commémorait la migration des Chiraziens, elle devrait s'effectuer de la mer vers les hautes terres et non dans le sens inverse...* » (Hébert J.C. 1960 : p. 114). Signalons avec Hébert le fait que « *les Chiraziens apportaient avec eux l'islam [or], il apparaît suffisamment que le trimba est un rite païen, préislamique...* » (Ibid)

Dahalane Said et Abdou Majani indiquent comment le *Trimba* qui n'était qu'un rituel unique pour toute la région est actuellement scindé en trois et que seul celui de Mramani reste actif : « *[...] il n'y avait qu'un seul Trimba à Nyumakele, celui de Kohani qui regroupait toute la région. Au fur et à mesure, [que] des conflits inter-villageois engendrent une séparation des villages. Et vient la guerre de 1970 qui a disloqué le Ntrimba de Kohani en trois Ntrimba. Le Ntrimba de Djamwandze (Hadda à Shiroroni), le Ntrimba de Mramani (Gnambwamro – Dziani – Mramani), le Ntrimba de Komoni – Kiyo – Sulin). Actuellement il ne reste qu'un seul Ntrimba en activité, celui de Mramani* ». (Dahalane Said et Abdou Majani 1999 : 29)¹¹⁴

Le rituel du *Trimba* ou *Ntrimba* donc suivi dans le temps trois itinéraires, et le plus important traverse dix villages (Nkohani, Adda, M'Remani, Daji, Mwiriju, Mnadzishume, Nunga, Djamwandze, Shaweni, Shiroroni). Ce *Trimba* porte le nom de *Trimba de Shaweni* (ancienne capitale de l'île en 1300 ap. J.-C. sous le règne de Djumbe Mariamo Ben Othman Kalichi-Tupu). Le deuxième porte sur six villages et le troisième va jusqu'au cône de *Ngomaju* où on jette les entrailles de l'animal de sacrifice à la mer. Selon un itinéraire séculaire, il faut trois jours pour le premier *Trimba* et deux jours pour les deux autres. Le *Trimba* désigne à la fois le périple, la danse de *Mudandra* au moment des arrêts dans les villages traversés et le personnage (la mascotte) joué par un individu caché du public, vêtue de feuilles sèches de bananier « *Mbuni za marindri* » de la tête au pied (les yeux sont visibles) et portant un gros bâton (Hébert J.C 1960 : 110).

¹¹⁴Dahalane Said et Abdou Majani, Les lieux sacrés ou maudits à Nioumakélé, IFERE-Patsy, mémoire de validation, 1999, 36 p.



Carte 6 : Montre les différentes localités où passent les trois itinéraires du rituel de *Trimba*.

Source : Carte exécuté par le service de muséologie du Musée de l'homme. Tiré de l'article de Jean-Claude Hébert intitulé : « Fête agraire dans l'île d'Anjouan : Archipel des Comores, dans *Journal de la société des africanistes*, Paris, CNDRS, T xxx, fsc. 1, p. 101 à 116,

Une seule famille organise le *Trimba de Shaweniet* elle se tient en tête de la procession. Le maître de la cérémonie règle la danse et excite tout le monde à danser ; les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, en ligne, sur deux rangées parallèles. En dansant et en chantant, les deux rangées s'avancent jusqu'à se frôler le corps, puis reculent et le mouvement de va et vient continue ainsi jusqu'à la fin de la danse. Il arrive que des couples se taquent, se caressent furtivement sans se faire remarquer. Les bosquets environnants sont des endroits propices aux ébats. Des unions passagères sont très fréquentes derrière ces bosquets et après, on retourne danser. Le mari ne doit pas manifester ouvertement sa jalousie sinon il recevra le bâton du *Trimba*. La danse est rythmée du son des tambours (*Dori* et *Fumba*) et de la flûte connu sous le nom de *Ndzumara*.

La destination finale est *Shiroroni* pour le premier *Trimba*, sur la côte où on va jeter les entrailles de l'animal à la mer, comme dans le rite du *Nkoma* à Ouani. Ceci pour solliciter des esprits du vent et des flots une protection contre toutes les calamités et les malédictions.

L'officiant de la cérémonie (le *fundi*), personnage principal de la fête du *Ntrimba*, est toujours choisi parmi les gens qui sont possédés par les *djinn*s. Ibouroi Toibibou avance l'hypothèse que le *Trimba* et le *Mdandra* sont des danses Makua : « *Les Makua ont conservé beaucoup de leurs rites et traditions surtout dans le folklore. A la date d'aujourd'hui le trimba et mdandra sont des danses, exclusivement Makua, qui sont exécutées soit au début de la saison de culture soit lors des mariages* » Ibouroi Toibibou (2015 : 3)¹¹⁵. On peut considérer la mascote de feuilles comme un masque africain, objet rituel dont Anne Stamm¹¹⁶ écrit : « *Presque toute l'Afrique connaît et utilise*

¹¹⁵Lien : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01144306/document>

¹¹⁶ STAMM A., *Les religions africaines*, Paris, Puf, 1985, 127p

des masques lors de ces grandes cérémonies religieuses. Ils sont portés par des danseurs dont ils cachent l'identité et auxquels ils permettent d'entrer sans danger en contact avec le Transcendant »¹¹⁷. Cette pratique a pour but de « dépersonnaliser » ces personnages et « d'établir un lien avec l'invisible ». L'esprit redouté *Simba* (lion) ne fait-il pas partie des esprits évoqués ici à Nyumakele ? On peut supposer que la transformation linguistique a donné le mot *Ntrimba* ou *Trimba*, que les feuilles des bananiers utilisées pour envelopper « la mascotte », l'inconnu, reflète pas les poils de la bête. Certaines personnes interviewées nous confirment qu'avant, on immolait des esclaves en offrande à tous ces esprits qui ont pris part au rituel.

Faissoili Abdou¹¹⁸ constate les agissements des nouveaux religieux « *Djawla* », qui s'acharnent sur les pratiques animistes existantes mais, de manière très intéressante, il montre comment cette opposition était déjà organisée dans les années soixante. Il évoque en effet un film en noir et blanc présenté dans les années soixante par Irène Chagneau dont l'objectif était de faire découvrir un pays (les curiosités locales, les événements importants, le patrimoine, les traditions...) : « *Non le Ntrimba n'aura pas lieu, selon les nouveaux religieux cela est haram, on ne doit pas le célébrer. Le dayira, le Maoulid sont considérés par eux comme bid'aan, n'en parlons plus du Ntrimba* » répond ce jeune cadre du village d'Ongojou à Nioumakele lorsque nous lui avons demandé si le Ntrimba allait-être organisé cette année.... Les images sont en noir et blanc. Elles furent diffusées en 1960 dans le cadre de l'émission « *Voyage sans passeport* » présentée par Irène Chagneau sur Rtf et l'Ortf.... Dans cet épisode consacré aux Comores, on y voit la présence curieuse d'un personnage entièrement couvert de feuilles de bananiers séchées. « *Il s'agit du simba (sic)* », dévoile la présentatrice. « *Ce personnage visiblement diabolique devrait tracer des grands cercles autour des femmes au pilon dans un symbole de protection de la cérémonie* », explique-t-elle amusée.

Le Simba dont nous parle Irène Chagneau dans cette vidéo est en réalité prononcé Ntrimba.... » (Faissoili Abdou 2014 : 2)

Comment se déroule le *Ntrimba* ? Le *Ntrimba* est un rituel du fond préislamique, une survivance de pratiques animistes qui cohabitent avec l'islam. Il s'agit de danses agraires comme disait Said Abdourohime¹¹⁹ : « *Ce sont des danses liées à des cérémonies animistes et qui s'accompagnent de crises de possession et de grandes sacrifices ou transe....Le « Nkoma » (à Ouani), le « Ntrimba » (à Niyumakélé), le « M'dandra » (à Ouzini). Ces trois dernières consistent, à une sorte des prières adressées aux esprits (Djins) pour la bonne venue des cultures. Elles sont héritées des véritables autochtones (les Buschmans). Comme pour les danses précédentes, les djins reviennent sur terre et se manifestent chez les possédés* » (Said Abdourohime 1983 : 25)

Anissa et Faissoili Abdou évoquent l'ambivalence qui règne entre deux mondes différents et parallèles. En Afrique, selon eux, malgré les critiques des islamistes, la pratique traditionnelle va avec l'islam : « *deux mondes parallèles existent dans la vision religieuse du comorien moyen. Le monde réel et le monde invisible, celui des esprits, les djinns. Une conception presque générale dans les pays musulmans d'Afrique noire où malgré les critiques des « missionnaires musulmans » qui sont « souvent venus en condamnant radicalement les cultes et les pratiques traditionnelles comme païennes et idolâtriques, la tradition africaine a tenu, à côté de l'islam et avec lui* » a écrit R. L. Moreau parlant du Sénégal¹²⁰. Aussi, comme il le constate, « *presque partout coexistent les croyances traditionnelles africaines et le coran, les rites anciens et les pratiques musulmanes, les officiants du culte pré-islamique et les marabouts des confréries musulmanes* ».

¹¹⁷ STAMM A., Op cit, p 18

¹¹⁸Faissoili Abdou, Le Ntrimba de Noumakélé, une fête agraire en décadence, 13 août 2014, pp. 1 à 5.

Lien : <https://comoressentiel.wordpress.com> pour le film : <https://comoressentiel.files.wordpress.com/2014/08/ntrimba2.jpg>

¹¹⁹ Said Abdourohmane, *Mariage à Ngazidja, fondement d'un pouvoir*, Bordeaux, thèse, 1983, 338 p.

¹²⁰ Moreau R.L., « Religion et tradition au Sénégal », in *Louis Vincent Thomas et RENE LUNEAU, La terre africaine et ses religions*, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 312

Ces auteurs donnent des précisions sur la date d'organisation de la fête qui doit avoir lieu avant l'arrivée de la pluie, « *La fête doit avoir lieu au début de l'année en août-septembre, avant l'arrivée de la mousson Kashkazi et avant le commencement des « grattes » (culture sur brûlis). C'est ici qu'apparaît, à notre sens, le caractère agraire de cette fête.* (Anissa et al, op cit : 3).

Les marabouts profitent de cette occasion pour désigner la famille qui doit offrir l'animal à sacrifier, le *shimambi*. Le *Trimba* commence un mercredi vers quinze heures au lieu-dit Nkohani Mjini, un grand *Ziara* appelé aussi « *meza ya madjini* » (la table des esprits) et se termine le vendredi. De même, Hébert signale que : « *la fête commence vers midi par une danse d'une heure environ, au lieu-dit Ncohani, dans la forêt d'Adda. Ncohani est le sommet boisé d'une montagne, et selon les gens de la région le lieu « la table des esprits »* » (Hébert J.C. 1960 : 111).

Les experts *walimu* allaient se rassembler au pied d'un vieil arbre au milieu d'un champ connu sous le nom de *Mrimanga*. C'est là où les *walimu* recouvrent un jeune homme choisi par les djinns des feuilles des bananiers sèches « *Mbuni* » tout en récitant des formules magico-religieuses. Le corps du jeune homme recouvert, on ne laisse qu'un petit espace lui permettant de voir. Ce déguisement comporte trois cornes plantées sur la tête et une queue recourbée attachée sur le dos. Les feuilles sont très serrées autour de ses membres et son corps au moyen des lianes. Une fois terminé, il porte le nom de *Trimba*. Au rythme du tam-tam, le *Trimba* dirige le *Ngoma* (le tam-tam) mêlé avec des chants très anciens et quelquefois, on ignore les sens des mots utilisés. Nous avons relevé les textes de plusieurs de ces chants, dont certaines phrases recourent celles que Jean Claude Hébert (1960 : 112-113) avait enregistrées.

Djimbo la handra

Koko Nisikiya mpavi wumwana (2fois)

Nawami nazine libwembwe

Walo Mremani Wahimolikiya

Lisivuma wuri ntrenge

Lolo ! Hai ! lolo ! Hoya ! (2 fois)

Hay ukiki mula mele, lolomawehe

Gungu¹²¹ mashela Mkolo Tumani

Na ba mizimba, suyilani,

Shimana mzimba

Abanga wu shanka

Na bamele de amubawo

Ndriya na wumele,

Ndriya na wu mayeve (3 fois)

Première chanson

Vieille femme garde un peu mon enfant

Que j'aie danser le tam-tam

Ceux de Mremani quand ils vont l'entendre

Se propager (résonner) comme une toupie

Mariez ! Mais ! Mariez ! Oh ! là ! là ! (2 fois)

Vieille femme mangeuse de paddy, mariez là

L'ostracisme rend fou Mkolo Toumani

Avec le boudeur, pardon,

Comme un enfant boudeur

Porte à la taille les perles

Et que monsieur paddy les lui a remises

Entre avec monsieur le paddy

Entre à cœur ouvert (avec joie) (3 fois)

¹²¹Gungùr (ma-) Sorte d'ostracisme où la victime est promenée à travers tout le village sous les cris moqueurs et les insultes de jeunes gens. (Chamanga A.M., *Lexique comorien (Shindzuani) – Français*, Paris, L'Harmattan, 1992 : 93)

La procession se forme, le *Trimba* à l'avant, en tête et descend à Adda. On danse sur la place publique, jusqu'au coucher du soleil. Puis le cortège reprend la route, de nuit. Un petit arrêt pour danser encore et on reprend la route pour Mremani. Une petite pause suivie de la danse et on continue pour aller à Daji en passant par Bandrakuni. C'est la veillée à Daji, le temps de se restaurer et la danse continue sur la place publique jusqu'au matin.

Le matin, la procession reprend son pèlerinage vers Mriju, puis Nounga, Mnadjishumwe et vers 10 heures du matin, la procession arrive à Jamwandje. La danse y bat son plein car c'est le plus grand *Ziara* de Nyumakele. Les danseurs sont presque tous possédés, entrent en transe et forment un cercle autour de l'animal à sacrifier, le *Shimambi* qui vient d'être présenté aux *djinns*. Si les *djinns* ne sont pas contents ou satisfaits de l'animal, la procession sera annulée par le *Trimba*. Mais si les esprits sont satisfaits, ils le manifestent à travers la danse. On passe toute la journée à Jamwandje à danser et à manger. Les *djinns* les plus réputés notamment *Fana Hali* (le chef), *Chariffou Ali*, *Mwenye Wupanga* et *Simba* prennent des rythmes très violents qui les font rouler par terre.

On passe toute la journée à *Jamoindeze*, en dansant. Pour certains, la danse du *Ntrimba* est une occasion pour eux de s'amuser, vu le nombre d'étrangers qui viennent observer et prendre part à la fête dans un esprit profane et non de pratiquants. Ce jour-là, la plus grande liberté sexuelle règne au cours de la fête. « *Tout est permis : les relations avec une femme mariée ou avec une vierge sont licites. Toutes les filles ou femme qui dansent sont bonnes à « prendre ». Le mari ne doit pas se montrer jaloux ; sinon le bâton de l'homme masqué et la colère des danseurs possédés s'abattraient sur lui... A la partenaire consentante, on fixe rendez-vous ou bien sans autre préambule on l'entraîne à l'écart de la danse pour une union passagère derrière les bosquets ; puis on retourne participer au jeu* » (Hébert J.C. 1960 : 111-112)

Le témoignage avancé par Jean Claude Hébert, montre incontestablement, la partie du rituel favorisant la force de la vie brute, et de la procréation. S'accoupler de manière anonyme dans les bosquets et revenir danser sans se nettoyer, un acte aujourd'hui considéré comme non islamique et associatif. La même personne va chercher une autre femme ainsi de suite, sans se soucier de quoi que ce soit. Ces accouplements commencent surtout à la tombée de la nuit, dans la pénombre. Surement, certaines femmes ont été fécondées sans pour autant savoir par qui.

La danse est rythmée au son des tambours (deux *fumba* et *dori*) et de flûte (*ndjumara*). Les femmes se placent à l'est (au soleil levant) et les hommes à l'ouest (au soleil couchant).

Djimbo ya vili

Deuxième chanson

*Hailele*¹²²! *Hailele!* *Hoya*

Mais le sommet! Mais le sommet¹²³! Oh! Là! Là! (2 fois)

Hoya! *Hailele!* *Ala mele!*

Oh! Là! Là! Mais le sommet ! Mangeuse de paddy

Ho! *Ho!* *Ho!* *Ho!* *Ho!*

Ho! Ho! Ho! Ho! Ho!

Monye Abdallah!!!

Monsieur Abdallah !!!

Nkwa ngoma iliyi hé!

Que le tam-tam (pleure) résonne hé!

¹²²Lele, n. *ma-* ampl. de *Kilele* (voir Lenselear A., Dictionnaire Swahili – Français, Paris, Karthala, 1983, p ?258) + *Kilele*, n. *vi-* sommet (pic) de montagne ; aussi d'arbre ou de plante. *K. cha minazi (mchikichi)*, bourgeon terminal du cocotier (palmier). Lors de la naissance de jumeaux, on s'en croise la poitrine. (Cf. « MILEMBELEMBE ») *Kileleta*, n. *vi-* sommet de colline, de montagne. (Cf. NGUU, JUU).

¹²³Beaujard P. pense que « [...] *Le lien exprimé entre altitude et pouvoir royal évoque l'Asie du Sud-Est, continental ou insulaire, où les ancêtres divinisés ont leur siège sur les montagnes* » (Beaujard P. 2003-2004 : 85)

<i>Kila kakiya Kwa ngoma he!</i>	Tous ceux qui n'ont pas entendu le son de tam-tam
<i>Havi Mouhadji ?</i>	Où es-tu Mhadji ?
<i>Havi Taminou ?</i>	Où es-tu Tamimou ?
<i>Havi Tamimou monye Mouhadji</i>	Où es-tu Tamimou, Monsieur Mhadji ? (3 fois)
<i>Havi ! Hoya! Hoya!</i>	Où ? Oh ! Là! Là ! Oh ! Là! Là !
<i>Tsami Wampomoni</i>	Me voici les Pomoniens
<i>Ha shimamba na bwe ya hutsuha</i>	Avec du bois de santal et la pierre à frotter
<i>Hodi! Nawe! Rabeli wa Sada</i>	Pourrais-je entrer ! Oui ! Sommes devant et à aider
<i>Hodi hunu nawe na mdjeni hunu</i>	Pourrais-je entrer ! Oui ! Y a un étranger ici
<i>Ra! Ra! Ra ! Ra ! Ra ! Ra ! Ra ! Ra! Ra! Ra ! Ra ! Ra ! Ra ! Ra !</i>	
<i>(Wantru mama wasibiha masama)</i>	(Les femmes battent leurs mains)
<i>Nawe Koko Riziki héya !</i>	Et toi vieille Riziki monte ! (soyez en transe)
<i>Ina matra tsiyo wusingwe</i>	Il y a de l'huile en voici pour embellir ton corps
<i>Djirani lisuhira</i>	Le voisin t'appelle
<i>Hai ! Badjimwa inkwehe yiheya</i>	Mais ! Monsieur Djimoi l'herbe pousse
<i>Mdallah Msa alime</i>	Mdallah Mousa laboure
<i>Lishamba rakolima</i>	Le terrain que nousavons planté
<i>Badjimwa Nkohe,</i>	Monsieur Djimoi Nkohe,
<i>Mtsahudje mwalimu</i>	Faite choisir le tradipraticien
<i>Le ! Le ! Heye !</i>	Le ! Montez !
<i>Ya! Leleya! Ye! Ya!</i>	Allez au sommet ! Oh! Ya!
<i>Leleya! Ya !Hai! Nawe!</i>	A Ilez au sommet! Ya ! Mais ! Toi !
<i>Hai! Nawe! Ha !</i>	Mais ! Toi ! Ha !
<i>Leleya! Hai! Lele!</i>	Allez au sommet ! Mais ! Au sommet !
<i>Hai! Mbaliya mwanamshe</i>	Mais ! Tu as amené une fille
<i>Mvendjewa beli</i>	Aimée son devant (sexe)
<i>Hai! Bahari mbaliya mwanamshe</i>	Mais ! « Bahari » a amené une fille
<i>Mvendjewa mbeli Bahari ye!</i>	Aimée pourson devant« Bahari » oh !
<i>Nawe mbaliya yahavi!</i>	Toi où l'as-tu amené
<i>Nkoko ya batana, Mkolo mwe</i>	Avec ton joli bracelet, monsieur Mkolo !

Le ! Le ! Heye !
Mbaliya havi!ha nkoko ya batana
Mkolo mwe ! Ye
Naye mbaliya ha bundru la shihazi
Na shukuru
Hai ! Badjimwa nkehe yiheya !
Ha! Lele! Ya! He!

Hai! Vwa drima
Lishamba kavwavira
Samba ritsowana
Le ! Le ! Heye !
Hai Bwana mwalimu nsendra djangu
Nay roho yangu tsiyo (2 fois)

Hai ! Lale ! Shema vwa raha
Ripahe nkombe na matra wusoni
Hai ! Lale ! Vwa raha
Ripahe nkombe na matra wusoni
Mamangu anambiya
Nisindre djiya na mtsunga
Le ! Le ! Heye !
Badjimwa nkehe yiheya !
Badjimwa nkehe yiheya !
He! Lelele! Lele! Lele!
Wangwana!
Hadji Wahavi?
Tsami mkavavo!
Hey! Hoi! Wa Moya!
Wa Mpomoni!

Le ! Montez!
Toi où l'as-tu amené ! Avec joli bracelet
Monsieur Mkolo ! Hé !
Elle, tu l'as amené avec un morceau d'igname¹²⁴
Et une tourterelle
Mais ! Badjimoi l'herbe a poussé
Ha! Au sommet! Ya ! Hé !

Mais! Il y a à planter
Le champ n'a pas été passé
Le lion nous nous battons
Le ! Montez !
Mais ! Monsieur le tradipraticien je pars
Et voilà mon cœur (2 fois)

Mais ! Dormez ! Ma belle, il y a la joie,
On se maquille avec du khôl et du parfum
Mais ! Dormez ! Il y a la joie,
On se maquille avec du khôl et du parfum
Ma mère m'a dit
De ne pas y aller avec un bouvier
Le ! Montez !
Monsieur Djimoi l'herbe a poussé !
Monsieur Djimoi l'herbe a poussé !
Hé! Au sommet ! Sommet ! Sommet!
Noblesse !
Hadji où es-tu ? (2 fois)
Me voici honorable ! (ou ma belle) (2 fois)
Hé! Hoi ! Ceux de Moya !
Ceux de Mpomoni !

¹²⁴Dans cette région de Nyumakele, l'igname (*Shihazi*) mélangée avec des embrevades sèches (*Ntsuzi yafa ou Ntsuzi zaoma*) cuites avec du lait de coco, était leur repas préféré, ainsi que les taros (*Majimbi*). Nyumakele était le grenier des ambrévades, du taro, de l'igname considéré comme étant des plantes « noires ». Aux Comores comme à Madagascar, il y a plusieurs variétés d'ignames introduites semble-t-il par les austronésiens après les premières arrivées, ainsi qu'en Afrique (Beaujard PH. 2011 : 367). A Anjouan, les agriculteurs utilisent le même technique de creusement des trous afin d'obtenir des ignames de très grandes tailles. D'autres variétés viennent d'être introduites récemment. Mais aux Comores, l'igname n'a pas la même valeur symbolique que dans certains pays du pacifique et d'Asie du Sud-Est.

*Na shimamba na bwe la hutsuha
Hodo hunu ! Nawe !
Namdjeni hunu kavira !
Ramdjeni hunu kavira !*

Et le bois de santal et la pierre à frotter
Pourrais-je entrer ici ? Oui !
Aucun étranger n'a passé ici!
L'étranger n'a pas passé !

*Ramdjeni hunu kavira !
Mtsamba nyombe yilawa Domoni
Yibaliwa mazimboni
Madjirani !!!
Ra! Ra! Ra ! Ra ! Ra ! Ra ! Ra ! Ra !
(Wantru mama wasirema ya masama) (Les femmes battent leurs mains)*

L'étranger n'a pas passé !
Une vache venant de Domoni
On l'a amené par air (2 fois)
Les voisins !!!
Ra! Ra! Ra ! Ra ! Ra ! Ra ! Ra ! Ra !

Djimbo la raru

Troisième chanson

*Hai ! Lale ! Hoya ! He !
Lele! Na mwana Lele! Wake
Mwana moja na mamahe
Kazana ngoma rilawe
Simba mwagoroma!
Haye! Mwagoroma !*

Mais ! Dormez ! Oh ! là ! là Hé !
Elevez! Et l'enfant élevé ! Toi seul !
Un seul enfant avec sa mère
frappez fort le tambour, nous partirons
Le lion rugit !
Ah ! Quel rugissement !

*Hoye! Tsililiya shamba
Shamoro na kwehe
Huvendjewa tsi ha sura
Wala tsi ha mpuwa nundra
Sika m'Bushi mwangadzie
Lisha maji yafunge mtsanga
Salaliya hoye!*

Aï! J'ai mangé un champ
En feu avec les herbes
Pour être aimé, pas besoin d'un beau visage
Ni un long nez
Tient le Malgache, jouez avec
Laisse l'eau arriver sur la plage
En dormant ohé !

*Simba mwagoroma!
Haye! Mwagoroma !
Bako, wudani ntsoja haho?
Simba mwagoroma! (4 fois)
Haye! Mwagoroma !
Le ! Le ! Le ! Le ! Le ! Le ! Le ! Le ! Heye !*

Le lion rugit !
Ah ! Quel rugissement !
Vieux, pense-tu que je viens chez toi?
Le lion rugit (4 fois)
Ah ! Quel rugissement !
Le ! Le ! Le ! Le ! Le ! Le ! Montez!

Interprétation des quelques phrases des chansons

Ce sont des chansons érotiques qui accompagnent la danse. Voilà pourquoi l'ambiance est à son paroxysme. Quand on dit « *Monsieur Djimoi l'herbe a poussé !* », on veut dire « les poils ont poussé », « *Mdallah Mousa laboure le terrain que nous avons planté* », signifie: « enlève les poils du sexe que nous avons utilisé ». « *Tu as amené une fille aimée pour son devant* », cela veut dire que : « Tu as amené une fille qui a un joli sexe ou avec un sexe savoureux ». « *Aïe! J'ai mangé un champ en feu avec les herbes* », ceci dit : « Aïe ! (indique la déception) j'ai eu un rapport sexuel avec une femme indisposée, et poilue. ». « *Tiens la Malgache, joue avec* », c'est-à-dire « Tenez cette dame qui ressemble à une Malgache et jouez avec (car on considère que les Malgaches sont des belles femmes, aux traits asiatiques) ». « *Laisse l'eau arriver sur la plage, En dormant ohé !* », c'est-à-dire attend d'abord que le sexe soit mouillé avant de t'accoupler ! ». « *Elle, tu l'as amené avec un morceau d'igname et une tourterelle* », veut dire : « la fille, tu l'as entraîné pour montrer ta supériorité, ta force (ton gros pénis comme un morceau d'igname) pour aller roucouler et faire l'amour (la tourterelle roucoule) ». *Lele* (en swahili), veut dire sommet de la montagne. La montagne est attribuée aux femmes. A l'extrême, la transe doit atteindre le sommet. « *Pourrais-je entrer ici ? Oui !* » Il ne s'agit pas d'une maison habitée (qui serait par ailleurs celle de la femme), mais c'est une métaphore du sexe de la fille ou de la femme : Est-ce que je pourrais faire l'amour avec toi ? oui répond-elle. Pour rassurer son partenaire, elle ajoute : « *Aucun étranger n'a passé ici!* » Aucun de ceux qui sont venus participer au rituel ne m'a pénétré. Elle l'a répété trois fois. « *Une vache venant de Domoni* » est encore une métaphore. La femme ou la fille de « brousse » ironise en voyant la grosse dame domonienne, bourgeoise, coquette qu'elle qualifie ainsi. Elle appelle ses voisins « *Madjirani !!!* » (Les voisins !!!), sans en dire plus, sans doute en la montrant du doigt : « Regarde là !!! » à rebours des comportements de respect habituels. C'est qu'au moment du Trimba, tout est permis et les gens en profitent surtout la nuit (au clair de lune).

L'animal a été sacrifié par les *mwalimu* et la viande distribuée aux habitants de trois localités : Shaweni, Mriju et Daji. C'est pour cela que la fête prend une allure enthousiaste. Le lendemain, le *Shurumbu* (le havre-sac contenant les entrailles de l'animal) sera jeté à la mer. Il arrive souvent que le *Shurumbu* soit refoulé par les vagues au bord de la mer, sur les côtes. On peut supposer que les *djinn*s sont en colère et il faut refaire le *Ntrimba*. Ainsi les *djinn*s ont manifesté leur mécontentement.

A l'aube, le *Ntrimba* suit son chemin. Toute la procession se rend à *Shiroroni* pour jeter le *shurumbu* à la mer, à la fin de l'après-midi (ou à l'aube, selon Faissoili Abdou et Anissa 2014 : 4). C'est la fin du rituel de *Ntrimba*. Quant à la viande, elle est partagée entre ceux qui accompagnent le *chimambi*. Elle est donnée aux habitants de *Chaoueni*, de *M'Rijou* et de *Dagi*. C'est à la fin de l'après-midi seulement que la peau, gonflée des entrailles, est jetée à la mer. Parfois, il arrive que le *chimambi* soit retrouvé sur la plage le lendemain. Cela signifie que les *gini* ne l'ont pas accepté et on refait le *Ntrimba* » (Hébert J.C. 1960 : 113)

On le jette à *Ngomaju* s'il s'agit du *Ntrimba* de *Mramani* et les feuilles de bananiers sont déposées à *Mkoraju*. Le cratère de *Ngomaju* est une colline volcanique de 20 à 50 m à peu près de haut. Elle constitue une falaise en forme de cirque de quelques dizaines de mètres de diamètre dont une partie a été engloutie par le flot. *Ngomaju* est formé de huit grottes submergées à marée haute, connues sous le nom de *Mlongo Minane*, les Huit Portes. Ce *Ziyara* est situé en bas de la ville de *M'Ramani*. Si on jette la dépouille à *Ngomaju*, on attache une corde très solide à la hanche de celui qui doit faire l'opération et les autres tiennent fortement la corde en aidant leur camarade à descendre avec le *Shurumbu* jusqu'à l'une des grottes. Il le jette, puis remonte sans regarder derrière lui.

Il arrive aussi, ce qu'avait constaté un des intervenants lors de nos discussions, qu'on rassemble dans la peau qui formera le *shurumbu* des petites tranches des différents organes de l'animal sacrifié. A ce moment-là, on dit que l'animal a été donné tout entier aux esprits.

Toute la population de la région peut être soulagée d'avoir pu accomplir leurs engagements et honorer leur dette envers les esprits. N'oublions pas que cette population avait demandé aux esprits de veiller sur les maisons, les champs pour que les récoltes soient bonnes, empêcher les cyclones et épargner les pêcheurs en mer des noyades et des disparitions. « *Nourrir les esprits c'est vaincre les peurs des hommes* » commentait Geneviève Wiels auteur d'un film documentaire : *la porte des djinns*, (cité par Faissoili Abdou 2014 : 4)

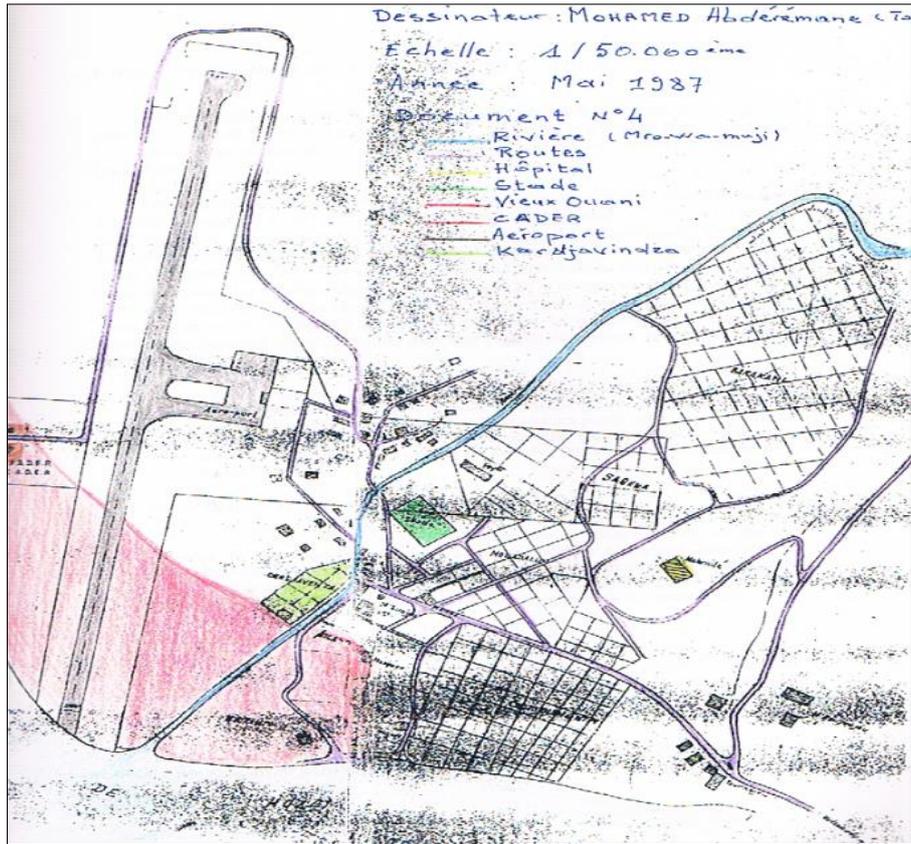
Dahalane Said et Abdou Majani avance l'idée que grâce au *Ntrimba*, il règne un air de paix, de stabilité et de sérénité à Nyumakele. Il est nécessaire de s'acquitter d'une dette morale afin de cohabiter et de partager la nourriture avec les *djinns*. Ainsi, « [...] *il est fort question d'un accord passé entre deux mondes, en vue de la stabilité, la paix, la sérénité, bref de l'harmonie des habitants de la région de Niyumakélé. C'est dans ce sens que la tenue annuelle du Ntrimba rêvait une signification historique très profonde. Il faut souligner au passage que la région de Niyumakélé a été et l'est encore à nos jours la région la plus hantée de l'île. Cela peut s'expliquer par de différentes influences Africaines et Malgaches sur les mentalités de la population locale....Ceci montre encore une fois que bien des pratiques animistes ne sont pas créées par l'homme lui-même d'où l'organisation annuelle des Trimba en vue de s'acquitter d'une dette morale ; celle de cohabiter et de partager la nourriture avec les premiers habitants de l'île les Djinnns, descendants de Fanahali. C'est conformément aux traités passés entre les Djinnns et les hommes à Niyumakélé à un moment particulièrement critique de leur vie* » (Dahalane Said et Abdou Majani 1999 : 32)

4.4. Le Nkoma de Ouani

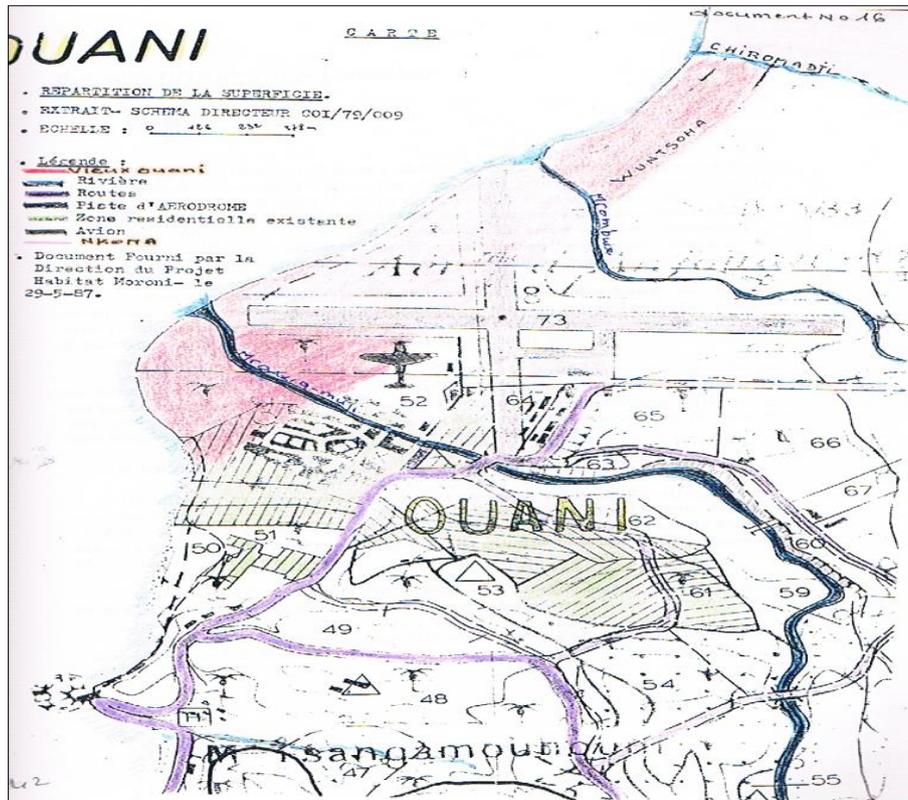
Le *Nkoma* qui s'organise à Ouani, au bord de la mer, dans une zone appelée *Binti Rasi*, est également réputé à Anjouan mais n'a donné lieu qu'à de rares travaux. Pour comprendre ce rituel il faut connaître l'histoire des deux groupes de population, les Beja et les Kombo, à Ouani. Avant de la retracer, je reviens sur l'histoire de la ville de Ouani à travers ses sites et monuments.

4.4.1. Traditions historiques de la Ville de Ouani

Ville côtière, située au nord-est de l'île, dans la baie d'Anjouan, Ouani est encadrée par une montagne et deux plateaux. Au nord c'est la pointe de Jimilimé culminant à 600 mètre d'altitude ; au sud-est se trouve le village de Nyantranga séparé du village de Barakani par une vallée encaissée où coule une rivière « *Mro-wa-Muji* » qui traverse la ville de part en part. Le relief est très accidenté.



Carte 7: Le plan de la ville d’Ouani : piste de l’aéroport, site historique et archéologique de Vieux Ouani (en rouge). Source : dessinateur Mohamed Abderemane topographe, mai 1987



Carte 8 : Répartition de la superficie : extrait schéma directeur COI/79/009 (Source : Document fourni par la Direction du projet Habitat, Moroni, le 25/5/1987)

L'une des plus anciennes villes aristocratiques d'Anjouan, avec ses 12.000 âmes (estimation éléction de 2001), était la capitale de la neuvième circonscription. Sous la mandature des Présidents Ahmed Abdallah et Mohamed Djohar, elle englobait des faubourgs tels que Barakani, Nyantranga et Jimilimé.

Durant la colonisation Ouani était érigée en Canton qui embrassait plusieurs villages : Barakani, Nyantranga, Jimilimé, Hajoho, Harimbo, Bandra-la-Mahale, Chandra, Tsembehou, Dindri, Bazimini, Koki et Patse (Patsy). Après l'indépendance, un nouveau découpage a été fait.

Elle se trouve à 7 km du chef-lieu ou capitale de l'île d'Anjouan, Mutsamudu. Après les évènements de 1997, Ouani est régie par une mairie.

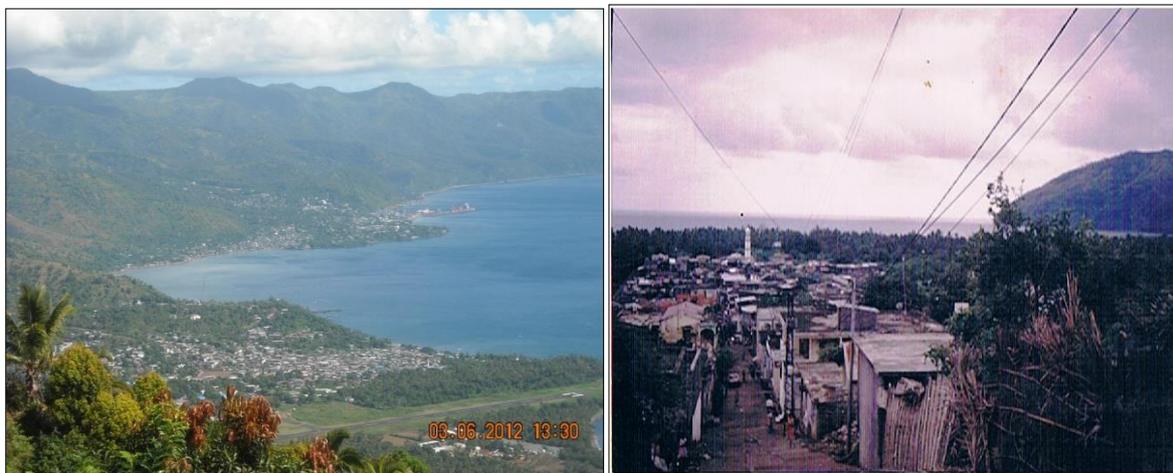


Photo 82: (vue générale): Ville d'Ouani au premier plan avec la piste d'aéroport

Photo 83 : Vue de la ville depuis Bwekuni, on voit le minaret de la mosquée de vendredi

Source : Bourhane Abderemane – photo 6 prise en 2000 et photo 5 en 2012

Ville dont la première maison en dur fut construite aux environs de 1276 après J.C.¹²⁵, elle a joué un rôle non négligeable dans l'histoire d'Anjouan et des Comores. Erigée avant Mutsamudu, le site initial à *Untsini mwa-Muji* (la ville basse) nommée auparavant *Sada* fut édifiée aux environs du VIIIe - IXe siècle par des bantous marins. A l'arrivée des arabo-shiraziens ou Irakiens, elle s'appelait "*Sada-Baswarda*" et fut détruite par un raz de marée d'après les traditions

Les rescapés de la ville ont fondé vraisemblablement la ville de Ouani actuelle avec les immigrants venus de *Bwe-la-Maji*, *Mlimani*, *Jimbili*, *Bandar-Salama*, *Bandra-Mtsanga ya kurani* et *Nyamawe*.

4.4.1.1. Historique des sites anciens et des quartiers

Durant les razzias malgaches, un des faubourgs d'Ouani *Untsoha* a été détruit en 1792 après J.C., par les Sakalava et les Betsimisaraka. Les populations ont été amenées en esclavage aux Mascareignes via Sainte Marie (Madagascar).

¹²⁵Flobert BERTRAND parle d'une fondation qui remontait en 1276 après J.C. (page 23). Selon Claude ALLIBERT, la première maison en dur date de 1256 après J.C. (C. Allibert : 2000, p.26)



Photo 84 (à gauche) : Reste du palais à Untsoha (Wuntsoha) XIVè-XVè

Photo 85 : Le reste de la mosquée et son mihrab devenu un Ziara (ziara) (lieu sacré)

Source : Bourhane Abderemane photo prise le 30/04/2015

Ouani se présente sous deux aspects:

- Celle d'une ville ancienne, historique où se côtoient l'architecture arabo-shirazienne, les maisons en matériaux végétaux, les mosquées et les sépultures, ainsi que ses ruelles tortueuses à l'intérieur de la Médina qui témoigne de son passé. Ces hommes qui ont pu, par leur vanité et leur "Ustaârabu" (civilisation et culture arabe), marier l'Islam et la coutume ancestrale ont laissé leurs empreintes culturelles.

- Et celle d'une ville moderne avec ses constructions de style européen, et ses bâtiments administratifs (aéroport, collège, école technique, écoles primaires, la Mairie, poste et télécommunication, l'hôpital...) le foyer des jeunes (*Espace shababi*), la bibliothèque, le complexe sportif non couvert, les poissonneries, l'abattoir etc.

Les infrastructures culturelles et socio-économiques sont les œuvres des Ouaniens sans la moindre participation de l'Etat (la maternité, lycée, marché, mosquées, *madrassa* etc.).

Elle était jadis entourée par la muraille de la ville "ngome" ou "uhura wa muji" dont subsistent encore quelques tronçons (à *Kilingeni*, *Mkiri-wa-Djimwa*, *Shataraju-Soifa*), et que les jeunes sont déterminés à les conserver. C'est un patrimoine irremplaçable.



Photo 86 et 87 : Les quelques pans de la muraille restant de la ville de Ouani construite au XVIIIe siècle du côté du quartier de *Kilingeni* habité jadis par les Beja et les Kombo...

Source : photos prises par Bourhane Abderemane le 11/03/2014 et le 30/04/2015

La Médina est composée de deux grands quartiers: quartier de *Kilingeni* considéré avant comme le quartier de *Wamatsaha*, - et le quartier de *Bwedzani*

Mais d'autres quartiers étaient encore plus anciens que les deux cités ci-dessus. Il s'agit de :- *Untsini-mwa-Muji* (Ville basse, engloutie par un raz de marée) Tsunami ?¹²⁶- *Mkiri-wa-Mpwani* (quartier de Wamatsaha)- *Untsoha* (ville chirazienne ou shirazienne)

L'étude des toponymes des quartiers anciens donne quelques indications historiques :

Kilengeni : Ce mot a plusieurs significations :

En swahili: *Linga* ou *Linge* c'est viser, pointer vers, mettre en joue, couper en tranche, jeter.

Kilinga : c'est le fœtus humain de quatre mois.

Kilinge : c'est un jeu d'enfant.

a. mystère, secret, ruse, manœuvres secrètes incompréhensibles.

b. réunion secrète de tradipraticiens ou de guérisseurs, aussi endroit où se pratiquent des exorcismes (A. Lenselear, 1971 : 204).

c. Aire de culte (Pascal Bacuez : 2007 : 16), en parlant de *shetani* en action.

Ombiasa ou *Ambiaza* :

a. divin guérisseur (pratique la divination par le *sikily* ou *sikidy* et l'astrologie, soigne en usant de plantes, à usages interne et externe et en organisant des cérémonies qui comportent généralement le sacrifice d'un animal).

b. le Devin, une des cases de la divination géomantique (N. Rajaonarimanana: dictionnaire malgache dialecte Tandroy 1996 : 40).

Le deuxième ancien quartier d'Ouani qui se trouve à l'intérieur de la muraille de la ville, s'appelle *Kilingeni*. Ce dernier était considéré avant comme étant le quartier des « gens de la brousse » (*Wamatsaha*) après la disparition de la ville de *Sada-Baswara*, ancienne ville de Ouani. Cette partie de la ville était couverte de forêt, des lianes etc. C'était une forêt dense à l'époque, le royaume des esprits.

Etant donné qu'il n'y avait pas assez d'eau du fait de l'absence des rivières à (*Bwe-la-maji* et à *Mlimani*), le chef *Bako ba Beja*, *Msa Djimwa*, *Kombo Ali* et *Kombo Madi* avaient décidé le transfert de leur village respectif (*Bwe-la-maji* et *Mlimani*). Ils s'installaient tout le long de la rivière (*Mro wa Muji*). Ils avaient défriché la forêt, aménagé le terrain et construisaient leurs cases.

¹²⁶C'est la partie la plus basse de la ville. On découvre à chaque fois des pans de murs, des terrasses quand les fossoyeurs creusaient les tombes. Dernièrement, quand les jeunes creusaient le soubassement de la nouvelle mosquée de vendredi de Ouani, on a découvert un trésor : des chambres avec couloir peint en blanc (la couleur blanche est restée intacte), des portes obstruées, des céramiques importés de chine, de tessons de poterie local, des squelettes humaines, du cendre et de charbon, un bloc de corail taillé en rond (tout blanc). Une preuve irréfutable pour valider les dires des anciens. Concernant la disparition de la ville.



Photo 88 (à gauche) : Site de *Bwe la Maji (un Ziara)* lieu sacré pour le Bejani
Figure 89 (à droite) : Site de *Mlimani (un Ziara)* lieu sacré pour le Kombonien
 Source : Bourhane Abderemane - prise de vue en 2000

Mais après, Il prétend que ces gens-là souffraient. Les enfants disparaissaient. Les fœtus n'arrivaient plus à terme. Les Marabouts ou *Mwalimu* ou *Mgangi* consultaient les astres, pratiquaient la géomancie et concluaient que l'emplacement appartenait à des *Djinns*. Après un certain temps, la population et les esprits se sont réconciliés. Les esprits avaient décidé de partir et en échange, tous les trois (3) ans, la population vénérât les *djinns* en faisant le *NKoma* à (*Bintirasi*).

Ce quartier avait sa propre place publique *Shilindroni* et sa mosquée *Mkiri-wa-Mari*. La mosquée d'Omar, construite par Cheikh Omar l'un des rescapés de l'inondation de vieux Ouani¹²⁷ selon la tradition orale. Une mosquée rénovée où on peut admirer les céramiques incrustées sur le mur de l'intérieur ainsi que des petites colonnes torsadées en béton. Entre la mosquée et les dernières maisons se dressait un pan de murs, haut de trois à quatre mètres; c'est l'ancienne muraille de la ville reliant *Kilingeni* à *Soifa* en passant par la mosquée de vendredi. Dans cette même zone à l'extérieur de la muraille passe la route qui contourne la ville vers la mer et vers la Mairie. C'est dans ce même endroit que la population d'Ouani, avec l'aide de plusieurs organismes, a construit la poissonnerie (*Bazar-ya-Mapuka*) et à côté, la boucherie (*Bazar ya Nyama*). C'est la zone où il y a les cimetières de toute la ville.

Pour protéger ces quartiers contre les inondations, le gouvernement colonial avait construit sur la rive droite de la rivière une digue d'où le nom de *Ladigiju*, devenue un sous quartier de la ville et sur la rive gauche un *gabiyo*; une digue construite en entassant des grosses pierres soutenues par des grillages à gros maillons. Le *gabiyo* existe toujours de nos jours, protégeant le quartier de *Kardjavindza*, ancien quartier des esclaves, contre l'affaissement du terrain et empêchant l'inondation en cas de crue.

¹²⁷On écrit Ouani (avec un "O") et Ouani (avec un "W")



Les deux photos 90 (à gauche) et 91 (à droite) : Montrent la digue construite à l'époque coloniale après l'inondation de décembre 1951, pour protéger le quartier de *Kilingeni* (à droite de la photo 14) et une autre digue, construite dans les années 2000 protège le quartier de *Kardjavindza* en aval de la rivière là où il y a beaucoup d'arbres.

Source : Photos de Bourhane Abderemane, prise de vue le 11 mars 2014

Si nous examinons les deux définitions, le nom donné par ses anciens à leurs quartiers n'était pas le fait d'un hasard. Ce mot véhicule tout une série d'activités et un fond commun entre les *Beja* et les *Tandroy* originaires du sud de Madagascar.

D'autre part, les *Beja* s'installaient au Sud Est de la ville de Ouani, couvert de forêt d'épineux (*Mronga*) et de broussailles, soumise aussi à la sécheresse qui a causé leur migration vers " *Kilingeni*"; pratiquant les mêmes croyances et l'élevage des bœufs et cabris que les *Tandroy*. Les *Bejaniens* avaient pu résister à la domination des Fani et des arabes. Ils ont pu conserver leur culte des ancêtres (*Nkoma*, culte des *Mwana Mroni* dans les *Ziara*), ainsi que la pratique des guérisseurs et de géomancie (le *Mwalimu* ou *Mgangi*), jugés incompatible à l'Islam.

Bwedzani est le nom du plus grand quartier de la ville de Ouani qui se trouve au Nord-ouest. La ville évolue du Nord au Sud. Le prolongement de la ville extra-murale porte d'autres noms. Ce quartier forme le cœur de la Médina où a été édifié le grand palais *Djumbeku* Il ne reste que quelques pans de mur et une porte à arcature pointue, témoin de cette illustre civilisation. C'est encore dans cette zone, à côté du palais, que se trouvent les places publiques (*Bangani-vua-Muji*, *Gerezani*, *Pangahari*). Les notables, pour traiter des problèmes du moment se regroupent soit à *Bangani-vua-muji* lorsqu'il fait beau temps, soit à *Gerezani* quand il pleut. Pour plus de précision, *Gerezani* était réservé pour le sultan ou le gouverneur avec ses vizirs pour débattre des problèmes de l'île ou de la région. C'est à *Mpangahari* qu'on décapitait les condamnés.



Photo 92: L'ancienne place publique de Ouani « *Mpangahari* » et le reste du grand palais « *Djumbeku* »

Source : *Bourhane Abderemane* – photo prise en 2000

Beaucoup de mosquées ont été construites dans ce quartier de la haute noblesse :

L'ancienne mosquée du vendredi construite, selon la tradition orale, par Cheikh Abdallah, était un monument élégant en pierres de basalte assemblées avec de la chaux de corail avec son minaret probablement fin du XIIe siècle. Mais cette majestueuse bâtisse a été rayée de la carte et on ne le trouve que sur les anciens timbres des Comores.

La nouvelle mosquée en béton avec son nouveau minaret en dôme (fabriqué par Mouhoudhoir Zoubert Mahadali) et sa grande porte noire sculptée où passe l'imam le jour de vendredi, domine toutes les maisons en terrasses. Mais en 2007, la mosquée a été démolie, jugée trop petite. Une autre mosquée assez vaste et à étage est en train d'être construite sur le même emplacement.

- La mosquée de *Swafa (Soifa)* où on peut admirer des céramiques importées, probablement du XIXe siècle, incrustées sur le mur soutenant le mihrab. Elle a subi plusieurs modifications à l'intérieur sans pour autant toucher au mihrab. Ce nom qui lui a été attribué reflète le trajet fait par les pèlerins à la Mecque : « *Al swafawal – Maruwa* ». Actuellement, les arabophones nouvellement arrivés à Ouani ont ouvert une madrasa pour apprendre aux enfants et aux jeunes l'islam en général. La muraille de la ville longeait cette mosquée. Actuellement une grande partie de cette muraille a été détruite à cet endroit.

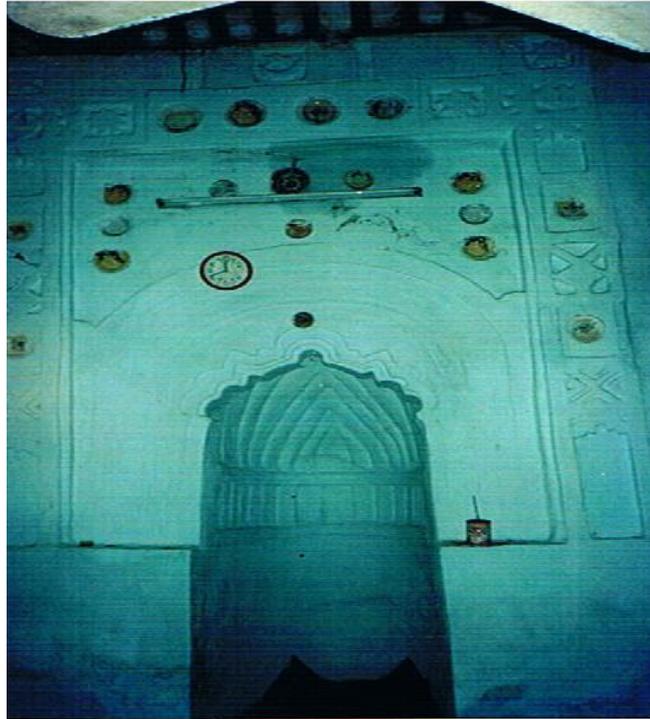


Photo 93: Le mihrab de la mosquée de *Swafa* avec ses céramiques incrustées
 Source : Bourhane Abderemane – photo prise en 2010

La mosquée de *Madarassani* qui était construite sur les ruines d'une autre mosquée détruite par les inondations répétitives donne l'aspect d'un gardien de la cité de par sa position. A l'intérieur, le regard est attiré par les quatre grosses colonnes de poutrelles soutenant la toiture en terrasse. Etant très étroite, les adeptes de cette mosquée avaient acheté une maison à côté de celle-ci, ce qui leur a permis de l'agrandir sur le côté gauche.

La *Zawiya*, lieu de propagation du soufisme, était construite entre la mosquée de *Swafa* (*Soifa*) et la mosquée du vendredi. On peut admirer la porte sculptée du mausolée de Cheikh Soilihi. Le *Zawiya* vient d'être restaurée avec une dalle de couverture en béton et un intérieur réaménagé.



Photo 94 : La porte d'entrée de la *Zawiya* de Cheikh Soilihi. Celle-ci vient d'être restaurée pour garantir la sécurité des fidèles, car la terrasse commençait à se détériorer.
 Source : Bourhane Abderemane – prise en 2012

C'était aussi le quartier de *Waziri (Vizir)*, des imams, les *fundi* et les Cheikh. Les membres de l'aristocratie *kabaila* avaient construit, au milieu du quartier, leurs maisons en dur à terrasses et à étages au style arabo-chirazien, avec des lourdes portes à panneaux sculptées *madjivien* forme de quatre cygnes représentant un maillon d'une chaîne et un ovaire de fleur au milieu, symbole de la fécondité et de la fertilité; les murs épais truffés à l'intérieur de niches sculptées *ziloho* à base de corail sous plusieurs styles montrant la fierté des familles aisées propriétaires des esclaves et des terres. Les fenêtres sont souvent petites quelquefois en moucharabieh et à double volets.

- D'une part elles permettaient ainsi de conserver la fraîcheur de la maison en période de chaleur tropicale;

- Et d'autre part, c'est un lieu d'observation : les femmes pouvaient regarder les manifestations, les danses folkloriques etc., sans être vues.

Les poutres en bois soutenant le plafond en solives, rangées à intervalles réguliers, supportent les petites dalles en corail « *Bishiyo* », damées et fixées par une épaisse couche de mortier (du sable et de la chaux), sont souvent colorées en rouge et ornées d'inscriptions magico-religieuses tels que des versets de Coran protectrice de la demeure et de ceux qui y habitent. Exemples: "*Rabbana f'tah bainana wa baina qawmina bilhak wa anta khairul' fatihina*". (Litt. Seigneur tranche entre nous et notre peuple, tu es le meilleur des arbitres).

Bwedzani est le cœur de la Médina avec ses ruelles sinueuses, tortueuses et semblables et se recoupant à chaque instant entre les maisons presque identiques pour former un véritable labyrinthe.

Des puits médiévaux *zisima* avaient été creusés où les femmes pouvaient tirer de l'eau potable pour alimenter leur *Bandrishiyo* c'est-à-dire le bassin d'eau froide d'un côté et d'autre côté de l'eau chaude pour le bain.



Photo 95 : Les ruelles étroite de la médina d'Ouani (ancien ngome). L'ancienne muraille de la ville passait par cette ruelle près de la porte sacrée (*Shilongoni*)

Source : *Bourhane Abderemane* – photo prise en 2000

Les maisons sont peintes en blancs de chaux; et la nuit, on entendait souvent le crieur, annoncer des nouvelles qui se mêlaient aux chants mélancoliques des berceuses esclaves dans les maisons de nobles. Après la prière de *Al alesha* c'est "le royaume du silence éternel". Seul le quartier des esclaves à l'extérieur de la muraille, *Kardjavindja*, gouillait. Deux mondes différents, maisons en dur

d'un côté et maisons en pisé de l'autre, l'eau potable d'un côté, et de l'autre l'eau de la rivière qui, pendant la saison de pluies devient boueuse; d'un côté l'odeur des encens et des épices, poussé par les vents de mousson enivraient les quelques passants et de l'autre côté les odeurs nauséabondes empestent l'air.

Du côté de la toponymie, *Bwedzani*, est composé d'une racine *Bwe* "pierre" (au pluriel *Mawe*) ; *Dza* du verbe *hudza* "donner naissance". Les recherches étymologiques et légendaires ne nous fournissent pas d'éclaircissements. Nous allons poser l'hypothèse suivante : d'abord c'est une région dont une partie est très accidentée ; donc dispose de grottes et de failles. Nous pensons qu'avant l'installation des arabo-musulmans, c'était un lieu de culte *ziara*, ce qui fait penser à l'animisme; pierre fondatrice du village *Kiandja*. Selon certains vieux, c'était des *Beja* qui s'étaient installés ici et à l'arrivée des Arabes, ils se sont islamisés.

Il y a aussi le verbe *Huhedza* : faire monter. Quand on creuse un puits, on remonte à la surface de pierres lisses (des gros galets de rivière) utilisées aussi pour le terrassement des maisons. Associées à d'autres pierres, on les utilisait pour la construction de la muraille de la ville.

Le mot, *Dzaha*, veut dire volcan, ce qui donne des blocs de basalte. Littéralement, on peut dire qu'il s'agissait d'une région où les gens venaient récupérer des blocs de pierre et les dalles de basaltes pour la construction en dur.

***Mkiri- wa- Mpwani** (la mosquée du bord de la mer)

L'un des quartiers de l'ancienne ville basse de Ouani (le vieux Ouani). Composé de la racine *Mkiri*, c'est-à-dire "mosquée"; *wa* "de", *Mpwani* a. *pwani*, *pwa* : rivage ... (Ch. Sacleux, C. S. Sp. 1959: 164).

b. *mpwa* : "rivage de la mer"...(Ch. Sacleux, C. S. Sp. 1939: 589) Littéralement : "la mosquée qui existait au bord de la mer".



Photo 96

Photo 97

Photo 96 (à gauche) et photo 97 (à droite) : Soubassement de l'ancienne mosquée du bord de la mer « Mkiri wa Mpwani », construite probablement au XII^e-XIII^e.

Source : Bourhane Abderemane : photos prises en 2014

Il fut appelé ainsi par référence à l'unique mosquée « *Mkiri wa Mpwani* », déformation du nom « *Msihiri wambwani* » qui se trouvait dans la région. Actuellement, il ne subsiste que le soubassement (la fondation) où on peut observer des blocs de coraux sculptés, témoin d'une illustre civilisation musulmane à cette époque.

La ville s'étend, actuellement, vers cette région à cause de la route goudronnée qui reliait *Kilingeni* à une partie de *Mkiri-wa-Mpwani* en contournant la ville.

***Untsini-mwa-Muji** (La ville basse)

Un des quartiers de l'ancienne ville de Ouani, là où il y a le puits sacré. Composé de *Untsini* c'est-à-dire "en bas" (exemple : *Untsini mwa imeza* " en bas de la table ou au-dessous de la table").

Mwa: a. Dans quelques composés de swahili et du comorien; abréviation de " *Mwana* " fils, fille.
b. forme locative de - a (de, à, etc.) pour marquer l'intérieur... (Ch. Sacleux, C. S. Sp. 1939 : 635).

Muji c'est-à-dire "la ville" ...

Littéralement: la ville qui se trouvait à l'intérieur de la partie basse; la ville d'en bas; la ville qui était bâtie sur l'endroit le plus bas. C'est encore là où se trouve le puits sacré où la population puisait l'eau surtout pendant la période de *Kashkazi*. Ce puits est un lieu de culte (*Ziara*) à cause des anguilles sacrées *Mwana-Mroni*. Les gens venaient avec leurs offrandes demander de l'aide afin de s'attirer la faveur des esprits, force Chthonienne. C'est le culte des ancêtres.

***Untsoha**



Photo 98

Photo 99

Les deux photos 98 (à gauche) et 99 (à droite) : Montrent l'ancien palais en ruine ainsi que la mosquée devenue un lieu sacré (un *Ziara*) à Untsoha (Ouani).

Source : CNDRS Moroni Photos prises en 1986

Construit au bord de la mer à deux kilomètres environ de la ville, au Nord-est de l'aéroport d'Ouani, en traversant la rivière de *Tsantsani*, *Untsoha* était un ancien quartier de *Sada* puis de *Baswara*. Le site était très actif dans le réseau commercial de l'archipel à partir du XIV^{ème} siècle.

Untsoha ne désignait que le port de *Sada* et de *Baswara* car la ville s'étendait de *Mkiri-wa-Mpwani* jusqu'à *Untsoha*.

Selon Abdourohmane Ben Abdallah Hazi un de nos informateurs :

«Les esclaves qui allaient là-bas, chantaient en disant : Nous allons chez madame Fatima, on nous avait donné à manger du bouillon de paddy et de bananes mûres au coco. »(Père Pala - Annexe E),

Ben Cheikh (*Mwenye Hamdane*) affirme que le cité-état d'*Untsoha* appartenait à une femme: *« Toute la région appartenait à une femme nommée Bweni Fatima Bint Houssene. Cette femme, d'origine arabe, avait construit un palais pour installer sa fille et une mosquée à côté »*.

Aujourd'hui cet endroit est devenu un lieu historique avec des restes de vestiges (palais, mosquée, tombeaux).

Ce toponyme est composé de : *ntsoha*, c'est-à-dire "la chaux obtenue en brûlant les coraux". La région fut appelée ainsi parce qu'il y avait une sorte d'industrie locale c'est-à-dire la préparation de la

chaux, utilisée à la construction des maisons en pierres mélangées avec du sable, du miel et de l'eau pour avoir le mortier qui servirait à fixer les pierres après les avoir assemblées.

4.4.1.2. Ouani et les traditions sur les Beja

Le village de *Bwe-la-Maji* situé au Sud-Est à environ cinq kilomètres du Vieux Ouani, fut gouverné par des chefs appelés Beja dont l'un d'eux portait le nom de *Baco Ba Beja ou Beja Ga* (le chef suprême) ou *Beja Lahi*. La population qui habitait *Bwe-la-Maji* s'appelait *les Bejani*.

Une autre version de l'installation des *Beja* et des *Kombo* dans leur village respectif est présentée par notre informateur Abdallah Bacar Cheikh.¹²⁸ Après l'inondation du vieux Ouani, les villageois rescapés auraient quitté leur foyer pour se réfugier à *Bwe-la-Maji* et à *Mlimani*. D'après la source orale, cité par Oussen Mari Soilihi¹²⁹ (Bawu) : « *Muji wa Wani asulini usuli wasi rilawa Jimilime.....* » C'est-à-dire « *en ce qui concerne la ville de Wani, jadis nos aïeux ou nos arrières parents venaient de Jimilime* »

Mohamed Abdérémane (l'un de nos traditionnistes, spécialiste de l'histoire foncière des Comores) avançait l'hypothèse d'une migration intérieure due aux menaces permanentes des marchands d'esclaves. Ce phénomène a poussé les populations à fuir les côtes pour s'installer dans la forêt, en haute montagne, quelque fois inaccessible (*les gens de Koni, de Jimilime, de Bwe-la-Maji et de Mlimani. Ce sont les plus anciens villages habités d'autrefois.*). Il souligne aussi que certains traditionnistes avançait l'idée que les premiers occupants des îles étaient des gens perdus en pleine mer ou bien des pêcheurs qui essayaient de rentrer chez eux, mais poussés par les courants marins, ils se sont retrouvés aux îles.

Le feu Oussen Houmadi¹³⁰ dit père Tarmidhi (lors d'une discussion à bâton rompu en juillet 1974 au moment d'aller manger le *Karamu ya masingo*, festin mangé pendant le mariage après avoir dansé le *Rasia ou Razaha* par classe d'âge, *hirimu*), nous a dit que le *Beja* était le premier habitant de Ouani. Il venait de la Somalie. Dans la cassette (aujourd'hui disparue), il avait parlé aussi d'un incendie qui avait ravagé le quartier de *Kilingeni* car les responsables n'avaient pas organisé le *Nkomade* depuis trois ans. Ses propos avaient été confirmés par le feu M'dallah Toumani (*chefu murenge*) quand ce dernier nous avait énuméré l'arbre généalogique de sa famille (*Bejani*) en décembre 1986.

Abdourohmane Ben Abdallah Hazi,¹³¹ l'un des meilleurs traditionnistes des Comores (connu sous le nom de *Baha Pala* ou *Shinkabwe*) pense que :

« *Ces gens (Beja et Kombo) venaient de Ngomeni-Bazi¹³². En descendant, ils se séparaient en deux. Les uns étaient partis vivre dans la campagne et les autres qui s'étaient installés ici-bas avaient des problèmes. Tous leurs enfants perdaient la vie. On leurs avaient dit qu'ils habitaient dans un domaine appartenant à des esprits (Djinni)* ».

Abdérémane Rachidi, traditionniste originaire de Jimilime, évoque la migration d'une partie de la population de *Hantsandzi*¹³³ vers *Bwe-La-Maji*:

« *Vwaja muntrumama na muntrubaba waja wafuha hunu vahanu vurongolwaoGambe-Mafu iliyo Hantsandzi. Alawa hoho mpandre za Maore, eba hoho...Waheya*

¹²⁸ Annexe enquête -3-D

¹²⁹ Annexe enquête - 3-C

¹³⁰ Né en 1911 à Ouani, l'un de mes informateurs (pas de photo) décédé en 1974 à Ouani Anjouan

¹³¹ Annexe enquête -3-C

¹³² Ancien village de Bazimini, situé à côté d'une grotte.

¹³³ Premier village de Jimilime qui se situait au nord-est de l'île d'Anjouan à quelque mètre de la côte. L'ancien village de Jimilime « Hantsandzi », est un site sacré. C'est aussi un site archéologique où nous avons trouvé non seulement des céramiques locales mais aussi des céramiques chinoises de la phase classique selon le professeur Claude Allibert ainsi que des débris de coquillages.

waja wakentsi vahanu vurongolwao Kaburi-Ntrundra Mwe...Vwa wantru tsena waka walawa vahanu vurongolwao Ngudja washuku waheya hunu wapara iHantsandzi... Wakentsi wajau...Waja wanyisana. Akati wapara Jambaje waviria Bandra-madji washuku Bwe-la-maji ».

C'est-à-dire : « Une femme et un homme étaient arrivés du côté du Jimilime dans un endroit appelé...*Gambe Mafu* (grotte ou montagne des fleurs) qui se situe dans une zone appelée Hantsandzi. Ces gens-là venaient du côté de Mayotte, Eh ! Là-bas.... Ils ont escaladé [la montagne] et sont venus s'installer à un endroit appelé Kaburi Trundra Mwe [Tombeau des orangers]...Il y avait d'autres migrants venant de Ngudja [Zanzibar] qui sont descendus ici et avaient escaladé par ici [la montagne]. Ils ont trouvé Hantsandzi [nom d'un ancien village]..... se sont installés aussi... Après un certain temps, ils se sont divisés. Une partie de cette vague d'immigrants se sont déplacés pour s'installer à Jambaje (Jimilime). Après Jambaje, certains avaient transité à Bandramadji pour descendre [pour aller s'installer] à Bwe-la-maji (région de Wani) ».

Pourquoi Bwe-la-Maji?Les traditionnistes nous disaient: "Wao wa vwamoja" c'est-à-dire," ils sont issus d'un même ancêtre."

Les *Beja* ne mangent de viande que lorsqu'un accident arrive aux bœufs (mâles ou femelles) ou au moment des fêtes ou de célébrations des rites tel que le *Nkoma* ainsi qu'au moment des fêtes religieuses tels le *Miradji*-*"Assomption"*. Pour eux le bœuf est la première source de richesse me disaient deux de mes informateurs (Massoundi Bamu et Sidi Mari) lors de notre visite à *Mlimani*. C'est la seule et vraie occupation des hommes. C'est une occupation noble. Les *Bejaniennes* (les femmes) pratiquent l'agriculture vivrière, mais la seule valeur estimée pour la famille est le troupeau de bœufs. Selon Massoundi toujours « *Msa Beja ahijonosa zinyombe zahe kapvasi muntru akosubutu aviri shiromadji* ¹³⁴ (nom d'une rivière qui sépare le ziara de Bintirasi et Untsoha) *zinyombezatsomuwa. Ata hupara leo matsunga de ivao muntru mali* » ce qui veut dire « Lorsque *Msa Beja* amenait ses troupeaux à l'abreuvoir à *shiromadji*, personne n'oserait s'aventurer dans les parages sous peine d'être piétiné par les bœufs. Et jusqu'aujourd'hui, seul l'élevage des bœufs ou cabris ou moutons peut te rendre riche (vente du lait, la peau, la viande) ».

Le même phénomène s'observe chez les *Jimiliméens*. Ils avaient un vaste terrain pour leur pâturage dans une région appelée *Bandra mtsanga*. Selon feu le père Ali Salim (ancien militaire français, un *jimiliméen*), les *Jimiliméens* utilisent les pouvoirs des esprits (*Djinns*) pour élever leurs bêtes. Après une ou deux années selon le cas on offrait une bête mâle aux esprits. Mais à la fin du XIXe siècle, au moment de l'expropriation des terrains par les premiers colons, cette vaste région a été "achetée" par Mac-Luckie, 355 hectares 60, un terrain rural situé au Nord-Est de Jimilime (*Bandra-Mtsanga, Habandra, Hantsandzi*). Ceci a provoqué la chute de la production du cheptel *jimilimeen* et entraîné leur appauvrissement.

Il arrive qu'un pauvre aspire à posséder un boeuf. Alors on lui cède une vache (*Hu Hangisa*) sous condition : la première naissance c'est pour le propriétaire, la deuxième pour l'éleveur. Avant de prendre l'animal, les témoins estiment son poids au cas où il y aurait un problème. Ce système de prêt s'observe aussi en Afrique, dans le royaume de Burundi, sous la dénomination de *Bugabire* ¹³⁵ entre l'éleveur Hutu et l'agriculteur Tutsi.

Mais d'autres personnes préfèrent le taureau « *Kondjo* » car il grandit vite et peut atteindre plus de deux cent kilos en un laps de temps. On pourra alors le tuer et vendre la viande ainsi que la peau (les gens la consomment bouillie avec du manioc) ou au contraire, le vendre sans l'avoir tué. C'est ce qu'on observe maintenant à la campagne et même en ville. Cette préférence s'est accentuée à cause du chômage. Dans la région de Nyumakele, Ce système de confier à quelqu'un un animal pour

¹³⁴ Rivière aux excréments

¹³⁵ Contrat de clientèle : le patron Tutsi prête à son client Hutu une génisse. Le Tutsi garde pour lui le lait, le fumier et les veaux. Les génisses reviennent au patron Tutsi. Ce dernier s'engage à protéger son client. Cours d'Anthropologie culturelle à l'Inalco (Mr Ville) en 2004.

l'élever, surtout une vache (*Hu hangisa nyumbe ntse*), rapporte beaucoup. Car le lait de vache est très recherché car on l'exporte vers la Grande Comore. Les grands comoriens sont des grands consommateurs du lait caillé.

Pour préciser l'origine de ces *Beja* (*Mabeja*), on rencontre beaucoup de difficultés parce que peu de vestiges subsistent et la tradition orale n'a pas conservé beaucoup de souvenirs de cette période. Néanmoins, on peut la situer directement avant la période Chirazienne, donc avant le IX^{ème} siècle et la faire commencer au V^{ème} siècle ou VIII^e - IX^e siècle. Jan Vansina (1961 : 39-40), dans son ouvrage « *Oral tradition as history* », a très bien montré à quel point il est très difficile pour la tradition orale de restituer des faits au-delà de 300 ans. Pour cela, on doit s'appuyer sur l'archéologie pour tout ce qui est au-delà de cette durée.

Ottino P.¹³⁶ voit dans la période dite *Beja* ou (*Mabeja*) une première période pré-islamique où régnait la population *Beja*. D'autres ne voient dans le terme *Beja* que la notion de chefferie *Beja* = Fani = chefferie.¹³⁷ Le mot *Beja* semble désigner un ensemble de population faisant en quelque sorte transition entre les Abyssins, les noirs et les Arabes¹³⁸ proche de ces derniers par l'aspect physique et le teint, ces populations s'islamisent rapidement. La pénétration arabe est d'autant plus facile qu'elle s'accomplit pacifiquement par les mariages que le matriarcat des *Beja* favorise. Il faut encore noter que les textes contenant le mot *Beja* sont de la période VIII^e/IX^e, moitié du XI^e siècle¹³⁹.

Ces populations *Beja* étaient païennes: il subsiste à Ouani un jeu qui témoigne encore de la présence des *Beja* : le **Nkoma**. Ce jeu oppose deux équipes dont l'une porte le nom de *Beja* et l'autre celui de *Kombo*. Sorte de Hockey, son origine est inconnue¹⁴⁰, mais on dit que ce sont les ancêtres *Beja* et *Kombo* qui l'ont inauguré jadis. La tradition orale atteste cette ancienneté et cette origine *Beja*.

En outre ce *Nkoma* présente des ressemblances troublantes avec le *Mail*, jeu abyssin attesté par Claude Allibert où reflète le terme utilisé pour désigner la balle "*Trengué*". Plusieurs questions ont été avancées et des hypothèses posées :

« Ces jeux présentent des caractères communs suffisant pour que l'on puisse se prononcer sur l'origine commune. Ainsi chez les Galla-Wollo, la balle porte le nom de "Təng" et le terme "Trengué" sert à désigner le responsable du jeu à Anjouan et présente le doublet du nom de la balle Nkoma.

Si l'on accepte la filiation des deux jeux, il se pose le problème de son origine. En d'autre terme, le jeu est-il arrivé à Anjouan en provenance de la zone Galla ou d'une zone correspondant à une autre ethnie? Faut-il envisager un passage de la côte Nord-est Africaine ou faut-il penser à une origine antérieure comme, population (s) détentrice (s) de ce jeu qui aurait diffusé vers d'autres ethnies et aurait servi de support à l'expression de rites différents selon la religion adoptée postérieurement (chrétienté, islam)?

*Si la migration *Beja* en supposant que le jeu l'ait accompagné - s'est opérée en un temps postérieur à l'hégire, on ne voit pas pourquoi le jeu et les rites d'Anjouan seraient païens... Donc si le jeu d'Anjouan avait été introduit par des musulmans, c'est à dire par une population pouvant être rattachée à l'hypothèse *Baduys* et *Beja*, il devait subsister des traces du rite islamique... l'aspect païen s'explique-t-il par l'antériorité de l'apport ce de jeu à toute religion révélée ou n'est-il que le reflet païen introduit par des populations d'esclaves non convertis eux-mêmes arrivés bien plus récemment*

¹³⁶ OTTINO P., cité par ALLIBERT C.

¹³⁷ MOUTAILLIER A., cité par ALLIBERT. DAMIR BEN ALI dans sa conférence du 5 juin 1987 à l'ENES a dit que « à partir de IX^e s, le chef de la lignée était le lignage matrilineaire .Création de nombreux villages et fusion avec d'autres Chefs *Beja* (l'aîné de la famille) 30 à 40 ans.) Conseil du village. Ombeja (princesse)

¹³⁸ Occupant de la région comprise entre le Nil et la mer rouge d'une part la haute Egypte et l'Erythrée d'autre part.

¹³⁹ OTTINO P., cité par ALLIBERT C.

¹⁴⁰ HEBERT J. C., (1960 : 102 -103).

(entre l'hégire et le début des Faumes). (Allibert C. 2000 : 67-68). On ne peut pas rejeter l'hypothèse de cette migration *Beja* en tant que peuple :

« Des tribus au parler couchites demeurent au Sud d'Assouan entre la mer rouge et le Nil, dans une partie de l'Abyssinie et dans l'extrémité orientale du continent.

Les *Bejas* dont le parler est la *Bedayé*, dans l'antiquité, ils étaient établis aux confins de l'Égypte. Les sous-groupes principaux des *Bejas* (parlant les dialectes les plus importants du *Bedayé*) sont les *Abablés au Nord*, les *Handendsas au centre* et les *Halengas au Sud*. » (Baumann H. et Westermann D. 1970: 466).

Auge donne une définition assez précise du mot *Bedja*. Toutefois, il parle d'une population musulmane: « Population nomade et pastorale, comprenant un grand nombre de tribus échelonnées entre l'Égypte et l'Abyssinie, le Nil et la Mer rouge. Les *Bicharis* qui ne sont pas métissés avec les nègres ont la peau couleur d'ocre rouge, les cheveux longs, frisés, mais non crépus. Braves, peut hospitaliers, ils n'ont pas de chef supérieur. Chaque tribu ayant un chef particulier. Bien que musulmans, ils laissent aux femmes une grande autorité dans la famille; c'est au fils de la sœur ou de la fille que se transmet l'héritage ». (Auge P. 1928 : 625).

Selon les informations recueillies par Ottino P. à Mayotte auprès de Monsieur Sayid Ali du village de *Tzundzu*¹⁴¹, des Arabes païens appelés *Hamir* auraient atteint l'archipel dès avant l'apparition de l'Islam. Ils y auraient introduit un système d'écriture distinct de celui de l'arabe "classique". En outre, les *Hamirs* seraient également les habitants de la région de Mogadiscio le long de la côte du Banadir. Si on accepte cette hypothèse des migrations hamiréenne, il est possible que les premiers arabes musulmans venus aux Comores aient attribué tout naturellement le nom de *Beja* à ces populations.

La chronique du Kadhi Abdoul Atifu Ben Sultan Musafumu¹⁴² explique le passage du mot *Beja* au mot *Fani* :

« Quant au nom du *Beja*, il s'appelait *Maharadzi* et c'était lui qui était le plus grand chef de tous les *Beja* du pays d'*Hamanvou* de la forêt au bord de la mer. *Maharadzi* a choisi une femme parmi les nouveaux débarqués; il en fit son épouse et en eut une fille qui fut appelée *Maizani Binti Maharadzi*.

Quand cette fille fut devenue majeure son père lui céda le pouvoir sur toute la province et le donna au mariage au *Beja* du *Mbadani* qui s'appelait *Beja Lambadani*. Ils ont eu deux enfants, un fils et une fille. Le fils se nommait *Fey Simai*...

Ce *Beja* de *Mbadani* céda à son fils *Fey Simai* le pouvoir sur *Mbadani* dont la capitale était *Batsa*. Depuis lors, tous ceux qui ont régné sur *Mbadani* ont pris le titre de *Fey Simai* qui est remplacé actuellement par le titre chef ».

***Les apports de l'archéologie**

Lors de notre campagne de prise de photos, nous avons pu ramasser en surface dans la zone appelée *Mpangahari Bwe-la-Maji*, des tessons de poterie locale semblable à ceux trouvés à *Untsoha* lors de campagne de fouilles effectuées en 1995 par le professeur C. Allibert, Ali Mohamed Gou et moi-même, ainsi que d'autres collègues. A mon avis, c'est un fragment de bord d'une marmite en argile dont l'extérieur est gris noir et l'intérieur rougeâtre.

L'archéologie est pour le moment absente dans cette région de *Bwe-La-Maji* et à *Mlimani* ainsi que dans les petites chefferies autour de *Ouanien* particulier.

Jimbili, Nyamawe, Bandra Mtsanga ya Nkurani, Bandarsalama. Les seuls témoins de cette civilisation *Beja* et *Kombo* sont les tombeaux, définis par Mouhoutar Salime Buba (2003: 291-299) comme étant ceux de type A avec pierre de tête et/ou pierre ombilicale. Les alignements de pierres

¹⁴¹ALLIBERT C., op cit

¹⁴²Cité par ALLIBERT C., op cit Voir aussi MARTIN J., (1983 :.411)

peuvent être facilement dispersés par les éléments naturels ou par les cheminements humains. C'est le cas de *Mlimani*, de *Bwe-la-Maji* et de *Untsoha* ainsi que dans les autres petites chefferies à cause des labours. Ce phénomène existe aussi même dans les cimetières clôturés à côté des mosquées. Les gens rappellent aux étrangers et aux natifs, au moment de l'enterrement ou le jour de vendredi ainsi qu'aux enfants de marcher avec précaution dans les cimetières car chaque endroit peut receler une tombe même lorsqu'elle n'est pas visible.

4.4.1.3. Ouani et les traditions sur les Kombo



Photo 100

Photo 101

Photo 100 et 101: Le site de *Komboni* (Comboni) à Mlimani (un *Ziara*) lieu sacré, où il y a des tombes.

Source : *Bourhane Abderemane – photo prise 2000*

Un autre village nommé *Mlimanise* trouvait au nord-Est de la ville de *Ouani*. Il était habité par des *Komboni* et l'un de leur chef s'appelait *Kombo Ali* ou *Kombo Madi*. La tradition orale mentionne qu'il fut construit à la même époque que *Bwe-La-Maji*. C'était peut-être des noirs qui y habitaient. Mais s'agit-il de *Beja Lahi* ou bien de *Fani*?

Etant donné que les deux localités étaient différentes, même si elles se trouvaient dans la même région (au nord et au sud de *Ouani*), il se peut qu'il s'agisse de *Fani*.

D'après cette tradition orale, le fondateur de cette localité s'appelait *Bako Kombo Madi* ou *Kombo Alidonnant* naissance à la famille *Komboni*. Comme à *Bwe-la-Maji*, il ne subsiste à *Mlimani* aucune construction en dur seulement des tombeaux. Ce qui prouve que le site a été abandonné avant l'arrivée des arabo-musulmans dans la région.

D'où venaient les *Komboni*? Et qui sont-ils?

Selon Abdallah Bacar Cheikh (né en 1947 à Ouani) :

« Un jour, une pluie diluvienne s'abattit sur le village, suivie d'un raz de marée. Ces deux phénomènes naturels avaient provoqué une inondation. Les villageois avaient quitté leurs foyers et s'étaient réfugiés à *Bwe-la-maji* et à *Mlimani*. » (Annexe -3-D)

Ousseni Mari Soilihi, nous parle d'une migration dans la région d'Ouani de *Komboni* sur Anjouan et que leurs aïeux venaient de Bagdad Il nous dit ceci :

« Komboni iyo asulan usuli iyo de umwenyewe umuji wa Wani..... Ba Mdallah Kombo, uwo ya mabakoko yao wala Bugdadi washuku na ikotria Bontsondre. Vavo ba Bako ba Mdallah Kombo unu avingwa hoho. Waheya wahentsi umuji. Iwakiî amba vuka muji vavo be yamadjini. Ika vahanu vurongolwao Bongoma. Vavo kawasiyelewana na yamadjini wadaria Mlimani. Wahentsi umuji wao ».

C'est-à-dire : « Jadis la ville de Wani leur appartenait...Ba Mdallah Kombo, leurs aïeux (grands parents) venaient de Bagdad à bord de leur boutre qui relâcha à Bontsondre. Là, mais ce Bako ba Mdallah Kombo était amené de là-bas. Ils avaient escaladé la montagne et implantait le village. Seulement, il y avait un village là mais appartenait à des Djinns. qui se trouvait à un endroit appelé Bongoma. Là, ils ne s'entendaient pas avec les Djinns, ils sont descendus à Mlimani et installaient leur village ».

« Mdallah Kombo uo yamabakoko yao wala Bogdadi, washuku na kotria Bwentsondre. Wakati washukia harmwa ikotria, wahelea ata walohentsi mwana muji wao vavo. Wahentsi uwana wahe na uwajuhu wahe. Vavo bako ba Mdallah Kombo unu avingwa hoho de ahentsiwa vavo. Ahihentsiwa vavo wakati uo moni vavo iwakiî amba vuka muji vavo de ya madjini. Ika vahanu vorongolwao Bongoma. Na wao waja wakentsi vavo Bongoma vavo wajau. Vavo kawasiyelewana warenge indzia wahivenua inrandri amba watsopara vahanu wakentsi vulio na maji; ata wadaria Mshakoju vani vale Muhamadi Ridjali alio na ishamba vale. Ndziaju vale akati wapara vale washindriha ... wahentsi kamwe wana-muji wao untsini vale kamwe djandro lile la Muhamadi Ridjali vale kamwe hushuka waje wa...”

Oussen Mari Soilihi nous a révélé que la ville de Ouani, dans le passé, leur appartenait.

« Ce Ba Mdallah Kombo, leurs grands-parents (aïeux) venaient de Bugdadi, à bord d'un boutre (kotria). Ils avaient jeté l'ancre à Bontsondre. Lorsqu'ils sont descendus du boutre, ils sont montés un peu plus loin et ils ont installés leur petit village là. Ils ont laissé ses fils, ses petits-fils. Alors ce vieux père Mdallah Kombo vient de là-bas et a été installé là. Lorsqu'il fut installé là, à ce moment-là, on se rendit compte qu'il y avait déjà là un village habité par des esprits (madjini). C'était dans un lieu-dit Bongoma. Et eux [en parlant de madjini] sont donc venus s'installer à Bongoma aussi. Alors, comme ils ne s'entendaient pas, ils ont pris le chemin, tout en se frayant le passage à travers la forêt, espérant trouver un autre lieu pour s'installer où il y a de l'eau. Ils ont été jusqu'ici, à Mshakoju, là où Muhamadi Ridjali avait son champ. Sur ce chemin, quand ils sont arrivés là, ils étaient épuisés... ils installèrent donc des hameaux là où il y a la diguette appartenant à Muhamadi Ridjali qui descend vers... à Mlimani ». (Annexe -3-C)

Mais pour d'autres informateurs tel qu'Abdourohmane Ben Abdallah Hazi, il affirme qu'il s'agit d'une migration intérieure vers la côte : *« les Komboni étaient des gens venant de Ngomeni-Bazi. En descendant, ils se séparaient en deux. Les uns étaient partis vivre à la campagne et les autres qui étaient installés ici-bas avaient des problèmes ».*(Annexe -3-E)

Si nous prenons en compte leur lieu de départ: Bagdad, il pourrait s'agir des islamisés venus à Anjouan au XIIe siècle. L'islamisation s'observe sur leur nom (Mdallah/Allah nom du Dieu).

Nous savons qu'à l'époque swahilie archaïque, les Comores pourraient avoir servi d'escale dans le trafic des Zandjs (esclaves noirs d'origine est-africaine destinés aux grands domaines sucriers des marais irakiens... Chanudet C. (2000 : 30). A l'époque médiévale, des voyageurs et historiens arabes ont pu, à tort ou à raison, visiter les Comores notamment El Maçoudi¹⁴³ qui, en 956, a décrit *Kambalu* qui pourrait être Anjouan.

¹⁴³Sidi Ainouddine, op. Cite: 25.

Au XII^e siècle, le géographe Abu Abd-Allah Muhammad Ibn Idrisi al-Hammudi al Hasani dit Al Sarif AL Idrisi reconnaissait l'archipel et notait ses relations commerciales : notamment, des relations précoces avec Kilwa et peut-être Lamu, îles-cités de la côte africaine. Sophie Blanchy-Daurel (1990 : 18) précise qu'en 1099, AL Idrisi donne une étude plus complète sur les Comores en leur attribuant beaucoup de noms (Kumbalou, phambalou, Kermedet, El Afrandji, Kermona, Raneh, Anfordja...et même Komor). (Sidi Ainouddine, 1998 : 25).

Le Xe siècle marque le début d'une cohabitation entre des musulmans et des zandjs idolâtres. Ce mélange se confirme à la Grande Comore par l'existence des deux systèmes sociaux, l'un à idéal matrilinéaire bantoue et l'autre patrilinéaire musulman.

Ba Mdallah Kombo n'était-il pas un esclave venu avec ses maîtres pour s'approvisionner en esclaves, mais fascinés par la beauté de l'île et ils s'y installèrent pour mener d'autres activités?

Pour se procurer de l'eau, ils devaient faire deux kilomètres pour atteindre *Matsouni*, une source intarissable tout près de la côte. La terre est tellement dure et rocailleuse et qu'en cas de décès, ils avaient du mal à enterrer leur mort; impossible aussi de creuser des puits et des fosses d'aisance. Alors que faire?

Les "tradipraticiens" du village de *Komboni* et ceux de la Cité-Etat de *Bwe- la-Maji* s'étaient réunis pour étudier tous les problèmes évoqués. Après leur séance de géomancie, les anciens avaient décidé de quitter les lieux. Ils avaient envoyé des éclaireurs, chercher un endroit où l'on peut avoir de l'eau en grande quantité et des terrains faciles à entretenir, à cultiver.

Quatre éclaireurs dont deux hommes de *Komboni* et deux de *Bwe-la -maji* étaient partis chercher un autre endroit pour s'installer. Mais avant de partir, les "tradipraticiens" (*Wagangi*) les avaient mis en garde qu'après la première rivière *Shiromadzi* (rivière des excréments), ils vont entendre des gens, parlant, lisant, criant.... mais faire en sorte de rester invisibles. Il s'agit d'un *djinn* appelé « **Bweni Mashehi** ».

Or selon Abdourohmane ben Abdallah Hazi, après l'inondation du *vieux Ouani (Sada-Baswara)*, une des filles de "**Mwenye Nterebe**", *Zaina Sakafu*, était partie s'installer à *Untsoha*. Les émissaires avaient trouvé quatre rivières dont deux plus importantes que les autres : celle de Ouani et celle de Mutsamudu. Ils avaient fait des sondages pour recueillir des terres sans les mélanger et les remettre aux tradipraticiens qui allaient décider de l'endroit pour s'installer.

Les "tradipraticiens" avaient décidé que leurs deux villages allaient être transférés à Ouani ou Mirontsy ou bien Mutsamudu. Ils avaient choisi la localité la plus proche qui deviendra plus tard Ouani. Le jour venu, ils avaient quitté respectivement leur village pour s'installer à *Kilingeni* (Ouani), zone située le long de la rivière qui traverse la ville de Ouani.

Lors de cette migration, les *Beja* étaient dirigés par *Ba Msa Madi ou Beja Ga* et les *Kombonipar Bako Ba Mdallah Kombo*.

Ousseni Mari Soilihi fait remarquer que les deux populations (ou grandes familles) avaient défriché ce terrain qui appartenait aux *Djinns*.

Abdallah Bacar Cheikh, un des informateurs raconte que :

« Pendant la saison sèche, il ne restait que quelques petits lacs éparpillés. Pour résoudre ce problème, ils avaient jugé nécessaire de quitter leur village et de s'installer à *Kilingeni* (quartier de *Wani* actuelle). Ils avaient défriché la forêt, aménagé le terrain et construisaient leurs cases. On disait qu'après, ces gens-là souffraient car cet emplacement appartenait aux *Djinns*. Ces derniers se manifestaient par l'intermédiaire de quelques personnes qui s'exaltaient en disant que cette place nous appartenait. Après un certain temps, les populations et les esprits s'étaient réconciliés. Ils avaient décidé de partir et en échange, tous les trois ans, vous viendriez à *Bintirasi* nous vénérer en jouant le *Nkoma*. » (Annexe -3-D)

Pour Abdourohmane Ben Abdallah Hazi, un autre informateur :

« C'était des gens venant de Gomeni-Bazi (Bazimini). En descendant, ils se séparaient en deux groupes. Les uns étaient partis vivre dans la campagne et les autres qui étaient installés ici-bas avaient des problèmes. Tous leurs enfants perdaient la vie. On leur avait dit qu'ils habitaient dans un domaine appartenant à des esprits : Djinns. Après, la population s'était réconciliée avec eux et ces derniers demandaient à ce qu'ils soient vénérés tous les trois ans en organisant le Nkoma (jeu et karamu - grand festin). » (Annexe -3-E)

Oussen Mari Soilihi, relate son point de vue : *« ... Ini hunu ina madjini, madjini waovu. Basi ritsofanya jeje ? ... A madjini, wantru ujua uhadisi na wao. Vavo, waendre Bongoma walotsaha yamadjini. Wahadisi, wafikiana. Waja waambia amba ritsoleyana, na uwana wanyu, na wajuhu wanyu, ritsoleyana ata idunia itsokomao. Be kila mwahipara mwaha wa raru mutsoritsindzia nyombe, muripishiye karamu, muriziniye ngoma; rimwabieni na zintrongo zalazimu zifanyihe.... »*

C'est-à-dire,... « Le terrain qui se trouvait à Ouani, était le domaine des Djinnns, très méchants Djinnns. Comment allons-nous faire? Les esprits, on peut parler avec eux (on peut négocier avec eux). Pour y faire, ils étaient partis à "Bongoma" (Jimilime) là où ils habitaient avant, avec les Djinnns pour les rencontrer. Ils avaient mené des négociations avec eux et ils se sont mis d'accord qu'ils pouvaient y habiter. Les djinnns sont venus leur dire comme quoi, ils vivraient avec leurs enfants, leurs petits fils jusqu'à la fin du monde. Ils allaient les protéger. Mais en échange, à chaque troisième année, ils devaient (une obligation) sacrifier un bœuf (femelle rouge) et nous préparer un karamu (grand festin), et accomplir un rite (une danse) ; On vous dirait tout ce que vous devez faire... ».(Annexe -3-C)

Ils avaient installé leur village et après, ils avaient honoré le pacte. **Ce fut le début du rite Nkoma.**

Interprétation des noms propres

Selon les propos d'Oussen Mari Soilihi :

« [...] Vwa na muntru akoiriwa amba mwenye Abdallah Musa ou Msa Djimwa. Wao de wani Sulaymana Daoudou. Ba Msa Madi ... shintru Ba Msa Mati, uwo aka Bwe-la-maji »..

Cela veut dire "Il y avait quelqu'un qu'on appelait Mogné Abdallah Mousa ou Msa Djimwa. C'est la famille de Soulaïmana Daoud. Ba Msa Madi mais c'est plutôt Ba Msa Mati. Celui-là était à Bwe-la-Maji."(Annexe -3-C)

Ba Msa Djimwa: ce nom porte deux mots importants.

- *Msa* ou *M'sa* qui rappelle le nom du prophète Moïse en Arabe et qui avait amené le peuple d'Israël de l'Egypte en Palestine, en traversant la mer rouge. Dans ce contexte, il ne s'agit pas du prophète, mais celui qui voulait atteindre peut être la suprématie du pouvoir et atteindre le degré de responsabilité qu'avait le prophète Moïse envers son peuple. C'était lui-même qui avait conduit son peuple, les *Bejaniens*, à traverser la forêt, les rivières où résidaient les *Djinnns* pour s'installer dans la zone du Ouani (Ouani) actuel. La distance paraît courte mais traverser cette forêt dense à cette époque-là n'était pas chose facile.

- *Djimwa*: « Vendredi, jour sacré pour les musulmans. C'est le jour de la grande prière. Le musulman ne doit pas travailler ce jour-là. Mais maintenant beaucoup de gens passent outre de cette recommandation.

Mwenye Abdallah Kombo:

Il s'agit d'un nom islamisé. L'islamisation s'observe par le nom propre (Abdallah ou Mdallah et Kombo). Cette migration venant de Bagdad à Anjouan dans la région de Ouani'était- elle faite durant la période Fani ou bien pendant la période Arabo-chirazienne?

Etant donné que la population *Beja* habitait *Bwe-la-Maji* avant le *Kombo* (Combo) et dont leurs chefs ne portaient pas des noms islamisés, nous pourrions admettre que ceux qui étaient venus s'installer après eux, portant des noms musulmans, étaient là durant la période de Fani. Car la source orale nous dit:

« ...En ce qui concerne la population d'Anjouan, en particulier les plus anciennes, qui se trouvaient dans ses îles formaient soit deux familles ou deux nationalités. En tout état de cause, il y avait deux nationalités (deux clans) d'une part le clan de Fani et d'autre part le clan de *Beja* ». (Mohamed Aberemane – informateur : Annexe I, T.II).

D'autres petits villages existaient à proximité de Ouani. Il s'agit de *Jimbili*, *Nyamawe* (ancien village de *Nyantranga*), *Bandar-Salama* et *Bandra-Mtsanga ya Nkurani*?

Parmi eux, seul le dernier possédait outre des tombeaux de type A, un vestige historique (quelques pans de mur d'où le nom de *Nkurani*).¹⁴⁴

Quand ces petits villages furent-ils construits?

La présence des maisons en dur à *Bandra-Mtsanga* autorise deux hypothèses :

-Soit que le village fut construit par des immigrants noirs musulmans arrivés entre le VIII^e siècle et le XI^e siècle.

-Soit qu'il fut construit après le XIII^e siècle, et peut être après l'inondation du *vieux Ouani* ? Ce village était bâti près de la rivière de *Mrombwe* (nom d'une rivière) à peu près à un kilomètre de l'ancienne ville de Ouani au sud vers la montagne.

Le petit village de *Jimbili* fut construit en aval de la rivière *Mrombwe* à une centaine de mètres d'*Untsoha* et à un kilomètre d'*Untsini-mwa-Muji*.

Quant aux deux autres petits villages de *Nyamawe* (ancien village de *Nyantranga* et de *Bandar-Salama*), ils furent construits en amont de la rivière (*Mro-wa-Muji*) qui traverse la ville de Ouani à trois kilomètres du *Vieux Ouani*.

Quelles sont les populations qui ont construit ces villages?

La tradition orale mentionne leurs noms en ajoutant que la population de l'actuelle ville de Ouani est le résultat de la fusion de quelques habitants de ces petits villages, de *Mlimani* et de *Bwe-la-Maji* avec des Arabo-musulmans.

Les fouilles réalisées sur l'ensemble des îles comores orientent vers une première occupation humaine aux Comores à la fin de VII^e à VIII^e siècle. C'est la phase dite *Dembeni* qui symbolise la période des relations entre les Comores, l'Afrique de l'Est et Madagascar.

A cette époque les villages comoriens n'étaient des paillottes (petite maison en matériaux végétaux). L'agriculture était basée sur des plantes originaires d'Asie: cocotier, riz, bananes, des épices telles que *Mdarasine*.

Les habitants de l'époque maîtrisaient parfaitement la fabrication et l'exploitation de la céramique et les poteries décorées en argile (*dongo*). On y trouve des similarités avec les motifs trouvés sur des sites de l'Océan Indien Occidental. Certaines populations imitaient les

¹⁴⁴ *Bandra-Mtsanga ya Nkurani*

Bandra : lieu plat *Mtsanga* : sable *Nkurani* : *Nkura*= mur en pierre (c'est un lieu plat, sablonneux où il y a des restes de mur).

céramiques importées notamment le chloritoschiste, roche inconnue aux Comores, mais connue à Madagascar (Vohemar) et dont l'usage fut abandonné au XVe siècle.

Le chercheur archéologue tanzanien Félix Chami (1994) cité par Ali Mohamed Gou pense que les céramiques locales seraient plus anciennes que les importations et conteste la date de VIIIe - IXe siècle. Il a rapproché les matériaux avec ceux trouvés dans les niveaux les plus anciens des sites de Kilwa, Unguja Ukuu, Manda et Shaga. On retrouve ainsi des vestiges rappelant les "Triangular Incised Ware" (TIW) du Ve siècle après J.C. (Félix Chami 2001 : 32-43). Les chercheurs considèrent cette vision de F. Chami comme plausible.

En ce qui concerne Ouani, la même problématique se pose concernant les sites et les vestiges de cette région. La datation relative est difficile par manque de céramiques importées. C'est le cas de *Mlimani* et de *Bwe-la-Maji* à part les tessons de poterie locale, nous n'avons pas encore pu trouver de céramiques importées en surface. Aucune fouille en stratigraphie n'a été réalisée dans cette zone faute de financement.

Il advient que les propos avancés par mes informateurs méritent d'être pris en considération étant donné qu'ils véhiculent quelques données précieuses.

Nous pensons que les habitants, dès les premiers contacts avec les Arabes, se sont retirés vers l'intérieur de l'île; début de défrichage et de cultures sur brûlis, d'où la présence des coutumes telle que *Ntrimba* à Nyumakele, *Nkoma* à Ouani, *Mdandra* à Uzini, *Utamaduni*, c'est dire *Mdandra* dans la grotte de *Hamampundru*, à Mro-Maji etc.

Certains de nos informateurs avancent l'aspect physique pour attester l'origine austronésienne (*Mbushi*) des gens de la campagne (*Wamatsaha*) ou somalienne (*Masomali*) pour les habitants de *Bwe-la-Maji*, Koni, Nyumakele, *Sada* (Ouani). Certains avancent que les anciens habitants d'Anjouan venaient de Amu (autre nom pour Lamu), secteur de la côte africaine d'ancien peuplement et dont le dialecte se rapproche de celui d'Anjouan.

Beaucoup de questions restent sans réponse pour l'instant. Une étude anthropologique et une fouille archéologique en stratigraphie dans des différents sites ainsi que des études linguistiques permettraient sans doute de recouper les « vérités » véhiculées par les sources orales sur l'ère de *Beja et de Kombo*.

4.4.1.4. Ouani pendant l'installation des Arabes

Dès le deuxième siècle de l'Hégire, de nombreuses familles Arabes sont venues s'installer dans les îles. Aujas situe la migration des groupes yéménites en 132/750 après J.C. (Aujas, 1911 : 125 à 141). Guillain pense que « *les mahométans à s'installer sur la côte orientale d'Afrique sont des Zaidites* ». (Guillain 1956 : 160),

La tradition orale recueillie en 1926 (?) à Anjouan rapporte que vers 884 après J.C. un groupe d'Ibadites conduit par un chef nommé Muhamed Ben Ahamad Ben Houzayini Al Abadiya est arrivé dans la presqu'île de Nyumakele à Ndzuwani. Il a fondé la ville de Shaweni.

Du XIIe siècle au XVIIe siècle, on assiste à des migrations successives de Chiraziens aux Comores (conséquence : création de sultanats de la Grande Comore, d'Anjouan, de Mohéli et de Mayotte). S. Blanchy parle des migrations qui se sont effectuées par vagues et par étapes. Ces arabo-persans ont dominé, une fois arrivés aux Comores, la vie politique en introduisant le système du sultanat à la place des chefferies adoptant le principe de la matrilinearité : « *Les musulmans arrivèrent dans la zone swahilie par trois vagues principales, qui eurent leur origine dans des conflits religieux non seulement à Shiraz, ville de Perse, mais aussi en Irak et en Arabie. Certains groupes décidèrent de partir, et leur périple les emmena, par étapes de plusieurs générations parfois, aux Comores, où la tradition orale a élaboré des mythes concernant cette arrivée. Après les Shiraziens (XIIIe siècle), des Arabes arrivèrent au XVe siècle, et introduisirent une organisation politique en*

sultanat à la place des chefferies traditionnelles. La société ancienne se plia plus ou moins facilement au nouveau modèle: la force du principe matrilineaire sur lequel elle fonctionnait, confrontée par une matrilocalité toujours effective, résista en partie à l'influence des nouveaux venus, et c'est encore une des caractéristiques essentielles de la société comorienne actuelle » (Blanchy S. 1990 : 18).

Gevrey A.¹⁴⁵, cité par Allibert, parle d'une migration chirazienne assez importante lors de l'établissement de la dynastie Bouïde en Perse vers Kilwa jusqu'aux Comores :«[...] vers l'an 360 de l'hégire, (aux environs de 972 de l'ère chrétienne), lors de l'établissement des Bouïdes à Chiraz, une émigration considérable de chiraziens fonda l'état de Kilwa prit bientôt de grands développements et étendit sa domination sur Patta, Zanzibar, Sofala, Iles Comores et une partie de Madagascar ». Il déclare en outre que les vrais indigènes des Comores sont les Antalaoutsés c'est-à-dire ceux venus de la mer. (Allibert C, EOI n° 29: 51-52).

En visite dans l'île d'Anjouan à Moussamoudou, Gevrey donne ses impressions sur la population qu'il avait croisée dans la capitale: « [...] Les populations se composent d'Arabes, d'Antalotes (3/10), de quelques Malgaches et des nègres d'Afrique ou de Madagascar... Les femmes Arabes restent dans l'intérieur des maisons pendant la journée; elles ne sortent que le soir, voilées ou masquées; quelques Antalotes que nous rencontrâmes, s'enfuirent comme des oiseaux effarouchés... ». (Gevrey A. 1870 : 171-178).

Pour le même évènement, Flacourt dans son histoire de Madagascar (1661)¹⁴⁶ mentionne la date de 933 de notre ère.

- D'après Gevrey A.¹⁴⁷ toujours « *Hassani Ben Mohamed fils de Mohamed Ben Haissa, débarqua à Sima (Vieux Sima) vers 1506 et épousa Djoubé Adia fille de Fane Ali Ben Fane Feha. Ce mariage fit de Hassane le premier sultan de Ndzuani* ». (Ibid)

- Said Ahmed Zaki, ancien cadî d'Anjouan, admet la date de 1400 de l'ère chrétienne pour l'arrivée de Hassane.¹⁴⁸

- Pour le *Vieux Ouani*, à *Mkiri-wa-Mpwani*¹⁴⁹ et *Untsini-mwa-Muji* Flobert B. parle d'une fondation qui remonterait à 1276 après J. C.¹⁵⁰. « *Ahmed avait deux fils...Le second, Abdallah, envoya auprès du gouverneur de Wani (3ème ville bâtie au bord de la mer à cinq kilomètres de Mutsamudu et dont la première maison date du 1256 après J.C. .* » (Allibert C., 2000 : 26).

Si nous prenons en considération cette date (fin du XIIIe), on peut alors se poser les questions suivantes :

Etant donné que *les Beja et les Kombo* habitaient respectivement les villages de *Bwe-La-Maji et de Mlimani*, alors qui était donc le premier occupant du Vieux Ouani? S'agit-il :

- Des Bantous marins dont la diffusion se passait au IXe s? ¹⁵¹
- Des Arabes Africanisés?
- Des Chiraziens (première arrivée XIIIe–XIIIe siècle ?

En combinant la tradition orale et la date de 1276 ap. J.C., deux hypothèses peuvent être avancées :

¹⁴⁵GEVREY A., 1870 :36.

¹⁴⁶ Cité par FAUREC U., 1941 : 8.

¹⁴⁷ GEVREY A., op cite: 30.

¹⁴⁸ Cité par ROBINEAU C., 1966 : 34

¹⁴⁹Photo Verin, p. 146.

¹⁵⁰ FLOBERT B., (sans date) :23.

¹⁵¹ ALLIBERT C., 1984 : 49.

-Beaucoup des villages des agriculteurs ou/et des pêcheurs, situés au fond des baies qui sont bien protégées des vents, mais surtout accessibles par des boutres facilitant l'approvisionnement par un arrière-pays riche où il y a de l'eau, du bois de chauffe et de charpente, des produits divers (élevages et agriculture) sont souvent repérés et visités et deviennent au fil de temps, des petits cités marchandes. Donc l'ancienne ville d'Ouani (Vieux Ouani) qui se trouvait à Mkiri-wa - Mpwani et *Untsini-mwa-Muji* reflète cette image d'une cité marchande, très riche. Ce qui a été attesté par l'archéologie et la tradition orale.

Comme témoignage de cette civilisation, c'est l'existence dans la culture comorienne des objets provenant du Sud-est asiatique : la pirogue à balancier et la râpe à coco; ainsi que des plantes telles que le cocotier, la canne à sucre, Mdarasine...

Au niveau des vocabulaires en comorien, en malgache et en d'autres langues bantoues, beaucoup de mots se ressemblent tels que la râpe à coco en comorien *Mbuzi*, en malgache *Ambozy* et chez le Bajun *Mbudhi*.

Antérieurs au XIe siècle, ces mouvements migratoires se poursuivent selon Ottino jusqu'au XIVe siècle. Leur religion animiste comporte le culte des arbres et des esprits de la vie. Ici aux Comores, des restes de religions pré-islamiques s'observent notamment l'importance sociale des *Mwalimu*, l'existence des séances de possession *Rumbu* et la survivance du culte des esprits *Djinns*, ainsi que la fête de *Brisuala*.

Il y avait à Ouani des Bantous Marins (païens, animistes) à *Wuntsini-mwa-Muji*, car la tradition orale¹⁵² indique que ces gens-là utilisaient du lait de vache et du riz cuit pour nettoyer et faire la toilette de leurs enfants. Alors Dieu s'est fâché contre eux. Ils n'avaient pas voulu se convertir à l'Islam. Dieu les avait anéantis.

Le même châtement s'est observé dans l'île détruite par le cyclone Mjomby : « *Nous reprenons une version de ce mythe selon les informateurs Selimany Sebany et Tonga.*

Les ancêtres des Kajemby et ceux des Antalaotse habitaient jadis ensemble sur une île située entre la côte d'Afrique et les Comores (Mijomby). Ils vivent de commerce et pratique la religion musulmane. Lorsque l'impiété et la discorde s'installent dans l'île, Allah résolut de les punir: l'île fut submergée par une mer furieuse et quelques justes échappèrent aux châtements; certains disent qu'ils furent miraculeusement épargnés, d'autre prétendant que Dieu envoya une baleine pour les porter. Kajemby et Antalaotse sont des descendant de ces contingents de justes » (Verin, in Taloha V, 1972 p.63 - cité par J. A. Rakotoarisoa (1991 : 30).

La présence du rite à *Binti Rasi*, le *Nkoma*, atteste aussi cette civilisation pré-islamique de bantous marins qui pourraient aussi être des Beja, car selon Abdourohmane ben Abdallah Hazi :

« *Les premiers habitants d'Anjouan étaient les Wakoni Ils seraient venus de la Somalie* ». (Annexe-3-E)

Et selon Mohamed Abdérémane :

« *Les îles sont reconnues par ... des marchands d'esclaves. C'est ainsi que les premiers occupants des îles, notamment ceux d'Anjouan, ont quitté la région côtière où ils vivaient au paravent pour se réfugier dans la forêt. Certains se sont rendus dans la région de Sima. D'autres ont émigré vers la région du centre: les gens de Koni, de Jimilime, de Bwe la Maji et de Mlimani* ». (Annexe -3-I)

Abdourohmane ben Abdallah Hazi, quant à lui, affirme que : « *les premiers habitants appelaient l'ancienne ville de Wani Sada ou Saanda* ». (Annexe-3- E)

¹⁵²Annexe -3-G

Ne s'agit-il pas d'une transposition de la ville de *Saandani* en Tanzanie ou de *Sa'Da* à Madagascar ? Ce « *Sada* » allait d'*Untsini-mwa - Muji* à *Untsoha*. Ces gens-là demandaient de l'aide (*msaâda*) pour construire leurs maisons. Alors le premier village d'Ouani s'appelait « *Sada* ».

Les gens disaient en ce temps-là que :

« Tsilawa Sada ha bweni Fatima, tsi pishiwa ubu wa matsembe na mlalu wa masindza »...

C'est-à-dire : « *Je viens de Sada, chez madame Fatima. On m'avait donné à manger du bouillon du riz et des bananes mûres au coco* »... Donc ce village de *Sada* était ici à Ouani probablement à *Wuntsini-mwa-Muji*. » (Abdouroihmane ben Abdallah HaziAnnexe-3- E)

Abdouroihmane ben Abdallah Hazi, rapporte que : « *Mawana Madi avait pris des gens à Domoni et ici à Sada et les avait envoyé à Mayotte. Ils ont fondé le village de Sada à Mayotte et de Tsingoni; étant donné que cette île était vide* »(Ibid).

Massoundi Abdallah (dit Massoundi Bamu) avançait l'hypothèse comme quoi :

« La ville de Wani s'appelait Bassoira. Cette ville a été engloutie. Une deuxième ville, Salama, a vu le jour. Ce dernier va subir le même sort... Et une partie de cette population était partie s'installer à Jimilime et continuer leurs activités.

Avant l'évènement, un saint du village voyait en songe quelqu'un lui dire d'aller avertir la population de quitter la ville. Le saint Terebe avait hésité d'aller informer cette population.

Le deuxième jour, le mystérieux informateur est apparu dans son sommeil. Il avait décidé d'y aller informer la population. Après avoir exposé ce qu'on lui avait dit, la population le considérait comme un être qui a perdu sa tête. Les gens rigolaient. On lui donne des provisions (sakafu).

La troisième fois le résultat est le même. Nterebe a quitté le village avec ses proches et venaient s'installer la nuit en construisant une cabane de fortune. Une pluie diluvienne s'est abattue sur le village avec des vents violent. Mwenye Nterebe n'entendait rien, ne voyait rien. Le matin, au lever du soleil, il était parti voir ceux qui étaient restés. Mais tout a été rasé.

Après cet évènement, celui qui apparaissait dans son rêve était revenu encore pour lui dire d'aller voir ses frères qui habitaient du côté du soleil levant (ancien habitant de Salamani, rescapé de l'inondation) pour qu'ils viennent vivre avec lui. Il devait marier ses filles avec les garçons venant de Jimilime et vice versa ».(Annexe-3-R)

A Anjouan, la dernière moitié du XIIIe siècle correspond à l'époque des *Fani* qui étaient des Arabes métissés et islamisés.

L'islamisation s'observe d'ailleurs dans les noms propres : « *La première maison en pierre aurait été édifiée à Domoni par le Fani Othmane (dit Kalichi Tupu) vers 672 de l'Hégire (1274 ère chrétienne). Sa fille Djumbe Mariam y aurait régné en 1300 à Chaweni*¹⁵³. Cette islamisation fut le résultat direct de l'arrivée du premier grand roi Hassane Ben Issa ».

Flobert démontre que le vieux Ouani fut fondé avant la formation des sultanats à Anjouan.¹⁵⁴

- Selon la tradition orale, des Arabes (des *Fani*) y habitaient.

Comment étaient-ils arrivés là? Vraisemblablement suivant deux voies possibles :

¹⁵³FAUREC U, op cit, p.

¹⁵⁴FLOBERT B., op cit, p.

D'après Abdourohmane Ben Abdallah Hazi¹⁵⁵:

«Les Domoniens étaient descendus à Wani et ils s'étaient installés dans le village bâti face à la kaaba (direction spirituelle de la Mecque), « Muji-wa-Kibla ». Pour y arriver, ils étaient passés par la gorge de Tratinga¹⁵⁶ à Bambao-Mtruni et avaient traversé la plaine de Patsy ». (Annexe -3-E)

On peut aussi admettre¹⁵⁷ l'arrivée par la voie maritime car le Vieux Ouani se trouvait sur une bande de plaine d'une longueur d'environ deux kilomètres au bord de la mer au fond d'une baie.

L'installation des Chiraziens s'effectua vers le XVe siècle¹⁵⁸ avant ou après l'arrivée de Hassan, chef chirazien qui débuta la généalogie des princes de l'île d'Anjouan.

« La colonisation du pays semble d'être faite, d'abord par l'ouest (presqu'île de Sima) où un centre de peuplement a prospéré. Puis par le sud (Chaoueni) que les arabes relient avec leur boutre. Explorant le pays au-dessous de Chaoueni, ils ont pu remarquer en surplombant la côte est de l'île et en jetant leur regard vers le nord, la pointe rocheuse très allongée de Domoni, éperon qui attire l'œil inévitablement ». ¹⁵⁹

Hassan épousa Djumbe Adia, fille de Fani Ali Ben Fani Fehera (chef de Sima). Après la mort de ce dernier, Hassan fut proclamé Sultan d'Anjouan et transféra sa capitale à Domoni.

En ce qui concerne les autres migrants shiraziens, la tradition fait mention des noms des personnes¹⁶⁰ : *"Il y avait aussi Balahi Mtrumba et Bahali Mtrumba, chiraziens venant de Chiraz et qui avaient transité dans une ville d'Afrique appelée "Mtumbatru"¹⁶¹. En arrivant à Domoni, ils étaient descendus à Wani avec les Charifs pour s'installer¹⁶².*

Une autre tradition¹⁶³ parla de la famille de Cheikh Abdallah marchand d'esclaves et de Cheikh Omar. Après leur installation, la ville de Sada fut appelée Baswara. Peut-être s'agit-il d'une transposition du nom de la ville de Basorah, port principal des Abbassides en Irak dans le Golfe persique jusqu'au XVIIIe siècle. Ce qui attesterait probablement une origine irakienne de cette population.

Cependant, Ben Abdallah Hazi¹⁶⁴ explique le mot Baswara qui signifie, selon lui, en langue comorienne "très vaste, très étendu" *« Madal-baswara »*. Baswara fut la première ville où il y avait un grand marché, réputé par les qualités de ses poteries et de ses céramiques.

Outre la tradition orale, d'autres témoignages attestent la présence d'Arabo-chiraziens au Vieux Wani ou Baswara. Ce sont des constructions en dur : des tombeaux (sur le site d'Untsoha) considéré comme étant un site qui a été très actif dans le réseau commercial de l'archipel à partir du XIVe siècle et des mosquées (sites d'Untsohaet de Mkiri- wa-Mpwani) et dont la première maison fut construite en 1276 ap. J. C.

La superficie occupée par les mosquées au XIIIe - XIVe siècle montre que la population musulmane était très réduite.

¹⁵⁵ Annexe -3-E

¹⁵⁶ Se trouve entre Bambao-Mtsanga et Bambao-Mtruni ; là où il y a la chute de la rivière Tratinga.

¹⁵⁷ Une fois que les boutres chiraziennes doublèrent soit l'île de la selle, soit la pointe de Jimilime, pour faire le tour de l'île, l'attention des pilotes (Nahuda) fut attirée par la plaine et la plage.

¹⁵⁸ ROBINEAU C., op cit, p.

¹⁵⁹ ROBINEAU C., op cit, p.

¹⁶⁰ Annexe -3-D

¹⁶¹ Saclex CH. (1939 : p. 910) MTumbatu ou Tumbatu. Nom d'un îlot au N. O. de Zanzibar. Les habitants se disent originaires de la côte Mrima d'en face, des environs de Pangani.

¹⁶² Annexe -3-D

¹⁶³ Annexe -3-I

¹⁶⁴ Annexe -3-E

Il semble que ce soit les "Chiraziens" qui ont introduit dans toutes les principautés d'Afrique et aux Comores le développement des constructions en pierre¹⁶⁵. Celle de Ouani daterait donc de leur arrivée aux Comores.

Quelques-unes de ruines subsistent en face de la mosquée de vendredi à Ouani (un pan de mur avec une porte à arcature pointue¹⁶⁶, similaire à celle de la mosquée du vieux Sima/Ziara Sima) qui est datée du XIII^e siècle et dans l'Est de la baie de Ouani près de l'aéroport (ruines de mosquée, palais et tombeaux) bien préservées¹⁶⁷.

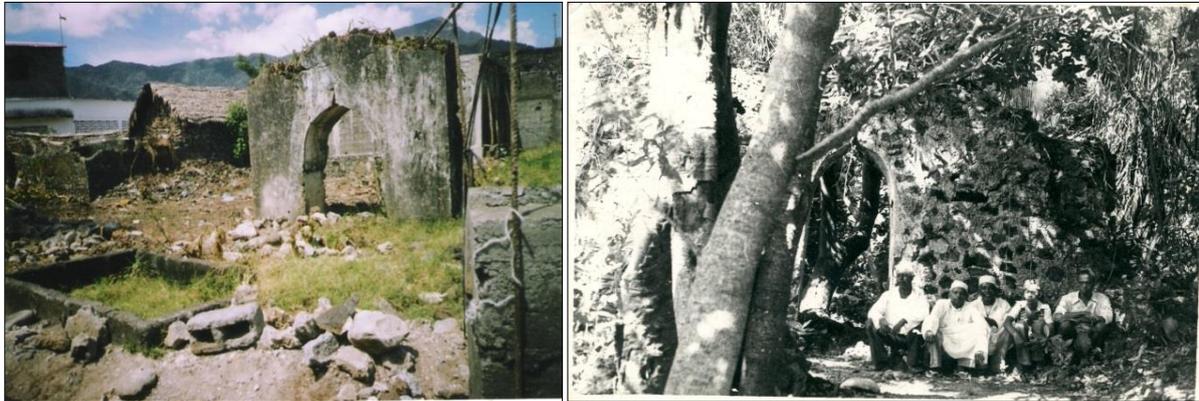


Photo 102: Une porte à arcature pointue du grand palais « Djumbeku » Ouani

Source : Photo Bourhane prise le 22/12/2006

Photo 103 : La porte de la mosquée de Ziara-Sima ressemble à celle d'Ouani. Des Cheikhs religieux, venus de Mutsamudu, sont assis à l'entrée de la mosquée.

Source : Ya Mkobe 2000 n° 6-7/ CNDRS

D'autres constructions témoignent aussi de la présence chirazienne à Ouani. Il s'agit de *Djumbeku* : un palais ou une résidence royale; une tradition à Ouani parle d'une interruption de la construction de cette résidence à cause du « *Seli* »¹⁶⁸ qui menaçait périodiquement la ville et qui avait déjà causé la destruction du dit palais.

Ce palais atteste que *Baswara* fut gouvernée par des sultans ou gouverneurs. L'un d'eux s'appelait le Sultan Zandji Abi Aboubacar Ben Salim, descendant d'Aboubacar Ben Salim. Son nom fut gravé sur sa tombe (actuellement disparue sous de tonne de terre lors de remblayage de la véranda d'en face de la nouvelle mosquée du vendredi¹⁶⁹).

Ce nom *Zandj* suggère d'ailleurs une origine Est Africaine. En effet, le mot *Zendj* désignait une partie de la zone côtière Est Africaine. Ce nom se retrouve d'ailleurs dans Zanzibar, terre de *Zandj* c'est-à-dire des noirs. Nous pourrions admettre qu'une partie de la population islamisée venait de Zanzibar. Ce mot "*Mtrumbatru*" ne désigne-t-il pas un quartier de Zanzibar ? Toutefois ce mot Bantou et non Arabe a un rapport avec la côte Africaine, de la Somalie en Mozambique.

Après la disparition du *Vieux Ouani (Sada-Baswara)*¹⁷⁰ due à un raz de marée suivi d'inondation causée par la rivière « *Mro-wa-Muji* » (rivière du village qui traverse toute la ville¹⁷¹), les rescapés d'origine Arabo-Chirazienne restèrent toujours à Ouani, l'un d'eux Cheikh Omar construisait le Masdjid Omar (*Mkiri -wa-Mari*), une mosquée portant son nom où on peut admirer les céramiques

¹⁶⁵ ROBINEAU C., op cit, p

¹⁶⁶ VERIN P, 1967, pp.69-79

¹⁶⁸ En période de crue de la rivière, elle transporte des pierres, de la boue, de pouzzolane, des troncs d'arbres....Ouani n'était pas protégée par des digues ou Gabiyo pour faire face à cette crue

¹⁶⁹ Informateur Annexe -3-H

¹⁷⁰ Datation inconnue à ce jour.

¹⁷¹ Mro-wa-Muji prend sa source dans la région de Patsy et traverse le village de Barakani et la ville de Ouani et se jette à la mer à l'ouest de la piste de l'aéroport de Ouani.

importées, incrustées sur le mur soutenant le mihrab et Cheikh Abdallah, la mosquée de vendredi (*Mkiri -wa-Djimwa*).

Un autre rescapé de l'inondation *Zaina Sakafu (Monye Terebe)* dont son père, l'Arabe qui était venu ici à Ouani et qui s'appelait "*Adillahi Hadhal Bassoiri* ila Hadhramout, en l'an 1375 de l'ère chrétienne, fut enterrée, avec son ami, un malgache, à *Fuju*¹⁷² (nom du cimetière) à côté du marché actuelle de Ouani. *Zaina Sakafu* fut le fondateur de la famille Sakafu à Ouani et dont les descendants actuels possèdent un arbre généalogique. La présence chirazienne est attestée à Ouani par les sources orales et les vestiges en dur.

D'autres témoignages attestent aussi qu'une agglomération était ensevelie à Ouani et que la ville actuelle est construite sur ses décombres.

Le témoignage oral de feu Ahmed ben Said Abdallah dit père Wariindine :

« [...] *Mon grand-père m'avait dit qu'en creusant un tombeau à l'Ouest de la mosquée du vendredi on avait trouvé un pan de mur au fond. Même ici dans la ville, si on creuse un (sindrasi) puits ou fossé pour wc, on trouve des pans de mur, de mur avec (shiloho ou ziloho) une niche ou des niches (sorte de coffre ouvert sans porte où on peut laisser beaucoup de choses: lampe à pétrole ou à l'huile, le repas etc...), des pièces d'argent au fond.....Au moment du cyclone de 1950, des restes des murailles, des squelettes étaient apparus ainsi qu'une partie d'une mosquée. Lorsque nous avons vu tout cela; nous avons demandé aux parents .Ils nous avaient dit que l'ancienne ville s'appelait "Baswara". Le "Seli"(c'est-à-dire la rivière en coulant charriait des tonnes de boue, de des grosses pierres, des gros arbres arrachés qui balaient tout à son passage) de la rivière en descendant avait détruit le village. Beaucoup de gens avaient trouvé la mort.....Cette partie d'une mosquée, je l'ai vu près de "Uguni," c'est-à-dire voici la maison de "Uguni" et un peu plus loin, il y avait un mihrab là.....Après la crue de la rivière, la rivière avait débordé de son lit et pénétrait au village en creusant des fossés partout. On avait trouvé des squelettes (miba za wafu) et des monnaies en argent (pеса djewu) qu'on diluait pour faire autres choses.....La mosquée de (Madarasani) est construite au-dessus d'une autre mosquée. Lorsque nous l'avions construite, il y avait déjà un mihrab là, témoin d'une présence d'une mosquée pour l'ancienne ville ensevelie, l'ancienne ville avait dépassé le "Mpanga-hari ».* (Annexe -3-H)

Soilihi Maanrouf (connu sous le nom de *Bele shindra* ou *Badjini*), dit que:

«*Sous la maison de la mère de Said Toiha, là où j'habite, cette ville existait. On trouvait des murs et ceux-ci longeaient le (Pangahari) chez grand-mère Allaoui Zoubert jusqu'à (Mkiri wa Mpwani). Ces murs s'y trouvaient là à l'intérieur. L'ancienne ville qui était ensevelie par les eaux, commençait au bord de la mer jusqu'au niveau de la maison de Ashihadou. Une partie de Wani actuelle est construite sur l'ancienne ville*».(Annexe H, T. II):

Un fossoyeur, Abou Rachid nous avait dit qu'en creusant des tombes, ils ont décelé beaucoup de terrasses de maisons, parfois ils étaient obligés d'abandonner la fosse qu'ils avaient creusé en arrivant pas à percer la dalle. Dans certains cas, ils heurtaient des pans de mur, ils avaient trouvé des pièces de monnaie en argent. Ils les avaient laissés sur place.

En avril 2007, la population de Ouani avait décidé de démolir la mosquée actuelle et en construire une autre assez grande. Au moment de l'excavation, une découverte extraordinaire fut révélée : des maisons enfouies, de couloir, des murs peints en blanc ont gardé leurs éclats, des squelettes humaines, « *Bwe la Msindjano* » un bloc de corail blanc aplati, bien lisse pour frotter le

¹⁷²*Fuju* : nom du cimetière où sont enterrés les descendants de Zaina Sakafu .Voir photos

bois de santal, des tessons de poterie locale, des céramiques, du cendre et des morceaux de charbon, une tablette d'argile avec des inscriptions en arabe fait partie du lot. Malheureusement, rien n'a été conservé.

En ce qui concerne l'ancienne mosquée du vendredi dont son minaret était l'un des plus jolis des Comores, figurait sur des anciens timbres postaux, n'est plus qu'un souvenir philatélique. Elle a été détruite¹⁷³.

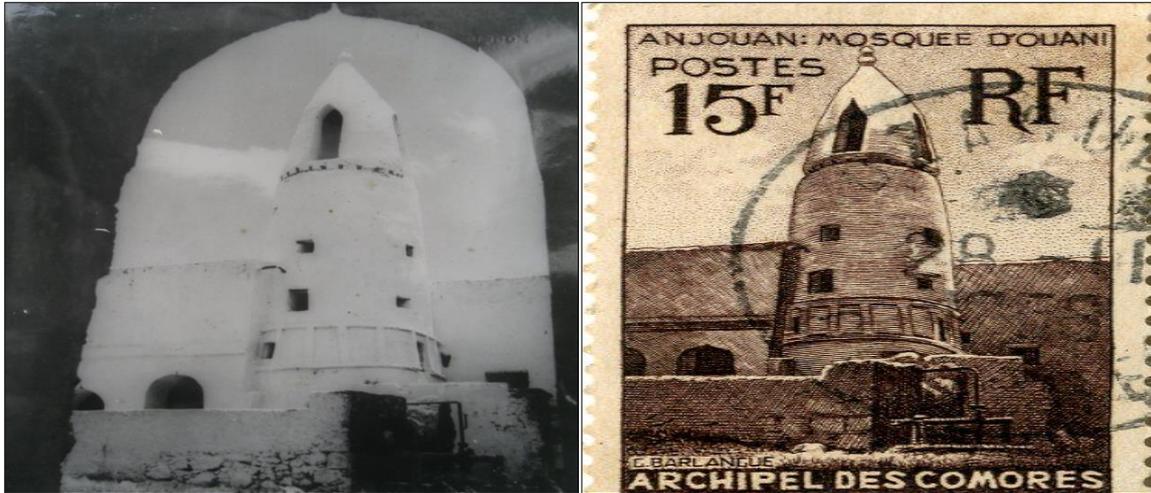


Photo 104 et 105 : L'ancien minaret de Ouani, probablement construit au XII^e-XIII^e siècle, et qui figurait sur les timbres comoriens, a été détruit.

Source : CNDRS Moroni 2014 Source : Timbre - Bourhane Abderemane 2011

Arrivé à Ouani pour étudier le minaret cylindrique qui était imprimé sur un timbre, Pierre Verin était surpris par sa destruction : «A Ouani, le minaret de la mosquée qui figurait sur les timbres comoriens de jadis n'est plus qu'un souvenir philatélique, puisque la reconstruction de la mosquée en cours a commencé par un arasement total. Il subsiste sur place un pan de mur avec une porte à arcature pointue, similaire à celle du Vieux Sima. Près de l'actuel chantier de la nouvelle mosquée en béton sont entassés des blocs de corail taillés décorés des motifs cannelés à hachure (Herrgtsone Pattern de Garlake). C'est tout ce qui reste d'un monument multiséculaire. Certes l'usage islamique proscrit l'emploi des pierres d'une mosquée pour un usage profane mais c'est une bien maigre consolation de voir que celle subsistera le site de ce qui fut un vénérable édifice¹⁷⁴.

Avant le XIII^e siècle, les bâtiments en pierre sont certes limités à la mosquée centrale, au palais et aux tombeaux; mais le schéma de l'organisation spatiale des

villes comoriennes est là, déjà élaboré et mis en place.

Damir Ben Ali avance l'idée que l'apport des migrants arabes à partir du XIII^e siècle n'a pas été l'origine des villes. Il n'a été qu'une innovation civilisatrice "Ustaânrab" portant essentiellement sur les créations architecturales, la multiplication des édifices en pierre, l'accroissement de la consommation des marchandises importés, nouvelles technologies qui permettent aux Comoriens de se mettre aux dispositions de la civilisation de pays musulmans et facilitent l'adoption d'un mode de vie jugé conforme à la culture coranique.

La conception des hommes qui se croyaient "civilisés" vis-à-vis d'une société qu'ils estiment des "sauvages", inaugure l'ère de l'"Ustaânrab". Les descendants de familles arabes considèrent que le mode de vie ou la vie sociale qui était entretenu par les Bantous, premiers habitants, est dépassé. Ils les décrivaient comme étant des hommes sans loi ni foi, des barbares.

¹⁷³ L'ancienne mosquée de vendredi et son minaret supposé construit par Cheikh Omar. Voir photo d'un timbre, document personnel...

¹⁷⁴ VERIN P., 1967.

L'unification véhiculée par Hassan (le Shirazien) n'est autre qu'une colonisation qui avait engendré plusieurs conflits entre les "Wamatsaha" (les campagnards) et les "Wangwana", "Makabaila" (les nobles ou les descendants des Arabes) nommés "Sharifou ou Mazarifou" descendant du Prophète donc bénis par le sang Arabe.

Selon feu père Tarmidhi, les premiers Arabes venus dans l'île étaient sans femmes. Ils avaient choisi les lieux (munis de leur coq et de leur mouton) où l'on construirait la mosquée de Hassane à Sima "ziara-sima" et de "Mwiriju" à Domoni et probablement celle du vendredi à Ouani avec son minaret (décrite par P. Verin, voir les anciennes timbres des Comores). Ils sont donc le fondateur de cette nouvelle civilisation."

"Ustaârabu" signifie littéralement devenir Arabe, culture coranique. Pour y être, il faut abandonner sa culture de base au profit d'une nouvelle civilisation imposée de l'extérieur. Du XIIe siècle au XVe siècle, période de conversion des ancêtres *Beja* (Bantu) à la religion musulmane, correspond à l'épanouissement de la civilisation Moyen-Orientale dans chaque île de l'archipel Comorien.

Progressivement, des nouvelles structures socio-culturelles se mettaient en place: une mosquée (mosquée de Vendredi) battait au centre de la ville et à côté d'elle la place publique "Bagani" / « *Bangweni* » où se passaient les réunions politiques, interdite aux femmes. C'était dans cette place de rassemblement publique où s'affirment les statuts sociaux de l'être, fonctionnait suivant une codification bien définie.

Massoundi Bamou, un informateur, parle de *Salama* au lieu de *Sada* et d'une migration, de Ouani vers Jimilime. Il parle d'abord de *Baswara* avant. Ses propos sont en contradiction aux propos des autres informateurs. Toutefois, le thème principal évoqué par tous mes informateurs est la disparition de la ville lors d'une inondation.

Au vieux Ouani (la ville basse) deux populations se partagent le lieu à "Wuntsini mwa Muji"). D'un côté, une population païenne attestée par les rites du "Mwana Mroni" « *culte des anguilles sacrée / Mhunga* » (dans le puits sacré), et dans les Ziara : *Binti Rasi, Fuko la Hadawo*, pour le *Nkoma*, l'exorcisme à *Mwiriju ha Bakoko*... dominé par les forces chtoniennes et de l'autre côté une mosquée en ruine à "Mkiri Wa Mpwani," emblème et miroir de l'Islam attestant l'islamisation d'une partie de la population.

G. H. Bousquet cité par C. Allibert déclarait qu'il est difficile d'établir une frontière entre le culte des saints plus ou moins authentique et celui qu'on rend à des sanctuaires pré-islamiques. (Bousquet G.H. 1938: 203)

A *Untsini-mwa-Muji*, on invoquait aussi le culte de "Wanaisa" (génie dont le bras droit est très mince et le bras gauche est de très grosse dimension). Il utilise sa main mince pour frapper et non la grosse. Dans les autres Ziara, on invoquait des multitudes d'esprits.

Réputés pour sa "sorcellerie", les "Mwalimu" de Jimilime, maîtres dans cet art, invoquent aussi les différents esprits (*Masera, Mazetwani, Misubiyani*...) que certains apprivoisent pour accomplir des actes malsains. A Jimilime aussi, il y a le culte de *Mwana Mroni* à *Dziyaju*.

Quant à Youssouf Andili, un informateur, descendant des *Komboniens de Mlimani* dit que:

« ... S'il y a quelqu'un qui est gravement malade et qu'on n'arrive pas à le guérir, on l'amène à Mlimani et on le laisse là-bas, les tradipraticiens invoquent l'esprit des anciens et quatre-vingt pour cent de chance, le malade guérissait après trois jours ou une semaine de traitement. Un secret qu'on n'arrive pas à expliquer ».

Si les responsables de *Nkoma* négligent d'organiser le rite et que les trois années ont passé, les esprits se manifestent en brûlant la ville. Selon Ousseni Mari Soilihi (Bawu) « *Umuji wa Wani yakovuwa wuuufu, wala karakokuwa vahano wumoro walawa* » « (Litt. la ville de Ouani allait être

ravagée par le feu et personne ne sait pas là où le feu est partie (d'où venait le feu?). Alors on organise immédiatement le rite à Bintirasi).

*** Interprétation générale des données (de Jimilime à Ouani) :**

Abdérémane Rachide (informateur) parle d'une population venant de (*Ngudja*) :

"Vwa wantru tsena waka walawa vahanu urongolwao Ngudja."

Cette population arrivant à Jimilime avec un nom musulman provenant de "*Ngudja*", Vieux Zanzibar (Unguja Ukuri) renforce l'idée d'une islamisation de cette île au XIIe siècle après J.C. On y a retrouvé la plus ancienne inscription: celle de la mosquée de Kirimani Dimbani datant de 500 de l'hégire (1106-1107). Aux Comores, le XIIe siècle correspond à la fin de cette période *Beja*; laissant la place à une nouvelle dynastie celle de *Fani*.

Pour Housseni Mari-Bawu (informateur) : «*Venant de Bugdad, à bord d'un boutre, les Komboniens, avant de venir s'installer à Mlimani (Wani) étaient restés à Jimilime* »... Cette migration serait-elle une conséquence de la révolte des esclaves Zandj en Perse ? Sur ce, Chanudet C. nous dit qu' : « *En Perse même (le déclin de l'Empire Abbasside), le Khalif successeur du Sultan Harun Al Rachid (786-809) dut réprimer la révolte des esclaves Zandj du Bas Irak de 877 à 883 qui s'emparaient momentanément de Bassorah.....* ».

On peut admettre que les Komboniens sont probablement arrivés à Anjouan, dans la région de Ouani à la fin de XIe siècle après avoir transité à Jimilime en se mélangeant ou non avec la population autochtone à "*Hantsandji-Kaburi Trundramwe*". Certains ont quitté cette région pour s'installer à *Mlimani* (Ouani). Au XIIe s venant de "*Ungudja*" (Unguya Ukuri) une autre population venue à "*Hantsandji - Gambe Mafu*" s'était mêlée aux sédentaires formant la souche actuelle de Jimiliméens. Une partie de ceux venant de "*Ngudja*" ont immigré vers "*Bwe-la-Maji*" où la dynastie de Bedja était déjà probablement en déclin. L'installation des Beja à "*Bwe-la-maji*" remontait au VIIIe-IXe s dans la première phase de peuplement, celle du Swahili archaïque pré-islamique avec une influence austronésienne.

Cette population de *Hantsandzi, Jambaje, Tsengeni, Miaja* (Jimilime) était des pêcheurs, attesté par l'immensité des débris de coquillages (*Trondro*) etc. et de poissons, vivant dans des cases rectangulaires en végétal, avec un soubassement en pierres ou en coraux, cultivant le riz (*Mele*) (riz de montagne); s'agit-il d'une influence indonésienne?) Et aussi de "*Mrama Mtsa*" (le mil).

D'après Chanudet C. "*Le trafic portait d'après Maçoudi, Xe s sur l'ivoire, l'ambre, les peaux de léopard, les écailles de tortue, le stéatite (chloritoschiste) et même l'or. Le bois était également recherché...Les esclaves, on sait par Ibn Hauqal que Siraf importait d'Afrique des esclaves zandj...Il est possible que les Comores aient été aussi impliquées dans le commerce des Aromates qui concerne plutôt la Corne de l'Afrique et l'Arabie.Mais avec les produits circulaient aussi les hommes et les idées. Cette période marque aussi pour les cités swahili le début de leur islamisation.*"(Chanudet C. 1990: 35)

Les Comoriens du VIIIe-IXe entretenaient des relations privilégiées avec les commerçants venus de la côte Est-Africaine, du Golfe Persique, en particulier du port de Siraf. Les importations qui témoignent de ce trafic portent sur des céramiques, des porcelaines, des verres etc.

1. Les céramiques Sassano-islamiques
2. Les grandes jarres irakiennes
3. Les porcelaines chinoises Yuèh
 1. Les céramiques opaque Wild ware : une céramique fine à pâte tendre blanche à vernis crème.
 2. Les verres, perles en verre, métal, miroir en bronze.



Photo : 106



Photo : 107

Photo 106 (à gauche) : Une jarre irakienne au musée du CNDRS Moroni

Photo 107 (à droite) : Une grande jarre de fabrication locale pour la conservation de l'eau au palais ou dans les maisons des aristocrates

Source : photos prises au musée du CNDRS en janvier 2015

Un autre type de poterie confirme les relations de l'archipel avec la côte Est-Africaine: les plats et bols à engobe rouge et au décor graphité nommé Dembeni (site de Mayotte) où ils ont d'abord été décrits.

Il existait aussi des vases et des marmites en Chloritoschiste (roche tendre), roche inconnue aux Comores mais exploitée à Madagascar, en Afrique et probablement au Moyen Orient. Mais au XVème siècle l'usage de chloritoschiste est abandonné.

La poterie locale est caractérisée par un décor à impressions de coquillages, d'ongles, de treillis, de chevrons ou de zigzag. Ce dernier type est commun aux sites les plus anciens de l'Afrique de l'Est.

La population de "*Sada ou/et Salama*" (Vieux Ouani), de "*Untsoha*" à "*Untsini-mwa-Muji*" étaient des pêcheurs (utilisation de plusieurs techniques de pêche) notamment la pirogue à balancier "*Ngawa nai Nkasi*," la nasse "*Drema*," collecte à marée basse "*Hurema shombo*" ou par empoisonnement "*Wuruva*" des flaques d'eau dans des barrages construits par entassement de grosses pierres en petites digues semi circulaires appelés "*Waliyo*" ou en utilisant aussi un pagne ou un châle etc. La découverte de la céramique Sassano-islamique et de chloritoschiste à Untsoha et à *Wuntsini mwa Muji*, atteste une installation dans cette région, dans la période Archaique Swahilie VIIIe-IXe s.

Les débris des poteries et divers coquillages qui jonchent les ruelles attestent qu'il s'agit d'une population de pêcheurs qui tirent leurs ressources en protéine de la mer. Chanudet C. témoigne qu' : «*A Madagascar comme aux Comores, il s'agissait de population de pêcheurs (de nombreux débris de coquillages et de poissons l'attestent) vivant dans des cases rectangulaires de pisé comportant parfois un soubassement de corail, cultivant le riz (influence indonésienne ?) Et une variété de millet (travaux de Wright 1981 à Mayotte) ».*(Chanudet, C., CEROI, 1990 :39)

Flacourt confirme la présence de mil mais aussi du riz, validée par les travaux des archéologues aux Comores : « *On notera l'importance du mil (ampemba) connu aujourd'hui dans l'Androy et que les Portugais ailleurs avaient rendu par "milho, ce qui dans d'autres régions de Madagascar, a donné, à penser de façon erronée que le maïs avait été introduit très tôt. Le mil a été également observé à la baie d'Antongil au XVII^e siècle (par les hollandais) et surtout par Cauche qui le signale sous le nom "d'empembe (COACM, t. VII, p.174). Les fouilles des Comores (Wright "Early seafarers of the Comoro Islands: The Dembeni phase of the IX-Xth Centuries AD", Azania, XIX, 1984) et Allibert-Argant (" Le site archéologique de Dembeni (Mayotte)", Etudes Océan Indien n°11, 1989) ont confirmé la présence du mil (Setaria cf. verticillata) dès le IX^e siècle à Mayotte, mais aussi du riz (Oryza sativa), du sésame (sesamum cf. indicum) et très probablement du sorgho (Allibert-Argant) » (Flacourt Etienne de 1995: 486).*

En ce qui concerne la région de "Mkiri wa Mpwani" où la tradition orale parle de la ville de *Baswara* associée à *Sada* est devenue "*Sada-Baswara*", puis "*Baswara*" tout cours. Selon, (feu Ahmed ben Saïd Abdallah dit père Wariindine – informateur Annexe-3-H) l'arabe venu au Vieux Ouani s'appelait *Abdillahi Hadhal Bassoirilla* Hadhramout.

Si la première construction en dur au Vieux Ouani date de 1276 (selon Flobert B.) et de 1256 d'après Saïd Ahmed Zaki (cité par Allibert C.), la mosquée "*Mkiri-wa-Mpwani*" aurait donc été construite à cette époque-là, au XIII^e s. Le soubassement de cette mosquée est en coraux sculptés. Or selon Chanudet C. durant la période abbasside *l'architecture paraît plus évoluée à cette période en Afrique de l'Est qu'à Madagascar et aux Comores.*

Donc nous pouvons admettre que la mosquée *Mkiri-wa-Mpwani* était construite fin du XIII^e s et que l'inondation du vieux Ouani s'était passée probablement au début de XIV^e s.

Les témoignages de nos informateurs parlant d'une ville engloutie, nous laissent croire qu'en fait Ouani a subi deux destructions à cause de sa structure géologique propice aux glissements de terrains charriant des tonnes de boue, des roches détritiques, des blocs de lave, détruisant tout sur leurs passages. Actuellement, malgré les travaux d'aménagement et de protection pour canaliser l'eau, pendant la saison pluvieuse, des éboulements se produisent encore empêchant toute circulation à Ouani.

Première destruction causée par l'inondation consécutive à un raz de marée probablement fin de XII^e siècle.

Une autre calamité naturelle vient détruire la partie moyenne où était construit le grand palais "*Djumbeku*" avec une porte à arcature pointue similaire à celle de Sima (*Ziara-Sima*) datée de fin XII^e ou début de XIII^e siècle ; arche type Mwali-Mdjini selon Chanudet, C.(figure n°4 Eoi n° 31 : 199).

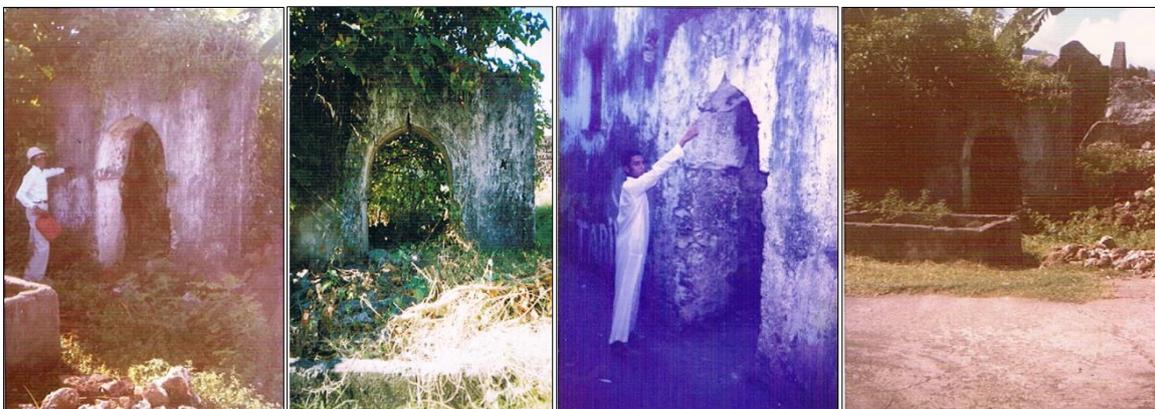


Photo 108 : Les portes à arcature pointue de l'ancien grand palais de Ouani « *Djumbeku* » construite au environ de fin XII^e début de XIII^e siècle. Il ne reste que quelques pans de mur, témoins de cette illustre civilisation.

Source : Bourhane Abderemane – photo prise en 1987

Pour cette partie moyenne, nos traditionalistes disaient que la ville a été détruite par le "Seli" (crue de la rivière) qui charriait des terres, des pierres, de la boue, de pouzzolane, des troncs d'arbre, etc.).

Une centaine de tessons de poteries et céramiques importées, collectées de 1984 à 2003 sont en majorité de la Phase Classique XIV^e-XV^e siècle en particulier ceux derrière la muraille de la ville et à quelques mètres de la mosquée de vendredi.

Toutefois, malgré les tessons de poterie locale et les céramiques d'importations (Sassano-islamique, chloritoschiste, etc.) que nous avons collectées en surface lors de la campagne de fouille à Anjouan en 1995 avec le professeur Claude Allibert et Ali Mohamed Gou,¹⁷⁵ il est important de fouiller les sites de la région de Ouani, soutenue par une étude linguistique, anthropologique et architecturale. Cela apporterait d'avantage d'éclaircissement sur l'histoire du Vieux Ouani proprement dite.

4.4.2. Le Nkoma

Le professeur Allibert C. parlait de la filiation qu'il voyait entre « le jeu du *mkoma* et le jeu du mail que Griaule décrit chez les Galla-Wollo. Le problème se pose au niveau de la finalité du rite « *Selon les principes de religions reconnues par les groupes étudiés [chrétienne chez les Abyssins, musulmane chez les Galla-Wollo et préislamique (?) à Anjouan], il ressort toutefois que le jeu présente des caractères semblables suffisants pour que l'on puisse se prononcer sur une origine commune (entre autre, le fait que le terme tengué serve à désigner la balle chez les Galla-Wollo ainsi que le responsable du jeu alors qu'il constitue le doublet du nom de la balle à Anjouan. Un autre caractère intéressant réside dans le fait qu'à l'occasion du koma, » les tripes, la tête et les pattes [de l'animal sacrifié] sont impures » tout comme dans les pratiques païennes couchitiques signalés par Cerulli».*

Le terme *Nkoma* a plusieurs sens selon le dictionnaire Swahili-Français de Lenselear et celui de Saclex; ils le définissent ainsi : « esprit des défunts, ou de mort, mânes, âme des morts, frapper à mort... ». En Kipomoko, il signifie « les esprits, les shetwani » et chez le waPemba, *koma* signifie « apaiser les esprits, les mânes ». A Anjouan, ce jeu est une invocation des esprits ancestraux afin de les faire intercéder en vue d'une bonne récolte mais aussi et surtout un rite pour demander bénédiction et protection pour les enfants et leurs parents ; un rite de protection aussi pour la ville toute entière.

Des groupes au parler couchite demeurent au Sud d'Assouan entre la mer Rouge et le Nil, dans une partie de l'Abyssinie et dans l'extrémité orientale du continent. Les *Beja (Bedja)* dont le parler est le Bedayer, dans l'antiquité, étaient établis aux confins de l'Égypte. Une migration *Beja (Bedja)* de la corne de l'Afrique à Anjouan n'est pas à exclure.

A Ouani, la tradition veut que sa mise en place ait été faite par les *Beja (à Bwe-la-maji)* et les Kombo (à Mlimani).

Puisque la zone somalienne bantouphone et l'interface galla-bantu ont joué un rôle dans le peuplement d'Anjouan, il serait intéressant de mener une étude comparative de ces deux jeux (rites) afin de répondre aux questions pertinentes posées par le professeur Allibert C., notamment le problème de son origine « *le jeu est –il arrivé à Anjouan en provenance de la zone Galla ou d'une*

¹⁷⁵Ali Mohamed GOU, 1996.

zone correspondant à une autre ethnie ? Les Beja dont on parle sont-ils à associer au Beja de la premièrestrate.

« Cette danse de possession tient son origine d'une population au contact de cette [zone], chez les Digo » déclara Prins qui ajoute que « le koma est l'esprit des morts ». A Anjouan dans la région de Ouani, dans la partie haute (sur la montagne au sud de la ville), une population autochtone porte le nom de Digo et leur village s'appelle « Mwawu ya Digo ». Ce village a été rayé de la carte par le cyclone du 22 décembre 1950. Cette population fut déplacée et installée à Nyantranga et Barakani (faubourg de Ouani) ou à Koki et Patsy.

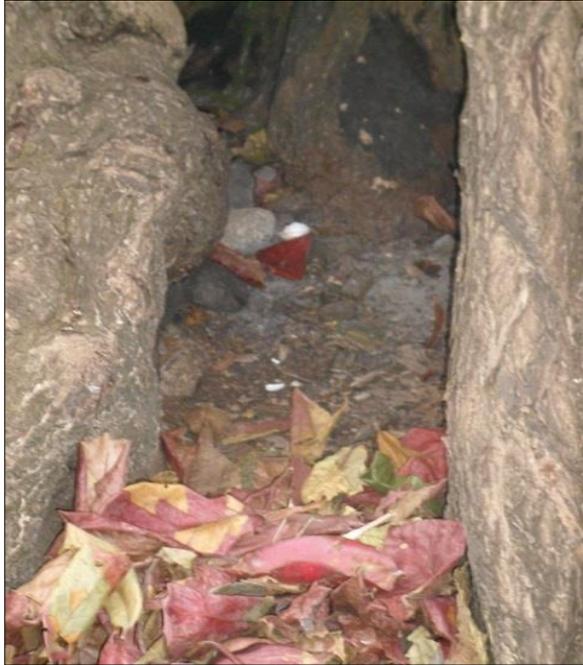


Photo 109



Photo 110

Photo 109 (à gauche) et photo 110 (à droite) : représente l'arbre sacré de Binti Rasi, là où on organise le rituel de *Nkoma*. Un œuf blanc a été déposé entre deux racines.

Source : Bourhane Abderemane prise en 2000 (photo 34) et (photo 35) le 13/05/2012

L'hypothèse d'une migration Beja aux Comores avant le VIII^{ème} siècle dans la période pré-islamique ne peut être exclue.

Ottino P. « voit dans la période dite Beja ou (Mabeja) une première période pré-islamique où régnait la population Beja ».... « ...Ces mouvements migratoires, antérieur au IX^{ème} siècle, se poursuivent, selon Ottino P. jusqu'au XIV^{ème} siècle ». (Ottino P. 1978: 112)

Quant à Sidi Ainouddine, il pense que : « Les marins de la civilisation swahili primitive ont joué un rôle essentiel dans les migrations africaines à Madagascar et aux Comores et il doit exister entre eux les proto-malgaches d'origine indonésienne une relation pertinente ».

Or selon Abdourohmane ben Abdallah Hazi, l'un des plus célèbres traditionaliste des Comores à Ouani, nous a dit que :

«Le premier habitant de l'île d'Anjouan étaient de "Wakoni" (Koni Djodjo et Koni Ngani) habitant de l'intérieur à 800 m d'altitude sur le versant Est du massif central. Ils sont venus de la somalie ». (Annexe -3-E)

Le professeur Vérin a trouvé à sima des tessons qui ont été datés du V^{ème} siècle. Une telle date Nous met donc en présence d'une industrie faite par une population pré-islamique et peut être

proto-malgache. Selon Pierre Vérin¹⁷⁶, « la première preuve attestant un peuplement des Comores au IX^{ème} siècle après J.C. a été fournie par la datation au radio carbone d'un tridacne (mollusque bivalve des mers chaudes) provenant des déchets de cuisine extraits du site archéologique du vieux Sima à Anjouan. »

Tableau établi à partir de Chittick, Vérin et Wright (Claude Allibert 1984 : 70)

Années - Siècles	Archipel des Comores	Côte orientale d'Afrique
1666	4000 pièces chinoises à Mayotte (cf. Vérin) Début de période de Chingoni	
1500 (vers)	Diva Mame (Bweni) Période de Kaweni?	
XV ^{ème} siècle	(1 ^{ère} moitié) Arrivée du sultan Attoumani bin Ahmed (chassé de Kilwa par Mahadali)?	Augmentation de la porcelaine chinoise XVe s Bleu et blanc et céladon: Kiliwa, Gedi Songo Mnara XIV ^{ème} siècle Kingani (céladon et jarres en grès chinois)
XIII ^{ème} siècle	Période de Truntsu ? Période du vieux Dembeni Bagamoyo à Mayotte	Kilwa: dynastie de Mahadali (poterie jaune de Kawd am Saila). Gedi, Kilepwa, Ungwana (sgraffiato, bleu et blanc, céladon) XIII ^{ème} siècle. Mafia, Kilwa, rôle du Mogadiscio et du Benadir : Expansion. Développement du négoce: Sofala et Anjouan
XII ^{ème} siècle	Ali Bin Asani à Anjouan (Edrisi)	Arrivée des dynasties chiraziennes (2 ^{ème} moitié) XII ^{ème} siècle Ali ibun Hasan
XI ^{ème} siècle		- Période pré-chirazienne, céramique arabe sgraffiato XI ^è s et chloritochiste. Wadebuli? Wadiba ? (Indes ou Maldives) ?
	Début de Bagamoyo (Verre du X ^è s)	- Période Swahili archaïque poterie Sassano-islamique X ^{ème}

¹⁷⁶VERIN P, 1972

Xème siècle	Période d'Agnundru	siècle - Verre du golfe persique Vieux Zanzibar, Unguja Ukuu, Manda, Gezira, Bagamoyo
IXème siècle	Période de Majikavu	IXème siècle VIIIème siècle
Vème siècle	Occupation du Vieux Sima à Anjouan	

Tableau 2 : Chronologie et données Historiques

Si nous admettons cette hypothèse d'une migration au Vème siècle, on peut déduire que :

- Le jeu, *nkoma*, est arrivé à Anjouan, en provenance de zone Galla suite à une migration du Nord-Est vers le Sud de l'Ethiopie en passant par la région de *Koma* (baignée par un petit bras du Nil blanc Sabat, zone frontalière) et atterrir en somalie. La population couchitique regroupe les Beja, Somalie, les Afar-Saho, Sidamo, Galla et parle la langue couchitique, fait partie du groupe Chamito-sémitique.

- Il faut aussi penser à une origine antérieure commune, population (s) détentrice (s) de ce jeu qui aurait diffusé vers d'autres ethnies et aurait servi de support à l'expression de rites différents selon la religion adoptée postérieurement (chrétienté, islam). Si on se réfère à l'archéologie et à la tradition orale, pour arriver aux Comores au Vème siècle, cette population a du émigrer de la zone Béja ou Bedja au Soudan avant le Vème siècle donc avant l'islam (7è s) et que le christianisme copte Ethiopien (IVème s) n'a pas pu convertir toute la population.

On peut aussi admettre que cette population a émigré au moment de la conquête musulmane VIIème -VIIIème siècle où le Soudan a été partiellement islamisé et divisé en plusieurs Etats. L'aspect païen s'explique ainsi par l'antériorité de l'apport de ce jeu (rite) à toute religion révélée. Le reflet païen ne peut pas être introduit par des populations d'esclaves non convertis eux-mêmes arrivées bien plus récemment (entre l'hégire et le début des *Faume*) étant donné que ce jeu (rite) n'existe nulle part en Afrique de l'Est (Mozambique, Tanzanie, Kenya et pas toute la Somalie).

Des tribus au parler couchite demeurent au sud d'Assouan entre la mer Rouge et le Nil, dans une partie de l'Abyssinie et dans l'extrémité orientale du continent.

Qu'est-ce que le *Koma* ou *Nkoma*?

Ce mot porte plusieurs sens:

1. Dictionnaire swahili-français de Lenselear A. (1971:pp.26-27):

Koma : - fruit comestible de l'arbre "*mkoma* " ou "*mkoche*" palmier

- esprit de défunt, mânes, qu'on croit habiter dans la tombe et qui apparaît en songe aux parents vivants. (*Gonya koma*: apaiser les esprits des morts).

- cesser, arriver au but, à terme, mourir.

- se dit aussi pour ne plus enfanter : *koma, wee!*, que tu n'enfante plus ou; comme on t'a sevré du lait maternel, de même, que tu cesses d'agir ainsi.

- parfois faire aboutir, fermer.

2. Dictionnaire swahili-français de Sacleux Ch. et al (1959:.432)

Koma :- fruit de l'hyphoene *mkoma*.

- esprit de mort, mânes (âmes des morts considérées comme des divinités, âmes desmorts, les âmes de nos ancêtres.

- formule de "*wapemba*", quand ils vont implorer les mânes: *sehe lak'oma na mizimu, sehe la k'oma na mizimu ati*, ici la demande (*ni fanyizie kaza wa kaza*), chef des mânes et des esprits (bis), ô toi, fais-moi cela et cela *koma*. *Za wae zimlinde*, que les esprits des ancêtres les gardent. *Una koma, yafaa uzitâmbike*, tu as des mânes (à apaiser), il convient que tu leur fasses un sacrifice (pour obtenir par exemple que ton champ ne soit plus ravagé par les sangliers). *Gonya koma*, apaiser les mânes (*kwaubani, kuwa sadaka*, etc.).

Le mot « *Koma ou Nkoma* » en Anjouanais, désigne la toute petite noix de coco "*Koma la Mnadzi*". Au niveau de la noix de coco, ça va de la petite noix jusqu'au moment où la chair tendre apparaisse à l'intérieure de la noix et en ce moment-là, la noix s'appelle "*Shijavu* " (coco à boire); recommandée par les médecins pour ceux qui sont atteints surtout de la jaunisse ou en cas de diarrhée, ou encore au moment de la circoncision. Après ce sera (le coco sec) « *nadji ya fa* ». Là, quand on agitte la noix de coco, on entend l'eau qui bouge à l'intérieur. La chair devient dure et on la râpe pour pouvoir extraire le lait de coco.

Le jeune circoncis doit uriner pour dégager le sang coagulé qui bouchait le méat urinaire. C'est pour cela qu'on lui donne beaucoup de jus de coco à boire et quelque fois, dès que le prépuce est enlevé, certains urinaient déjà.

Certaines personnes avancent l'idée qu'une femme qui a été mariée à un homme ayant uriné très vite au moment de sa circoncision, ne perdra pas de temps au moment de son accouchement, travail suivi d'expulsion du fœtus immédiatement. Avant l'opération, on lui donne déjà à boire.

Les esprits avaient recommandé d'utiliser le cocotier « *Nkoma ya Mnadji* » pour plusieurs raisons:

- Il symbolise le parcours d'un être humain; de la naissance à sa mort, donc de sa vie.

Le cocotier, support de la vie quotidienne; toutes les parties du cocotier sont utiles à l'homme.

« ...Plusieurs versions racontent l'origine de cocotier au travers du thème d'une anguille divine, donc prestigieuse et sacrée de la tête de laquelle aurait germé le premier cocotier, arbre de vie par excellence aux usages multiples et bienfaiteurs »¹⁷⁷.

Selon l'un de nos informateurs, feu Baha Tarmidhi : " (...) Mon enfant, la noix de coco, symbolise le parcours d'un être humain...Va *ikoma kayatria maji, halafu va ishijavu, yadunga kole, yahuisa nadji yafa. Yaani, harimua ya mesha ya muanadamu, nkoma ata hupara shijavu iyo djaanli maha kumi na nane; hulawa shijavu ata koke iyo maha thalathini na tsano hupara nadji mbitsi iyo hamsini, nadji mbitsi ata hupara nadji yafa iyo maha sitini na mitsano. Hulawa vavo, sitini na mitsano iyo udugazini. Vavo muntru uka ahlimashauri*".

C'est-à-dire :

Mon enfant, la noix de coco symbolise le parcours d'un être humain... il y a la noix sans eau ((c'est le plus petit), puis le coco à boire (c'est-à-dire le petit noix se transforme en coco à boire d'abord sans chaire et après avec la chaire), ce qui suit c'est le coco à boire qui a la chaire dure (**kole**), après ça, c'est le coco mais dont l'écorce n'est pas sèche (**nadji mbitsi**) et à la fin, c'est le coco sec (où tous les gens l'utilisent). C'est-à-dire face à la vie d'un être humain de la naissance à la mort est

¹⁷⁷ Référence sur internet : blog.mailasail.com ou <http://www.tahitiheritage.pf/fiche-anguilles-sacres-puhitaria-24444.htm>

symbolisée par l'évolution de cette plante; du "koma à sijavu" c'est de la naissance à la puberté:18 ans, du "shijavu" au "kole" ça fait: 35 ans, du "kole" jusqu'au coco non sec:50 ans, de là au coco sec c'est 65 ans; c'est la vieillesse. A ce stade on est devenu un conseiller". C'est l'âge de la sagesse. C'est ce que Sophie Blanchy appelle "Umri.

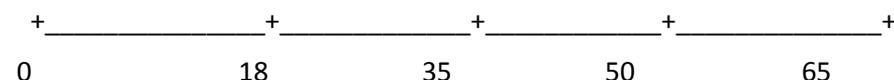
« [...] D'après l'Islam, l'être humain se situe tout d'abord dans le temps de la vie ou **Umri** compris comme plage de l'expérience terrestre, et qui sera suivi du temps éternel de la rétribution divine. C'est la mort qui est à la clé de ces deux temps, dont les évènements du premier "conditionneront" la qualité du second.

[...] Le **Umri** est la partie visible et terrestre d'un circuit personnel qui ramène tout être à Dieu. Dieu a créé les âmes de toute éternité, et elles entrent dans le temps de vie des individus par la naissance, ordonnée par Dieu...les aînés étant responsables des cadets sur terre...

Nul ne connaît, bien sûr, la durée de son **Umri**, et le moment où il le cassera, le coupera (**akantra umri wahe**: il a rompu son **Umri**, il est mort). Le **Umri** est pour chacun de nous le temps qui s'écoule...et qui nous est compté.

A l'intérieur même du **Umri**, le temps est séquentiel: c'est la succession des âges de la vie, que l'individu ressent et expérimente...L'enfant (**mwana**)...**Mwanamtsa** désigne donc l'adolescent, la jeune fille (vierge). **Shababi** désigne les jeunes gens. Les hommes âgés, ce sont les **Wadzade wa dagoni**, les "parents du village", les ancêtres (vivants), les sages... Les classes d'âge dans la Rome classique...*adulescens* (jeune homme, de 17 à 30 ans), *jùvenis* (homme jeune, de 30 à 45 ans), *sénior* (homme d'âge, de 45 à 60 ans), *senex* (vieillard, après 60 ans » (Sophie Blanchy 1990: 40-41-42-43-44).

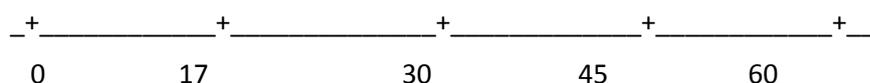
Voyons un peu cette chronologie



UnatsaniHubuamatsoAtsimu mtubabaWudugazini

L'enfance La jeunesse L'âge intermédiaire La vieillesse

Les âges de la vie



AdulescensJùvenis SéniorSenex

Jeune homme homme jeune homme d'âge vieillard

En consultant le document de Sophie Blanchy sur l'analyse de l'interview fait par Ahmed-Chamanga auprès de M. Abou Toumani Msa Beja Ouani, le 13/08/93; elle donne la définition suivante sur le *nkoma*:

Nkoma: contrat d'amitié avec les djinns fait par deux ancêtres:

- Ba Kombo Sele
- Ba Beja Trandri

Voyons ce qu'a dit Oussen Soilihi (Bawu): « "Asuili hoho, haliyandisa, Bako Ba Mdallah Kombo de uahanda aringa idhuamana atoa inyombe...Akati yapara muaha wasita, inkoma ijo remua tse, vavo Ba Msa Madi aja amba waie asirenga vahe...yahilaua Komboni ija Bejani... » (Annexe C, T.II)

C'est-à-dire : Jadis, au commencement c'était Bako Ba Mdallah Kombo qui était le premier à offrir la vache (couleur rouge)...Après six ans, le nkoma allait être organisé; en ce moment-là, Ba Msa Madi avait décidé qu'il offrira à son tour la vache. C'est le passe-passe, tantôt Komboni tantôt Bejani.

Donc **le Nkoma** est l'œuvre de deux ancêtres. S'agit-il d'une fête agraire où d'un pacte?

Ali Mohamed Gou partage la même idée qu'Hebert J.C. Pour l'un comme pour l'autre « A l'origine, nkoma était une fête agraire spécifiquement organisée à Ouani, dans l'île d'Anjouan. Elle était organisée, en principe au début de l'année agricole. L'objectif principal de cette fête agraire était d'avoir une année productive pour les activités agricoles et maritimes. En un mot, c'était une cérémonie indispensable à la vie économique et sociale des habitants de cette région. (Ali Mohamed Gou 2000: 213-218), (Hebert J.C. 1960 : 103).

Quant à Sophie Blanchy, elle pense le contraire : « Il n'est jamais question, dans l'interview, de " culture ", de rituel destiné à protéger et faire fructifier les cultures (mais seulement de protéger la vie des enfants). Pourtant il a bien lieu avant la saison culturale ? Il n'y a pas des mentions de mois ou de saison choisie pour le faire. L'idée essentielle est 1) le contrat d'amitié fait à Ouani, en échange duquel les enfants vivront et 2) et qui consiste en ce que hommes et djinns dansent et mangent ensemble.

"Motif : Quand la ville s'est créée ici, les enfants mouraient à la naissance : ne vivaient pas.

A voir avec la vie, vitalité, descendance.

Relié à la présence des djinns qui étaient là (avant) et peut être survivance d'un culte africain envers les ancêtres garant comme à Madagascar de la vitalité de leur descendance.

Contrat: tous les trois ans, les deux parties: hommes et djinns se rencontrent pour danser (mudandra) et manger (bœuf) ensemble; et jouer ». (Sophie Blanchy: Analyse de l'interview du 13/08/93).

Selon Ousseni Mari Soilihi (Bawu):[...] Rasi yahandra lazima rilikentsilié... ina madjini... Na yayo mawovu.

« [...] madjini wantru ujua uhadisi nauao...Uahadisi uafikana. Uaja uambia amba" ritsoleana, na uana uanyu, na uajuho uano, ritsoleana ata idunia itsokomao. Be kila muahipara muaha uararu mutsoritsendzie nyombe, muripishiye karamu, murizinie na ngoma. Rimuabieni nazinrongo zalazimu ifanyiha...Na wiyo muaha uararu ata muaha uararu".

[...] uakati ikao ikoma uantru "uarate" muaha amba kayafanyiu, muji ua Ouani iyakovua ufu!!! Uala uantru kauakojua amba ulaua havi au ulaua havi... » (Annexe C, T.II)

« [...] Nous devons occuper le premier promontoire ou cape...Or c'est occupé par des mauvais djinns (esprit)...On peut discuter avec eux...Après leurs discussions, ils se mirent d'accord. Les djinns leurs avaient dit que nous vivrons ensemble avec vos enfants, vos petits-fils jusqu'à la fin du monde.

[...] Mais à chaque trois (3) ans, vous allez sacrifier un bœuf, nous préparer un grand festin (**karamu**) et exécuter une danse pour nous (**le Mdandra**). Nous (les esprits) allons vous dicter ce que vous devez faire...Et cela à chaque trois (3) ans".

[...] Quand on a raté les trois (3) ans qu'on doit exécuter le nkoma et qu'on ne l'a pas fait, toute la ville de Ouani s'embrasait (les maisons de chef prenaient feu) et que personne ne savait d'où venait le feu. »

L'intervention de notre informateur Ousseni Mari Soilihi rejoint les idées de Sophie Blanchy : contrat de protection des enfants (êtres très fragiles et en proie à toutes les maladies, premières

victimes en cas de calamités naturelles...); Exigence aussi des esprits en cas de non-exécution après trois ans. Leurs colères s'abattaient sur la ville, plus particulièrement sur les quartiers où résidaient les chefs.

Les gens cultivaient et récoltaient sans problèmes, même si le rite n'était pas organisé. Je me souviens qu'en 2004, le *Nkoma* a été organisé au moment de la récolte de certains produits et après la catastrophe survenue au bateau Samson qui a sombré au large de Majunga pendant un cyclone (un seul survivant sur plus de deux cent passagers).¹⁷⁸

Selon Abdallah Bacar Cheikh (Abou cheikh):

« Pendant la saison sèche, il ne restait que quelques petits lacs éparpillés. Pour résoudre ce problème, ils avaient jugé nécessaire de quitter leur village et de s'installer à " Kilingeni " (quartier de Ouani actuel). Ils avaient défriché la forêt, aménagé le terrain et construisaient leurs cases. On disait qu'après, ils souffraient car cet emplacement appartenait aux "djinns". Ces derniers se manifestaient par l'intermédiaire de quelques personnes qui s'exaltaient en disant que cette place nous appartenait. Après un certain temps, la population et les esprits s'étaient réconciliés. Ils avaient décidé de partir et en échange, tous les trois ans, vous viendrez à " Bintirasi " nous vénérer en jouant le "nkoma ». (Annexe -3-D)

Abdourohmane Ben Abdallah Hazi disat que :

« Les Beja... qui étaient installés ici-bas (à Kilingeni) avaient des problèmes. Tous leurs enfants perdaient la vie. On leur avait dit qu'ils habitaient dans un domaine appartenant à des esprits (djinnns). Après les populations, s'étaient réconciliées avec eux et ces derniers demandaient à ce qu'ils soient vénérés tous les trois ans en organisant le nkoma (jeu et grand festin " karamu " » (Annexe -3-E).

Mohamed Abdérémane, l'un de notre informateur à Ouani, raconte comment les deux communautés se sont réconciliés avec les esprits et qui aboutissent à l'organisation de *Nkoma* à Binti Rasi :

« A Bwe-La-Maji et à Mlimani vivaient des agriculteurs sédentaires. Ils élevaient des bêtes. C'était leur seule activité dans la campagne. Les années passent et les menaces d'esclaves disparaissent; les gens viennent jusqu'ici. Ils y trouvèrent une plaine près d'une rivière. Ils y établirent des abris où ils venaient se reposer et faire un peu à manger après leur travail. Finalement, ils ont jugé le lieu convenable et viennent s'y établir. Ils auraient transféré leurs villages.

Comme on nous avait raconté, il y avait une forêt, des gros arbres et des lianes. Ils défrichaient pour pouvoir s'installer, en construisant leurs cases. A un moment donné, diverses maladies font leur apparition, entraînant plusieurs morts; quelque fois ils entendaient des conversations sans pour autant connaître, ni voir les interlocuteurs. Ils avaient interrogé les esprits. Ces derniers répondaient: " La forêt que vous détruisait est notre demeure. Vous détruisez notre foyer". Cette phrase a été dite lorsqu'un des villageois était en transe. Pour nous c'est une superstition, mais pour eux, c'était la réalité.

La population et les esprits se sont réconciliés. Cette réconciliation avait abouti à un pacte. « Nous allons nous installer à "Binti Rasi" et en échange tous les trois ans, vous viendrez nous vénérer en jouant le "Nkoma ». (Annexe -3-I)

¹⁷⁸L'histoire montre qu'à chaque fois qu'on néglige les coutumes ancestrales, quel que soit la coutume, Anjouan est toujours "punie": crash, naufrage, inondation....

Pour Hebert J. C. (1960 : 103) " *Le koma est un jeu collectif, effectué rituellement au début de l'année agricole, tous les deux ou trois ans, à Ouani (Ouani)...*" et pour Ali Mohamed Gou (2000 : 213) " *Elle est organisée, en principe, au début de l'année agricole...Le rituel doit se dérouler un lundi*".

D'après Oussen Mari Soilihi:

« *Kaisina suku mahususu. Ari zintrongo rafikanatu amba vani trongo zitsimu isifanyiu. Nkoma Ina suku kadha basi. Be kaisina susku mahususu amba ikentsi amba dati kadha...*».
(Annexe -3-C)

"*Pas de moment spécifique. Seulement se mettre d'accord que toutes les offrandes sont rassemblées et prêtes et on doit l'organiser. Mkoma sera tel jour c'est tout. Il n'y a pas de mention d'une date fixe pour l'organiser...*".

Selon Abdou Toumani Msa (interviewé par Ahmed-Chamanga le 13/8/93:

« "(...) Il n'y a pas de mention de mois ou de saison choisi pour le faire ».

Ali Mohamed Gou (2000:213-214) explique le choix d'Untsoha "qui est un site historique du XIV^e siècle (?)...la tradition orale nous apprend qu'il y avait les Bejani et les Komboni. Beja est le nom attribué aux chefs traditionnels durant la période du peuplement des Comores. Komboni désignait une des grandes familles installées à Ndzuani. Ce sont les descendants de ces deux familles originaires de Untsoha qui organisent aujourd'hui le rite. Le rite est organisé à Untsoha parce que les familles concernées manifestent un attachement à leurs ancêtres et à leur " terre " d'origine ; c'est aussi parce que ce site est assez large pour contenir le maximum de participants".

Pour Oussen Mari Soilihi: " (...) *Wenyewe uarongoa rina ziara yatru vavo...Vwa mwiri kadha vavo (minyamba mili)...Baâda ya ile, vuka na moja vavo na muhaju ini ya vahano vavo. Waja watoa ipula yao amba vahanu vutsofanyiwa zintrongo zao de vavo...Bintirasi...Bahari ika untsini hoho. Hule piyo vuka ardhwi...*". (Annexe -3-C)

" *Les esprits avaient dit que " nous avons notre lieu de culte (ziara). Il y a des arbres là (deux badamiers) Après ceux-là, il y avait un autre aussi là et un tamarinier quelque part. Ils avaient communiqué leur plan indiquant là où vont se dérouler leurs affaires...à Bintirasi-(littéralement " fille de cape") Le promontoire où réside le chef des esprits qui est une femme...Le niveau de la mer était très bas. Tout ce qu'il y a là était la terre ferme*".

« [...] *Mdallah Kombo... yamabakokwao wala Bugdad, uapashia kotria...washuku "Bongoma"...wadaria Mlimani...*».

[...] *Bejani, Bako Ba Msa Madi... aja akentsi vavo Bwe- la-maji na wana wahe na wajuhu wahe...*»

« [...] *Mdallah kombo et leurs grands-parents venaient de*

Bagdad à bord d'un boutre (kotria). Ils se sont installés à "Bongoma"... et avaient immigré à Mlimani"

« [...] *Bejani, Bako Ba Msa Madi... était venu s'installer là à Bwe-La-maji avec ses enfants et ses petits-fils... »*

Contrairement à ce que disait Ali Mohamed Gou, le rite se passe à « *Bintirasi* ». Hebert J.C. lui attribuait le nom de " fille de cap " (traduction littérale); lieu indiqué par les esprits. Les descendants de ces deux familles (*Bejani* et *komboni*) n'étaient pas originaires de Untsoha. *Bwe-la-Maji* se trouvait au sud-est de l'aéroport de Ouani (vers la montagne), à peu près à quatre kilomètres de Untsoha et *Mlimani* au nord-est (vers la montagne) à un kilomètre et demi de Untsoha. Le rite célébré à Untsoha s'appelle " *tariya Untsoha* " rite typiquement islamique, organisé uniquement par

des femmes, accompagnées de leurs tambourines (*tari*). Elles psalmodiaient des prières en honneur de ceux qui s'y trouvaient. Ces femmes vont se déplacer de ziara en ziara en psalmodiant toujours des prières jusqu'au cimetière à " *Fuju* " où est enterré Zaina Sakafu (monye Terebe), désigné comme l'un des rescapés de l'inondation de Ouani.

En swahili : - *Tari* a) Sorte de petit tambour

b) Danse d'exorcisme

c) Tremblement (cf. *Ngoma. ngoma ya pepo.mtete meka*) [dictionnaire swahili- français de Alphonse Lenselear (1971 : 522)].

- *Tetema*: tremblement, frissonner, fremir, palpiter... (p.534).

Pour Sacleux, dictionnaire swahili-français (1939:872).

- *Tari* : ma-. Tambour de basque, dont on joue pendant les noces, le jour de Maulidi etc.

- *Pèpo ya tari* (ou simplement *matari* ou *tari*), mon d'un esprit mauvais dont l'exorcisme est accompagné par le tambour de basque.

Mganga wa - tradipraticien qui chasse le *pèpo ya*...

Tetema : trembler, frissonner, frémir... (1939: 886).

En comorien, le mot "*tari*" a le même sens qu'en swahili

Nous avons aussi le nom du site : "*Bintirasi*".

En swahili : *Binti* : Nom arabe de fille (*Binti* Abdallah : fille d'Abdallah).

Rasi : ou ras. Cap, promontoire, pointe de terre s'avancant dans la mer. Marine : pointe supérieure de la voile des bateaux indigènes; fig. tête, chef. Dictionnaire swahili-français Sacleux (1939: 108 - 773).

Binti : n. ma- fille de, jeune demoiselle. *Binti* Almasi, fille de Almasi. -*Binti mfalume*, fille de roi, princesse.

Rasi : n. Cap, promontoire

Dictionnaire swahili-français Alphonse Lenselear (1971: 46 - 442).

A mon avis, ici il s'agit d'un lieu habité par le chef des esprits qui porte le nom d'une femme « *Binti* ». D'ailleurs ceux qui sont chargés d'évoquer les esprits du côté Beja est une femme. Avant, en 1958, le responsable s'appelait Mari Soilihi Abdallah et maintenant, depuis 1968 c'est Boira Ousseni, une femme née vers 1924.

Les différents arbres indiqués par les esprits (quatre badamiers et un tamarinier), forment quatre points cardinaux ". Les rites se déroulent à l'intérieur de cet espace sauf le " *shidjabu* " (rituel de bénédiction islamique suivi d'un repas qui se passe à la maison en présence de *fundi*... Sophie Blanchy (1990 : 223) et la " cuisson des balles " " *husiliha inkoma*"; c'est-à-dire purification et la bénédiction des balles par les esprits "*zisilihua*". La position des arbres en forme de losange rappelle le sexe féminin pour montrer l'importance de la procréation et la protection des progénitures. Ainsi le schéma 1, ci-dessus, indique l'emplacement de chaque acteur sur le terrain. Il ne reste qu'un seul arbre, qui est sous la menace de la montée de la mer. Considéré comme étant un patrimoine historique, des groupes de jeunes luttent pour pouvoir le conserver.

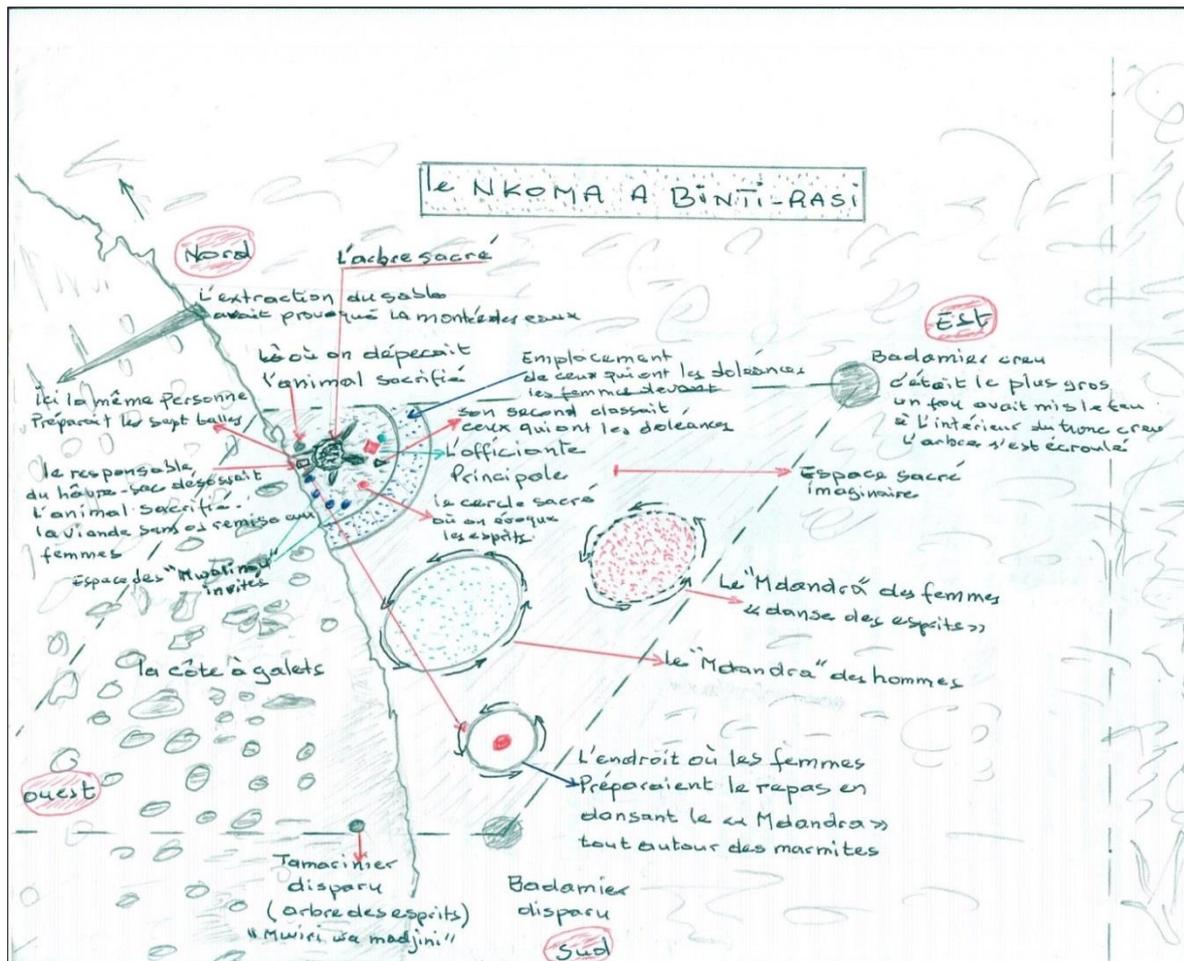


Schéma 1 : Les emplacements de chaque acteur du rituel de Nkoma à l'intérieur de la zone sacrée en forme d'une losange représentant le sexe de la femme.

Source : Bourhane Abderemane 2015

Le Nord symbolise la puissance, l'Est représente le sacré, le Sud appartient aux soumis et aux sujets. C'est de l'Ouest que viennent les forces maléfiques.



Photo 111 : Ousseni Mari Soilihi creuse un trou pour mettre les 7 ballons pour les purifier en les touillant. La journaliste du RTA enregistre les incantations.

Source : Bourhane Abderemane – prise en 2000

Selon l'un de nos informateurs, on utilisait avant la petite noix de coco jeune, le bourgeon, en forme de petites boules (*nkoma ya mnadji*). Mais après le cyclone de décembre 1950 où tous les cocotiers étaient arrachés; il était très difficile de s'en procurer. Alors les esprits ont demandé l'utilisation du tamarinier "*muhaju wa shindzuani*" pour la fabrication des boules qui porte toujours le nom que les esprits leur avaient donné.

Sophie Blanchy pense qu' : « *En effet, nkoma n'a rien à voir avec la petite noix de coco jeune en forme de petite boule qui est peut-être utilisée aujourd'hui à la place de la boule en tamarinier.*

Nkoma, nom du rituel, renvoie à (Sacleux p.432 et voir carte):

Koma (KiMr du N, kiMvita, kiPemba) = esprit de mort, mânes, sun. pepo.

Associé aux esprits mizimu (voir ci-dessus).

On dit aussi *koma za wazee*, esprits des ancêtres.

Voir autres réf. en recherche (Griaule etc) ».

Hébert J.C. confirme ce que disait Blanchy et qu'il s'agit bel et bien des balles en bois et non des petites noix de coco: « [...] *La boule est une petite balle en bois dur (on utilise de préférence le cœur de l'arbre mwaro ou encore du tamarinier (?). Elle a la grosseur d'une petite orange...* ». (Hébert J.C.: 1960 : 106)

Aujourd'hui, c'est le contraire, on utilise les boules en tamarinier à la place des petites noix de coco jeune en forme de petite boule.

Sophie Blanchy: « *Or aux Comores il n'y a pas de culte affiché envers les esprits des morts, des ancêtres. L'Islam a recouvert tout cela.*

Les seuls cultes non islamiques sont ceux envers des esprits, djinns ou shetwan, dans lesquels les gens ne reconnaissent pas leurs ancêtres, mais seulement les premiers occupants des îles. Justifié par le dogme islamique de l'existence des djinns.

Pourtant les djinns sont liés à la terre de fondation, de première installation (comme pourraient l'être des ancêtres fondateurs), puisque tous les lieux de fondation de village deviennent des ziara, lieu de culte des esprits ».

*Les préparatifs.

Oussen Mari Soilihi relate les procédures suivies pour les préparatifs du *Nkoma*:

« *Uakati ikao zidjimplisha ihisa, uasi undro ira uaantu uale ualio na madjini. Riuhudhurisha...dagoni hunu rabuzi...komboni. Rijo muanyesani amba ikaramu tsiyo. Rije rimuenyeseni, rimtakahisheni. Uaje uao uatunde, uangalie, uaise, uatakabadhi, vavo isuku yavili de rilau rilofanya.*

Dagoni, uamwire Sidi Mari, uai de ajoirao wanyawe uahe ivo ihudhurie vale...ahija vale ahiona ikaramu uai uaira ivo uatru uahe uale, uaje uaambie amba karamu yuatru ija. Narije rivozeye, meso rike hadhirua rangadjie ikaramu yatru.

[...] *Lipatsu...ina rambu, vovo, marashi, msindjano...na tibaku, na tsoha, ka, na ubani, na undi, pia trongo zizo zikao patsuni...* » (Annexe -3-C)

Traduction : Quand tout est prêt, nous irons appeler ces gens-là; les porteurs des esprits (les possédés). Nous les rassemblons...ici en ville, dans une maison (ou une case)...d'un Kombonien. Nous leurs montrerons leurs dus, festin (karamu). Nous les leurs montrerons et les leurs remettrons. Qu'ils viennent (les esprits) eux même les observer, les regarder, et après les récupérer. Et là, le deuxième jour nous organisons le rite".

Ici en ville, ils appellent un djinn mâle du nom de Sidi Mari. C'est lui qui appellera les autres (esprits) pour les réunir dans la maison...lorsqu'il est venu voir leurs dus (festin - karamu). C'est en ce

moment-là qu'il appelle les autres (esprits) pour les leurs monter en leur disant que nos festins sont là, on vient de les nous emporter. Venez manifester nos allégresses. Demain nous devons être présents pour participer au jeu, pour notre festin ».

[...] dans le plateau... il y a des bétels, noix d'arec, parfum, sciure très fine de branche de santal (bois parfumé), tabac, chaux, sciure très fine d'un bois spéciale « mrasine » (boiscamphré), bâton d'encens, grains blancs d'encens, toutes ces choses-là sont dans le plateau... ».

Lipatsu : *Patsu* (en comorien) récipient en cuivre ou en laiton, où on met les offrandes (bétel, tabac, œuf, parfum, noix d'arec, etc...); dans les danses : on l'utilise en guise de cymbale en frappant dessus avec un morceau de bâton

Patsu : *Patu* cf. *upatu* (en swahili);

a) gong en forme de disque métallique aux bords recourbés.

b) dons déposés dans un plateau le jour des noces de jeunes mariés. *Kipatu*. n.Vi- dim. de a). (cf. *Sinia*, *sahani*). Dictionnaire swahili-français d'Alphonse Lenselear (1971: 587). *Sinia* : n. plateau, le plus souvent rond et en métal, servant à porter la nourriture etc. (cf. *Sahani*, *kombe*, *chano*, *legeni*) (1971: 492).

Sacleux (1939: 738-964)

Patu : Syn. et augm. De *upatu*.

Upatu : (Ds=Mv.G. *upatu*) pt. Petit plat creux et long en laiton pour présenter les bétels ou le tabac; dans les danses on en joue comme d'une cymbale en frappant dessus avec un bout de tresse "kibodoo ou kikoto.-- Syn.Am.G. "utasa" "kitasa".// (P.) Plat en cuivre jaune pour porter de 2 à 6 verres à boire: diffère du *sinia* qui est peint et de forme différente. + *Patu*, *kipatu*

- A l'intérieur du plateau (*patsu* ou *upatu* - *patu* en swahili), il y a des bétels, noix d'arec, parfum (Pompéïa), sciure fine de santal (masque blanc ou jaune)...avec du tabac, la chaux, sciure fine du bois "mrasi" (*Ka*), les encens en forme de tige parfumée (*undi*), toutes ces choses-là sont dans le plateau (en cuivre ou en laiton).

+ *Ubani* : n. a) encens, importé d'Inde; différent de *udi*, bois d'aloès; *ubani* est la gomme d'un arbre (en swahili) (cf. + *Kasuku*, *ulimbo*, *uvumba*, *fukiza*)

b) fig. redevance, admission dans une société (un club), cotisation. *Toa ubani*: payer sa redevance, p.ex à un maître-enseignant, médecin, guérisseur. etc. (cf. *Ada*, *Hongo*, *Karo*).

Alphonse Lenselear (1971: 565):

Ubani : (en swahili) *ubani* (Ds.Mv.Ngw).Sing. Encens, syn.Am.G.Pefu, cf. *uvumba*; fumée d'encens, + *Mbani*.

L'expression "*toa ubani ou toa fusi*" existe en comorien; avant qu'on puisse interviewer quelqu'un, il te demande : "*Uvingi muana ubani ou bien muana fusi ya hutria hanyoni?* (Litt" Est-ce que tu as amené l'encens ou tu as amené une petite particule d'un objet pour mettre à la bouche ?).Chacun a sa façon d'exprimer ce métaphore: il s'agit tout simplement de l'argent qu'on doit donner avant de commencer; la redevance.

***Interprétation/observation:**

Quand tout est prêt : l'animal à sacrifier (soit une vache à peau rouge ou un cabri à peau rouge ou blanc tacheté de rouge), le riz et les offrandes ainsi qu'unealebasse remplie de lait de vache (actuellement on utilise une théière " *mdila* " pour mettre le lait). Les deux populations (Bejani et Komboni) rassemblent les différents responsables du *nkoma* dans une maison tenue secrète (tantôt de kombonienne, tantôt de bejanienne) pour préparer le rituel (invocation des esprits " *mpevo* ").

L'après-midi ou la nuit, tout le monde est réuni dans une maison. Bweni Boira Ousseni, âgée de quatre-vingt ans (80 ans), dirige le nkoma et comme a dit Ousseni Mari Soilihi, je cite : "**Ka muntru akoira aja afu vo uparhuana muntru uangina angiyé amsikie iya makama...**" (Litt. *Quand celui ou celle qui appelle les esprits est décédé, on trouve quelqu'un ou quelqu'une pour prendre sa place...*) Danssa coupelle ou brûle-encens "sheredjo" en argile ou tout simplement une coque de coco fendue en deux en guise de coupelle, rempli de cendre avant de mettre la braise "maha ya moro", on brûle de l'encens "buhuri" pour leur permettre de se mettre en transe. Elle appelle les esprits par leurs noms. L'invocatrice "fundi" active le "buhuri" en prenant soin d'entourer le brûle encens, le plus possible de fumée. Plus cette fumée s'élève en spirales, étouffante, plus sûrement l'effet attendu se produira. Selon nos informateurs, le "fundi" prononce ou appelle les noms des différents descendants de sa famille devenue des esprits "djinnis".

Pour Sophie Blanchy¹⁷⁹, « *Djinn, esprit bon ou mauvais, invisible ou matérialisé sous forme humaine ou animal – Mwendza madjini : personne qui a des djinns, qui est l'hôte humain de djinns. Uhedza madjini : faire monter les djinns (dans la tête des hôtes)*

Les djinnis à Mayotte sont d'une part des êtres de la surnature, créature soumise ou non à Dieu (dans ce cas, des diables, shetwani ou masera (sing. Sera), qui vivent dans certains lieux de la brousse ou de la mer, et peuvent prendre forme humaine ou animale dans certaines situations.

D'autre part, les djinns sont aussi des esprits qui peuvent prendre possession d'une personne humaine, et avec qui on négocie pour trouver un modus vivendi par les cérémonies appropriées, de Tromba ou de patrosi. La personne atteinte de cette possession commence par avoir des troubles variés, puis quand le Djinn est reconnu, qu'on lui offre ce qu'il veut et qu'il donne en fin son nom, on peut vivre sans mal, moyennant des cérémonies régulières pour le contenter du fait qu'il y a dans la cosmologie islamique la classe des djinns comme créateur de Dieu, un syncrétisme s'est fait dans la pensée populaire, qui accepte à la fois deux systèmes de croyances, celle des Djinnis qui ressemblent de près aux esprits d'origine africaines, et celle qui va avec la pratique de l'islam, sans que cela gêne le croyant « moyen ».

Jaovelo-Dzao R. montre l'importance de l'encens dans divers rituels. Il n'est pas seulement un vecteur vers la transe de ceux qui sont possédés, mais c'est aussi un remède qui arrive à guérir des maladies: "*[...] L'encens doit brûler dans une ou plusieurs coupelles, Fanimbohana. C'est le fruit sec de mandrorofo (légumineuse cisalpine) ou la glu sèche tiré de la sève de ramy (Canarium Boivini Engler, grand arbre de la famille des Burséracées) qui tient lieu d'encens. L'invocateur (orant) ou le portier acolyte aura soin d'entourer la coupe, le plus possible, de fumée. Et plus cette fumée s'élèvera en spirales larges et compactes, plus sûrement l'effet attendu se produira...*

[...] Au commencement de la cérémonie du rombo tromba, un geste rituel consiste, pour chaque saha possédé, à déposer en même temps un grain d'encens, dans une coupe de braise

Pour le saha sakalava, l'encens, emboko, n'est pas tout simplement le symbolique familial de la prière, de l'adoration... L'encens, c'est une remède, emboko, aody..." (Jaovelo - Dzao R 1996: 325-326)

Accroupie par terre auprès de son brûle-parfum ou brûle-encens, tête baissée pour recevoir cette volute de fumée étouffante en plein visage, en jetant de temps en temps un peu de grain d'encens "ubani", l'invocatrice, le "fundi" ("mwalimu" ou "mugangi") appelle les djinns par leur nom et les lieux de leur habitat ou résidence:

<i>Shela! bako Sidi Mari !</i>	<i>(Binti Rasi)</i>
<i>Shela! bako Soha!</i>	<i>(Mzingaju)</i>
<i>Shela! bako Monye !</i>	<i>(Muiriju ha bakako)</i>

¹⁷⁹Sophie Blanchie, « la vie quotidienne à Mayotte, essai d'anthropologie compréhensive, thèse, université de la Réunion, 1988, 328p

<i>Shela! koko Mariamou!</i>	<i>(Dzialandze)</i>
<i>Shela! wantu wa Hadao!</i>	<i>(Gambeju Fuko la Hadao)</i>
<i>Shela! wantru wa Mrombwe!</i>	<i>(Drahaju Mrombwe)</i>
<i>Shela! wantru wa Bwe-la-Maji!</i>	<i>(Hakadja Bwe-La-Maji)</i>
<i>Shela! wantru wa Matsuni!</i>	<i>(Gambeju Matsuni)</i>
<i>Shela! Bweni Mashehi!</i>	<i>(Ziarani Untsoha) etc...</i>

Traduction :

<i>Venez oh! Chef bako Sidi Mari!</i>	<i>habitant</i>	<i>(Bintirasi)</i>
<i>Venez oh! Vieux Hache !</i>	<i>habitant</i>	<i>(Mzingajou)¹⁸⁰</i>
<i>Venez oh! Vieux Monsieur!</i>	<i>habitant</i>	<i>(Muiriju ha bakoko)</i>
<i>Venez oh! Vieille Mariamou!</i>	<i>habitant</i>	<i>(Dzialandze)¹⁸¹</i>
<i>Venez oh! Les gens de Hadrao!</i>	<i>habitant</i>	<i>(Gambeju Fuko la Hadrao)¹⁸²</i>
<i>Venez oh! Les gens de Mrombwe!</i>	<i>habitant</i>	<i>(Drahaju Mrombwe)¹⁸³</i>
<i>Venez oh! Les gens de Bwe-la-Maji!</i>	<i>habitant</i>	<i>(Hakadja Bwe-la-Maji)¹⁸⁴</i>
<i>Venez oh! Les gens de Matsuni !</i>	<i>habitant</i>	<i>(Gambeju Matsuni)¹⁸⁵</i>
<i>Venez oh! Chef Bweni Mashehi!</i>	<i>habitant</i>	<i>(Ziarani Untsoha)¹⁸⁶et</i>

L'invocatrice continue sa prière:

«*Risimtsahani...*

Nous avons besoin de vous...

¹⁸⁰ Là où il y a les canons... Un Ziyara (un lieu sacré) : Actuellement c'est occupé par la famille du feu Président Ahmed Abdallah Abderemane, là où il y a leurs maisons et site commerciale à Mutsamudu à côté du lycée. Depuis l'arrivée du Président Sambu, c'est devenu le lieu où se déroulaient toutes les festivités officielles de l'Etat.

¹⁸¹ C'est un lac d'un ancien cratère de volcan sur le massif central vers le pic Ntringui. Voyons ce qu'a écrit M. Ottenheimer et H. Ottenheimer, Historical Dictionary of the Comoro Islands, African Historical Dictionaries N°59, London, The Scarecrow Press, 1994, p.26 "DZIA LA NZE. A large, very deep lake on the island of Nzwani (q.v.), just below Ntigi (q.v.) peak. There are numerous local legends about this lake. It is said, for example, that the lake has no bottom. It is also said that leaves never remain on the surface of the lake".

¹⁸² La grotte de Hadrawo (ou Hadrao) « Ziara ya Hadrawo » lieu sacré de Hadrawo (nom d'une région)... Cette grotte est toujours submergée par la mer. En haut de la grotte (sur la voûte), il y a un trou. Quand la vague s'engouffre dans la grotte, elle jaillit à la surface tel un geyser. Au moment du « Nkoma », rite pré-islamique introduit (selon la tradition orale) par deux familles (Bejani et Komboni), les responsables du « Nkoma » déposent les offrandes (du riz cuit et une brochette de viande non salée) sur la falaise. Ceux qui avaient osé boucher ce trou, étaient châtiés par les esprits habitant ce lieu sacré (plusieurs témoignages).

¹⁸³ Il s'agit de la rivière qui traverse la piste de l'aéroport de Ouani au bout (là où les avions se positionnent pour le décollage). Prend sa source dans la région de Patsy et termine sa course de l'autre côté de l'aéroport vers Bintirasi. Ici on appelle les esprits habitant l'amont de cette rivière capricieuse, non pérenne.

¹⁸⁴ Cité-état au sud-est de la ville de Ouani vers la montagne, village où jadis, habitaient les Beja avant de venir s'installer le long de la rivière « *Mroni vwa muji* » traversant la ville de Ouani appelée « *Kilingeni* ». Cet emplacement que ces gens-là avaient défriché, était le royaume des esprits de toutes sortes. C'est devenu un des quartiers le plus ancien de la ville de Ouani.

¹⁸⁵ C'est une très haute falaise couverte d'une végétation luxuriante où coule une source d'eau potable, pérenne. C'est là où les deux communautés puisaient l'eau pendant la saison sèche.

¹⁸⁶ Ancienne ville de Ouani rayée de la carte par les Malgaches en 1792 ? C'est devenu un lieu sacré « un ziyara ». Un site archéologique daté du XIV-XVème siècle, on y trouve une mosquée, un palais, un puits presque obstrué par les chutes des pierres.

<i>Uasi uajuhu uanyu...</i>	Nous vos petits-fils...
<i>Zilimbue. Zanyu...</i>	Nous vos arrières petits fils...
<i>Uasimtshani ha upesi, uala musifanye kiburi...</i>	Nous avons besoin de vous sans tarder (au plus vite) sans nous dédaigner (ne manifestez aucun orgueil)...
<i>Rije rimtakabadhisheni</i>	Pour vous remettre
<i>ikaramu iyanyu...</i>	Nous voulons vous remettre nos offrandes...
<i>Riyelehe iaanhadi ile</i>	Vous exposer la promesse
<i>rairenga usoni muanyu ... etc.»</i>	que nous avons prises devant vous...etc »

Après cette invocation, les responsables ("tradipraticien", *fundi, mwalimu, mgangi*) commencent à marmonner, écarquillent les yeux et leur corps se met à trembler. La dame balbutie quelques formules magiques dans une langue mystérieuse qui, dit-on, est celle de ses ancêtres pré-islamiques. Le djinn vient de s'installer à la tête du chef; elle se met en transe, après une sorte de tremblement nerveux de tout son corps, comme si elle a reçu une décharge électrique et se lève pour saluer les gens. Après, elle écoute les doléances des intéressés.

Ceux qui sont présents remettent des offrandes aux djinns en leur disant que : "*Nous venons accomplir notre promesse, nous allons célébrer le Nkoma*".

Après, ceux qui sont possédés, se mettent à leur tour en transe en chantant à voix basse et font leurs recommandations. Ils décident ensemble l'heure à laquelle le rite va débiter. Les esprits manifestent leur joie en chantant. Ce rituel qui se passait au domicile des notables est très fermé.

Quand le moment est venu pour célébrer le rituel du *Nkoma*, les esprits, par personne interposée (soit un Kombo ou un Bedja), envoient un signal pour permettre aux gens de se préparer.

Aux Comores, l'encens plus particulièrement le « *ubani* », comme a dit Jaovelo-Dzao, n'est pas simplement « *le symbolique familial de la prière, de l'adoration* », mais c'est aussi un remède très efficace, utilisé lorsqu'on a la diarrhée ou encore lorsqu'on prépare le "*guwena*", sorte de produit noir obtenu en brûlant cet encens " le khôl ".

Ayant assisté à la cérémonie en 1958, Hebert J.C. nous révèle en détail comment les esprits fixent la date du déroulement du rituel *Nkoma* à *Binti Rasi*: « [...] En 1958, le maître de cérémonie, Mari Swahili Abdallah [je pense qu'il s'agit de Swalihi ou Soilihi], Combo d'origine mais devenu Beja par son mariage avec une femme Beja (on reconnaît ici un trait du droit matriarcat ancien) a offert un cabri destiné au sacrifice rituel. Lui-même avait fixé le jour de la cérémonie après consultation des gini (djinn). Les esprits gini résident surtout dans la forêt, mais pour l'occasion, Mari swahili Abdallah les avait interpellés chez lui, dans sa case. Les représentants des familles Beja et combo étaient présents. La nuit venue, après la prière, ils s'étaient tous accroupis à terre autour de brûle-parfums fumant d'encens. Pas de lumière qui pourrait effrayer les gini. Chacun avait déposé un peu d'encens dans le brûle-parfum, et sans qu'il soit besoin de les prier, les gini étaient venus... Avec la fumée d'encens, les gini "montent à la tête" et chez les individus réceptifs, ils parlent... de façon intelligible le plus souvent, en comorien.

Certains, au comble de l'excitation, se mettent à gesticuler et à danser, mais la venue des esprits peut être plus calme. Pour choisir le jour du *nkoma*, les gini ne sont pas toujours d'accord entre eux. C'est ainsi que les assistants peuvent, chacun écoutant son gini, discuter sur la date la plus favorable. De tradition la fête du *nkoma* doit être fixée pour un *fumu raro* (3ème jour de la semaine), c'est-à-dire un lundi, la semaine musulmane débutant le samedi. Ce peut être le 1er, ou le 2ème, ou le 3ème lundi du mois.

En tout cas, il est admis que ce sont les ginis qui décident du jour de la fête. On ne consulte ni les astres, ni le *ramli* (procédé de divination géomantique) ». (Hebert J.C. 1960 : 104).

Sophie Blanchy nous décrit *Les djinns dans les interactions quotidiennes* : *Dans ce cadre, les djinns (patrosi, trumba, mungala, et aussi rauhani, somali, rewa, etc) sont connus comme étant des êtres de la surnature organisés en familles et village et vivant parallèlement au monde visible des humains. Certains sont bons, certains sont mêmes musulmans; d'autres sont mauvais: ils ont leur propre caractère...*(Blanchy S. 1990 : 198-200)

Pour se manifester, les esprits, considérés comme étant « pevo » (le vent, sans corps, invisible) avait besoin du corps humain pour se manifester ; son « cheval » (*farasiyahe*) pour s'exprimer. Inconscient durant la transe, le djinn transmet des choses que son hôte ignore. Devant cette personne, ce n'est plus lui qui contrôle son corps, mais c'est l'esprit. On est alors devant un djinn qui parle et donne ses recommandations. Un changement brusque du comportement de la personne nous interpelle que quelque chose vient de se passer : transformation de la voix, des gestes quand elle salue les gens etc ... montre que quelqu'un occupe temporairement son corps. Et quand le djinn est parti et qu'elle revient à lui, elle ne se souvient pas de ce qui s'est passé durant le rituel. Quelqu'un d'autre lui racontera tout ce qui a été dit durant la séance de possession.

Sophie Blanchy confirme que *Les djinns sont des esprits qui font des incursions fréquentes (mais limitées dans le temps) dans le monde naturel et social des humains. Pour se manifester et s'exprimer, ils empruntent le corps d'une personne humaine dont l'esprit est alors provisoirement absent. Le djinn a une vie, une expérience et un savoir que la personne humaine qui lui sert d'hôte n'a pas. Il possède et transmet des connaissances inconnues de l'hôte...*

[...] Il (l'hôte) appelle ce djinn par des invocations rituelles appropriées. Après une sorte de tremblement nerveux de tout son corps, il nous regarde, l'œil particulièrement brillant, et se lève pour nous saluer : cette gestuelle nous convainc qu'une autre personne vient d'entrer sur la scène de notre interaction. Nous devons considérer, en nous conformant à la conviction des partenaires sociaux de cet homme, et aux comportements qu'il nous est donné d'observer, que la personne que nous avons en face de nous est le djinn, qui d'ailleurs ne présente pas son nom et nous donne des détails variés concernant son identification. Cette occupation du corps évacue l'esprit du possédé, désormais absent de l'interaction au point que, quand il revient à lui après le départ du djinn, il sera nécessaire de lui raconter ce qui s'est dit..."

[...] Le djinn est donc un personnage important dans la vie quotidienne de toute personne à Mayotte, lui permettant de négocier et d'améliorer ses propres rapports avec le monde surnaturel... (Ibid).

Poirier J. cité par Jaovelo-Dzao nous indique qu'il y a des bons et des mauvais esprits. Leurs résidences varient selon les types de génies« [...] Tiny comme l'a remarqué Poirier J. est d'origine Arabe. Il existe en effet une certaine analogie entre ses esprits et les djinns, les esprits de l'air, les bons génies ou démons dans les croyances Arabes...

[...] Chaque génie porte un nom propre, souvent emprunté au lieu de sa résidence. Ces demeures de génies sont des tourbillons dans les courants marins et les fleuves, des dépressions ovales du terrain, des marées, des sources, d'énormes blocs de rochers, des escarpements, des arbres extraordinaires, bref, tout ce qui, dans le domaine géographique, végétal et minéral, frappe plus particulièrement l'imagination et est plus ou moins mystérieux » (Jaovelo-Dzao 1996:206).

***Le déroulement du rituel ou du rite *Nkoma* à Bintirasi (Binti Rasi) ?**

Après le déroulement du rituel, fermé aux étrangers, au domicile de l'un des deux familles (komboni ou bejani), les esprits vont prendre part à la fête qui va se dérouler au *ziara de Bintirasi*. Tout le monde y est le bienvenu sous réserve de respecter les règles.



Photo 112



Photo 113

Photo 112 et photo 113 : le site de *Nkoma* à Binti Rasi dans la baie d'Ouani « l'arbre sacré ». L'officiante « *Mbuwa Mlongo* » a déposé son brûle-parfum pour mettre les encens. La zone sacrée de consultation est en forme d'entonnoir délimité par deux grosses racines du badamier que les gens les utilisent en guise de bancs pour s'asseoir.

Source : Bourhane Abderemane – photo 112 prise en 2000 et photo 35 bis prise le 13/05/2012

Selon Ousseni Mari Soilihi, le rituel est organisé à Bintirasi car c'est la volonté des esprits. C'est là où le premier pacte a été scellé:

« [...]Hoho de vahano vuahanda vuasinya. Uenyeye uarongoua amba rina ziara yatru vavo...Uantru uawo kauakojua be !... »

« [...] C'est là-bas qu'on a signé en premier (le pacte). Les esprits avaient dit qu'ils avaient leur lieu sacré là (ziara)...Ces gens-là ne savaient rien eh oui !... »

Les esprits avaient fait une description de cet endroit, et de leur port "*Bandari* " qui s'appelle "*Shitsua Ntsoha* " (c'est la pointe de "*Bandari*" le port), perpendiculaire au quai de Mutsamudu et la maison de Mtsanga Mhuni (*Shivaju*).

A Bintirasi, le *nkoma* dure toute la journée, de 7h du matin à 3h ou 4h de l'après-midi. Il ne peut se tenir qu'à Ouani, car c'est à Ouani que le premier pacte a été scellé entre les esprits (*djinns*) et les humains qui habitaient *Bwe-La-Maji*, les Beja; et *Mlimani*, les Kombo.

Sophie Blanchy nous dit que *Le nkoma dure toute la journée (7h matin - 3heures p.m.)*. *Tous les gens de l'île peuvent y participer (ou y assister ??)*.

Mais il ne peut se tenir qu'à Ouani car c'est à Ouani que s'est faite l'alliance, à cette époque la ville se nommait Baswara.Ouani se nommait Sada ya Basora et aurait été inondée au 13è siècle. Les habitants de Kilingeni, quartier libre du Ouani actuel, viendrait de Bangweni, un des 4 hameaux formant la population de la région de Jimilime du temps des Bedja wa hale, l'union des 3 autres ayant produit le jimilimé actuel.

Ce jour-là, vers 6 heures du matin, les responsables du nkoma sont déjà sur place. Celui qui fabrique les **boules "trengé"**, Ousseni Mari Soilihi fait grimper un jeune garçon (soit un descendant de Beja ou de Kombo) pour couper une petite branche du **tamarinier "uhaju ua shizungu"**. A partir de cette branche du tamarinier, il va tailler **des petites boules** au nombre de **sept (7)** et en même temps il dit à un autre jeune, toujours issu de l'un des deux clans, de grimper sur le cocotier pour aller couper **des stipes : un vert et vierge**, c'est-à-dire non fendue et d'autres fendus et secs ainsi que **sept (7) petites noix de cocovertes "nkoma ya mnadji mudu"** pour les **"masadaka"** (au sing. **Sadaka**).

En swahili : *Sadaka*, n. offrande religieuse, sacrifice, aumône, acte de charité." *Nataka rehema, wala si sadaka*, je veux la miséricorde, non pas le sacrifice. (Cf. *Sadiki, Kafara, Dhabihu, Tambiko, Maskini.*) Dictionnaire Swahili-Français Alphonse Lenselear (1983: 453).

Sadaka : aumône, charité faite; ce que l'on donne aux pauvres pour s'acquitter de la dîme; offrande : sacrifice, victime en tant qu'offrande. - *fanya*, faire une offrande, un sacrifice, livrer en victime. (Cf. *Sadiki*) *Sadaki* a. distribuer en aumône. [Dictionnaire swahili-français Sacleux CH. (1939 : .786)].



Photo 114



Photo 115

Photo 114 : Les « *Masadaka* » petites noix de coco noir et le stipe non fendu

Photo 115 : Un *bedja* descend du cocotier où il a coupé les *masadaka* (stipe vierge, petites noix de coco, stipes secs et fendus).

Source : *Bourhane Abderemane – photo prise en 2000*

Le jeune doit amener le **stipe vierge "mpeve bitsi"** et **les sept petites noix de coco** en descendant. Si par malheur une des petites noix de coco est tombée, ce garçon doit grimper une deuxième fois pour aller la cueillir. Seul les stipes fendus, secs **"mpeve zafa"** que le jeune peut balancer du haut du cocotier.

Ousseni Mari Soilihi taille les boules en utilisant le cœur du tamarinier tandis que son second, Monye Abdou Toumani (né vers 1936 /68 ans) coupe et taille les stipes secs semblable comme ceux utilisés au hockey. Avant les balles sont préparées la veille.

D'autres responsables (hommes), avec leur coupe-coupe à la main, préparent le terrain en coupant, taillant et charriant tous les détritiques pouvant blesser les gens

Au niveau du tronc d'arbre, le cœur duziara, le sanctuaire des esprits "*djinni*", le responsable Bweni Boira Ousseni, aidée par d'autres personnes notamment Idhrari Attoumane et mère Bweni Aînoune nettoient cette partie et un vieux s'approchait de moi et me disait :

« Hari mua likoho iya muiiri unu vua maji. Iya madjini waihafadhwi, hasibabu utshafi ifanyiuawo na zinyombe zijao zahinua ziaraju vani »

C'est-à-dire : « Sous le tronc de cet arbre-ci (le badamier), il y a de l'eau. Les esprits "djinni" l'ont protégée, à cause des saletés que faisaient les bœufs en venant s'abreuver ici dans ce lieu sacré »

Bintirasi est transformé en un chantier où tous les responsables s'activent à finir leurs différentes tâches avant l'heure du lancement du rituel *Nkoma*.

Selon Ali Mohamed Gou : « [...] Les hommes préparent le jeu et le terrain. Ils fabriquent trois balles qui seront utilisées lors du jeu. Elles sont faites des feuilles de cocotier. Ils préparent aussi des raquettes à partir de " mpeve ", semblable à celles utilisées au hockey. Ils désignent l'arbitre du jeu et débroussaillent bien le terrain...»(Ali Mohamed Gou 2000: 215).



Photo 116 et photo 117: Préparation des spathes ainsi que les 7 balles par Oussenî Mari Soilihi (homme à béquille) et Djabali (en casquette).

Source : Bourhane Abderemane – photos prises en 2000

Quant à Sophie Blanchy, elle nous dit qu'Il y a des petites boules taillées dans du bois de *Mhajou* (= tamarinier). Il n'est pas dit ici qu'on les nommait *nkoma* : à préciser ... (préciser la séquence et les lieux respectifs) : ici on n'a aucune idée de qui fait quoi. Hebert précise le rôle des *Beja* et des *Kombo* parmi les autres:1) Balayage de la place (où on dansera ?) en brousse au-dessus de la plage.

Hebert J.C. donne des précisions sur le déroulement en trois parties, trois " sets " pourrions-nous dire. La boule est une petite balle en bois dur (on utilise de préférence le cœur de l'arbre *mwaro* ou encore du tamarinier (?). Elle a la grosseur d'une petite orange. Seuls ont droit de prendre part au jeu les gens du village; les jeunes surtout se portent volontaire. Les autres assistent en spectateurs...» (Ibid)

Voyons le témoignage de l'un de nos informateurs Oussenî Mari Soilihi :

« [...] *Inkoma, nawiyo ina muiiri mahsusu : mhaju be tsimuiri tu tu... mhaju uashindzuani... Madjini de...uatowa umuiri...Vale kamue nindrao vale, tsendre tsikentsi vale hutsongou zile...Zintreng...* »(Annexe -3-C)

« [] Le *nkoma*, il y a un bois spécial pour ça :le tamarinier et non n'importe quel arbre...Le tamarinier anjouanais...Ce sont les esprits (madjini)...qui ont fourni cet arbre...C'est là où j'y vais, je m'asseye là pour les tailler... les boules... ».

Entre temps le donateur conduit le bœuf ou le cabri, dont la robe est rouge, à *Bintirasi*. Au moment de la marée basse, il l'attache au bord de la mer sur la plage de *Bintirasi* au lieu-dit "***Bandarini Shiromadzi***". L'animal à sacrifier est attaché à un piquet.

Après le nettoyage du *ziara*¹⁸⁷, le responsable, *Bweni Boira Oussenî*, aidée toujours par *Idhirari*, allume du feu pour préparer la braise qu'on mettra dans le brûle-parfum ou bien brûle-encens, réduite parfois en une vulgaire boîte de conserve.

¹⁸⁷Le fait de balayer ou nettoyer les lieux sacrés avant les cérémonies s'observent aussi ailleurs. « ...Juste avant la célébration de l'*Adijadibe*, les lieux sont nettoyés, le *Kianja*, espace ou place publique qui se trouve près de

En attendant que les bûchettes se consomment, le **plateau (Patsu)** renfermant les offrandes des esprits "djinni" est déposé à l'intérieur d'un petit cercle en forme d'entonnoir délimité par deux grosses racines du badamier et servant de bancs aux possédés. A la place de la calebasse " Ntsuva", le lait est mis dans une théière en aluminium (importé), déposé en même temps que le plateau en cuivre (**Patsu**).

Vers 7 heures du matin, des femmes, lourdement chargées, apportent sur leur tête les **ustensiles** servant à la cuisson (marmites, seau, jerricanes d'eau...) et les **denrées** à consommer par les humains et les djinns (riz, gâteaux fait avec de la cendre, du maïs, du manioc séché au soleil et non cuit. Elles les déposent sur le tronc du tamarinier.

A côté de l'arbre sacré, deux jeunes garçons tressent les palmes (feuilles) du cocotier pour fabriquer des (**Mbaga**) en guise de natte pour déposer la viande de l'animal sacrifié ce qui facilitera le dépeçage; ainsi que des corbeilles à moitié tissée, nommées " **Bagawa ou Mbawa**" pour mettre le riz cuit avec la brochette destinée aux autres *ziara*.

Hebert J. C. nous livre d'autres informations : « [...] Au jour dit, les hommes de la famille du donateur conduisent de bon matin la bête du sacrifice jusqu'au bord de la mer sur la plage de chiromazi (quartier de Ouani) au lieu dite Bandarini chiromazi. Les femmes apportent les denrées à consommer et les ustensiles servant à la cuisson... ».(Hebert J. C. 1960 : 105)

Les gens commencent à venir en masse à *Bintirasi* et surtout les enfants ou disons les petits. En même temps, le groupe de Bweni Boira Ousseni prépare la cérémonie de l'invocation des esprits " *les djinns* " comme ce qui s'était passé la veille, en ville, dans la maison du responsable. Les possesseurs de génie (s) " *djinni (s)*", c'est-à-dire les possédés (ées) se sont assis sur les deux grosses racines du badamier formant ainsi un petit cercle infranchissable. Chacun et chacune se prépare à se mettre en transe. Certaines femmes nouent leur châle ou leur *shiomani* autour de leur hanche; d'autres les ont purement déposés ou accrochés sur les branches du badamier.

Bweni Boira Ousseni, un foulard rouge sur sa tête,¹⁸⁸ dépose les encens sur le brûle-parfum et appelle les esprits (*madjinnis*). Sans se faire prier, les génies " *djinnis*" sont venus et le responsable du *ziara* " *mbua mlongo* " se met en transe et se lève pour saluer les gens présents. Les curieux et ceux qui ont des doléances à exposer, se mettent debout derrière eux. Elle s'approche du plateau pour déguster quelques offrandes et mastiquer du bétel avec du tabac non haché (comme le cigare de Havane) mélangés à une pâte de chaux (*Shinyé sha ntsoha*) et des noix d'arec (*Vovo*). Après elle s'assoit sur l'une des grosses racines du badamier, face vers l'arbre, ses pieds à l'intérieur du petit cercle pour écouter ceux qui ont des doléances et des plaintes. Chaque personne intéressée s'approche d'elle, pieds à l'extérieur du petit cercle, pour chuchoter à l'oreille.



Photo 118

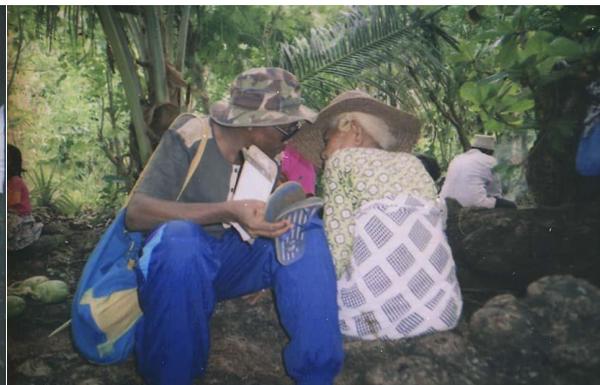


Photo 119

l « la maison sainte » est balayé et désherbé, surtout autour des piquets qui portent la viande et les bucranes ». Cité par Manitra H. ANDRIANIAINA et al, « Célébration d'Adijadibe en Imerina orientale (Madagascar) » in *Ancestralité et identité à Madagascar*, Paris, Etudes Océan Indien, INALCO, N°30, 2001, p.89

¹⁸⁸ Celle qui dirige la cérémonie et procède aux incantations.

Photo 118 (à gauche) : Ousseni Mari Soilihi (chemise blanche) attend l'ordre de l'officiante pour démarrer le *Nkoma*. A côté de lui, il y a toutes les offrandes. L'officiante préparait la braise et l'encens pour appeler les esprits, venir écouter les doléances des gens.

Photo 119 (à droite) : L'officiante, assise sur cette grosse racine, en transe, écoute les gens et moi-même reçu en premier. Tout ce passe autour de l'arbre sacré.

Source : Bourhane Abderemane – photos prises en 2000

Au même moment, chaque possesseur d'esprit défile. Chacun dépose un peu de *Wubani* dans le brûle-parfum. Avec cet effluve de fumée d'encens s'élevant en spirale, les esprits se manifestent. Certaines personnes, surtout des femmes, secouent leur tête et lâchent leurs cheveux; d'autres restent silencieuses, des hommes et des femmes dansent. Pendant tout ce temps-là, Bweni Boira Ousseni est en train d'écouter les doléances des gens qui défilent derrière son dos.

En attendant la marée basse et l'apparition du port "*Bandari*", les petits jouent ce qu'on appelle «*Vuku*».

Sophie Blanchy définit le *vuku* comme *un morceau de bois enveloppé (dans une tenue?) comme un policier. Les gens avaient une corde. Quelqu'un jetait la corde (comme un lasso, pour l'attraper) et le jetait sur le sable. Avant que la Nkoma ne se fasse. C'était ça au début* ».

Voyons le témoignage de Ousseni Mari Soilihi :

« [] *Vua shintru uiriua "Vuku". Msumu ukwantra halini, ukwantra halini. Uremua muana mango vani, muana shiki...lvuku io iyaindresana bio vavo na uanadamu ata waihisa vavo...uajo ingia shintru urongolao lisangari... Lakokuantra halile. Lahivutsuwa na wuantru uahisonya. Iyo wanatsa d'uakofanya zizo. Ata rahiisa vavo, yileraiyakofanya introngo ingiya*». (Annexe -3-C)

« [] *Il y a quelque chose qu'on appelle " Vuku ". On coupe le pignon d'Inde comme, comme ça (on obtient deux petits morceaux de bois de 20 cm à peu près). On les entaillait ici au milieu (pour qu'ils s'emboitent), et on enfonçait un petit piquet (pour les fixer), (quelque fois, au lieu d'un piquet, on les nouait avec une corde tirée du pédoncule de la nervure centrale d'une feuille de cocotier appelée " Bindra ")*

Les jeunes les lançaient et couraient avec la participation d'autres personnes. Après cette partie...Il y a un autre jeu qui prenait la place. C'est ce qu'on appelle " le Sangari " (c'est-à-dire le bouquet de fleurs qui supporte les cocos, fixé au stipe ou bien le rameau soutenant les cocos, coiffés du stipe)...On les coupait comme ça (en montrant par geste). On les lançait en l'air et quelqu'un essayait de l'attraper avec une corde avant que ça tombe sur le sable (comme un lasso pour attraper les taureaux). C'était les petits qui faisaient ça qui participaient à ce jeu. Lorsqu'on a fini ces jeux-là, c'était déjà l'heure où on allait commencer (le rituel) ».

Entre 9 heures et 9 heures et demi, le reflux (de la mer) est à son paroxysme, faisant apparaître les galets basaltiques érodés, gluants et glissants, jusqu'au niveau de récif corallien frangeant. Le port "*Bandarini*" est à sec.

Binti Rasi grouille de monde; la marée étant basse, on allait commencer le rituel.

Sophie Blanchy précise la séquence et les lieux respectifs :

« [...] *La marée étant basse / impérativement au matin du jour choisi/, on descend sur la plage et on fait les dua. On (humlya?) (je pense qu'il s'agit de humiya : implorer) Dieu. On fait le shidjabu (préciser en quoi il consiste : dua et égorger la bête?), tous les enfants sont là* ».

Selon notre informateur

« [...] *Shidjabu ufanyiuwa uanadamu pia mdjadre, pia pia, rawantrumama, rawantrubaba, hungulidziana... Vale uantrubaba uaja wahimi pia pia; watriua shidjabu waisa, ivo uamidziwa hunu... Mafundi watriya ishidjabu... Ivo uana, ta waheya djao... Inkoma ije ikumasi ivo...Uantu*

wahifanya ishidjabu, na vale na wenyewue ua vale, wawasuli vale. Iyahiisa, riheya hunu... ». (Annexe -3-C)

« [...] Les gens se rassemblaient tous (à la plage) pour faire le **shidjabu** ...Les hommes s'étaient mis debout ici (derrière les gens)... Les maîtres "fundji"

leur avait fait le **shidjabu** (il s'agit de la lecture du coran, le sourate Yasini)...Enfants, parents tous, tous, femmes, hommes, tous tous; On (fundji) leur avait fait le **shidjabu** et si c'est fini, on leur dit de se mettre debout vite et se dirigeaient...Le nkoma allait commencer maintenant...Quand on faisait le **shidjabu**, l'invocation à Dieu, les esprits étaient présent, ils étaient arrivés là et quand c'était terminé nous avons regagné la plage »



Photo 120



Photo 121

Photo 120 (à gauche) : C'est le « **Shidjabu** », les hommes sont derrière pour prier Dieu, lire le verset de sourate « Yassine »

Photo 121 : la population présente s'assoit, les enfants devant pour enlever le mauvais œil. L'animal à sacrifier et les petits koma du cocotier sont placés devant.

Source : Bourhane Abderemane – photos prises en 2000

L'animal ainsi que le stipe vierge qui symbolise le nouveau-né et les sept petits cocos verts symbole de l'enfant (ici la couleur verte désigne le noir : on parle ici de *koma ya mnadji mudu*) étaient placés devant les gens assis pour le **shidjabu**. Le mauvais œil " *djitso la husuda*", les mauvais regards des esprits, tout ce qui porte malheur allaient quitter le corps de ceux qui avaient fait le **shidjab** et se loger dans les entrailles de l'animal, dans le stipe vierge et les sept petites noix de coco. En le donnant aux *djinns*, on enlève le mal qui frappe les gens et la ville. C'est le **sadaka** (sing) et **masadaka** (plu).Après le **shidjabu**, le donateur et le boucher égorge l'animal à sacrifier (en 1996, c'était un cabri à peau rouge et en 2000, la peau était tachetée de blanc).

Sophie Blanchy précise qu'il y a un **bœuf** qu'on égorge et dont on réserve la peau, la tête, les pattes et les entrailles, qu'on met dans un plateau (*shia*) où on attache une pierre et on va jeter en mer dans un endroit sur lequel on s'est mis d'accord avec les *djinns*. Ce que l'on jette se nomme **shimambi**.

Shi-mambi pourrait venir de la racine *mbi*, *wi* = mauvais

Cf. *mabiwi* DS et *Mv* = *mabiwi* ou *mbiwi* P

Mawiwi Am *mabii* = débris, mauvaises herbes ou = *mawi* *Mv* arch. syn de *mabaya*, *maovu* = mauvaises (choses)

Shi-mambi pourrait vouloir dire : ce qui représente/le mal

En le jetant, en le donnant aux *djinns*, on enlève le mal qui frappe la ville ».

Ali Mohamed Gou donne des indications concernant le déroulement du sacrifice de l'animal choisi (soit un bœuf, soit un cabri) sur le lieu du rituel: « On égorge d'abord le bœuf du sacrifice.

Cette séance se déroule sur le littoral en période de marée basse. Les pattes de l'animal sont solidement attachées par une corde, la tête de l'animal tournée vers la Mecque. En se servant d'un couteau, le boucher égorge le bœuf. Le boucher laisse le sang coulé sur la plage. Il sera nettoyé par les vagues, à marée haute. Ensuite, il faut dépecer soigneusement l'animal tout en évitant de casser les os. Rien n'est jeté : les os, les tripes, le crâne, les cornes, les pattes, la peau... ».

Hebert J. C., il évoque la manière dont l'animal va être sacrifié à *ziarani* : « [...] Vers 9 heures, au moment des basses eaux, on procède au sacrifice. La bête est liée par les quatre pieds et renversée sur le sable. L'eau de mer doit en effet laver les traces du sacrifice et le sang se perdre dans les flots. L'endroit du sacrifice, situé à l'ombrage de cocotiers, est appelé : *ziarani*, littéralement : "à l'endroit sacré ". On ne récite pas de prière spéciale au moment du sacrifice. Le chef Beja adresse cependant une invocation aux *gini* : et il prononce des paroles comme celles-ci : " C'est aujourd'hui que nous venons accomplir notre promesse. Nous venons célébrer le *koma*. Veuillez tous nous assister

C'est un Beja qui tue le bœuf, selon le rite islamique, en lui coupant la tête tournée vers la quibla, ce qui correspond ici au nord.

*L'animal est dépecé sur l'emplacement du *ziarani*. On prélève la viande que les femmes feront cuir avec du riz, mais sans sel, car les *gini* ne l'aiment pas » (Hebert J. C 1960 : 105)*

Oussen Mari Soilihi, précise : « [...] ***Ka mbuzi, ka nyombe...io wutsindjwa hule, itsuhudjulwa ata mnyambaju ziarani...*** ».

C'est-à-dire : « [...] *Qu'il s'agit d'un cabri ou d'un bœuf.. On l'égorge là-bas, et on l'amène ici à ziarani accroché au badamier... »*

Après le ***Shidjabu***, l'ouvreuse du site sacré "*Mbuwa mlongo wayziara*" et qui possède le plus haut "dignitaire" des djinns appelé Sidi Mari descend à la plage et ordonne au donateur et au boucher de procéder au sacrifice de l'animal.



Photo 122

Photo 122 (à gauche) : L'animal à sacrifier est présenté aux esprits, attaché tout près de l'arbre sacré. Les spectateurs sont entrain de le regarder.



Photo 123

Photo 123 (à droite) : Après la récitation du verset du coran, l'animal immolé devant les femmes et les hommes possédés. Deux personnes le tenaient et la troisième écoute les recommandations du chargé de la viande.

Source : *Bourhane Abderemane – photos prise en 2000*

Les quatre pattes de l'animal (cabri) étaient solidement attachées par une corde tressée (soit issue de la bourre des noix de coco *mwana shigue* ou bien de lianes tressées *mungue*) par le boucher. Ce dernier, aidé par deux ou trois personnes le faisait pivoter pour que la tête du cabri tourne vers la Mecque, *le kibla*. Si c'est un Beja qui est donateur (celui qui a fourni l'animal à sacrifier), c'est un Kombo qui allait égorger l'animal et vice versa sauf s'il ignore le technique. Alors il fait appel à un ami boucher (c'est le cas de cette année 2000 où un Kombo est le donateur et le

boucher un Beja " Bacari Ousseni ", selon le rite islamique. Avec un couteau bien aiguisé "simbea la zipini", le boucher coupait le cou de l'animal et laissait jaillir le sang. L'eau de mer allait laver les traces du sacrifice et le sang, les faire disparaître par les vagues au moment du flux.

Au moment d'égorger l'animal, et après avoir récité la formule obligatoire, le donateur invoque une autre formule: **"C'est aujourd'hui que nous allons célébrer le Nkoma et accomplir notre promesse prise par nos aïeux et soyez avec nous "**.

Ensuite, il faut transporter l'animal sacrifié, vers le lieu sacré et le boucher le suspend, prêt à être dépouillé et dépecé.



Photo 124: Trois personnes vont dépouiller l'animal et après le dépecer

Source : Bourhane Abderemane – photo prise en 2000

Après cette étape, l'ouvreur (l'officiant) du jeu, Ousseni Mari Soilihi allait « centrer la balle », Il avait six balles dans ses poches et une à la main. Assis par terre, il creusait un trou, à peu près au milieu de la plage, de 30 cm de profondeur et 20 cm de diamètre à peu près pour enterrer la balle. Ils sont deux pour accomplir cette tâche. Au début de la partie, il posait la balle dans le trou et le remplissait du sable. Le trou symbolise la grotte (les ténèbres).



Photo 125

Photo 126

Photo 125 : une journaliste est entrain d'interviewer Ousseni Mari Soilihi qui prépare le trou pour déposer les balles au fond. Les jeunes spectateurs observent la scène.

Photo 126 : Ousseni Mari Soilihi, chargé de préparer les balles, va déposer une au fond du trou.

Source : Bourhane Abderemane – photo (à gauche) prise en 2000 et à droite en 1996



Entre temps, deux équipes se forment automatiquement. Chacun choisissait son camp à sa convenance. Le terrain de jeu, situé sur la plage sablonneuse, a la forme d'un rectangle (imaginaire), compris entre le lit de la rivière *Shiromadji* du côté ouest et jusqu'à la limite du terrain de *Binti Rasi*

(au niveau du sentier vers Jimilime) à l'est; plus de 100 m (cent mètres) de long sur 55 m de large (cinquante-cinq mètres) compris la surface occupée par les galets des basaltes érodés.

Les deux groupes ou équipes vont s'affronter, en respectant les différentes règles du jeu. Les règles du jeu consistent à interdire formellement de toucher la balle avec la main. Chacun doit avoir en mains soit un stipe **uveve** (spathe selon Hebert) ou bien une noix évidée c'est-à-dire la moitié de la coque vide d'une noix de coco **shikele** qu'on tiendrait dans le creux de la main et qu'on utilisait pour lancer la balle (boule).

L'ouvreur ou l'arbitre, Ousseni Mari Soilihi dépose la balle au fond du trou en disant que "**inkoma isiliha**". Il le remplit de sable. Tout autour de lui, les gens l'observent. Certaines personnes lui posent des questions, mais vue sa concentration, il ne répond pas. Les deux hommes (un Beja et un Kombo) touillaient le sable à la recherche de la balle avec leur stipe respectif. C'est Ousseni Mari Soilihi, le Kombonien, qui a fait jaillir la balle du trou et l'envoie vers la foule.

C'était une ruée désordonnée de tous les joueurs, une immense confusion, avec des cris et des rires s'élevant jusqu'au ciel. *Beja* et *Kombo*, lancent la balle dans toutes les directions, tantôt à l'est, tantôt à l'ouest. Chacun se précipite pour frapper ou plutôt lancer la balle. Dans cette mêlée, on n'arrive pas à distinguer les joueurs de l'un ou de l'autre camp, car ils ne portent pas de signes distinctifs. Les jeunes peuvent envoyer la balle tantôt dans la direction de Bintirasi et quelques secondes dans la direction opposée. Le côté "*Bintirasi*" détermine *Mlimani* (donc Kombo) et le côté "*shiomadji*" détermine *Bwe-la-Maji* (donc Beja).

On voit certains joueurs, faire des passes et arrivent à lancer la balle dans le camp adverse. Hors de la limite du jeu, on dit que "la balle a bu" *inkoma ino*. C'est-à-dire la balle, le *tenge* a atteint son but et dans la majeure partie des cas, la balle disparaît et on dit que les esprits l'avaient avalée, l'avaient bue, l'avaient fait disparaître. A ce moment-là, la partie recommence. Le responsable du jeu met la balle dans le trou et procède de la même façon qu'avant.

Au cours du jeu, il arrive un moment où la balle franchit le terrain imaginaire et atterrit dans le *ziara*, partie délimitée par les quatre arbres formant les points cardinaux. Hebert (1961 : 106) parlait d'une zone réservée : « *Beja* et *Kombo* s'essaient à faire sortir la balle de la zone réservée... ». Et là on assiste à une autre forme de bousculade. Les deux clans se mesurent deux à deux : un jeune Kombo ou un Beja creuse un trou, cette fois-ci c'est un trou assez grand où deux personnes peuvent se mettre debout, soit de 80 cm de diamètre et de 40 cm de profondeur.

J. C. Hébert montre comment se déroule le jeu, [...] *Tandis que les femmes s'affairent à la cuisson de la viande dans de grandes marmites (nyongo), les hommes jouent au koma, jeu de balle qui ressemble au hockey. Koma ou n'koma, en anjouanais signifie : boule, et le duplicatif koma-kona sert à désigner des petites noix de coco.*

Le jeu se déroule en trois parties, trois "set" pourrions-nous dire. La boule est une petite balle en bois dur (on utilise de préférence le cœur de l'arbre mwaro ou encore du tamarinier (?). Elle a la grosseur d'une petite orange. Seuls ont droit de prendre part au jeu les gens du village; les jeunes surtout se portent volontaires. Les autres assistent en spectateurs. Les femmes se tiennent à l'écart, elles chantent et claquent des mains pendant le jeu, applaudissant les exploits individuels ». (Hebert J. C. 1960 : 105-106)

Hébert explique aussi l'organisation du jeu, « *Les joueurs sont divisés en deux camps mais choisissent le leur à leur convenance. Le terrain de jeu est rectangulaire; il y a deux buts, l'un situé à l'est est dit Binti rassi ("fille du cap ?"), l'autre à l'ouest est dit n'tsoha ("chaux"), du nom du four à chaux qui y sont établis, car la chaux est obtenue en consommant les blocs coralliennes. Ce terrain, situé sur la plage, est long de 80 à 100m et large d'environ 30. Au centre, une zone réservée d'environ 30 m de diamètre, avec au milieu un trou profond de 40 cm et même un petit fossé. C'est là que l'ouvreur de jeu placera la balle au début de la partie »* (Ibid)

Hébert écrit que « Les règles du jeu sont simples. Il est interdit de toucher la balle de la main ou du pied : on ne peut la lancer qu'à l'aide d'un battoir en forme de cuillère ou de raquette. Ce battoir est façonné dans une branche de moaro, ou bien c'est la spathe (uveve) d'un cocotier coupé à la longueur voulue. Il y a à peu près autant de battoirs de la première sorte que de la deuxième; certains enfin lui préfèrent la coque vide d'une noix de coco, tenue au creux de la main.

L'ouvreur de jeu (en 1958, c'était Mari Swahili Abdallah) doit avoir en poche trois ou plutôt quatre n'koma: il lui en faut un de rechange car l'une en effet peut se perdre en mer ou dans les herbes ou même se casser au cours de la partie. Il place donc la balle au centre dans le trou et la partie s'engage. Le chef Beja, avec sa spatule fait jaillir la balle du trou, et Beja et Combo s'essaient à faire sortir la balle de la zone réservée, qui frappant à l'est, qui à l'ouest. Seuls Beja et Combo peuvent, en début de partie, jouer dans la zone réservée » (Ibid)

Hébert montre aussi l'ambiance qui règne « Dès que la balle a franchi le premier cercle, c'est une ruée de tous les joueurs. Chacun se précipite, se bouscule pour frapper le n'koma. Les uns le lancent à l'est, les autres à l'ouest sans qu'on puisse distinguer les joueurs de l'un ou de l'autre camp. Beja et Combo jouent avec n'importe quel camp. Il semble qu'une règle du jeu soit de faire durer la partie. Les joueurs peuvent envoyer la balle dans une direction opposée. L'ouvreur de jeu peut se mêler à la partie, et comme on joue au hasard, sans chercher à faire des passes à un partenaire, c'est un beau "cafouillage".

Cependant, certains joueurs ont plus que d'autres intérêts à lancer la balle dans une direction déterminée. Car la balle apporte avec elle prospérité et abondance de récolte. Celui qui cultive du côté de l'est joue de façon que la balle aille à Binti Rassi, car il est sûr ainsi que ses récoltes seront belles. De même, celui qui cultive à l'ouest fait son possible pour que la balle aille à N'tsoha. Lorsque la balle a été envoyée à l'est ou à l'ouest, hors des limites du terrain, on dit que **yi koma yi no** " la balle a bu ", expression qui n'a pu nous être expliquée convenablement. » (Ibid)

Selon Ali Mohamed Gou : « L'étape suivante est le jeu proprement dit. Les deux groupes se mettent en place, l'un vers le nord (près d'une région appelée Binti-Rasi) l'autre vers le sud, proche des ruines Untsoha. Ces deux équipes vont s'affronter en respectant rigoureusement les règles du jeu:

- un arbitre désigné au début de la manifestation dirige le jeu Il n'a pas de chronomètre mais évalue le temps et peut arrêter le jeu en cas de faute grave où il estime qu'il faut changer de camp. En moyenne, le jeu dur 45 et 60 minutes;

- les joueurs peuvent changer de camp après chaque partie mais l'équilibre des deux équipes doit être assuré. On doit avoir le même nombre de joueurs dans les deux équipes;

- les joueurs s'abstiennent de toucher la balle avec les mains ou les pieds;

- Après avoir utilisé les trois balles, l'arbitre arrête le jeu. C'est la fin du jeu.

Le rôle d'arbitre est aussi d'évaluer le camp qui aura reçu le plus de balle. C'est dans cette direction qu'il faut planter... »(Ali Mohamed Gou 2000: 215)

Quant à Oussen Mari Soilihi, il nous rapporte ceci :

« Hari mua inkoma vavo, ritsimbi ingama. Riisa, Ata uale uwaendrawo biyo yale piya, usindro dukua impeve, wasi wuzikantra, rije marazahandra kawakokiri muntru huibamba rizensongowe, rikantra, rizophints. hamhono. De iyo impeve iyo. Vavo, riremame shangu vavo ata...Ushindrwa wuvoshewayo...Ngama ile, kaisina dzina. Be inkoma « isilihuwa » iyo de « huitriya ngamani wuringe impeve wudavanye ». Na uantru wakao hoho, vavo, zimpeve zile de zalazimu huringa. vavo, de wawo wuenyewe Komboni na Bejani.

Wawo de waliyo. Be tsikula muntru. Ibaki vavo de huhima tu uwangaliye ata rifafanye zintrongo ata zahiisa, ritowue. Nahika de wami de natowa, nahika Komboni d'atowa, nahika Bejani d'atowa... Aiwuewusa !!! ». (Annexe -3-C)

« Là où il y a le nkoma, nous avons creusé un trou, après l'avoir creusé, nous irons couper les stipes, nous les coupons, et les taillons sur mesure, nous les rognons, et nous les classons.

C'est avec ça que nous touillons...Etant donné que j'ai mis ma main dans ma poche, pour retirer la balle et l'avoir déposée dans le trou, là, c'est le

stipe qui touille ; et la faire sortir de là, la faire jaillir très loin, et là encore, on n'a droit à la récupérer qu'avec ces stipes. Même tous ceux qui courent, autrefois les responsables n'acceptent pas qu'on la touche avec la main. C'est seulement avec les stipes ou spathe. Et là aussi, c'est la bousculade... jusqu'à ce que tu sois battu pour qu'on t'arrache la balle...Ce trou, ne porte pas de nom spécifique, Mais la balle « isilihuwa » c'est seulement au moment où « tu la mets dans le trou et prendre le stipe pour la touiller ». Et ceux qui sont là, ne sont autres que le propriétaire du rite, Komboni et Bejani. Ce sont eux qui y sont. Mais ce n'est pas n'importe qui. Les restes ne sont que des spectateurs et observent jusqu'à ce qu'il termine le rituel, et expulse la boule. Si c'est moi (Ousseni Mari Soilihi) ou un Kombo ou si c'est un Beja qui la fait... Jaillir ! »

Ici, le trou symbolise la profondeur de la grotte, la maison des djinns où règnent les ténèbres. Ce sont les esprits qui purifient la balle avant de l'envoyer sur le terrain de jeu et que les humains, avec leur souillure, ne doit pas toucher la balle avec leurs mains sales. C'est pour cela qu'il faut utiliser soit la coque d'une noix de coco évidée, soit les stipes ou spathe « unveve ». Avant personne n'ose discréditer les recommandations des esprits. Mais actuellement, les jeunes s'en moquent et ne tiennent pas compte de ces recommandations...Ils tiennent la balle avec leurs mains impures...

Au début du match, seul les hommes du village ont droit de prendre part au jeu et les femmes se tiennent à l'écart et contemplent le jeu en attendant leur tour. Les autres assistent en spectateurs, mais ils ont le droit dans le cercle réservé sur le tronc du badamier de solliciter l'aide des esprits s'ils avaient des problèmes.

Pendant toute la durée de la partie, elle ne fait qu'acclamer les exploits individuels. Au moment où elles vont cuire le riz, elles se mettent en cercle, chantent et dansent le « *Mdandra* » selon un rituel bien défini. Ainsi, elles se tiennent par les mains et les balancent en cadence, tout en tournant. Quand les mains se positionnent en bas, c'est à ce moment-là que le pied droit touche le sol, suivi du pied gauche (comme quelqu'un qui donne des coups de pédale à un vélo), en chantant des vers.



Photo 127: Les femmes se tiennent les mains en formant un cercle et dansent le *Mdandra* (la danse des esprits). Quelques hommes se sont infiltrés.

Source : Bourhane Abderemane – photo prise en 2000

Hebert J. C., écrit que : « [...] Pendant la durée de la partie, les femmes chantent et dansent en rond. Aucun instrument de musique n'est employé. La danse est simple : les femmes en cercle, se tiennent par la main et les balancent en cadence. Tout en tournant, elles chantent :

Naoue, m'dandra, naoue...

Commençons le m'dandra...

Car cette danse s'appelle m'dandra, ou mudandra...».(Hébert 1960 : 107)

Oussen Mari Soilihi continue son explication :

« [...] *Mdandra de izinwao. Mdandra ile de introngo yao swafi ! Iyo uendra ata wangia wajau wazini mdandra. Vavo inkoma yahendra ata ingia vale wantru-mama wapihao vale, mhajuju vale, vavo wantu wasijogadana-gadana vale. Na mdandra angia ata uo alio na madjini asihea ya madjini uo kasina asihea madjini... Ivo ijolawa idombu baharini hoho. Iyo de ushauku wa zintrongo...(...) Majimbo... Ata hunu amba tsi de nkamani wantru uyahedza, wantru uyahedza munu... »*

Traduction :

« [...] On danse le "mdandra". (Mdandra), Cette danse est la plus importante ! Quand la danse atteint son paroxysme, alors les esprits, dans la tête de leurs hôtes y prennent part et dansent. En ce moment-là, quand la balle (le nkoma) atterrit dans cette zone sacrée, là où les femmes cuisinaient, à côté du tamarinier, et là, les gens vont se piétiner, se piétiner (épreuve de force, l'affrontement). Et la danse (mdandra) prend de l'ampleur (vers le point de non-retour) et atteint un degré de puissance. De telle sorte que ceux qui sont en possession des esprits (djinni) vont se mettre en transe et ceux qui n'en ont pas, vont être emporté par cette excitation ou sublimation et finit par délirer (et quelque fois même se mettre en transe)... Et après, la balle est renvoyée et atterrit à la mer là-bas... ». C'est le délire, l'excitation des événements.

(...) Les chansons... On peut les chanter dans d'autres lieux et non pas seulement pendant le nkoma, On les chante par-ci par-là... ».

D'un côté, sur l'aire du jeu vous avez le *Nkoma*, dans un coin de la zone réservée (sacrée) vous avez le « **Mdandra** » des femmes et sur le petit cercle au tronc du badamier géant, l'ouvreuse de *ziara* « *Mbuwa mlongo* », aidé par Idhrari Attoumane (un Bedja) va exploser à son tour avec les autres possédés, en transe. L'ouvreuse, Bweni Boira Oussen (un *Beja*) en pleine transe, va chanter ainsi en distribuant le lait aux petits, aux enfants que les esprits les appellent « *Kulumbi* ».

<i>Rivahua...</i>	Nous accueillons... (Partageons)
<i>Rivahua...</i>	Nous accueillons... (Partageons)
<i>Rivahua Hamlinge ...</i>	Nous accueillons et servons Hamlinge ...
<i>Rivahua...</i>	Nous accueillons...
<i>Rivahua narivozeye...</i>	Nous accueillons avec respect
<i>Rivahua haileo...</i>	Nous accueillons aujourd'hui...
<i>Rivahua...</i>	Nous accueillons...
<i>Rivahua zikulumbi...</i>	Nous accueillons les petits...
<i>Rivahua...</i>	Nous accueillons...et servons

La dame (Bweni Boira Ousseni) prend la théière remplie de lait et enlève le couvercle pour s'enservir comme verre. Elle distribue le lait aux petits en les faisant entrer pied nu dans le cercle réservé, et après elle enjambe l'une des grosses racines du badamier pour continuer sa distribution. Il est arrivé où elle a donné à boire le lait à d'autres personnes (comme moi par exemple). Elle a laissé une petite quantité du lait pour ceux qui sont en transe.

Après avoir distribué le lait, elle prend une petite bouteille contenant de « *Mawardi* », une solution à base de rose et le donne à boire aux gens. Il ne reste aussi qu'une toute petite quantité pour ceux qui sont en transe. En même temps, une autre femme, un flacon de parfum à la main, asperge les spectateurs. Ainsi tout le monde a eu sa part.

Une femme a remis à Bweni Boira Ousseni un panier contenant un plateau « *patsu* » rempli d'offrandes : Encens (*undi*) ou (*Wubani mwewu*), mis dans une boîte de mosquito, œufs (*Majwai*), sciure de bois de santal mélangé avec de l'eau appelé (*Ka*) et masque blanc (*Msindzano*), du miel (*Ngizi ya nyoshi*) mis dans une bouteille de coca cola, cigarettes, bétels (*Rambu*), noix d'arec (*Vovo*), chaux (*Ntsoha*), un petit flacon de parfum Pompéïa (*Marashi ya pompea*), far ou khôl (*Gwenā*), une bouteille d'un litre de lait (*Falasika ya dzia*) ; afin de implorer Dieu (*Dua*).

Un homme prépare le feu et met des braises dans une coque vide de noix de coco. La vieille dame met l'encens et la fumée monte en spirale et un vieux a été chargé de l'invocation.

En swahili :

Dua : n. a) prière, demande, requête présentée à Dieu comme une prière.

Omba dua, prière à une intention spéciale.

b) imprécation, mauvais sort, maléfice : *pigwa dua* être frappé par une malédiction, une prière imprécatoire. (cf. –*Omba, Sala, Loga, -ampiza*) Dictionnaire Swahili-français Alphonse Lenselear (1971 : 39).

Dua inV. ou. ma-. Invocation, prière, demande faite à Dieu pour soi ou pour autrui ; Vœu, dans le sens de souhait.–*ômbad.*, faire une invocation.

–*mwômbèa mtu d. Kwa Mwi-ny'enzi Mùngu*, invoquer Dieu pour qqn.

–*mwômbèa mtu d. mbaya*, faire une imprécation contre qqn. Syn.- *apiza*

Sacleux (1939 : 173)

Imprécation : s. f. *maapizo, laana (ma-), Kufuru ma-. Ukufuru ma-*

–V, –*ômbokeza*. Faire des imprécations, – *apiza –mwômbèa (- mwômbelèa mtu dua mbaya (matûngu).*

Invocation s. f. action d'invoquer, –*ômba* ; prière, *dua, maômbi*.

Invoquer V. a. –In. Quelqu'un, –*ômba*. In. Dieu, –*ômba Mùngu, -ômba dua kwaMùngu*.

In. le secours, la clémence, etc. –*ômba. //*

Fig. Citer en sa faveur, –*tadya. –dytadyia*.

Imprécatoire adj. a – *kuapiza, maapizo*. Sacleux (1959 : 405).

Le but de cette invocation à Dieu par esprits interposés, est de chasser la malédiction « *Mapizo* » qui la frappait ; et si la femme est victime d'une « sorcellerie », les esprits vont s'en charger. L'ouvreuse (l'officiante) appelle les *djinn*s des sept (7) lieux sacrés « *ziara* » importants :

Nkomaju (Bintirasi)

Fuko la Hadao

Bandarini (Untsoha ha Bweni Mashehi)

Hakadja (Bwe-la-maji)

Matsuni (Mlimani)

Dahaju Mrombwe

Zilindrini (Nkomaju)

Après cette prière, l'officiante lui remet le remède (des petites racines d'arbres qui ont été vomis par un djinn ainsi que des feuilles vertes.

Après cette cérémonie, « l'ouvreur » du jeu qui était présent dans ce petit cercle sacré, quitte ce lieu pour aller voir ceux qui s'occupent de la viande.



Photo 128 : Les bouchers s'activent pour finir à temps la préparation de la viande et s'occuper du havre-sac.

Source : *Bourhane Abderemane – photo prise en 2000*

Photo 129 : la viande dépecée est laissée sur un *Mbaga* (feuille de cocotier tressée). Il faut maintenant les désosser avant de les remettre aux femmes pour la cuisson. Toutes ces activités se déroulent à l'intérieur de l'espace sacrée.

Source : *Bourhane Abderemane –photo prise en 1996*

Accroché sur une branche de « *Mwaro* » arbre voisin du palétuvier, le boucher, Bacar Ousseni et son second, Saïd Omar Abdallah (quelquefois le donneur est en même temps boucher) dépouille l'animal, un cabri « *Mbuzi* » et la viande « *Nyama* » était entassée sur les feuilles de cocotier tressées « *Mbaga* » et tout le reste est mis dans une corbeille tressée à partir des palmiers du cocotier « *Trawa* », bien ligoté comme un « hâvresac » selon l'expression de Hébert J. C. : les viscères « *Marimbo ou Marumbo* », les pattes « *dondro* », la tête « *shitsua sha nyombe* », la peau (la robe) « *Ngozi* », la corde « *Ngue ou shiguwe* » qui était utilisée pour égorger l'animal, de même que les os « *Miba* (au sing. *Mubwa*) ». C'est-à-dire tout ce qui est impur allait être offert aux esprits. On ajoute à l'intérieur du haversack tous les stipes ou la spathe « *uveve* » utilisés au jeu, le stipe vierge verte « *mpeve kaya pasuha* » et les sept (7) petites noix de coco « *zinkoma* » et le tout forme ce qu'on appelle le « *Sadaka* », certain l'appelle « *Shimambi* ». Et le hâvresac va être ancré au fond de la mer à un endroit bien précis (*Bandarini*). C'est la part des esprits. La photo ci-dessus montre comment le responsable de la balle et de l'animal à sacrifier une fois arrivée sur le site s'active pour préparer le haversack.



Photo 130 : Oussen Mari Soilihi prépare le haversak où il a mis les entrailles de l'animal sacrifié, les pattes, la tête et les os destiné pour les Djins des flots et des vents. Un beja ou un Kombo sera désigné pour aller le jeter à la mer à un endroit précis (*Bandarini*).

Source : Bourhane Abderemane –photo prise en 2000

Entre temps, les deux personnes (le boucher et l'ouvreur de jeu) décarcassent le cabri en enlevant toute la viande pour ne laisser que les os qui vont être mis dans la corbeille après la cuisson. La viande mise dans une corbeille à moitié tressée appelée « *Mbawa* » est donnée aux femmes (sept (7) femmes) qui vont préparer à manger. Les femmes brochent la viande et confectioinent sept brochettes (représentant les sept (7) *ziara* importants). Les quelques viandes restantes collées aux os allaient être bouillies mais sans sel, car les djinns n'aiment pas les choses salées.

« *La viande de bœuf est cuite sans sel : que signifie ce miko du sel ici ? /ça signifie que c'est cuit naturellement à la manière sauvage, car les êtres humains salent leur marmite...* »

Selon toujours Blanchy : « [...] .Son comportement est également caractéristique : on l'a vu, il est glouton, avide de gâteaux, de sucreries, parfois d'œufs. On peut détourner un djinn de son chemin en lui lançant un morceau de galette sucrée, ce qui lui fait oublier son intention de dévoration... ». (Blanchy S. 1990 :196)

Pour Oussen Mari Soilihi, il nous livre toujours son témoignage :

« [...] *Yahikoma, wantru ujokintsi vavo watoa inyama ile piya. Shinyama shile shatsindzwa nahika mbuzi, ka*

nyombe, iyo kaiwungulwa. Iyo utsindzwa hule... Na mbejani na Komboni. Itsuhudzulwe ata mnyambaju hunu ziarani..., riitune ingozi ritrie rifume na yamarawa malibwavu, riitrie vale. Renge malondro ritrie ngozini vale, renge ishitswa ritrie ngozini vale, riringe yamarimbo ritrie ngozini vale... Vavo shaunga vavo... de shifuba iyo kaitriwa vavo shavua. Rije rikentsi na sembea, rije ritune inyama ile vale. Kaisiungulwa wala kaisipasulwa. Rahitoa inyama ata ikome, Ridukua halini, yahivundzangiwa ningoju. Be

kaisiremwa tu ata vwaja vavundziha mubwa. Irengwe yendre yangihwa bakoju hoho inyama ile yapihwa vale ».

« [...] Après avoir lancé le jeu, on vient s'asseoir pour décarcasser l'animal. Cet animal qui était égorgé, que ce soit un cabri ou un bœuf, on ne le

découpe pas. On l'égorge là-bas...Soit par un Beja ou un Kombo. On (le boucher) le transporte jusqu'au badamier, ici dans le ziar, le lieu sacré...On le dépouillait et on mettait la peau dans une grosse corbeille tressée avec une feuille de cocotier, on la mettait dedans. Nous prenions les pieds et nous les mettions dans cette peau. Nous prenions la tête de l'animal et nous la mettions dans cette peau. Nous prenions les entrailles et nous les mettions dedans... Ce qui

suit maintenant...La poitrine est épargnée, on ne la mettait pas dedans. Nous venons nous asseoir avec nos couteaux, pour enlever la viande des os. Il ne faut pas ni le découper ni casser les os. Après avoir terminé d'ôter la viande, nous avons coupé comme ça, au niveau de chaque articulation. Mais il ne fallait pas frapper n'importe comment de peur de briser un os. Nous les envoyions pour la cuisson là-bas comme cette viande qu'on est en train de cuire »

Sept femmes sont chargées de préparer à manger. Trois grosses pierres sont utilisées pour supporter les marmites en guise de foyer. La viande, découpée en plusieurs petits morceaux, servira à préparer les sept brochettes dont l'une est bien garnie par rapport aux autres. C'est celle du maître *djinni* Sidi Mari, destinée à celui qui sera le futur donateur

Avant on utilisait les marmites en argile « *Nyungu za dongo* ». Le nombre d'ustensiles varie en fonction de sa contenance. En 1996, il y avait trois marmites et, en 2000, il y avait encore trois grosses marmites dont une en fonte et les deux autres en aluminium. La plus petite d'entre elles est utilisée pour cuire la viande encore collée sur les os, afin qu'il ne reste plus que la carcasse. Cette carcasse est ensuite placée avec les autres choses dans la corbeille destinée aux djinns. Le jus, ainsi obtenu sans sel, est utilisé pour ramollir le riz afin de faciliter sa dégustation.

* Comment les femmes préparent-elles le repas ?

Le responsable de la cuisson lança un appel pour informer les spectateurs qu'on allait procéder au rituel de la cuisson. A ce moment-là, tous ceux qui avaient des doléances à exposer se rassemblent autour de la dame quand elle invoque Dieu et les esprits pour demander leur protection et leur faveur. Celles qui l'entourent, sollicitent à leur tour ce dont elles avaient besoin.



Photo 131



Photo 132



Photo 131

Photo 131 : Trois sacs blancs contenant du riz, des marmites et des jerricanes d'eau potable pour la préparation de la nourriture.



Photo 132

Photo 132 : La viande désossée a été remise au responsable du repas.

Photo 133 et photo 134 : le repas cuit dans deux grosses marmites et la viande sans sel dans une marmite. Les femmes tenaient à la main les brochettes qui seront envoyées en offrande dans les 7endroits sacrés avec le riz.

Source : Bourhane Abderemane- photo 52 prise en 1996, les 51-53-54 prises en 2000

Les autres femmes préparent les marmites, allument le feu en invoquant toujours les esprits et posent les deux grosses marmites, chacune sur les trois grosses pierres en guise de foyer. L'une d'entre elles verse la quantité d'eau nécessaire dans les marmites en invoquant toujours les esprits. Après ce rituel, elles nouent leur shiromani autour de leur rein de telle sorte qu'une poche se forme. Chacune versait dans cette poche de fortune une certaine quantité du riz et danse le « *Mdandra* ». A fur et à mesure qu'elles tournent, qu'elles s'avançent vers les marmites et y jettent une poignée, ainsi de suite à chaque tour jusqu'à ce qu'il ne reste que la moitié. L'autre moitié sera versée dans la marmite en chantant.

Lele! Hai! Lele! Hoya!

Le sommet! Mais! Le sommet! Oh ! là ! là !

Lele ! Hoya! Hai! Lele!

Le sommet! Oh ! là ! là ! Mais! Le sommet

Mele yatabulwa

Le paddy est planté,

Mele yaheya

Le paddy pousse,

Mele yavunwa

Le paddy est récolté.

Msada Hai! Lele! Hula

De l'aide, Mais! Au sommet! et manger.

Msada yahula mele

De l'aide pour manger du riz (paddy).

Pour Hébert J. C. « ... On prélève la viande que les femmes feront cuire avec du riz, mais sans sel, car les gini ne l'aime pas... ... Les femmes s'affairent à la cuisson de la viande dans de grandes marmites (*nyongo*)... ». (Hébert J. C.1960 : 105)

Lorsque la balle a quitté l'air du jeu et atterrit sur la zone réservée, près du tamarinier, les hommes vont prendre part au « *Mdandra* ». Quelques femmes prennent part à la danse et ne s'arrêtent que pour venir acclamer les plus forts. Les *Beja* et les *Komboviennent* deux à deux s'affrontent en se donnant des coups d'épaule tout en dansant et le plus fort déterre la balle. Avec le stipe, il renvoie la balle dans l'aire de jeu et quelquefois le *nkoma* atterrit à la mer et disparaît. Alors l'ouvreur du jeu revient au centre.

Selon nos informateurs, quelquefois on arrive à jouer les sept (7) balles, quelquefois moins. La partie ne s'arrête qu'au moment où le port « *Bandari* » est de nouveau submergé par la marée montante. Toutes les balles restantes et les stipes sont alors rassemblés par l'ouvreur du jeu en même temps responsable du *Nkoma*.

En fait, il n'y a pas un arbitre comme au football. Les joueurs, sans se rendre compte, peuvent lancer la balle dans leur propre camp. Ce qui montre qu'il ne s'agit pas d'un véritable match.

« [...] ... La partie dure en moyenne 15 minutes. La balle « qui a bu » est mise de côté, et l'ouvreur de jeu place dans le trou central la deuxième boule pour la seconde partie. Quand la deuxième boule « a bu », elle aussi, on prend la troisième pour la troisième et dernière partie

Après quoi les trois koma sont ramassés précieusement avec quelques battoirs, et placés dans la corbeille, dont nous avons déjà parlé, pour être jetés en mer quelques heures plus tard.

Il n'y a pas d'arbitre du jeu. Nous avons vu que les joueurs avaient la possibilité de changer de camp au cours de la partie. La seule interdiction est de toucher la balle avec le pied ou la main : la sanction est confiée aux gini dont la colère est redoutable pour le coupable. D'ailleurs les gini eux-mêmes sont sur le terrain. Les Comoriens disent que certains joueurs ont les « ba-gini » sur la tête ; comme il se doit, ce sont les plus excités, les plus ardents au jeu ». (Hebert J. C. 1960 : 107)

Sophie Blanchy donne des précisions sur le traitement des balles « On amène les boules de bois. La coutume consiste à creuser un trou dans le sable, on les met au fond, on recouvre et on les touille et on les retourne, on appelle ça « les faire cuire ».

-Hu-piha et hu-iva ont la même racine d'après Sacleux :

-pika (Nga –piha) cuire, faire bouillir, préparer, ourdir

-pya (P=Nga –via) : brûler

-Via (G=Mv, Am-wia) être chaud, bouillir

-Wiva (Ngwa, Am et G –viva, Nga –iva)=être prêt, à point, chaud, cuit, mûr, fermenté

Pendant ce temps on fait le shidjabu, quand c'est fini on égorge la chèvre, le sang coule dans l'eau, on amène la chèvre là où on la dépèce et où on aligne la viande. C'est à ce moment-là qu'on « fait cuire » ce qui est dans le trou : on les fait bouger, on se le fait passer d'une main à l'autre / dans le sable/. Aussitôt on commence le ngoma »...« Donc on commence à jouer avec les boules de bois qu'on a préparé. On joue jusqu'à ce que la mer soit assez haute pour prendre toute la place et qu'on ne puisse plus jouer. Rien ne peut empêcher le jeu de se dérouler : pluie, soleil, fatigue ; On ne peut pas annuler, changer le jour ; il a été choisi par les djinns quand on a vu que c'était le moment, trois ans. Donc on joue sur la plage, sur le sable, au bord de la mer ? »... « On joue avec la balle, en la jetant de tous côtés jusqu'à ce qu'elle ait disparu, à ce moment on dit ino : à mon avis cela ne veut pas dire elle ou il a bu. Il s'agit au départ d'un verbe proche de hunwa. Voir un homonyme, qui voulait dire autre chose. Je retiens hu-njwea (DS. Mv) qui peut vouloir dire : s'évaporer, fondre (légumes cuits), dégonfler. Ce verbe est proche de hu-nywa, boire en DN, qui devient hu-nwa en comorien. Actuellement les locuteurs pensent utiliser le verbe hu-nwa, mais précisent que le sens est que la boule a disparue / dans les broussailles : et qu'on ne la voit plus. Je n'exclus pas cependant un emploi spécifique du verbe hu-nwa avec un sens particulier. Ne l'emploie-t-on pas dans le jeu de mraha ? A voir de près parce que les termes des jeux et du rituel se figent et se conservent mais en se déformant parfois ».

Il n'y a pas une durée déterminée pour le jeu qui peut durer de 30 à 50 minutes. Comme nous a signalé, un peu plus haut, notre informateur ; d'un côté vous avez la bousculade et de l'autre côté la danse de *Mdandra* exécutée par les hommes. Les danseurs évoluent en cercle comme les femmes. Ainsi prennent part à la danse tous les détenteurs des esprits (Ce sont les « canaux » par lesquels s'expriment les esprits, leurs hôtes, leurs chaises).

Un homme possédé se met à l'intérieur du cercle et chante ; et les autres reprennent les refrains. En plein rythme, en pleine tension, en plein délire, les gens participent à la danse de « *Mdandra* ». Des hommes se laissent entraîner dans le mysticisme et dans l'extase de telle sorte que les scènes de transe se multiplient. Spectateurs et danseurs, chantent en chœur comme dans une chorale.

Ce n'est qu'à ce moment-là que « l'ouvreuse » du lieu sacré (*ziara*), une dame de 80 ans, impotente, Bweni Boire Ousseni, en pleine transe, comme un maki, grimpe au sommet de l'arbre (soit du tamarinier soit du badamier) ; d'autres vieilles femmes et vieux l'imitent en grimpant aussi. Du haut de cet arbre, elle danse et sculte l'horizon. Elle cherche le moment propice, pour arrêter le jeu et passer à la restauration. Certaines vieilles dames en transe entrent à l'intérieur du cercle et dansent à un rythme infernal comme si elles étaient des jeunes femmes. Quand la vieille dame, Bwara Ousseni, grimpe sur l'arbre, les femmes et celles qui n'ont pas pris part à la danse des esprits, chantent à haute voix pour encourager et exciter de plus en plus la dame :

Djini la wumuwana

L'esprit de l'enfant

Naliheye ! (3 fois)

Qu'il monte! Qu'il monte! Qu'il monte!

Etant données que cette vieille dame grimpe, très agile à travers ses gestes, alors les gens pensent que l'esprit qui la possède est jeune.

La danse de *mdandra* recueillie par nous (voir cassette audio-visuelle n°4)

Djimbo la handra

Première chanson

Mdandra na maule

La danse des esprits, maître.

Sahe mdandra na maule

Vénérable, danse des esprits, seigneur

Sahe mdandra na maule

Vénérable, danse des esprits, seigneur

Rilolitsonga Jimilime

Nous avons provoqué les gens de Jimilime.

Rilolitsonga Jimilime

Nous étions allés provoquer les gens de Jimilime.

Atumani tsotseya umoro

Atumani active le feu

Lidalao la umwana liive

Pour que le remède de l'enfant soit cuit!

Atumani tsotseya umoro

Atumani active le feu

Lidalao la umwana liive

Pour que le remède de l'enfant soit cuit!

Djimbo la vili

Deuxième chanson

Bwerere bwerere bwerere

Wafawume (le roi/la reine) Wafawume¹⁸⁹

Bwerere

Le roi

Bwerere (2 fois)

Wafawume (2fois), le roi/la reine

Bwerere

Le roi

Bwerere (3 fois)

Wafawume (3 fois), le roi/la reine

Bwerere (2 fois) wa Mlimani

Le roi de *Mlimani*

¹⁸⁹ *Bwerere* « Liane ». C'est peut-être aussi un mot composé de *bwe* « pierre » et de *rere* « polie ». On peut aussi penser à *Bwebe* (femme), *rerea* (faire la coquette), montrer son charme pour attirer l'homme. Le caprice du roi ou de la reine (Wafawume), une satire contre lui (venant de Noumachioi (Mohéli)).

<i>Bwerere (3 fois)</i>	Wafalume (3 fois)
<i>Bwerere</i>	Le roi
<i>Bwerere (3 fois)</i>	Wafalume (3 fois)
<i>Bwerere bwerere wa Bwe-la-maji</i>	Wafalume (2fois), le roi de <i>Bwe-la-Maji</i>
<i>Bwerere (2 fois)</i>	Le roi, la reine
<i>Bwererere</i>	Wafalume (3 fois)
<i>Bwerere</i>	Le roi
<i>Bwerere (2 fois)</i>	Le roi, la reine
<i>Mwemwa wa hutria nkotso</i>	La reine est bon pour faire un nœud.
<i>Bwerere (3 fois)</i>	Wafalume (3 fois)
<i>Bwerere</i>	Le roi

Djimbo la raru

Troisième chanson

Replique des femmes :

<i>Mtsinavu</i>	Le jujubier
<i>Hulalia¹⁹⁰goromá</i>	Se couche et se plie (s'incline)
<i>Mtsinavu</i>	Le jujubier
<i>Hulalia goromá¹⁹¹</i>	Se penche et s'incline.
<i>Vua ko</i>	la Pluie, viens!
<i>Ko unilodze</i>	Viens m'arroser! Ou viens me mouiller !
<i>Vua ko</i>	La Pluie, viens!
<i>Ko unilodze</i>	Viens m'arroser! Ou viens me mouiller !

Après le *Mdandra*, les hôtes des esprits rejoignent leur cercle sacré en forme d'entonnoir. Pour y accéder, il faut avoir une autorisation spéciale et marcher à l'intérieur pied nu.

Entre 14 heures 30 minutes et 15 heures, « l'ouvreuse » *deziara* et celui du jeu, viennent autoriser les sept (7) femmes à distribuer la nourriture. « [...] *Le principe (modeli) c'est que tout le monde, ceux qui ont des djinns et ceux qui n'en ont pas, mangent ensemble et participe...* ». (Sophie Blanchy)

Deux femmes, (Bweni Maroudhuia Halidi et Bweni Soifia Halidi) chacune un stipe à la main, distribuent la nourriture. En premier lieu, elles remplissent les sept (7) corbeilles à moitié tressées « *mbawa ya hutriya zilo* » et une autre, Bweni zaiha Said Djegwa, la responsable de ce groupe, met les brochettes à l'intérieur de chaque corbeille.

¹⁹⁰ Lalia Ap. Se coucher sur, dormir sur, partager son lit avec quelqu'un, coucher avec (Chamanga M.A. 1992 : 129)

¹⁹¹ Goromá (cl.5) Etat de ce qui penche, s'incline, *Hulalia goroma* : pencher, s'incliner (syn. Gori) Gori (cl.9) Etat de ce qui penche, s'incline. *Hulala gori* : pencher, s'incliner (Chamanga M.A. 1992 : 92)



Photo 135



Photo 136

Photos 135 et 136 : Le repas est cuit ainsi que la viande et les brochettes. Les dames attendent l'aval de l'officiante pour partager le riz, en premier aux sept lieux sacrés et le reste pour les spectateurs.

Source : Bourhane Abderemane – photos prises en 2000



Photo 137



Photo 138

Photos 137 et 138 : L'ordre a été donné aux femmes de partager le repas. Les deux femmes mettent le riz dans un *mbawa* (feuille de cocotier tresser à moiti). Il leur faut mettre sept « paniers » du riz et poser au-dessus de chaque panier « *Mbawa* » une brochette. L'officiante va désigner ceux qui vont accomplir cette tâche.

Pour les spectateurs, certaines n'hésitent pas à présenter une feuille de bananier pour mettre le repas.

Source : Bourhane Abderemane – photos prises en 2000

Selon le témoignage d'Ousseni Mari :

« *Risijotoa mshakiki. Vutolwa mshakiki winde Hadao, gambeju Hadao ; Vunde mshakiki Dahaju mrombwe. Iyo utolwa ishavua. Shivelehwa Hakadja Bwe-la-maji hoho. Vua ziara hoho urongolwa Hakadja. Bejani avolwasho. Vuringwa inye uvelehua Matsuni, vua ziara Matsuni. Untsoha vuvelehwa ha bweni Mashehi mshakiki na mbawa ya shahula. Kila vahano vwa vwavelehwa mshakiki vuvelehwa mbawa ya shahula...* » (Annexe-3-C)

Traduction : « Nous allons donner les brochettes. Une brochette est envoyée à « Hadao », sur le rocher troué de Hadao « **fuko la Hadao** » ; On avait envoyé une brochette au niveau du bassin de réception de la rivière mrombwe « **dahaju mrombwe** ». La poitrine de l'animal « shavua » a été récupérée. On l'avait envoyée sur le lieu-dit « **Hakadja** » là-bas à Bwe-la-maji. Il y a un ziara là-bas appelé « Hakadja ». On avait donné ça à Bejani. On a récupéré le foie et on l'avait envoyé à « **Matsuni** ». Il y a un ziara à Matsuni. A Untsoha, chez « **Bweni Mashehi** », on avait envoyé une

brochette et une corbeille « Mbawa » contenant du riz cuit. Là où on avait envoyé une brochette, on déposait aussi une corbeille « Mbawa » contenant du riz cuit... ».

« [...] Le jeu terminé, on se restaure. Mais il faut réserver la part des gini. On met de côté quelques morceaux de viande, et on récupère aussi les restes. Sans doute jadis n'en fut-il pas ainsi. On dit que le bœuf entier était offert au gini et que les assistants n'en avaient pas leur part, si ce n'est peut-être la famille du donateur. Aujourd'hui, on se sert d'abord, et les gini profitent des restes. Viande et riz sont disposés pour eux dans les louches des arbres, car les gini aiment vivre en forêt... ».(Hebert J. C. 1960 : 107)

Ce récit ne traduit pas réellement ce qui se passe sur le terrain. Car concernant la restauration, les responsables du repas mettent d'abord obligatoirement la part des djinns (riz plus brochettes) sur les sept (7) lieux sacrés et le reste sera distribué aux participants, possédés par les djinns ou non. Il y a aussi les esprits des flots qui doivent recevoir leur part. Ainsi le haversack préparé leurs sera offert. On va le déposer à un endroit appelé « *Bandarini zilindrini* » (port en eau profonde).Après avoir distribué les brochettes, les responsables de la cuisson laisse une brochette, la plus garnie pour Binti Rasi, là où on joue le *Nkoma*.

Vous avez ici les sept lieux sacrés « *ziara* »les plus importants.

Hadao (Gambeju Fuko-la-Hadao)
Dahaju Mrombwe
Hakadja (Bwe-la-maji)
Matsuni (Mlimani)
Untsoha ha Bweni Mashehi
Bintirasi (komaju)
Bandarini (zilindrini komaju)

Au moment où les femmes commençaient à distribuer la nourriture, le responsable du *Nkoma*, Ousseni Mari Soilihi, avec l'aide du boucher, préparait le haversack. Ecoutons-le :

« [...] *ziarani... riitune ingozi ritrie rifume na yamarawa malibwavu riitrie vale. Renge malondro ritrie ngozini vale renga ishitswa ritrie ngozini vale rirenga yamarimbo ritrie ngozini vale wa vani ?* ». corbeille tressée avec une feuille de cocotier, on la mettait dedans. Nous prenions les pieds et nous les mettions dans cette peau. Nous prenions la tête de l'animal et nous la mettions dans cette peau. Nous prenions les entrailles et nous les mettions dedans ?... ».

« [...] ici dans le *ziara*, le lieu sacré...On le dépouillait et on mettait la peau dans une grosse

Ali Mohamed Gou décrit les derniers préparatifs avant de quitter les lieux.

« Le reste des aliments est soigneusement rassemblé puis ajouté aux parties non consommables du bœuf sacrifié. L'ensemble est enveloppé dans la peau de l'animal avant de le mettre dans une corbeille. Le tout sera confié à un pêcheur (toujours choisi par les organisateurs). Il se charge de déposer ce paquet au large. C'est la partie réservée aux djinns de la mer. Si, par hasard, le paquet déposé par le pêcheur est rejeté sur la plage, alors on en conclut que les djinns n'ont pas accepté l'offrande. Il faut donc reprendre le *nkoma*. Dans le cas contraire, on n'en déduit que l'année agricole ainsi que la pêche seront fructueuses. ».

D'après Hebert J. C., « Vers 3 ou 4 heures de l'après-midi, un piroquier, toujours désigné dans la famille Beja (un autre que lui verrait sa pirogue chavirer), charge la peau de l'animal sacrifié avec les précieux restes. Il s'éloigne seul dans sa pirogue et parcourt environ 1 km en mer jusqu'à voir la maison de Tsangamouni à la pointe Tarouajou. Arrivé en face d'un trou (*gouko*) [je pense qu'il s'agit de « *fouko/fuko* »] connu de lui, il jette le fardeau par-dessus bord. C'est là que les gini attendent

l'offrande. La fête est terminée. Au village chacun se sépare. Si le haversak se montre un jour comme épave, cela signifie que les esprits n'ont pas accepté le koma et qu'on doit le refaire. On croit jusqu'à ce jour que, si le koma n'est pas effectué, des conséquences graves en découleront : cultures improductives, défaut de pluies, excès de soleil, et même dit-on les cases des Beja seront la proie d'incendies vengeurs ». (Hebert J. C. 1960 : 108)

Dans cette grande corbeille tressée (utilisation des palmes de cocotier), « *trawa dribwavu* », le responsable du jeu a tout mis dans ce haver-sac comme il l'a dit lui-même. Toutefois, il a oublié d'énumérer d'autres « *Sadaka* » à y ajouter : les stipes vierge « *mpeve kayapasuha* » et les sept petites noix de coco « *zinkoma* » ainsi que les stipes taillés « *zimpevezakwantrua* ». Il y a aussi la carcasse de l'animal « *miba* » que les femmes venaient d'ôter de la viande bouillie et les boules restantes « *nkamazabaki* » sans oublier la corde utilisée pour ligoter l'animal. Rien d'impur ne doit rester sur le lieu. On leste la corbeille avec deux grosses pierres pour qu'elle puisse atteindre le fond. Celui qui va jeter par-dessus-bord le haversack a été désigné par les esprits eux-mêmes (*djinn*s) la veille du rituel. Ceux qui vont déposer les corbeilles à moitié tressées quittent tous le *Ziara* à pied. Il est le seul partir sur une pirogue à balancier.

Après avoir servi les djinns, les distributeurs vont maintenant s'occuper participants. Chaque groupe vient s'approvisionner en utilisant des feuilles de bananier en guise d'assiettes. La petite marmite est réservée pour les responsables et ceux qui avaient assuré la cuisson.

Selon un vieux, c'est Idhirari Attoumane (un Beja) qui devait distribuer la nourriture ; donc un homme au lieu des femmes.



Photo 139

Photo 140

Photo 139 (à gauche) : Un homme aide les femmes à partager le repas des spectateurs en les mettant dans des feuilles de bananier.

Photo 140 (à droite) : Quatre jeunes mangent le riz avec la viande bouillie sans sel.

Source : Bourhane Abderemane – photos prises en 2000

Ce qu'on a mis dans la pirogue, c'est le « *Sadaka* » l'offrande destinée aux esprits. La pirogue ira très loin en mer, parcourir une distance d'environ 1 km 500 du rivage, jusqu'à voir le quai de Mutsamudu, la maison de Mtsangamhuni et le "nez" de la pointe de Bandrani. La surface formée par ces trois points forme ce qu'on appelle « *Shitswa Ntsoha* » « la tête de Untsoha » (*Zilindrini*), c'est l'endroit le plus profond. C'est là où la pirogue se positionne. Il y a un gouffre à cet endroit connu du piroguier car il faisait déjà parti de ceux qui avaient effectué cette mission.

Avant de lester ce fardeau et le balancer par-dessus-bord, ce *Beja* invoque d'abord les esprits, leur demande pardon, si quelque chose s'était mal passée durant le rituel. Il demande la protection

de Dieu et des esprits pour une vie meilleure, une bonne pêche et une bonne récolte. Après cette invocation, le piroguier jette le paquet et rame de toutes ses forces pour sortir de cette zone sans se retourner, sans jeter un regard en arrière. Quelquefois la pirogue chavire et on envoie une autre pour récupérer le naufragé.

A ce stade, les gens commencent à évacuer le lieu, en marchant doucement à cause de la fatigue. D'autres restent pour voir la suite du rituel. Ici à *ziarani*, le rituel se poursuit. Bweni Boira Ousseni va procéder à la remise de la dernière brochette à celui qui devait offrir le prochain animal.

Toute l'assistance forme un cercle et observe ce que fait la vieille dame. Elle tient la grosse brochette en la brandissant avec ses deux mains et danse à l'intérieur de ce cercle. Elle invoque l'esprit, les *djinnns*, afin qu'ils acceptent d'abord ce qui a été fait. Ils ont accompli leur promesse et c'est aux esprits de leur donner la force, la richesse et la permission d'accomplir dans la joie le prochain *nkoma*. Elle sollicite aussi la protection des enfants « *Kulumbi* » contre les intempéries, contre les maladies ; la protection des pêcheurs contre les aléas de la mer (disparition, naufrage...). Elle sollicite enfin à avoir des années meilleures (longue vie à toute la population, un bonsalaire, une bonne récolte, une bonne pêche, une bonne réussite à tous les projets : mariage, construction etc..) et pour clôturer l'invocation des esprits, elle répète ce qu'elle avait dit auparavant : « ***Nous avons accompli notre promesse aujourd'hui en jouant au Nkoma et c'est à vous maintenant d'accomplir la vôtre*** ».



Photo 141



Photo 142

Photo 141 (à gauche) : L'officiante du *Nkoma* danse en exhibant la dernière brochette. Guidée par les esprits, elle va la remettre à un descendant de *Beja* ou de *Kombo*. Tous les spectateurs observent et se posent des questions : A qui revient la brochette ?

Photo 142 (à droite) : Elle a repéré celui qui doit recevoir la brochette. Elle la brise en deux parties de même longueur afin que le donateur remette à la prochaine séance du *Nkoma*, un animal avec deux cornes de même longueur et non un animal sans corne.

Source : *Bourhane Abderemane photos prises en 2000*

Elle danse en exhibant la brochette ; et puis elle s'assoit et la casse en deux parties égales. Ces deux parties égales symbolisent l'unité des *Beja et Kombo* obtenue jadis, puis elle l'enveloppe dans deux feuilles vertes de badamier. Là, elle murmure et se déplace pour aller remettre la brochette à qui de droit. Pour cette année 2000 c'est un *Beja* le donateur qui a reçu l'honneur de représenter sa famille. Il s'appelle Said Omar Abdallah. Puisque c'est un *Beja* qui l'a reçue on dit alors : « *inkoma ino Bwe-la-maji* » Le but est atteint. Le futur donateur, pour exprimer sa joie, brandit la brochette enveloppée dans les feuilles du badamier. Il doit donner un animal avec deux cornes de même longueur.



Photo 143

Photo 144

Photo 143 (à gauche) et photo 144 (à droite) : Said Omar Abdallah a eu l'honneur de représenter la famille Beja, comme donateur en 2004. Il brandit avec fierté la brochette remise par l'officiante Bweni Bwara Ousseni et applaudit par les spectateurs et les siens. C'est la fin du rituel de Nkoma de 2000.

Source : Bourhane Abderemane –photos prises en 2000

En 1996, c'était *Shikele*, un Kombo, qui avait eu l'honneur de représenter les Komboni en tant que donateur. Et on avait dit : « *Inkoma ino Mlimani* ».

Celui qui a eu la brochette, la brandit en levant les deux mains jointes qui est un signe de soumission. Il implore l'aide des esprits pour l'aider à accomplir sa mission et être ici dans ce lieu sacré avec l'animal à sacrifier pour le prochain *Nkoma*. Il est applaudi par les spectateurs et félicité par ses proches. Ainsi prend fin le rituel de *Nkomade* cette année 2000.

Les jeunes, certains enfants et quelques personnes âgées se baignent à la mer avant de rentrer, car dans cette partie de la plage, la mer est propre, dégagée de toute impureté et " bénie " par les esprits. Ce sont les responsables qui quittent le lieu en dernier. Les deux responsables doivent fermer la porte imaginaire du lieu sacré et entrent à leur tour en ville dans leur état normal.

Essai d'interprétation du rite du *Nkoma

Le *Nkoma* est organisé pour solliciter la protection des esprits (des ancêtres). Il s'agit d'un pacte réalisé par les ancêtres Beja et Kombo. Ce sont les esprits qui avaient donné ce nom de *Nkoma* qui a un double sens :

- il symbolise les nouveaux nés et les enfants à protéger contre la mort et les disparitions...
- L'arbre qui porte ces *Nkoma* reflète toute la vie d'un être humain, le parcours d'un être humain, de la naissance à la mort, et symbolise aussi la mère, sa fécondité.

Un vieux a pris l'exemple d'un cocotier et voilà ce qu'il nous dit : « Du *nkoma* (petites noix) à *shijavu* (coco à boire à la chair fine) c'est-à-dire de la naissance à l'adolescence (18 ans)- du *shijavu* vers *kole* (coco à boire à la chair épaisse) :de l'adolescence vers la puberté (18 à 35 ans) - du *kole* au coco vert « *nadzi mbitsi* » : adolescent responsable (35 à 50 ans) – de coco vert au coco sec « *nadzi yafa* » : c'est l'âge de la sagesse (50 à 65 ans et plus).

Le **Nkoma** est un contrat d'amitié entre les humains et les esprits, fait à Ouani, en échange duquel les enfants « *kulumbi* », les nouveau-nés seront protégés par les esprits. Par ce pacte, les hommes et les esprits vont manger et danser ensemble selon le rituel imposé par les esprits : « ... *En échange de ce pacte « de non-agression » vous allez nous vénérer... à chaque trois ans... vous allez nous sacrifier une vache et organiser une fête ...dans un lieu ... on vous le dira... »*.

Binti : mot Arabe attribué à la femme. Le suffixe « Rasi » (Hebert J. C. « *Râssi* ») peut être associé à d'autre mot : exemple : « *Mnadj m'ras* ». C'est un « joli coco » spécialement utilisé pour le rafraîchissement. Je pense qu'ici le suffixe « Rasi » marque la beauté. Jadis, pendant le mariage où on célébrait une cérémonie en honneur du marié appelé « sirop d'honneur », on épluchait ce coco pour donner à boire aux invités. Ce cocotier attire le regard. Il commence à produire dès que la partie supérieure, portant les spathe et les spadice, se dégage de la terre. Chaque spadice peut porter jusqu'à 15 cocos ; et quelque fois le spadice, sous le poids des cocos, fléchit et touche le sol ou bien encore pour empêcher le spadice de se briser, on utilise un morceau de bois pour le soutenir.

« *Bintirasi ou Binti-rasi ou encore Binti-Râssi* » à mon avis ce toponymie signifie « jolie femme ou belle fille » car selon la tradition orale, la femme qui a construit le palais et la mosquée était, semble-t-il, d'une extrême beauté et elle voyage sur « un tapis volant » : alors on la considère comme une djinn. Les gens l'appellent « *Bweni Mashehi* ».

En joignant les quatre points des quatre arbres, nous trouvons une figure géométrique, une espèce de losange formant ainsi la « zone ou l'espace sacré ou encore une zone réservée », « *ziarani* ».

C'est à l'intérieur de cette zone que se déroulent tous les rituels (invocation des esprits sur le tronc d'arbre, danse de *mdandra*, préparation de la nourriture, dépècement de l'animal), sauf le « *shidjabu* » et le jeu du *nkoma* ; mais si la balle atterrit dans cette zone, le jeu prend une autre allure.

Quand les esprits donnent le feu vert pour que les femmes procèdent au rituel de préparation du repas, c'est le moment crucial pour les femmes. Celle qui n'arrivent pas à avoir un enfant, ne doivent pas rater cette séance qui symbolise une scène de procréation. La responsable se place près de la marmite et procède aux incantations en demandant aux esprits : protection, procréation, etc. Elle est la première à jeter la première poignée de riz dans la marmite suivie par les autres, les unes derrière les autres en dansant le « *Mdandra* » tout autour de la marmite.

D'après nos informateurs, les positions de quatre arbres désignés par les esprits (trois badamiers et un tamarinier) forment un losange qui représente le sexe de la femme. Tout s'organise à l'intérieur de cet espace sacré (*Kianja* = *Shandja*) sauf le lancement de la balle. Cette scène représente « la fécondation » la procédure réalisée pour féconder l'ovule de la femme.

Quand les femmes nouent leur chiromani ou leur châle autour de leur hanche de telle sorte qu'une poche se forme, celle-ci représente les testicules de l'homme ; le riz versé à l'intérieur de cette poche représente le sperme de l'homme (blanc et allongé). La marmite représente le ventre de la femme. Les gestes effectués par les femmes en jetant dans la marmite le contenu d'une poignée « ainsi de suite » en dansant le « *Mdandra* » tout autour des marmites, montrent l'éjaculation saccadée de l'homme durant le coït. Le feu représente la couleur rouge du sexe y compris l'utérus de la femme. L'étincelle du feu sacré donne la vie. Certaines femmes qui ne participent pas directement à ce processus, les deux mains jointes et ouvertes, prient, sollicitent chacune de leur côté aux esprits leurs aspirations. « *les deux mains jointes et ouvertes au moment de la prière, témoigne de l'éternel retour des défunts dans la mémoire des vivants garant de l'immortalité du lignage* ». (Lombard J. 2011 : 18)

La chanson en réplique des femmes parle de la pluie « *vua ko/ ko unilodje* » Que la pluie vient, vient m'arroser :

Mtsinavu**Le jujubier**

<i>Hulalia goroma</i>	Se couche et s'incline.
<i>Mtsinavu</i>	Le jujubier
<i>Hulalia goroma</i>	Se couche et s'incline.
<i>Vua ko</i>	Pluie, viens! (vient la pluie)
<i>Ko unilodze</i>	Viens m'arroser! Ou me mouiller !
<i>Vua ko</i>	Pluie, viens! (vient la pluie)
<i>Ko unilodze</i>	Viens m'arroser! (me mouiller)

En fait, sans la pluie, la terre serait un désert. C'est la pluie qui fait germer la nature ; considérer comme le sperme des dieux. Les hommes montrent la coquetterie des femmes, leur charme irrésistible:

<i>Mwemwa wa hutria kotoso</i>	Le bwerere est bon pour faire un nœud.
<i>Bwerere (3 fois)</i>	La reine Coquette, Wafalume coquette,
<i>Bwerere</i>	Femme coquette

Ici on parle de la femme coquette qui est bon pour être enlacée „*nkotso*“ (étreindre / *humbaya* / serrer contre soi en entourant de ses bras) et qui est la phase préparatoire pour le coït. Quelques fois la femme croise son pied sur la hanche de l'homme comme une corde qu'on noue; position idéale pour une accouplement.

Or il n'est pas facile d'avoir une femme, de trouver une femme. On souffre pour les avoir comme on souffre pour cueillir le Jujube, fruits qui attirent les gens, les oiseaux, les animaux. Malgré ses épines, on essaie toujours de les cueillir, de les avoir pour les manger ou préparer une bière.

Replique de la femme

<i>Mtsinavu</i>	Le jujubier
<i>Hulalia goroma</i>	Se couche et s'incline

« Le jujubier se couche, s'incline » Le jujubier qui représente la femme se couche, se penche, s'incline, se plie. C'est-à-dire au moment du coït, la femme n'est pas figée, elle est en perpétuel mouvement (se couche, penche, se plie, se tord...). Arrivée au point de non-retour, elle demande à la pluie de venir « *vua ko !* » l'arroser ou la mouiller « *ko unilodze* » C'est tout simplement, elle demande au sperme de l'homme contenant les spermatozoïdes de venir la féconder pour la procréation. C'est le moment fort de ce rituel où la danse s'accélère et le chant, la mélodie atteint son paroxysme. A la fin, les femmes allument le feu pour faire cuire le riz et la viande non salée.

A travers la chanson, on voit aussi l'importance des progénitures (l'enfant) qu'il faut à tout prix protéger. Quand le chef parle de « *Attoumani allume le feu pour que le remède de l'enfant soit cuit* » au moment du *Nkoma*, en réalité, il n'y a pas de remède à préparer ou à faire cuire. Tout est imaginaire. Faire en sorte qu'il y a toujours de la braise et de l'encens afin que les esprits soient contents. Au moment venu, les esprits vont donner le nécessaire aux enfants. Certains vont cueillir des plantes médicinales, d'autres vont macher des petites racines d'arbre qu'ils vont utiliser pour préparer les remèdes.

Le jujubier étant considéré comme des plantes sacrées. Il existe plusieurs espèces de cet arbuste. « [...] *Nous avons déjà parlé du jujubier sans épines qu'on présentera au Paradis (56,28). Cet arbre merveilleux qui représente le bonheur a son apogée dans les quelques jujubiers aux fruits qui se trouvent en enfer (34,16). Le jujubier en arabe sidr, est connu des maîtres coraniques sous son nom*

swahili mkunazi. L'arbre lui-même est si peu connu que le maître se trouve obligé de le décrire comme un arbre qui pousse dans les pays lointains » (Mohamed Said Assoumani 2009 : 375)

En ce qui concerne les raquettes et les battoirs, on ne les fabrique plus. Ils sont remplacés par les stipes ou spathes. Mais ce qui est malheureux, c'est que les jeunes ne respectent plus la formule de « ne pas toucher la balle avec la main » ; pourquoi ? Parce que la balle qui a été « purifiée » (*isilihuwa*), propre, sans souillures ne peut pas être touchée par des mains sales. Ce n'est qu'après le rituel que les *djinns* considèrent les humains comme propres, lavés de toutes les souillures des trois dernières années.

Les balles ou boules sont faites à partir du cœur d'une branche de tamarinier, selon les ordres et les recommandations données par les esprits et non faites de feuilles de cocotier comme le prétend Ali Mohamed Gou (2000 : 215).

En parlant du choix du site, Gou s'est encore trompé en écrivant « *Untsoha est un site historique du XIV^e siècle... Selon la tradition orale, la ville de Untsoha aurait été « engloutie » suite à un pêché grave commis par les habitants de cette localité.... La tradition orale nous apprend qu'il y avait les Bejani et les Komboni. Beja est le nom attribué aux chefs traditionnels durant la première période du peuplement des Comores. Kombo désignait une des grandes familles installées à Ndzuani. Ce sont les descendants de ces deux familles installés à Untsoha qui organisent aujourd'hui le rite. Le rituel est organisé à Untsoha parce que les familles concernées manifestent un attachement à leurs ancêtres et à leur « terre » d'origine ; c'est aussi parce que ce site est assez large pour contenir le maximum de participants ».*(Ibid)

Dans ce texte, Ali Mohamed Gou fait une confusion. Les *Beja* et les *Kombo* ne sont pas originaires d'Untsoha. Ce bourg n'était pas englouti comme la ville basse « *Untsini-mwa-muji* » et « *Mkiri-wa-Mpwani* » c'est-à-dire la ville de Sada-Baswara. Mais seulement, ce village fut rasé par les mercenaires de Bwana Kombo refoulés de Mutsamudu. Il s'agit de la Razzia Malgache en 1792. Les habitants ont été amenés en esclavage et vendus aux Mascareignes, via Saint Marie. Le rituel est organisé à *Binti Rasi*. N'oublions pas que le rituel de Untsoha s'appelle « *Tari ya Untsoha* », rituel typiquement islamique organisé uniquement par les femmes.

Le terrain de jeu est délimité par la rivière aux excréments « *shiromadji* ». *Untsoha* est cinq fois plus vaste que *Binti Rasi*, le jeu aurait pu être organisé à Untsoha ; pourquoi *Binti Rasi* alors ? Parce qu'Untsoha appartient à une autre population.

« *La haute responsabilité du jeu incombe à la famille Beja qui avec la famille Combo est à l'origine de la cérémonie. Le responsable actuel est Alidi Houmadi Tengué : **tengé** « la toupie » est le surnom de son père Houmadi ; on dit qu'il lui fut donné parce qu'il était tout petit. Mais **tengé** c'est aussi le doublet du nom de la balle **n'koma** et il faut croire que le surnom était en rapport avec la fonction d'Houmadi dans le jeu du koma... En 1958, le maître de cérémonie Mari Swahili Abdallah, Combo d'origine, mais devenu Beja à par son mariage avec une femme Beja (on reconnaît ici un trait du droit matriarcal ancien) a offert un cabri destiné au sacrifice ».* (Hebert J. C 1960 : 107)

Les esprits sont sensés protéger la population. Mais à la moindre erreur, ils se manifestent avec agressivité en brûlant des maisons. C'est ce qui s'est passé chez mère Bako Sidi. Cette femme avait célébré le mariage de sa fille sans pour autant envoyer des offrandes à « *ziarani Binti Rasi* » pour solliciter sa protection et la faveur des esprits. Le septième jour du mariage, c'est le jour où le marié « *bwana-harusi* » ou « *m'marusi* » quitte la maison nuptiale pour prier à la mosquée du vendredi. Entre temps, deux vieilles dames préparent la jeune mariée « *msharusi* ». Au cours de ce préparatif, la maison s'embrasait. Personne n'a rien pu sauver. C'était l'incendie vengeur, tout a été brûlé. On ne sait pas d'où venait le feu. Le lendemain ils ont envoyé la part des esprits en demandant pardon. De même que si le *Nkoma* n'a pas été célébré à temps, cette agressivité se présente de plusieurs manières :

-Pluie torrentielle causant des inondations,

- Incendie en ville et en campagne, détruisant tout,
- Disparition des pêcheurs en mer,
- Cheptel décimé...
- Sècheresse...etc

Pour enrayer ces calamités, les deux familles organisent le plus vite possible *le Nkoma*.

« [...] On croit jusqu'à ce jour que , si le *nkoma* n'est pas effectué, des conséquences graves en découleront : cultures improductives, défaut de pluies, excès de soleil, et même dit-on les cases des Beja seront la proie d'incendies vengeurs ». (Hebert, J.C. 1960 : 108)

Pour Ali Mohamed Gou « Si le retard est trop é, levé, les esprits pourront se mettre en colère. Les sanctions sont alors assez sévères : année improductive, inondation, incendie, épidémie, tremblement de terre... Pour demander pardon, les familles concernées organisent rapidement **le nkoma** ». (Ibid)

Pour clore ce chapitre, nous fournit une des traditions et islam au 20è s, à Mayotte.

La fin de ce rituel à Mayotte (Hélène Mac Luckie cité par Gourlet J.F. et Moussa Attoumani) a une ressemblance assez incroyable avec le *Nkoma* à Ouani sur deux facettes :

- L'ancrage au fond de la mer du hâversack

- La disparition des pêcheurs (ici des hommes) en mer au cas où le rite n'est pas observé, ou bien si le sac réapparaît comme une épave et que le rite n'a pas été bien organisé, des malheurs s'abatront au village :

« A Mayotte, sur la tombe d'un charifou mahorais, des gens sacrifient à des rites bien particuliers. Un bœuf est immolé au moment du *Maoulida shengue* qui a lieu une fois par an. Pendant ce temps, des hommes possédés par des esprits entrent en transe. Puis ils disposent dans des sacs la tête et les viscères de la bête qu'ils transportent ensuite dans une barque jusqu'au large, avant de plonger pour les déposer au fond de l'océan. L'année où le rite n'est pas observé, des hommes disparaissent en mer ». (Gourlet J.F. et Moussa Attoumani 1995 : 61)

Si le rituel du *Nkoma* n'a pas été réalisé, les esprits se mettent en colère et plusieurs fléaux s'abattent sur le village notamment la sècheresse. Ainsi, on fait appel aux tradipraticiens du village ou les *fundi* pour organiser le rite pour faire tomber la pluie.

4.5. Le Mhatse de Ouani : rite pour faire tomber la pluie

L'islam est un régulateur qui renforce les liens traditionnels ainsi que les coutumes. Il contribue à la stabilisation de ceux qui véhiculent ces traditions à travers les milieux sociaux et familiales. Damir Ben Ali ¹⁹² cité par Toibibou Ali Mohamed montre que « *le rôle de l'islam est donc apparu non comme une rupture avec les traditions et les coutumes mais comme une contribution à la stabilisation d'un milieu social et familial qui conserve ses structures, ses hiérarchies et sa discipline* ». (Damir Ben Ali 2001-2002 : 86-101)

« *L'islam apparaît aux Comores comme un phénomène d'abord urbain. Apporté par les migrants arabisés de la côte orientale de l'Afrique, il s'est développé dans les pays à partie des villes, création de ces migrants* ». C'est ainsi que cette religion n'a pas pu déraciner le paganisme (les coutumes ancestrales). » (Robineau C. 1966 :52)

¹⁹² Damir Ben Ali, « Métissage culturel et spécificité identitaire aux Comores », in *Annuaire des pays de l'Océan Indien* (APOI), n°XVII, 2001-2002, p.86-101.

Pierre Vérin stipule que « du point de vue de l'histoire du peuplement, les Comores sont une nation bantoue d'idéale islamique...On peut estimer que l'archipel était totalement musulman lorsque les Portugais y parvinrent au début du XVe siècle. L'islam ne s'est pas superposé à un fonds de coutume bantoue ; il l'a totalement imprégné...La quasi-totalité des Comoriens (à l'exception de quelques familles d'origine malgache et créoles) sont des musulmans sunnites de rite chaféite ». (Vérin P. 1994 : 45-46)

Pour Toibibou Ali Mohamed « La société comorienne est profondément enracinée dans les traditions coutumières (âda) dont certaines pratiques sont, à tort ou à raison, intégrées dans les obligations de l'islam...Certains rituels traditionnels intégrés à l'islam comorien n'ont pas de fondement juridiques attestés par le Coran et les hadiths du Prophète. C'est le cas du rituel célébré contre la sécheresse » entre autre faire tomber la pluie. (Ali Mohamed T. 2008 : 103-104)

Cette technique de « vouloir faire tomber la pluie » porte plusieurs noms dans l'archipel. A Anjouan, on l'appelle « Muhatsé », A Mayotte « Muguru ».

« La cérémonie du muguru rassemble tous les villageois, hommes, femmes et enfants. Il se déroule de cette manière : les enfants et les femmes s'opposent aux hommes en tirant sur une grosse liane¹⁹³ (mfure fure), trempée au préalable dans une rivière pendant trois jours.. Les femmes et les enfants, qui perdent naturellement sur cette lutte de corde, représentent symboliquement les nuages à venir, les pluies de kashkazi (moussons) qu'il faut attirer sur l'île. Pendant que les uns tirent sur les autres, le tradipraticien (mwalimu) qui dirige la cérémonie se livre à des exercices acrobatiques en scandant les vœux des villageois. Le cortège, quant à lui, entonne les chants pour demander aux esprits des ancêtres morts d'intervenir auprès d'Allah :

« Ô ancêtres, votre vie est passé. Songez que nous sommes vos enfants, que votre sang coule en nos veines. Ne nous faites pas souffrir. Reposez-vous tranquillement. Mais ne m'abandonnez pas les vivants. Sans la bienveillante pluie, nous serons desséchés et nous finirons par nous fendre comme des cocos exposés au soleil. [...] Pourquoi donc nous faire manquer de pluie et ainsi nous causer tant de souffrances »¹⁹⁴

[...] Dès que les participants arrêtent de tirer sur la corde, le mwalimu fait des invocations aux morts et leur demande la pluie au nom du villageois. Mais pour que cette appelle soit entendu et respecté, à la fois par les morts et par le prophète Muhammad, l'officiant fait ligoter un homme d'une famille noble ou appartenant à une lignée d'hommes libres (non esclaves ou descendant d'esclave). Les assistants passent devant lui, à tour de rôle, en faisant semblant de le frapper. Boina Mlanaoindrou¹⁹⁵, parle, précisément, d'un « descendant de la maison de Prophète » (un sharif). De cette manière, le Prophète, voyant un de ses descendants souffrir, interviendra directement auprès d'Allah pour qu'il fasse tomber la pluie et facilite aussi la délivrance de son descendant¹⁹⁶ ». (Ibid)

A travers ce témoignage du déroulement du rite *muguru* à Mayotte, on voit encore se manifester un syncrétisme entre la religion ancestrale et la religion du Prophète. A chaque occasion, les comoriens tentent toujours de maintenir des liens permanents entre les vivants et les morts. A travers leur cycle de vie ainsi qu'à chaque manifestation ou cérémonie propitiatoire organisée par la famille, les morts sont toujours associés aux sollicitudes des vœux du commun des mortels auprès de Dieu (Allah) le tout puissant.

¹⁹³ Cette tradition du jeu de la corde que les Britanniques nomment « tug of war » est largement répandue dans le monde.

¹⁹⁴ L. Aujas, « Notes historiques et ethnologies sur les Comores », in Bulletin de l'académie malgache, Tananarive, t. X, 1911, p. 183-200.

¹⁹⁵ Boina Mlanaoindrou, la révolution d'Ali Soilihi et ses répercussions sur la société comorienne, mémoire de maîtrise d'histoire, université Paris 7, 1993, pp. 25-26.

¹⁹⁶ Boina Mlanaoindrou, Ibid.

Toibibou nous montre aussi que pour lutter contre la sécheresse dans la région de Hamahamet (voir photo carte de la Grande Comore), sa ville natale organise ce genre de rituel mais cette fois-ci, il ne s'agit pas d'un culte aux ancêtres, mais en se référant au Coran :

« Le rite traditionnel le plus ancien en la matière est celui organisé et célébré par Djibaba Hamdi, fils de fundi Hamdi, un devin (mwalimu) de renom à Mbéni. Ce rite consiste en une procession regroupant quelques élèves des écoles coraniques et se déroulant après la prière du coucher du soleil, maghrib. En général, le cortège part de la place publique (bangwe) en entonnant des chants religieux (qasida) rythmés par les sons des tambourins (tari) et fait le tour de la ville en visitant les citernes et le cimetière des masharifu (là où sont enterrés les descendants du Prophète). A la fin de la cérémonie, l'officiant fait des invocations ; et la bouche ainsi remplie de vœux, souffle sur de l'eau versée aussitôt dans une citerne. Souvent, simple coïncidence ou pas, la pluie tombe le soir même ». (Ibid)

Une autre façon toujours à Mbéni de souhaiter ou d'implorer à Dieu de faire tomber la pluie est organisée actuellement, en célébrant le *maoulid* :

« Depuis quelques années, le rituel mis en jeu à Mbéni pour demander la pluie est la célébration de maulid qui se déroule généralement à l'aube. Le cortège part de la place publique et fait le tour de la ville en traversant les principales rues et en entonnant le maulid. La cérémonie est scellée par des invocations et des prières pour demander la pluie à Dieu ». (Ibid)

Cette fois-ci, l'auteur parle d'une prière, en cas d'une sécheresse prolongée, recommandée par l'islam intitulée : « *Salat al-istiskâ* » pour implorer Dieu de faire tomber la pluie. Selon lui, c'était un rite païen, remontant à la haute antiquité arabe et que l'islam primitif a toutefois conservé en raison de sa grande popularité pour éviter que les fidèles n'envisagent plus un retour à l'époque de « l'ignorance antéislamique¹⁹⁷ » c'est à dire de la *Djahiliyya*.

Vue la complexité de cette prière, que le Prophète Mohammad (*swallah lwoihuanlaihiwasallam*), de son vivant, avait dirigé ainsi que son deuxième successeur le Calife Omar Ibn Al Khattab (632-634), les comoriens n'arrivent pas à la réaliser. Car les conditions à remplir pour que cette prière soit valable et atteindre l'objectif visé, sont très strictes et très dures notamment : que la paix règne sincèrement, se faire pardonner les uns des autres, restituer tous les biens volés à leurs propriétaires. C'est une mission pratiquement impossible à réaliser tant au village que dans l'archipel tout entier, face à l'opinion publique comorienne hypocrite.

« En réalité, en cas de sécheresse prolongée, l'islam recommande de procéder à une prière appelée salat al-istiskâ pour implorer Dieu de faire tomber la pluie. A l'origine, c'est un rite païen qui remonte à la haute antiquité arabe. En revanche, l'islam primitif l'a conservé dans ses pratiques en raison de sa grande popularité mais surtout pour empêcher les fidèles de succomber à la tentation du retour à la Djahiliyya (ignorance antéislamique). Le prophète Muhammad aurait, de son vivant, dirigé cette prière ainsi que son deuxième successeur Omar ibn al Khattab (632-634). Selon la tradition islamique, les conditions à remplir pour que cette prière soit valable sont strictes et très dures. Les fidèles doivent se pardonner les uns les autres, restituer tout objet volé à son propriétaire... Ces conditions, pratiquement impossibles à réunir selon l'opinion publique comorienne, empêchent la célébration de cette prière dans l'archipel ». (Ibid)

4.5.1. Mhatseà Ouani : rite pour faire tomber la pluie

A Ouani, quand la sécheresse sévit, les « *walimu* » ont recours à ce rite qui s'organise une nuit de pleine lune. J'ai participé une fois à ce rituel, fin novembre 1968. Je rapporte ici le témoignage de Abdou Abdillahi Omar Soilihi qui raconte comment le rite « *Muhatse* » "faire tomber la pluie" s'organise à Ouani quand la sécheresse sévit et que les nouveaux plants meurent (riz de montagne, les maniocs, arachides, maïs) les *mwalimuet* les *Fundi* s'organisent en chacun de leur côté en

¹⁹⁷ T. Fahd, « *Istiskâ* », in *Encyclopédie de l'islam*, Tome IV, p. 282-283 cité par l'auteur.

consultant les astres (la géomancie- le *Skily* ou *Skidy*) et voir le jour faste pour organiser le *Mhatse* ou *Muhatse* », «le rite pour faire tomber la pluie.

« Drehuka kal'aswili hoho, haliyangu, niwonao na hali nawona, huka amba vuka wakati risitsaha rivure halini Muhatse¹⁹⁸ haimwa ntsahakavu delijuwa amba lireme harimwa intsi ata wanadamu; Mkabala waizi ndrima kazisikiri. Wadjadre wa aswili wakavani minhumu wantru wa Kilingeni nahunu Bwedjani. Wadjadre wawo waka na drimazawo wakozi fanya. Wakopara wakopara wakati wambiyana amba vani rapara vani, lazima rivure M'Hatse.

Waendre mpaharoni wlo kwantra ingwe yawo, waishushu vani, waishishi monimwa muj. Yakojo hintsiwa ata yahipara maharibiju, wandru wairana, washemeledja.wantru waja vavo.

Muhatse wuja wusikwa na wanadamu huvurwa. Ne de huka amba wakati wacosikwa, y baâdhwi yakoka hunu, baândhwi ya hunu waja wavuru halini.

Nitsojuwa niimbe na Muhatse? »

Ceci dit, jadis, me concernant , ce que je vois et ce que j'ai vu, certes il y avait un moment que nous voulons organiser comme ça le rite pour faire tomber la pluie pendant la sécheresse à cause du soleil qui a frappé le pays jusqu'à ce que les humains, concernant les cultures qui ne réussissent pas. Les parents qui, jadis, étaient là notamment ceux du quartier Kilingeni et Bwedjani. Ces parents-là labouraient. Il arrivait un moment où ils se sont dits que là où nous sommes maintenant, inévitablement, procéder au rituel pour faire tomber la pluie.

Ils sont partis en forêt pour aller couper leur liane, Ils l'ont ramenée ici, et l'ont déposée en ville. On l'a laissée là et au coucher du soleil, on fait venir les gens, On les annonçait en criant. Les gens sont venus là. Les gens tenaient la liane en tirant. Si seulement quand on l'a tenue, certains sont ci, certains sont de ce côté-là en tirant comme ça.

Est-ce que je pourrais réciter le chant du rituel ? »

¹⁹⁸ Mhatse (cl.3) Jeu où deux équipes tirent sur une corde. L'équipe gagnante est censée apporter la bénédiction dans son camp.(Voir A. Chamanga 1992 : 143)

Wakojo hintsi waimbiya "Mdandra", waziniya Ils posaient par terre la liane et chantaient le « Mdandra ». *Ata waihisa « Mdandra » wuwo,* mdandra (les chants du rituel), en dansant le *waja wambiyana : Wako andrisa rabuzi harimwa* mdandra (« la danse des esprits »). Quand ils « Mdandra » wuwo...(Asi yimba...) avaient fini de danser...(Il chante...)

Mdandra na mawule

Le mdandra, maître

Sahe ! Mdandra na mawule

Vénérable ! Le mdandra, maître (2 fois)

Ntsazi¹⁹⁹zantrundra

Le plat avec des graines 3 fois)

Ntsazi zantrundra

Le plat avec des graines (5 fois)

Mawulana Ali msada

De l'aide seigneur Ali (3 fois)

Wubambwa, wusikwa, y baâdhwi ya hunu wasivura hunu, na Ouani wasivura hunu.

On l'a tenue, on l'a saisie, certains sont ici et tirent de ce côté, ceux-là tirent de l'autre côté.

Mashindrano...Wavuru, wavuru, wavuru, wavuru

C'est la compétition...Ils tirent, tirent, tirent,

ata kila kilamuntru astsaha amshindre mnyawe

tirent jusqu'à ce que chacun voulait battre

taaaaaa !!!! Wakojo baki. Wakati wuja

l'autre taaaaaa !!!! ça reste là. Quelquefois ça

wurumbuha. Wakati wako paruhana amba

se casse. Il arrive un moment où, si ça se casse,

wahirumbuwa, yakofungwa, wuregezewa vavo.

on la nouait, on la remet à sa place.

Navurwa.... Y baâdhwi isivura hunu, baâdhwi

Tirons...Certains tirent par ici, certains tirent par

isivura hunu ata...Wandrawu lemedje wasitsaha

là jusqu'à ce que...Les plus forts voulaient que

kula muntru aishishe mtsangani hoho. Wabaki

chacun tire pour la faire descendre vers la mer

wahanyuliyana... wahanyuliyana...

là-bas. Le reste tirent avec force... tire avec

wahanyuliyana... wahanyuliyana ata yiwakien

force...tire avec force jusqu'à ce qu'il s'avère

huka amba vanikamwe wantru wavuru ata....

qu'actuellement les gens avaient tiré

vwa yintrini ? vuja vushuku trani ya vuwa na

longtemps.... Y avait quoi ? Une pluie diluvienne

wawo, « wakontinuer ».

tomba mais eux, ils ont continué.

Harimwa m'vuriyo ile, yivuwa inye ata nawawo, wanayo majinivavo ata.... !!! Wahilemewa wakojobaki wazini "Mdandra". Wawo, wako handrisa :

Concernant ce tirage-là, la pluie tombait tellement mais eux, ils l'ont (ils tenaient toujours cette liane malgré l'arrivée de cette pluie tant attendue) dans cette mare jusqu'à... !!! Quand ils sont fatigués, ils restent là à danser le mdandra ; la pluie tombait tellement mais eux, ils l'ont (ils tenaient toujours cette liane malgré l'arrivée de cette pluie tant attendue) dans cette mare jusqu'à... !!! Quand ils sont fatigués, ils restent là à danser le mdandra. Eux, ils commençaient ainsi ...

Melé²⁰⁰yaliwa he !!!

Le paddy (riz) a été mangé he !!!

Mele yaliwa Jimlime !!!

Le paddy a été mangé à Jimilime !!! (3 fois)

Ntsazi zantrundra

Le plat avec des graines (3 fois)

¹⁹⁹ (-) Plat en bois (A. Chamanga 1992 : 169)

²⁰⁰ Melé (cl.6) Paddy, riz (plante). (Voir A. Chamanga 1992 : 142)

Mawulana Ali msada

De l'aide seigneur Ali (3 fois)

Wuja wungiwa tsena...

Ils ont repris à nouveau²⁰¹

Mawulana Ali msada

De l'aide seigneur Ali (3 fois) (refrain 5 minutes)

Bamba !!! Bamba !!!

Toucher !!! Toucher !!! (4 fois)

Wahikiya amba "Bamba", vavo, wusiringwa montsi wahi hanyuliyana. Vavo, ata...wulimbwa, ata... Wantru mama waja wangiya moni vavo. Walipare, wusikwa na Wantrumama. Vavo, iyo taharaki dre iliyo. Wantrumama kawaskiri. Wasikidjiwe Bwedjani na wale, wastsaha waishidje hunu. Na li ...lilo lingiya. Na wuvahano dre shilindroni. Wandrisa Shilindroni. Iyo vahano ikawo, amba... Shilindroni shatru shisho aswili wadjadre wa Kilingeni,

Quand tu entends ça " Bamba" « Touchez », là, ils la prennent par terre en tirant avec force. Là, jusqu'à ce que la liane soit très raide, en ce moment-là...les femmes sont venues s'introduire là (dans le jeu). Elles l'ont eu, tenue par les femmes (les femmes tenaient fort la liane/elles ne lâchent pas la liane). A ce moment-là, c'est l'excitation qui bat son plein. Les femmes n'acceptent pas. Elles tenaient fort du côté de Bwedjani²⁰² et les autres, veulent la ramener ici (vers le levant). Et ... Celle-là arriva. Et l'endroit c'est *Shilindroni*²⁰³. Ils ont commencé à *Shilindroni*. Cet endroit-là, un lieu où... notre place publique (*shilindroni*), celle-là jadis les parents de Kilingeni²⁰⁴,

wawo dre waka na mamlaka wa zintrongo zizo. Safeke, vuka na baâdhwi ya wantru wa Bwedjani, wadjade wawo, tsena waka moni mwa Mhatse. Iyo wakojo kentsi wavuru Mhatse wawo. Ata wahilemewa na huvura vavo, ata... ha basi, narilishé. Waja walishij; waja walishi vawo. Waja vawo, kila muntru angiya dragonihahe

c'est eux qui avaient le privilège d'organiser ces choses-là (le rite pour faire tomber la pluie). Ceci-dit, il y avait une certaine personne de Bwedjani (« les nobles »), ces parents-là, encore prenaient part à la « danse des esprits » pour faire tomber la pluie. Ils venaient s'asseoir là en prenant part à leur rituel. Quand ils sont fatigués de tirer (la liane), et...assez, on arrête. Ils ont abandonné (c'est la fin du rituel), ils sont venus abandonner eux-aussi. Ils y sont là, chacun rentre chez lui.

²⁰¹ A tirer la liane en chantant

²⁰² Bwedjani : quartier face au couchant (qui s'étant vers l'ouest)

²⁰³ Shilindro (zi-) Attroupement, lieu de rassemblement, de rendez-vous. (Voir A. Chamanga 1992 : 132).
Shilindroni : place publique des gens de Kilingeni

²⁰⁴ Kilingeni ou Klingeni : quartier de Ouani où résidaient les familles Beja et Kombo considéré comme quartier de « *Wamatsaha* »

Drehuka amba, vuka wantru "ma volontaire". Ceci-dit, il y avait des gens volontaires. Des "Mavolontera" amba lewo lazimu, vva volontaires pour que s'il y a la sécheresse au sein tsahakavu moni mwa wumuji; lazima vulawe du village, impérativement des jeunes gens assez wana mashababi wendja swiha waheye paharoni robustes (en bonne santé) quittent (le village), wendre wakantra wu mungwe. Wu gogorolwa montent en forêt pour aller couper la liane (qui va être utilisée pour le rituel). On la trainait pour wushuke hari mwa wumuji. la faire descendre au village.

Wunu, wakoka tsaba moja. Wakatiwuwo, wu Celle-ci, forme une seule (c'est unique). En ce mungwe wuka mtronga....Kavakoka amba wunu temps-là, les lianes étaient très grosses....Il n'y wukutswa. Wakoka ntro mundra. "Apepouré" avait pas une liane tressée (c'est-à-dire que les metra zapara, metra thalathini hale; amba wuwo lianes étaient assez grosses et on n'avait besoin kayakongiya nkoleya. Vahano fundro vahano. de la doubler en les tressant). C'était assez long. A Welewa...Wahendro kwantrwa hule, peu près ça atteindra trente mètres avant ; et wakohanyulwa wulawa hule; wuja wuhintsiwa celle-là pas d'achoppement. Des nœuds ici là. As-tu compris...Quand on est allé la couper là-bas, on harimwa wumuji hunu. Safeke, kayaka na fundro. la secouait pour la dégager de là, on l'avait déposée au village ici. Ça a fait qu'il n'y avait pas des nœuds

Kawako pishiwa shintru be waka mavolenteri...On ne leurs prépare pas à manger, car ils étaient des volontaires.

Mavolonyeri Hein! Wasitsaha y..., mkabala wazi Des volontaires Hein! Ils voulaient quoi..., taâbu zni ziliyo amba ziwataâbishao hari mwa concernant les problèmes qui y sévissent en les wumuji....Zindrima zawo. Piya zintrongo zawo faisant souffrir au sein du village....leur labour. lewo risivura "Mhatse". Safeke, wahikiya amba Toute leur affaire, aujourd'hui on organise le lewo risiwura "Mhatse" hari mwa wumuji wa rituel pour faire venir la pluie. Ça a fait que, Ouani, lewo piya wanadamu wako juwa. Ka quand ils entendaient qu'on organise aujourd'hui vwaka amba dre wuvi awu dre wuvi. Watsokawo le rituel pour faire tomber la pluie au village de wonsi wawapara vavo, akongiya harimwa ingwe Ouani (à Ouani), aujourd'hui, toute la population iyo. Wantru wavuru... y savait. Il n'y avait ni un tel ou un tel sans être informé. N'importe qui qu'on rencontrait là, prenait part pour tirer cette liane. Les gens tiraient...

Chaque localité a ses propres rites. A Mro-Maji (litt. rivière-l'eau = rivière pérenne), la population organise un rituel intitulé « Wutamaduni ». Il s'agit de la danse des esprits qui commence au village, puis dans la grotte de *Hamampundru*, puis retour au village.

4.5.2. Le Muguru à Mayotte: Rôle et origine²⁰⁵

On appelle de ce nom une coutume très ancienne qui a pour but de mettre un terme à une sécheresse trop prolongée lorsque l'absence de pluies peut, endommageant les cultures et causer la famine ». (Allibert 1990-91 :211) Si la mousson de décembre n'est pas encore arrivée et que la population constate l'approche de la sécheresse, elle se consulte entre eux, cherche à connaître la cause de l'absence de pluies et va solliciter l'aide des tradipraticiens (mwalimu). Cette dernière consulte à son tour les astres (sikidy) « Hu buwa bawo » et conseille les habitants à faire le rite de

²⁰⁵ Par Claude ALLIBERT, Centre d'études et de recherches sur l'océan Indien occidental, INALCO, Paris. APOI XII, 1990-1991 : 211-220 in Dossier Mayotte (Annuaire des Pays de l'Océan Indien 1990-1991, vol 12 (1p.1/2), pp.211-220) Cat.inist.fr/?aModele=afficheN&cpsid=4298636

« *Muguru/Mougourou* » implorant aux ancêtres de faire tomber la pluie afin d'éviter une longue sécheresse qui pourra détruire les cultures et engendrer la famine.

« Si, en décembre par exemple, le régime des pluies de l'hivernage ne s'est pas encore établi, les habitants, après s'être consultés entre eux, vont solliciter l'avis d'un tradipraticien. Celui-ci, moyennant des honoraires convenables, indique le remède à cet état de choses. Il conseille entre autres de faire le « mougourou ».

Le « *Mougourou* » n'est autre qu'un jeu du tir à la corde, une version du mihatse décrit à Anjouan : *« Une grosse liane doit être coupée dans la forêt. On la laisse tremper dans une rivière pendant trois jours. Les habitants intéressés se réunissent alors dans leur village au jour et à l'heure fixés par le « moilimou » (tradipraticien) et procèdent à la cérémonie décrite ci-après :*

Les enfants et les femmes tiennent ensemble un bout de la liane ; les hommes s'attellent à l'autre bout. Chaque parti tire avec force, de chaque côté, la liane. On se traîne, on se roule, sans lâcher le bout. On prend ainsi du champ dans un sens ou dans l'autre. Le « moilimou » et les vieillards suivent le cortège en chantant avec la foule ». (Ibid)

Les participants supplient, et demandent aux ancêtres de les pardonner s'ils ont commis des fautes. Les ancêtres ne doivent pas les abandonner, ne doivent pas les faire souffrir de la sécheresse. Ils les implorent leur pitié.

« Le chant consiste à une invocation aux ancêtres. Les assistants implorent leur pardon, les prient d'oublier les discordes qui agite les hommes – discordes que les morts peuvent reprocher aux vivants en toutes autres circonstances, mais dont il ne faut pas leur faire un crime, en ce moment où ils vont souffrir de la sécheresse. Peut-être un de leurs ancêtres est-il mécontent ? Mais quelque fois le motif de sa colère, ils le supplient d'avoir pitié d'eux ».(Ibid)

Relevons quelques passages de ces chants : *« O ancêtres, dit le chant, votre vie est passée. Songez que nous sommes vos enfants, que votre sang coule en nos vaines. Ne nous faites pas souffrir. Reposez-vous tranquillement. Mais n'abandonnez pas les vivants. Sans la bienfaisante pluie, nous serons desséchés et nous finiront par nous fendre comme des cocos exposés au soleil.*

Cependant nous suivons les exemples que vous nous avez donnés. Vous travaillez la terre, quand vous étiez en vie. Nous faisons de même, par respect des traditions

Et par amour pour vous. Nous ne mangeons pas les anguilles d'eau douce qui sont les gardiennes de l'eau. Nous vous obéissons. Pourquoi donc nous faire manquer de pluies, et ainsi nous causer tant de souffrance. Est-elle donc ainsi la justice sur terre que malgré notre obéissance, nous ne puissions recueillir que punitions ». (Ibid)

Les implorations aux ancêtres continuent parfois par des reproches et des suppliques. Le « *mwalimu* » maître de la cérémonie dirige le cortège et rappelle les cantiques. Parmi les participants, quelques-uns, à tour de rôle, natifs du village chantent et les autres reprennent en chœur la prière : *« [...] A tour de rôle, chaque homme, natif du village où se faisait la cérémonie, et de race libre, honorable, chante cette prière que répètent en chœur les « lutteurs du Mougourou ».*

Le « *moilimou* » dirige le cortège en appuyant les vœux des habitants. A un moment donné, tout le monde s'assoit par terre, en cercle autour du tradipraticien. Debout, celui-ci fait une invocation aux ancêtres. Il rappelle les prières chantées il n'y a qu'un instant, et demande pour les assistants une semaine ou un mois de pluies.

Tous alors crient : *« Venez, venez, ô pluie, par la grâce de nos ancêtres. Nous ferons des offrandes pour vous remercier ».* (Ibid)

Dans le « *Muguru* », il y a une part réservée uniquement aux âmes des ancêtres. Un animal, toujours, choisi par le « *mwalimu* » sera consommé par les habitants : *« Un bœuf ou un cabri, taché de blanc, est désigné par le « moilimou » et immolé. La viande débitée en menus morceaux est*

déposée sur des feuilles de bananier et offerte aux âmes des ancêtres. Personne des vivants ne devra y toucher. Quelquefois aussi, on n'immole pas l'animal ; on le remet en liberté et il se perd dans la brousse où il devient sauvage.

D'autres bœufs ou cabris à tache, également choisis par le « moilimou », sont abattus et mangés par les habitants ». (Ibid)

« Au moment de rentrer au village, le « moilimou » désigne un assistant – notable de préférence – natif du pays. On l'attache avec une chaîne en argent, les mains derrière le dos ; chacun fait semblant de le frapper. Puis on l'abandonne sur place et tout le monde s'éloigne.

Le sens de ces gestes s'explique par l'espoir qu'ont les habitants que les esprits des morts s'apitoieront plus aisément en voyant souffrir un de leurs propres descendants. Ils croient que leurs prières seront exaucées – sans retard – les ancêtres ne pouvant pas laisser garrotter plus longtemps leur petit-fils ou leur arrière-petit-fils.

A Ngazidja, où se fait aussi ce rituel, il s'agit souvent d'un *sharif*, descendant du Prophète, car on dit que ce dernier va intervenir pour lui son parent.

La personne attachée pousse des cris pitoyables : elle pleure et gémit. Si dans sa douleur, évidemment feinte, elle laisse couler ses larmes à terre, on pense alors que les ancêtres seront avertis plus vite – par le simple contact des pleurs avec le sol, ils se préoccuperont, semble-t-il, de la situation de la victime et feront tomber la pluie pour la délivrer de ses souffrances.

Heureusement, les habitants ne prolongent pas, outre mesure, cette petite comédie. Le tradipraticien envoie, quelques instants après, quelqu'un pour détacher le pénitent.

On le ramène ensuite triomphalement au village. La cérémonie est terminée ». (Ibid : 220)

4.6. Le Mdandra de Mro-Maji²⁰⁶

Ce village situé à un kilomètre à peu près de Bambao Mtsanga organise chaque année la danse des esprits mdandradans la grotte de *Hamampundru*, un lieu sacré « *ziara* ».

4.6.1. L'historique et position géographique du village

La disparition du sultanat avec l'abdication du dernier sultan en 1909, avait facilité à Anjouan l'accaparement des terres des indigènes par les colons. Pierre Verin l'avait bien souligné « [...] le dépeçage foncier de l'île s'accéléra... Même les terrains attribués aux esclaves affranchis... étaient compris dans la vente. Les villageois dépossédés devenaient une réserve de mains d'œuvre pour la Société ». (Verin P. 1994 : 117) Ahmed Ali technicien planteur de la Société Bambao Tropikal S.A, spécialiste des plantes à parfum, nous donne quelques précisions : « Selon une carte²⁰⁷ datant de 1924 dressée par un topographe malgache, le village de Mro-Maji n'existait pas encore. C'est probablement vers 1935 que des populations venant des Koni se sont installées pour fonder le village. Précision : au départ, à cet endroit il y avait une cocoteraie et à l'époque du directeur Hébert, un certain Soidridine Ben Said Mansoib, alors chef des domaines, a donné l'autorisation aux ouvriers de la Société Bambao de s'y installer. But de la manœuvre : avoir à proximité de l'usine toute la main d'œuvre nécessaire pour le traitement du sisal et les labours ». Le village de Mro-Maji est perché sur le flanc de la montagne de *Habakari* à 100 mètres d'altitude à peu près, formant un petit plateau en pente douce et un ravin à l'ouest où coule une rivière pérenne qui traverse le village. La partie ouest du village, est constituée de gros rochers basaltiques, très abrupts, aux formes arrondies entre

²⁰⁶ Mro maji, « rivière eau », c'est-à-dire qui a toujours de l'eau, est le nom d'une rivière au débit abondant appelée *Tratringa* sur les cartes et par les Européens. C'est aussi le nom d'un village.

²⁰⁷ Nous n'avons pas pu imprimer la carte topographique faute de matériel

lesquels les passages répétés des habitants ont tracé des sentiers. Au sud, pendant la saison pluvieuse, la terre est charriée par les eaux de pluies et s'accumule six cent mètres plus bas sur les terrains des gens de Bambao. Etant trop exposé au vent, le premier village constitué des maisons en pisé, sauf la mosquée, fut détruit par le cyclone du 22 décembre 1950.



Photo145: Rivière pérenne de Mro-Maji (d'où le nom de Mro-Maji), Rivière qui ne tarie jamais. C'est à ce niveau-là que la Société Bambao a planté leurs captages pour alimenter leurs alambics. C'est le sentier qui mène vers la grotte de Hamampundru, un ziara(lieu sacré) en montagne.

Source : Bourhane Abderemane – Photo prise en 1995

Le nouveau village fut construit, un peu plus bas, sur un plateau à trois cent mètres de l'ancien village où subsiste une mosquée délabrée, rongée par les intempéries et qui témoigne de l'occupation ancienne du lieu. Cette mosquée servait aussi de *ziara*(un lieu sacré). En la visitant, nous avons trouvé à côté de la niche des morceaux de tiges d'encens, de la cendre et quelques morceaux de charbon de bois. Les quelques maisons en dur s'imposaient au milieu des maisons en pisé et une route bitumée reliait la ville de Bambao-la-mtsanga à Mro-Maji

Nous rapportons ici ce que disait le vieux chef du village Attoumani Madahowa concernant la création de ce village:

« [...] Vavo rakolaua Koni de rakoshuka hunu rijo fanya hazi. Urumwa wa mufarantsa... Wakati kwamba ne Mue-zi-Mungu aja akorafu na wendro, wahuhendra uahuheya nahushuka de yaja yatsongesa wudhwamana watru de « Mshe Wubera » mzungu m'farantsa... aja ariri atsaha baâdhwi ya wantru...hein ! aja arihinsi vani. Vanikamue rakinti vani. Vo aja arihinsi vani, waye ariringe amba wasi wadjeni. Akorilisa na hurinosa na hurivindza ata muda wa maha miraru... ne rahiringeledza zatru wanatrongo. Aja arihinsi makawo vanu. Isa, aja aribuliya naintsi amba mpaharoni hule wami tsijua amba wuwo de Mshe Wubera. [En parlant de Hébert] Wami tsijua amba wanyu wakoni. Majimbi yanyu na yamarindri yaâni mlime shtsahani. Shtsahani de wuju hule. Wewuju hunu de mihogo yanyu nazintsuzi. Aja arinamuliya namna iyo... Rikinti...ata hupara avasavani... Yamaesha...Yamaesha ya... yaka madziro be Mwe-zi-Mungu aja ayafanya mangu. Ivo ilio amba kwamba rija rakentsi vani ». (Annexe -3-O)

Traduction : « Là nous venons de Koni²⁰⁸ et nous descendons ici pour travailler. C'est l'esclavage français...Quand Dieu nous a délivré de ces va et vient, en escaladant [la montagne] et en descendant ici ; cela a poussé notre responsable « Mshe Wubera » (Monsieur Hébert) un français, blanc ...Il était

²⁰⁸ Les deux villages de Koni (Koni Ngani et Koni Djodjo) sont très enclavés à 678m d'altitude au niveau du massif central.

venu nous appeler, il a voulu certaines personnes (des représentants)... Hein ! Il nous a réunis ici. Ici même, sur cette terre, là où nous sommes assis. Celui qui nous a installés ici, nous a considérés comme étant des étrangers. Il nous donnait à manger, à boire, à vêtir pendant trois ans...Et nous organisons notre vie. Il nous a installés définitivement ici. En plus, il est venu nous fournir une terre dans la forêt là-bas, si on parle de cette forêt, je comprends bien qu'il s'agit de Monsieur Hébert. [En parlant de Hébert] Je sais que vous êtes des Koniens. Vous pouvez cultiver vos bananiers et vos taros dans la brousse. La brousse (ou la forêt), c'est la haut [sur la montagne]. Là où il n'y a pas d'herbes, vous allez planter vos maniocs et les ambrevade. Il nous a recommandé de faire comme ça...Nous nous sommes installés ici jusqu'à maintenant... La vie...la vie...était très difficile, mais Dieu l'a rendu si facile. C'est parce que nous sommes venus rester ici »

Un vieillard de quatre-vingt ans à peu près, natif de Bambao m'avait informé en Août 2005 qu'il y avait aussi des descendants d'esclaves (*Makua*). Certaines populations de Bambao qui, dépossédées de leurs terres, sont parties s'installer à Mro-Maji. La société avait tout pris. Tu sais disait le vieux, Bambao est un village de « *Wazindzi* », « *Makua* », des esclaves, beaucoup d'esclaves « *Warumwa* » venant d'Afrique « *Mrima* » depuis le temps de *MfalumeMawana*. Ils habitaient ici dans cette ville. Mais maintenant on n'en parle plus ; tout a changé. Beaucoup de gens des autres localités sont venus se marier ici à Bambao et à Mro-Maji. Moi-même j'ai des enfants là-bas...Tous les enfants ou descendants de ces esclaves se sont intégrés. Je connais beaucoup de gens dépossédés de leurs terres et qui sont partis s'installer dans les autres îles surtout à Mohéli et à Mayotte pour refaire leur vie là-bas...

Les Koni ont été considérés par certains auteurs comme descendant des Austronésiens, et faisant partie des premiers autochtones de l'île. Connus localement sous le nom de *Wamatsaha*, les Européens les ont aussi appelés *Bushmen*. Repiquet 1909). Allibert explique : Le mot « *Bushmen* ²⁰⁹...s'appuie sur le mot *bushi* (ou *buki*), terme bantou pour nommer les Malgaches et apparu la première fois chez al-Idrisi ²¹⁰. [...] il ne fait pas de doute que les *Bushmen* de Repiquet ne sont pas des Africains de type *Boschiman* mais des Malgaches ». [...] le mot, *wamatsaha* est un autre terme local pour désigner les populations de la campagne ²¹¹ ». (Allibert C. 2000 : 53).

Quand le village a été détruit par le cyclone, les villageois ont abandonné l'emplacement. Ils se sont installés un peu plus bas. Le chef du village nous donne les raisons de cet abandon : « *La raison pour laquelle nous sommes descendus un peu plus bas, la raison, c'est parce que le blanc, monsieur Hébert, est venu mettre des bornages (délimiter le terrain)...pour le village. Il est venu mettre des bornes...Il y a un canal qui fait couler l'eau jusqu'en bas, bien entendu...quant à nous, nous constatons que nous devons avoir l'essentiel pour la vie quotidienne. Nous aurons nos enfants ici... Bien entendu...nos enfants vont prospérer, voilà pourquoi nous sommes descendus plus bas. Nous avons eu cette idée, dès le début... ».*

« *Imaâna ratralia untsini, maâna, de huka amba mzungu mshe Ubera [Hébert] wayé aka aja aritriliya kura...ya umuji. Aka aja atria kura...Vwa kanale ushukidzao maji untsini hule, ehen...wasi vatru, risona amba risitsaha ntrongo zilio amba kwamba uzo za maesha. Ritsoja ridze wana* En ce qui concerne le site sacré de Hamampundru, voici sa réaction : « Nous étions chez nous là-bas à Koni, mais ces lieux sacrés étaient déjà là, dès le début. Et il y avait des gens qui quittaient Koni là-bas avec nous pour venir...pour venir dans ce lieu sacré. C'est le plus

²⁰⁹ Note 149 :53 « Le terme *bushmen* vient de hollandais *boshjesman*, indigène de l'Afrique du Sud ». *Idem*

²¹⁰ « A proximité de cette île du *Jâvaga* se trouve également l'île *Kûmur*. Ses habitants sont noirs de peau et se nomment *al-bûmiyyin* (ou *al-bûqiyîn*). [...] Entre cette île et la côte des *Zeng*, il y a une traversée d'un jour et une nuit [...] » (Idrisi 1984) voir Vire F. (1984) cité Par Allibert C.(2000 :53).

²¹¹ Note 151 :53 « *Sacleux* (in *Ahmed Chamanga 1979 :179*) donne « brousse, hallier » pour *matsaha*. *Richardson (1885 :536)* donne *Saha* en malgache pour « campagne ». En dépit de la ressemblance des deux mots, la filiation ne peut être affirmée ». *Idem*

watru vani...ehen!...Wana watru watsorandra de célebre lieu sacré...de cette région...ce lieu sacré
ratralia untsini. Ifikira iyo ija iriva nyagu de Hamampundru »
mwandro... ».

« Rika hatru Koni hoho ne iziara zizo kamwe uzo za mwandro. Amba vwa wantru rakolawa Koni hoho
rahija...rahija harmwa iziara iyo. Iyo dre iziara nkuu...ya irejion ini...iziara ya Hamampundru... ».

A Mro-Maji, à cause de sa rivière pérenne, la Société a réalisé un captage pour alimenter l'usine ainsi que les habitations. Actuellement cette installation vétuste est toujours utilisée par la Société surtout pour la distillation d'ylang. L'eau arrive dans un château d'eau par le biais d'un petit caniveau en pente.

4.6.2. La danse des esprits « le Mdandra » à Mro-Maji, et dans la grotte de Hamampundru

Aux Comores, il y a plusieurs sortes de « *ngoma* » (la danse). On distingue les « *ngoma za harus* », les différentes manifestations qui ont eu lieu pendant les festivités des mariages, les *twarab*, organisé par les clubs, le « *garasisi* » imitation des exercices militaires britanniques organisés à Bambao, les « *ngoma za madjinni* » (*ngoma* des djinns, des esprits). Le *ngoma*, instrument fondamental qui donne le rythme du chant, est un tambour cylindrique « *Fumba* » et « *Dori* » à deux membranes tendues aux extrémités avec une peau de chèvre (après l'avoir tendue et séchée au soleil). Celui qui nous intéresse, c'est le « *Mdandra* » (la danse des esprits) organisée à Mro-Maji dans la grotte de *Hamampundru* (la maman muette).



Les deux photos 146 et 147 : Montrent le début du rituel « *Mdandra* » (la danse des esprits) au village de Mro-Maji sur la place sacrée « *Shandja* ».

Photo 146 (à gauche) : L'homme qui est au milieu, responsable du rituel, dirige la danse au village. Quand il est en transe, il quitte la scène et laisse la place à son adjoint (bonnet blanc et tricot rose manche longue).

Photo 147 (à droite) : l'homme qui est au milieu, responsable adjoint du rituel, dirige la danse après le départ du responsable vers la grotte de *Hamampundru*.

Source : Bourhane Abderemane – photos prises en 1995

J. C. Hébert a décrit en 1958 ce qui se passe à *Hamampundru*, les habitants pratiquent plusieurs cultes (le rituel de la grotte « le *mudandra* – danse des esprits », le culte des anguilles « *Mhunga* », le culte de *Kokolampo*²¹², le culte de *Wanaïsa*...). Les femmes de Mro-maji – *Hamampundru* célèbrent le rituel dans la grotte en dansant le *Mdandra* ou *Mudandra*,

²¹² " [...] Dans l'Androy (comme ailleurs dans le sud de l'île) il existait depuis au moins le XIXe siècle, un culte de possession chthonien, celui du *kokolampo* (attesté en fait dans la région depuis beaucoup plus longtemps, puisqu'il est mentionné par Flacourt 1661:55-56, réédit. 1995:151). Le *kokolampo* est un esprit de la nature qui

« Les gens de Ouzini ont un jeu appelé mudandra ou m'dandra. C'est une danse rituelle et ancestrale... Jadis, les gens d'Ouzini auraient habité dans des grottes, l'étymologie populaire rapproche le nom du village d'un mot ancien qui signifie « sous terre ». Comme les habitants des villages de Koni... ceux d'Ouzini sont considérés comme les plus typiques des wa-matsaha... Il s'agit de populations retirées dans des lieux refuges, difficiles d'accès... à l'écart des routes. Ce seraient les véritables autochtones, auxquels plusieurs auteurs ont donné le nom de Bushmen...

Comme le Nkoma²¹³ et le Trimba, le Mudandra... est un rite agraire qui consiste en une sorte de prière adressée aux « esprits » pour la bonne venue des cultures. Les esprits gini sont censés être les intermédiaires entre Dieu (Moungou) et les hommes... Lorsque donc est advenue la saison des cultures, les gens du village d'Ouzini se réunissent au ziara de Singani, au lieu-dit M'Ro Jimaoé (« au ruisseau de la ville de pierres ») situé au Nord de la ville... On danse le mudandra, qui est avant tout une danse, une danse des esprits... Les gini reviennent sur terre chez les possédés... parlent une langue ignorée du commun, ... et parfois réclament des sacrifices d'animaux... la danse s'accompagne de chant.

[...] si le rite ancestral était abandonné, les cultures resteraient improductives, le soleil dessécherait les plantes et les récoltes, la pluie ne viendrait point fertiliser le sol, cataclysmes et cyclones s'abattaient sur l'île... et l'incendie allumé par les esprits vengeurs provoquerait leur ruine ». (Hébert J. C. 1960 :114-116).

Mdrandra est une danse des esprits. Hommes et femmes y prennent part. Les femmes chantent et tapent dans leurs mains en suivant la cadence de la musique. Les chants et les rythmes excitent et poussent les possédés vers la transe.

« [...] Les femmes chantent et dansent en rond. Aucun instrument de musique n'est employé. La danse est simple : les femmes en cercle, se tiennent par la main et les balancent. Tout en tournant, elles chantent : ... commençons le m'dandra... car cette danse s'appelle m'dandra ou moudandra... . [...] On danse le mdandra qui est avant tout une danse, une danse des esprits. Chacun entre dans la danse, danseurs et danseuses formant un cercle ; un musicien se tient au centre, le jini reviennent sur terre chez les possédés ; ils se manifestent par une conduite extravagante ou plutôt divagante, parle une langue ignorée du commun, encouragent les danseurs... . [...] la danse s'accompagne de chant ». (Hébert J.C. 1960 :106)

Claude Allibert avance l'idée d'associer le mudandra au modundo en Somali : « Un ... rite agraire, le mudandra, est pratiqué à Ouzini, où la population est censée avoir habité des grottes²¹⁴. Ici encore, il faut associer ce rite au modundo signalé par Grottanelli (1947), qu'il présente comme une fantasia dansée par les ex-esclaves en Somalie le long de la Uebi Scebeli, secteur bajuni, au son d'un

habite des sites naturels, comme les collines, les mares et les grottes. Invisible au regard, les esprits kokolampo sont conceptualisés comme des nains humains; il y a des esprits masculins et féminins qui ont des noms propres... et des caractères individualisés. Ces esprits aiment les objets de couleur noire. Ils rendent malades des personnes qui les provoquent, surtout celles qui souillent leurs sites. Ces gens possédés par des esprits kokolampo... deviennent des médiums qui portent le nom de jiny. Ces médiums peuvent guérir d'autres personnes rendues malades par les esprits de la nature". Sarah Fee, N.J. Gueunier (2003-2004:225-226).

Flacourt De E. (1995:151) note 5 chap.XVII:151 "Tradition islamique, on reconnaîtra les anges de l'Islam (malak). Le second ensemble, les kokolampy, nous semble en revanche sans rapport avec l'Islam. Faut-il les rayacher au rampo, esprit des forêts aux Célèbes? (Andriani et Kruyt, vol.55, 1950, p.53)".

²¹³ Au moment de ce rituel, les femmes ainsi que les hommes dansent le mudandra. Sophie Blanchy, dans son « analyse de l'interview fait par M. A. Chamanga auprès de M. Abdou Toumani Msa, Wani, le 18/8/93 [p.2] nous dit : « le mdandra, hommes et djinns dansent ensemble, les djinns étaient dans la tête des hommes, une danse nommée mdandra... Dandaro désigne en (Ki-Mrima)...une sorte de danse, où les danseurs se balancent tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. C'est bien le Mdandra...[...] le mdandra est dansé par hommes et femmes ensembles, par ceux qui ont un djinn avec eux et qui n'en ont pas... ».

²¹⁴ Note 203 :68 « Il ne s'agit peut-être pas d'habitat mais d'occupation rituelle (ziara) comme on en a connaissance aujourd'hui grâce au ziara de Bazimini ». Allibert C. (2000 :68).

instrument qui est un hautbois²¹⁵. Le mudandra est également pratiqué à l'occasion du trimba, rite effectué le long d'un itinéraire à Anjouan. Le Britannique Orme (15 Août 1754) qui évoque les danses de Hauts²¹⁶ d'Anjouan semble au moins en avoir entendu parler²¹⁷ » (Allibert C. 2000 :68-69).

Allibert montre aussi dans ses analyses que « La zone somalienne bantouphone et l'interface galla-bantu²¹⁸ ont joué un rôle authentique dans l'apport de population à Anjouan, et cela à un temps ancien... »

Avant d'aller dans la grotte, il faut qu'on soit possédé. Ainsi la danse commence d'abord au village sur un espace sacré « *shandja* » bien déterminé à côté de la maison du responsable du rite, l'officiant « *Mbuwa Mlongo* » c'est-à-dire celui qui ouvre la porte. J'en ai parlé en détail dans mon mémoire de DEA que je résume ici.

Lors des interviews, l'enquêteur avait posé la question suivante :

« [...] *Ingoma ini namna ipangwawu... ?* ». C'est-à-dire « [...] Comment prépare-t-on ce jeu (rituel)... ? ».

L'officiant, Baha Ali Boura (Annexe-3-M), nous répond :

« *Wao uhea shitswani vani, apindri inguo yahe, avolua inkemba yahe, angadza lidangadzo lahe aâ ! Ivo ajomuambieni isuku yalazimu mufanye ingoma. Ingoma ini, wasi ujotsaha : ya-marashi, rambu, vovo, tibaku, ntsoha aâ ! Wale walio na mo... rindrawo hule lazima wasi uvinga ntsohole...rivingi isihula rindre ripiha hule, rieleha hule, Riisa. Wenyewe waja wajongadza lidangadzo lao dragoni vani...mdandra* ».

« Préalablement, eux (les esprits) se manifestent dans ma tête (son support), revêt ou endosse son habit, on lui remet son turban, et ils s'amuse, c'est sa fête, n'est-ce pas ! C'est après qu'il nous dira le jour propice où il fallait organiser la fête. Pour cette fête (le rituel), nous allons d'abord chercher : le parfum, le bétel, les noix d'arec, les feuilles sèches de tabac, la chaux, n'est-ce pas ? Ceux qui sont avec...Nous...nous qui allons là-bas, il nous faut apporter du riz..., de la nourriture pour préparer là-bas, servir fête dans cette demeure...La danse des (esprits) le *mdandra* ».

Un rite pouvant être une reproduction symbolique d'un évènement, d'une structure, qui se manifeste dans le temps. Il s'agit d'un rite de protection, du village, de la population et des cultures.

²¹⁵ Note 204 :68 « *Grottanelli (1947) ne veut pas y voir le sombar arabe – que l'on retrouve dans le zumari swahili (Sacleux 1959 :131) -, mais plutôt l'instrument sodina malgache dans lequel il voit un instrument d'origine chinoise. Si le point reste à débattre – pour Sachs (1938 :76), l'instrument malgache est d'origine arabe -, il est un fait que l'instrument semble bien de même origine en Somalie et à Anjouan (voir film Angot 1958)* ». idem

²¹⁶ Note 205:69 « *they were seen with reluctance to take in exchange the solemn rites of the Koran the melancholy of a mosque and the hourly repetition of silent ejaculations were objects of aversion to savages whose temple had hitherto been this summit of a hill and whose prayers were best conveyed by songs which they composed* ». idem

²¹⁷ Note 206 :69 « *Le mois d'août et les mois secs suivant sont en effet les mois des cérémonies de ce type* ». Idem

²¹⁸ Note 208 :69 « *Auquel s'ajoutera la danse de possession mugala qui tient son origine d'une population au contact de cette zone. Prins (1952:88) declare que, chez les Digo, « these spirits (evil spirits) have proper names, often derived, it is said, from those of enemy tribes (e.g. sumali, Mgalla) ». Il ajoute que le koma est l'esprit des morts. Par ailleurs, Voeltzkow (1904 :333) avait signalé l'esprit mzuka aux Comores, que Krapf (1850 :42) et Velten (1903 :333) avaient respectivement rencontré chez les Pokomo et les Makwa* ». Idem

Déroulement du rituel : Vers sept heures du matin, les habitants de Mro-maji, tont investi la place « shandja ». L'orchestre composé de cinq personnes conversent entre-eux en attendant les ordres du responsable du rituel « mbuwa mlongo » « l'ouvreur²¹⁹ » pour commencer à jouer. En même temps, des responsables du rituel se sont réunis à l'intérieur de la case de « l'ouvreur », l'officiant (Mamoha varavara). Il s'agit des responsables des esprits (hommes et femmes), le porteur du lait chargé de le livrer dans une grandealebasse (Ntsuva / Ntsuva yafa), le puiseur d'eau bénite de la grotte et qui fait aussi partie des musiciens et le vieux chef du village. L'entretien reste secret ; rien n'a filtré. Les paillottes s'alignent tout autour de cet espace « shandza ».

Beaucoup de femmes commencent à se grouper à côté de la case tandis que les hommes sont un peu à l'écart.

Vers huit heures du matin, l'ordre a été donné pour commencer le rituel. Disposés en demicercle, deux musiciens occasionnels, un *mkayamba* (instrument local à graines) à la main, rythment les chants. La musique active l'arrivée des esprits invoqués. Ils sont cinq à chanter. Un parmi eux est possédé. Le chef (responsable des esprits) est au milieu et pointe son parapluie noir (symbole des ténèbres, le royaume des esprits) en direction de son second. Il est possédé par l'esprit (le djinn) le plus puissant, propriétaire de la grotte. Avec son parapluie noir à la main, il est le premier à lancer le rituel. Lorsqu'il est en transe, il ouvre son parapluie ; symbole de la royauté et du pouvoir. Cet esprit dominant s'appelle « *Bako Hirizi* » (litt.vieux talisman)le grand esprit protecteur. Selon le vieux chef du village, Attoumani Madahowa, la doublure de cet esprit s'appelle *Ba Malida Mousa* et habiteOuani.

Certaines femmes portent des habits presque en haillon et d'autres en tenue traditionnelle « *gawni ou nkandzu ya shindzuani* ». Les plus âgées, ont les visages couverts de masques blancs²²⁰ « *msindzanu* », pris dans le plateau d'offrande « *patsu* ». Elles accompagnent les musiciens en battant des mains et en reprenant en chœur le refrain pour accélérer la mise en condition. Certaines de ces dames sont elles mêmes des possédées. A la danse de « *mdandra* »(danse des esprits), chacun bouge à sa manière ; en allant en avant et en revenant en arrière. Par exemple : Trois ou quatre pas en avant et trois pas en arrière ou bien deux pas en avant et deux pas en arrière. On les voit aussi parfois exécuter alternativement deux pas à gauche et puis deux pas à droite.

Quand la transe du chef atteint son paroxysme, il quitte le lieu (la scène) et entre dans la case où les responsables avaient déposé les offrandes, sur deux plateaux en cuivre ou en laiton « *patsu* ». Il savouredu bétel « *rambu* » mélangéde noix d'arec « *vovo* » et de la chaux « *shinye sha ntsoha* », en rajoutant aussi des feuilles sèches de tabac « *tibaku* ». D'autres produits sont aussi consommés : miel « *ngizi ya nyoshi* », œufs de poule « *majwai ya nkuhu* », citrons « *ndrimwenye* ». Il y a aussi de lasciure fine de santal « *ka* » et « *msindzanu*²²¹ », de l'huile parfumé²²² « *matra yamanukantro* », du parfum « *marashi* », de l'eau de rose « *mawardi* » et unealebasse remplie du lait de vache «*ntsuva*

²¹⁹Celui qui est responsable du rituel, en même temps gardien du site sacré : l'officiant.

²²⁰Masque blanc : « *msindzanu* » est obtenu en frottant le bois de santal « *shimamba* » sur une pierre de corail aplatie « *bwe la msindzano* » pour avoir une pâte blanche ou associée à des graines de plante pour avoir la couleur jaune. En la séchant, la pâte se transforme en poudre. Chamanga (1992 :151) le définit ainsi : « Pâte ou poudre pour masque facial obtenue par frottement du *ka* ou *shimamba* sur une pierre corallienne. *Ka* : Chamanga 1992 :113) « Bois de santal que les femmes réduisent en pâte très fine pour le maquillage facial. Cette pâte est d'une odeur plus forte et de couleur plus foncée que le *shimamba* ».

²²¹ Pâte ou poudre pour masque facial obtenue par frottement du *ka* (*ka* : Bois de santal que les femmes réduisent en pâte très fine pour le maquillage facial. Cette pâte est d'une odeur plus forte et de couleur plus foncée que le *shimamba*) ou *shimamba* (*shimamba* : Espèce de bois de santal d'odeur moins forte que le *ka*). La pâte de « *ka* » porte le même nom « *ka* ».

²²² Dont la composition reste secrète.

ya dziya la nyombe ». Un parfum d'encens (sous forme de tige « *undi* », en vrac « *wubani* » ou sous forme de boules²²³ « *wuvumba* ») envahit la case.



Photo 148

Photo 149

Deux photos 78 et 79 du Musée : A droite le musée à Anjouan et à gauche au CNDRS Moroni. Les flèches montrent les « *patsu* », récipient en cuivre où on met les bétel « *rambu* » et les noix d'arec « *vovo* ».

Source : photos Bourhane Abderemane – prise d'image le 15/03/2007

A l'intérieur de la case, des vieilles femmes se sont assises sur un vieux canapé de fortune et mâchent du bétel « *rambu* » de la même manière que le chef. Certaines chiquent uniquement du tabac, en reprenant les refrains des chansons, puis enduisent leur visage du masque blanc parfumé. Avant que je puisse entrer, des jeunes femmes m'ont croisé sur le seuil de la porte avec leur masque blanc au visage et foncent tête baissée pour aller danser. Des vieux aussi, assis sur des chaises en bois chiquent le tabac et mâchent le bétel en discutant à voix basse.

L'ouvreur (l'officiant) va asperger la paroi de la grotte de cette sciure de santal « *msindzanu* » et du parfum.

Après le départ du chef, son second, en bonnet et tricot rose, manche longue, prend sa place et invite tout le monde à danser avec frénésie sur un rythme endiablé. Etant en transe, le second responsable danse toujours les mains croisées derrière le dos. Les femmes avec leur masque blanc de sciure de santal au visage, dansent aussi à côté de lui. Certaines sont en transe. Une ou deux perdent l'équilibre et titubent. L'une d'elles balbutie quelques formules magiques, incompréhensibles et un autre reste muet.

En retrait, des femmes non possédées accompagnent toujours les musiciens en battant des mains et en reprenant en chœur le refrain des chants du rituel. A l'arrière-plan, les petits garçons et filles observent les danseurs sans rien dire de peur d'être hanté par les esprits.

Après cette danse provoquant la frénésie et l'extase, les gens vont quitter le village en direction de la montagne vers la grotte de *Hamampundru*.

²²³ De fabrication locale



Photo 150

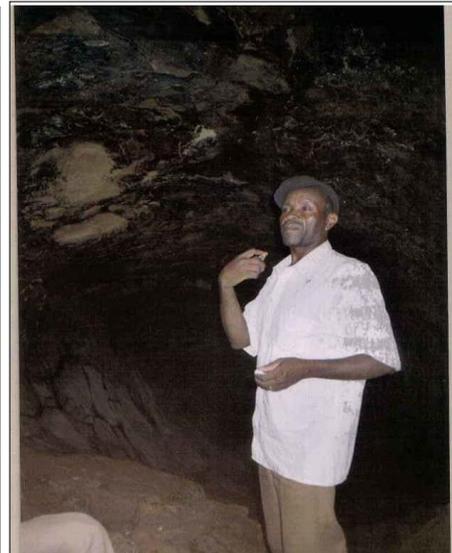


Photo 151

Photo 150 (à gauche): L'homme qui est au milieu est le second chef chargé du rituel. La vieille dame « Koko », un chiromani sur la tête, possède l'esprit Kokolampo.

La photo 151 (à droite) : Montre le jeune officiant aspergeant la paroi de la grotte de cette sciure de santal « *msindzanu* » et du parfum (tache blanche sur la voûte).

Source : Bourhane Abderemane –photo prise en 1995

L'ouvreur ou l'officiant « *mbuwa mlongo* » qui est le détenteur de l'esprit protecteur « **Bako Hirizi** » (*le vieux talisman*), quitte le village en premier avec son adjoint et les deux futurs officiants.

Mais avant de prendre le sentier qui mène vers la montagne, en traversant la rivière et entamer l'escalade de la montagne, l'officiant, une baguette d'encens à la main, est assis sur une énorme pierre au bord du sentier. De par sa position, il semble être le gardien du village. L'officiant est seul. Personne n'a le droit de l'approcher, ni de lui parler. Il parle, gesticule pendant un bon moment. Après il se lève et continue sa route, suivi par son second.

Entre temps, sur la place du rituel « *shandza* », là où se déroule la danse des esprits, le chant et la musique continuent et s'accroissent de plus en plus vite. Les acteurs (danseurs et danseuses) sont dans un état de transe totale. Certaines dénouent leur tresse et en secouant leur tête, les tresses s'agitent comme des tentacules de pieuvre.

Et quand le vieux chef [l'ouvreur] appelle son second pour partir, la musique s'arrête et tout le monde se prépare à les suivre en direction de la montagne où se trouve la grotte de *Hamampundru*. Possédés et non possédés prennent le même sentier en direction de la montagne. Les gens quittent le village par vague en marchant en file indienne ; et pas d'attroupement sur le chemin. Celui qui porte laalebasse de lait de vache (non caillé) est parmi les dernières personnes à quitter le village accompagné du vieux chef du village Attoumane Adahoa ou Madahowa.

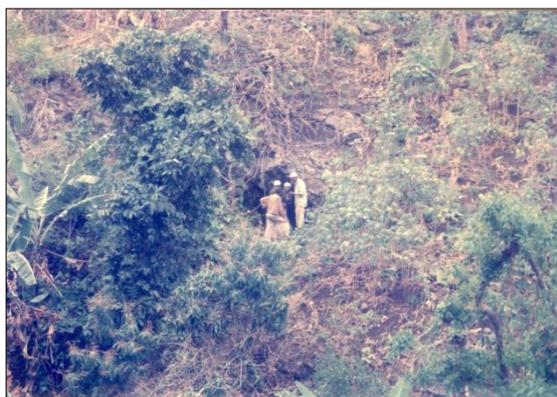


Photo 152



Photo 153

Photo 152 (à gauche) : L'officiant et ses compagnons sont prêts à entrer dans la grotte (vue de loin). Celui qui est derrière, c'est le puiseur de l'eau sacrée qui se trouve au fond de la grotte.

Photo 153 (de droite) : Le vieil officiant « *Mbuwa Mlongo* » procède à l'incantation à l'intérieur de la grotte un bâton d'encens à la main, entouré par deux jeunes initiés.

Source : Bourhane Abderemane – photos prises en 199

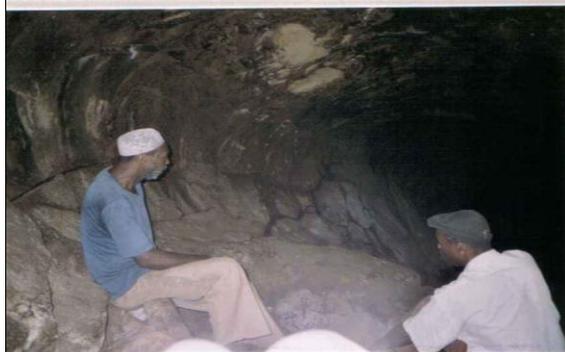


Photo 154



Le futur ouvrier Hafidhou Houmadi Soufou (chemise blanche) s'adresse aux esprits. Il va procéder aux incantations



Photo 155

Photos 154 (à gauche) : montrent l'intérieur de la grotte de *Hamampundru* (*Ziara* de *Mro-Maji*). Le futur ouvrier (officiant - chemise blanche) se prépare pour l'incantation. La voûte et la paroi portent la marque de la sciure de santal et du parfum.

Photos 155 (à droite) : montrent « la table » « *Mezaju* » composé des pierres plates tout autour. Au milieu du « siège » il y a deux assiettes : une pour les offrandes et l'autre pour mettre la braise et l'encens. Les adeptes déposent des pièces de monnaie sur ces pierres plates.

Source : Bourhane Abderemane – photos prises en 1995

Après cette danse frénétique, les possédés, hommes et femmes, quittent le village, suivis par les autres riverains ainsi que les invités en direction de la montagne vers le lieu sacré "la grotte de *Hamampundru*" « *lidago la Hamampundru* ». En tête, les deux officiants dont l'un, Baha Ali Boura, l'ouvrier principal « *mbua mlongo* », gardien du site sacré « *i zyara* » (*doany*) sont les premiers à

quitter le village. Les deux vieux, en bonnet blanc « *kofia* », boubou blanc « *nkandzou njewu* » et veste noire « *kotridzidu* », tenu du rituel, escaladent en premier la pente et s'arrêtent à l'entrée de la grotte. L'officiant principal, est prêt à ouvrir la porte (geste symbolique) « *mbua mlongo* » et annonce aux esprits l'arrivée des gens. Deux autres personnes les rejoignent. L'un des deux, un grand, portant un bonnet, porte un bâton d'encens « *mwiri wa wundi* » déjà allumé et le remet au gardien en chef. Baha Ali Boura, le bâton d'encens « *ondi ou wundi* » à la main, prononce quelques formules magiques adressées aux esprits avant d'entrer à l'intérieur de la grotte « *dagoni* ». Une fois qu'il a franchi le seuil de l'entrée de la grotte, les trois autres personnes le suivent. Il s'agit de son second, du puiseur d'eau sacrée et le porteur d'encens.

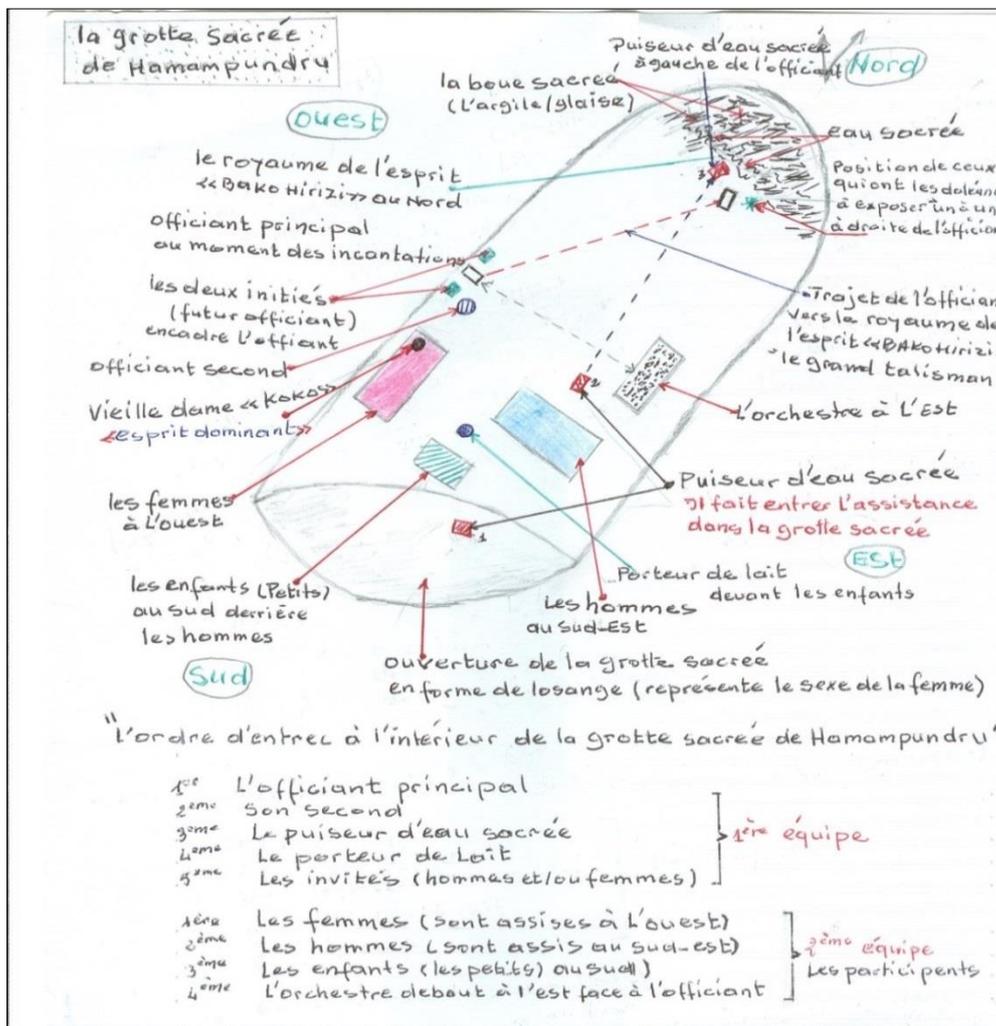


Schéma 2 : Disposition des différents intervenants à l'intérieur de la grotte sacrée de Hamampundru (Lidrago la Hamampundru).

Située sur le flanc très caillouteux de la montagne, les participants vont escalader cette pente abrupte pour accéder à la grotte après avoir attendu en contre bas l'autorisation de grimper donnée par le Puiseur d'eau qui se positionne à l'entrée de la grotte et invite les gens à y pénétrer suivant une hiérarchie donnée. Les femmes en premier, il les appelle par leur nom propre ou par le nom du premier enfant mis au monde. Puis les hommes sont appelés aussi par leur nom propre ou par le nom du premier enfant mis au monde et enfin les enfants. Mais avant d'entamer l'ascension, on traverse une petite rivière sèche et tout le monde doit se déchausser.

Au début, à l'intérieur de la grotte, les participants sont positionnés en fonction des points cardinaux. Les officiants, les deux initiés, la vieille koko (qui a l'esprit Kokolampo) et les femmes sont placés à l'ouest.

Les hommes sont assis au sud-est (le porteur du lait, le puiseur d'eau sacré). L'orchestre se positionne à l'est, face à l'officiant. Les enfants sont placés au sud, derrière les hommes. Au nord, c'est le siège du grand esprit protecteur, vieux talisman « *Bako Hirizi* ».

Au milieu de la cérémonie personne ne doit bouger, sauf le vieux chef du village qui sur ordre de l'officiant, va préparer la braise pour brûler les encens (*Wuvumba*²²⁴) et honorer les esprits du feu. Le Puiseur d'eau doit chercher de la boue sacrée au fond de la grotte. Puis ce sera le tour de l'officiant qui descendra au fond de la grotte dans une obscurité totale (le royaume des esprits). Arrivé au fond de la grotte, l'officiant (*Mbuwa mlongo* » (ouvreur) s'adresse à l'esprit protecteur. Après, l'officiant appelle les participants qui veulent solliciter les esprits à se positionner un à un, à droite de l'officiant. Ceux qui ont reçu la boue et l'eau sacrée, reviennent à leur place. S'il n'y a plus de candidats pour descendre auprès des esprits, l'officiant quitte le fond de la grotte, après le Puiseur d'eau sacrée en remerciant l'esprit protecteur et rejoint sa place. Quand tout est terminé, l'officiant ordonne aux participants de quitter la maison (la grotte) pour continuer à danser sur la place du manguier sacré « *Mangaju* ». Un espace sacré, bien aménagé pour la danse de « *Mdandra* » et aussi pour préparer la nourriture.

La sortie de la grotte s'effectue dans l'ordre inverse de l'entrée. Les enfants sont les premiers à quitter les lieux, suivis par les femmes et après les hommes. En deuxième position, le porteur de lait, puis le puiseur d'eau sacrée, suivi par les deux initiés et enfin, les deux officiants responsables du *ziara* seront les derniers à quitter le lieu afin de fermer la porte en récitant des formules magico-religieuses.

Le rituel de *Hamampundru* est un rite de protection des êtres humains, du village tout entier et de la nature (agraire) : « Protégez d'abord les enfants pour assurer les descendance : **Wana** "les enfants ou les fils", **wajuhu** "petits fils, **zilimbue** "arrière petits-fils", **zikadrundru** " arrière, arrière petits-fils etc... ». Au moment des incantations, l'officiant « ouvrier/*Mbuwa mlongo* » fait appel à des esprits divers : de la nature, des rois et des reines, des esprits sains et des esprits maléfiques. Ce qui fait écho au culte sakalava décrit par Jaovelo-Dzao R. dans son ouvrage intitulé *Mythes, rites et transes à Madagascar*. L'officiant invoque aussi les quatre éléments de la nature l'eau (*rano*) « *maji* » et la terre (*Tany*) « *shivandre shantsi* », l'Air (*tsiku, rivotro*) « *mpevo* » et le feu (*motro, afo*) « *moro* » qui joue chacun un rôle capital ainsi que les quatre points cardinaux.

En procédant aux incantations l'officiant appelle tous les esprits pour qu'ils viennent se rassembler dans la « maison sacrée » (la grotte) : esprit des sultans, des princesses, de la beauté, dames du palais, des reines etc...L'invocateur appelle aussi les mânes de ces aïeux (ancêtres reines) :

B.A.B : <i>Rija rizuru lidago.</i>	Nous sommes venus visiter la demeure
<i>Ra wadzade, ra mwana.</i>	Les parents adultes, jusqu'aux enfants.
<i>Mwe-zi-Mgu aritsedzeye</i>	Que le Tout-Puissant nous épargne
<i>Ya maradi.</i>	Des maladies !
W : <i>Amini</i>	Amen !
B.A.B : <i>Arive nguvu za mwili</i>	Qu'il nous accorde la santé du corps !
W : <i>Amini</i>	Amen !

²²⁴L'officiant demande au puiseur d'eau sacré l'encens en vrac « *Wuvumba* » qui est un mélange de sucre et de bois de santal, coupé en mille morceaux. Puis on chauffe le sucre et après on verse les morceaux de bois de santal dans la marmite et on mélange le tout. Avec le sucre fondu, le mélange est gluant. On prend une mesure d'une cuillère en bois et on le presse à main pour former une boulette. Puis on les fait sécher au soleil. Pour pouvoir les utiliser, on le casse en plusieurs morceaux.

B.A.B : <i>Ha wutukufu waho</i>	Grâce à ta grandeur !
W : <i>Amini</i>	Amen !
B.A.B : <i>Bako shehi,</i>	Vieux Shehi
<i>Monye sheih Amadi, arive nuru</i>	Me Shehi Amadi, donne-nous la lumière
W: <i>Amini</i>	Amen!
B.A.B: <i>monye sharifu Amadi</i>	Maître Noble Amadi
W: <i>Amini</i>	Amen !
B.A.B: <i>Hazikarama zaho</i>	Grâce à vos faveurs !
W: <i>Amini</i>	Amen
B.A.B : <i>Rike na raha</i>	Que nous soyons heureux !
W: <i>Amini</i>	Amen !
B.A.B: <i>Rike na wewu</i>	Que vous nous donniez la clarté !
W: <i>Amini</i>	Amen !
B.A.B: <i>Arive na jandja</i>	Que vous nous prêtiez main forte !
W: <i>Rija harivua dago la sodi</i>	Nous sommes venus dans une maison de chance.
B.A.B : <i>Na wanyawe rajavani</i>	Avec les amis qui sont venus avec nous.
W: <i>Amini</i>	Amen !
B.A.B: <i>Kullu 'adjimaîna</i>	Nous tous.
W : <i>Amini</i>	Amen !
B.A.B : <i>Mwe-zi-Mngu awanadji</i>	Que le Tout-Puissant les sauve !
W: <i>Amini</i>	Amen !
B.A.B: <i>Na mengoni randraru</i>	Pendant une période de trois ans !
W : <i>Amini</i>	Amen !
B.A.B : <i>Nazi drandraru</i>	Et pendant trois décennies !
W : <i>Amini</i>	Amen !
B.A.B : <i>Arive baraka ndzema</i>	Qu'il nous accorde sa bénédiction !
W : <i>Amini</i>	Amen
B.A.B : <i>Rangu shiriki</i>	Depuis l'Orient
W : <i>Amini</i>	Amen !
B.A.B : <i>Ata maharibi</i>	Jusqu'à l'Occident
W : <i>Amini</i>	Amen !
B.A.B : <i>Rangu kibulani</i>	Depuis le Nord
W : <i>Amini</i>	Amen !
B.A.B : <i>Ata swahilini</i> ²²⁵	Jusqu'au Sud
W : <i>Amini</i>	Amen !

²²⁵ Déformation du mot « Swihilini » = le Sud

B.A.B : Wawe Bako Hirizi	O vous Vieux Talisman ²²⁶ (esprit protecteur) !
W: Amini	Amen !
B.A.B: Na uana waho	Et vos enfants.
W: Amini	Amen !
B.A.B : Na uwajuhu	Et vos petits-enfants (petits-fils).
W : Amin	Amen !
B.A.B : Na izilembwe	Et vos arrières petits-enfants.
W : Amin	Amen !
B.A.B : Na zisika-marindri	Et vos arrières arrières petits-enfants.
W : Amin	Amen!
B.A.B : Harmua uwakati wa leo	En ce jour d'aujourd'hui.
W : Amin	Amen !
B.A.B : Ha isaa ya leo	En cette heure d'aujourd'hui.
W : Amini	Amen !
B.A.B : Ha inyora ya leo	Et le signe astral d'aujourd'hui.
W : Amini	Amen !
B.A.B : Mwe-zi-Mngu aridjangaliye	Que le Tout-Puissant nous sauve !
W : Amini	Amen !
B.A.B : Vwamoja na wanyawe	Nous et les autres !
W : Amini	Amen !
B.A.B : na imaka	Avec la Mecque.
W : Amini	Amen !

²²⁶ Hirizi : Dans son ouvrage, *la vie quotidienne à Marotte*, 1990 page 216, Sophie Blanchy donne la définition suivante : « (swa) (ar hirz, haraza, garder) Amulette faite d'un morceau de papier couvert d'inscriptions religieuses (Extraites du Coran ou de Buruda) et magico-religieuses, enfermée dans un petit sachet de tissu et porté sur soi, à but prophylactique. Elle continue (1990 :189) : [...] le terme wafaku, pluriel nyafaku (en shingazidja) désignant les carrés magiques contenant des nombres ou des lettres correspondant à des noms de Dieu et figurant dans la plupart des Hirizi (amulettes) (et sur certains monuments historiques à la Grande Comore) ».

Quant à Chamanga, lexique comorien (shindzuani) – Français, 1992 p.103) le définit ainsi : « Amulette composée de feuille de papier avec des inscriptions sacrées en arabe et enveloppée dans un petit sac en tissu. On la porte le plus souvent autour du cou ou du bras (Ar. Amulette, tout ce qui préserve contre les sortilèges ou le mauvais œil) ».

Pour Rajaonarimanana N. (1985 :130) : « [...] [Les] maladies apportées par le jiny sont guéries par exorcisme, mettant au cou du malade un talisman contenant une formule magique... [...] Il ne faut pas oublier que l'usage du talisman, soratsy ou hirizi, est seulement un des pôles de la médecine Antemoro, les autres étant l'usage de la prière doa ou tibo, des sacrifices et d'offrandes dits Sadaka, qui sont accompagnés de faly (interdit) et des plantes médicinales... ».

Flacourt (1995 :495) « Note 11, chap. XVII :495 – barbier. Terme du Français du XVII^e siècle signifiant talisman ».

Au niveau de cette incantation, le mot « Hirizi » talisman est une métaphore. Il a été utilisé pour symboliser l'esprit protecteur qui veille jour et nuit à la protection de la population de toutes calamités et à leur vacation.

B.A.B : Na imadina	Et Médine.
W : Amina	Amen !
B.A.B : Na iMasikati	Et Mascate.
W : Amini	Amen !
B.A.B : Na iDjabali Beleya	Et le mont Beleya.
W : Amini	Amen !
B.A.B : Na intsy mwa iDjabali Belea	Et le pays en bas du mont Beleya ²²⁷
W : Amini	Amen!
B.A.B Shela intringi	Eh! Les esprits de la montagne Ntringi !
W : Amini	Amen!
B.A.B : Shela iBeleya	Eh! Les esprits de la montagne Beleya !
W : Amini	Amen !
B.A.B : Wawe Bako Hirizi	Vous Vieux Talisman (<i>Hirizi</i>) (protecteur).
W : Amini	Amen !
B.A.B : Na wawe uka wani	Vous résidez à Ouani.
W : Amini	Amen !
B.A.B : Ha Malida Msa	Chez Malida Msa (son cheval ²²⁸ ou ancien hôte)
W : Amini	Amen !
B.A.B : Leo ini	Aujourd'hui même.
W : Amini	Amen
B.A.B : Waikusudiya	Tu l'as réservé
W : Amini	Amen !
B.A.B : Hujo huvelesheya	Vous offrir t'offrir (te remettre ta part).
W : Amini	Amen !
B.A.B : Wantru wani Waja vanu	Ces gens qui sont ici.
W : Amini	Amen !
B.A.B : Mwe-zi-Mngu arinadji na mavareni rendrao	Que le Tout-Puissant nous sauve sur les routes que nous traversons !
W : Amini	Amen !

²²⁷ Beleya : (*Béléya* ou *belea*) c'est une montagne de l'île d'Anjouan appelée aussi « oreilles de chat » en forme de mamelle qui se trouve à l'ouest du lac Dialandze (Dzialandzé) à 1302m d'altitude. Personne n'habite cet endroit, mais elle était considérée comme le berceau des esprits « *un ziara* ». Les esprits vivaient comme les hommes avec « *un réseau de parenté et une organisation sociale au village...* » comme disait Sophie Blanchy (1990 :112).

²²⁸ Le Djinn peut s'installer dans un être humain pendant des séances de possession. Pour s'exprimer et manifester ces besoins, ils empruntent le corps d'une personne humaine. Lorsqu'il monte à la tête, l'esprit humain est provisoirement absent. Son hôte s'appelle en comorien « sa chaise – *shiri* » ou « *farasi yahe* – son cheval ». L'esprit guide son hôte comme « un cavalier qui guide son cheval » à sa guise.

B.A.B : Mwe-zi-Mngu arinadji na madjabaliju	Que le Tout-Puissant nous sauve sur les montagnes !
W : Amini	Amen !
B.A.B : Mwe-zi-Mngu arinadji na baharini rendrao	Que le Tout-Puissant nous protège sur les mers et les océans (que nous allons) !
W : Amini	Amen !
B.A.B : Wawe Bako Monye	Vous Vieux Maître !
W : Amini	Amen !
B.A.B : Shehi Amadi	Cheikh Amadi (nom d'un esprit).
W : Amini	Amen !
B.A.B : Na mowe Sharifu Ali	De Maître Charifou Ali (Sharifu Ali).
W : Amini	Amen !
B.A.B : Na monye Mari Sidi	De Maître Mari Sidi.
W : Amini	Amen !
B.A.B : na Koko Jumbe	Et vieille Jumbe (dame du palais).
W : Amini	Amen
B.A.B : Na Bweni Jumbe	Et Madame Jumbe (la princesse).
W : Amini	Amen !
B.A.B : Na Bweni Singa	Et Mme Singa (la beauté) (la plus belle).
W : Amini	Amen !
B.A.B : Na Bweni Halima	Et Madame Halima ²²⁹ .
W : Amini	Amen !
B.A.B : Na Bweni Roukiya	Et Madame Roukiya.
W : Amini	Amen !
B.A.B : Na Bweni Saâdati	Et Madame Saandati.
W : Amini	Amen !
B.A.B : Harmua uwakati wa leo	Au jour d'aujourd'hui.

²²⁹ Il y a des noms musulmans (Cheikh Amadi, Charif Ali, Mari Sidi) qui, selon notre informateur Baha Ali Bura, sont des noms d'esprits (Djinn) musulmans. Sur cette liste incantatoire apparaît aussi des noms des reines (Halima...(Djumbe), des princesses (Roukiya, Saandati...). Selon la chronique de Said Ahmed Zaki (Allibert C. 200 :17) « *Djumbe Mariam binti Othman Kalichi-Tupu régnait en l'an 1300 et sa capitale était Chaweni ; puis Halimat fille de Mohamed ben Hassan prit la possession du trône sous le nom de Halima I vers la fin de 1492 à Domoni.* » Allibert C. (2000 :20). Il y avait aussi Halima II et Halima III. L'invocateur appelle les mânes de ces aïeules (ancêtres reines).

Au niveau de la cosmologie dans les quatre îles « *la vision du monde transmise par la culture [comorienne] ... est essentiellement une vision musulmane ; mais dans la plupart des milieux sociaux, c'est un Islam popularisé qui se trouve mêlé à des éléments non musulmans venant autant des traditions animistes arabes anté-islamiques que des traditions africaines (bantoues), apportées avec les mouvements de populations (note 1 : voir l'ouvrage de J. Spencer Trimingham, Islam in East Africa, 1964) Sophie Blanchy (1990 :112).*

<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Karibu Bako Hirizi</i>	Soyez le bienvenu Vieux Hirizi
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Tsasi rija dagoni haho</i>	Nous voici venus chez vous.
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Rija dago ya</i>	Nous sommes venus dans la maison de
Neêma	grâce.
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Ha utrulivu waho</i>	Grâce à votre douceur.
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Wala tsi mo mdu</i>	Sans un cœur sombre.
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Wala tsi hasira</i>	Sans aucun sentiment de colère.
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Na wani walio vani</i>	Et ces gens qui sont ici.
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Mwe-zi-Mngu</i>	Que le Tout-Puissant
Awave waju rehemu	leur accorde aussi sa miséricorde !
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Wahupushia</i>	Ils sont venus exprès pour vous ici dans
Dagoni vani	cette maison.
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Wajohuzuri</i>	Pour vous rendre visite
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Dagoni haho</i>	Dans votre demeure.
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Wala kawaja</i>	Ils ne sont pas venus
Ha utezefu-sheri	pour se moquer.
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Be waja ha furaha</i>	Mais ils sont venus avec joie.
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Mungu awave furaha</i>	Que Dieu leur comble de joie.
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Arive na watru furaha</i>	Qu'il nous comble aussi de joie. ²³⁰

²³⁰Incantation corrigée par Mohamed Ahmed Chamanga professeur en linguistique comorienne INALCO.

Après les incantations, le signal est donné pour que les gens escaladent la pente et sont invités, par le puiseur d'eau sacrée, à entrer dans la « maison ancestrale » les femmes en premier puis les hommes qui suivent et les enfants après. L'officiant entame la descente vers le fond de la grotte en prononçant les incantations suivantes. Mais l'esprit protecteur s'est fâché en voyant la lumière. L'officiant interpellait les détenteurs des torches d'éteindre la lumière en disant « ...baya ! baya !... ».

« *Bako ! Bako ! Bako ! Hirizi,*

Tsasi !

Tsi hamomudru

Tsi ha hasira.

He! Bako Hirizi!

He ! Tsasi! Haya! Baya! Baya!...»

« *Vieux !vieux !vieux ! Talisman,*

Nous voilà !

sans rancune

Ni méchanceté.

Heh! Vieux Talisman! (vieux protecteur).

Heh! Nous voilà ! Haya ! Baya! Baya !... »

“Salamu lwahu wabarakatuhu, Asalamu alaikum Bako Hirizi!; monye sheha Amadi; monye Sharifu Amadi; monye Mari Sidi. Rija hari ya dago ya wadjih. Mwezi Mngu arive wadjih. Wajuhu wawo wani Whukusudia...Wavvingi zihishima zaho, za furaha...Vani, waja vanu, wala tsimomdru...Wala tsihasira, ike ya baraka, renga sa”

« Que la bénédiction de Dieu soit avec nous, que la paix soit avec toi Vieux Talisman ! ; ainsi que Mr cheikh Amadi ; Mr charif Amadi ; Mr Mari Sidi²³¹. Nous sommes venues dans une maison (digne de ce nom) éclairée. Que Dieu nous donne d'accomplir nos besoins. Vos petits fils de Ouani sont venus vous rendre visite... Ils ont amené tes offrandes, avec plaisir...Là, ils sont venus ici, sans rancune... ni méchanceté, Que ces offrandes apportent la richesse...Alors Puisiez l'eau ».

La boule d'argile sacrée, doit être partagée : mettre un peu dans la valise pour attirer la richesse et ce qui reste, on doit la mélanger avec la terre dans les champs... Les esprits vont contribuer à enrichir le sol pour avoir une très bonne récolte.

L'officiant autorise au porteur du lait de le distribuer aux enfants...Symbole de la pureté et de la fécondité..., aux femmes et après aux hommes (aux adultes) en dernier.



Photo 156



Photo 157

Les deux photos 156 et 157 : Montrent la place du manguier sacré où les possédés dansent avant de retourner au village boucler la cérémonie.

Source : *Bourhane Abderemane photos prises en 1995*

²³¹Nom des esprits qui vient fréquenter aussi dans la grotte quand on les appelle

Après trois chansons, la danse s'arrête et les possédés se reposent, le temps de reprendre leurs esprits avant de se restaurer et d'entamer la descente vers le village. Le chef est toujours le dernier à quitter le lieu. Certains esprits accompagnent leurs hôtes (surtout le chef) jusqu'au village. Il y a des chansons spécifiques pour la fermeture complète du rituel là où on en avait commencé.

Le retour au village s'effectue en dansant alors que le mwalimu doniya parle. On fait le tour de la ville puis on se rend jusqu'à Marahani au trou de l'anguille et on lui rend compte du rituel. On affirme que l'anguille marque alors sa satisfaction ». (Cidey cité par Allibert C.2000 : 79-81)

Chansons de **Mdandra « danse des esprits » (marquant la fécondité)**

Chanson n° 1 « **Djimbo yahandra** » « **Première chanson** »

Na iliwa (Qu'on le mange)

Femme : Na iliwa yangu na iliwa	Qu'on mange le mien ²³² , qu'on le mange !
Chanteur : De wawe vinegy trupu	Et toi ! Jus fermenté sans rien
Réf : Na iliwa rambu nailiwa	Qu'on mange le bétel, qu'on le mange !
Chanteur: Wanyawe wangu wale haya!	Mes amis là-bas...En route !
Réf : Na iliwa Rambu nailiwa !	Qu'on mange le bétel, qu'on le mange !
Chanteur : Risirema mkayamba	Nous jouons le <i>mkayamba</i> ²³³ .
Réf : Na iliwa Rambu nailiwa !	Qu'on mange le bétel qu'on le mange !
Chanteur : Na kopuwa langilangi	Je cueillais l'ylang ylang (fleur à parfum).
Réf : Na iliwa yangy naliwa !	Qu'on mange le mien qu'on le mange !
Chanteur : Nyama ! [3 fois]	Penchez !
Réf : ainyamiliya ! [3 fois]	Il l'a fait pencher !
Chanteur : Wuka yahe ! [14 fois]	C'était pour lui ! (ça lui appartenait !)
Réf : Ika yangu be ! [14 fois]	C'était pour moi, mais !

Interprétation de la chanson :

Cette chanson destinée pour la « danse des esprits » fait partie d'un répertoire de chants pour évoquer la fécondation ou la procréation. C'est une épopée...Tout est métaphorique, cachée à travers les mots utilisés...

Au début, c'est la femme qui lance la musique en provoquant les hommes, « **Na iliwa yangu na iliwa** » « Qu'on mange le mien qu'on le mange ». Ici le verbe « manger » cache une action, l'acte ; c'est-à-dire le rapport sexuel. Ceci dit : vient me prendre ! Vient m'épouser ! Faisons l'amour...

²³² Ce qui m'appartient ; ici on parle des offrandes que quelqu'un a amené (le bétel, le tabac etc...) et qu'il faudra partager. Il donne l'autorisation aux gens de consommer sa part.

²³³ C'est un instrument de musique.

L'homme réplique en la qualifiant d'un jus fermenté (vinaigre), amer. C'est-à-dire quelque chose d'indésirable, laide : soit son apparence physique [mal fagoté], soit son sexe. « **De wawe vinegy trupu** » «Toi ! Jus fermenté sans rien » ; C'est tout simplement qu'elle n'est pas attrayante.

Le chanteur explose et demande à ses amis de quitter le lieu « **Wanyawe wangu wale...haya !** » « Mes amis là-bas...En route ! ».

Au niveau du premier refrain, on parle du bétel²³⁴ « **Rambu** ». Une plante ligneuse dont les feuilles sont utilisées pour être mastiquée. Ils les mâchent et au bout de quelques minutes, en crachant leur salive devient rouge. Le bétel a la forme du sexe de la femme et les salives qui deviennent rouge à force de mâcher « **le Rambu** » représentent la menstruation. C'est la technique de la métaphore car tout est tabou. Il se pourrait que la provocatrice n'est pas en mesure de coucher avec un homme. Elle est indisposée, donc intouchable.

Le chanteur, quant à lui, accélère le rythme de la musique en secouant très, très fort l'instrument de musique « le **Mkayamba** » afin d'exciter les esprits. Le chanteur, encore une fois, dévoile ses sentiments envers la femme. Il la compare à une fleur à parfum qu'il cueille pour courtiser la femme. Enfin, il ordonne ou demande à celle-ci de se « pencher » (**Nyama !**) pour lui offrir son sexe et faciliter la pénétration et accomplir l'acte de fécondation...

A la fin, le chanteur se moque de celui qui n'a pas pu convaincre la femelle (la femme, la provocatrice) en lui disant que « C'était pour lui ! (ça lui appartenait !) » « **Wuka yahe !** ». Les urbains disaient « **Ika yahe** »

Au dernier refrain, ce sont des femmes et quelques hommes qui jouaient le jeu en acceptant la défaite «**Ika yangu be !**» « Oui ! C'était pour moi, mais.... », ou encore « ça m'appartenait mais !... ».

Chanson n° II « **Djimbo yavili** »

« **Deuxième chanson** »

Bwanaharusi (le marié)

Bwanaharusi alala	Le marié dort
Mulishe woye !	Laisse le Hoé !
Ahime waye	Qu'il se réveille tout seul
Ref: Bwanaharusi alala	Le marié dort
Mulishe woye !	Laisse le Hoé !
Ahime waye	Qu'il se réveille tout seul
Bwanaharusi alala	Le marié dort
Musimumidje woye !	Ne le réveillez pas hoé !
Ahime waye	Qu'il se réveille tout seul

²³⁴ 1. Plante grimpante de l'Inde (fam. Pipéracées). 2. Masticatoire stimulant des régions tropicales, préparé avec des feuilles de bétel et de tabac, de la noix d'arec et de la chaux. (Dictionnaire universel, Hachette Edicef, 4^e édition Mateu Cromo, 2007, p. 135)

Ref: **Bwanaharusi alala**

Musimumidje waye !

Ahime waye

Le marié dort

Ne le réveillez pas (hoé)²³⁵ (hé !)

Qu'il se réveille tout seul

Mshe-harusi alala

Musimumidje woye !

Ahime waye

La mariée dort

Ne la réveillez pas hoé !

Qu'elle se réveille toute seule

Ref: **Mshe-harusi alala**

Musimumidje woye !

Ahime waye

La mariée dort

Ne la réveillez pas hoé !

Qu'elle se réveille toute seule

Mshe-harusi alala

Musimumidje woye !

Ahime waye

La mariée dort

Ne la réveillez pas hoé !

Qu'elle se réveille elle-même

Ref: **Mshe-harusi alala**

Musimumidje woye !

Ahime waye

La mariée dort

Ne la réveillez pas hoé !

Qu'elle se réveille toute seule

Bwanaharusi alala

Musimumidje woye !

Ahime waye

Le marié dort

Ne la réveillez pas hoé !

Qu'il se réveille tout seul

Ref: **Bwanaharusi alala**

Musimumidje woye !

Ahime waye

Le marié dort

Ne le réveillez pas oye !

Qu'il se réveille tout seul

Mshe-harusi alala

Musimumidje woye !

Ahime waye

La mariée dort

Ne la réveillez pas oye !

Qu'elle se réveille toute seule

Ref: **Mshe harusi alala**

Musimumidje waye !

La mariée dort

Ne la réveillez pas oye !

²³⁵ Cri qu'on lance pour exprimer la joie

Ahime waye

Qu'elle se réveille toute seule

He! he he he he he he he he he!

Hé! hé! hé! hé! hé! hé! hé! hé!

Ndere be !

[10 fois]

Le sexe²³⁶ mais !

Ref: **Anivingiya umwana** [10 fois]

M'a rapporté un enfant

Nkanga

[10 fois]

La pintade

Ref: **Aliya !... liya !**

[10 fois]

Crie !... crie !

Encore une fois, on parle de la fécondité. Cette chanson aborde le mariage. S'agit-il d'un jour de noce où il ne fallait pas perturber le marié durant l'accouplement ou bien tout simplement s'il s'agit d'un jour ordinaire. En parlant du sexe « ou de l'appareil génital féminin «**Ndere** », on aborde la fécondité. Ce sexe m'a amené un enfant « **Anivingiya umwana** ». C'est le fruit de cette rencontre sexuelle.

Chanson n° III « **Djimbo yararu** »

« **Troisième chanson** »

Rilawe rilawe mangoromani lele hoya !

Sortons, quittons ces coups de tonnerre au sommet hoya !

Lele hai ! lele hoya ! Mangoromani lele hoya !

Au sommet, mais ! Au sommet hoya ! Ces coups de tonnerre au sommet hoya !

Rilawe rilawe mwangoromani lele hoya

Sortons, quittons ces coups de tonnerre au sommet hoya !

Baharini kavu dago mangoromani lele hoya !

A la mer, il n'y a pas de demeure quel rugissement au sommet hoya !

Rilawe rilawe mwangoromani lele hoya !

Sortons, quittons ces coups de tonnerre au sommet hoya !

Pashiani rendre Ntringi mwangoromani lele hoya !

²³⁶ On peut dire aussi « Wadzi » ou « Ndzini » ou encore « Mbeli ya mtumshe »... En français, on peut dire aussi « la chatte » ou « vulve ». En malgache on parle de « tingo » ou « tingi » Mohamed Ahmed-Chamanga, Lexique Comorien (Shindzuani) Français, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 161 : « Ndere (-) Sexe d'un animal femelle. *péf.* Sexe d'une femme. Cf. bwibwiri, ndzini, wadzi.

Embarquons pour aller sur le mont Ntringi, ces coups de tonnerre au sommet hoya !

Rilawe rilawe mwanigoromani lele hoya !

Sortons, quittons ces coups de tonnerre au sommet hoya !

Ba dagoni bandra djema mwanigoromani lele hoya !

Car la demeure est un terrain plat, ces coups de tonnerre au sommet hoya !

Rilawe rilawe mwanigoromani lele hoya !

Sortons, quittons ces coups de tonnerre au sommet hoya !

Djema la hurema lamba mwanigoromani lele hoya !

Un terrain plat pour se restaurer, ces coups de tonnerre au sommet hoya !

Rilawe rilawe mwanigoromani lele hoya. !

Sortons, quittons ces coups de tonnerre au sommet hoya !

Dans ce chant le terme « *Mangurumo / mwanigoromani* » caractérise un bruit puissant et qui fait référence au lion (rugissement). Ne s'agit-il pas d'un esprit " *Simba* " gardien du Ntringi, lieu où le tonner gronde souvent. A travers la chanson, on parle du mont Tringi, le massif central, englobant le lac Dzilandze, lieu où convergent tous les esprits. On parle aussi de la mer où habite l'esprit du flot assez puissant car il peut tuer les pêcheurs, chavirer les bateaux s'il est en colère. A la fin du rite de Nkoma à Ouani, le *Mdandra* à Mro-Maji et le *Trimba* à Nyumakele, les esprits reçoivent leur havre-sac, rempli des entrailles de l'animal sacrifié, les os, la tête et les pattes ; déposé dans des lieux bien connu : exemple pour le Nkoma à Ouani, l'endroit s'appelle « *Bandarini* » à 1km50 de la côte, Pour le *Trimba* à Nyumakele, c'est dans le cratère de *Ngomaju* au bord de la mer à l'est de l'île.

Chanson n°IV « **Djimbo yane** »

« **Quatrième chanson** »

Fermeture du rituel

Chanteur : **Naya nuke ndro mawua he ! Mawua leo ! Mawua**

Qu'elles sentent bien ces roses hé ! Ces fleurs aujourd'hui ! ces fleurs.

W: **He! Mawua lewo mawua he!**

He ! Ces roses aujourd'hui ces fleurs he !

Chanteur: **He! Mawua lewo mawua he!** [18 fois]

He ! Ces roses aujourd'hui ces fleurs he !

W : **naya nuke ndro mawua** [18 fois]

Qu'elles sentent bien ces roses

Chanteur : **Naya nuke ndro mawua he mawua leo mawua**

Qu'elles sentent bien ces fleurs hé ! Ces fleurs aujourd'hui ! Ces fleurs.

W : ***Naya nuke ndro mawua he mawua leo mawua***

Qu'elles sentent bien ces fleurs hé ! Ces fleurs aujourd'hui ! Ces fleurs.

Dans toutes les manifestations féminines, les femmes portent des fleurs « *Mwawu wa anfu* » ou bien « *shuradji* »²³⁷ symbole de la féminité. La beauté comorienne est axée sur deux produits : le bois de santal, une fois frotté sur une pierre de corail bien aplati donne la sciure de santal, une espèce de poudre que les femmes utilisent pour protéger leur visage appelé « masque de protection du visage contre le soleil ».



Photo 158 : Montre trois dames ouaniennes, jeunes mariées portant toute une gamme de fleurs, portées, sur la tête, sur le cou. Chaque collier de fleur porte un nom spécifique. Ici, c'est le jour de « Nyadja », une fête en honneur à la belle-mère.

Une autre localité organise aussi le *Mudandra*. Il s'agit de Ouzini (village enclavé de la région de Nyumakele). A *Hamampundru*, les habitants pratiquent plusieurs cultes (le rituel de la grotte « le *mudandra* – danse des esprits », le culte des anguilles, le culte de *Kokolampo*²³⁸, le culte de *Wanaïsa*...).

²³⁷ Mélange des diverses fleurs qu'on attache sur une petite corde et que les femmes portent au moment d'une manifestation quelconque (« Nyadja » : manifestation culturelle organisée lors d'un mariage à Anjouan et surtout dans les grandes villes en honneur la belle-mère. L'orchestre traditionnel composée des femmes seulement chante en honneur de la belle mère. Les compositeurs de ces chœurs vantent le mérite de la belle mère et lui rend hommage.

²³⁸ " [...] Dans l'Androy (comme ailleurs dans le sud de l'île) il existait depuis au moins le XIXe siècle, un culte de possession chthonien, celui du kokolampo (attesté en fait dans la région depuis beaucoup plus longtemps, puisqu'il est mentionné par Flacourt 1661:55-56, réédit. 1995:151). Le kokolampo est un esprit de la nature qui habite des sites naturels, comme les collines, les mares et les grottes. Invisible au regard, les esprits kokolampo sont conceptualisés comme des nains humains; il y a des esprits masculins et féminins qui ont des noms propres... et des caractères individualisés. Ces esprits aiment les objets de couleur noire. Ils rendent malades des personnes qui les provoquent, surtout celles qui souillent leurs sites. Ces gens possédés par des esprits

D'après lui « Les gens de Ouzini ont un jeu appelé mudandra ou m'dandra. C'est une danse rituelle et ancestrale... Jadis, les gens d'Ouzini auraient habité dans des grottes, l'étymologie populaire rapproche le nom du village d'un mot ancien qui signifie « sous terre ». Comme les habitants des villages de Koni... ceux d'Ouzini sont considérés comme les plus typiques des wamatsaha...Il s'agit de populations retirées dans des lieux refuges, difficiles d'accès...à l'écart des routes. Ce serait les véritables autochtones, auxquels plusieurs auteurs ont donné le nom de Bushmen...

Comme le Nkoma²³⁹ et le Trimba, le mudandra...est un rite agraire qui consiste en une sorte de prière adressée aux « esprits » pour la bonne venue des cultures. Les esprits gini sont censés être les intermédiaires entre Dieu (Moungou) et les hommes... Lorsque donc est advenue la saison des cultures, les gens du village d'Ouzini se réunissent au ziara de Singani, au lieu-dit M'Ro Jimaoé (« au ruisseau de la ville de pierres ») situé au Nord de la ville... On danse le mudandra, qui est avant tout une danse, une danse des esprits...Les gini reviennent sur terre chez les possédés...parlent une langue ignorée du commun, ... et parfois réclament des sacrifices d'animaux...la danse s'accompagne de chant.

[...] si le rite ancestral était abandonné, les cultures resteraient improductives, le soleil dessécherait les plantes et les récoltes, la pluie ne viendrait point fertiliser le sol, cataclysmes et cyclones s'abattaient sur l'île...et l'incendie allumé par les esprits vengeurs provoquerait leur ruine ». (Hébert J. C. 1960 :114-116).

4.6.3. Typologie des participants

Comment l'officiant est choisi par la communauté ?

Comment se font la transmission ?

kokolampo... deviennent des médiums qui portent le nom de jiny. Ces médiums peuvent guérir d'autres personnes rendues malades par les esprits de la nature". Sarah Fee, N.J. Gueunier (2003-2004 : 225-226).

Flacourt De E. (1995:151) note 5 chap.XVII:151 "*Tradition islamique, on reconnaîtra les anges de l'Islam (malak). Le second ensemble, les kokolampy, nous semble en revanche sans rapport avec l'Islam. Faut-il les rattacher au rampo, esprit des forêts aux Célèbes? (Andriani et Kruyt, vol.55, 1950, p.53)".*

Flacourt (1995:151) continue sa description:" [...] *les coucoulampou qui sont d'une nature au-dessous de l'Angélique, qui sont nuisibles aux hommes, mais corporels qui habitent dans les lieux les plus solitaires, se rendent visibles quand ils veulent à ceux pour qui ils ont quelque amitié particulière. Ils sont mâles et femelles, contractent mariage entre eux, procréent des enfants, meurent au bout d'un grand espace de temps, encourent même sort que les hommes après la vie ou la béatitude ou la damnation, selon qu'ils ont bien ou mal vécu. Mangent indifféremment de toutes sortes d'animaux et d'insectes, sans crainte qu'ils puissent nuire à leurs corps ou substances corporelles. Ne sont sujets à aucunes maladies, comme étant dénudés de la plupart des accidents auxquels nos corps sont sujets. Le terme de leur vie est borné d'un certain temps prescrits; savent la vertu de toutes sortes d'herbes, d'arbres, de pierre, et toutes choses propres à la guérison des maladies, savent des choses futures, et en avertissent les hommes et les femmes qu'ils affectionnent, connaissent où il y a des mines d'or, de fer, d'acier et autres minéraux. Ils rendent jamais aucun déplaisir aux hommes...Ils enseignent où il y a du miel à leurs amis, et même leur en amassent pour leur donner. Je crois que ces Coucoulampou sont ce que l'on nomme lutin, qui s'adonnent à servir certaines familles..."*

²³⁹ Au moment de ce rituel, les femmes ainsi que les hommes dansent le mudandra. Sophie Blanchy, dans son « analyse de l'interview fait par M. A. Chamanga auprès de M. Abdou Toumani Msa, Wani, le 18/8/93 [Annexe p.85] nous dit : « le mdandra, hommes et djinns dansent ensemble, les djinns étaient dans la tête des hommes, une danse nommée mdandra... Dandaro désigne en (Ki-Mrima)...une sorte de danse, où les danseurs se balancent tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. C'est bien le Mdandra...[...] le mdandra est dansé par hommes et femmes ensembles, par ceux qui ont un djinn avec eux et qui n'en ont pas... ».

Quand à Ali Mohamed Gou (2000 :216), il se réfère à J. C. Hébert en parlant de Nkoma : «[...] Les femmes chantent et dansent le mdandra. Elles tournent en cercle, se tiennent les mains et chantent ».

Hommes/femmes ?

Quel est leur rang et leur rôle dans la société ?

Habilleme nt à décrire ?



Photo 159 : (De gauche à droite) Ali Madi Soufou Daou dit Bako Daou, Bourahimou Soufou dit Baha Ali Boura, Bourhane Abderemane et derrière, des jeunes (à côté de la place du manguier sacré). Une pose prise à la fin du rituel

Source : Bourhane Abderemane – photo prise en 1995

Les deux responsables du rituel et du lieu sacré, portent tous les deux des tenues typiquement islamiques, or la pratique de « *Mdandra* » danse supposée païenne est incompatible avec l'islam. Ainsi actuellement à Anjouan, des jeunes arabisants appelés « *Djaula* » (ou *Djawula*) (les barbus) mènent une lutte acharnée contre ces pratiques...

***Comment l'officiant est choisi par la communauté ?**

Nul n'a le droit, ni le pouvoir de choisir l'officiant (l'ouvreur/*mbuwa mlongo*), ni les futurs officiants. C'est le *djinn* (*Bako Hirizi*) en personne qui choisit le responsable. Il l'informe en « rêve » et lui donne les instructions (comment procéder ? les interdits, les tabous, les offrandes les plus importantes à chercher, le jour de l'organisation du rituel « *Mdandra* » (la danse des esprits) etc). La communauté ne joue aucun rôle. Elle doit seulement prendre part aux différentes cérémonies organisées par l'officiant. Le responsable peut être aussi bien un homme qu'une femme.

***Comment se font la transmission ? Hommes/femmes ?**

C'est toujours l'esprit « *Bako Hirizi* » qui choisit les futures officiantes et en informe l'officiant principal. Un ou une des meilleurs initiés pourrait devenir son second. Ces jeunes vont recevoir une série d'initiations (Exemples : la façon de préparer les incantations, les différents noms des esprits et leurs localités respectives, les rôles que jouent chaque esprit vis-à-vis du grand maître de Hamampundru, la pharmacopée à maîtriser, procédures à suivre pour récolter telle ou telle plante, comment soigner telle ou telle maladie etc.)

*Quel est leur rang et leur rôle dans la société ?

Les officiants sont des *mwalimu* (maître-guérisseur) ou *mgangi* (tradipraticien), respectés par toute la société. Même s'ils sont du « haut », ce sont des « *kabaila* » dans leur village respectif. Certains sont des *fundi* aussi et enseignent le Coran aux petits, de même, ils dirigent aussi la prière à la mosquée.

Par exemple à Ouani, ceux qui dirigent le rituel du Nkoma (hommes et femmes), même s'ils viennent d'une souche « *Wamatsaha* » de Kilingeni comme disaient les Bwedjaniens, font aussi partie des « *Kabaila* », des musulmans pratiquants qui font leur prière cinq fois par jour etc. Ils sont toujours consultés en cas de problèmes concernant la sorcellerie, la géomancie.

Au moment du rituel, les gens qui ont des problèmes viennent rencontrer le « *Mbuwa Mlongo* », l'officiant. Ils doivent se présenter avant le début de la cérémonie, avec leurs offrandes remis à celui-ci.

*Habillement

Les participants (hommes) portent un vêtement à leur convenance. Les femmes âgées portent des vêtements traditionnels (*kandju ya shindzuani*), un boubou à manche longue avec un pagne dit « *saluva* » le tout appelé aussi « *Gawni* ». D'autres femmes ne portent que des vêtements simples ainsi que les jeunes filles, des robes avec ou sans « *saluva* ».

Quant aux deux officiants, ils portent la tenue exigée par le grand esprit de la grotte de *Hamampundru* « *Bako Hirizi* » : un bonnet blanc, un boubou blanc, une veste et pantalon noirs. C'est le symbole du corbeau à qui d'après la tradition Dieu avait confié un grand talisman (*gris-gris* ou *hirizi*) au corbeau pour le remettre à l'homme. Ce *Hirizi* est censé protéger les humains contre la mort. Or arrivée sur terre, le corbeau avait confisqué le *gris-gris* pour lui. En voyant l'homme qui se penche, il s'enfuit immédiatement pensant que l'homme va lui balancer des cailloux pour le tuer. C'est ainsi que le cou du corbeau est blanc car Dieu avait enveloppé le talisman dans un tissu blanc.



Photo 160 : Montre une partie des femmes et des filles qui avaient participé au rituel, dans la grotte de Hamampundru

Source : *Bourhane Abderemane* – photo prise en 1995

Cette photo représente une partie des participants au rituel de la grotte de *Hamampundru*. Paradoxalement, ce sont les femmes qui participent beaucoup plus que les hommes pour s'attirer la faveur des esprits, protecteurs des enfants et des ressources agraires car ce sont les femmes qui travaillent la terre (cultures vivrières). Ces jeunes filles seront peut-être des futures possédées. Le *sumbwerere* (chapeau de paille) est le symbole de quelqu'un qui travaille la terre ou bien de quelqu'un astreint à des travaux pénibles pour se protéger du soleil. Les tenues sont finalement assez disparates.



Photo 161 : La danse des esprits sur la place du manguier sacré

C'est le *Mdandra*. Au premier plan, tricot violet blanc, de dos c'est Abdallah Mohadji. Au centre, en bonnet blanc et poing brandi, le chanteur, Hafidhou Houmadi Soufou de Koni Djodjo, animait, tournoyait, dandinait. La femme (qu'on voit de dos tête baissée Fatima Houmadi dite Maha Echat Houmadi) en boubou féminin anjouanais « *gauni* » ou « *nkandzu ya shindzuani* » à fleurs multicolores, est une possédée.

***Qui viennent y participer ? Tout le monde ? Qui ne participe pas ?**

Tout le village prend part à ce rite sans exception. Des étrangers peuvent aussi y prendre part sous réserve d'un accord préalable du responsable du rite en suivant les recommandations. Mais actuellement, le taux de participation a diminué à cause de la montée des « nouveaux lettrés – *Djawula* ». Les responsables décédés ne sont pas remplacés. Les jeunes initiés n'ont pas l'étoffe des vieux qui osent s'affronter verbalement aux anti-rituels. Ces anciens étaient aussi des *mwalimu* (tradipraticiens) capables de jeter des sorts à quelqu'un, les gens avaient peur d'eux.

***Est-ce majoritairement des femmes ? Des hommes ? Ou des jeunes ?**

L'expérience nous montre que beaucoup de possédés sont des femmes. Lors des cérémonies de *Trumba* par exemple, femmes sont plus nombreuses que les hommes. Lors de *Nkoma* à Ouani, les femmes sont très très nombreuses. A Nyumakele, c'est toujours les femmes et les jeunes (toute tendance confondue) qui prennent part au rituel de *Trimba*. A Mro-Maji, on constate une participation massive des femmes de tous âges et des jeunes. Les hommes sont partout minoritaires.

***Y-a-t-il les mêmes officiants ?**

Oui, les officiants sont toujours les mêmes. Mais ils initient des jeunes pour prendre la relève en cas de décès ou de maladie.

Actuellement les « Djawula » formés dans les écoles occidentales considèrent ces rites comme des fêtes païennes, incompatibles à l'islam et donc interdisent aux gens d'y participer.

CONCLUSION

Un éclairage sur l'histoire du peuplement

Nos recherches sur le passé des Comoriens d'Anjouan nous ont permis de fournir des documents inédits notamment au travers des enquêtes orales dont certaines sont transcrites en comorien et traduites en français accompagnées des photos des sites, des cassettes audio des personnes interviewées. Avec ce corpus, nous avons voulu contribuer à la conservation d'éléments inédits de l'histoire comorienne en général et d'Anjouan en particulier, avec une nouvelle description et interprétation des divers rites et cultes des ancêtres tels que nous les avons observés depuis plus de 15 ans dans les grandes villes et les anciennes chefferies du temps de *Beja* et de *Fani*.

Le déroulement des rituels dans les *Ziara* (lieux sacrés tels que le *Nkoma* à Ouani, le *Ntrimba* à Nyumakele, le *Mdandra* à Ouzini et Mro-maji dans la grotte sacrée de *Hamampundru*, les cultes des anguilles, a fait ici l'objet de descriptions détaillées.

L'apport des migrations anciennes (Bantous, Proto-malgaches, Austronésiens, Arabo-persans) à travers l'océan Indien a permis au fil des siècles à façonner l'identité culturelle des Comoriens et la nation comorienne. Les arrivées des Arabo-musulmans ou Arabo-shiraziens et leurs installations ont provoqué un bouleversement total, de l'ordre social par le développement de «*l'Ustaârab*» qui véhicule toute la civilisation islamique : islamisation de la population, propagation de l'art arabo-persan (construction en dur, portes, fenêtres, niches sculptées et en moucharabieh), la mise en place des sultanats (construction des palais, des mosquées etc...) à travers l'archipel. Cette civilisation islamique voulant dominer cette société ancienne par la ruse et par la force a poussé la population de souche à quitter le littoral pour s'installer à l'intérieur de l'île dans des endroits enclavés tels qu'Ouzini, Outsa et Koni à Anjouan. L'ordre social traditionnel a été bouleversé à cause d'une série d'événements : les conflits inter-sultanesques avec le recrutement de mercenaires Sakalava et Betsimisaraka, l'ingérence des pirates chassés des Caraïbes à la solde des Sultans, les *razzia* malgaches, l'arrivée massive d'esclaves de la côte est-africaine plus connue sous le nom de *Makua*. Ce brassage de population issue de ces vagues de migrations a abouti à une division en trois classes de la société anjouanaise (*Kabaila*, *Wamatsaha*, *Warumwa*) et à la création de nouveaux villages tels que : Bambao la Mtsanga, Patsi, Pomoni, Mro-maji, Ouzini, Outsa etc..

L'islam a fait des progrès pour toucher peu à peu toute la population. Toutefois, la pratique ancestrale, figée, persiste dans certaines couches sociales d'où la pratique de la danse de possession, la géomancie, l'apport d'offrandes dans les lieux sacrés *des Ziara* (grottes, lacs, arbres, puits, roches, anciennes mosquées en ruines, etc.) pour attirer la faveur des esprits.

Concernant le *Nkoma*, il s'avère qu'il ne s'agit pas seulement d'un rite agraire de renouvellement et de fertilité/ fécondité mais aussi d'un rite de demande de protection, de bénédiction pour les enfants (*Kulumbi*) ainsi que de leurs parents par les esprits assimilés aux quatre éléments de la nature (le feu, l'eau, l'air et la terre). C'est un rituel aussi pour la protection de la ville toute entière. Tel est l'enjeu du rite, de ce pacte scellé jadis entre deux familles (*Beja* et *Kombo*) et les esprits sensés se trouver à Bongoma à Jimilime.

Les esprits invoqués (de la nature, des rois et des reines, des esprits saints et des esprits maléfiques, les cultes de *mdandra mwana mroni* – les anguilles sacrées, *Kokolampo*, *Kalanoro*)

montrent des liens avec les cultes sakalava décrits et attesté par Jaovelo-Dzao. Les esprits de la nature malgaches (*Zavatra* : les *Iolon-drano*, les *Zazavavindrano*, les *Kalanoro...*), décrits par Rakotomalala s'observent aux Comores et plus particulièrement dans l'île d'Anjouan.

En allant sur le terrain, nous avons pu observer des dépôts des offrandes tant sur les sanctuaires telluristes, les grottes mais aussi dans les mosquées anciennes abandonnées telles qu'à Untsoha (à Ouani), à Mkiri wa Mpwani à Mirontsy et même à la mosquée considérée comme shirazienne à Ntsajou vers Bimbini.

« L'islam ...n'a pu pousser et s'épanouir qu'en intégrant une part non négligeable des pratiques religieuses en vigueur [avant l'arrivée de l'Islam]. L'organisation socio-familiale de l'Arabie de l'époque explique en partie la conception musulmane de la femme et du mariage. Par ailleurs l'islam n'a pas radicalement tourné le dos aux anciennes croyances. Ainsi, les djinns auxquels on "attribue tous les évènements anormaux et funeste" et dont le pouvoir pouvait entrer en concurrence avec la toute-puissance d'Allah, ont trouvé place dans l'Islam et ont droit de cité dans le Coran. De même "les pierres qui après avoir été honorées comme demeures de djinn, se sont incorporées à un temple d'une divinité distincte avant de s'adapter au culte musulman : ainsi la pierre de la Kaaba, le roc d'Arafat, la grotte de Quzal à Muzdalifa, les pierres levées de Mina, le roc d'As-çafa et Al-Marwa à la Mecque » (Chouzour S. 1984 : 99-100)

Bousquet déclarait aussi que l'alternance et le chevauchement de ces deux religions sont tels qu' *« il est difficile d'établir une frontière [...] entre le culte des saints plus ou moins authentiques et celui qu'on rend à des sanctuaires préislamiques »*.

Ceci montre bien l'ancrage du syncrétisme au sein de tous les rituels organisés dans l'île. Même à Mayotte, un aspect du rite *«maoulida shenge»* décrit par Hélène Mac Luckie, rappelle la dépouille jetée à la mer après le rite de *Nkoma* et de *Trimba*.

Un outil de patrimonialisation

Ces rituels anciens et variés ont une grande valeur patrimoniale en ce qu'ils révèlent et éclairent des pans du passé, non seulement l'histoire du peuplement des Comores mais aussi celle de l'adaptation écologique, de l'organisation sociale et des rapports politiques des habitants de l'île d'Anjouan. Mais par leur caractère archaïque, ces pratiques et les croyances qui les fondent sont combattues, tant par un islam réformiste et progressiste que par les projets de développement technique rationnel des sociétés de l'archipel par l'éducation, la santé, une économie productive et une solidarité sociale modernisée.

Ces luttes ont pris plusieurs formes ces dernières décennies. Le séisme de la révolution culturelle menée de 1977 à 1978 par le président Ali Soilihi (Marxiste-Maoïste) a balayé comme une bourrasque, toutes les institutions traditionnelles comoriennes. Personne n'a osé s'interposer ni les grands traditionnistes (les notables), ni les détenteurs du savoir religieux. Ce fut une déchirure du tissu social et qui a entraîné un conflit de génération entre les détenteurs d'une tradition "immuable" et les jeunes lycéens soutenus par le pouvoir révolutionnaire véhiculant une idéologie diamétralement opposée à la culture ancienne. Malgré le retour triomphal en 1978 du Président Abdallah Abderemane, conservateur des traditions, et la remise sur pied des valeurs anciennes tant du côté religieux que traditionnel (valorisation de la notabilité, du Grand mariage etc...), le chemin reste toujours miné et les tensions sociales palpables. Les dirigeants comoriens successifs essaient de minimiser l'ampleur de cette déchirure sociale ancienne, amplifiée durant la période noire du régime soilihiste.

Actuellement, la société comorienne n'est pas été épargnée par le vent d'une crise de civilisation où l'avenir est incertain. L'idéologie ancestrale basée sur l'esprit de tolérance et de dialogue, sur la sagesse, le bon sens s'estompe progressivement. La montée de la laïcité des jeunes diffusés par l'enseignement public et privé et qui leur pousse à se détourner de la religion, les

succès des jeunes lettrés intégristes comoriens « les *Djawula* » formés dans des universités arabes et au Pakistan, propagent leurs idéologies auprès des autorités et rejettent en grande partie les pratiques religieuses ancestrales considérées par l'orthodoxie islamique ou wahhabite comme « *Bidiân* » (une invocation qui peut être blâmable). La montée aussi de Chiisme à Anjouan, sous le collimateur des autorités avait fait l'objet d'un décret du président actuel des Comores, le Dr Ikililou Dhoinine. Les responsables avaient été incarcérés surtout à Anjouan, créant de vives tensions. A Anjouan des affrontements verbaux entre les sunnites et les *Djawula* sont fréquentes surtout le vendredi.

En plus la lutte incessante entre les intégristes, auto proclamés gardiens de l'Islam, contre les traditionnistes (détenteurs des cultes des ancêtres) s'avèrent très violente. D'un côté les intégristes, allant même jusqu'à détruire des sites sacrés considérés comme étant incompatible à l'Islam, prêchent, en enrôlant les jeunes et les enfants, contre ces pratiques ancestrales et de l'autre côté les détenteurs et les responsables des cultes des ancêtres s'entêtent et protègent leurs lieux de culte les plus célèbres en organisant les rites sans tenir compte des menaces. Les intégristes profitent de la paupérisation due à une situation économique défailante pour attirer la population par des largesses matérielles, à condition de ne plus organiser des rituels traditionnels. Les futurs responsables comoriens doivent prendre en compte tous les paramètres de ces conflits pour y remédier par une amélioration de l'économie, une réduction des fractures sociales et pour Anjouan l'opposition entre les gens des « Hauts » et ceux du « Bas ».

Une vraie politique culturelle permettrait d'inscrire ces rituels et les connaissances qui leurs sont liées sur l'histoire du peuplement et des savoirs locaux dans un cadre patrimonial qui valoriserait aussi bien les vestiges archéologiques, actuellement peu connus et peu protégés, l'histoire orale dont il faut poursuivre le relevé, l'environnement avec ses lieux sacrés ponctuant l'histoire culturelle locale. Une telle mise en valeur pourrait se concevoir dans la perspective d'un éco-tourisme dont le marché existe bien non loin d'Anjouan, à Mayotte et à la Réunion. Anjouan présente en effet une géographie très attractive pour les marcheurs, les randonneurs, qui ne trouvent guère pour le moment de conditions d'accueil favorables. Une meilleure gestion de ce capital culturel et touristique consisterait à faire travailler ensemble les scientifiques du CNDRS (historiens, archéologues, sociologues, écologistes), les guides touristiques et les populations locales proches des sites archéologiques et/ou de culte. Ce travail, je l'espère, sera un outil de premier plan pour un tel projet.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES GENERAUX

ABERLE D. F.

1961, *Matrilineal descent in cross-cultural perspective*, in D. M. Schneider et K. Gough (éd.), *Matrilineal kinship* (Berkeley, Los Angeles et Londres, University of California Press), pp. 655-731.

ABINAL MALZAC

1955, *Dictionnaire malgache – français*, 5^{ème} édition, Ed Maritime et d’Outre-Mer, Paris, p. 48

ACHOURA BOINAIDI

2015, Les pratiques culturelles dans les espaces naturelles à Mayotte, in *Taârifa*, n° 5, 2 pp. 83-105

AHMED ABDALLAH CHANFI

1999, *Islam et politique aux Comores, Evolution de l’autorité spirituelle depuis le Protectorat français (1886) jusqu’à nos jours*, Paris, l’Harmattan, 272 p.

AHMED CHAMANGA MOHAMED

1992, *Lexique comorien (Shindzuani) – Français*, Paris, l’Harmattan, 240 p

1997 *Dictionnaire Anjouanais – Français*, Paris, l’Harmattan, 158 p.

AGAR UND HYDROTECHNICK GMBH

1987, *Carte d’occupation des terres aux Comores*, Ministère de la Production, du développement rural, de l’Industrie et de l’Artisanat, Moroni, 51 p. + annexes + cartes.

AINOUDDINE SIDI

2000, *Tableau administratif, budgétaire, économique et commerciale des Comores en 1972 d’après le rapport de F. Doyen sur la régionalisation économique*, in *L’extraordinaire et le quotidien : Variations anthropologiques. Hommage au professeur Pierre Vérin*, Paris, Karthala, pp.327-335.

ALLIBERT C.

1977, *Histoire de Mayotte, île de l’archipel des Comores, avant 1841*. Thèse de 3ème cycle, Paris, Université Paris I – Sorbonne, 525 p.

1983 *Le site de Bagamoyo (Mayotte, Archipel des Comores)*, *Etudes Océan Indien* n° 2, pp. 240

1984, *Mayotte. Plaque tournante et microcosme de l’océan Indien : son histoire avant 1841*, Anthropos, 352 p.

- 1988, Une description turque de l'Océan Indien au XVI^e siècle, dans le Kitâb-i-Bahrije de Piri Re'is (1521), *Etudes Océan Indien*, n°10, Paris, INALCO, pp. 9 à 39.
- 1989, Le site de Dembeni (Mayotte) , *Etudes Océan Indien* n°11, pp. 63-172
- 1990, Textes anciens sur la côte est de l'Afrique et l'Océan Indien occidental in *Travaux et documents*, n°8, Paris INALCO, p. 44
- 1990(a), Textes anciens sur la côte est de l'Afrique et l'Océan Indien occidental in *Travaux et documents*, n°8, Paris INALCO- Aupoï, 174 p.
- 1990-1991, Le muguru : rôle et origine , in *Annuaire des Pays de l'Océan Indien* (APOI), n°XII, p.211-220.
- 1990-1991, Peuplement et population de Mayotte à travers les âges, in *Annuaire des pays de l'océan Indien*, Aix-Marseille, CEROI-GRECO (CNRS), n° 12, p. 49-60.,
- 1992, Le monde austronésien et la civilisation du bambou : une plume qui pèse lourde : l'oiseau Rokh des auteurs arabes, in *Taloha*, n°11, p. 167-181
- 1996, *Mayotte : mille ans d'histoire (800-1800). Approche archéologique*, dans : O. Gohin et P. Maurice (dir), Mayotte, 2^e édition rev., corr. et augm. des actes du colloque universitaire tenu les 23-24 avril 1991 à Mamoudzou, pp.111-154
- 1999, Le journal de J. S. Leigh (1836-1840) à bord du Kite, *Etudes Océan Indien*, Paris, INALCO-CEROI, n° 27-28, p. 61-170.
- 2000, Des Cauris et des hommes. Réflexion sur l'utilisation d'une monnaie-objet et ses itinéraires in *L'extraordinaire et le quotidien, Hommage au professeur Pierre Vérin*, Paris, Karthala, pp. 57-79
- 2000, La chronique d'Anjouan par Saïd Ahmed Zaki, ancien cadî d'Anjouan, Paris, *Etudes Océan Indien*, n°29, pp. 9-92.
- 2001, Entre Mare Prasodum et Mer de ténèbres. Les marges de la connaissance, Paris, *Etudes Océan Indien*, n°31, pp. 7-11.
- 2002, L'interdépendance de l'archéologie et de l'anthropologie culturelle dans l'Océan Indien Occidental. L'exemple de Mayotte, *Etudes Océan Indien* n°33-34, pp. 11-31
- 2009, Peut-il y avoir une occupation pré-dembenienne à Mayotte ? , *Taârifa*, (revue des Archives départementales de Mayotte), n° 1, avril, pp. 17-30.

ALLIBERT C. et INZOUUDINE S.

- 1987, Un document sur les mafani de Mayotte, *Etudes Océan Indien*, n° 8, pp. 97-109

ALLIBERT C., ARGANT A. et J.

- 1983, Le site de Bagamoyo (Mayotte, archipel des Comores), *Etudes Océan Indien*, n°2, pp. 2-40
- 1989, Le site de Dembeni (Mayotte, Archipel des Comores). Brève Note des vestiges trouvés à Mayotte, *Etudes Océan Indien*, n°11, pp. 63-172
- 1988, *Archives orales, esclavage, razzias et déportations : aspects d'une histoire de Mayotte*, Collectivités Territoriales de Mayotte, Délégation Territoriale aux Affaires Culturelles, (Mayotte, Ed. du Baobab) n°4-5, 1998b.

ALLIBERT C. et LISZKOWSKI D.

2003, Dembeni 1999. Réflexion sur les alignements de pierres, *Etudes Océan Indien* n°30, pp. 181-184

ALLIBERT C. et VERIN P.

1996, The early pre-islamic history of the Comoros Islands: link with Madagascar and Africa", in: J. Reade (ed.), *the India Ocean in Antiquity*, London, Kegan Paul, pp. 461-470

ALI DJIHADI

1989, *Le système de fertilisation des parcelles embocagées avec bovin au Piquet dans la région de Nymakele, analyses critiques et propositions d'amélioration,...*

ALI MKUFUNDI MARIAMA

1982, L'origine des gens aux Comores et la coutume de Manyahuli. *Etudes Océan Indien*, 1, pp : 149-151

ALI MOHAMED GOU

1994, *Une réévaluation des sources historiques des Comores, le cas de Ngazidja*, Mémoire de DREA, Paris, INALCO, 105P. , Annexe 20 p.

1996, *Untsoha, une ville de l'époque classique antérieure aux invasions malgache, (perspectives archéologiques et anthropologiques)*, mémoire de DEA, Paris, INALCO

2000, Résultat des investigations géophysiques sur le site archéologique de Sima (Anjouan, Comores) in *Ya Mkobe*, n° 6-7, 174 p.

2000, Les découvertes archéologiques sur les rives de l'Océan Indien Occidental, *Tarehi*, revue d'histoire et d'archéologie, Paris, Inya, pp. 44 -53

2001, Etat de connaissances archéologique aux Comores et archéologie et évolution des villages aux Comores , *Tarehi*, revue d'histoire et d'archéologie, Paris, Inya, n°2, pp. 44-53

2004, Le prince Salim ben Abdallah, un prince détrôné , *Tarehi*, revue d'histoire et d'archéologie, Paris, Inya, n°3, pp. 9-16.

ALI MOHAMED GOU, SIDI AINOUDINE

1998, *Technique de diffusion du fer et de la céramique aux Comores*, Moroni, éd. CNDRS, 92 p

ALLEN (J. DE VERE)

1984, Deux mystères dans l'histoire de l'océan Indien occidental (Le mystère de la cannelle – Wadebuli et Wadebula), in *Recherche, Pédagogie et culture*, n° 67, juillet-Août-septembre 1984, pp. 10 à 16.

ALTHABE G.

1969, *Oppression et libération dans l'imaginaire. Les communautés villageoises de la côte orientale de Madagascar*, Paris, F. Maspero,

AUBIN J.

1995, *Voyage de Vasco de Gama*, trad., annotation P. Teyssier et P. Valentin, Ed. Chandaine, Paris, 400 p.

AUGE P.

1928, Larousse du XX^e s, Paris, M. Larousse, vol. 6, Tome 1, 1040 p.

AUJAS L.

1911-12, Note historique et ethnologique sur les Comores , *Bulletin de l'Académie Malgache* (Tananarive), vol. IX, pp. 122-141 et vol. X, pp. 183-200

BACAR M.

1990, *Contribution à l'étude du climat de l'archipel des Comores : données générales, risques cycloniques et leurs conséquences socio-économiques*, mémoire de Maîtrise géographie, Université du Maine, 91 p.

BACHELERY P. et COUDRAY J.

1987, *Géologie du Karthala (Grande Comore)*. Rapport préliminaire à l'issue de la mission effectuée du 30 octobre au 25 novembre 1986. Université de la Réunion, 13 p. + annexes

BACUEZ P.

2007, Djinn et sorcellerie dans la société swahili , in *Journal desAfricanistes*, Tome 77 – Fascicule 1, pp.7 - 27

BARRAUX R.

2009, *Du corail au volcan. L'histoire des îles Comores*, Paris, Komedit, 273 p.

BATTISTINI R.

1979, *L'Afrique Australe et Madagascar*, Paris, PUF, col. Magellan 23, 2^eme éd, 275 p.

BATTISTINI R. et VERIN P.

1984, *Géographie des Comores*, Paris, 1^{re} édition, ACCT NATHAN, 144p.

1985, 3^èmes éditions intitulées : Les Comores

BAUMANN H. et WESTERMANN D.

1970, *Les peuples et les civilisations de l'Afrique*, Paris, Payot, 605p.

BEAUJARD P.

2003-2004, Les arrivées Austronésiennes à Madagascar : vagues ou continuum ? (partie I – II) , Paris, *Etudes Océan Indien*, n°35-36, pp. 59-147.

1988, Les manuscrits arabico-malgache (Sorabe) du pays antemoro , in *Omalysy Anio* n° 28, (2), pp. 123-150

2012, *Les Mondes de l’océan Indien, Tome I : De la formation de l’Etat au Premier Système Monde Afro-Eurasien (4e millénaire av. J.C. – 6e Siècle après J.C)*, Paris, Armand Colin, 623 p.

2012, *Les Mondes de l’océan Indien, Tome II : L’océan Indien au cœur des globalisations de l’ancien monde [7e -15e siècle]*, Paris, Armand Colin, 799 p.

BEIDELMAN T. O.

1967, *The matrilineal peoples of Eastern Tanzania* (Londres, International African Institute).

BENOIT J.

1997, *Le peuple des pirogues et le diocèse de Farafangana*, Paris, L’Harmattan, 191p.

BLANCHY S.

1987, L’Interprète Français – Mahorais, Mahorais – Français, lexique, ed. Kashi Kazi, 392 p.

1989a, Le monde invisible dans la vie traditionnelle aux Comores, *L’espoir, la Réunion* n°2, pp. 6-19

1990, *La vie quotidienne à Mayotte : Archipel des Comores*, Paris, l’Harmattan, 239 p.

1993, Thérapies traditionnelles aux Comores, *Cahiers des sciences humaines* (ORSTOM), vol. 29, n°4, pp. 763-791

1995, *Rapport de mission sur les Ziara à Mayotte*, Paris, CEROI-INALCO, 25p.

1999, Discours normatifs et image de la femme aux Comores, in D. Jonckers, R. Carré et M.-C. Dupré (éd), *Femmes plurielles. La représentation defemmes, discours, normes et conduites* (Paris, Editions de la Maison des sciences de l’homme), pp. 89-105

2010, *Maisons des femmes et cités des hommes : Filiation, Âge et Pouvoir à Ngazidja (Comores)*, Paris-Nanterre, éd. Société d’Ethnologie, 320 p.

2011, Mythes et rites à Ngazidja, Comores. Origines du peuplement et Construction culturelle, in *Civilisations des mondes insulaires (Madagascar, îles du canal de Mozambique, Mascareignes, Polynésie, Guyanes)*. Mélanges en l’honneur du Professeur Claude Allibert, Paris, Karthala, pp. 211-239.

BLANCHY S. et al

2006, *Les dieux au service du peuple (Introduction) : Itinéraires religieux, médiation, Syncretisme à Madagascar*, Paris, Karthala, 536 P.

BLANCHY S. & SAID ISLAM MOINAECHEA M.

1989, Rapport de recherché sur le statut et la situation de la femme aux Comores, Projet COI/86/007, Programme des Nations Unies pour le développement, 317 p.

BORATAV P.N.

s.d. *Le rite de pluie chez les Turcs*, in Encyclopédie de l'islam, Tome IV, p. 283.

BOUFFART-KLEIN S.

1998, Les madjini à Mayotte, *Etudes Océan Indien*, n°33-34, pp. 221- 241

BOURHANE ABDEREMANE

1987, *Contribution à l'élaboration d'une monographie historique de la ville d'Ouani (Anjouan), Moroni, mémoire ENES de M' vouni*, 196 p.

2004, *Traditions historiques et culturelles de la ville de Wani, île d'Anjouan-Comores, Paris, INALCO, mémoire de Maîtrise*, 386 p

2005, *La grotte de Hamampundru et le rituel associé : Etude critique du film (île d'Anjouan-Comores)*, Mémoire de DEA, Paris, INALCO, 115 p. + Annexe 96 p.

BOUSQUET G.H.

1938, Introduction à l'étude de l'islam indonésien. Le matriarcat du menang kabau, *Revue des Etudes Islamiques*, Paris, cahier II-III, pp. 137-259

BOUVET H.

1985, Les problèmes de formation aux Comores, *Etudes Océan Indien*, n° 5, Paris, INALCO, 211 p.

CAIOZZO A.

2011, Confins du monde et fin du monde : éléments visuels pour la constitution d'un imaginaire des confins dans l'orient médiéval in *Civilisations insulaires (Madagascar, îles du canal de Mozambique, Mascareignes, Polynésie, Guyanes)*. Mélanges en l'honneur du professeur Claude Allibert, Paris, Karthala, pp.57-83

CARAYOL T.

2007, Le mythe tenace de la cinquième île , in *Kashkazi*, n° 59, p.46

CASSON L.

1989, *The Periplus Maris Erythraei*. Princeton : PUP

CHALLES R.

1721, *Journal d'un voyage aux Indes Orientales par une escadre de vaisseaux commandés par M. Duquesne*, cf. T.2, pp.38-85, la Haye.

CHAMI F. A.

1994, The Tanzanian Coast in the first millennium AD, *Studies in African Archaeology* n°7, Uppsala, Societas Archaeologica Uppsaliensis,

1994-95, The first millennium AD on the East Coast: a new look at the cultural sequence and interaction, *Azania (Nairobi, British Institute in East Africa)*, n° 29-30, pp. 232-237.

1999, Chiken bones from a Neolithic limestone cave site, Zanzibar: contact between East Africa and Asia in: *People Contacts and the Environment in the African Past*, F. Chami, G. Pwiti et C. Dup (1996) LTD, pp. 87-97.

2001a, Chiken bones from a Neolithic limestone cave site, Zanzibar: contact Between East Africa end Asia. *Studies in the African past* 1, pp. 88-97

2009, "Zanzibar and the Swahili coast from c. 30,000 years ago", Dar-Es-Salaam, E. & D. Vision publishers.

CHAMI F. A. et WAFULA G.

2000, Origine du peuplement de Zanzibar, la grotte de Machango, *Tarehi*, revue d'histoire et d'archéologie, Paris, Inya, n°2, pp. 32-34.

CHAGNOUX H., ALI HARIBOU

1980, *Les Comores*, Paris, P.U.F., col. Que sais-je ? N° 1289, 128p.

1990, *Les Comores*, Que sais-je ?, Paris, PUF, p. 16

CHANUDET C.

1981, *Esquisse d'une histoire des Comores et des rapports avec les pays de l'Océan Indien*, Moroni, INE, 30 p.

1984, Les sites de céramiques locales de la période classique de Mohéli (XIVème - XIXème siècle), *Taloha*, Tananarive) n° 10, pp. 181-191.

1989, *Esquisse d'une histoire aux Comores et des rapports avec les pays de l'Océan Indien*, Moroni, INE, 34 p.

1990, *Mohéli et les Comores dans le sud-ouest de l'Océan Indien*, CEROI, travaux et documents n°11, 154 p.

2001, Islamisation et peuplement de l'arc swahili : une nouvelle perspective, *Etudes Océan Indien*, n°31, pp.191-205

CHANUDET C., RAKOTOARISOA J. A.

2000, *Mohéli une île des Comores à la recherche de son identité*, Paris, l'Harmattan, 269p

CHARMOILLE A.

2013a, *Ebauche du fonctionnement hydrogéologique de l'île d'Anjouan de la (Comores) : Typologie des ressources en eau disponibles et discussion sur l'impact déforestation*. Rapport du projet ECDD, 83 p.

CHATELAINE E.

1893, *Lexique latin-français*, Paris

CHEBEL M.

1996, *Histoire de la circoncision des origines à nos jours*, Paris : Ballard, 253 p.

CHEREL J. & EGLIN F.

2004, *Histoire – Géographie 2nd*: Repères pour Mayotte, Ed. Baobab, p. 10

CHITTICK H. N.

1967, *L'archéologie de la côte orientale africaine*, in *Taloha 2, Arabes et Islamisés à Madagascar et dans l'océan Indien*, Tananarive, M.A.A., pp. 21-38

1974, *Kilwa, an Islamic trading city on the East African Coast*, 2 vol., Mémoire, n° 5, Nairobi, British Institute in East Africa, 514 p.

1975, *The peopling of the East Africa coast*, in *East Africa and the Orient* (eds. Chittick H.N., Rotberg R.I.), New York, Africana, pp. 16-43,

1980, *L'Afrique de l'Est et l'Orient : les ports et le commerce avant l'arrivée des portugais*, in *Relations historiques à travers l'Océan Indien*, pp. 15-25.

1984, *Manda: Excavations at an Island port on the Kenya coast*. Nairobi British Institute in Eastern Africa.

CHOUZOUR Sultan

1994, *Le pouvoir de l'honneur : Tradition et contestation en Grande Comore*, Paris, L'Harmattan, 284 p.

1982, *Histoire et Sociologie de Ngazidja. Le Manuscrit de Said Hussein* in *Documents comoriens I*, Paris, INALCO, *Etudes Océan Indien*, pp. 17-53.

CIDEY G.

1997, *Histoires des îles. Ha 'Ngazidja, Hi 'Ndaou 'ani, Maiota et Mwali*. St Denis de la Réunion: Edition Djahazi, 293 p.

CLOCKERS A.

2005, *Une présentation des sources documentaires écrites des Comores et de Mayotte : état des lieux et perspectives*, in *Ya Mkobe*, Paris-Moroni, Komedit, n° 12-13, décembre 2005, p. 9-25.

COCKS R.

1896, *Lettre*, in *East India Company's Records, Londres, T. I, (1602-1613)* p. 215.

DALMOND le P.

1844, *Vocabulaire malgache-français pour les langues Sakalave et Betsimisara*, Paris.

DAMIR BENALI

1984, Organisation sociale et politique des Comores avant le XVe siècle, *Ya Mkobe* n° 1, pp.25-31

1984, Place et prestige du swahili dans les îles Comores, *Ya Mkobe*, Moroni, CNDRS, n° 1, p. 12-16

1989, Approche historique des structures administratives des Comores *Annuaire des pays de l'Océan Indien*, XI, pp. 17-42

2001-2002, Métissage culturel et spécificité identitaire aux Comores, in *Annuaire des Pays de l'Océan Indien (APOI)*, n°XVII, p.86-101.

2004, *Musique et Société aux Comores*, Paris, Komedit-CNDRS, 117p.

DAMIR BEN ALI, BOULINIER G., OTTINO P.

1985, *Traditions d'une lignée royale des Comores : l'hinya Fwambaya de Ngazidja*, Paris, l'Harmattan, 189 p.

DANIEL AHMED ABDOUROIHMANE dit Café

1999, *La littérature comorienne de l'île d'Anjouan. Essai de classification et de traduction des genres littéraires oraux et écrits*, Thèse de Doctorat nouveau régime d'Études africaines, INALCO, Paris, 4 vol., 743 p.

DAVISON J.

1993, Tenacious women: Clinging to Banja household production in the face of changing gender relations in Malawi, *Journal of Southern Africa Studies*, 19 (3), pp. 41-51

DEBEUF D.

2004, *Etude de l'évolution volcano-structurale et magmatique de Mayotte (Archipel des Comores, Océan Indien). Approches structurale, pétrographique, géochimique et géochronologique*. Doctorat en Sciences de la Terre, Volcanologie, Université de La Réunion, 277 p.

DECARY R.

1959, Les eaux douces et leurs habitats dans les traditions et industries malgaches, *mémoires de l'Institut de Recherche Scientifique de Madagascar* (Tananarive), série c, t. v, pp. 233-266

1961, *L'île de Nosy-Bé de Madagascar, histoire d'une colonie*, Paris, Editions Maritimes d'Outre-Mer, 220 p.

DENOIX (Commandant)

1958, Les problèmes de navigation au début des Grandes Découvertes, 3ème *Colloque International d'histoire maritime*, Sevpen, pp. 130-139

DESANGES J.

1982, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VIe siècle avant J.C.-Ive siècle après J.C.)*. Thèse présentée devant l'Université de Paris-IV (1976), Atelier de reproduction des thèses (Université de Lille III).

DEVILLE A.

1974, *Les possibilités du développement forestier dans l'archipel des Comores*. Rapport de mission. PNUD/FAO, Tananarive, 23 p. et annexes

DEZ J.

1977, *La lecture des documents arabico-malgaches*, Paris, ASEMI VIII, 3-4

1983, *Les Sorabe, sources documentaires*, Paris, CNRS-RCP 716

DIOGO do Couto

S.d. *DoAsia, livre IV*, chap.V

DJAE MDAHOMA

1987, *Autour de la naissance : rites et interdit en Grande Comore*, mém. ENES M'vouni, 91p.

DOMENICHINI J.P. & DOMENICHINI-RAMIARAMANANA B.

2002a, *Journal de l'île Bourbon (Madagascar, 2ème partie)*. <http://www.ile-de-bourbon-net/Madagascar/021110.htm>

2002b, *Journal de l'île Bourbon (Madagascar, 5ème partie)*. <http://www.ile-de-bourbon-net/Madagascar/021110.htm>

DONQUE G.

1965, *Le contexte océanique des anciennes migrations : vents et courants dans l'océan Indien, Taloha*, I, p. 43-69

DORESSE J.

1971, *Histoire sommaire de la corne orientale de l'Afrique*, Paris, Ed. P. Geuthner

DOUTTE E.

1909, *Magie et religion dans l'Afrique du Nord*, Alger...

Dr CONTENAU

s.d. *La divination chez les Assyriens et Babyloniens ...*

DUMAS-CHAMPION F.

2008, Le mariage des cultures à l'île de la Réunion, Paris, Karthala, 307 p.

ELLI L.

1993, Une civilisation du bœuf, les Bara de Madagascar, difficultés et perspectives d'une évangélisation, mémoire de maîtrise présenté à l'Institut catholique de Paris, Fianarantsoa, 223 p.

EMERICK C.M. et DUNCAN R.A.

1982, Age progressive volcanism in the Comoro archipelago. *Earth and Planetary Sciences. Letter* 60 : 415-428.

ESSON J. et al

1970, Geology of de Comoros archipelago. *Western Indian Ocean. Geol. Mag.* 6 : 549-557

ESTRADE J. –M.

1977, Un culte de possession à Madagascar, le tromba, Paris, Anthropos, 390p

FAHAD T.

s.d. Istiskâ, in *Encyclopédie de l'islam*, Tome IV, 282-283.

FAUBLEE J.

1996, Relations interculturelles. Le cas des manuscrits arabico-malgaches pp.241-246, in *De la tradition à la post-modernité. Ecrits en hommage à Jean Poirier*. Paris, Presses Universitaires de France.

FAUREC U.

1941, L'archipel aux sultans batailleurs, Moroni, PAC, s. d., 146 p.

FEE S. et GUEUNIER N. J.

2003, Le Vocabulaire des Doany de l'Androy. Langage des esprits et mots de l'étranger dans un culte de possession du sud de Madagascar, in *Langues et Cultures de l'Océan Indien Occidental*, Paris, *Etudes Océan Indien*, 2003-2004, n° 35-36, pp. 225-244

FERRAND G.

2007, Le peuplement de Madagascar, *Revue de Madagascar*, pp. 89-91

1913-1914, *Relations de voyages et textes géographiques, arabes, persans, et turques, relatifs à l'Extrême-Orient du VIII^e au XVIII^e siècle*, Ed. Leroux, Paris, T1 (1913), 296 p., T. II (1914), 447 p.

1923, Les instructions nautiques de Sulayman al Mahri (XVI^e siècle), in *Annales de géographie*, T. XXXII, pp.298-312

1928, Les sultans de Kilwa, *Mémorial Henri Basset, Publications de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines*, XVII, pp. 239-260

FERRIERE I. & H.

1999, La terre change en surface, in *Mayotte, île volcanique*, Paris, éd. Pierre Bordas et fils, 1992, p. 5

FLACOURT DE E.

1995, *Histoire de la grande Isle Madagascar*, Edition annotée et présenté par Claude Allibert, Paris, Karthala-INALCO, 665 p.

FLACOURT Etienne de.

2007, *Histoire de la Grande Isle Madagascar* (édition annotée, augmentée et présentée par Claude Allibert), éd. Karthala, 702 p.

FLOBERT B.

S.d. *Archipel des Comores : Guide d'Anjouan et de Mohéli*, s.l., s.d., 111 p.

FLAUBERT T.

1976, Les Comores, évolution juridique et socio -politique, Thèse, Aix-Marseille, N° 24, CERCOI, 692p

FONTAINE G.

1995, *Mayotte*, Paris, Karthala

FONTOYNONT M. & RAOMANDAHY E.

1937, La Grande Comore, Mémoires de l'Académie Malgache (Tananarive), XXIII, 110 p.

FORSTER W.

1617, The English factories in India, p.24

FOSTER W. ed.

1895, The Journal of Jourdain, 1608-1617, Describing his Experiences in Arabia, India and the Malay Archipelago. Cambridge: The Hakluyt Society.

FRANCOISE VAN LECK WYK R.

1977, Etude des savoirs Néerlandais au sujet de Madagascar à travers les traditions des relations des voyages proposés par Grandidier dans les collections des ouvrages anciens concernant Madagascar, mémoire de maîtrise, Paris, INALCO, 205+17

FRAPPAZ T.

1820, Extrait de la relation d'un voyage fait à Madagascar, à Anjouan et aux Seychelles de 1818 à 1819, Paris, *Annales Maritimes et Coloniales*, 2^{ème} partie, pp ; 229-273 et 292-700.

FREEMAN-GRENVILLE G.S.P.

1962a, The East African coast. *Select documents from the first to the earlier Nineteenth century*. Oxford: Clarendon Press, pp. 45-59-75

FRUET A.

2012, Archipels Inconstants in *Taârif*, N°3, pp. 39-45

GABA D.E.

1981, Le manuscrit arabe de Burhan Mkelle sur la Grande Comore, *Asie du Sud-Est et Monde Insulindien* (Paris : EHESS), vol. XII, 3-4, 43-80.

GEFFRAY C.

1989, Ni père ni mère. Critique de la parenté : le cas makhuwa (Paris, Le Seuil).

GEVREY A.

1870, Essai sur les Comores, Pondichéry, s. éd., 156 p.

1870, Essai sur les Comores, Pondichery. Edition récente utilisée, 1997, Mayotte, Ed. du baobab.

GOURLET J. F. et MOUSSA ATTOUMANI

1995, Faisons de l'histoire à Mayotte, Paris, Hatier, 176 p.

GOURLET J. F.

2005, Chroniques Mahoraises, Paris, l'Harmattan, 221 p.

GRANDIDIER A.

1903-1920, Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar [COACM], Paris, Union Colonial, 7 Volumes.

GRAY J. M.

1958, Nairuz or Siku ya Mawaka, *Tanganyika Notes and Records* 38, pp. 1-22.

GRANDIDIER A. , GRANDIDIER G. & FROIDEVAUX H.

1903-1907, Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar, Paris : Comité de Madagascar.

GREEN R.L

2000, Art, Care-Giving, and the Ancestors: Gender Roles and Role “Reversals” in Highland Madagascar, in *Taloha* 13, pp. 317-346

GROSSET-GRANGE H.

1966, Procédés arabes de navigation en Océan Indien, au moment des Grandes Découvertes, in *Actes du 8ème colloque d’histoire maritime*, Paris SEVPEN, pp. 227-246

GROSE J.M.

1757, Voyage to the East Indies (1750)

GROTTANELLI V. L.

1975, The peopling of the horn of Africa, in *East Africa and the Orient*, pp. 44-74

GUEBOURG J. L.

1994, La grande Comore, des sultans aux mercenaires, Paris, l’Harmattan, 272 p.

1999, Petites îles et archipel de l’océan Indien, Paris, Kathala, 570 p.

GUEUNIER N. J.

1992, Les routes maritimes du Canal de Mozambique d’après les routiers arabo –swahili, en collaboration avec J.-C. HEBERT et F. VIRE, *Taloha*, 11, pp. 77-120

1994, Les chemins de l’Islam à Madagascar, Paris, l’Harmattan, 191 p.

1986, Lexique du dialecte malgache de Mayotte (Comores), Paris, INALCO

GUILLAIN C.

1856, Documents sur l’histoire, la géographie et le commerce de l’Afrique orientale, Paris, *Arthus Bertrand*, pp. 6-7

GUYOT F.

2001, Le voyage en Ethiopie, dernier voyage en Orient, Paris, L’Harmattan, 23 p

HARPET C.

2002, Le lémurien de Mayotte, *Eulemur fulvus fulvus*: perceptions, représentations et pratiques, *Etudes Océan Indien*, n° 33-34, pp.115 à 139.

HEBERT J. C.

1960, Fête agraire dans l'île d'Anjouan : Archipel des Comores, dans *Journal de la société des africanistes*, Paris, CNDRS, T xxx, fsc. 1, p. 101 à 116.

1961, Analyse structurale des géomancies Comoriens, Malgaches et Africaines, in *Journal de la société des Africanistes*, Tome XXXI, Fascicule II, pp. 115-208

1976, *Les relations maritimes de l'Inde avec Madagascar avant 1500*, communication au Colloque de Lyon, 30 p.

1984, Document sur les razzias malgaches aux îles Comores et sur la côte orientale africaine (1790-1820) in *Etudes Océan Indien*, n°3 conflit dans l'Océan Indien, Paris, pp. 5 à 60

2000, Le bassin sacré du vieux Sima à Anjouan, dit "nyungu ya Chuma",

2012, Le premier peuplement de Mayotte dévoilé par le proto-malgache – Les appellations des animaux, in *Taârifa*, n° 3, pp. 47-66

HERMANN P.E.

1955, *L'homme à la découverte du monde*, Plon, pp.62-63

HORNELL J.

1934 Indonesian influence on East African culture *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 64: 305-333

HORTON M.

1984, *The early settlement of the Northern Swahili Coast*, Ph. D. Cambridge

1984-1996, *Shanga, the archaeology of a Muslim trading community on the coast of East Africa*, London, the British Institute in Eastern Africa.

1986, *The swahili corridor and the Southern African Iron Age*, Oxford, St Hugh's College, African History Seminar, 12 nov., 25 p.

HORTON M. et MIDDLETON J.

2000, *The Swahili*. Oxford : Blackwell.

HOWE T.

1907, "Position et description des îles Comores, 1762, 1766, utilisé par Alexander Dalrymple pour établir ses cartes, *Grandidier, Alfred et Guillaume, Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar*, Paris, Comité de Madagascar, t. V, p. 299

IBN BATTUTA

1995, Voyages et périple, traduction P. Charles-Dominique, Paris, Gallimard

1304-1337, Voyage, trad. Defremery C. et Sanguinetti B. R., 4 T., Paris (rééd. Anthropos par V. Monteil, Paris, 1969), trad. Anglaise Gibb H. A. R., Cambridge, 2 vol., 1958 et 1962.

IBRAHIM SOIBAHADDINE RAMADANI

2009, Le Nord-Ouest Malgache à Mayotte (Peuples, Langues et Cultures)" in Taârifa, n°1, avril 2009, *Revue des Archives départementales de Mayotte*, pp. 31- 39

I.N.E. (Institut National de l'Éducation)

1989, Les Comores, Géographie CM, INE/Nathan, Paris, 144 p.

INZDINE MDERE.

1987, The Ntrimba in nyoumakele, mém. ENES de M'vouni, 39 p.

JAOVELO-DZAO R.

1995, Mythes, rites et transes à Madagascar, Paris, Karthala, 389 p.

1996, Mythes, rites et transes à Madagascar. Angano, Joro et Tromba, Antananarivo : Ambozontany, Paris, Karthala, 391 p.

JOUANNE C.

2000, La Sufaliya Un poème du Maître-Pilote Shihan Ad-dine Ahmad Ibn Madjid. Essai de traduction, notes et commentaires, Paris, INALCO, *Etudes Océan Indien*, n° 31, pp.35 à 114

2001, *La Sufàliya une poésie du maître pilote SHIHÂB AD-DÎNAHMAD Bin MÂJID*, essai de traduction, notes commentaires d'après le manuscrit du fond de répartition des manuscrits de l'Institut des Etudes Orientales de l'Académie des sciences de Russie à St Petersburg. Feuilles 83r à 96r, *Etudes Océan Indien* n°31, pp. 35-144

JUMA A.

2004, *Unguja Ukuu on Zanzibar: an Archaeological Study of Early Urbanism*, Studies in Global Archaeology 3, Uppsala University, African and Comparative Archaeology, Department of Archaeology and Ancient History, 198 p.

KANA-HAZI

1996, Histoire des îles HA'NGAZIDJA, HI'NDZOU'ANI, MAÎOTA et MWALI, présentation critique des manuscrits arabe et swahili émanant du Grand Qadi de Ndzaoudzé Oumar Aboubakari Housséni (1865), St Denis, éd. Dzahazi, 293 p.

KHAWAM R.

1985, Les aventures de Sindbad le Marin. Paris : Phébus

KI ZERBO J.

1990, L'Histoire de l'Afrique noire, Paris, Hatier, 702 p. + XXXII planches

KRAFFT M.

1983, Guide des volcans de la Grande Comore (Comores). Cerney. Centre de Volcanologie Vulcain, 103 p.

KUS S. et WRIGHT H. T.

1976, Notes préliminaires sur une reconnaissance archéologique de Mayotte , *ASEMI, VIII*, 2-3, pp. 123-135.

LEBERRE M.

1993a, Les Comores. Conservation de la biodiversité et développement Humain. UNESCO, Paris, 26 p.

1993b, Mission d'identification de sites potentiels de Réserves de la Biosphère et de Biens du Patrimoine Mondial en la R.F.C. des Comores. Rapport, texte préliminaire. UNESCO-MAB, Paris, 74 p.

LEDANT J.P.

1993a, Rapport de mission du consultant en conservation des écosystèmes forestiers. Projet FAO/PNUD/TCP/COI/2551 (T) Réserve marine et côtière de Nioumachoua. Draft. FAO, 61 p.

1993b, Rapport de mission du consultant en conservation des écosystèmes forestiers. Projet FAO/PNUD/TCP/COI/2551 (T) Réserve marine et côtière de Nioumachoua. FAO, 77 p.

LEGRIS J.M.

1969, La Grande Comore. Climat et végétation. Institut Français de Pondichéry. *Travaux de la section scientifique et technique* 3 (5) : 1-28

LENGELLE M.

1955, L'esclavage, Paris, Puf, col. Que sais-je ? , 111 p.

LENSELAER A.

1970, Dictionnaire Swahili-Français, New-York, Dover Publications, 646p

1983, Dictionnaire Swahili –Français, Paris, Karthala, 646 p.

LISZKOWSKI H.D.

2000, Mayotte et les Comores, escales sur la route des Indes au XV^e et XVIII^e siècle, Mayotte, éd. Du Baobab, 415 p.

LOMBARD-JOURDAN A.

1980, Une description inédite des îles Comores (1743), *Omalysy Anio* (Tananarive : UER d'Histoire), n° 11, 177-199.

LOUETTE M.

1988, Les oiseaux des Comores, M.R.A.C., Tervueren.

LOUETTE M. & al

1989, Comparison of forest bird communities on Ngazidja and Mwali (Comoro Islands). *Ostrich Suppl.* 14, pp.33-37

MAHMOUD IBRAHIME

1997, Etat Français et colons aux Comores (1912-1946), Paris, l'Harmattan, 160 p.

MANIACCI A.

1939, Les incursions malgaches aux Comores, *Revue de Madagascar*, Tananarive, PIO, n°26, p.73-101.

MANTAUX CH.

197,1 Ramanetakarivo et Andriantsolivola dans l'Archipel des Comores au XIX^e siècle, in *Bulletin de Madagascar*, 22^{ème} année, n°314-315, Tananarive, pp. 554-589.

MARCO POLO

1997, Le devisement du monde, Paris, le Livre de Poche, coll. Lettres Gothiques, 407 p.

MARTIAL P.

2012, Société et culture à Mayotte aux XI^e – XV^e siècles : la période des chefferies, in *Taârifa*, n° 3, pp. 69-113

MARTIN J.

1982, Les mémoires de SAID HAMZA EL MASELA : Une relation de la vie Politique anjouanaise de la fin du dix-huitième siècle à 1840 dans *Etudes Océan Indien*, Paris, INALCO, T.1, pp.110- 112.

1983, Comores : quatre îles entre pirate et planteurs, Paris, l'Harmattan, t1 et 2, 612 et 418 p.

1984, Un témoignage sur la révolution de 1891 à Anjouan, le mémoire de prince Salim, *Etudes Océan Indien*, n°6, pp. 51-70

MARTIN N.

2010, Les productions céramiques de l'Océan Indien Occidental : Implications culturelles au carrefour d'influences, thèse, INALCO CEROI, 2010, 331p.

MARTIN B.G.

1975, Arab migrations to East Africa in medieval times , *The international Journal of Africa Historical Studies*, VII (3), pp. 367 - 389

MASSEANDE C. A. & al.

1997, Histoire et archéologie des Comores, Paris, éd. SEPIA, 55 p.

MATHELIN E.

2013, *Les lacs insulaires du sud-ouest de l'Océan Indien, un enjeu pour la gestion durable de la ressource en eau*, 25 p.

MATHIEU N. C. (éd.)

2007, Une maison sans fille est une maison morte. La personne et le genre en sociétés matrilineaires et/ou uxori-locales (Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme).

MAUBOURGUET P.

1993, *Larousse MEMO encyclopédie générale visuelle et thématique*, Paris, Grafica éd., 1359 p.

MEGISER J.

1903, *Description véridique, complète et détaillée [...] de Madagascar, 1609*, dans Grandidier, op. Cit. t. I, 460 p.

MELLIS J.V.

1938, Nord et Nord-Ouest de Madagascar : Volamena et Volafotsy, suivi d'un vocabulaire du Nord-Ouest expliqué, commenté et comparé au merina (A propos du mythe de Mojomby). Imprimerie Moderne de l'Émyrne. Tananarive.

MENACHE M.

1954, Etude hydrologique sommaire de la région d'Anjouan, en rapport avec la pêche des coelacanthes, *Mémoires de l'Institut Scientifique de Madagascar*, série. A, IX : P.151-185

MIRGHANE A.

1985, La pêche maritime aux Comores : un exemple de pêche en milieu tropical insulaire, APEFE, Belgique, 53 p.

MIRHANI NOURDINE

2014, *Dynamique d'évolution des géosystèmes en milieu tropical humide insulaire : approche par les bassins versants d'Anjouan aux Comores*, thèse de doctorat en cotutelle, université d'Angers et université de Toliara, 256 p.

MLANAOINDROU B.

1993, *La révolution d'Ali Soilihi et ses répercussions sur la société comorienne*, mémoire de maîtrise d'histoire, université Paris 7, p.25-25.

MLINDE K.A. & MANSOURI M.

1991, *La surveillance du Karthala*, mémoire Sciences, ENES M'Vouni 49 p.

MOHAMED ABIDHAR et DJADIDA MOHAMED

1998, *Les monuments, les sites, les sépultures médiévales dans la localité de Domoni*, mémoire IFERE-Patsy, 71 p.

MOHAMED DAOUD et YOUSOUF SAID MOISI

1991, *L'Islam et les pratiques animistes aux Comores*, Moroni, ENES de M'Vouni, mémoire de fin de cycle, 1991, p. 29

MOHAMED SAID ASSOUMANI

2005, *Les formules magiques, médicinales et divinatoires des devins-guérisseurs Comoriens*, YA MKOBE, n°11, pp. 15-30

MOHAMED SOIFA

1987, *The nkoma in Wani*, mémoire de l'ENES de Mvouni, 41 p.

MOINOUROU MOHAMED MROUDJAE.

1985, *Le culte de possession aux Comores : Les Djinns*, mémoire, ENES M'vouni, 45p

MOLLET du JOURDIN M.

1980, *Les contacts historiques de l'Afrique et de Madagascar avec l'Asie du Sud et du Sud-Est : le rôle de l'Océan Indien*, in *Relations historique à travers l'Océan Indien*, UNESCO, Paris, pp. 51-67

MOLET L.

1956, *Le bain royal à Madagascar. Explication de la fête malgache du Fandroana par la coutume disparue de la manducation des morts*. Tananarive, Imprimerie luthérienne.

MOLLET SAUVAGET A.

1987, *Documents anciens sur les îles Comores (1591-1800), supplément des travaux et documents*, n° 37, Paris, CEROI.

1994, *Documents anciens sur les îles Comores (1591-1810)*, Paris, CEROI INALCO, travaux et documents 28, Série Histoire, 124 p.

MONNERET de VILLARD

1938, Note 314 et périple de la mer Erythrée, 27 p. 9 (1-10-12), 36 p.12 (1-3-22)

MONTEIRO A. et VERIN P.

1970, Note sur Ibo, ville de Mozambique attaquée par les sakalava in *Bulletin de Madagascar* n° 213-295, Tananarive, pp. 894-898

MOREL M. & FAY G.

1982, *Activités forestières dans le développement rural, rapport au Gouvernement des Comores. FAO. Programme forestier pour le développement des collectivités locales. GCP/INT/347/SWE*, 102 p.

MOUSSA SAID AHMED

2000, *Guerriers, Princes et Poètes aux Comores dans la littérature orale*, Paris, l'Harmattan, 293 p.

2012, *Le poids des hinya ou lignages matrilineaires dans la gestion des Cités en Grande Comore (Comores)*, in *Taârifa*, n°3, pp. 23-27

MOUTAILLER A.

1974, *Le trafic commercial des Îles Comores à l'époque précoloniale*, Mémoire de maîtrise d'histoire, Université de Paris VIII, Vincennes, 129 p.

MOUTAILLIER H.

1976-1977, *Le mythe shirazi aux Comores : analyse de son mode de fonctionnement in l'histoire des sociétés africaines*,

MUNTHE L.

1982, *La tradition arabico-malgache vue à travers le manuscrit A-6 d'Oslo et d'autres manuscrits disponibles*, Antananarivo

MURDOCK G. P.

1957, *World ethnographic Sample*, *American Anthropologist*, 59, pp. 664-687

NAFOUANTI A. A. et NAFISSAT M.

2002, Ouani ville historique et touristique, mémoire EESP-IFERE-Patsy, 106 p.

NAVILLE E.

1894, Le temple de Deir-el-Bahari, (chap. V)

NEWITT M.

1978, "The Southern Swahili Coast in the First Century of European Expansion", *Azania*, n° 13, pp. 111-126

NOUEMIE M.

2010, Les productions céramiques de l'océan Indien occidental : implications culturelles au carrefour d'influences. Paris, CEROI, thèse de doctorat, T. I et II, 330 p.

NOURDINE SOIDRIDINE.

1986, Toponymie de Ouani Anjouan, mémoire, ENES de M'vouni, 45p.

NURSE D.

1982, Bantu Expansion into East Africa: Linguistic Evidence In Ehret, C and Posnansky, M, eds., *The Archaeological and Linguistic Reconstruction of African History*, Berkeley: UCP

OTTINO P.

1971, Les traditions d'établissement shirazi dans l'ouest de l'Océan Indien, ronéo inédites, 112p.

1965, Le Tromba, *L'Homme*, 5 (1), pp. 84-93

1978, Les traditions d'établissements shirazi dans l'Ouest de l'océan Indien. Ronéo, inédit.

PAULY M.

2012, Société et culture à Mayotte aux XIe – XVe siècle : la période des chefferies , in *Taârifa*, n° 3, pp. 69-113

PAVLOVSKY R. et DE SAINT OURS J.

1953, Etude géologique de l'archipel des Comores. Service géologique, Haut-Commissariat de Madagascar et Dépendance, Direction des Mines et de la Géologie, Tananarive, Travaux du bureau géologique, N° 51, 51 p.

PETERS P. E.

1997, Revisiting the puzzle of matriliney in South-Central Africa, *Critique of Anthropology*, 17 (2), pp. 125-146

PIRENNE J.

(1966) 1970, Le développement de la navigation Egypte-Inde dans l'Antiquité, in Société et Compagnies de Commerce en Orient (Colloque de Beyrouth 1966), Ed. SEVPEN, Paris, pp. 101 à 119

PITON B. & POULAIN J.F.

1974, Résultats de mesures de courants superficiels au GEK avec le N/O Vauban dans le sud-ouest de l'Océan Indien. Document scientifique, Centre ORSTOM de Nosy-Bé : 1-4

PLINE

1949, Livre XII, éd. A. Ernout, parag. XLII – XLIII : 47-50, 92-94. J.I. MILLER, 1998 : 156

PLINE L'ANCIEN

2003, Livre VI, § XXXIV

POIRIER CH.

1942, *Mœurs et coutumes des insulaires des Comores et de Nosy-Bé, cahiers Malgaches 1941, centenaire du rattachement à la France des îles Nosy-Bé et Mayotte* (Tananarive imp. Officielle), pp. 221-255.

1948a, Réflexions sur les ruines de Mahilaka situé au fond de la baie d'Ampasindava Bulletin de l'Académie malgache, XXVIII, pp. 97-101.

POUWELS R.

1978, "The medieval foundations of East African Islam." International Journal of African Historical Studies 2: 201-26 and 3: 393-409.

PRADINES S.

2009, L'île de Sanjé ya Kati (Kilwa, Tanzanie): un mythe Shirâzi bien réel, in *Azania: Archaeological Research in Africa*, Vol. 41, N° I, 1-25.

PRINS A.H.J.

1961, *The swahili-Speaking People of Zanzibar and East African Coast (Arabs, Shirazi and Swahili)*, London, International African Institute.

QAZWINI

1994, Saint-Pétersbourg, Musée de l'Académie des Sciences, ms. E7, XVe siècle (?), fol. 72r dans : *De Bagdad à Ispahan, manuscrits islamiques de l'Institut d'études orientales de Saint-Pétersbourg*, Académie des sciences de Russie, Paris-Musée, Venise, ill. p. 140 (Note n° 58, p. 72).

RABEMANANTSOA C. et al

2011, Sur la piste de Rasikajy du nord-est de Madagascar, in Vohemar, cité-état malgache, Paris, INALCO, *Etudes Océan Indien*, n°46-47, p. 143.

RABESAHALA-RANDRIAMANANORO, C.,

2015, « La religion malgache ancestrale pratiquée. Eléments de compréhension », Les impliqués Editeur, 2015, p. 71, No-14

RACINE O.

2013, La notion de personne chez les Swahili de Zanzibar. Esquisse d'un portrait d'ombres et de lumière, dans E. Lozerand, *Drôles d'individus. De la singularité individuelle dans le Reste-du-monde*, Paris, Klincksieck, Continents philosophiques, p. 201 - 216.

2002, Légendes du Pays de Kae, Zanzibar, dans F. Le Guennec, V. Charpentier & S. Méry (éd.) *Afrique-Arabie. D'une rive à l'autre, en mer Érythrée. Journal des Africanistes*, n° 72/1, p. 153-173. Version corrigée et augmentée de photos de l'auteur déposée en 2008 dans : <http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00346606/fr/>

2001, Le *Mwaka* de Kojani - Pemba , dans B. Drinka & D. Nurse (ed.), dans *African Language and Culture* , dans Historical Perspective: Essays in Memory of Edgar C. Polome ; Special Issue of *General Linguistics*, vol. 38, n°1, p. 199 - 229. Version corrigée et augmentée de photos de l'auteur déposée en 2008 dans : <http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00347555/fr/>

1998a, La Chaise et le Croissant, dans C. Le Cour Grandmaison et A. Crozon (éd.), *Zanzibar Aujourd'hui*, Paris, Karthala - IFRA, p. 341-359. Version corrigée et augmentée de photos de l'auteur déposée en 2008 dans : <http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00346369/fr/>

1998b, *Mwaka Kogwa* Makunduchi ou la mise en Tourisme de la Culture d'une communauté du sud d'Unguja , dans F. Le Guennec Coppens & D. Parkin (ed.) *Autorité et Pouvoir chez les Swabili*, Paris, Karthala-IFRA, p. 203-219. Version corrigée et augmentée de photos de l'auteur déposée en 2008 dans : <http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00346369/fr/>

1995, The *Mwaka* of Makunduchi Zanzibar, dans D. Parkin (ed.) *Continuity and Autonomy in Swabili Communities. Inland Influences and Strategies of Self-Determination*, Londres, Vienne. Version corrigée et augmentée de photos de l'auteur déposée en 2008 dans : <http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00346397/fr/>

1994, The *mwaka* of Makunduchi, Zanzibar, pp. 167-175, in continuity And autonomy in Swahili Communities. Inland influences and strategies of self-determination. (Ed. Parkin D.), Beitrage zur Africanistik, Band 48. Wien and London, School of Oriental and African Studies.

RAJAONARIMANANA N.

1987, Traité sur les djinns d'après le manuscrit arabico-malgache du Musée des arts africains et océaniques, Paris, *Etudes Océan Indien*, n° 6, pp. 125-150.

1990, Savoirs arabico-malgache. La tradition manuscrite des devins Antemoro Anakara (Madagascar), Paris, INALCO.

RAKOTOARISOA J.A.

1979, Mohéli : contribution à l'étude géographique d'une île comorienne, Thèse de 3ème cycle, 127 p.

RAKOTOMALALA M., BLANCHY S. et RAISON-JOURDE F.

2001, Madagascar : les ancêtres au quotidien. Usages sociaux du religieux sur les Hautes terres Malgaches, Paris, l'Harmattan, 529 p.

RAKOTOMALALA M.

2006, La sorcellerie en Imerina in Les dieux au service du peuple : Itinéraires religieux, médiations, syncrétisme à Madagascar, Paris, Karthala, pp. 229-259.

RAKOTOVOLOLONA S.

1986, Note sur la fouille d'une tombe découverte à Ilafy, in *Taloha* 10, Revue du Musée d'Art et d'Archéologie de Madagascar, pp. 115-132

RAMAMONJISOA S.

1976, Questions sur Andriamisara (à propos de traditions culturelles influencées par l'Islam bantouisé à Madagascar) , *Omalv Sy Anio*, 3-4, pp. 251-268.

RAMAMONJISOA J. B.

2001, Le Martin Triste à Madagascar, ou comment naît un interdit traditionnel in *Etudes Océan Indien*, n° 32, Littérature orale à Madagascar et aux Comores, Paris, INALCO, pp. 13-30

RAMIANDRASOA F.

1978, Un aperçu sur la vie quotidienne des esclaves en Imerina au XIXème s , in l'esclavage à Madagascar aspects historiques résurgences contemporaines, acte du colloque international sur l'esclavage Antananarivo 24-28 septembre 1996 sous le parrainage de l'UNESCO (Projet Route de l'esclave) textes remises et présentés par Rakoto Ignace Institut de Civilisation, Musée d'Art d'Archéologie Antananarivo, pp. 85-93.

RAMIANDRISOA C.

1992, La baie de Saint-Augustin, *Aombe*, n°4 (Archéologie du sud malgache), éd. J.P. Emphoux & C. Ramiandrisoa, ORSTOM, pp. 7-30.

REPIQUET J.

1901, Le Sultanat d'Anjouan, Paris, Challamel, 136 p.

1901, Le prince Salim in Revue des colonies et des pays de protectorat, juin 1895, pp. 224-226.

RICHARDS A.

1950, Some types of family structure amongst the Central Bantu, in A. R. Radcliffe-Brown et D. Forde (éd.), African systems of kinship and marriage (Oxford, Oxford University Press), pp. 207-251.

1964, Le système politique de la tribu Bemba de la Rhodésie du Nord-Est, in Fortes et E. E. Evans-Pritchard (éd), *Systèmes politiques africains* (Paris, Presses universitaires de France), pp. 73-105 [éd. Ang., 1940].

1972, The counciliar system of the Bemba of Northern Zambia, in A. Richards et A. Kuper (éd.), *Councils in action* (Cambridge University Press), pp. 100-129.

RICQUIER J.

1953, *Les sols d'Anjouan et de Mayotte, Tananarive, mémoire I.R.S.M.*

ROBINEAU C.

1966, *Société et économie d'Anjouan (Océan Indien)*, Paris, ORSTOM, 220 p.

1967, Une étude culturelle de l'île d'Anjouan, dans *Arabes et islamisés à Madagascar, et dans l'Océan Indien*, Tananarive, SGIRM, N° 34, pp. 39-56.

ROSSE, E.,

2016, *Ancestralité et migrations urbaines Le cas des Tandroy de Toliara (Madagascar)*, thèse de doctorat d'anthropologie, Université de Paris Nanterre, directeur S. Blanchy.

ROTTER G.

1976, *Muslimische Insein vor Ostafrika. Eine Arabische Komoren-Chronik des Jahrhunderts*. Beyrouth & Wiesbaden: Franz Steiner Verlag

ROUGEULLE A.

2004, *Le Yémen entre Orient et Afrique : Sharma, un entrepôt du commerce médiéval sur la côte sud de l'Arabie*. *Annales Islamologiques* 38 : 201-53

RUSILLON H.

1912, *Un Culte dynastique avec évocation des morts chez les Sakalaves de Madagascar, le tromba*, Paris, Libr. A. Picard et fils, 195 p.

SACLEUX CH. G. S. Sp.

1939, *Dictionnaire Swahili-Français*, Paris, Institut de l'ethnologie de l'université de Paris, 2ème éd, 759 p.

1939, *Dictionnaire Swahili-Français*, Paris, Institut de l'ethnologie de l'université de Paris, 2ème éd, 1118 p.

1959, *Dictionnaire Français-Swahili*, Paris, Institut de l'ethnologie de l'université de Paris, 2ème éd, 759 p.

SALIME BUBA MOUHOUTAR

2002, Les sépultures modernes à Mayotte *Etudes Océan Indien*, n° 33-34, pp. 289-299

SCHNEIDER D. M.

1961, *The distinctive features of matrilineal descent groups*, in D.M. Schneider et K. Gough (éd), *Matrilineal kinship* (Berkeley, Los Angeles et Londres, University of California Press), pp. 1-33.

SEGURADO J. B.

1989, L'emprise de l'échange restreint en Afrique centrale matrilineaire. Les systèmes de parenté des Cewa (Mozambique) et des Machinga Yao (Malawi), *l'Homme*, 109, pp.44-75

SHARP L. A.

1994, *The Possessed and the Dispossessed. Spirits, Identity, and Power in a Madagascar Migrant Town*. Berkley, Los Angeles, London: University of California Press, 345 p.

SIDI AINOUDINE

1988, *Dépossession et Conscience foncière aux Comores*, mémoire de DEA, Paris, INALCO-Sorbonne Nouvelle, 120 p.

1998, *Anjouan, l'histoire d'une crise foncière*, Paris, l'Harmattan, 339 p.

2000, Anjouan : La politique de concession au XIX^e siècle, in *Ya Mkobe*, N°6-7 : 37-44

SIMON P.

1988, Ny Fiteny Fahizani, Reconstitution et périodisation du malgache ancien jusqu'au XVI^e siècle, dans *Travaux et Documents du CEROI*, Paris, CEROI, n°5

1989, Ny Fiteny Fahizany, Reconstitution et périodisation du malgache ancien jusqu'au XIV^e siècle. *Travaux et documents du CEROI* n° 5

SINCLAIR P.

1981, *Chibuene an early trading site in southern Mozambique*, in Paideuma Mitterlungen zum Kulturkunde, Wiesbaden, pp.149-164.

SOARES G.R.F.

1975, *Contribution à l'étude de l'hydrologie et de la circulation du canal de Mozambique en hiver austral*, Thèse de doctorat de 3^eème cycle, Paris, 89 p.

STRAMM A.

1996, *Histoire de l'Afrique pré-coloniale*, Paris, PUF, pp. 22 – 81- 88 – 116

STRANDES J.

1961, *The Portuguese period in East Africa*. Nairobi : East Africa Literature Bureau. (Orig. Pub. 1899), p. 73

TANNERY P.

1920, *Le Rabolion. Traités de géomancie arabe, grecs et latins*, in *Mémoires scientifiques*, t. IV : Les sciences exactes chez les Byzantins, Toulouse

TARA V., WOILLET J. C.

1969, *Connaissance des îles Madagascar, Mascareignes et les Comores*, Paris, SCEMI, 381p.

THEVET A.

1554, *Les singularités de la France antarctique. Repris par Grandidier A. et al., Collection des Ouvrages anciens concernant Madagascar*, Paris, Comité de Madagascar, t. I, 1903, p. 105-109

THOMASSIN B.-A.

1999, Mayotte, île volcanique à large lagon : sa construction et celles de ses récifs coralliens in *Naturaliste*, Historiens et Géographes de Mayotte, Ed. du Centre de Documentation Pédagogique. Direction de l'Enseignement, Bull. n°1, Mars 1999, 49p.

THOMAZ L.F.

2009, La découverte de Madagascar par les Portugais au XVI^e siècle , *Archipel*, 78, pp. 153-180

TIBBETTS G. R.

1979, *A study of the Arabic texts containing material on South-East Asia*, Leiden, Brill, 294 p. (erreur de notation Beaujard p. 472 T. II –biblio p. 722)

TILOT V.

1994, *Etude de l'environnement marin et côtier, et des aspects socio-économiques de la pêche autour de l'île de Mohéli*, Projet PNUD, 142 p.

TOUSSAINT A.

1961, *Histoire de l'Océan Indien : Peuples et civilisations d'Outre-Mer*, Paris, PUF, sixième série, 286 p.

TRICART J.

1972, Reconnaissance géomorphologique de l'île d'Anjouan. *Revue de Géographie*, n° 21, Madagascar, p. 79-99

TRICART J. & KILIAN J.

1979, *L'écogéographie et l'aménagement du milieu naturel*. Hérodote. Paris : F. MASPERO, 326 p

VANSINA J.

1960, *De la tradition orale : Essai de méthodologie historique*, Tervuren, 179 p.

VERIN P.

1962, Rétrospectives et problèmes de l'archéologie à Madagascar, *Asian Perspectives (Hong Kong)*, Vol. 4, N°1-2, pp. 198-217

1966, Les antiquités de l'île d'Anjouan, dans *bulletin de l'Académie malgache*, Tananarive, vol XLV, pp.66-79

1972, Histoire ancienne du Nord-Ouest de Madagascar, Madagascar, *Taloha* 5, p. 174

1993, Le rapport Pechmarty sur les "Ecoles Koraniques" à la Grande Comore, in *Etudes Océan Indien*, n° 16 (Religions), Paris, INALCO, 1993, pp.105-123

1994, *Les Comores*, Paris, Karthala, 263 p.

VERIN P. et E. VERIN

1999, *Histoire de la révolution comorienne. Décolonisation, idéologie et séisme social*, Paris, L'Harmattan, 158 p.

VILLIERS A.

1952, *The Indian Ocean*, London, Museum Press, 255 p.

VIRE F.

1984, L'océan Indien d'après le géographe Abû Abd-Allah Muhammad Ibn Idrîsi al-Hammûdi al-Hasanî dit Al-Sarîf Al-IDRISI , *Etudes sur l'océan Indien*, Collection des travaux de l'Université de la Réunion, pp. 13-45

VIRE F. et HEBERT J.C.

1987, Madagascar, Comores et Mascareignes à travers la Hawiya d'Ibn Mâgid (886 H/1462) *Omalysy Anio*, 25-26, pp. 55-80.

WALKER I.

2000, *Guide culturel Comores*, Moroni, simpage, 52 p.

2000, Réflexion sur l'histoire du peuplement de Ngazidja : la politique de Concession au XIXe siècle , in *Ya Mkobe*, n° 6-7, pp. 3-22

2009, *Comores: Guide culturel*, Paris, Komedit, 57 p.

WHITEHOUSE D.

1984, "Early seafarers on the Comoro Islands: the Dembeni phase of the IX- X th centuries AD", dans *Azania*, Nairobi, t. XIX, p. 13-59

1990, Ndzuani and the Comoros, Nairobi, *Azania*, XXVII, 81-128 p.

2001, "East Africa and the maritime trade in the Indian Ocean, A.D. 800-1500", in *Islam in East Africa: new sources*, (Ed. Biancamaria Scarcia Amoretti), international colloquium Roma Dec. 1999, Roma, Herber, pp. 411-424

WISSMANN H. V.

1968, "Zangenaë", *Paulys Real encyclopadie des Classischen Altertumswissenschaft*, suppl. Bd, II, p. 1337-1448.

WRIGHT H. T.

1984, "Early seafarers of the Comoro islands: the Dembeni phase of the IXth – Xth centuries AD", *Azania*, 19, pp. 13-60

YASMINA ALLAOUÏ.

1999, *L'école coranique à OUANI*, mémoire, IFERE-PATSY, 44p.

PERIODIQUES

Kitâb al-bulhân, Oxford, ms. Oriental 133, XVe siècle, fol. 46v, dans Carboni, pl. 51. (Note n° 57, p. 72)

Taloha V 63-64 et 86 (note page 24 de Ainouddine Sidi)

YA Mkobe, CNDRS, n° 6-7, Août 2000, 174 p.

YA Mkobe, CNDRS, n°11, Janvier 2005, 94p.

Documents comoriens, patrimoines archéologiques et histoire culturelle,

Etudes Océan Indien, Paris, INALCO, 1983, t.2, 158p.

Etudes sur les Comores et l'islam en l'honneur de Paul GUY, Paris, INALCO, 1985, N° 6, 195p.

Anjouan dans l'histoire, *Etudes Océan Indien*, Paris, INALCO, 2000, n°29, 235p.

Littérature orale à Madagascar et aux Comores, *Etudes Océan Indien*, Paris, INALCO, 2002, N° 32, 223p.

MARE PRASODUM, D'un rivage à l'autre, *Etudes Océan Indien*, Paris, INALCO, 2001, N° 31, 267p.

Regards sur Mayotte, *Etudes Océan Indien*, Paris, INALCO, 2003, n°33-34, 306p.

Les découvertes archéologiques sur les rives de l'Océan Indien, Comores, Madagascar, Zanzibar, *Tarehi : revue d'histoire et d'archéologie*, Paris, Comedit, 2001, n°2, 66 p.

La littérature comorienne hier et aujourd'hui, *Tarehi : revue d'histoire et d'archéologie*, Paris, Comedit, 2001, n° 2, 66p.

Atlas de Ressources côtière de l'Afrique Orientale, RFIC-DGIC (Direction Générale de la Coopération Internationale, Gouvernement Belge), Nairobi, 2002, 154 p.

ARTICLES DE PRESSE

JOURNAL AL-WATWAN, n° 455, du 14 au 20 mars, 1997, p. 11

MAYOTTE HEBDO, n° 735 du 05 février 2016 p. 35

DOCUMENTS

Archives Départemental de Mayotte : *Navigation et commerce dans l'Océan Indien jusqu'au XIX è siècle, l'Océan le plus anciennement connu et parcouru*, Mayotte, éd. Imprimah, 34 p.

Union Européenne – Délégation de l'Union Européenne chargé des Comores à Maurice – Fonds Européen de Développement, Union des Comores- Ministère de Finances et du Budget – Ordonnateur National du FED, PCD 9 ACP COM 008, Plan de Développement Intercommunal de Mrémani et d'Adda Anjouan, CAP, 2011, 112 p.

Direction Générale de l'Environnement et Projet PNUD/UNESCO/UICM COI/91/06 « Appui à la programmation nationale en matière d'environnement », Diagnostique de l'Etat de l'Environnement aux Comores, novembre 1993, 80 p. + Bibliographie 22 p. + Annexe 7 p.

Dépliant intitulé : « Mayotte, un héritage naturel mal connu, la mangrove, Collectivité Territoriale de Mayotte, Représentation du Gouvernement, Direction de l'Agriculture et de la Forêt, NIC, Ste-Clotilde – 08/94 – RC 71 B 10 –D.I : 894, 1994

USUELS

Dictionnaire Hachette Encyclopédique illustré, Paris, imp. De Massy Jean Didier, 1994, 2082p.

The Encyclopedia of the African and African American Experience, Basic Civitas Books, New York 1999, p. 1425

ANNEXES

Annexe 1 : Corpus.

Sur Mro-Maji, mon corpus est constitué de :

- cinquante (50) cassettes audio, numérisées déjà et gravées sur CD-ROM aux Archives Départementales de Mayotte le 13 septembre 2010.
- quatorze (14) cassettes audio-visuelles, à numériser et à graver sur CD-ROM
- quinze (15) pochettes de photos noires en blanc et en couleurs (déjà développées).
- Une centaine de photos numériques seront gravées sur CD-ROM
- Plusieurs centaines de tessons de poterie locale et de céramiques importés. (Répertoriés mais non classés).

A Ouani, j'ai interviewé 12 (douze) informateurs :

- Abdourohmane Ben Abdallal Hazi: CD-ROM Cote 2AV004
- Mohamed Abderemane Abdallah: CD-ROM Cote: 2AV 005
- Ahmed Ben Said Abdallah: CD-ROM Cote: 2AV006 et une partie de 2AV007,
- Abdallah Bacar Cheikh (Abou Cheikh) : CD-ROM Cote: 2AV008
- Soilihi Abdallah Maanrouf (Bélé Shindra) : CD-ROM Cote : 2AV009
- Cheikh Loutoufi Abdourohime : CD-ROM Cote : 2AV010 et une partie de 2AV011
- Youssouf Andili : CD-ROM Cote : une partie de 2AV012
- M'ze Maitoini : CD-ROM Cote : 2AV016
- Massoundi Abdallah Mchindra (Massoundi Bamou) : CD-ROM Cote : 2AV018 au 2AV021 + 2AV031
- Mère Ahmed Ranga/Yecha Madi Mtregani : CD-ROM Cote : 2AV022 + une partie de 2AV023, 2AV024 et 2AV025
- Ahmed Ben Omar (Ahmed Ranga) : (même Cote que sa mère : intervient de temps en temps en donnant des éclaircissements sur des points qui m'intéressaient)
- Ousseni Mari Soilihi : CD-ROM Cote : 2AV027

Houdhoiti Bacar (Mère Mangala) :

A Ouani, il faut noter que vingt (20) cassettes contenant les traditions orales de la ville ont été recueillies en 1986-1987 et exploitées partiellement dans mon mémoire de M'vouni et celui de Maîtrise. Le reste, avec celles de 2000 (2 cassettes sur les rites de *Ziara*) et de 2003 (22 cassettes sur Ouani et Jimilime) me permettront d'aborder mes futurs travaux.

A Jimilimé, comme son nom l'indique « *Muji wa Milimaju* » (village en montagne) est un village enclavé au nord de l'île, bastion des rituels non islamiques selon les traditionnistes, j'ai interviewé beaucoup de gens, seulement ils n'acceptent pas d'être pris en photo, ni être enregistrés (cependant voir CD-ROM Cote : 2AV011)...et quelques photos.

Au niveau des autres localités (Barakani, Koki, Patsy, Mirontsy, Moya, Hajoho), les entretiens recueillis sont consignés sur des cassettes audio et numérisées aux Archives Départementales de Mayotte le 13 septembre 2010 et gravées sur des CD-ROM portant le Cote : 2AV.

1. Barakani :
 - OUSSENI Mari Soilihi : CD-ROM Cote : 2AV029 + une partie de 2AV030.
2. Koki et Patsy:
 - BAHHA HEDJA Ousseni: CD-ROM Cote : 2AV001

3. Mirontsy:
 - HOUMADI Combo Madi: CD-ROM Cote: 2AV002
 - Mme THAMARATI: CD-ROM Cote: 2AV003
4. Moya:
 - Responsable *Ziara "Bwe Wu Vanga"*: CD-ROM Cote: une partie de 2AV013 + une partie de 2AV014
5. Hajoho :
 - FATIMA Combo : CD-ROM Cote : une partie de 2AV030

Annexe 2 : Autres travaux sur le terrain et surveys archéologiques

- 1980 : Film d'une prospection archéologique sur les sites de Bambao-la-Mtsanga du XI^e au XIII^e siècle : coordonnées géographiques 6505-4474 /12°12'30''Sud et 44° 30'55'' Est et ceux du XIV^e au XV^e siècle: 6491-4480/12°13'55'' Sud et 44°31'25'' Est (source Ali Mohamed Gou-1994) avec la participation de Mohamed Ousseni (enseignant d'histoire), Abdallah Mhadji (enseignant d'histoire-géographie) et Youssouf Ben Ahmed (cameraman et enseignant d'Anglais).

- 1980 : Film des interviews des responsables du Ziara de Hamampundru (Mro-Maji) et du Directeur de la Société Bambao Tropikal SA. Monsieur Ahmed Ali : Transcrit en shindzuwani et traduit en Français.

1986. Décembre 1986: Collecte de la Tradition Orale à Anjouan dans la région de Ouani, Mutsamudu, Mirontsy, Sima, Moya, Cuvette (Tsembehou et Dindri), Nyumakele-Île d'Anjouan. Textes transcrits en Shindzuwani (en utilisant la méthodologie de Chamanga : professeur à l'INALCO) et traduit en Français.

1987 : Prise des photos du rite de Nkoma au Ziara de Bintirasi Ouani.

1994 : Prospection archéologique du site historique et archéologique de Ziara-Sima VIII^e-IX^e siècle avec l'archéologue Ali Mohamed Gou.

1995 Du 27 au 30 Août 1995: a participé à une Prospection archéologique et ramassage des tessons à la surface du site de Untsoha IX^e ? XIV^e siècle (ancien faubourg de Ouani) rayé de la carte en 1792-1793 par la Razzia Malgache, lors d'une campagne de fouille avec le professeur archéologue Claude Allibert et Ali Mohamed Gou. Du 30 Août au 1er septembre 1995 : Tourné archéologique à Ouani (Wuntsinimwa Muji et Mkiri wa Mpwani), Sima (Ziarani Sima), Bazimini (grotte de Bazi-Nguni ou Ngomeni-Bazi) et Shaweni (site historique ancienne : capitale d'Anjouan en 1300 après JC où avait régné Djumbe Mariamo Ben Saïd Othman Kalishi Tupu) avec la même équipe.

- 1996. Prise des photos en 1996 sur tous les sites existants notamment la grotte de Hamampundru (Bambao La Mtsanga, Mro-maji), ce qui m'a permis d'obtenir : deux cassettes vidéos et une pochette de photos, portant sur le rite de la grotte de *Hamampundru* (Mro-maji/Bambao-La-Mtsanga). - Prise des photos sur les sites existants : Ouani, Jimilimé, la grotte de Bazimini et la grotte de *Hamampundru* (Bambao La Mtsanga, Mro-Maji), etc....Ce qui m'a permis d'obtenir : 7 pochettes de photos 2003 portant sur Ouani et Jimilimé, 3 CD photos 2002 sur Ouani, 2 pochettes 1996-1999 sur le *Nkoma* à Ouani, et une pochette 1997 sur le rite de la grotte de *Hamampundru* (Mro-

Maji/Bambao-La-Mtsanga), des photos numériques sur CD pour la grotte de *Bazi-Nguni* ou *Ngomeni Bazi* (Bazimini).

1996 08 septembre 1996 : Film de la cérémonie rituelle de la grotte de Hamampundru un Ziara de Koni et de Mro-Maji (Bambao-la-Mtsanga).

1996-97 : Enquêtes avec Moussa Isihaka du CNDRS sur la calligraphie comorienne, les différents Cheikhs des différents Twarika (Rifayia, Chadhouliya et Kadriya) en les photographiant à Mutsamudu, Ouani, à Sima et à Domoni ; en recueillant aussi la Tradition Orale. Mission financée par le CICIBA.

-Identification et prise des photos à l'intérieur de la grotte de Hamampundru à Mro-Maji (Bambao-la-Mtsanga).

-Prise de photos du rite de Nkoma au Ziara de Bintirasi Ouani.

1999: -Prise des photos et film d'une prospection archéologique à Wuntsini mwa Muji (l'ancienne ville basse de Ouani, engloutie par un raz de marais consécutive à une inondation) et à Mkiri wa Mpwani : Site probablement du IX^e et XIV^e- XV^e siècle. Prise des photos et filmage du rite de Nkoma au Ziara de Binti Rasi à Ouani.

2000 : Film, et prise des photos du rite Nkoma supposé préislamique au Ziara de Binti Rasi à Ouani.

2003. Septembre-novembre 2003 : Prise des photos dans le puits sacré (culte des anguilles) à Wuntsini-mwa-Muji à Ouani au moment des incantations et dépôt des offrandes. Identification et prise des photos sur le site archéologique de Bwe-la-Maji (ancien village de Bejani) et de Mlimani (ancien village de Komboni) à Ouani.

2005 Août 2005 : -Prise des photos au moment d'une visite du lieu sacré «*Hamampundru*» (au moment de remise des offrandes aux esprits) par un des futurs responsables de Ziara.

- 2006. Recensement des sites historiques et archéologiques, suivi d'une collecte des tessons de poterie locale et des céramiques importées à la surface des sites (Ouani, Jimilimé, ...) Le Ministère de l'intérieur du Président d'Anjouan Mohamed Bacar nous a financé deux jours de travaux à travers l'île du 15 au 17 juillet 2006 pour mener des survey sur les sites historiques en focalisant nos recherches sur les grottes et les abris sous roches à Ouani, Mirontsy, Sangani (Mutsamudu), à Sima, Lingoni-Pomoni, Moya, Shaweni (Nyumakele), Domoni, Koni, Bazimini, Jimilime ainsi que les recueils de la tradition historique.

2006 Du mercredi 07 au Jeudi 08 juin 2006 : Visite et prospection des deux grottes respectivement à Mro-Maji : Ziara de *Hamampundru* et à Bazimini : *Bazin-Nguni* ou *Gomeni-Bazi*, un Ziara, avec la participation des professeurs archéologues Felix Chami, David Kiyaga-Mulindwa, Jean-Aimé Rakotoarisoa, et Dr Chantal Radimilahy, accompagné par Bourhane Abderemane, l'enseignant chercheur.

2006 Du 15 juillet au 17 décembre: Visite sur le terrain, prise des photos, filmage par l'équipe scientifique du Réseau A.A.N de Ndzouani (composée de Saïd Azilani Musbahou, Missoubahouddine Ben Ahmed, Djamel Saïd Ali, Abdou Houmadi, Charif Nakhir (Karbi), Charafouddine Ahmed Abdillahi, Chaharou Ibrahim, Salim Ahmed Abdou, Houmadi Halifa, El-Farouk Ben Ali, Charaf Ahmed Salime etc...) sur les sites archéologiques de Ouani, Bazimini, Mirontsy, Sangani (Mutsamudu), Jimilimé et recueil de la tradition historique.

2006 Du 02 au 08 octobre 2006 : a participé avec Damir Ben Ali, Dr Abdallah Nouroudine et Mme Echata Abdouraouf à une Conférence sur l'archéologie suivie d'une Assemblée Générale du Réseau organisée par le Réseau des Archéologues Africains (African Archaeology Network Conférence and General Meeting) à Kampala – Uganda.

2006 Du samedi 11 au mardi 13 novembre 2006 : Participation à un tourné de film et prise des photos des sites coloniaux ainsi que des sites sultanesques à travers l'Île de Ndouani avec Guy Ancel, Responsable du Centre Multimédia de l'Université de la Réunion et Serge, financé par la Coopération Française.

2006. Une équipe de chercheurs des Réseaux des Archéologues Africains (Jean Aimé Rakotoarisoa, Chantal Radimilahy, David Kiyaga-Mulindwa, dirigée par le professeur Felix Chami, à laquelle j'ai collaboré, a visité le mercredi 07 juin 2006 des sites inexploités à ce jour : la grotte de *Hamampundru* (*Ziara ya Hamampundru*) à Mro-Maji et celle de *Ngomeni-Bazi* ou *Bazi-Nguni* (un lieu de culte *Ziara*) à Bazimini. Les marqueurs trouvés sur place à Bazimini ont permis aux spécialistes de retenir comme site potentiel « *Bazi-Nguni* » qui a fait l'objet d'une fouille en janvier 2009. Certains résultats obtenus sur le terrain ne sont pas pour le moment accessibles. Quant aux interviews, les photos et les films gravés sur CD-ROM, je ne pourrais pas les utiliser sans l'accord du réseau.

2007. En 2007 : Tournage à Mayotte et Anjouan d'un film documentaire intitulé « L'Empire CHRIS créé en 1768 » un parfumeur de Grasse qui, à travers le monde, avait des usines de parfumerie. Chiris, Regouin et Bouin étaient les fondateurs de la SCB (Société Coloniale de Bambao qui deviendra après : la Société Comores Bambao).

2007 15 octobre: Deuxième visite à la grotte de Mirontsy « *Ziara de Drani* » de l'équipe scientifique d'African Archaeology Network (Bourhane, Saïd Azilani, Djamal, Houmadi Halifa) et prise des photos.

2008. Du 23 au 29 janvier 2008 : Participation à une mission des Réseaux des Archéologues Africains sur le repérage des grottes et des sites archéologiques à Mohéli avec une équipe scientifique composée de deux Tanzaniens (Professeur Felix Chami et Abdallah Khamis Ali), deux Malgaches (Dr Chantal Radimilahy et Rasolondrainy Tanambelo Vassili Reinaldo (NADO) son étudiant) et trois Comoriens (Ibouroi Toibibou, Bourhane Abderemane et un étudiant de l'Université des Comores). Découverte d'une grotte à Ngamarombo « *Bwe Nyumba* » et des pierres polies etc... cette découverte a poussé les archéologues à prospecter non seulement les grottes mais aussi les sites où dominant la terre rouge, et en même temps recueillir la tradition autour des grottes notamment les rites, les chants etc...

2008. Du jeudi 28 février au 04 mars 2008 : tourné archéologique à travers l'île d'Anjouan de l'équipe scientifique de Ndouani du Réseau des Archéologues Africains dirigée par Bourhane Abderemane responsable local du Réseau de African Archaeology Network (A.A.N) pour une prospection et repérage des grottes et/ou abris sous roche à Ouani, Mirontsy, Sangani (Mutsamudu), Moya, Shaweni, Hamampundru (Mro-Maji), Domoni, Bwé la Drungu (Droungou), Bazimini etc...). Puis, prise des photos par Saïd Azilani Musbahou et recueil de la tradition historique autour de la grotte.

2008. Du 04 au 28 juin 2008 : Repérage des sites de tournage au niveau de quatre îles pour réaliser le film documentaire intitulé « Bambao, reine des Comores » en racontant l'histoire de la Société Coloniale Bambao avec la participation de Denis Buttner (MANABA Film à Marseille –France) et de Bourhane Abderemane (CNDRS).

2008 Du 12 au 27 Août 2008: Participation à une fouille archéologique à Malé suivi d'un survey à Chindrini, Mohoro, Foubouni–Grande Comore supervisé par le professeur Archéologue Felix Chami, responsable du Réseau des Archéologues Africains et les responsables du Réseau aux Comores respectivement Ibouroi Toibibou : enseignant chercheur à l'Université des Comores–Coordinateur du réseau aux Comores et Bourhane Abderemane enseignant-chercheur, Responsable du Réseau à Anjouan–Directeur Régional du CNDRS (Nouvelle découverte sur le peuplement des Comores).

2008. Du 23 novembre au 15 décembre 2008 : Tournage d'un film documentaire sur l'archipel des Comores intitulé« Bambao, reine des Comores » avec la participation de Denis Buttner (Société MANABA Film à Marseille–France) et de Bourhane Abderemane (CNDRS). Coproductions : Coopération Française, France3, RFO Mayotte, CNDRS, Alliance Franco-Comorienne de Mutsamudu.

2013 Jeudi 15 Août 2013 : visite d'un « Ziara » lieu sacré à Bazimini dans la haute montagne vers le col de Patsy à côté de l'antenne relai de la poste, accompagné des deux agents du CNDRS et d'un guide.

2004 Filmage, et prise des photos du rite Nkoma supposé préislamique au Ziara de Bintirasi à Ouani.

Novembre 2003 : -Prospection archéologique, collecte des tessons de poterie locale, des céramiques importées et prise des photos au village et dans les sites archéologiques de Jimilimé (*Hantsandji, Kaburi Trundramwe*, cimetière de Pangani, *Jambaje, Puliju, Tsengeni, Miyaja, Mroshidja*), recueil de l'histoire orale avec la participation d'Attoumane Combo notre guide.

-Collecte de l'histoire orale (Tradition Orale) Anjouanaise dans la région de Ouani, Mutsamudu, Mirontsy, Sima, Moya, Cuvette (Tsembehou et Dindri), Nyumakele–Île d'Anjouan. Textes transcrits en Shindzuwani (en utilisant la méthodologie de Chamanga : professeur à l'INALCO) et traduits en Français.

Annexe 3 : Transcription et traduction des entretiens (ou transcription simple des entretiens en français) . Liste des Informateurs.

Annexe - 3 – A

MZE MAITOINI

Enquête à Ouani

Transcription en comorien et traduction en français des propos de Mr Mze Maitoini (MM) né au mois d'août vers 1923 à Ouani (Wani) dit Baha Mtsuzi. Ancien police-militaire à Madagascar, spécialiste de l'histoire des mosquées à Ouani.

Enquête faite à la Mosquée de Vendredi de Wani le 8 septembre 2003 de 9h30 à 11h par Bourhane Abdérémane.



**MZE MAITOINI né en Août 1923 à Ouani Anjouan
Ancien police-militaire à Port Berger –Madagascar [décédé]**

Source : *Bourhane Abderemane - photo prise en 2003 (ancienne mosquée de vendredi)*

INTERVIEW (CDR 2AV016)

1. BA: ***Mwenye muhu rihadisie itarehi ya warumwa wakati Mawana afa hunu mjini Wani.***

1. "Monsieur. Parlez-nous de l'histoire des esclaves, après la mort de Mawana, ici dans la ville de Wani".

2. M.M : ***"Wakati wa yamakuwa wa mwenye sultwani Abdallah afa, vwanzia ikafoyaji, bako Momlozewa uo makuwa akana paja amba uo de amuwa bakokwahe wa mwenye Ahmad Abdallah Charif, amuwa Bangani-vwa-muji vani, amuwa Bangani-vwa-muji vani kamweidjilane aliyo na liduka lahe vale, idjimwa, suku idjimwa, suku idjimwa.***

2. "Lorsque les Makhuwa de son altesse, le défunt sultan Abdallah, la confusion qui en résulte (cafouillage) : c'est que le vieux **Momlozewa**, un makhuwa, qui avait une jambe, c'est lui qui a tué le grand-père de monsieur Ahmed Abdallah Charif. Il l'a tué ici à Bangani-mwa-muji. Il l'a tué ici à Bangani-mwa-muji. A l'endroit même où Idjilane a sa boutique, un vendredi, un jour de vendredi, un jour de vendredi".

3. Wakati Sultwani Abdallah afa wafanya mpango wamakuwa amba narireme imiji, wafanya mpango uo vahanu vurongolwao amba Hamlebe Bambao-la-mtsanga hoho. Hoho vahanu makonseye ya mfalume wakoka, Hamlebe. Waendre wafanya hule amba : "leo na avasavani mfalume afu ilazimu vuke "liberté" na kakila muntru aka na mrumwa...Wantru wa konunuwa mrumwa. Wantru wafanya komisiô amba kula aliyo, risishemeleza amba risitswaha Bambao-la-mtsanga, Hamlebe be vwa konse. Ivuriha vavo, waendre wahadisi iyisa.

3. "Après la mort du sultan Abdallah, les Makhuwa ont comploté de la manière suivante : détruisons les cités. Ils ont comploté dans un lieu appelé "**Hamlebe**", là-bas à Bambao-la-mtsanga. C'est là où étaient les conseillers du sultan, à "**Hamlebe**". Ils ont décrété qu'"à partir d'aujourd'hui, maintenant le sultan est mort, il faut qu'il y ait la liberté pour tous ceux qui étaient esclaves... Avant les gens achetaient l'esclave... Les gens ont fait la commission : «chacun où qu'il soit, doit informer les autres en leur disant que nous sommes convoqués à "**Hamlebe**", Bambao-la-mtsanga pour un conseil (réunion) ». Ils se sont rassemblés là et ont fini par se mettre d'accord".

4. ***Urumwa warumwa na waDomoni na ufudjari yavira Domoni. Mtrumama washidomoni...Mtumama washimakua, dagoni aka, amba alawa ahomo, ata ahija, wakorenga demba mawundra yale wamtria umbeli. Zo zihidjiri Domoni, urumwa yaka Domoni. Ivo yadjiri inkondro lazima waje walipve kiswa be. Domoni iremwa uku. Wantru wa mkirini maharibi vavo de wataki idomoni. Vani mba ne wantru washidomoni rangu aswilini waka wantru waswilihivu. Vwa mwanamtsa tsule waye uiriwa Beluha wawe umjuwa? Wawe kumji? A vavo vani tri! Adzawa vani. Bakokwahe amdza bbahe wa Beluha uo aka mrumwa wa Cheikh Soilihi. Waye uiriwa Ba Mbarake. Vudzwala Isufu Mbarake, Ali Mbarake, Musa Mbarake. Bbahe wa Beluha wani ribuha matso riwapara wantru wao. Basi unu, umuhu wao, awadza Isufu, Ali, na Musa. Uo mrumwa wa Cheikh Soilihi aka naye (mrumwa mwana). Akati walawa wafanya irenyio yao amba isilazimu wareme nkondro imiji iyo, wabombarde, watawale vao, ifanyiwa vahanu vurongolao Hamlebe, Bambao-la-Mtsanga.***

4. "L'esclavage, concernant les esclaves des Domoniens, et la torture qui s'en suit à Domoni consistait, pour les femmes nobles de Domoni, à ... la femme Makhuwa, dans la maison où elle habitait, si elle sortait pour longtemps, au retour, les Domoniennes prenaient des longues aubergines et les introduisaient dans le vagin de celle-ci. Ceci se passa à Domoni. C'était l'esclavage à Domoni. Lorsque vint la révolte des esclaves, il a fallu donc prendre la revanche. On attaqua Domoni la nuit. Les gens étaient à la mosquée. Les esclaves attaquèrent Domoni pendant la prière du coucher

du soleil. A l'inverse des Domoniens, les gens de Wani, étaient à l'origine, des gens hospitaliers. Il y a un jeune qui s'appelle Beluha. Le connaissez-vous ? Ne le connaissez-vous pas? Il est là ... !

Il est né ici. Le grand-père, qui engendra le père de Beluha, était l'esclave de Cheikh Soilihi. Il s'appelait "**Père Mbarake**". De lui sont nés Isufu Mbarake, Ali Mbarake et Musa Mbarake. Les parents de Beluha, nous sommes venus au monde en les trouvant déjà là. Donc celui-ci, leur aîné, engendra Isufu, Ali et Musa. C'était l'esclave que Cheikh Soilihi avait (un jeune esclave). Lorsqu'ils partirent faire leur réunion et qu'ils décidèrent d'attaquer les cités, de les bombarder et de prendre le pouvoir, cette réunion eut lieu dans un endroit appelé **Hamlebe**, à Bambao-la -mtsanga.

5. Unu kamwe, bbahe wa bakokwahe wa Beluha uo...unu adzama angia Bambao aja amwambia Cheikh Soilih amba : "Mwenye usilale Bambao vani meso". Ma-ehen-ehen wakoka Bambao be. Wakoviria ha mfulume, "usilale vani meso, usike Bambao vani". Wakati uo Cheikh Soilihi amwambia mwenye Daymane wao de uwantru waka ahilil-mashawiri wa sultwani Abdallah amba vutsoka ntrongo kadha na kadha ta kadha. Mwenye Mpatse, bbahe wa Daniel Cheikh aka de usecreteri muhu wao pia. Wanoseyana ihabari...Vani ritsolawa jeje Bambao? Ritsolawa convuwa convuwa Bambao. Be rahiswali suku kadha muntru ambilwa arenge ikandzu yahe aivere amba asondrowoa shingoni hule.

5. "Celui-ci même, le père du grand-père de ce Beluha... celui-ci se cacha et rentra à Bambao pour venir dire à Cheikh Soilih ceci : "Monsieur, ne dors pas ici à Bambao, demain"- en effet les gens de bonne classe vivaient donc à Bambao. Ils passaient chez le sultan -"Ne dors pas ici, demain, ne sois pas ici à Bambao". A ce moment-là, Cheikh Soilih dit à monsieur Daymane, c'était les conseillers du sultan Abdallah, qu'il y aura telle chose, telle chose et jusqu'à telle chose. Chef de Mpatse, car le père de Daniel Cheikh était le plus grand secrétaire parmi eux. Ils se sont annoncé la nouvelle... Comment pourrai-je sortir de Bambao ? Nous sortirons par convois successifs. En tout cas, quand nous aurons prié tel jour on dira à tout un chacun de prendre son boubou (sa robe) et de le plier dans le but d'aller se baigner à la mer, là-bas".

6. Asubuhi, raswali alfadjiri vale, wanadamu na politiki, wasishuka kamwe mtsangani Bambao, wasidunga kamwe mtsanga ata walawe Hajoho. Wangiye hule wowararu. Ru ru ru ija Hajoho. Bakokwahe wa Said AhmadiMwatani afanya mwana maji vale be kavwasi muntru atowao hadisi itsokao yontsi amba kadha ta kadha wangia Mtsamdu.

6. "Le matin, quand nous aurons fait la prière de l'aube - les gens vivent avec la politique (la philosophie) – ils vont directement au bord de la mer de Bambao, ils suivent le bord jusqu'à Hajoho. Ils rentrent là par trois. Ru ! Ru ! Ru ! Ils arrivent à Hajoho. Le grand-père de Said Ahmadi Mwatani prépare un peu d'eau. En tout cas il était convenu de ne rien dire. Ils arrivent enfin à Mutsamudu".

7. Mwenye Daymane aendre Mtsamudu andre afanye mpango amba vani Mfarantsa a Maore. Waja watsaha wana-kanoti walidziwa ha uhali, ivurwa yendre Maore. Suku ile amba de isuku madza wangiha amba suku kadha kadha risirema Wani na Mtsamdu, isuku idjimwa amba risiremwa Wani, wangiha kamwe harimwa iprogramu yao. Na wale walawa wadjiri wantru, kanoti aremwa kasia angia Maore. Walodeclare suku kamwe Wani ini yakoatakewa isuku idjimwa alfadjiriju, na muntru arongolwao" Almadruwa" aka Kardjavindja. Almadruwa vozuzi vani de akofa. Almadruwa, Bamadruwa uo de arengwa akoshemeledza wakati...Ahimi fukuju Kilingeni vale...

7. "Monsieur Daymane partit pour Mutsamudu pour préparer une contre-offensive car la France était à Mayotte. Ils ont été cherchés des petits canots qu'on leur avait vendus très cher et partirent pour Mayotte. Ce jour que les esclaves ont choisi que c'est tel jour qu'ils vont attaquer Wani et

Mutsamudu, un jour de vendredi qu'ils vont attaquer Wani. C'était déjà écrit dans leur programme. Quant aux autres, ils partirent et louèrent des gens pour manoeuvrer les canots jusqu'à Mayotte. Ils ont été déclarés le jour où Wani serait attaquée, un jour de vendredi à l'aube, par un homme nommé **Almadruwa** qui était à Karidjavendza. Almadruwa est mort il y a peu de temps. *Almadruwa*, ce *Bamadruwa*, était choisi pour crier... debout devant la déchetterie de Kilengeni... "

8. *Ribuha matso uhura ini kavwaka fuko vani nahika tsi mafuko mararo. Uhura wa muji unu uka uâserkile umuji piya. Vuka mafuko mararu yani de :*

1- *Lifuko gidzoni vale ha Manya vale, vale fukuju vale, bon!*

2- *Vuka na lifuko lini la Mkiri-wa-Mari*

3- *Na mkiriju Swafa, mlongo ule vale...*

Na Bunarhini, vwa wakati uo vwakoka magardiê. Bunarhi de vale ha mwenye Abassi Mpampa, ika ifanyiwa ndzuzuri na mlongo. Be akati nkondro zaja, mwisoni vani de yakomolwa.

8. "Nous avons ouvert les yeux et avons trouvé qu'il n'y avait, dans cette muraille, que trois portes seulement. La muraille de la ville encerclait toute la ville. Il y avait les trois portes suivantes :

1. La porte de Gidzoni, à côté de chez Manya, près de la déchetterie, bon !
2. Il y avait cette porte de la mosquée-d'Omar.
3. Et à la mosquée Swafa, cette porte qui est là...

Devant la tour, il y avait, à cette époque, des gardiens. La tour était là, chez monsieur Abasse "le requin"(vendeur de requin sec). Elle était jolie avec une porte. Seulement après la fin des guerres, on l'a détruite. "

9. *Wao wagodjeyao wasiki mlongo, wantru wahiswali alesha, vavo kayakobulwa. Akati wale waja amba washojorema umuji, wasiki mlongo. Bamadruwa ivo uo ahimi ne ashemeledza : "Hé! Hé! Hé! (Rambilwa amba muntru uo aka mlibwapvu)... Ishemeleya wo! wo! wo!, riwuneki! Riringe au kararinga? Riringe! Mwana muntrubaba apara maha sita nalale, maha mitsano nalale, maana uo atsoshindra amayizi ntrongo. Mwana uo atsoshindra amayizi ntrongo... Be mntrumama musiuwe " Desiziyo itolwa halilo... "Na muntru atrawa angia ushoni, musingiye (hari ya malalao yao), na muntru ashia umuro wa muji uo alawa hoho musidunge (yaani malalao wayafanya) "*

9."Ceux qui gardaient et tenaient la porte, les gens, après la prière du soir, on n'ouvrait à personne. Lorsque les autres sont venus pour attaquer la cité, ils ont tenu la porte. Bamadruwa se mit donc debout et cria : " Hé! Hé! Hé! (On nous a dit que cet homme était très très grand)... -Tout le monde reprend en cœur : Wo! Wo! Wo! Tous à l'attaque ! Avons-nous pris le pouvoir oui ou non ? Nous l'avons pris ! – Un garçon de six ans doit se coucher, et celui de cinq ans doit se coucher, car il est capable de se souvenir de quelque chose. Cet enfant est capable de se souvenir de quelque chose... En tout cas il ne faut pas tuer la femme". Telle était la décision prise... " Celui qui s'est réfugié aux toilettes, n'entrez pas le chercher (à cause de leurs gris-gris, semble-t-il), celui qui a franchi la rivière de la ville et qui est parti loin, ne le poursuivez pas (c'est-à-dire à cause des gris-gris qu'ils ont fait) ". "

10. *Waâserkile umuji uku ata alfadjiriju ile wantru wadinio. Wa piyo washemeledza :*

" Hé! Hé! Hé! Muntru ashia mro amba alawa hule asidungwa. Muntru angia ushoni asidungwa... Basi wangia. Musiuwe mntrumama, uelewa? Musiuwe mntrumama... Mwana wa maha sita mntrubaba naulawe. Wangia ivo wahutrawa atrawa, wahuvuka avuku. Amba nahika tsi de

Bambarake uo basi Wani yatsohiriki, be aduburia aja amwambia Cheikh maana Cheikh amleye fetre. Dahabu feda itiye shisimani...Vutsa

shisimani, hatwi za Cheikh Soilihi zihentsiwa shambani hahe vahanu vurongolwao Mdzungi.

10. "Ils encerclèrent la ville durant la nuit jusqu'à l'aube, au moment de l'appel du muezzin. Tous ensemble, ils acclamèrent : " Celui qui a franchi la rivière et qui est parti loin, ne le poursuivez pas. Celui qui est entré aux toilettes, ne le poursuivez pas. Ensuite ils entrèrent en ville. Ne tuez pas la femme ! -comprenez-vous?- Ne tuez pas la femme !... Un garçon de six ans, tuez-le ! Alors ils entrèrent. Celui qui devait s'enfuir l'a déjà fait, celui qui devait se sauver l'a fait aussi. Si ce n'était pas ce **Bambarke** alors Wani serait détruite. En effet il s'est dépêché pour venir avertir Cheikh car Cheikh (Soilihi) l'a bien élevé. [Il lui a dit :] "L'or, l'argent, il faut les mettre dans un puits... les mettre à l'abri dans un puits, les titres fonciers de Cheikh Soilihi doivent être à l'abri dans son champ, dans un lieu-dit "Mdzungi".

11. **Wantru wararu de wafa Wani :**

-Bakokwahe wa mwenye Abdallah Charif aulawa Bangani-vwa-muji, na waye ambulwa amba " sabu wantru wale wangia mjini, akentsi kamwe vale asisoma. Arongoa amba : "ka madza yangihwa basi tsisitrawa imali yangu. "

-Ba Msa Beja Wani... Beja uo umkiao de Kilingeni. Uo aka de mfalume muhu wa Bejani amba ahirongoa kadha... Waye arongoa amba: «Tsisitrawa! Akentsi dzahe shilindroni hahe aharaya amba tsisitrawa muntru, muntru katrawa imali yahe. Je ? Vavo? Shihudjabari. Muntru namnuuwa! Fu ma lape!»

-Bakokwahe wa Sidi Mdiladji uo a Mwali aulawa mkiriju (mkundru ddo jaule)... Kwamona? Basi Bakokwao.

Wantru wararu de waulawa vani. Alfadjiriju vwa wapashia ngawa, bakwahe wa Daudu Abassi, na asubuhi, bakokwao de mwenyewe ishamba ile irongolwao Ham kadha Momoju. Ba Kombo Madi avingi wantru wahe, raha mwadini kadhini, na waye alawa nao hoho. Mwenye uo aka alola mwananyaha wa kokwangu tu uo amrengé mshewahe ne na mazemedji yahe piya waendre "Hamkanga". Waye akentsi baharini na ingawa yahe hutsoangaliya nahika vwa muntru ka aja hunu vavo ka atsoshindra awane atsowana, nahika katsoshindra...

11. "Trois personnes seulement sont mortes à Wani :

- le grand-père de monsieur Abdallah Charif fut tué à Bangani-mwa-muji et pourtant on lui avait prévenu que ces gens (esclaves) étaient rentrés en ville. Il préféra rester là pour lire. Il avait dit aussi que "si c'était écrit alors je ne quitterais pas ma fortune. "

- Père Msa Beja de Wani... Ce Beja que vous entendez est de Kilingeni. Il était le grand roi de Bejani et s'il disait quelque chose... Il avait dit : "Je ne me sauverai pas ! Il resta assis sur sa place publique refusant de fuir qui que ce soit, prétextant qu'on ne doit pas abandonner sa fortune. Comment ? Là ? Avec rudesse. Un esclave que j'ai acheté ! Foutez-moi la paix ! "

- Le grand-père de Sidi Mdiladji qui est à Mohéli. Celui-ci a été tué à la mosquée (il avait le teint très très clair)... Ne l'avez-vous pas vu ? Donc leur grand-père.

Trois personnes seulement sont mortes à Wani. A l'aube, certains ont pris leurs pirogues. Le grand-père de Daoud Abasse, dès l'aube, son grand-père est le propriétaire du champ appelé "Ham... (Quelque chose) à Momoju". Père Kombo Madi amena sa famille, avant l'appel du muezzin, et partit loin avec eux. Ce monsieur s'était marié seulement avec la sœur de ma grand-mère. Il prit sa femme, ses beaux-fils et belles-sœurs et partirent tous à Hamkanga. Quant à lui, il resta en mer avec sa pirogue faisant le guet, si un esclave venait par ici alors il essaierait de le combattre s'il le pouvait, s'il ne le pouvait pas... "

12. Mwenye Daymane waendre walorenga Mfarantsa waja vani. Ata Mfarantsa waye urongoa amba Ndzuwani ini waye airenge. Huja yahe areme mizinga miraru :

Gu! Gu! Gu!... Basi wantru kawaparokia mizinga waremwa yavutswa ne harimwa iNtringi hule. Vavo wanadamu watsampuha. Harimwa mfumo kawaka trankili. Rika malavuni tu... Akati Mfarantsa aja angia ivo de Mkolo Madi uo de avingwa amba uo arongoa amba atsoshindra atsahuwe amba unu makuwa unu mmasiwa mdzuwani. Vavo Ba Mkolo Madi Bambao atsoshindra atowe wantru wao. Na kaburi ya Lopa uo adzihwa Ngobeni vuka djandro djengi yawundrwa halilo. Makati Mfarantsa angia... Mkolo Madi ayenyesa mfalume fitakoni, mfalume aka atrihwa be. Kavwaka mfalume be. Wantru piya itrawa. Aulawa Ngobeni aremwa vale ata atsampuha vale basi. Vavo ngwe de irongowao, kila muntru aka kontro ne intsi. Vavo wahutrawa atrawa. Iyo de imaana waMawore kawavendze mdzuwani. Mabakokwao watrawa hunu de waendra hule mabakokwao nê! Wazambara wahendra hule lazima wake konturu na wao lazima...

12. "Monsieur Daymane est allé avec d'autres chercher les soldats de la France et sont venus ici. La France va jusqu'à dire que c'est elle qui a pris cette île d'Anjouan. Dès son arrivée, la France tira trois coups de canon (trois boulets) :

Gu! Gu! Gu!... Les gens qui n'avaient jamais entendu tirer ou lancer des coups de canon là-bas sur le mont Ntringi, alors ils se dispersèrent. Pendant une semaine, ils n'étaient pas du tout tranquille. Nous étions toujours à la campagne... Ce n'est qu'après l'arrivée de la France qu'on amena Mkolo Madi qui, semble-t-il, avait dit qu'il pouvait distinguer celui qui était Makhuwa de celui qui était Comorien anjouanais. Donc Père Mkolo Madi pourrait repérer ces gens-là. Et la tombe de ce Lopa, qui était enterré à Ngobeni, avait été faite, en forme de pyramide, avec beaucoup de pierres. Quand la France arriva... Mkolo Madi montra le roi qui était dans le palanquin, le roi était donc porté par des hommes. Comme il n'y avait pas de roi, les gens étaient tous partis. Il était tué à Ngobeni, frappé et coupé en morceaux là. A ce moment, c'était la corde pour quiconque était rebelle dans le pays. Alors ceux qui pouvaient fuir l'ont fait. Voilà la raison pour laquelle les Maorais n'aiment pas l'Anjouanais. Leurs aïeux ont fui d'ici pour aller là-bas, leurs aïeux n'est-ce pas? Les esclaves, une fois partis là-bas, étaient contre eux, c'est obligatoire...

13. Mwenye waziri aka Mpangahari (aka ahentsiwa na Sultwani Abdallah Mawana) uo aka de mfalume muhu wa vani. Mwenye waziri uo de avinga imahadali ini. Lidago lahe akokentsi swafi de ha Ahmadi Sidi vale (ha baha Warindine) vale. Wahikiya vani amba navelehwa ha Mrorombali...Havi? (Wami de nilaguwao) Mrorombali vavo vuka shiva amba wahitriwa... (Fiyamanilahi warasulihhi)... "Point final"... De wani Said Cheikh wani bakokwao hoho...Na velehwa Mrorombali.

13. "Monsieur le vizir était sur la place publique (il était nommé par le sultan Abdallah-Mawana). Il était le grand chef d'ici. Ce monsieur, le vizir, était l'aïeul de la lignée Mahadali. Sa maison dans laquelle il vivait réellement c'était chez Ahmad Sidi (là chez père Warindine). Lorsque vous entendez ici : "Envoyez-le à Mrorombali... " Où ?(Mon intervention). Il y avait une prison, à Mrorombali, dans laquelle si on vous enfermait... (Dans la protection d'Allah et de son prophète)... Point final... Ce sont les descendants de Said Cheikh, leur aïeul lointain... "Envoyez-le à Mrorombali."

14. Sultwani Abdallah III irongolwa amba "umshe wahe wa muntru na umwana wa muntru de âdui ya muntru"... Umwana arongowa: Bako unu madza kasiwona vavo...isirongolwa amba ampwazonewa. Na waye adala amba mwenye Said Mohamadi Mlembeni a hayati. Uwo mwananya na Sultwani Abdallah. Uwo katsotawala mwana unu Said Salim katsotawala. Mwananyaha wa mfalume a vavo be "

14. "A propos de sultan Abdallah III, on dit que "ce sont la femme et l'enfant de quelqu'un qui sont ses propres ennemis"... L'enfant a dit : "Ce vieux est déjà aveugle... " On dit qu'il a été empoisonné. L'enfant a oublié que Said Mohamadi de Mlembeni (Sima) était vivant. Il était le frère du sultan Abdallah. Cet enfant ne règnera pas, Said Salim ne règnera pas. Cela car le frère du sultan est encore vivant. "

FIN DE L'INTERVIEW

ANNEXE- 3 – B

ABDEREMANE RACHIDI

Enquête à Jimilime (Ile d'Anjouan).

Transcription en comorien et traduction en Français des propos de Mr Abdérémane Rachidi (AR) né vers 1903 à Jimilime, connaisseur de l'histoire orale de cette ville.

Enquête faite à Jimilime chez Mr Abdérémane Rachidi le 22 août 2003 de 18h30 à 22h par Bourhane Abdérémane (BA) accompagné par Attoumani Kombo (AK), le gendre de Abdérémane Rachidi.



**ABDEREMANE RACHADI né vers 1903 à Jimilime
Cultivateur et bouvier à Jimilime [décédé]**
Source : *Bourhane Abderemane - photo prise en 2003*

INTERVIEW (CDR 2AV011 (fin) + début 2 AV012)

1. BA: *Mwenye muhu de huka amba kula muji ina uhususwia yao ina na aswiliya yao. Vavo wasi rambilwa amba wantru wa Bwe-la-maji na wantru wa Jimlime wao wantru wa vwamoja. Be uvwamoja unu karisishindra rajua amba ifanya jeje au ifanyiha jeje. Rahihea hunu Jimlime risijopara amba muji wa Jimlime unu wa leo ipangiha ha miji na miji na miji yaka vahanu mbali na mbali. Vavo wasi rendre riono mikabala iyo vavo ratsovendza amba urieledze imiji namna yaendra ata yafanyishiha be kabla zizo natsovendza urambie dzina laho urambie vwahanu wadzwala urambie na imaha yaho.*

1. "Monsieur. On sait que chaque ville a sa spécificité et son histoire. On nous a dit que les gens de Bwe-la-maji et de Jimilime ont les mêmes origines. Néanmoins on n'arrive pas à savoir comment s'est fait réellement. Lorsqu'on vient à Jimilime on constate que le village actuel de Jimilime est le résultat de plusieurs villages différents. Alors on a été visité ces lieux et on aimerait que vous nous expliquiez leur fondation. Mais avant tout on aimerait connaître votre nom, votre lieu et date de naissance."

2. AR: *Basi mengoni mwa zizo warongoa de wajau kia be wami usuli yangu uvenuha ata hupara vani amba wasi de yamakoho ya Hantsandzi ...*

2. "Alors, sur ce que vous venez de dire, c'est bien vrai, n'est-ce pas? En ce qui me concerne, il est clair que nous faisons partie des descendants des fondateurs de Hantsandzi..."

3. AK: *amba adzwala 1903.*

3. "Il est né en 1903."

4. AR: *IHantsandzi ini ... vwaka muntru hunu alawa hoho ... mpandre za Maore hoho mkini. Eba hoho ... vwaja na mutrumama na muntrubaba wafuha hunu vahanu vurongolwao amba Gamba-mafu iliyo Hantsandzi wahea waja wakentsi vahanu uiriwao Kaburi-ntrundra-mwe. Yamahaburi yayo ya vavo. Moja ika nyambo moja ika nyambo. Ibaki Kaburi-ntrundra-mwe ya Jimlime vavo ata waja wapangiha muji ata waja wafanya dzao vavo ata waja ...Vuja vubuha wanyawe. Vwajobuha wanyawe ... vavo vulawa muntru alahula vahanu vurongolwa Mpatse-ya-ngomeni aja vani ... uelewa akoiriwa deni ... hun ... ntrongo yaho intrini (mjuhu wahe akotsaha shintru) aja abakishiha waja waparana na iHantsandzi. Uelewa na wantru walio Hantsandzi. Vavo waja wa ... walawa waja hunu waja waparana na wale walio Magomaju Kaburi-ntrundra-mwe wafanya mwana-muji wao vavo waha na nyumba. Wavingana vavo walawa walokentsi bandraju Hantsandzi swafi ... walawa hunu walokentsi bandraju Hantsandzi ata shifundra ija amba muji Hantsandzi muji Hantsandzi. Wantru walawa hoho waja wafanya umuji vani.*

**Ata vwa wantru waka walawa vahanu vurongolwao Ngudja washuku wahishuka waja ata ...waja wapara ... wahea hunu sahe wapara iHantsandzi. ... Waja ata wapara iHantsandzi ini. Wakentsi wajau vale. Walola vale wakentsi ... moja alawa andre ta ... alawa Moya abakishia hoho. Vavo Hantsandzi ini ha mmangu hunu de iNgudja yamabakoko ya ha mmangu de iNgudja ...wani walawa hunu waja watsanganyisana vavo tu wafanya kamwe ... walolana vavo. Vavo mhantsandzi unu ... bbahe washimpatse unu akoiriwa kokwaha Rishtsumu ... bweni uo akoiriwa kokwaha Rishtsumu ... kokwaha Rishtsumu uo waja ... adza ivo wana na wananyaha wasisi mizi Hantsandzi vavo ata waja wasitolwa halle amba mzungu alawa hoho aja apara iHantsandzi ini Jimlime ini vahanu vurongolwao Hantsandzi ... aja ... Mshe Manyo ... vale tsihumbia Mshe Manyo ? ehê Mshe Manyo azingia intsi azingia intsi azingia intsi vo awambia amba walawe waje hunu. Be Âritswini ...vavo iyo ina mwenyewe ... na mwananyaha tu wao de yamakoho. Be likoho de wale*

wamamao wa hule ikaumu ile ya Ntrundra-mwe wanyisiyana na mwananyahe muntrubaba atumpu hule Jambaje hule mwalaho. Aja angiha wananyumba hule hule. Aja hunu aja hunu ahilawa hule aja harmwa ishitsaha ya Mpangani ini hunu ata aviri iMpangani ini ashuku apara intsi ile mwanipara vale yandrisa rangu hule ata ilawa ndziaju ndzia ya huendra Hajoho ile yahe ... uelewa intsi ini yahe vavo hule vuka ha mwanyahe hule indrima nyengi ile hule alawe hule aje ... mwanyahe hule andrisa hule akentsi hule pare yandrisa na waye aja akentsi hunu yamabandra yale nakohuanyesa ata mzungu ahija tsi de hallo awareme zinkeme tsimwambiani amba mtsanganyihe. Wahangaliwa hunu riono amba vwa mro ilo na maji haya vwa ule kauna maji vavo waja wanyisana muntrubaba wakentsi uvandre muntrumama wakentsi uvandre wavinga mkiri vani. lârsi iyo de ya ... amba wafanye mkiri ... mmahe wa Mawana adzawa Hantsandzi ... mmahe wa Mawana adzawa Hantsandzi. Mawana adzawa Hantsandzi. Mmahe afu bbahe amrengae aendre nayo Domoni aendre alewa hoho ata apara ... atrendre. Amzingisa Mtsamdu aendre warengae ufalume. Bbahe aka de mfalume.

*Vavo waye Mawana unu akati Ârishitumu aja atsaha afanye mkiri aveleha wantru ... vulawa muntru hunu aendre amuambia amba Maritumu asiundra nyumba hoho aje awane nawe. Waye Mawana amwiri andre : "ari usiundra nyumba ya nkondro uje uwane nami?"Aharaya amba ntrongo uyo ntrambo. Wasi risiundra mkiri. Ee rangu Mawana mfalume amreme lamanda ya huka basi nahika kwelu usiundra mkiri kana nyombe ishirini unimbezo. Waja waparanyiha ivo na wanyawe watsanga zinyembo ishirini zendre. Zahimpara vavo atoa warumwa amtamaniao amtamaniao Ârishitumu na huveleha wantru waje warambadze zihamba ata ivo aja angalia libwe ata mkiri ukiri sahe kweli amba ulu lipandza lilo urongolwa amba mkiri aupua shitswa. Huka amba waye Mawana mlezi aka de umuhu wa Jimlime be waye muntrumama. Ivo alio amba waye muntrumama ahentsi wavili akoiriwa amba Mahasira Madi aka wa vili waziri Madi aka de munrubaba.

*Vavo wale ivo waka waja Jambaje hule watsampuha wo wo wo walawa ata wapara Bandra-madji washuku Bwe-la-maji. Yamabakokwao hoho kawavinga wanyawe. Wendre waka hoho tsena ata bakokwao amlola kokwahe wa ule ata wadza bweni Kamaria akoiriwa ntrini ... dzina lahe vale linitratra. Uo de amdza bweni airiwao Kamaria. Mwenye Msa Humadi ule amdza Mahadali ule de ... wao wadzwalwa Bwe-la-maji ... mwananyahe wa bakwao mwenye Sharifu de amlola bweni unu alawa hunu akavingwa huendra Bwe-la-maji. Bakwangu aja afu bweni unu avingi wana wahe wahea hunu. Aja alolani sharifu wa shijimlime ata sharifu ule amdzaya mwenye Ali Bwana ule maâna waye Mungu aka amvondro akorambaya huendra jau be Mungu aka amtrilia masumua aka de ifundi wa malide ata waye avondzoswalidza be ivo aka ... ata waye tu akonambia: soma be zini zitsoka zanyu be na waye... . Vo naka mwamtsa nakozinga tu amba wantru watsokao ... hufa kayaka yanivenulia halini uelewa ihali ya ... wantru wao amba wanyawe ivo walawa hule waja dzao hunu wale waendre mbeli amba wasi karisimdungani hoho wale hule wazingi be waendre Bwe-la-maji walokentsi hoho ata bako ivo amlola bweni uo hoho ata adza umwana wao.

*Umoja mwamuntrubaba akoiriwa mwenye Abdallah Mari muntrumama vale de tsisimjua de lidzina lanilawa. Vale wao de wadzwala hoho. Waye vavo koko amvingi vavo umwana wahe hunu aja amlodza na mwenye uo adzaya wao mwenye Ali Bwana ata ilio amba baha Dhwaufina basi iyo likoho la de uvo Hantsandzi ini ivo de vwaka mkusanyisiho wana mwavuha mwavuhu uo ... Be kavwaka vahanu amba ne de likoho la umuji lao ... Likoho landrisa Kaburi-ntrundra-mwe wahea dzao kamwe Bandraju wakentsi. Be hoho waka ntsini jauna ... vuka ata mimanga ya shizungu vavo na ya shimwali ata mahaburi yayo ya uvwamoja ata wantru wakondroomba duâ vavo Kaburi-Ntrundra-mwe ... Kaburi-Ntrundra-mwe ata avasavani mkini ata yamawe yapulwa. Vuka vutabulwa ... vuka mimanga ya shimwali ... vavo iyo de hali yangu napara ...

4. "Ce village de Hantsandzi... Il y avait quelqu'un d'ici venant de là-bas...peut-être venant du côté de Mayotte. Alors ... ensuite une femme et un homme sont venus ici à un endroit connu sous le nom de Gambe-mafu à Hantsandzi. Après ils sont allés s'installer dans un endroit appelé Kaburi-ntrundra-

mwe. Leurs tombes sont là pour témoigner. L'une se trouve dans une rive et l'autre dans l'autre rive. Ils vivaient ainsi à Kaburi-ntrundra-mwe de Jimilime et finirent par fonder un village... D'autres sont venus... D'autres sont venus... Quelqu'un, parti d'un autre endroit appelé Mpatse-ya-ngomeni, est venu ici... Comprenez-vous? Comment s'appelait-il?...Qu'est-ce tu as? (son petit-fils voulait quelque chose). Il est venu s'installer avec ceux de Hantsandzi. Comprenez-vous? Il est venu s'installer avec les gens de Hantsandzi. Ensuite ils se sont groupés avec ceux de Magomaju à Kaburi-ntrundra-mwe, fondèrent un petit village et commencèrent à construire des maisons en pisé. Après ils partirent pour s'installer définitivement dans la plaine de Hantsandzi... Après ils partirent pour s'installer définitivement dans la plaine de Hantsandzi. Quelques temps après, on a choisi pour village Hantsandzi. Tout le monde est venu s'y installer.

*Il y a même des gens, venant de Ngudja, qui sont arrivés et... ils ont trouvé... ils sont venus ici et ont trouvé Hantsandzi...ils sont venus et ont trouvé ce village de Hantsandzi. Ils s'y sont installés aussi. Ils se sont même mariés. L'un d'eux est parti jusqu'à ...Moya et y est resté. Donc Hantsandzi contient, du côté maternel, les originaires de Ngudja... Ces derniers sont donc venus se mélanger avec les autres... ont pris femme entre eux. Ainsi l'habitant de Hantsandzi...d'un père de Mpatse, s'appelait "grand-mère Rishtsumu"... , cette dame s'appelait "grand-mère Rishtsumu"... C'est cette "grand-mère Rishtsumu" qui a mis au monde les enfants. Ses frères se sont installés aussi à Hantsandzi. Leur expulsion ne fut qu'après l'arrivée d'un blanc à Hantsandzi de Jimilime, venu d'ailleurs. Ce dernier est venu... Monsieur Magna... ai-je bien dit monsieur Magnon? Oui c'est bien monsieur Magnon. Il a fait le tour du pays et leur a dit de quitter leur village pour venir ici à Jimilime. Toutefois Aritswini... est la propriété de quelqu'un... et son frère qui sont les autochtones. En réalité le fondateur est celui dont les mères sont issues de cette communauté de Ntrundra-mwe. Ils ont partagé le terrain en deux et son frère a pris jusqu'à Jambaje d'où vous venez. Ensuite il a construit des maisons sur place.

Son terrain va jusqu'ici, passe par cette clairière de Mpangani et de là jusqu'à l'endroit où vous m'avez rencontré, ensuite ça continue jusqu'au chemin qui mène vers Hajoho. Comprenez-vous? Cette région est à lui. Là-bas c'était à son frère, là où il y a des cultures vivrières. Son frère vivait là où la route commence, là où il y avait les plaines que je vous ai montrées.

A l'arrivée du blanc, qui n'était pas satisfait, il leur cria : "je vous ai dit de vous rassembler au même endroit."Si vous regardez ici, nous voyons bien qu'il y a une rivière pérenne et une autre sèche. Ainsi ils se sont divisés : les descendants mâles vivent d'un côté et les descendants femelles de l'autre côté de la mosquée. Le trône (pouvoir) que voici est celui de... Il faut qu'ils constuissent une mosquée!... La mère de Mawana est née à Hantsandzi... La mère de Mawana est née à Hantsandzi. Mawana est né à Hantsandzi. Lorsque sa mère est morte, son père le prend et l'emmène à Domoni pour être élevé là-bas jusqu'à sa majorité. Ensuite il l'envoie à Mtsamdu pour prendre le pouvoir. Son père était le sultan (roi) de l'île.

*Donc Mawana, ce sultan, lorsqu'Ârishitsumu a voulu construire une mosquée et qu'il a envoyé des gens... quelqu'un d'ici est allé dire que Maritsumu (Ârishitsumu) est entrain de construire une maison là-bas pour se battre contre vous. Mawana le convoqua et lui questionna : "Il paraît que vous êtes entrain de construire un fort (maison de guerre) pour me faire la guerre?" Il nia tout en bloc. Nous construisons une mosquée. Mais comme Mawana est le sultan, il lui inflige une amende dont voici la teneur: "Si vraiment vous construisez une mosquée, il faut avoir vingt vaches à m'offrir." Alors ils sont venus s'unir avec les autres, ont rassemblé les vingt vaches et les ont envoyées. Lorsque le sultan eut les vaches, il offrit des esclaves à Ârishitsumu et envoya du personnel pour aligner les cordes de la fondation. Lorsqu'il est venu, il a vu qu'il y avait assez de pierres pour faire une mosquée complète et dans ce laps de temps on pourrait dire que la mosquée était à moitié finie. Ceci car Mawana est un bon sultan. Il était aussi un homme important à Jimilime même s'il était issu du côté maternel. Comme il est issu du côté maternel, il a choisi un représentant qui s'appelait Mahasira Madi. Il était son représentant, ce vizir Madi, et était issu du côté paternel.

*Il est à noter que ceux qui étaient venus à Jambaje, là-bas, se sont dispersés, sont allés jusqu'à Bandra-maji et sont descendus à Bwe-la-maji. Leurs vieux, là-bas, n'ont pas emmené les autres. Ils

sont allés s'installer là-bas aussi et leur aieul se maria avec la grand-mère de l'autre (Mpatse) et mirent au monde madame Kamaria. En fait comment s'appelait-elle?...Son nom, je ne m'en rappelle plus. C'est elle qui a engendré madame Kamaria. Ce monsieur Msa Humadi, c'est lui qui a engendré Mahadali ... ce sont ceux qui sont nés à Bwe-la-Maji...c'est le frère de leur grand-père, monsieur Sharifu qui s'est marié avec cette dame qui vient d'ici et qui est emmenée à Bwe-la-maji. Mon grand-père venait de mourir et cette dame emmena ses enfants ici à Jimilime. Elle se remaria avec un noble de Jimilime. Ce dernier eut pour fils ce monsieur Ali Bwana qui fut puni par Dieu. En effet il était infirme, handicapé. Cependant Dieu lui avait doté d'une capacité de mémorisation. Il était le maître coranique, l'organisateur de l'anniversaire du Prophète (*malide*), et pouvait même diriger la prière s'il n'était pas... (Handicapé). Il me disait souvent : "instruisez-vous car ces responsabilités vous reviennent de droit comme lui..." Comme j'étais un jeune garçon j'allais où il y avait une foule... La mort ne m'était pas aussi proche que maintenant. Comprenez-vous? La situation de ... ces gens-là qui, lorsque les autres ont quitté là-bas et sont venus ici, sont allés plus loin, ne voulant pas aller avec les autres là-bas. Les autres firent un tour et finirent par s'installer là-bas à Bwe-la-maji. C'est là que le vieux se maria avec cette dame de Jimilime et engendra leurs enfants.

*L'un, un garçon, s'appelait monsieur Abdallah Mari. L'autre, une fille, mais je ne me rappelle plus de son nom. En fait ils sont nés là-bas, à Bwe-la-maji. Cette grand-mère emmena sa fille et la maria avec ce monsieur qui a engendré ceux-là parmi lesquels monsieur Ali Bwana qui est donc le père de Dhwaufina. Donc l'origine commune vient de ce village de Hantsandzi. Ce n'est qu'après qu'eurent lieu le rassemblement de la communauté et sa division par la suite...En réalité, on ne peut pas donner une origine commune à l'ensemble de ces villages. Car cette origine débute à Kaburi-ntrundra-mwe et les gens se sont, par la suite, installés à Bandraju. Là-bas, ils étaient donc sur la partie basse... il y avait même des manguiers d'origine française et mohélienne, des tombes des fondateurs et les gens allaient même faire des invocations à Kaburi-ntrundra-mwe... à Kaburi-ntrundra-mwe, et maintenant, peut-être, même les pierres ont été enlevées. On avait aussi planté... on avait planté des manguiers de Mohéli...C'est ainsi que j'ai trouvé la situation..."

5. BA : *êhê basi kusina maârifa yahusu hunu Puliju na Ntsengeni au ta Miyaja.*

5. "N'avez-vous donc pas des informations spécifiques concernant Puliju, Ntsengeni et même Miyaja?"

6. AR: *Halilo tsisina maârifa. Maâna Miyaja vani vusirongolwa amba muntru wa shiBambao-Mtruni wantru walawa hoho waja washuka wafanya wananyumba ... uelewa uri de Mwau amba wale waka waBazimini ... Mwau ile yakorongolwa amba ya Digo. Wahilawa wahija wahilima wana-mele ... uri de Bandrani halle kamwe. Ahijolima mwana-mele na mwana-nyombe ule ahija asona amba ntrongo zisikiri wahishuka wahihirana ata waja wafanya muji. Tsihuambia ata uri Bandrani. Vavo iNtsengeni ini tsisiiswafi ihali yayo ... maâna nahuambia amba tsisiiswafi ihali yayo ... hali iyo bakwangu uo ako ... awadzaya kokwangu amdza mmangu aka na plasi untsini vavo ... ata iNtsengeni iyo waye de aka avenuha. Waye akoiriwa Ba Kombo Huseni. Bako Huseni uo ta wana wahe endre ha huendra ata aka Mtsamdu waye de ivo halilo amba Mawana akotsaha ... ari amtowe muji hunu huka amba Mawana aveleha mzungu hunu amba alaho ahija asitsaha shirewe ... mzungu asitsaha shirewe. Waye bako a vo Ntsengeni hahe na ushefu ari atrua hunu. Wakati uo aendre vahanu vurongolwao Dzajju vuka ziyara vavo vuka nyombe zafungwa vavo abulia mtsamba-nyombe uja utsindza ata ule ahilawa hule apara amba mtsamba-wa-nyombe ile itsindzwa. Ahingia dagoni apara ihadisi ile. Arongoa ngwana basi wasinire nga mwana-kondzo lile ne wanilishia mtsamba-wa-nyombe yangu. Vavo waye bako ... ushefu vavo apara introngo ile alomwambia Mawana ... Mawana amwiri de vo hatru ... amba akomtoa muji amba amlhidza. Atezwa nyombe vavo ata ... ahimi mruvu. Wakati izo vavo alawa vani aendre Mtsamdu. Bako uo ne awadza makokwangu amdza mmangu kadimu endre alola. Aka mnyawe*

akoiriwa amba mwenye Mari Huseni na Mdala Huseni akoiriwa Kukule na bweni ... be bweni uo kadza. Karehemulwa ndzaao. Ata mwenye Mari Huseni uo wana wahe wa vavo ... uhun uhun.

Vuka mnyawe aka na hazi ya sirikali akoiriwa Asiâdi afu mwaha zuzi ... uelewa kamkia Asiâdi Asiâdi uo ka alola ha Mari Huseni ka amba mshe mwanyahe bahe na bahe wananya. Mwenye Mari Huseni unu ka amba mwana wahe tsena muntrubaba de ivo kavolwa ndzaao ata de ivo Halle aja alola Wani. Akoiriwa Humadi Huseni Rubutu...

Vavo nisikoma vavo ne nihuvulishie vaho ivo...

Tsihuambia ... wao ivo walawa Hantsandzi de wanyawe waja dagoni hunu wale walawa Bandramnadzini suku mbili watsomea Bwe-la-maji kawadunga wanyawe hunu.

6. "Je n'ai pas des informations spécifiques. Cela car on prétend que c'est quelqu'un de Bambao-Mtruni et des gens, venus d'ailleurs, qui se sont installés et ont construit des maisons... Comprenez-vous? C'est comme le village de Mwau qui était habité jadis par les gens de Bazimini... Ce Mwau s'appelait Mwau de Digo. Les gens venaient y planter du paddy... comme à Bandrani. Quand l'un d'eux venait y planter du paddy et faire paître sa vache, il se rendit compte que tout marchait bien. C'est alors qu'ils descendirent par vagues successives pour faire un village. Je vous ai dit:" comme à Bandrani". Donc ce village de Ntsengeni je ne sais pas exactement sa situation... car si je vous dis que je ne sais pas exactement sa situation... cette situation, mon arrière grand-père que voici, qui a... engendré ma grand-mère, qui a engendré ma mère, avait une place en bas... même à Ntsengeni c'était lui qui était connu. On l'appelait père Kombo Huseni. Ce vieux Huseni et même ses enfants, par ses déplacements, a fini par se trouver un jour à Mtsamdu, lui, comme vous le savez, que Mawana voulait bannir d'ici à Jimilime. Cela car Mawana avait envoyé un blanc ici qui, après avoir visité les lieux, est venu demander de la viande fraîche... ce blanc veut de la viande fraîche. Quant au vieux, il se trouvait à Ntsengeni, dans son champ, et le chef du village revenait de la campagne. Alors le chef du village est allé vers un lieu sacré appelé Dziaju et il y avait là des vaches attelées. Alors il détacha une vache-mère et la fit égorger. Lorsque Huseni revint de la campagne il trouva que sa vache fut égorgée. En regagnant sa maison, il a appris la nouvelle. Il dit alors : "Communauté! Ils auront pu prendre le mâle et laisser ma femelle? Alors le vieux...le chef a appris la nouvelle et a informé Mawana... Mawana l'appela de chez nous... il voulait le bannir du village parce qu'il l'a offensé. Pour le punir, il le dépouilla de son cheptel. C'est pendant cette période qu'il décida d'aller à Mtsamdu. Ce vieux, qui a engendré mes arrières grand-mères qui ont engendré ma mère en premier, est allé se marier. Ce vieux Huseni avait deux amis appelés Mari Huseni et Mdala Huseni, surnommé Kukule, et une femme... mais cette dernière n'avait pas d'enfants. Elle n'a pas eu d'enfants. Même ce monsieur Mari Huseni, ses enfants sont vivants...ça oui, ça oui.

Il y avait un ami qui travaillait dans l'administration. Il s'appelait Asiâdi. Il y a trois ans depuis qu'il est décédé... Comprenez-vous? N'avez-vous jamais entendu parler de cet Asiâdi? Il avait pris femme chez Mari Huseni. Il paraît qu'ils sont cousins germains : leurs pères sont frères. Ce monsieur Mari Huseni, il semblerait que son fils n'arrivait pas à avoir d'enfants et finit par venir se marier à Wani. Il s'appelait Humadi Huseni Rubutu...Je m'arrête donc là et je vous écoute...

Je vous ai dit que ... c'est quand ces gens ont quitté Hantsandzi que les uns sont venus dans ce village (Jimilime actuel) et les autres, après avoir transité à Bandramnadzini pendant deux jours, se sont rabattus à Bwe-la-maji. Ils ne sont pas venus avec les autres."

7. AK: *Risitsaha rijue huka amba Bwe-la-maji ini hwili....*

7. "Nous voulons savoir si ce village de Bwe-la-maji appartient à deux...?"

8. AR : ***Ehê!***

8. "Oui."

9. AK : ***Yaâni Hantsandzi hunu...***

9. "C'est-à-dire ici à Hantsandzi..."

10. AR: ***Tsimuambiani be amba likoho ... likoho swafi...***

10. "Je vous ai déjà dit que c'est l'origine commune... l'origine commune réelle..."

11. AK : ***Na iBwe-la-maji kayafungatsana na iMiyaja wala kayafungatsana na iHantsandzi hê.***

11. "Et le village de Bwe-la-maji n'a pas de frontière commune avec Miyaja et Hantsandzi."

12. AR : ***Ehê usona wantru waendra vahanu wao wambia wanyawe amba wanyu mtsahao namwendre namwendre be wasi karisendra kamutsowadunga.***

12. "Alors voyez-vous? Quand les gens vont aller dans un lieu, ils informent les autres en leur disant que ceux qui veulent y aller y aillent. Mais nous qui n'irons pas ne les accompagnerons pas."

13. BA: ***Wantru wa Hantsandzi wakobua yamaji yao havi?***

13. "Les gens de Hantsandzi puisaient l'eau où?"

14. AR: ***Wantru ... vahanu vurongolwao Mro-shidzani ha Shehi Hasani. Yayo maji kayahaya dahari.***

14. "Les gens... dans un lieu-dit Mro-shidzani chez Cheikh Hasani. C'est de l'eau de source qui ne se tarrit jamais."

15. AK : ***Vwa ho Puliju hule raka mroni Jambaje vale ... vavo wakobua kamwe yamaji mroni Jambaje...***

15. "Les gens de Puliju, là où on était à la rivière de Jambaje ... est-ce qu'ils puisaient l'eau dans la rivière de Jambaje?"

16. AR: ***Ehê kayahaya wajau vale be.***

16. "Oui. C'est aussi de l'eau de source qui ne se tarrit jamais. N'est-ce pas?"

17. AK : ***Vavo Ntsengeni hunu ... wakorenga kamwe hunu mro wa Jimlime unu?***

17. "Et ici à Ntsengeni...est-ce que les gens puisaient l'eau dans la rivière de Jimilime?"

18. AR: ***Ehê vavo ndziaju hunu ... zintrongo zendre hallo.***

18. "Oui, sur ce chemin... les choses se sont passées comme ça."

19. AK : ***Wa ndziaju uo kamwe ...***

19. "Celle qui se trouve sur ce chemin..."

20. BA : ***Vwa uwantru wani waka mikabala ini de waja hunu waja wafanya umuji wa Jimlime wa leo.***

20. "Est-ce ces gens, qui vivaient aux alentours, qui sont venus ici pour construire le village de Jimilime actuel?"

21. AR : ***Ehê ...***

21. "Oui."

22. BA : ***Vavo utsoshindra urieledze killa bavu vavo vahanu wakentsio harmwa umuji wa Jimlime wa leo?***

22. "Là Pouvez-vous nous expliquer comment chaque communauté vit-elle dans le village de Jimilime actuel?"

23. AR: ***Umuji wa leo hali yakentsi?***

23. "Comment est composé le village actuel?"

24. AK : ***Bakwahe risitsaha rijue amba wantru wa Hantsandzi walio Jimlime vani libavu lao de lirongolwao havi? Wantru wa Ntsengeni bavu lao lirongolwao havi? Wantru wa Miyaja bavu lao de livi?***

24. "Grand-père, nous aimerions savoir comment s'appelle le quartier dans lequel les gens de Hantsandzi vivent? Comment s'appelle le quartier dans lequel les gens de Ntsengeni vivent? Quel est aussi les quartiers des gens de Miyaja?"

25. AR: ***Kavwasi wantru walio na mkabala. Wantru watsanganyiha tu. Tsi wantru waka wengi. Wani hunu wamedzemedze ... ritsanganyisa tu pia ritsanganyisa ...***

25. "Personne n'a de quartier spécifique. Les gens se sont mêlés seulement. Ils n'étaient pas aussi nombreux. Ceux-ci ont tout pris... on a tout mélangé, on a tout mélangé..."

FIN DE L'INTERVIEW

ANNEXE - 3 –C

OUSSENI MARI SOILIH

Enquête à Barakani (Ile d'Anjouan).

Transcription en comorien et traduction en Français des propos de Mr Ousseni Mari Soilih (OMS) né vers 1925 à Mirontsy (élevé à Ouani et marié à Barakani), spécialiste de l'histoire de Nkoma et de sa famille « Komboni » et celle de sa femme « Bejani ».

Enquête faite à Barakani chez Mr Ousseni Mari Soilih le 20 août 2003 par Bourhane Abdérémane (BA) pendant 2heures 05 minute.



OUSSENI MARI SOILIH né vers 1925 à Mirontsy
Cultivateur à Ouani et Barakani [décédé]

Source : Bourhane Abderemane - photo prise en 2003

INTERVIEW (CDR 2AV027+2AV029+2AV030)

1. BA: *Mwenye muhu de huka amba wawe mengoni wa wantru ikao wahafadhwi itarehi ya Ndzuwani. Urisaidia harmwa ntrongo nyengi yahusu itarehi. Wasi ujua yamabea yaho wahuirao ha lidzina la Bwau. Be leo vani ratsovendza ripara lidzina laho na imaha yaho na vahanu wadzuala vahanu waêshi na yamakazi yaho.*

1. "Monsieur. Vous êtes parmi ceux qui connaissent l'histoire d'Anjouan. Vous nous avez déjà beaucoup aidés sur la tradition historique. Nous savons que vos camarades de même classe d'âge vous appellent sous le

pseudonyme de Bwau. Mais aujourd'hui, nous souhaiterons savoir votre nom, votre âge, votre lieu de naissance et où vous vivez actuellement."

2. OMS : ***Tsidzwala "en 1925".Vo wami tsidzwala Mirontsi be tsija tsilelesheha Wani. Tsidzwala Mirontsi be tsilelesheha Wani. Maâna Wani ha bbangu Mirontsi de ha mmangu. Vavo wami, huka yangu Wani, wadzade wangu wanambia pia itarehi aswilan usuli ya iNdzuwani. Vo killa ilio amba asitsaha wami ujowava. Ata wanazoni wao uja wani. Wami ujowava. Wami ukentsi avasavani. Wami ukentsi Barakani de makao yangu nakentsi. Tsidzwala Mirontsi tsija tsilelesheha Wani tsifanya zindrolo zangu Wani ata tsibuzu tsiregea Mirontsi tsifanya ndrolo. Ata avasavani yamakao yangu yakentsi de Barakani vahanu nadza uwana wangu na uwajuhu wangu.***

2. "Je suis né en 1925. Je suis né à Mirontsi mais je suis venu vivre à Wani. Je suis né à Mirontsi mais je suis venu vivre à Wani. Cela car Wani est du côté paternel et Mirontsi du côté maternel. Donc moi, le fait de vivre à Wani, mes parents m'ont appris toute la tradition historique d'Anjouan. Ainsi ceux qui cherchent à savoir, je leur donne les informations. Même les étudiants viennent aussi ici. Et je leur donne les informations qu'ils veulent. J'habite maintenant. J'habite à Barakani. C'est là que j'ai élu domicile. Je suis né à Mirontsi mais je suis venu vivre à Wani, je me suis marié à Wani ensuite je suis revenu à Mirontsi et je me suis marié aussi. Maintenant j'ai élu domicile à Barakani. C'est là où j'ai eu mes enfants, mes petits-fils et mes petites-filles."

3. BA : ***Lidzina laho.***

3. "Votre nom alors?"

4. OMS : ***A A A. Lidzina langu swafi Useni Mari Swalihi. Bbangu akoiriwa mwenye Umari Swalihi Mdallah.***

4. "A A A. Mon vrai nom est Useni Mari Swalihi. Mon père s'appelait monsieur Umari Swalihi Mdallah."

5. BA : ***Mmaho?***

5. "Et votre mère?"

6. OMS : ***Bweni Bwara Sidi. Uo bbahe wa shi Mtsamudu. Uo de amdza maha Muhamedi Zaydu amdza na mmangu. Ha kokwangu mwe Sidi Mari ehê.***

6. "Madame Bwara Sidi. Son père est de Mtsamdu C'est elle qui a engendré mère Muhamedi Zaydu et aussi ma mère. Chez ma grand-mère, oui c'est monsieur Sidi Mari."

7. BA: ***Mengoni mwa itarehi ya mujini Wani wasi uona killa maha miraru vofanyiwa ngoma. Ngoma ini wasi uona voja wantru wengi na ingoma ini urongolwa nkoma. Vavo ingoma ini ratsovendza rijua imusnadi ya ingoma ini huja. Maâna killa ntrongo ijao uo ukana musnadi. Maâna ntrini inkoma ini ifanyishihao.***

7. "Parmi l'histoire culturelle de la ville de Wani, nous voyons, tous les trois ans, s'organiser une fête. Dans cette fête, nous voyons venir une foule et cette fête s'appelle le nkoma. Alors pour cette fête, nous aimerions savoir son origine. Cela car à chaque chose une origine. Pourquoi donc ce nkoma est-il organisé?"

8. OMS : ***Ewa. Shaja na inkoma ini ifanyiwao rika wasi Komboni hasibabu de Mdallah Kombo. Mdallah Kombo uo yamabakoko yao wala Bogdadi washuku na kotria Bwentsondre. Wakati washukia harmwa ikotria wahelea ata walohentsi mwana muji wao vavo. Wahentsi uwana wahe na uwajuhu wahe. Vavo***

bako ba Mdallah Kombo unu avingwa hoho de ahentsiwa vavo. Ahihentsiwa vavo wakati uo moni vavo iwakiĩ amba vuka muji vavo de ya madjini.

8. "Oui. L'origine de ce nkoma qui est organisé c'est que nous étions Komboni à cause de Mdallah Kombo. Ce Mdallah Kombo, ses aïeux venus de Bogdadi, sont descendus par boutre à Bwentsondre. Lorsqu'ils sont descendus du boutre, ils sont allés plus loin et ont fait un hameau. Ils ont installé leurs enfants, les petits-fils et les petites-filles. Alors ce vieux père Mdallah Kombo vient de là-bas et a été installé là. Lorsqu'il fut installé là, à ce moment-là, on se rendit compte qu'il y avait déjà là un village de génies."

9. BA : ***Ika mkabala havi?***

9. "C'était où exactement?"

10. OMS: ***Ika vahanu vorongolwao Bongoma. Na wao waja wakentsi vavo Bongoma vavo wajau. Vavo kawasielewana warenge indzia wahivenua intrandri amba watsopara vahanu wakentsi vulio na maji ata wadaria Mshakoju vani vale Muhamadi Ridjali alio na ishamba vale. Ndziaju vale akati wapara vale washindriha ... wahentsi kamwe wana-muji wao untsini vale kamwe djandro lile la Muhamadi Ridjali vale kamwe hushuka waje wa...***

10. "C'était dans un lieu-dit Bongoma. Et eux sont donc venus s'installer aussi à Bongoma. Alors, comme ils ne s'entendaient pas, ils ont pris le chemin, tout en se frayant le passage à travers la forêt, espérant trouver un autre lieu avec de l'eau de source. Ils ont été jusqu'ici, à Mshakoju, là où Muhamadi Ridjali possède un champ. Sur ce chemin, quand ils sont arrivés là, ils étaient épuisés... ils installèrent donc des hameaux sur la plaine du champ de Muhamadi Ridjali qui descend vers..."

11. BA : ***Mlimani vale ...***

11. "Là-bas Mlimani..."

12. OMS : ***Ehê Mlimani wantru wailaguao de vale wabaki vavo na mwana-maji wakondromrenga Matsuni. Mpaka waendre Matsuni de wapare mwana-maji.***

Waishi vavo ata yamaesha yao ya shinamuna. Ata waja wafikiana amba karilawa rashuka hoho labda ritsopara vahanu vulio maji rakentsi? Be yani tsi maesha mema. Vale na ba Msa Madi bako ba Msa Madi aka Bwe-la-maji ...

12. "Oui vers Mlimani que les gens en parlaient souvent. Alors ils sont restés là et puisaient l'eau à Matsuni. Il fallait qu'ils aillent à Matsuni pour avoir un peu d'eau. Ils vécurent là mais leur vie était dure. Alors ils décidèrent de descendre pour chercher et s'installer dans un autre lieu avec de l'eau. Certes ce n'était pas une vie là-haut. Et à ce moment-là, père Msa Madi, vieux père Msa Madi, était à Bwe-la-maji..."

13. BA: ***Wale warongolwao amba Bejani?***

13. "Est-ce ceux qu'on appelle Bejani?"

14. OMS: ***Bejani ... bako ba Msa Madi aswili hoho mengoni mwa wa zambara wakowua wantru ... ata wavelehwa waja wandungwa na bunduki waye atrawa helea ... aâswi aja akentsi vavo aja aishi na uwana wahe na uwajuhu wahe. Vavo wani ivo waja hunu wakojiliana wasingiliana ata ivo akia ihadisi ile amba wani wasilawa wazunguhe vahanu vulio maji. Ule aja awambia wanyawe basi namuangalie ka ritsopara vahanu ridungamane rishahidiane. Vavo vuja vutolwa wantru. Wantru waili Mlimani na hule ba Msa Madi***

aveleha muntru umoja aja Mlimani. Walawa amba wasizunguha uvahanu. Moni vani wakati walawa wambilwa intrini? Musiwana vavo ata mupare ibahari. Mwahipara ibahari musidunga tu ibahari ...

14. "Bejani... vieux père Msa Madi, à l'origine, il faisait partie des noirs qui tuaient les gens... on envoya des soldats avec des fusils pour les pourchasser et il prit la fuite et se réfugia à la campagne... il se révolta, s'installa là et vécut avec ses enfants et ses petits-enfants. Lorsque les gens sont venus ici et ont commencé à se connaître et à se voir, alors il a entendu la nouvelle qui dit que les gens partaient pour chercher un lieu avec de l'eau. Quelqu'un a dit aux autres : regardez si nous pourrions avoir un endroit pour y être et vivre ensemble. On envoya des gens, le chercher. Deux venant de Mlimani et à l'autre bout père Msa Madi envoya aussi une personne à Mlimani. Ils partirent chercher le lieu. Pendant ce temps, lorsqu'ils partirent, que leur avait-on dit? Il faut vous débrouiller jusqu'à trouver la mer. Quand vous aurez trouvé la mer, vous devez toujours suivre la mer... "

15. BA : ***Ntsandzaleju?***

15. "Au bord de la mer?"

16. OMS : ***Ehê ntsandzaleju. Vahanu vulio maji muntru ujua. Be vwa vahanu tsa vwani namuvwafahamu. Vwa djini vavo. Na lidjini lilo uiriwa bweni Mashehi. Vavo vulazimu vu... au numuvwaramwe vavo ata muvire vavo ata muzunguhe amba mutsopara maji. Muangalie litrove ... murenge litrove la vavo mulibishie fundro.***

Vale vale hutolewa yao wao wafanya idjitihadi ata washuku Bintirasi. Washuka Bintirasi wadungu ata wahipara mro wa Shiromadzi waono mro be kauna maji waviri. Ata wahendra mbeli wasikia gereza la wantru na vale ule de bweni Mashehi de alio na wantru awasomesao ata introngo irongolwao kawasijua. Vavo wavwaramwa tu... madza wambilwa be wandra tu ta mro wa Mrombwe wuka hunu kamwe iKaderi ilio. Vahanu mro wa Mrombwe wakoshuka swafi. Ata wahipara hunu mro Mrombwe wahaya wauviri...vavo mtsanga tu de waudunga ata waja mwiriju ha bakoko. Mro unu wakoshukia Swafa vale. Wakoona amba vwakoangulidziha dzia la maji musiliona fetre. Usiona basi ipare ile kamwe yashuka vale ile de impengele mro ile yashuka vale ata ilawa mwiriju ha bakoko.

Akati wapara vale wapara mro uo na maji madu tsi nkamba moja uri mdzo vavo wazia vale wano yamaji yayo washiyi. Wao ushia inyambo ya vili wahelea tu waudungu. Wadungu mro ata wahihea ju ata wahipara mkiri wa Mari vale kamwe madza iyo ntrandri tu wahistamia wasona mauri vwa shintru mauri nkura. Kawasona fetre waendre vale walopara mirabu. Mirabu iyo wakati waipara vavo watsengulia fetre waisa warenge litrove wangalia... wahelea. Basi rihee rangalie vuna nafasi au kausina. Wadungu mro ata wapara ha Mze Mwenye aka vale ba Kasimu. Ata wahipara vale wakwensiha amba kavwasi vwahendra mbeli...waregea waja wadungu mtsanga vavo ata washongo Mtsanga-muhuni.

Ile vale kavwaka uhura be magambe tu. Washongo ata wadaria hule vulio "hydrocarbure". Vasani wapara mwana bandra hule. Mwana bandra mzuri hoho be mlima kavwasi nafasi. Waja wapara amba ahalabu vutsoka vwazuri uwaha mwanamuji halisi halisi be vvatiti. Na vavo umwiso vutsoka ezi tsi yani. Be warenge litrove. Vavo mafundi wasilindra. Wao de wandrofasirio. Vavo wadungu ... wadungu... wadungu tu ...wadungu ata walopara mkiri tsi ule Mirontsi ya shongoju vale kamwe. Wantru wahibuha hunu uiona. Kavwaka mkiri be wapara tu de imirabu wapara na shisima vavo warendrelea waisa wangalia warenge litrove wangalia vavo vutsokiri wabishia fundro. Vavo iyo aswili ya inkoma ...

16. "Oui au bord de la mer. Là où il y a de l'eau on le sait. Mais il y a un lieu que voici, il faudra y faire très attention. Il y a un génie là. Et ce génie s'appelle madame Mashehi. Là il faut... ou il faut se faufiler pour passer là et chercher si vous pouvez trouver de l'eau. Regardez bien la terre... prenez la terre de ce lieu et gardez la dans une pochette. Alors lorsqu'ils ont été envoyés, ils ont fait beaucoup d'efforts pour descendre à Bintirasi. Ils sont arrivés à Bintirasi, ont suivi le chemin et, arrivés à la rivière de Shiromadzi, ils ont vu la rivière mais sans eau et ils ont continué leur chemin. Lorsqu'ils ont avancé un peu, ils ont entendu des gens murmurer. Or

c'était madame Mashehi qui enseignait ses élèves. C'était un enseignement qu'ils ne comprenaient pas du tout. Alors ils se faufilèrent... on leur avait déjà dit. Ils allèrent seulement vers la rivière de Mrombwe qui avait son lit là où se trouve le CADER. Là où se trouvait l'ancien lit de la rivière de Mrombwe.

Lorsqu'ils arrivèrent à la rivière de Mrombwe, ils la trouvèrent sèche et continuèrent leur chemin... là ils continuèrent à marcher sur du sable jusqu'à l'arbre, chez le vieux. Cette rivière passait par le quartier Swafa (Wani). Vous voyez qu'il y avait bien un petit lac plein d'eau. Vous voyez la route qui descend là. C'était le lit de la rivière qui allait jusqu'à l'arbre, chez le vieux.

Lorsqu'ils arrivèrent là, ils trouvèrent une rivière avec de l'eau très sombre et des grosses crevettes. Ils s'arrêtèrent là, burent cette eau et franchirent la rivière. Après avoir franchi la rivière, ils continuèrent leur chemin. Ils continuèrent leur chemin en suivant la rivière. Quand ils arrivèrent un peu plus haut, près de la mosquée de Mari, il n'y avait que des buissons. Ils regardèrent et remarquèrent qu'il y avait bien des murs. Comme ils ne voyaient pas bien, ils avancèrent et trouvèrent un mihrab. Quand ils trouvèrent ce mihrab, ils le débroussaillèrent comme il faut, prirent la terre, l'examinèrent... et continuèrent leur chemin.

Il nous faut aller voir si le lieu est vaste ou non. Ils continuèrent leur chemin en suivant la rivière. Ils arrivèrent chez Mze Mwenye là où il y avait pèreKasimu. Lorsqu'ils arrivèrent là, ils étaient coincés : ils ne pouvaient plus aller plus loin...

Ils firent demi tour et suivirent le sable au bord de la mer et passèrent par Mtsanga-muhuni. Il n'y avait là que des rochers. Ils passèrent là et arrivèrent là où il y a les hydrocarbures. Maintenant ils ont trouvé une petite plaine. C'est une belle petite plaine coincée par une colline. Ils trouvèrent qu'on pourrait construire un village facilement mais l'endroit était très petit. C'est un lieu où s'installera un pouvoir. Alors ils prirent la terre. Pendant tout ce temps, les devins attendaient leur retour. Ce sont eux qui vont interpréter ces données. Alors ils continuèrent leur chemin ... continuèrent leur chemin... continuèrent leur chemin... et trouvèrent donc une mosquée à l'entrée du village de Mirontsi. Dès qu'on arrive ici on la voit. En réalité il n'y avait pas de mosquée mais seulement le mihrab et le puits. Alors ils ont fait ce qu'il fallait faire : prendre la terre. Ils observèrent bien l'endroit, remarquèrent qu'il est hospitalier et gardèrent la terre dans une pochette. Telle est l'origine du nkoma."

17. BA : **Ehê.**

17. "Oui."

18. OMS : ***Waendre ... waendre ... waendre waregea tsena wadungu yamagambe ata washongo ...washongo ...washongo ata walawa ...walawa... usiona lipengele lile liheleao ha wahindi vale. Vwa mkiri tsi ule muntru uona uri darini jau. Lile vale urongolwa amba ... walopara mirabu... mirabu vale waitsengulia waisia be kawasiona mro. Vavo waregea waendre ta waja wapara mro hule washii mro wakentsi ata waoo waisa madza lijua litso. Waoo washii wasona mwana-nyumba bavuni mwa mro washii. Ini ntrini? Waendre walopara amba ile mwana-nyumba alio vavo ana na mwanadamu ha izidalili wazona. Vwa mwanadamu be mwenyewe kavu. Vavo wasi risilala vani ata uku ushe ne rimuone muntru alio vani.***

****Akati iyo wapara vale ntrovi na muhogo. Warenge kamwe muhogo warohotsa wali wakentsi. Waili wa hunu na umoja akentsi mlongoju halini ata tsi hule wakia muntru... wakati uo wasikia muntru...kwala kwala bu atrua zinkuni. Ule anyama amuono vale. Mwenyewe tsi uo. Ule anyama hujongia alowamaruha wale. Wamuambia amba usishange be wasi wanadamu uri de wawe. A lisha nishange be wami tsaparoona muntru vahanu vani. Leo nionao wantru walio ba... basi awambia muli mwana-shintru... A namurenge introvi na muhogo na wami natsahe ishireo. Ala kamwe mtsana vale alosika izifi waja wapiha wali waisa. *Akati waisa ... wale watrua yamahadisi wamueledza bako ule. Bako uo akati aeledzewa ata aisa ahimi atoa iziduâ amba Mwezi-Mungu aridjaâlîe zike tawfiki nipare wanyawe hunipatsa shahada be wami tsa vani na wami aswili yangu tsika Ngomeni hoho ata akati Ngomeni yarotswa wami nashindra navuka. Tsiji shangina de naja naisia ata nadjipara vani. Aaa tsina wana-matsunga yangu vani... Mwezi-Mungu***

atsonimba muntru wa hunipatsa shahada. Wabaki vale ata uku ushe. Wahimi walagana na bako waregea hunu.

***Akati waregea walotoa mahadisi yayo amba wapara umuji unu amba wa mwemwa itolea fetre. Hule Mtsanga-Muhuni hule vutsolea be vwatiti. Warenge ya Mirontsi ile waipara amba ndjema. Wahirenga vwahisa hule wapara amba hunu de vwahanu swafi wantru walazimu wakentsi. Ini ibalilia pia ra mbushi ra... idunia pia yahilawa hoho itsopahua vavo. Wafikana amba basi risifanya jeje?... Amba lazima rikentsilie zirasi zizo zontraru. Rasi ya handra lazimu riikentsilie de ini hunu. Risanyisana inusu isikentsi hunu inusu yendre. Be ini hunu ina madjini. Iyo ya karibu be ina madjini na yayo maovu. Basi ritsofanya jeje? A! A! A! madjini wantru ujua uhadisi na wao. Vavo walawa waendre Bongoma walotsaha yamadjini wahadisi wafikiana. Waja wawambia amba ritsoleana na uwana wanyu na wajuhu wanyu ritsoleana ata idunia itsokomao. Be killa mwahipara mwaha wa raru mutsoritsindzia nyombe muripishie karamu murizinie ngoma. Rimuambieni na zintrongo zalazimu ifanyie ... elea.**

Vavo wao waja wangiha umuji. Akati wangiha umuji waiza na hufanya kamwe.

Na uyo mwaha wa raru ata mwaha wa raru... uelea ?

Vavo waja walawa ivo inusu yendre ilokentsi Mirontsi inusu ilokentsi Mutsamdu.

Na uvahanu de Shuguju. Mkiri wa Shuguju aswilan usuli wantru wao waja wakentsi de hunu kamwe ilio ha uwahindi vani. De mkiri wa handra... wa vani ...

Vavo Shuguju na vavo vuka wantru waka watrawa walawa Ngomeni. Wasalia waka wadzama walokentsi Sineju hoho. Wakati wale wakia amba vwa wanyawe waja vavo washuku waja wakentsi Hampanga. Watsanganyiha vavo ... uelewa ?

18. "Ils continuèrent leur chemin... Ils continuèrent leur chemin... Ils continuèrent leur chemin en suivant les rochers. Ils contournèrent... Ils contournèrent... Ils contournèrent et sortirent... sortirent... Voyez-vous la route qui mène vers les commerçants Indiens? Il y a une mosquée qui se trouve à l'étage. On l'appelle... Ils trouvèrent un mihrab..., ils le débroussaillèrent comme il faut, mais ne virent pas de rivière. Ils continuèrent leur chemin et finirent par trouver une rivière. Ils franchirent cette rivière et virent une cabane à côté de la rivière. Ils franchirent la rivière. Qu'est-ce que c'est? Ils allèrent et trouvèrent que c'était bien une cabane habitée par quelqu'un. Il y avait des signes de présence humaine. Il y avait un homme qui y vivait mais il n'était là. Alors ils décidèrent d'y passer la nuit espérant qu'au lever du jour ils verraient le propriétaire.

*Alors ils trouvèrent là des bananes et du manioc. Ils prirent le manioc, le firent bouillir, le mangèrent et se reposèrent. Les deux étaient à l'intérieur de la cabane et le troisième devant la porte. Quelques instants après, ils entendirent quelqu'un... En ce moment-là, ils entendent quelqu'un... kwala kwala bu! Il déposa son fagot. L'autre se baissa, le vit et dit : "Voilà le propriétaire." Ce dernier se baissa, en rentrant dans la cabane, il sursauta en les voyants. Ils lui dirent : "Ne soyez pas surpris, nous sommes des humains comme vous." - Souffrez que je m'étonne car je n'ai jamais vu quelqu'un ici. C'est aujourd'hui que je vois des gens qui sont... Il leur dit : "Avez-vous mangé quelque chose?... Prenez les bananes et le manioc et moi je vais chercher le shireo, la sauce." Il partit l'après-midi pêcher des poissons. Ils les préparèrent, mangèrent et finirent de manger.

*Lorsqu'ils ont fini de manger... ils ont tout raconté et tout expliqué à ce vieux. Ce vieux, à la fin de leurs explications, se leva et fit des invocations dans ses termes : "Que Dieu nous accorde sa bénédiction! Qu'il m'accorde des amis pour me prêter la profession de foi car je suis là tout seul! Moi, je suis originaire de Ngomeni. Quand Ngomeni fut inondé je fus le seul rescapé. Je ne sais rien d'autre si ce n'est que je me suis retrouvé tout seul ici. J'ai aussi du bétail ici... Que Dieu m'accorde quelqu'un pour me prêter la profession de foi!" Ils restèrent là jusqu'à l'aube. Ils se levèrent, firent leurs adieux au vieux et regagnèrent leurs pénates.

*Quand ils regagnèrent leurs pénates, ils racontèrent aux autres leurs aventures en leur disant qu'ils ont trouvé cette ville (Wani) bonne et bien située. Là-bas à Mtsanga-Muhuni, c'est vital mais trop étroit. Ils ont pris aussi la terre de Mirontsi et l'ont trouvée bonne. Lorsqu'ils ont pris la terre du dernier site (Mtsamdu) ils ont trouvé que c'est le meilleur emplacement sur lequel les gens devaient s'installer.

Cet endroit englobera tout : malgaches,... tout le monde viendra vivre ici.

Ils se sont mis d'accord sur la manière de procéder: ... il nous faudra vivre dans ses trois sites. Le premier site à s'y installer est celui d'ici. Nous nous divisons : une moitié s'installe et l'autre va ailleurs. Mais ici il y a des génies. Ce site est tout proche mais il y a des génies qui sont méchants. Alors comment faire? A ! A ! A ! les génies, on peut leur parler. Alors ils partirent pour Bongoma chercher les génies, ils leur parlèrent et se mirent d'accord. Ils sont venus leur dire ceci : "Nous nous entraiderons avec vos enfants et vos petits-enfants, nous nous entraiderons jusqu'à la fin du monde. **La condition** : tous les trois ans, vous sacrifierez une vache pour nous, vous nous préparerez un festin et vous nous organiserez une fête. On vous dira tout ce qu'il faudra faire... Comprenez-vous?"

Ils construisirent donc leur village. Après avoir fini de construire le village, ils ont fait la fête. Elle est organisée tous les trois ans... Comprenez-vous?"

C'est après qu'une moitié partit pour s'installer à Mirontsi et une autre à Mutsamdu. Et c'est le site de Shuguju, la mosquée de Shuguju, qui était choisi. A l'origine ces gens-là sont venus s'installer dans le quartier où se trouvent les commerçants indiens. C'est la première mosquée... elle se trouve là... Ainsi Shuguju. Il y avait aussi là des gens qui avaient fui et quitté Ngomeni. Certains s'étaient cachés à Sineju là-bas. Ces derniers, après avoir entendu que des gens de leur communauté étaient venus s'installer à Hampanga, ils se sont rassemblés avec eux... Comprenez-vous?"

19. BA : **Vavo Ngomeni vani de havi?**

19. "Où se trouve Ngomeni?"

20. OMS : **Ngomeni vavo de Bazimini de hunu ... vavo inusu itsabalia-tsabalia. Inusu waendre Nkondroni wasalia waendre Bambao-Shandra watsabalia-tsabalia. Walohentsi imiji yao. Be kavwaka miji plasi zizo hoho. Kavwaka ata. Vwaka mwandroni vwaka wantru Koni na wao aswili yao maSenegali uelewa ? Wao de uwantru waka hale hale. Ma Senegali wao waja wakentsi vavo.**

***Na imirabu ini wantru wakoivuaza wani warabu. Warabu wao washuku vahanu vurongolwao Mramani huvuaza amba vutsoka muji. Vwa na umoja kotria yaja yashuka Mpomoni huvuaza amba vutsoka muji. Watria iberamu yao. Vwa moja... unu alawa Mpomoni hunu aja avuaza imirabu ini ya Mutsamdu. Unu wamtrini hunu de aja vuaza mirabu ya Wani vani. Wakati iyo ivo imiji ile yaka ntrini de waja wabunu yamadzina yani. Ivo intrini ... Wani Mirontsi Mtsamdu.**

***Mwali umoja. Muntru akandra avuaza hoho muntru-mama. Ngazidja wajau de halilo. Hoho Ngazidja muntru-baba de wandra. Zizo de wawuazani na warabu. Wao kalite ya halilo. Watria tu de ziâlama amba vani vutsoka muji.**

***Ile ukiao amba "Mwani kali na muntru" kaisika amba Mwani kali na muntru harmwa uwantru wani waka wakentsi vavo ba Msa Madi mwana wahe kakolola Komboni na Komboni kakolola ha ba Msa Madi.**

20. "Ngomeni c'est Bazimini c'est ici... Alors une partie se dispersa. Une moitié partit à Nkondroni, les autres partirent à Bambao-Shandra et occupèrent les lieux. Ils sont allés construire leurs villages. A vrai dire il n'y avait pas de villages dans ces places. Il n'y avait rien. Il y avait au départ, il y avait des gens à Koni et ils étaient Sénégalais d'origine. Comprenez-Vous? Ce sont ces gens-là qui étaient là avant. Ce sont ces Sénégalais qui sont venus s'installer là.

*Les mihrabs étaient entretenus ici par des Arabes. Ces Arabes sont descendus dans un lieu qu'on appelle Mramani. Ils entretenaient ces mihrabs en attendant la création d'un village. Il y a aussi un autre Arabe, venu par boutre, débarqua à Mpomoni en attendant la création d'un village. Ils y placèrent leur drapeau. Il y a un autre Arabe... Celui-ci vient de Mpomoni pour entretenir le mihrab de Mtsamdu. C'est un autre Arabe, qui débarqua ici, qui est venu entretenir le mihrab de Wani. Ce n'est qu'après la création de ces villages qu'on a commencé à donner ces noms aux villages. Donc ce sont : ... Wani, Mirontsi et Mtsamdu.

*A Mohéli, c'est un seul Arabe. La personne qui est allée entretenir le mihrab là-bas, est une femme. C'est la même chose pour la Grande Comore. Là-bas, à la Grande Comore, c'est un homme qui est allé. Les mihrabs ont été entretenus par des Arabes. Ce sont des gens de cette nature. Ils ont, seulement, mis les bornes pour les emplacements des futurs villages.

*Quand vous entendez que "Le Wanien ne mange pas avec autrui", cela ne veut pas dire que le Wanien ne partage pas son repas avec quelqu'un parmi ceux qui étaient installés là. C'est tout juste que le fils du père Msa Madi ne prenait pas épouse chez les Komboniens et les Komboniens ne prenaient pas, non plus, épouse chez père Msa Madi."

21. BA: **Bejani...**

21. "Bejani..."

22. OMS : **Bejani... wa vani? Tsena vwa na pizo lalawa vavo amba muntru atsofanyao muna intrini katsodalikiana na mwana vavo. Muntru akoja Wani vavo mdjeni akoja Wani vavo avolwa shahula ali apara vwahulala be muntru-mama ka djeli asimufungia ika "interdit". Silini hatru kamwe je amba kayakotswaha idamu yatru yatsanganyiha na damu zangina. Yendre vavo ata muntru akajamenya introngo iyo de bakwangu mwenye Swalihi Amdallah... mwenye Ali Amdallah. Mwenye Ali Amdallah wawe umjua?**

22. "Bejani... êtes-vous là? Il y avait même une malédiction contre toute personne qui transgresserait cette recommandation : il n'aura jamais d'enfants. L'étranger venait à Wani. Il venait à Wani, il avait à manger, il avait où dormir, mais coucher avec une femme, même s'il devait se marier avec elle, était interdit. Même dans notre propre lignée, parce qu'on ne voulait pas que notre sang soit mêlé à d'autres sangs. Cette situation perdura. La personne qui brava cet interdit fut mon grand-père, monsieur Swalihi Amdallah... monsieur Ali Amdallah. Monsieur Ali Amdallah, le connaissez-vous?"

23. BA: **Ahâ.**

23. "Non."

24. OMS :**De bbahe wa mwenye Sayidi Wali Mtregani. Waye de amrenga mwanyahe amlodza na baha Abdallah Muhusuni ata ifanya fidjo... basi ritsoka halini ... karitsotsanana ata ripare havi? A A A ritsoka rahendra halini ritsotsanana lini?**

Vavo de vahanu liruhusa yaja ata yalawa amba mdjeni akajua amba alola muntrumshe Wani... uelewa ihadisi?

24. "C'est le père de monsieur Sayidi Wali Mtregani. C'est lui qui épousa sa sœur avec père Abdallah Muhusuni. Cela a fait trop de bruit... Alors devons-nous vivre comme ça... n'allons-nous pas nous mélanger jusqu'à quand? Allons-nous rester comme ça, nous nous mélangerons quand?"

C'est là que vient la permission et que l'étranger peut prendre femme à Wani... Comprenez-vous l'histoire?"

25. BA : **Vani lidjini lini walirongoa bweni Fatima ...**

25. "Alors ce génie que vous venez de parler, madame Fatima..."

26. OMS : **Bweni Mashehi.**

26. "Madame Mashehi."

27. BA : ***Bweni Mashehi vani mukabala uka de havi?***

27. "Madame Mashehi, c'était à quel endroit?"

28. OMS: ***De intrini... vale kamwe vale... vulio zinkura zile vani Untsoha vale kamwe vale. Vwa nyumba tsi zile. Be wakati iyo muntru kakozona. Bahari ika untsini hoho. Hule pio vuka arudhwi swafi... vale de vahanu aka vale. Na zinkura zizo zizo uo muji yaka aswilan usili warotswa de vwakabaki yamakutri ya nkura zile.***

28. "C'est... là, bien là... là où il y a les remparts de Untsoha, c'est bien là. Il y a ces constructions. Mais à l'époque on ne les voyait pas. La mer se trouvait très loin. Il y avait vraiment de la terre... c'est là où elle se trouvait. Ces remparts sont ceux d'un ancien village qui a été inondé. Il ne reste que les ruines."

29. BA: ***Vavo utsoshindra urinanue maâna tsiyo unambia vavo amba yamadjini wanyesa namuna zintrongo zini zalazimu zifanyishihe. Vavo ratsovendza ripare maeledzo zayidi mukabala wa mpangiyho wa inkoma. Amba iyo ipwangwa jeje? Namuna jeje? Deni de atoao ishinyama? Deni de atowawo intsohole?***

29. "Alors pouvez-vous nous expliquer. Cela car vous venez de me dire que les génies ont montré la façon dont les choses doivent se dérouler. Donc nous voudrions avoir plus d'informations concernant l'organisation du nkoma. Comment était-il préparé? De quelle façon? Qui donnait l'animal? Qui donnait le riz?"

30. OMS : ***Ewa. Aswili hoho hali yandrisa bako ba Mdallah Kombo de wa handra arenga idhwamana. Atoa inyombe. Maâna inyombe ina mpandra de indzunkundru tsena muntru-mama. Akati atoa inyombe vavo wanyawe watoa mtsango watsaha swifa zangina. Ata akati yapara mwaha wa sita inkoma ijoremwa tsena vavo ba Msa Madi aja amba waye asirenga vahe helea. Atoa yahe nyombe. Vavo ija irendreha amba mwaha unu ba Msa Madi ahitoa mwahani ba Mdallah Madi de atoao mwaha wangina uelewa? Iyo uja kamwe halilo ilawa Komboni ija Bejani. Yahilawa Komboni ija Bejani.***

Mukabala wa itaswirifa zile uzionao de mhimu de inyombe. Avasani ivo wantru wabaliha wantru wasifanya tu de imbuzi be wakati uo mpaka de inyombe. Avasa ini wadungu izama... uelewa? Tsena ike mtsamba mpaka nyombe mtsamba be tsi muntru-baba.

30. "Oui. A l'origine c'est le vieux père Mdallah Kombo qui fut le premier à l'avoir organisé. Il donna la vache. Cela car la vache a une couleur spécifique : elle doit être rouge et surtout une femelle. Après avoir donné la vache, les autres ont cotisé et ont cherché d'autres choses. Six ans après, lorsqu'il fallait organiser le nkoma, père Msa Madi a pris la relève. Comprenez-vous? Il donna sa vache. C'est ainsi que veut la coutume : si cette année père Msa Madi donne, l'année suivante c'est père Mdallah Madi qui donnera, ainsi de suite. Comprenez-vous? C'est de cette façon que se font les choses : s'il quitte Komboni il va à Bejani et s'il quitte Bejani il va à Komboni.

S'agissant des préparatifs ce qui est important c'est la vache. Maintenant, comme les gens sont démunis, ils font avec la chèvre. Mais avant, il fallait la vache absolument. Maintenant, les gens évoluent en fonction de l'époque... Comprenez-vous? Ensuite qu'elle soit une génisse, il fallait bien une génisse et non un veau."

31. BA : ***Vavo nyombe yahiparihwana na izana ntsohole zirambu. Zizo uhudumulwa jeje ata inkoma ile ifanyiwao?***

31. "Donc si on avait la génisse et les autres ingrédients : riz, bétel, etc. Comment les préparait-on pour la fête du nkoma?"

32. OMS : ***Ewa wakati ikao zidjimliha ziisa wasi ondroira wantru wale walio na yamadjini riwahudhurisha.***

32. "Alors quand on avait fini de tout rassembler, on allait appeler les gens qui sont possédés par les génies, on allait les inviter."

33. BA: ***Dagoni hunu...?***

33. "Dans cette maison?"

34. OMS: ***Dagoni hunu rabuzi.***

34. "D'abord dans cette maison."

35. BA : ***Dago de havi? Komboni au Bejani?***

35. "Dans quelle maison? Komboni ou Bejani?"

36. OMS : ***Komboni.***

36. "Komboni."

37. BA : ***Komboni...***

37. "Komboni..."

38. OMS : ***Komboni. Rijomuanyesani amba ikaramu yanyu tsiyo. Rija rimuanyesani rimutakabadhwisheni helea. Waje wao watunde wangalia waisa watakabadhwi vavo suku ya vili de rilawao rilofanya.***

38. "Komboni. On vient vous montrer que votre festin est là. On vient vous montrer et vous offrir. Comprenez-vous? Ils viennent donc vérifier, regarder et quand ils ont fini, ils prenaient tout. C'était le deuxième qu'on allait organiser le nkoma."

39. BA : ***Vani harmwa yamadjini yani waruhusu wantru waja wakentsi hunu ... madjini yani kawasina mazina yao?***

39. "Parmi ces génies qui permettaient les gens de venir s'installer ici ... ces génies n'ont-ils pas des noms?"

40. OMS: ***AAA... Mwe Sidi Mari...***

40. "A AA ... Monsieur Sidi Mari..."

41. BA: ***Vavo muntru airao yamadjini yani vavo uo muntru kamwe amba waye de alazimu awaire?***

41"Celui qui appelle ces génies, est-ce quelqu'un de particulier qui doit les appeler?"

42. OMS: ***Ehê. Muntru aka amba akoira aja afu vavo uparihwana muntru wangina angie amsikie yamakama. Be dagoni wamwire Sidi Mari waye de ajoirao wanyawe wahe ivo ihudhuria vale. Wahihudhuria vale maâna ahija vale ahiona ikaramu waye waira ivo wantru wahe wale waje waambie amba ikaramu yatru ija narije riivozee. Meso rike hadhirwa rangadzie ikaramu yatru...***

42. "Oui. Celui qui les appelait, vient de mourir. Alors on a trouvé quelqu'un d'autre, on lui a trouvé un remplaçant. Mais à la maison, on appelle d'abord Sidi Mari. C'est lui qui va appeler ses compagnons, ensuite ils

viennent tous là. Lorsqu'ils viennent là - car quand il vient là et qu'il voit le festin, il appelle les autres- quand ils viennent c'est pour leur dire que leur festin est là et qu'ils doivent le recevoir. Demain, nous devons être présents pour apprécier notre festin...

43. BA : ***Harmwa inkoma iyo ika tu de umuji au vwakoja wantru...***

43. "Est-ce que le nkoma était seulement pour la ville ou bien avec d'autres personnes ?..."

44. OMS : ***Âhâ. Ndzuwani kamili yakoja maâna iyo yakolalihwa pia. Na miji ikao amba ne kayambilwa kapara ihabari wao walio na yamadjini wantru wakowaona tu wawaswili nkomani vavo uelewa?***

44. "Oui. Tous les habitants d'Anjouan venaient parce qu'on invitait tout le monde. Quant aux villages qui n'ont pas été invités ou n'ont pas eu la nouvelle, ceux qui sont possédés par les esprits, on les voyait arriver à la fête du *nkoma*. Comprenez-vous ? "

45. BA : ***Êhê...***

45. "Oui..."

46. OMS: ***Ika ntrongo ndribwavu swafi. Iyo yakotoa imiji pia. Amba inkoma ya Wani suku kadha. Vavo pia killa muji waje wanadamu wakoja... vwa shintru vale... wantru uja asubuhi. Vale kamwe nendra vale tsendre tsikentsi vale hutsongoa zile... vwa shintru uiriwa zintrenge vuku.***

46. "C'était un grand événement. Il réunissait tous les villages. On savait que le *nkoma* de Wani est pour tel jour. Donc chaque village envoyait ses gens... il y a quelque chose là... Les gens venaient tôt le matin. C'est là où je vais m'installer pour tailler les balles... il y a quelque chose qu'on appelle les balles et le *vuku*.

47. BA : ***Vuku?***

47. "Vuku ? "

48. OMS : ***Musumu ukwantrwa halini uremwa mwana-mango vani wana-shiki vani ifanyiwa ntrini... ivuku iyo yakoendresewa mbiyo vavo na uwanadamu ata wahiisa vavo waja ... wajo...ngia shintru irongolwao lisangari. Lakokwantrwa halile lahivutswa na uwantru wahisonya. Iyo wanatsa de wakofanya zizo. Ata rahiisa vavo lera yahungia introngo ingia...ilera de yamaji huvwa wantru washuke waendre plasini.***

48. "On coupe un pignon d'Inde ensuite on l'entaille pour qu'il s'emboîte... ce *vuku* était lancé par les jeunes gens et lorsqu'ils avaient fini, ils revenaient... ensuite suivait un autre jeu, le *sangari*, rameau soutenant les noix de coco. On coupait ce rameau et on le lançait et les jeunes gens l'attrapaient avec une corde. C'était un jeu pour les jeunes gens. C'est après ce jeu, qu'arrivait l'heure du *nkoma*... l'heure c'est la marée basse pour que les gens puissent descendre à l'emplacement. "

49. BA : ***Vani vwa suku mahususu yahentsiwa amba inkoma ifanyiwe au killa suku suku tu harmwa mfumo?***

49. "Y a-t-il un jour spécifique pour organiser le *nkoma* ? Ou est-ce n'importe quel jour de la semaine ? "

50. OMS : ***Aaa kaisina suku mahususu. Ari zintrongo rafikiana tu amba vani ntrongo zitsimu. Isifanyiwa. Nkoma ya suku kadha basi. Be kaisina suku mahususu amba yakentsi amba dati kadha.***

50. "Il n'y a pas de jour spécifique. C'est quand, seulement, on s'est mis d'accord et qu'on a tout préparé. On va le faire. Le *nkoma* est donc pour tel jour. Il n'y a pas de jour spécifique, c'est pour telle date. "

51. BA : ***Vavo iboli ile uifanyao vale wanyu uira intrini?***

51. "Alors le ballon que vous fabriquez là, vous l'appellez comment ? »

52. OMS : ***Vuku...Aaa vuku iyo msumu mwiri wa mzungu.***

52. "*Vuku...* Ah *vuku* c'est un pignon d'Inde, un arbre d'Européen. »

53. BA: ***Harmwa ivuku wanyu urumia musumu basi harmwa intrini ile wantru waledzao?***

53. "A propos de ce *vuku*, utilisez-vous seulement un pignon d'Inde dans l'outil qui sert à lancer ? "

54. OMS : ***Sangari... yahikwantrwa...***

54. "La grappe du cocotier... quand elle est coupée... "

55. BA : ***Halafu vwa i... vwa shintru uri boli na wawe de uifanyao.***

55. "Ensuite il y a... il y a quelque chose comme un ballon et c'est vous qui le fabriquez."

56. OMS : ***Ile de inkoma.***

56. "C'est ça le *nkoma*."

57. BA : ***De inkoma?***

57" C'est ça le *nkoma* ?"

58. OMS : ***Ile de inkoma na uo ina mwiri mahsus muhaju. Muhaju be tsi mwiri tu tu.***

58. "Oui c'est ça le *nkoma*. Il est fabriqué à partir d'un arbre spécifique : le tamarinier. Le tamarinier et pas n'importe quel arbre. "

59. BA : ***Mhaju wa shindzuwani ule?***

59. "Ce tamarinier d'Anjouan? "

60. OMS : ***Êhê.***

60. "Oui. "

61. BA : ***Basi maâna intrini uhaju de irumilwao? Yamadjini de yatoa i...***

61. "Alors pourquoi utilise-t-on le tamarinier? Est-ce les génies qui ont... "

62. OMS: *Êhê de watoa umwiri.*

62. "Oui ce sont les génies qui ont choisi l'arbre. "

63. BA: *Basi uvahanu inkoma ipwangwao maâna intrini ilio de Bintirasi?*

63. "Alors le lieu où se déroule le *nkoma*, pourquoi est-ce Bintirasi? "

64. OMS: *Hoho de vahanu vwa handra vwasinywa. Wenyewe warongoa amba rina ziyara yatru vavo. Wantru wao kawakoijua be. Rina mwiri watru vahanu. Mwiri kadha vahanu. Musishuka baharini vwa miri kadha vavo minyamba. Minyamba mili milibwavu. Baâda ya ile vuka na moja vavo. Na muhaju ini ya vahanu vavo kamwe. Waja watoa ipla yao amba vahanu ritsofanyiwa zintrongo zao de vavo.*

**"Après" waja watoa na ibandari yao watsoshukao. Bandari yao watsoshukao waje wangadzie ingoma yao warenge na ikaramu yao. Nahika washuku wangadza ikaramu itsoshuka baharini yendre yawapare hoho. Wasangadza wapashie yamadjahazi yao waendre dzao. Be ikaramu yao itsowadunga. De ile ifanyiwao yafungwa de ile. Baharini hule vahanu yamaji yahivwa avwalishi de vahanu rikao vale wantru wahifanya ishijabu vale. Na vale na wenyewe wa vale wawaswili vale. Yahiisa wasi uhea hunu rija ritsimbi vahanu vwalazimu rikumasi ingoma. Ritsimbi ingama ritria ngamani ritoa. Halle zimbio zile vale na wenyewe wa vale.*

**Halle zimbio zile vale na wao madjini yao pia wa moni vale. Wahiangadzia ingoma yao vale. Ata ingoma yahitsampuha wao upashia yamadjahazi yao waendre dzao. Wasi ivo rije ritoe rivashie tsena rivashie...riwadungu. Vavo wakati ikao wantru warate umwaha amba karaifanya umuji wa Wani wakovua ufu. Wakosika moro wala wantru kawakojua amba ulawa havi au ulawa havi. Wantru kawakojua hali yao.*

**Shidjabu ufanyiwa wanadamu pia ungulidzana wanadamu pia... Vale wantru-baba waja wahimi hunu watria... mafundi wahimi watria shidjabu... vo uwana ta mdzade pia pia ra wantru-mama ra wantru-baba pia... watria shidjabu waisa wamidziwa wahea dzao. Na wasi... inkoma ije ikumasi ivo.*

64. "C'est là le premier site choisi. Les responsables ont dit qu'ils ont un lieu sacré là. Ces gens-là ne le savaient pas du tout. Nous avons aussi un arbre là. Un arbre comme ceci là. Vous descendez au bord de la mer. Il y a là des arbres : des badamiers. Deux grands badamiers. Après ces deux, il y avait un autre là. Et ce tamarinier était déjà là. Ils ont sorti leur plan comme quoi l'endroit sur lequel se dérouleront leurs affaires c'est là.

*« Après » ils ont indiqué aussi leur port sur lequel ils vont débarquer. Le port sur lequel ils vont débarquer pour venir prendre part à leur jeu et prendre leur festin. S'ils descendent pour jouer, leur festin ira les trouver loin, au fond de la mer. Ils jouent ensuite prennent leurs boutres pour s'en aller. En tout cas leur festin partira avec eux. C'est ce festin qui est préparé et ficelé. C'est à la mer, à l'endroit laissé, après la marée basse, c'est là où nous nous installons pour faire la prière du *shidjabu*. Et là il y a aussi les génies qui sont venus. A la fin de cette prière, nous regagnons la plage pour creuser là où va commencer la danse. Nous creusons le trou, plaçons l'objet et le déterrons. La course que vous voyez, les génies sont là aussi.

*La course que vous voyez, tous les génies sont là aussi. Ils prennent part au jeu. A la fin de la danse, ils prennent leurs boutres et s'en vont. Quant à nous, nous sortons et transportons leur festin... et les suivons en mer. Si nous rations une occasion de l'organiser alors la ville de Wani allait être ravagée par le feu. Elle prenait feu et personne ne savait d'où venait ce feu, d'où venait ce feu. Personne ne savait d'où venait ce feu.

*La prière *shidjabu* se fait et réunit tout le monde, tout le monde... Les hommes se mettent debout ici et font... Les maîtres se mettent debout et font la prière *shidjabu*. Ensuite les enfants, tous les adultes, hommes et femmes... font la prière, finissent, se lèvent et montent ici. Et nous... le *nkoma* va alors commencer."

65. BA: **Zana zirumilwao harmwa inkoma...**

65. "Quel est le matériel utilisé dans le *nkoma*...?"

66. OMS: **Harmwa inkoma vavo ritsimbi ingama riisa wasi ondropua mpeve wasi uzikantra rija rizitsongoa rikantra rizophentsi. Iyo de rijobatio ritria inkoma ata iisa. Madama ratria mhono fukoni rairenga raivutsa moni vale vavo ile de ivindruao ata impeve aitoe aiweuse hoho. Vavo zimpeve zile de zalazimu huirenga. Ata wale waendra mbiyo wale pia mara za handra kawakokiri muntru aibamba ha mhono de iyo impeve iyo. Vavo riremame shangu vavo ata... ushindrwa uvoshewayo uelewa? Yahihuka vavo maâna kaifanyiwa ndrribwavu yahihuka itso... be utsokodza kaitsohupasua.**

66. "Dans le *nkoma*, nous creusons le trou ensuite nous allons cueillir les stipes, les couper, les tailler, les couper et les poser là. C'est avec ça que nous battons (lançons), mettons le *nkoma* jusqu'à la fin du jeu. Quand on a mis la main dans le trou, après l'avoir pris et lancé à l'intérieur, donc c'est avec ça qu'on remue jusqu'à ce que le stipe le sorte et le lance loin. Ainsi ce sont ces stipes qu'il faut utiliser pour prendre le *nkoma*. Même ceux qui couraient, tous ceux-là, jadis ils n'acceptaient pas qu'on le touche avec la main, c'était toujours avec le stipe. Ensuite nous nous bousculons là jusqu'à... vous êtes battus et on vous le prend. Comprenez-vous ? S'il vous touche, parce qu'il n'a pas été fait très grand, s'il vous touche il... il vous fera mal mais ne vous blessera pas. "

67. BA : **Ingama ile kaisina dzina be inkoma isilihiwa.**

67. "Ce trou n'a pas de nom. Mais le *nkoma* est préparé là. "

68. OMS : **Iyo de huitria ngamani urenge impeve uidavwanye. Na wantru wakao vavo de wao wenyewe de Komboni na Bejani tu wao walio vavo be tsi kula muntru. Ibaki vavo de huhima tu wangalie ata rifanye zintrongo ata zahiisa riitoo. Nahika de wami de naitoa nahika Komboni de watoa nahika Bejani de yatoa aiyeusa.**

68. "C'est pour le mettre dans le trou et prendre le stipe pour mélanger la terre. Les gens qui doivent être là, les responsables, ce sont les Komboni et les Bejani uniquement, et pas n'importe qui. Il demeure là. Il ne vous reste qu'à rester debout pour nous observer et nous regarder faire les choses. A la fin, nous le sortons. Si c'est moi qui le sors, si c'est Komboni qui le sort, si c'est Bejani qui le sort, il le lance. "

69. BA : **Basi mwiriju?**

69. "Que se passe-t-il sur l'arbre ? "

70. OMS : **Mwiriju bweni muhu hule kasina ntrongo hule ata mpaka rendre rampare hule kasina ya hufanya ata mpaka rendre hule. Akati raitoa ravayo wantru amba waendre mbiyo vavo wasi risihearampare. Ivo rendre rakentsi. Rihedze ifatiha vavo na zidua. Nahika vwa muntru alio na ntrongo yahe aimiao vavo ihuelea? Aimie vavo riise. Yamadjini yahee wake kamwe vavo wahiangadzie inkoma ata...**

Yahikoma wantru ujokentsi vavo watoa inyama ile pia shinyama shile shatsindzwa nahika mbuzi ka nyombe iyo kaiungulwa. Iyo utsindzwa hule... na Bejani na Komboni itsuhudzulwe ata mnyambaju hunu ziyarani Untsoha riitune ingozi ritrie rifume na yamarawa malibwavu riitrie vale. Renge malondro ritrie ngozini vale renga ishitswa ritrie ngozini vale rirenga yamarimbo ritrie ngozini vale wa vani?

70. "Sur l'arbre, la vieille dame ne fait rien. Elle attend qu'on vienne la rejoindre. Elle n'a rien à faire. Elle attend qu'on vienne là-bas. Lorsqu'on l'a déterré et qu'on l'a donné aux gens pour courir avec, alors nous montons la retrouver. Puis nous allons nous asseoir. Nous faisons la prière et les invocations. S'il y a quelqu'un

qui veut faire une invocation. Comprenez-vous ? Il fait son invocation et finit. Les esprits des génies montent sur les têtes des gens et prennent part à la danse du *nkoma* jusqu'à...

A la fin les gens viennent s'asseoir là, sortent toute cette viande, cet animal là qui est égorgé. Si c'est une chèvre ou si c'est une vache, en tout cas, on ne sépare pas les os de la chair. On l'égorge là-bas... par un Bejani et un Komboni, on le transporte jusqu'au badamier ici dans ce lieu sacré d'Untsoha. On enlève la peau, on la met à part, puis on fabrique les grandes corbeilles pour y mettre la viande. Nous prenons les pieds, la tête et les intestins pour les placer dans la peau. Etes-vous là ? "

71. BA : **Êhê.**

71. "Bien sûr."

72. OMS : ***Vavo shaunga vavo de shifuba iyo kaitriwa vavo. Shavua shavua. Rije rikentsi na sembea rije ritune inyama ile vale. Kaisiungulwa wala kaisipasulwa. Rahitoa inyama ata ikome. Ridukua halini yahivundzangiwa ningoju. Be kaisiremwa tu ata vwaja vwavundzangiha mubwa. Irengwa yendre yangihwa bakoju hoho inyama ile yapihwa vale. Risojotoa mshakiki. Vutolwa mshakiki wendre Hadao gambeju Hadao. Vutolwa mshakiki wendre dahaju Mrombwe vutolwa mshakiki ulishwa ziyarani vale. Mishakiki miraru yo uka minne wanne uo kawendre vahanu. Iyo utolwa ishavua shivelehwa Hakadza Bwe-la-maji hoho. Vwa ziyara hule urongolwa Hakadza. Ho ziyara huendrao hoho Bejani de uvolwasho. Vurengwa inye uvelehwa Matsuni. Untsoha uvelehwa ha bweni Mashehi mshakiki na mbawa ya shahula. Kila vahanu vouvelehwa mshakiki vuvelehwa na mbawa ya shahula. Vavo akati ngoma yakoma zintro zizo zatrulwa hallo mshakiki umoja unu uo uka mlibwavu. Uo uvingwa halini. Mwe Sidi Mari uivinga halini ata angalia muntru atsombao. Ka ajua kamwe mwaha unu wa Komboni au mwaha unu wa Bejani. De nahika mwana wa Bejani amumbao vavo uo de wenyewe watoao inyombe. Ahivayo mwana wa Komboni vavo isijilhana amba muntru atoao inyombe mwana wa Komboni. Vani mwaha unu ...mwahani de wasi Komboni. Maâna mshakiki uendre Komboni hatru.***

72. "Là ce qui vient c'est la poitrine. On ne la met pas là. La poitrine, la poitrine. Nous allons nous asseoir avec un couteau pour racler la viande. On ne doit ni briser les os ni casser les articulations. Quand on a fini de racler la viande, on coupe comme ça en déboitant les articulations. En tout cas on ne cassera pas pour éviter de briser les os. Puis on prend la viande, on la met dans une marmite, on la dépose sur un foyer. Cette viande qui est cuite là. Puis on en fait des brochettes. On envoie une brochette à Hadao, sur le rocher à Hadao. On envoie une brochette à l'embouchure de la rivière Mrombwe. On laisse une brochette dans ce lieu sacré. Trois brochettes, en tout quatre brochettes, mais la quatrième ne va nulle part. On envoie la poitrine à Hakadza, là-bas à Bwe-la-maji. Il y a là-bas un lieu sacré appelé Hakadza. Là-bas, dans ce lieu sacré, celui qui y va c'est un Bejani et, à qui l'on confie la poitrine. On prend le foie et on l'envoie à Matsuni. A Untsoha, on envoie, chez madame Mashehi, une brochette avec une partie du repas. A la fin de la fête, ces brochettes préparées comme ça, cette dernière brochette est la plus grosse. On l'emmène comme ça. Monsieur Sidi Mari l'emmène comme ça jusqu'à trouver la personne à qui il doit la confier. S'il sait d'avance que cette année est celle d'un Komboni ou bien celle d'un Bejani. Donc s'il la donne à un enfant de Bejani alors ce sont les Bejanis qui offriront la vache. S'il la donne à un enfant de Komboni alors on sait que la personne qui donnera la vache est un enfant de Komboni. Ainsi cette année... l'année prochaine c'est nous les Komboni. Cela car la brochette est allée chez nous les Komboni. "

73. BA : ***Basi lipatsu uo uvinga ntrini ziyarani?***

73. "Alors le plateau, qu'est-ce qu'on y apporte au lieu sacré ? "

74. OMS : **Ziyarani rambu vovo marashi msindzanu zikao patsuni vale. Uo uva madjini yakao vavo. Rambu iyo kaisina amba madjini au tsi madjini. Be kila muntru atrinio ondrorenga vavo ali. Na tibaku na ntsoha ka na ubani na ûdi pia ntrongo zizo zikao patsuni vale.**

74. "Au lieu sacré, on apporte du bétel, des noix d'arec, du parfum et du santal qu'on met dans ce plateau. On offre aux esprits qui sont dans ce lieu. Le bétel sert aussi bien les génies que les humains. Celui qui en veut va se servir. Il y a aussi du tabac, de la chaux, des grains et des bâtons d'encens. On trouve toutes ces choses dans le plateau."

75. BA: **Ntrongo za madjini ntrongo za shiislamu?**

75. "Des rites de possession (génies) et des rites islamiques? "

76. OMS : **Basi madjini yayo wao maislamu be. Kawafanya ntrongo kawahedza fatiha za Mtrume. Be ka masera wale... be madjini al-djinni wa -l-insi. Wantru kawasiona kamwe amba wa handra aumbwa de yamadjini ivo mwanadamu. Kila wahibua zio utsopara amba djinni wa -l-insi. Kawafanya ntrongo kawatawasali na Mungu rabuzi.**

76. "Ces génies sont aussi musulmans. Ils ne font rien sans faire des invocations prophétiques. Cependant s'il s'agit de ces diables... En tout cas les génies, "les génies et les humains". Les gens ne voient pas que les premiers à être créés sont les génies ensuite les humains. A chaque fois que vous ouvrez des livres vous trouvez ceci : "les génies et les humains". Ils ne font rien sans implorer d'abord Dieu. "

77. BA: **Basi na ingoma izinwao intrini?**

77. "Quelle danse est-elle donc organisée ? "

78. OMS : **Mdandra de izinwao. Mdandra ile de introngo yao swafi. Iyo uendra ata wangia wajau wazini mdandra. Vavo inkoma yahendra ata ingia vale wantru-mama wapihao vale mhajuju vale vavo wantru wasijogadana-gadana vale. Na mdandra angia ata uo alio na madjini asihea madjini. Uo kasina asihea madjini. Ivo ijolawa idumbu baharini hoho. Iyo de ushauku wa zintrongo.**

78. "On organise la danse *mdandra*. La danse *mdandra* c'est vraiment leur affaire. Dans cette ambiance, ils finissent eux aussi par participer à la danse *mdandra*. Si la balle va jusqu'arriver là où les femmes font la cuisine, près du tamarinier, alors là les gens vont se marcher sur les pieds. Pendant ce temps, la danse *mdandra* entraîne tout le monde : ceux qui sont possédés et ceux qui ne le sont pas. Ils entrent tous en transe. C'est après que la balle va échouer loin en mer. Tel est le plaisir des choses. "

79. BA : **Êhê basi yamadjimbo?**

79. "A propos des chansons ? "

80. OMS : **Yale yamadjimbo...ata hunu amba tsi de nkomani wantru uyahedza. Wantru uyahedza munu...**

80. "Ces chansons... même ici où il n'y a pas le *nkoma*, les gens les chantent. Les gens les chantent ici... "

81. BA: **Wakati wa ikaramu?**

81. "Pendant le festin ? "

82. OMS : *Wakati uo wantru wahendra ata wapara dezeradimi wantru watsampuha alasiri ata wantru hungia mujini ipara katireri. Avasa ini muntru ulema tu basi.*

82."C'est quand les gens arrivent aux environs de 14 heures et demi qu'ils se séparent à l'heure de la prière *alasiri*, ils arrivent en ville vers 16 heures. A ce moment, on est très fatigué.

FIN DE L'INTERVIEW

ANNEXE - 3 - C (Suite)

Enquête à l'hôtel Bel Air et à Barakani (Ile d'Anjouan).

Transcription en comorien des propos de Mr Ousseni Mari Soilihi (OMS) né vers 1925 à Mirontsy (élevé à Ouani et marié à Barakani).

Enquêtes faites à:

-L'hôtel Bel Air chez Ainouddine Sidi le jeudi 03 Août 1995 par Dr Ainouddine Sidi, Bourhane Abderemane et Mohamed Oussen de 9 h 30 mn à 11 h 30 mn (2h00mn)

-Barakani (village de sa femme) chez Mr Ousseni Mari Soilihi le dimanche 20 juillet 2003 par Bourhane Abdérémane (BA) pendant 9 h 30 mn à 12 h 30 mn (3h00mn).



**OUSSENI MARI SOILIH I né vers 1925 à Mirontsy
Cultivateur malgré son infirmité [décédé]
Source : Bourhane Abderemane _ photo prise le**

Monsieur Ousseni Mari Soilihi prépare ici le havre-sac mis à l'intérieur de ce panier tressé en feuille de cocotier au moment du Nkoma destiné aux esprits de flot. Ce havre-sac va être ancré à la mer à un endroit bien précis : Bandarini (le port).

INTERVIEW

1. Bourhane Abdérémane : Alo ! Alo ! Vani trongo ya handra wulfanyao vani de hurungowa lidjina laho, vahano wadjaliwaZitrongo zizo, nazizo, vahika muntru wangina atsaha ajuwe hadisi zatarehi aje ahupare Welewa ?

2. Oussene Mari Solihi: Ewa ! Drewami Ousseni Mari Soilihi mwana Mohamad Soilihi Ouani. Ha sili yrongolwao Kombani Kombani iyo asulani usuli iyo dre wumwenyewe y tarehiya y muji wa ouani hali yao waja, ata wakentsi. Wumuji wa ouani wunu, asulani usuli, wasi rilawa jimlimé. Iyo maana i jimlime ika amba muji wa madjini. Wantru waka vavo, wasi dre raka bihanyiha. « Milimani » « Chilindroni Milimani ».

Wakati wuwu vavo ribaki Mlimani hali yahuka amba ne, wahunya taambu, ya maji m'paka dre Matsuni dre vahano ya koringwa. Muntru akolawa ilimani vavo ata m'paka wendre matsuni ivo wandra waringe mwana maji wuje wupishiye. Sindrasi.....vahano bwe. Kavasi vahutsimba.....Vwa na muntru akoy riwa amba Mogne Abdallah Musa – Ba m'sa djimwa. Wawo dre wani Soulaimana Daoud. Ba m'sa Mdi, Shintru Ba m'sa Mati wuwo aka « Bwelamaji » na wana wahe. Aka hoho safé wako « pasiyana ». wani wahimolodja wani wako indra ho « Bwelamji » waka halilo.

Wabaki Milimani ata waja wafikiri amba ; basi pvani iya maesha yatru itso inshi vani. Kavasi maji ya hunwa, kavasi vwa hunya ata ripare havi. Ya fikiyana amba narilawe ; rishuke hoho na wumuji wunu.aswili waka warotsa. Wuka wurotsa, safé, pvuka m'paharo, wendre ata vurendreha paharo tu, ; amba wuwo, kawuslimwa muntru atsokao yontsy.Wumuntru aka vavo dre akorongolwa ambadre wun rimrongowawo amba mogne Sharif dre aka « fuju ». Wakati wa muji wako rotswa, aja ambilwa amba alawe. Alawa alo kentsi « fuju » vavo na wana wahe.ata ahihima apara amba wumuji wule wurotswa. Vavo bako wunu aka vavo weke na wana wahe.

3. B.A : Ehe ! Wamlimani wale wafanya jeje nazi taambu zao ? wabaki awu walawa ?

4. OMS: vavo wakati iyo, waja ata wafikiri amba isilazimu rizunguhe pvahano amba vwa anga dre iyo maji na wasi hunwa. Vutolwa wantru waili 'Mlimani » vutolwa na wantru waili « bwelamaji ». ma fundi ya watowa ambanamushuke, na mwane ata m'tange, amba kamutsopara vahano vulo maji. Mrowamaji wantru wa Randra rahintsi wu muji. Wakati wuwo, wantruu wawo walawa, wadrungamana, wadrungamana walawa. Wakati wunu, walawa vani, iwakiï amba mafundi walo, hule awatowa awambiya amba va pasi tsiyani; ina ina djini tsilani. Na djini lilo hatwari. Basi namjuwe hali mutsovira, ata mtotsowe. Wantru wawo wawana na iya marâdhi yayo ata washuku Mtsangani « Bintirasi ». hulawa « Mlimani » ata hupara « Bintirasi », iyo mpaharo na marandri, washuku mtsangani « bintirasi », wadrungu mtsanga wuwo ata wapara mro wa « shiromadji »

5. B.A : Ata vavo, wapra jeje ?wafanya intrini ?warudi awuwayendre mbeli ?

6. OMS: wawupara, wapara mro wuwo be kawuna maji. Waviri mro wuwo, waja ata wahimojo para wuntsoha hunu, amba waviri mro wuwo wasikiya gereza waw ana zoni wa somao. Be kawasi juwa yi luha ile isomwao amba itrini. Navale ile de lidjini lakoiriwa amba bweni machehi. Likawo ziarani ; vale kamweiya makutri iya nkura iyale iyalio vale.

Wawwaram vavo ata waviri. Muntru wule kawajuwa. Waja wapara mro wa « Mronbwe ». mro wa mrombwe wuka na majiwakati wuwo ; be kawatsojuwa wakintsi. Wumuji kawatsojuwa wakentsi vavo hasabu iya lidjini lile l ovale.

Wadrungu mtsanga wuwo, mtsanga to dre waidrunga, wadrungu mtsanga ata waja wapara mro wa muji wunu vani. Wakati wuwo, wakovira vani...., wakovira kamwe « Soifa » vani dre vahano iya kovira.mro wuwo iya kovira « Soifa ». vavo dre vahano wako shuka mtsangani ouani vani. Trasi zao zavavo at rava. Waja ata wahipara rasini vale, nyongani vale « mwezi wa bako » wapara mro wuwo. Wakati wawopara wawudungu, ata amba maji bwadja bwadja ; na nkamba moja uri mudjo. Wadrungu mro wuwo, washiyi. Waheleiya bavuni mwa mro hunu. Ata wahipara « Mkiri wa mari » vale, wawono ntrandri, be wahimo stamiya wasiwona wuri vwa « trasi » ya nkura. Wakatiyo, windre ata wapara vale ; walopara maba iyile Mirabu.

7. B.A : ivo wapara, awu wawona imidjuza iyo wafanya trini... wa ?

8. OMS : walo itsinga mirabu iyile piya, wayi venuwa. Waheya huwana tu na mro.wadrungu mro na iyo mpaharo. Kavasi trini, maâna, wasangaliya amba hali vani iya maji iyaniritsopara vahano rikintsi ? waheya ata wapara vale ; vavo kawasi para wahindra. Wafikiri waringe trove vavo nyongaju vavo, waringe litrove la vavo. Wabuzu waregeya huzunguha mtsangani. Ata wapara litrove lile lai mirabu lile vale, waringe litrove vavo tsena Wabishiya fundro walawa.

9. B.A : êhê ! Walawa, wakwendra havi tsena ? et litrove waliringa iysi fanyiwa intrini ? maâna intrini waringa litrove ?

10. OMS: wadrugu, wadrungu, wadrungu mtsanga Wadrungu mtsanga, wadrungu mtsanga at waja wa viri « Shivaju » vavo. Waviri vavo Waviri vo wadrungu iya magambe ta walo turne wapara « mtsanga mhuni » vale vuliyo iy « sheli »....waja wapara mwana bandra wule vale waringe litrove la vavo. Wahilangalia walpara amba vutsoka moina muji atso leya fetre vahano a vazuri be, vatiti, na wumwiso wawo vutsoka yezi.wumwiso wavo vutso kintsi wa na wawo yezi vavo. Waringe litrove la vavo. Walvingi. Wadrungu mtsanga ta walo para vahano : »Mirontsi », akati wapara « mirontsi » wasona mkiri. Vwa mkiri tsule watawala vale, muntru wuwona fetre mba muntru wona. Vuka mirabou. Akati apara « mirabu » iyo, watsinge waiyisa. Waheya ju. Waringe litrovewalangalia pabao :muji wutsoka mwemwa. Itso leya wantru. Be, iyamaji yahe iya taâbu..... wapara amba iyamaji ya taâbu. Wakati wako tsenga vale wapara « shisima ». shisima shisho shika aswili. Shisima shini sha bavuni vwayi mirabu ile....be madja shika shifitsiliha. Waviri.

Wadrungu, wadrungu, wadrungu ya magambe ta walawa « loteli devil » hule wakati iyo, io mpaharo. Wadrungu, wadrungu, wadrungu, walolawa vani kamwe pengele lini la wahindi. Vale vwa mkiri tsule kmwe nyongaju vale. Wule wurongola « mkiri wa ngizi ». wule mkiri wa aswilani usuli wa mtsmdou. Wavani....waheleya tsena wuju. Be.....

11. B.A : Be ! Ntrini? Vuhidjiri ntrini? Warendreni? Wawono trongo?

12. OMS : waregeya, kawadrungu tu ta hupara mro wa hule, hule. Akati wapara mro wakintsi vani amba wakonwa maji, wasula mwana.... wasuna iya maji vale ; ata wahistamiya wasona mwa, mwa « nyumba » alo mwa « banga » alo nyambo wa mro. Vale Galfani awundra vale. Vale Galfani awundra vale wasona mwa nyumba al ovale. Y !!! wakati wawona wafikanawale wantru wane dre wandrugamana vale....wafiyanan amba narishiye ata rijue mwanan nyumba wule..... washiyi, ta wahindra mwanan bangani vavo : wapara amba ne....libanga lile lina mwanandamu, be kavo. Maâna, wapara trovi vavo na muhogo, vuvudjwa na moro, vwa na kuni. Wawo wadji ruhusu waringe muhogo wuwo wavudju wumoro, wahowo, wali. Waringe na iya maji wano. Wakentsi,

wavumuwa. Ini vani na mkabala wa saya kumi na moja.....wakentsi.waili.....wararu wakentsi hule na umoja akentsimlangoju halini kamwe ; be asona trongo iliyo hule.ta iya himo para a peupré iya sinkera, amba juwa lisondro tswa, wasikiya kuni zavutswa. Bwa !!! ata ahikiya zikuni, wule anyama awono ; wule mwana damu. Baba mlilwavu fetre. Zinguwo apindra guni. Bako wule vale waye aranguha amba asojo ngyiya drani. Amojjo ngyiya drani amaruha wantru wale. Afanya hojo regea, wale wamabiya..... Bako!!!wusi shange be wasi wanadamu wuri de wawe. Ba mushi.....Nshangaye bé tsaparona muntru vanu; niwonawo wantru iyo lazima iroho ipeya. Basi wusi shange bako. Wakati wuwo kawadjisa mahabari iyongina sha awambia amba ne, sabu muli shintru ? amba ewa ! rihowo mhogo wa vili. Na wawo hule waka indra hule waja. Waka wa fanyiwa mihare iyao wavinga.

13. B.A : hali vani wasi baki na bako ? awu wasifanya jeje ?

14. OMS : Bako awambiya : « bassi namuhwe mhogo nai trovi nawami nishuke hoho na tsahe ishireo ». ashuku kamwe mroni vale, avutsu mwanan henge wahe aregeya kamwe na zifi. Waja wapiha, wali waisa.mwezi wuka « apeuprés ».....ika mwezi saba ; wakentsi vale ivo bako aja wadjisa mahabari. Bako awambia amba : « drehuka wasi rilawa vahanu wiyriwawu « Milimani ». ravahano wurongolawo, madja dre waka waiyra amba « Mulimani ». vahano mlimani ; safe vahano riliyo taâmbu taâbu iya maji, taâbu ya wu.....mwa nyumba rahimo mwaha tu vahano bwe ! taâbu. Rilawa wuzunguha vahano itsokao amba vwa maji, nazi bewuzatru itso lelesheha.....ni.....mwana nyumba riye rikentsi. Vani randrisa wuju hoho.....watowa nayi trini zile piya wamambiyazo. Iyo dre raja raïsiya vani.

Ah ! bako arongowa amba : « Mwezimungu amdjaâlïani amungeni ulimi ata muje....ata muje mukentsi vani nipare wantru wa humpatsa shahada ». Wuwo dre akoyiriwa « Bamtsamdu ». wantru wawo dre waja wamwira « bamtsamdu ». bako wuwo aswiliya yahe alawa vahano vwakoyriwa « Ngomeni ». vwa wantru wurongowa « mkantsi mkoni ». Ngomeni ya shi bazimini ya aswili. Bako dre akanulawa aja akentsi vavo na wana nyombe wahe, na wana buzi wahe. Aja aânswi adjama djahe ata ahentsiwa amba kavu limeguni. Maâna kaka ajula vahano aendra.

Wantru wale wabuzu, wakentsi vale, walala vale wayisa suku ya vili. Bako alawa awambiya amba : « namunilindre na wami nisendra natsunge ». wabaki vale nawule aendre atsungu aregeya. Waja ata wabaki suku traru. Wavingi, wabuzu suku ya raru walagana na bako, wadrungu idjia huwana naata wawo kawaka tsaha trongo iyangina, be wadrungu tu idjia ile wamtsangay bahari ile tu ata waja mlimani.

15. B.A : Mogne Ousseni nisiregeza lisoala langu ileyaâni kila vahanu waringa ltrove, Isojo fanyiwa itrini ?

16. OMS: waja wapara ya « Mafundi » ya marove ya zi pulasi zile. Waja wafanya « i ramuli », vavo wale wa « Bwelamaji ».... “Mafundi » wa « bwelamaji », na « mlimani » waja waparana, waja wadjalisa. Hé !!! Ya handra ya fanyiwa de la Ouani. Iramuli ya handra yaja fanyiwa dé ya wumuji wahandra wunu. Wakati wufanyiwawo wapara huka amba nawumuji wutsoka mwema. Na wuwo wutsorandra lakini pva madjini vavo....na madjini wawovu. Ritso fanya gege..... ?ata rahintsi wumuji vavo ?maâna wuwo dre wuliyo karibu. Ilazimu rihintsi wunu rabuzi ivo rijuwe trongo yangina. Wafikiyana vavo amba ne....ritso hintsi wumuji....na madjini yayo wantru wujuwa wuhadisi nawo ; walawa waendre « Bagoma » ya jimlimé, waendre wahadisi na madjini amba ne : »vwa plasi kadha....kadha rahendra vahanu risitsaha rendre rav.....rahintsi zibewu zatru vavo, yaâni vavo basi rakoja rimtsaheni ata rijiliya, rakentsi vavo rileyana na wana, na wajuhu, na

izilembwe. Wakati wuwo iya madjini wako....wakorongola amba wakoka dhwahiri. Wafikiyana basi dre wajawu. Na mwendre mafanye wumuji ; be mutso riziniya ngoma kila mwahipara mwaha wararu....mutso ripishiya karamu kila rahipara mwaha wararu.

Basi yi karamu iyo isifanyiwa jeje ?

Amba mutso towa nyombe djukundru mtsamba. Muytindje, muringe muytune wala musiyi vudjange y miba. Be musi tuna y nyama piya. Iyi miba ike vwa moja, mupihe karamu wantru waje wa....wazine vavo wawava nayi « Nkoma ».....mutso tsongowamwiri kadha kadha. Muyfanye namuna kadha; hâle kâmwe y fanyiwawo ata mwahi isa vavo muringe y « fuho » lilo mwindre mwarvelo baharini. Ah ! Warongowa basi nahika trongo de iyo, kaysina taâbu. Waja wafikiana. Be mwaha wunumwendrao rimswamihini. Be rahitsimu mwaha wararu, fo murfanyiye ; ka mukubali halilo madja.....mwaiharaiya vavo wasi rina ntrongo ritsofanya. Basi wafikiyana.

17. B.A : wumujiwuka wandrisa havi ? wuisa havi ?

18. OMS : vavo waja wapuwa zinyumba. Washuku nazo vani. iyahija vani, vwahanu vuhandra zangihwa.....zahintsiwa zi nyumba de « kilingeni » ata hupara « mkiriwa mari ». warenge mkiri wa mari, iy mihirabu ile waifanya kamwe dre mukiri. Iyle dre mkiri wahandra wamjini Ouani. Amuruduniya, wikiya !!!.....mkiri wa mari wule dre mkiri wahandra. Mirabu ile kamwe vale wawo waja waifanya kame dre mkiri. Waja wahintsi wumuji.

19. B.A : akati washuka hunu, wuntsi wakintsi wani, awu vwa wahendra vwagina ? kavasi wabaki ?

20. OMS: waja wanyisana. Wakati waja wakintsi wumuji, , waja wanyisanan ivo. Vutolwa kawumu, ilo hentsi wumuji wa “Mirontsi “. Wa hintsiwa dre vavo kamwe, wuju mwa mkiri wule kamwe vale. Na mkiri dre wuwo wule kamwe. Mihirabu wule dre iya fanyiwa dre mkiri. Ibaândhwi irengwa, ilo hintsiwa “Shuguju”Mutsamudru. Na mkiri dre mirabu ile iliyo mkiri wa ngizi wule. Ile dre mkiri wa aswilin usuli iya Mutsamudu. Wavani!!! Wakati wunu vavo, waja wanyisiyana ivo mkabala wazi.....wazi ondhi. Amba wanyu Mutsamudu, musiringa ha « bweni Duwani » ata « djarada iya tsambwamwe ». Mro wunu vani.

21. B.A : djarada dre ivi ?

« Quel est ce pont ? »

22. OMS : vani.....vale wahivira iyha Nassufou valetrini ha Nassufou ile vale.....djarada ile vale.....vavo dre likura la.....

23. B.A : sabu tsi dre ha badrani vale ?

24. OMS : ha badrani vale eh ! hein ! wuyelewa !!! Mirontsi musi renga vavo wunyuma vavai djarada muheiyeye ta Muheiyehoho ata.....mushonge wawo washuka nay tourne iyo vavo. Vuka borno vavo kamwe Anisi awundra vavo. Vuka borno vale. Welewa ?.....wawo kawaka washia lipare hunu ; ata ireme patsy, ichongo ata iyngiya vahano vurongolawo « Pukuli ».....Ata ilo shonga ha « bweni Duwani hoho.....Ata ilo shong ipar ha bweni Duwani. Mro wa bweni Duwani de « page ». Iy « wani » warege vavo iheya halo ataiheya naiy pare ata ilo rema koki. Vwa mwa m’lima tsiwule wurongola....ana tsingo halini wurongola « tsingo ya nyoha ». ilo rambadja . aheiya naiy shongo. Ataalo heiya naiy « kondroni ». ahendre naiy shongo, aendre naiy shongo ata iy

para « Mshakoju ». akati ya para m'shakoju, inyamisa.... Iyendre ata « jiska » ikomo mro wa « Basam dje bara » ka wanyu wujuwa ?

25. B.A. : eh !hein !!

26. OMS : Vavo dre « jumbi ».....wuiyelewa ? vavo waja wafikiana iyvo. Amba risirenga.....wasi rengatsiwani waja wanyisiana yntsi. Waja walishi baiyna iy « Bandrani » ata « jusqua » ha « basandje Bara » iyo Ilishwa dreva iya hutsunga zi nyombe zao baiyna iy miji iyo yo miraro. Bandrani iyo, kiya !!, ile iya miji....wumuji wa wani na mirontsi, na mutsamudu. Mwa vani ?

27. B.A : eh wa !!!

Suala langu drelini. Wanyisa vavo amba wantru wafanya wumuiya leo ya wani. Na iy mirontsi na iya mutsamudru. Wani walawa jimlime....

28. OMS :Jimlime asulane uslini.

29. B.A :vavo wanyesa amba ini miji m'djima ?

30. OMS :m'djima

31. B.A :wani, mirontsi, Mutsamudu.....

32. OMS:....mirontsi, mutsamudu....

33. B.A :vavo masuala iyango maiyli. Suala ya handra hulawana nazinkura wantru wawo wazipara « mirabu » wapara. Mirabu wani, wapara...

(Fin de la cassette n°1)

(Début 2^{ème} cassette)

34. B.A : Alo lalo !alo ! vavo imiji ini iyo mine ini ilawa vwahano vwamoja. Be vuhonohana nkura mirontsi, nkura mtsamdu.....hali vani nkura zini kaisi anyesa amba vuka wantru wa asuli kabula ya wantru wani uwarongowawo amba waja wafanya imiji ini ?

Na wantru wani wa asuli wani itsoka amba walawoi havi ?yaâni rangu wa woini, ata wa mirontsi, ata wa mtsamudu ?

35. OMS: Ewa !!!.... aswili iya zikura zini hali za paruhana ?.....-viri wa « rabu » vani. Warabu wawo washukiya vahano vurongollwao « niyumakele ya mremani » wa vani ? wahentsi. Wako vuwaja,na kakilâ vahano ikao amba vutso kintsi muji ;vutsoka mujivavo. Kavwaka ntsi itsokao iyontsik. Walishi anlama ya mirabu vavo. Walawa vavo wangiya vahano vurongolawo « Koni » wa hintsi anlama ya mirabu. Vavo kavwaka wantru.....wakati wuwo, walawa....wanyamisa waja wadariya,waja wahintsi iy mirabu ini riyi rongowawo. Wantru wani de waiy hintsi. Waregeya wa kondro renga wantru. Maâna wantru wawo wakiya piya waja vani, asuli, walawoi"bala anrabu"-imiji ini, iyo ikayo nihwabiyao vani; aswilani usuli, wawo walawa " Bala Anrabu". Walo ringa wantru de waka wahentsi..... Dre wajanao vani. Vahano vwahandra wahintsiwa de "MREMANI" na "koni". I jimlime vavo, iyo madjini de yaka iyoja iya tawala iya kentsi vavo. Vavo nasila ya "comboni" iyo comboni muikiyao, iyo ilawa na warabu wawo walawa wahano vurongolao "Bugdad"; de waja wakentsi vavo. Voko..... kawafikana na iya madjini de wadji vura; waja wakintsi djao..... waja wakentsi "mlimani " vavo. Wa "bwelamaji", bwelamaji..... "ba Msa madi" wuwosuala vavo istsaha liistsaha nili rongowe na wulo nistsaha nivavatse vavatse

36. B.A : ah! Rongowa vavo risi soma be!!!

37. OMS : Maâna la hawudjitro pavi.....

38. B.A : kaiyisina trongo..... vani ta zini rongowawo pvani vwa trongo.....wasi de husoma tu!!!.....vwa trongo amba karitso juwa rai rongowa hari mwa trengwe.....

39. OMS:”Ba msa Madi” wuwo wawo “mrumwoi” lakini afanya shitrendrwa hawo hoho. Ashiwa na madjahazi. Wako....waka megoni wa wantru wako wuwa wantru hunu.wa iyé atrawa de alokentsi....wakati inkondro iyangiya amba ne isilazimu a “watakewa” wasojo trihwa, de aremabiyo alo kentsi vavo naiy kawumu yahe.....

40. B.A: bwelamaji?

41. OMS: bwelamaji.....wavani? vani wumuji wuwo vwawanyawe wawadrungu, wajawo waja pvani....ta wawo huja yao vani waka “koté” yao.....wavani? Waka “koté” yao mbali. Na wani mlimani, wawo waka “koté” yao. Be aswilani usuli, ya wantru wa mlimani combo....maâna akoiyiriwa “Ba Combo Madi Mari”, wawo warabu.....iyhweleya? waja, waja wakentsi mlimani vavo. Ata hulawa waja pvani ta waja wafungu amba ne “kavako lola mdjeni”.....mjini vani.

42. B.A: wawo wa bwelamaji wo warabu wajawo?

43. OMS: tsi hutoleya iy hadisi vani be (atsehe Ah!ah!Ah)

44. B.A: Bwelamaji wani, wani wa afrika?

45.OMS:E!hein!!Afrique.....wavani?Monivani,wakatiwaja “waforme“wumuji“,hisa,wakentsi....Eh !E h !Eh !(akohowa).....waja watria“kuvrifeu » ambane kawasitsaha zidamuzao zabihagna .Mudjeni atsokaowontsi...wanyu wukiya asuliwanyu wukiya atarava amba « Mwani kali namutru ».Be , kaisi amba mwani kali na mutru ;mutruwontsi ,mdjeni wontsi akojavani « akoresevewa »,apara shahulaali ,apara vohano alalalakini; mtrumama kwakompara.....mdjeni kakompara ,kahahumfungiya ,nahika hahumzinga.Ge,amba kawakotsaha damuyao ya « melange ».Iyendre vavo atabakokwangu akoiyiriwa amba Mogne« Ali Amdallah ». “MognaliAmdala “ wuwodreamdja “mogne Said Oili Mtregani » dre aja awuwa introngoiyo amrenge “Baha Abdallah Mouhoussouni “.... « Bahe wabaha Abdallah Mouhoussouni » amlodja na moignahe mtrumama shilidroni vale. Vale kamwe “Wouboufou“awundriya wana wahe vale.Vavo iruhusa de yajaiyalawa amba mdjeni akojuwaangiya waja watsagagniha. Vavo iwakii ivo amba ne wabaki vavo ata kawasilawa, maâna wani hunu, mungu awava nafasi ha nyombe, ha buzi, wawo warendreha de wantru....

M’koni ahilawahoho.....asondro ringwa hoho ajo hintsiwa hunu.....asitsunga zinyombe, nazimbuzi, ahivolwa na « plasi » ba ringa... “àngaliya vahano vanowahey nyumba iyao wukintsi na mtrumshewaho. “Heleha !!! Alawa« Harembo“, alawa hoho wahiringwa wahija....ne wahivola zipulasi wahikintsi ata umuji wuja wurendreha dribwavu. Be, aswilini wumuji wa wani ,mwenyewe wurongolwa : “Comboni na Bejani “. Bejani de wau wawani.....

46. B.A :Mbwelamaji

47. OMS :Bwelamaji.....

48. B.A:Ehein ! Wutsoha ?

49. OMS : wuntsoha wuntsohaiyinimirabuini de wurongowawo?.....de wutsahawo wuiyjuwe ?

50. B.A : Ehein !

51. OMS: imirabuniini Eh ! Eh ! Eh ! (Asikuha) wakati warabu wawo waihintsi ;
Iwakii amba ne madjini iyani waremebiyo waja wakentsi kamwe vavo .Shintru shahintsiwa
vahano, kavwasi wantru, vavo madjini wundrokentsi –kamwe vavo. Madjini iyani iyayo yakintsi
vavo, vavo kaiyadahiliwa na itsokayontsi. Vulishia-tu.

52. B.A : wutsohavani ?

53. OMS : ouhain ! kavahintsiwamuji.

54. B.A : Be vwa ma haburi ?

55. OMS : Mahaburiiyale de wantruile ikairotswawajawo bé. Ile piya ikairotswa

56. B.A :vukamuji.....

57. OMS : vukamujiaswiliAsswilivukamuji na wunuvanivukamuji.

B.A : wutsohawakatiwulewakokiintsiwaka jkejewantruwawo ?

58. OMS : wantru wawo Ikawmu iyo tsaipara

59. B.A:.....awu iyo iyalenpavi?

60. OMS: Ehein! Iyo hale. Maàna kabula swafiwantru waniwani waja waparamba
iyompaharo-tu de iliyo-tu be.....

61. B.A: wutsoha vale kamwe?

62. OMS: Ehein! Piyampaharo zizoPiya paharo.

63. B.A : Vavo wantru wahale ,swoifi de wakavani

64. OMS: Ehein! Hale swoifi, ata wadja dre watru kawashindra wajuwa y..... wantru waka vavo.....

65. B.A : Ehein ! Ehein ! Mkirapwani ?

66. OMS:-Mkiri wampani irotswa sawasawa na wunu vani....

67. B.A: wutsoha?

68. OMS: Eh! Hein! Namkiri wanpwani y rotsa sawasawa piya.....

69. B.A: wantru wako kintsi “Mkiriwampwani “wantru itrini?

70. OMS:wawo karashindra rawajuwa.....

71. B.A: Eh! Hein! Eh! Hein!!!.....

72. OMS: warotsa sawa na wutsohawutsoha na hunupiya.....

73. B.A: Naamu!!!!

74. OMS: vokowantru wawomaàna wako zungulwa halilo de huka amba wajuwa wapara tarehi huka vwa –Ntsi vahano irotsawo wawo wako zunguha kawasijuwa amba de havi awu de havi. Wakati wuwo walawa wako zunguha de wajawu..... Wakojowona zi Aànlama zini.Naziaàlama, wawo kawazijuwadjawo. Be, wakati, ikawo wantru wahitsimba sindrasi dre wantru para wukaburi.....Eh! Dre wantru parawo mufu wuwaheya!

75. B.A: wale waka maiyisilamu hawu? Maàna risona mahaburi iyaona.....

76. OMS: wakama iyisilamu, be waka kufuru mungu hanguvu.

77. B.A: wakowa kufuru jeje?

78. OMS: Akopiha shahula aring eiya maji apanguliya wumwana.....iya maji.Aringe Djiya la nyombe watsandjiya mwana, iyo de iyangamidjaEh! Eh! Eh!!!! (asikuha).....

79. B.A: wuntsoha ile.....?

80. OMS: iyangamidja iy kawmu iyo .maàna wakati wuwo iy dini wusilamu kayaka.....ata mahaburi yale riyaonawo iyale....yale tsimahaburi yako tsimbiwa “shoma”. Wingini hawo kayakao tsimbiwa shoma iyale....

81. B.A :.....“Shoma“.....?

82. OMS:Shoma.....wuri halini rifanyawo avasavani

83. B.A: basi wale kayatsoka amba vuka twarika iyangina mathalani?

84. OMS: Twarika kayaka.....

85. B.A: kayaka?

86. OMS: kavwaka twarika.Zini jija nyumeni .Ah!.....“Said Mohamed Ben Cheik“ de ajanazo zini.

87. B.A: Be maisilamu?

88. OMS: Maisilamu hanyoni.Ah! Ah! Ah! (asitseha) Waka maisilamu hanyoni. Ne rahimotsaha rirongowe, ritorsorongowa amba.....kawaka maisilamuMaàna kawakojuwa itsokao iyontsi. Kawakojuwa nytrongo ya dini iytsokawoyontsi.

89. B.A: kamwakiya mafundi wa aswili hoho?

90. OMS: kavwaka be!...(Ah!Ah!Ah! asitseha) Heleya ! Zizo kazaka. Zini zija nyumeni.

91. B.A: nistsaha nidjise Suala: wurongowa vavo amba –Mkiriwamari vale de Mkiriwa aswili wa wani?

92. OMS: Eh! HEIN!!!

93. B.A: ne, vwa wanyawe warongowawo amba M’kiri wadjimwa wa aswuli (de halo!) wuka de mkiriwa hale vani. Vavo-wusidjeledja jeje?

94. OMS: -Mkiri wadjimwa, ile nyumeni swafi.

95. B.A: tsidériy wonawo vale.....

96. OMS: Eh! Hein!

97. B.A: de wule wa komolwa?

98. OMS: Be, nisi hmambiya amba-Mkiri wahandra wawundrwa vani de“Mkiriwa mari”nawiyo wenyewe de wawo kilegeni. Welewa y hadisi nu hwambiyawo.....? Na wenye ewomkir iwawo, waifanyaMaàna aswili hoho wawo waifanya hamasantsa rabuzi. Mukiri.....idjimwa ini ija nyumeni.Wakati waja ata yatsangana watrendre hawing amba walazimuwani djimwa; de wakojo fikiriwa ya djimwa iyao. Welewa y hadithi....? Be, wakati wuwu waka washashi, kavwaka Mkiri, wadjimwa .Mkiri wadjimwa kawaka.

99. B.A: Basi vani Mkiri wamari riwonawo vani, wahale.wuwu wurongowa wowuwo wamontsi awu de wulekamwe halile de wasudjidiwa ?

100. OMS: De wuwu, wuwowule .kaiyaparashangi.

101. B.A: tsina suala langina .Hali pvani, wayenyensa amba wa mtsamudu, wa mirontsi wa wani, wajimilime wawo wantru vadjima.....?

102. OMS: Eh! HEIN!!!!.....

103. B.A: halivani wahimo angaliya.....wahimo tsungiya

104. OMS: Eh! HEIN!!!!.....

105. B.A :....Mkabala washu wunadamu ,washifami .wutso shindra wureledje jeje ,ata riyelewe huyenyesna amba ,wana damu wunu ana mudjemazahe jimilime wajawu ,navahanopiya .Mkabala washifami, wutso shindra wureledje jeje ata ripare rimaizi fetre trongoiyo... iya ...àniya shiwunadamu famiyi yanyu .Hali wonawo, wani, vale ,wantru wingi famiyi zawo zamirontsi, wantru wingi famiyi zawo zawani ,ritso shindra miyelewa halo.....

106. OMS: wustsaha zifamiyi halilo?

107. B.A: Eh! HEIN!!!Mgiliyano halilo....

108. OMS: Ah! Ah! (Asitseha)basi zizo zanyengi soifi.....

109. B.A: Ah! Renyese famiyi zaho za jimilime.

110. OMS: Famiyi zatru zashi jimilime riyuju wawo, vwamuntru akoyiruwa amba “Fundu Hamidouni”. “Welewa“!!!! Wawe de wenyewe kinya ya Jimilime. Vwa na muntru akairiwa amba “mogné Mari Boina”; aka ata wani vani.Wusimujuwa fetre... Mogné Mari Boina, zo de megoni mwa zifamiyi zatru jimilime. voikao ta halini wawo wasi jiliyana, zifamiyi zizo ata leo , wavani ?..... Ifamiyi iyamirontsi”Mogné Saindou” wule ako fanya hazi zakopo....Baha Abdou Saindou, voko mwana wahe wiiyiriwa amba Ahmed Saindou, tsiwani aharivway PNUDI

111. B.A: Ah! Indrima?

112. OMS: Eh! HEIN! Idrima..... kokwahe amdja..... mahe wa baha mogne Saindou de wiyo y famiyi iyo .Vani kanowe mogne Allaoui Zouber talolo hamjuwu wahe.Vozuzi wavani? Y famiyi iyo de wiyoiny.Vna wantru ...na Mzé Harouna ." MzéHaruna" wule monawo wule, iyo de waifami iyo.

113. B.A: wahsivani.....

114.OMS: washiwaniwule washi mirontsi ; be washi wani comboniwavani?.....;Mutsamudu de wanibwamlabwamlatsiwani aka receveur .Aka receveurPosté .wusijuwa?

115. B.A: wuwowashiwani.....

116. OMS: wale wawani, ata mazamba yawo vozuzi dre wako yawudja wani be.Eh! Welewa? ----Iyo de zifamiyi zahentsi imiji iyo

117. B.A: weledja wani ambajimilime kavwaka wantru be vuka madjini.....

118. OMS: madjini

119. B.A: halafu warabu waja wakentsi, be kawashindra wafikana na madjini washuku waja.....

120. OMS:.mlimani

121. B.A:wakentsi .Eh! HEIN! Muji wa jimilime wunu leo wantru waèshiwo, wani walawa havi?

122. OMS: Basi wantru wani wakintsiyo leo de wuyowuyo y nasilaini be; maànaikayanyisana.... Wale wawono amba ne watsoshindra wavingane naiya madjini wabaki. Wani hunu amba kawatsaha waiaâbudu madjini, wareme biyo watrawa waja wakentsi djawo hunu. Wavani?.....de wawowawo.....de wiyowiyoiitsiinideiyomoja. Be dehalilo amba wale wakubali amba watso ambudu iya madjini. Wani waharaya amba kawatso subutu waaâbudu madjini. Na iyamadjini de watsaha waâbudulwa. Kayaka halitsi de hulawa.

FIN DE L'INTERVIEW

ANNEXE - 3 - D

ABDALLAH BACAR CHEIKH

Enquête à Wani (île d'Anjouan)

Traduction en français des propos de Monsieur Abdallah Bacar Cheikh (Abou Cheikh) (ABC) né vers 1947 à Ouani, membre de la confrérie Chadhuli, spécialiste de la généalogie de l'île d'Anjouan en particulier Ouani, Domoni, Mutsamudu et Moya et de l'histoire ancienne de la ville de Ouani

Enquête faite à Ouani chez Mr Abdallah Bacar Cheikh, le vendredi 02 janvier 1987, de 15h 30 à 19h05, par Bourhane Abdérémane, département PEGC (Français et histoire géographique) M'Vouni.



**ABDALLAH BACAR CHEIKH (dit Abou Cheikh) né vers 1947 à Ouani
Cultivateur, membre de la confrérie Shadhuliya de Ouani [décédé]**

Source : Bourhane Abderemane – prise de vue le 02 janvier 1987

INTERVIEW (CDR 2AV008)

1. BA. Abou Cheikh, voudriez-vous m'expliquer davantage l'histoire de l'ancienne ville de Wani (Baswara). Où était-elle construite ? Qui étaient les premiers occupants ? D'où venaient-ils ? Comment fut-elle détruite ?

2. ABC. Eh bien ! Les parents m'avaient raconté qu'autrefois les maisons n'étaient pas serrées. Elles étaient dispersées. Alors la ville de Baswara commençait ici à *Mkiri-wa-mpwani* jusqu'à Untsoha. D'ailleurs chaque personne possédait une cour très vaste où elle pouvait tout faire : cultiver, élever ses bêtes. Beaucoup de terrain restait sans culture. La population n'était pas nombreuse et surtout, elle cultivait dans leur cours ce dont elle avait besoin. Les villageois n'aimaient pas quitter leur foyer. Après quelques années, la rivière a changé de lit et coula tout droit jusqu'à la mer.

En ce qui concerne la rivière dite *Mro-wa-Mrombwe*, elle passait avant un peu plus bas que la « bise » (sorte de tunnel où coule la rivière), virait à gauche et traversait la place de Amdjadi jusqu'au niveau du projet cocotier (c'est-à-dire à l'Ouest du projet), virait un peu à droite, traversait *Mkiri-wa-Mpwani* et le champ du père Wariddine pour se jeter à la mer. Les traces sont encore visibles actuellement. Au fil des ans, la rivière changea son lit et coule maintenant en passant à *Jimbili* et à *Mrombwe* jusqu'à *Untsoha* où elle se jette à la mer.

3. BA : Qui a construit la muraille de Wani ? Comment s'étaient déroulés les travaux ? Quelle était la cause de cette initiative ? On a laissé combien de portes ? J'ai entendu parler de *Bunarithi*, qu'est-ce que c'est ? J'ai aussi entendu qu'il y avait une porte interdite aux étrangers et aux malfaiteurs. Pouvez-vous m'expliquer cela ?

4. ABC : On nous a raconté qu'en ce temps-là, ce fut le sultan qui ordonna la construction par des esclaves du Sultan. Dans chaque ville, il y avait des *Waziri* qui surveillaient les travaux de la construction de la muraille. En ce temps-là la muraille était très importante pour se protéger contre l'attaque des ennemis. Là, s'il y avait une guerre, la population était protégée. La muraille a été construite avec des grosses portes qu'on fermait de l'intérieur pendant la nuit.

En ce qui concerne la cause de cette initiative, nous avons entendu dire qu'il s'agissait des Malgaches qui voulaient venir régner ici ; alors on avait peur de cela. S'ils venaient ici, ils faisaient la guerre et pénétraient dans les villages. Lorsque les gens du village rentraient tous, on fermait la porte pendant la nuit.

Il y avait une grande porte et une petite appelée " *Shilongoni*". Les parents disaient que s'il y avait quelqu'un de mauvaise foi, ou qui faisait régner la terreur, on le faisait passer par là. Il ne reviendrait plus. Il y avait aussi le *Bunarithi*. Si on voulait répandre une nouvelle au village, on montait au-dessus et on criait.

5. BA : Il y avait combien de *Bunarithi* ?

6. ABC : J'ai entendu qu'il n'y avait qu'un seul et qui se trouvait à l'angle de la ruelle entre la maison de Monye Abasse (commerçant) et Baha Latufa. C'était une sorte de tour qui dépassait la hauteur des maisons et de la muraille.

7. BA : Où se trouvait cette grande porte ?

8. ABC : C'était là où il y a les escaliers, entre la maison du père de Said Omar (Bwasetre) et de Antoiyi Madera. On l'appelait *Fukuju* car en anjouanais, la grande porte s'appelle *Fukuju*. C'est aussi un lieu où on jette les ordures. Ici il porte un autre sens.

9. BA: Pouvez-vous me décrire la muraille de la ville de Wani?

10. ABC : Nous allons commencer à partir de la mosquée *Swafa*. Donc de *Swafa* jusqu'au *Bunarithi*, et de là ça passait chez père Abou Abdallah Bacar et Monye Abdoubacar Nomane ; et descendait tout droit jusqu'à *Ladigiju* chez M'zemwenye. Nous longeons la rivière ou la digue (*Kilingeni*) jusqu'à la mosquée de *Swafa* en passant à la mosquée d'Omar (*Mkiri wa Mari*) et celle de vendredi.

11. BA : Monye Abou, quel était le mode de vie de l'ancien habitant de Ouani ?

12. ABC : En ce temps là, le mariage et la circoncision étaient les deux choses importantes. S'il y avait quelqu'un qui préparait le "Sungu" (grand festin), il devait organiser un tam-tam de bœuf où tous les boeufs destinés à la cérémonie étaient présentés.

Il y avait aussi les danses comme le "Mshogoro", le "Shigoma".

13. BA : Quels sont les ustanciles de cuisine et autres qu'ils avaient utilisé ?

14. ABC : Pour la marmite, elle était en archile. L'argile est récupérée à "Shilima Tsiju" (la montagne rouge qui fait face à l'aéroport). L'argile est mélangé avec un peu de sable fin et le potier pétrit l'argile et puis on la laisse sécher. A l'aide d'une pierre lisse, on frottait la marmite pour la rendre lisse puis on l'a fait cuire.

Pour les récipients à eau, il y avait une grande marmite appelée "Mtsanya", on la place à la douche et à la cuisine pour y mettre de l'eau. Pour le "Hara" (gobelet), ils utilisaient des gros noix de coco partagées en deux moitiés et évidées, trouées de part en part, on y passait une baguette de 30 cm environ. Pour le "Shiwi" : ils utilisaient des petites noix de coco faites de la même façon que le "Hara", pour la préparation de bouillon. Pour les cuillères, "Wuhombe", ils utilisaient la moitié d'une noix de coco qu'ils la partageaient encore en deux, pour manger le repas et racler la marmite en partageant le riz. C'est maintenant qu'on utilisait les ustancils en fer.

15. BA : Est-ce que les femmes se voilaient ou non ?

16. ABC : Pour les villes côtières, les femmes cachaient leur visage et aucune personne n'était capable de la reconnaître. Pour les campagnardes, elles sortaient sans voile. Elles s'habillaient d'un "Saluva" et de "Kazaka" (têtu malgache) et s'en allaient sans voile. Ici en ville, l'homme demandait la main d'une jeune fille sans même reconnaître son visage. Les renseignements sont transmis à l'homme par l'intermédiaire de sa sœur ou bien de sa mère. Même au cours du mariage, l'homme ne voit pas le visage de sa femme qu'après sept jours "Mfukare –Hulawa Mwendje". Mais

maintenant, puisque les filles vont à l'école, elles se mêlent aux garçons. En brousse, l'homme et la femme partaient dans la campagne pour travailler ensemble.

17. BA : En ce qui concerne la population de Sada-Baswara, était-elle déjà islamisée ou non ?

18. ABC : On nous avait dit que les premiers habitants, ceux qui étaient venus ici avant les Portugais (4) n'étaient pas islamisés ; c'est-à-dire ils n'ont pas embrassé la religion de Mahomet (Mohamed). Ils ne font que se prosterner dans les *Ziyara* (lieu sacré où on adore soit des anguilles soit des esprits (Djinns)). Jusqu'à maintenant, on voyait des gens islamisés mais qui vont dans *les Ziyara* faire des offrandes et prier.

A un temps très reculé de notre histoire, il n'y avait pas des Arabes qui habitaient ici. Mais ils étaient de passage seulement. Ils disaient aux indigènes de prononcer cette phrase : *La Yillah Illallah Mohamad Rasulallah* (5). Il y a des gens qui disaient que ce sont les Shiraziens qui ont introduit l'Islam ici aux Comores ainsi que les lois islamiques avec le madhhab Shafi que nous utilisons actuellement.

19. BA. : Quelle était la cause de la disparition de Baswara, l'ancienne ville de Wani?

20. ABC : Cette ville ne fut pas engloutie. Après l'arrivée de Mahomet, Dieu ne punissait plus les infidèles en les engloutissant dans les entrailles de la terre. Mais seulement, en ce temps-là, il n'y avait pas de digue donc aucune protection. Il y avait beaucoup de pluies et la rivière était en crue et elle a pénétré dans le village en emportant tout. Ce qui avait causé le départ des populations pour aller se réfugier ailleurs.

Ca s'était passé également après le cyclone du 22 décembre 1950 ici chez nous. Le 22 Décembre 1951, il y avait une inondation à Wani due à une crue de la rivière. Et la rivière avait arraché un pont et une salle de classe où enseignait Andrianjafi. Si les maisons étaient en paillotes, on aurait dû quitter aussi la ville. Heureusement qu'elles étaient en dur. Les ruelles étaient couvertes de boues et des gros cailloux. L'eau entraînait dans les maisons.

21. BA : Comment jugeait-on les gens en ce temps là?

22. ABC : Dans chaque ville, il y avait un "wazir". Il détenait tous les pouvoirs dans les villages. Il était en même temps juge, cadî, Imam. Il jugeait les conflits, célébrait les mariages, dirigeait la prière du vendredi. Tout passait entre ses mains. Si ça dépassait ses compétences, à ce moment là, il renvoyait l'affaire devant le "Mfawume" (le sultan).

23. BA : Y avait-il une maison réservée principalement pour les jugements ?

24. ABC : Tout se passait sur la place publique appelée "*Bangani vwa Muji*". Le Vizir en ce temps là, rassemblait les gens, surtout les notables et jugeait l'affaire en public. Le verdict était prononcé sur le champ. Toute la population était au courant des résultats du jugement.

25. BA. : Pourquoi maintenant notre ville s'appelle-t-elle Wani?

26. ABC : Il y eut une guerre entre Mutsamudu et Domoni au moment des Sultanats. Les Mutsamudiens étaient venus à Wani demander leur aide. Mais au moment du départ, tous les Waniens refusaient d'aller se battre contre les Domoniens. Ils déclarent qu'ils n'étaient pas des guerriers, c'est-à-dire " nous ne sommes pas des combattants " (*Wasi tsi wawani*). Et on nous appelle comme ça depuis ce temps-là.

FIN DE L'INTEVIEW

 Note :

- 1.- Jeu et cérémonie
- 2.- "Les ruisseaux aux excréments", les gens du village ayant l'habitude d'y faire leurs besoins.
- 3.- La spathe d'un cocotier coupé à la longueur voulue
- 4.- Les premiers habitants sont venus avant les Portugais.
- 5.- Profession de foi des Musulmans : "Je proclame qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah ? Il est Seul et sans associé, et je proclame aussi que Muhammad est son serviteur".
- 6.- Rite de l'Islam aux Comores.



**Les gobelets (2 Hara et 1 shiwi)
 Avec les manches en bois**



**Gros jarre (Mtsanya) pour conserver
 l'eau à la cuisine et/ou au toilette**



La cuisine où on voit deux marmites en argile dont l'une est posée sur le foyer, deux grands plats en bois, un bloc de basalte et un petit galet pour écraser, les épices etc...

*Source : Bourhane Abderemane photos prises le 10 avril 2014 au Musée du CNDRS

ANNEXE -3 - E

ABDOUROIHMANE BEN ABDALLAH HAZI

Enquête à Wani (Ile d'Anjouan)

Traduction en français des propos de Monsieur Abdouroihmane Ben Abdallah Hazi (AAH) connu sous le nom de « *Baha Pala* » ou « *Shinkabwe* », né vers 1904 à Ouani traditionniste, spécialiste de l'histoire orale et ancienne de l'île d'Anjouan (Beja, Fani, Zanji), de l'histoire ancienne de la ville de Ouani de l'ère Beja et Kombo, l'esclavage à Ouani, les rites de passage, la ville de Sada et la vie sociale à Sada-Baswa, notable, Cheikh à Ouani. Membre de la confrérie Chadhouliya

Enquête faite à Ouani le 27 Décembre 1986, de 9h00 à 11h00 chez Baha Pala, par Bourhane Abderemane (BA).



ABDOUROIHMANE BEN ABDALLAH HAZI (dit Baha Pala)
né vers 1904 à Ouani (spécialiste de l'histoire orale de l'île d'Anjouan) [décédé]

INTERVIEW(CDR 2AV004)

1. BA. : Père Ahmad, je voudrais que vous m'expliquiez l'histoire de notre village et les différentes familles existantes.

Où était située l'ancienne ville de Wani? S'agit-il d'un seul village ou plusieurs villages éparpillés ?

2. AAH : Nous ne pouvons pas commencer directement à Wani, sans passer par la première ville d'Anjouan : Domoni.

La mosquée de Mwirintsini était la première mosquée construite à Domoni par des Chiraziens. Ces derniers qui avaient fondé la ville de Domoni s'étaient divisés ; une partie se dirigea vers le Nord et ils arrivèrent dans un village de Bambao-ya-Tsembehou, appelé "Hamdu". C'était son premier nom. Même maintenant tu peux entendre une femme dire qu'elle va à Hamdu. C'est-à-dire à la rivière. La rivière de Tratinga s'appelait autrefois Hamdu. Ce qui a donné le prénom de celui de celui qui avait fondé Mutsamudu : Moussa Wa Hamdu. Si on vous demandait là où vous alliez, vous disiez toujours « J'allais à Dambwi chez Ba Moussa. Quel Ba Mousa ? Chez Ba Msa wa Hamdu. Ce qui a donné le nom de Moutsamoudou (Mutsamudu). Mais il n'y avait pas encore un village là-bas. Les seules villes ici, c'était Domoni et Sada.

Les Domoniens étaient descendus ici et ils s'étaient installés dans la ville bâtie face à la Kaaba – la Mecque (*Muji wa kibla*). Ils avaient demandé secours (*musada*) pour construire les maisons. Alors le premier village de Wani s'appelait Sada. Les gens disaient en ce temps-là que " *Tsilawa Sada ha Bweni Fatima, tsipishiwa wubu na m'laluwa masindja*". C'est-à-dire "Je venais de Sada chez madame Fatima, on m'avait donné à manger du bouillon et des bananes mûres au coco". Donc ce Sada c'était ici à Wani.

Mawana Madi avait pris des gens à Domoni et ici à Sada et les avait envoyés à Mayotte. Ils ont fondé le village de Sada à Mayotte et de Tsingoni; étant donné que cette île était vide.

D'autres personnes venant de Domoni étaient venues encore ici. Ce sont les Sharif Sakaf et les Sharif Mahadali. On les appelait Ahadali; ainsi que ceux qui n'étaient pas des Sharif.

La ville commençait depuis Untsini-mwa-Muji jusqu'à Untsoha.

On l'appelait aussi Sada Baswara (Bassoira) ou Baswara et qui veut dire " grand marché " (bazari ndribwavu). C'était le premier village où il y avait un grand marché. Toute la population venant de Moya, de Koni, de Sima, etc., convergait vers Sada Baswara, car c'était le seul endroit où les gens pouvaient avoir des marmites en argile et d'autres ustensiles nécessaires. D'autres personnes venaient aussi pour vendre leurs produits. Les habitants de Sada et ceux de Ngomeni-Bazi, à peu près Bazimini, s'étaient réunis. Le Sultan, qui avait transféré la capitale de Domoni à Mutsamudu, avait en s'adressant aux gens de Sada-Baswara et de Ngomeni-Bazi : "*wanyu de ngome ya mabazi yangu* », c'est-à-dire : "vous êtes les meilleurs de mes guerriers et vous servirez de rempart aux autres". Ngomeni-Bazi était au niveau de Bazimini. Il n'y avait pas d'autres villages. Sultan Allaoui, après avoir construit la citadelle (*sine*) et le palais (*udjumble*) était venu ici à Sada-Baswara récupérer des gens venant de Ngome-Bazi pour fonder la ville de Mjihari et Shuguju.

3. BA : J'ai entendu dire qu'il y avait des villages à Bwe-la-maji et à Mlimani habités respectivement par des Beja et des Kombo. Pourriez-vous m'expliquer davantage cela?

4. AAH : C'étaient les mêmes personnes. Elles partaient travailler dans leurs champs. Elles restaient là-bas jusqu'à la moisson. Ce n'est qu'après les récoltes qu'elles rentraient au village avec leurs produits.

5. BA : D'où venaient ces Bejani et ces Komboni?

6. AAH : C'était des gens venant de Ngomeni-Bazi. En descendant, ils se séparaient en deux : les uns étaient partis vivre dans la campagne et les autres qui étaient installés ici-bas avaient des problèmes. Tous leurs enfants perdaient la vie. On leur avait dit qu'ils habitaient dans un domaine appartenant à des esprits (*djinn*). Après la population s'était réconciliée avec eux et ces derniers demandaient à ce qu'ils soient vénérés tous les trois ans en organisant un *nkoma* (jeu et *karamu*, grand festin).

Il y avait aussi Ba Lahi Mtrumba et les Ba Hali Mtrumba. C'était des Chiraziens venant de Chiraz qui avaient transité dans une ville d'Afrique appelée Mtrumbatru. En arrivant à Domoni, ils étaient descendus ici à Baswara avec les Sharif pour s'installer ici.

7. BA : Nous avons entendu que la ville de Sada-Baswara a été engloutie. Mais comment ?

8. AAH : Tu vois, avant, les glissements de terrain étaient très fréquents. Alors lorsqu'il pleuvait, toutes les terres étaient entraînées par les eaux, et coulaient vers la mer. Alors il pleuvait beaucoup et la rivière avait charrié des tonnes de boue, des blocs de pierre et des arbres arrachés, ainsi la ville a été ensevelie.

Mwenye Sharif Sakaf était dans ce village, mais il avait été informé des malheurs qui viendraient. Il avait quitté la ville la nuit même pour s'installer à Nterebeni-Fuju.

Mwenye Ali Useni, Mwenye Useni Wali Sharif, Mwana Fatima Sharif et Makeke Sharif sont tous des descendants de Sakaf. Bweni Fatima Sharif était partie s'installer à Untsoha. Ce phénomène de Seli (1) s'était produit dernièrement au village. La rivière en crue avait débordé de son lit. Plus de la moitié de la ville furent inondées et un quartier de Kilengeni (quartier de la ville de Wani actuelle) fut enseveli. Les gens couraient pour évacuer leurs biens. Je peux te dire qu'après l'arrivée de Mahomet (Muhammad), aucune ville n'a été engloutie dans les entrailles de la terre.

9. BA : Est-ce que toute la population a pu échapper à la mort ? Ou bien n'y eut-il seulement que des Sharif?

10. AAH : Certains ont pu échapper à l'inondation comme les Sharif : Ba Hali Mtrumba et Ba Lahi Mtrumba. Ba Hali avait eu comme enfants : Bakari Hali, Mjaha Hali. Pour Mjaha Hali, il a eu trois enfants : Basham Mjaha, Mwana Shura Mjaha et Madiya Mjaha. Madiya Mjaha était le propriétaire de Ujumbi. Madiya Mjaha a donné naissance à Mwana Zena Houmadi, mère de mwenye Allaoui ben Saïd Ankili qui est enterré à Mutsamudu. Son mausolée se trouve en face de la mosquée de vendredi.

11. BA : Pour les Mtrumba, quelle est la famille qu'ils avaient fondée à Wani?

12. AAH : Eh bien ! Bakari Hali Mtrumba a eu comme enfants : Bwa Madi Bakari, Bwa Mwarabu Bakari, Koko Majani Bakari, Ba Madi Bakari connu sous le pseudonyme de Bako Mwadini. Ba Madi Bakari avait eu comme enfants : Bwa Ali Madi (père Mohamed Wali Mwa Tregge). C'était le grand père du père de Twaifani. Koko Majani Bakari avait deux enfants : Maliya Kombo, Ba Msa Kombo. Maliya Kombo a fondé la famille Salbatera.

13. BA : Comment vivaient ces gens-là ? Ce qu'ils faisaient, leurs jeux ?

14. ABAH : Les jeux, les cultures, tout dont ils avaient besoin, ils les prenaient chez eux; à Mtrumbatru. Ce sont des Arabes de Mtrumbatru (Afrique), des Arabes venant de Anmu (Lamu?), ce sont les Dawu, ceux qui venaient de Pate comme Mwenye Abakari, Useni Shefu et Abakari Houmadi Kombo Wali. Chaque étranger qui arrivait amène avec lui ses mœurs. Pour les vêtements, chaque étranger se referait à son patrimoine.

15. BA : Comment se passèrent les invasions malgaches ?

16. AAH : Les malgaches venaient ici avec leurs pirogues en passant à Mayotte pour faire la guerre. Ils débarquaient du côté de Domoni à Shiroroni, ici à Wani, à Mutsamudu. Ils détruisaient tout. C'est pour cela qu'on avait construit les *ngome* ou *gome* (la muraille de la ville) pour se protéger.

17. BA : Comment était construite la muraille de la ville à Wani?

18. AAH : Les gens, les populations du village se mettaient d'accord pour la construire. Chacun contribuait à sa façon; il y avait aussi les esclaves du roi (Sultan) qui travaillaient. C'était nécessaire. Tout le monde apportait sa contribution sans exceptions.

19. BA : Est-ce que la nouvelle ville de Wani continuera de porter le nom de Sada-Baswara? Où y avait-il un autre nom avant Wani?

20. AAH : Le Sultan Allaoui, fondateur de la famille Al Maduwa, avait construit le Sine (2) et l'Ujumbe (3). Il a eu comme enfants : mwenye M'deremane Allaoui Habana, mwenye Salim Allaoui, mwenye Mari Allaoui.

Il voulait transférer la capitale de Domoni à Mutsamudu. Pour cela, il était venu ici chercher la population de Sada-Baswara pour aller faire la guerre à Domoni et transférer la royauté. Sultan Allaoui avait rassemblé la population à Mpangahari (place publique). Mais après la réunion, quelques individus commençaient à décourager les autres en leur disant que nous n'irons pas à Domoni combattre nos frères. Ceux qui ont soif de sang, peuvent aller dans leurs familles à Domoni tuer les leurs.

Au moment du départ, les habitants de Sada refusèrent d'y aller en disant que : "Nous ne sommes pas des guerriers" (*Wasi tsi wawani*). C'est ainsi qu'on nous appela les Waniens. Alors le Sultan Allaoui alla à Ngome-Bazi pour recruter des combattants.

21. BA : En ce temps-là, y avait-il un roi ou bien un vizir?

22. AAH : On plaçait un vizir et un chef du village. Le mot *wazir* est un vocabulaire ancien utilisé par les premiers habitants de l'île d'Anjouan, les *Wakoni* (gens de Koni). Ils utilisaient aussi le mot *fani* (roi, chef) et *wazir* son second. Les *Wakoni* sont des Somaliens abandonnés par les Mrenu, les Portugais, qui venaient s'approvisionner en bois et en eau ; et qui avaient fui la côte et s'installaient à l'intérieur de l'île.

Après les Fani, ce sont les Chiraziens qui gouvernèrent avec les Sultanats. Sultan est un vocabulaire arabe. A leur arrivée, ils avaient trouvé l'île gouvernée par des Fani et les Arabes n'avaient pas les mêmes mœurs. Les Fani avaient des coutumes dites *mdandra* (4) à Mroni Mwana. Alors pour imposer leur domination, ils avaient fait la guerre contre les Wakoni et en ce temps-là, leur chef s'appelait Fani Trambawi et ses adjoints Fani Djitre ben Trambawi, Bwana Adjidawe Ben Djitre ben Trambawi. Les Arabes avaient pu tuer leur chef Bwana Adjidawe. La bataille s'était déroulée sur une colline entre Domoni et Nyumakele : Mlima wa Haki, c'est-à-dire la colline de vérité.

23. BA : Après l'inondation de Baswara, est ce que la population avait conservé les mœurs africaines ?

24. AAH : Non, elle avait assimilé les mœurs arabes : l'écriture, la religion, les habits, les modes de vie etc.

25. BA : Sur la muraille de la ville, est ce que ce sont les militaires qui faisaient le guet ou bien la population ?

26. AAH : Ce sont les Warumwa (5) qui faisaient le guet.

27. BA : Comment s'organisait le mariage du temps de Sada-Baswara ?

28. AAH : On tuait le bœuf et on préparait le Masingo (un grand festin). On aménageait un grand "Bandrama" (un emplacement bien orné, avec des tables et des chaises). On exposait tous les plats : une vingtaine de "Singa" (grandes assiettes – jattes) appelés "Masingo" ou "Walima" ou encore "Ushuhuda". C'était le jeudi qu'on préparait ce "Masingo". Le vendredi, on jouait le "Kimbizi" (6) (danse), le samedi, c'était le "Barzanji" (cérémonie religieuse). Le samedi matin, on préparait un festin réservé aux "Hirimu"(7) de "Bwana Harusi" (le marié) appelé "Mfukare" (8). Il y avait deux "Singa" contenant des biscuits (local) : "Muhare ya hutra", ya "Bwanatamu" (mélange de la farine, du lait de coco, un peu de sel plus une autre farine obtenue à partir d'un tubercule cultivé aux champs appelé « Ntrindri », Puis le tout qui devient pateuse est divisé en boule, après aplatie ou allongée. On les enveloppait avec des feuilles de bananier et on les cuit sur la braise), et "Katré" (préparé avec du riz, du lait de coco, du sucre et des poivres. On le met dans une marmite pour être cuit. A près quelque minute, on pose des braises sur le couvercle pour accélérer la cuisson). Ces gens de même âge "Hirimu" viennent manger chez le marié. Le dimanche, on jouait le "Gabusi" (danse accompagnée par un instrument de musique semblable à une guitare) ; le lundi, c'est le "Tari la Dilidji ya Meza" (cérémonie religieuse) ; le mardi, c'était le "Shigoma" (9) ; le mercredi, le "Mulidi" (cérémonie religieuse) et le jeudi, c'est le "Tari ya hulawa mwindje" (cérémonie religieuse). Cette cérémonie permettrait de faire sortir les mariés le vendredi après la prière. Ce sont les manifestations qu'elles organisaient pour leur mariage.

29. BA. Comment faisait-on pour demander la main de la fille ?

30. AAH : Les femmes ne sortaient pas. Même s'elles sortaient, elles étaient voilées. C'était les parents qui allaient demander la main de la fille sans que l'homme ne la voie pas. Quelque fois, les garçons faisaient tout pour voir leur future épouse.

31. BA : Est-ce que les sorciers participèrent à l'édification de la muraille de la ville ? Quelles furent leurs tâches?

32. AAH : Au niveau de Mze Mwenye, il y avait un *bunarthi* (une sorte de haute tour qui dépassait les maisons et la muraille) là, les sorciers préparaient leurs gris-gris (*hirizi*) et autres médicaments (*malalao*). Ils tuaient des animaux pour récupérer leur sang et le mélanger avec d'autres produits magiques et les enterraient. Ils faisaient la même chose sur les quatre coins de la muraille. Tout ça pour protéger la population.

33. BA : Combien y avait-il de *bunarthi* (10)?

34. ABAH : Il y avait un chez Mze Mwenye, au niveau de Ha Mwana Zena, chez Ba Marzuku. Il y avait aussi un à Swafa (Soifa). En tout il y en avait quatre.

35. BA : Combien de famille se trouvait à Ouani ?

36. AAH : Il y a les "Sharif Sakafu", les "Sharif Ahadali", Les "Dawu", les "Hamuza", les "Miradji", les "Beja" (Hali) ; c'était les anciens ; le " Beja" (Lahi), les "Komboni".

Les "Hamuza" et les "Miradji" étaient venus de Domoni.

37. BA : Comment se faisaient les travaux des champs ?

38. AAH. : C'était les propriétaires qui s'en occupaient. Mais ceux qui possèdent des esclaves, c'étaient eux qui s'en occupaient. Ils cultivaient des cannes à sucre pour faire le sucre qu'on vendait à l'extérieur.

Ces esclaves dormaient au champ et certains rentraient en ville.

39. BA : Comment se passait la circoncision ?

40. AAH : On faisait appel à un sorcier "*Mwalimu*" pour préparer les "*Masadaka*" (les ingrédients offerts aux esprits) et voir les "*Nyora*"(11) de l'enfant (son étoile) pour préparer l'incision. Et puis, préparer le festin de "*Shidjbu*" (cérémonie religieuse où le *fundi* et les participants lisent des versets coraniques) pour cela il tuait un bœuf ou un cabri et préparait une dizaine de "*Singa*" (gros plats pleins du riz – grandes jattes). Après la cérémonie, le sorcier incisait l'enfant et les invités mangeaient le repas après. Ils mangeaient en dansant le "*Mdandra*" (danse des esprits). Ces sorciers, on les faisait venir de "*Gomeni-Bazi*" (ancien Bazimini).

41. BA : Comment se faisaient les échanges ?

42. AAH : Ceux qui avaient de l'argent, l'utilisaient pour acheter ce qu'ils voulaient. Ceux qui n'en ont pas utilisaient le troc.

43. BA : D'où venait le "Karamu" ? (ce grand festin)

44. AAH : Tout ce qui venaient de Pate, de Amu, de Ceylani (Ceylan) préparaient le "Karamu" lorsqu'ils faisaient leur "Fatiha", "le Mawulidi" (l'anniversaire de Mahomet). Le "Maulid Sharifu" venait des arabes Chiraziens. Le "Tam-tam à bœuf" venait des Africains.

45. BA : Comment s'organisait le KOMA ?

46. AAH : Avant, le premier jour de l'an comorien "Mwaha", la population de chaque village préparait un petit *karamu* (repas) pour l'offrir aux esprits, *djinni* dans les *ziyara* (12) et après chaque trois ans, elle fêtait le *nkoma* à "Shiro-madzi" (13).

47. BA : Comment jugeait-on les gens à Sada-Baswara ?

48. AAH : C'était des notables qui jugeaient les gens à la place publique "Bangani vwa Muji" ceci en ce qui concernait les fautes minimes, mais pour les fautes graves, les notables envoyaient les accusés au sultan.

49. BA : A quoi servait le "Pangahari" ?

50. AAH : C'était une grande place réservée pour les jeux (Tam-tam à bœuf etc...). Je m'arrête là.

FIN DE L'INTERVIEW

NOTE :

1.- Rivière en crue transportant des tonnes de pierre, de la boue, de pouzzolane

2.- La Citadelle (à Mutsamudu)

3.- Palais royal (à Mutsamudu)

4.- Danse des esprits : prière aux esprits.

5.- Pour les Anjouanais, les esclaves (*mrumba/warumba*) étaient des gens qui venaient de la côte orientale d'Afrique.

6.- C'est une danse de guerre, d'origine Arabe. Elle est exécutée sur la place publique quand les guerriers reviennent triomphant du combat. On danse à deux, sabre et bouclier à la main, à cloche pied et au son d'un orchestre. Cette danse est exécutée actuellement lors d'un Grand mariage.

7.- Classe d'âge (plusieurs garçons qui ont presque le même âge que le marié) – systèmes d'âge. La classe d'âge à Anjouan n'a pas la même connotation que la Grande Comore. Elle ne porte pas des noms spécifiques.

8.- C'est comme un Shungu

9.- Véritable danse bantoue, les participants se déplacent en cercle avec leur bande d'étoffe de même longueur qu'un chiromani "le *Sambi*", porté sur le bassin, deux pas en avant et un pas en arrière. Assis sur un tabouret au milieu du cercle des danseurs, l'orchestre est composé de trois tambours : un, un peu gros, « le *Fumba* » et deux petits « le *Dori* », un joueur de flûte « *Ndzumara* » et un « *Patsu* » (un "cymbalier") – cymbale local en cuivre. Un chef d'orchestre chante et les danseurs reprennent le refrain. Au son des instruments, le rythme met peu à peu les danseurs en transe (sans djinn). A la fin de la danse, deux danseurs se détachent du cercle (n'importe qui) et exécutent des démonstrations appelé « *Ara* » (Asirenga Ara/prendre le "Ara") en tenant dans la main la bande d'étoffe « *Sambi* » qui était sur le bassin ou sur le cou. Au premier

coup du tam-tam, les deux danseurs tournent comme une toupie et au deuxième coup, ils fêchissent les genoux comme s'ils veulent ramasser quelque chose par terre et se relèvent d'un coup et tout cela à un rythme de plus en plus endiablé.

10.- Sorte de tour qui dépassait la hauteur des maisons et de la muraille. C'est là où on faisait le guet et où on annonçait les nouvelles en criant.

11.- Signe de zodiaque – consulter les astres.

12.- Endroit sacré marqué par des rochers, arbres, sources, puits, habités par des *djinn* (génies ou esprit – *Mwana Mroni*). Dans ce lieu sacré, on accomplit des rites pour se rendre favorables les génies sur tout ce qu'on fait (culture, examens, mariages, etc.).

13.- "Le ruisseau aux excréments" : les gens du village ayant l'habitude d'y faire leurs besoins naturels.

ANNEXE - 3 - E (suite)

Enquête à Wani (Ile d'Anjouan)

Transcription en comorien des propos de Monsieur Abdourohmane Ben Abdallah Hazi (AAH) connu sous le nom de « *Baha Pala* » ou « *Shinkabwe* », né vers 1904 à Ouani traditionniste, spécialiste de l'histoire orale de l'île d'Anjouan, notable, Cheikh à Ouani. Membre de la confrérie Chadhouliya.

Enquête faite à Ouani le 21 Août 1983 (215 minutes), de 9h00 à 12h35mn chez Baha Pala, par Abdallah Daoud et Bourhane Abderemane (BA).

INTERVIEW

Hadizi za aswili

Reledzéwa na wadzade watru amba yi aswili ya yintsi ya komori ka vwaka shintru shitsokawoshontsi tsihuka amba vuka mtru ayiriwawo Mrenu wanyu nde mjuwa Maportuge yayo. Mrenu uwo nde akoshuka wani ajovashiya nkuni na maji akoshuka shisiwani hule vurongolwawo Ntsaju vahanu vuliyo dzitso la maji lirongolwawo amba fumbu manrifa, yiyo nde ziara nkuu ya ntsaju hoho.

Wakoshuka vavo wajovashiya nkuni na maji.

Waja wangiya wapara amba shisiwa kashina mtru. Walawa wendre warenge wantru warongolwawo Masomali mkabala wa Msumbidji hoho. Wawashishi wani.

Huwashisha yao, vahandra wakentsi vahanu vuhiriwao Ntsaju Sima hule. Wakentsi vavo ta wawono amba kavusuwavinga, wafotsoha wala kawaja neshani yitsokawo yontsi, ila nde wawo tu wawo masomali wani.

Wafotsoha wendre wangiya moni mwa yi ntsi ata wendre bandra lirongolwawo Bandra la digo, dziya landze hoho.

Wahendre wendre wafanya mahala yao vavo ya hukentsi. Kavwavinga ; wafanya zi ntsikidi zawo, warenge hari mwa zi ntsi ata walopara uvwahanu wakentsi wa vwahiri koni. Wani nde wantru wahandra waja wakentsi wani; wala ka vwaka wangina.

Wakentsi vavo na wantru ka waka vwahanu kawasina shefu, wawo wakoyra shefu wawo amba Fani. Mtru wa handra wawo atawala mfulume wawo akohiriwa amba ne Fani Ntrambau.

Unu nde mfulume wa handra wawo wa koni. wakati atsedza mwana wahe arenge na waye akohiriwa amba Fani Djite Bin Ntrambau. Wakati atsedza (wala mashirazi kawaja raha). Mfulume aja awunga nde Fani Nkwehe unu nde aja adja mtru arongolwawo Fani Agidawe. Fani Agidawe unu Bin Nkwehe Bin Djite Bin Ntrambau.

Fani agidawe unu mashirazi washuku na wakati unu yezi yka koni raha kayalawa . waja wawapara wawareme nkondo ata mashirazi wamuwa Fani agidawe. Hari mwa mlima uhiriwawo mlima wa haki Domoni tsiya yi Nyumakele tsiya mlima wa haki wa uhari. Mashirazi wa muwa agidawe hari mwa mlima wa haki ata adzihwa vavo.

Fani agidawe aka akowana na fani Husen Shirazi, uwo nde mfulume wa Mashirazi. Fani Husen Shirazi amshindi Fani agidawe amuwa. Wakati uwo Fani Husen Shirazi aja atawala waye.

Wani mashirazi wakati waja, washukiya wajau hunu Sima. Watembeleya yi ntsi hupara vahanu wafanya muji wa huswali djima (wani warabu be) na muji wa yezi, waving wantru wasaliya urongowa kondzo wasaliya urongowa gondzi. Wambiyana amba vahanu ritswendrawo ata ligondzi li lala vavo vutsoka muji; vahanu litswendrawo ta li lala suku ntraru amba kalisikiri lahima, na ritsenge vahanu vavo, nde vahanu vutsokawo umuji wa Shifalume wadjumwa.

Landrisa hoho li tembeleya ata li lawa uvanga ne la hilala halo. Lendre ata li lala kohoni mwa mwiri. Nde vahanu va fagnyiwa umuji wa Domoni. Koho ntsini mwa mwiri nde vwa handra vwa undrwa umkini urongolwawo amba mkiri wa mwinrintsini.

Basi ivo nde waja waundra mkiri washirazi. Unu nde wa shiufalume wa huswaliya yi djimwa.

Fani Husen aja ara muhono makolo makolo wa koni awavashiya awatowa muji. Wasaliya awaveleha Mwali wasaliya awaveleha Maore. Alishi mtru akorongolwa amba ne Mavuna agidawe. Mavuna agidawe unu nde aka waziri; akohiriwa waziri Mavuna Agidawe. Unu nde adza uwana wararu hari mwa yi koni: Waziri Msa, waziri Mdomoni, waziri Ali. Wantru raha kawasi wengi.

Wakati Fani Husen aja atsedza, mashirazi waja wanyisana. Wasaliya washuku vahanu vurongolwawo ha Mdu; nde tsembehu vani. Walawa vavo wende washuku vani waja wafanya umuji wahusayidiya mji wa Sada, dzina la handra la wani vani; vwa kohoriwa Sada. Wafalume wa Domoni be wasihentsi waziri Sada hunu.

Wakati Fani Husen atsedza mwana wahe Fani Ahamadi Husen aja avashiya wantru na mtrumama umoja mfulume. Aja arenge na wantru wa Sada vani alo washisha Maore; shisiwa shika shiruvu.

Maore hoho endre alofanya muji wa handra nde wa bweni Masada. Arengwa Sada nani be wanyu uwendra Maore nde mjuwa mji wa Sada uwo. Wavili uhiriwa Ntsingoni.

Fani Ahamadi unu aja avashiya wantru alowashisha shisiwa sha mwali kavwaka wantru. Akavingi na bweni akohiriwa bweni Wala. Muji wa handra aufanya Wala. Wanyu mwendrawo hoho nde muvwajuwawo.

Wa bushi wasija wahimtaambisha humrema nkondro Mawana Ahamadi unu. Awono amba hunu Domoni karibu na yi Maore wa bushi walawawo hule wasishukiya kawme Domoni. Mawana Ahamadi atembeleya hari mwa yi shisiwa huzunguha vahanu vangina vahufanya mji wa yezi.

Na hamdu vani vwa bako, mtru akorongolwa Ba Msa wa Hamdu. Ba Msa unu aka mtsunga. Atembeleya milimaju ata ashuku aja apara bandra na dzitso la maji kalihaya.

Ayi, vahanu vani vwazuri wahuju kentsi ni fanye matsunga yangu. Ba Msa unu aja akentsi, alorenga na wantru wahe waja wakentsi. Ata wantru wa Sada hunu wahilawa amba wasendra wanunuwe dziya, samuli , wakorongowa amba wasendra ha Ba Msa wa Hamudu. Yiyo nde yi hali dzina lamtsamudu lini laja.

Mawana Ahamada ivo ashuka aja awono ha Ba Msa wa Hamdu uzuri wavo libandja la rengeleya nde alorenga wantru waka Domoni washuka waja hunu. Na vale vwakohiriwa Dambwi plasi yile.

Wakati alawa Domoni ashuka Mawana Ahamadi aja aundru lidago la Duwani.

Hutsedza yahe Mawana Ahamadi unu, mwana wahe Alawi nde akohiriwa Sultan Alawi, waye nde aza na usultan.

Sultan Alawi Bin Ahamadi Bin Husen.

Sultan Alawi unu nde aundra ujumbe yivo. Wakati aundra ujumbe aundra na umukiri , Sultan Alawi nde alawa aja Sada vani aja atsaha wantru wa Sada amba

- Namje rawane Domoni ta nimrenghe mtrumshe , nisitsaha nitowe ufalume Domoni uje Mtsamudu.

Wantru wa Sada wavoroha

- Alawi Humadi karitsoshinda amba risendra Domoni rawane na wanawatru.

Wantru wa Sada wani wala Domoni nde mashirazi yala Domoni.

Waja watsanganyiha na wantru warongolwawo Mazarifu.

Sharifu Sakafu, na Sharifu Ahadali wala Domoni na wanyawe amba tsi mazarifu walawa na wantru walawa ntsi yinrongolwawo amba Mtrubatru na Mafiya. Ari zizo ntsi ziliyo Mrima hoho karibu na ngudja hoho, wanyu nde mjuwawo. Walawa vavo waja vani nde waja wapara mashirazi wani wafanya umuji wa Sada.

Nani raha kavasi Mtsamudu.

Sultan Alawi kapara wantru wa sada. Be hendre alowana ashindi aendre wantru wa Mpateskun.

Ivo kapara wa Sada arenge wantru wa Mpateskun. Walowana washindri wakati aregeya aja angiya ngomani asizina na huyimba:

Mlelewo mlelewo aayni
Mlelewo wa mkeni
Wa mkeni mtazame ya aayni
Simba uliya ndziyani
Simba uliya ndziyani ya aayni
Na wa ngwana wa Ngomeni

Avasanani, umuji unu yini nde yi ngome bazi ya yamabazi yangu. Nde walomsayidi awana nde umuji wa ngomeni bazi uhiriwawo Bazimini. Sultan Alawi natowa lidzina la Ngomeni Bazi.

Waja watsahana radhi na wantru wa Sada. Waye sulta Alawi aja awarenge wantru wa Sada walofanya yi hamumbu yonzima.

Arenghe wa Ngomeni bazi wafanya yi Mjihari na yi shukuju. Ivo amba sultan Alawi aliyo amba waye nde mfulume alokentsi dago la mmbahe Diwani.

Uwana awadza vavo waru; Salim Alawi , Umar Alawi na Abdorimani Alawi. Salim Alawi nde akohiriwa bako Mwe Fani de lidzina lahe swafi Salim. Mawana wahe amdza nde akohiriwa Abdallah Salim. Nde Sultan Abdallah.

Wana wadzuala Diwani wani nde whiriwawo Ahali Diwa.

Mwana nyawo mtrumshe nde aja alolwa na umwarabu ahiriwawo Abdallah ala hoho ntsi yirongolwawo Sayilani. Aja amlola mwana nyawo mtrumshe nde adza ; Abderemani, Abdallah, Abas Abdallah, Zuber Abdallah, Hassane Abdallah yiyo nde ahali masela.

Mwenye Assane Abdallah unu nde bakokwahe mwenye Said Omar Bin Hassane
Mwenye Zuber Abdallah nde bakokwahe Said Ahmed gouverneur nde ahali masela yiyo piya mmwo
Ahalimadiwa, uwana mmbawo Ahali Asela (Ahali Masela yini kaya hasibiya Domoni. Be yija
Mtsamudu.

Wakati Abdallah Sayilani aja adza wana wani aja amreme fintina Bweni. Na vavo mtru alo shiriju nde
Sultan Alawi.

- He vani mwenye asafiri aendra Msiri hoho, narifanye shawiri vani ata rinyankuwe ufalume be
mmbaho ahitsedza vani wananyaho wawo watsolisa nkaba uwana wani.

Waja waundu yi shiva ata sultan Alawi ahilawa hoho aja wamurenge wamtriya shivani. Na
muhahe Abdallah Sayilani arava ufalume : Nde aja atrendra Sultan Abdallah wa vili.

Bako mwe Fani wakati akojotsedza awatriya wana wa ndrani ;
Awabaliya , awava pewo alitowa jawu awasikidza minyongo. Ahentsi lipewo uhari vale.
Awambiya :

- Kula mtru navundze mnyongo.

Wanyuu sawa sawa wavundzu mnyongo awambiya amba :

- Je muono amba yivo uwo umoja uvundziya. Kula mtru avundzu wahe.

Awava lipewo. Mtru asamidza gungunija kalisivundziha.

Basi namuke shintru shimoja montsi. Muwono amba rika rivosholwa ufalume ulopara mtru
wangina. Basi namuke shintru shimoja.

Abdallah Salim mwe Fani unu yvo atsedzawo arongolwa amba aka asikwa uwade wa nyankowa,
awahiri wananyahe: Omar Alawi na Abderamani, Alawi Abana awambiya amba

- Wami tsami tsamuwade. Nisitsaha riyire wanazoni wontsi rifikiri ripare mwafaka rihentsi mtru
shirini.

-

- Kula mfalume ajotawalawo waye uja atriwa shirini nde hunu Sada. Mji wa Kibla be. Bassi yvo
ende atawala Domoni. Nyangu Fani Husen Shirazi.

Wakati waja wafanya zi intikadi, wa ya malalawo, Abdallah Salim mwana wahe nde yaja aheya
amba alazimu arenge yezi. Na waye nde kapara yi maha arubayini ya hutriwa shirini. Afanywa
zintrongo tu be mtru asika ufalume nde mmbahe mwe Abderemane Alawi. Habana amsikiya ata
ivo atsimu maha arubayini amba yezi yahe. nde maana yarongolwa amba Habana mtru andilifu
halisi.

Sultan Abdallah nde aja amdza Said Salim, amuhiri dzina la bbahe.

Said Salim aja afanya shawiri na mmahe humtsedza bbahe holoho Mawana ile apare atawale
haraka. Iyo uronogolwa amba Said Salim aparana na mfaransa aviba sumu aja amuwa bbahe.
Sultan Abdallah ka kokubali zintrongo za mfarantsa. Neshan yaka nde mgereza.

Wakati amuwa bbahe aja arenge zi bundu aendre abuwa shiva sha bbahe atowa wa
zambara wawane na mwananya ha bbahe mwe Said Athman. Wazambara wamvirushiya
wareme wkondro vani ta wantru walawa vani wendre warenge mfarantsa.

Said Omar Bin Hassan aka amaniha na sultan Abdallah ata aka amtowa muji akadzahe
Maore.

Wakati apara amba sultan Abdallah afu na wazambara warenge yi ntsi na wiyo yitriya trimbo.
Said Omar Bin Hessian amreng mfarantsa aja wawana na wa zambara ata wa farantsa wa
muwa Lopa unu aka muhu wa wazambara wa sultan (bambao) Abdallah razida wa handra aja
atawa akohiriwa ormières unu mfarantsa.

Uwe Siad Omar Bin Hassan wakati aliyo marikuni ha wafarantsa nde awambiya amba

- Rasi yile ta yi rasi yile walo vani wawo wenyewe miliki.

Walo uvandre wa Domoni nyuma hoho piya yiyo sirikali nde yi maana yi Domoni wakana na uwiyi
na wa Mtsamudu.

Wa farantsa waja wamtawalisiza Said Omar Bin Hassan. Aja aparana na uwazungu waja wamvashi Said Athman, na Said Salim.

Zitswa ziliwavu za ntsiju piya awatowa muji.

Said Salim alofiya Miswiri na Said Athman avelehwa Maore.

Said Omar Bin Hasan aja afanya mkataba na mfarantssa amba ahitsedza mwana wahe nde atsorengawo yezi.

Aja atawala mwezi wa taumu ata umwezi wa tsumu afu mwaha.

Mfarantsa aja asirayi rayi, raha kasi fetré ntsiju. Vwa wana wararu; Said Ali atawala ngazidja, Mohamed Sidi wa shimaore Said AHamed Barakani ndzuwani.

Mfarantsa endre amrengende Mohamed Sidi nde aja amtawalisidza Na unu nde mfalume wa mwiso wa ndzuwani. Ka yahoma na mfarantsa aja arengende waye yezi atriya ukoloni.

Hadisi yini yitolwa na

Infomateur: Abderemane Abdallah Moussa Hazi
Ouani 1983

FIN DE L'INTERVIEW

ANNEXE - 3 - F

AHMED BEN OMAR (Ranga)

Enquête à Wani (Ile d'Anjouan)

Traduction en Français de propos de monsieur Ahmed ben Omar (ABOR) connu sous le nom de Ahmadi Ranga, né vers 1952 à Ouani, Directeur-Adjoint du collège rural de Ouani. Jeune traditionniste à cause de son grand père qui lui avait transmis son savoir ; connaisseur de l'histoire ancienne de Mkiri –wa-Mpwani (mosquée du bord de la mer), de la formation des anciens quartiers de la ville de Ouani actuelle et le rite de Untsoha et le Nyadja (danse féminine) en honneur de la belle mère à Ouani.

Enquête faite à Ouani, le 02 janvier 1987 (110 minutes) et le Mercredi 09 Novembre 2003, chez Ahmed ben Omar, de 13h20 à 15h10 par Bourhane Abdérémane (BA).



AHMED BEN OMAR (dit Ahmadi Ranga) né vers 1952 à Ouani

INTERVIEW (CDR 2AV022+2AV023)

1. BA : Monsieur le Directeur, tout d'abord je voudrais connaître votre âge et après par curiosité, vous demander encore celui qui vous a transmis tous les renseignements historiques que vous connaissez?

2. ABOR : Tout d'abord, je suis né vers 1952 à Wani. Alors tu peux faire le calcul. Nous prenons connaissance de ces sources historiques au sein de la famille. Ceux que j'ai entendu raconter ces histoires étaient nos parents : père Ahmad Regenal, mwenye Djuneid. Lorsqu'on travaille avec eux, surtout au moment du mariage, c'est là où on obtient les sources historiques. Durant cette période, ils sont en bonne humeur. J'avais un grand-père qui s'appelait mwenye Abdallah Ali, malheureusement, il est décédé. Mais lorsque j'étais à côté de lui, il me racontait toujours ces histoires-là.

3. BA : Eh bien ! Est-ce que la fondation (soubassement) de la mosquée de Mkiri- wa-Mpwani (1) était déjà visible depuis fort longtemps ? Ou bien c'est une affaire récente ? Où passait la rivière autrefois?

4. ABOR : Ah non ! Le Mkiri-wa-Mpwani est un champ de particulier. Et d'ailleurs la rivière ne passait pas par là avant comme on nous avait dit. La rivière passait près du cimetière que nous avons maintenant, derrière la mosquée de vendredi jusqu'à Mkiri- wa-Mpwani du côté de monsieur Soidriddine Abdallah.

Mais dans les années cinquante à peu près, la rivière avait abandonné son ancien lit. D'ailleurs, elle avait arraché même l'école qui était construite à son bord et creusait son nouveau lit tout droit vers la mer. Sur son passage, il a mis à nu les ruines là-bas. Mais les propriétaires du champ nous avaient dit qu'il n'y avait qu'un mihrab qui était resté avant le passage de la rivière. Mais ce pan de mur était détruit par des enfants. On savait, avant, que ceci est une mosquée, mais c'est la rivière qui avait dégagé la terre et a mis à nu la mosquée. Il y avait des marches, une auge pour les ablutions.

Il ne faut pas oublier qu'aux environs de Shogoni (2) vers la mosquée de vendredi, cette ville de Wani est construite au-dessus d'une ville. Ce n'est pas un mystère si on trouvait des ruines à Mkiri-wa-Mpwani qui témoignait de la présence des êtres qui habitaient là. Les gens disaient que ces ruines témoignaient du passé, comme la porte à arcature pointue en face de la mosquée de vendredi. Elle n'est pas seule... Elles sont deux face à face, alignées avec d'autres portes identiques qui se trouvaient à l'intérieur de la ville et que les gens ont utilisé comme porte d'entrée dans leurs maisons juste à Shogoni, à l'entrée dans la maison de mère Abdallah Mouhoussoune, d'un côté c'est chez père Alouane et de l'autre côté chez le grand-père de Moussoulouhou, le père de monsieur Maandhui Houssene.

Si on les observe bien, on ne peut pas dire qu'il s'agit d'une porte de mosquée. Elles en ont cette forme là, mais la façon dont elles étaient alignées, montrait qu'il s'agissait d'une allée qui menait dans une maison noble. Et la seule maison noble qui se trouvait dans cette direction était à Gerezani. Et Gerezani, autrefois était un lieu de regroupement pour tous les grands notables de la ville. Les gens se rassemblaient à Gerezani, personne ne restait à Bangani (3).

Tous les problèmes existants, soit royaux ou villageois, sont traités à Gerezani. Tout ce qui s'est passé, de générations en générations était traité là. C'est ainsi que je connais cette histoire.

5. BA : Mr le Directeur, J'ai entendu dire que, lorsqu'on commençait à creuser la fondation de la mosquée de Poteleya (4), on avait trouvé un squelette dans une tombe et on était obligé de rétrécir un peu le soubassement. N'avez-vous pas des connaissances là-dessus ?

6. ABOR : Ça peut arriver car autrefois beaucoup de gens n'étaient pas enterrés dans des cimetières publics puisqu'on enterrait alors chez soi. Donc on préconise qu'on soit enterré dans son domaine. La preuve en est que chez moi, j'avais des grand-mères dans la famille de Mtreganini, et elles n'étaient pas enterrées dans les cimetières publics. Elles étaient enterrées là où elles habitaient. Si tu veux les voir je pourrai te les montrer. Les tombes y sont là jusqu'à maintenant à Mvuriyapaju (5). On les trouve là.

Ca peut se faire, et aujourd'hui ce que nous appelons quartier était une maison autrefois. Dans ce quartier, c'est-à-dire dans cette maison si vous voulez, on peut trouver si on creuse une fondation quelconque à l'intérieur de la ville, un squelette d'homme.

7. BA : Mr le Directeur, j'ai entendu dire qu'il y avait quelqu'un qui taillait des blocs de pierre à Untsini-mwa-Muji (6). Paraît-il qu'il avait découvert un grand trou et il y était entré. Il avait trouvé des ruelles qu'il avait suivies sur quelques mètres. Avez-vous des connaissances sur ce sujet ?

8. ABOR : J'ai entendu parler de cela. Mais je ne me souviens pas de celui qui avait découvert la grosse fosse. Mais celui qui est actuellement à Mkiri-wa-mpwani ou bien Untsini-mwa-Muji c'est mwenye Djuneid. Donc cette histoire était vécue par l'un d'eux. Soit par lui-même, mwenye Djuneid, soit par son frère *fundi* mwenye Rashid Digo ou *fundi* mwenye Soilihi Digo. Les empreintes sont là, paraît-il que ce gros trou était fermé. Si on veut avoir des indices, il faut aller voir sur place. Seul

mwenye Djuneid est susceptible de te renseigner. Malheureusement il est décédé. Peut-être tu peux voir son fils, le petit mwe Dju, professeur d'histoire géographie, il pourra t'informer plus. Je m'arrête là....

FIN DE L'INTERVIEW

NOTE :

- 1.- Mkiri-wa-mpwani : mosquée construite au bord de la mer. Le soubassement est visible à l'œil nu à côté de la piste de l'aéroport de Wani.
- 2.- Shogoni : sous quartier de la ville de Wani actuelle à côté de la mosquée d'Omar (Mkiri-wa-Mari)
- 3.- Banganui : lieu public où les aristocrates se rencontrent pour débattre des problèmes de la ville, quelque fois corriger quelqu'un qui a fait une faute chez eux, etc.
- 4.- Poteleya : quartier de la ville de Wani actuelle au bord de la mer.
- 5.- Mvuriyapaju : arbre à pain; artocarpus de la famille moracée, genre d'arbres dont une espèce tropicale, l'arbre à pain, donne un fruit comestible volumineux, très riche en amidon. C'est un lieu où on avait planté cet arbre. Le propriétaire avait attribué le nom de cet arbre là où il habite. Il suffit de prononcer le mot Mvuriyapaju, on sait déjà là où ça se trouve.
- 6.- Untsini-mwa-muji : "La ville basse", l'ancienne ville de Wani où se trouve le puits sacré. Dans ce puits, il y avait une grosse anguille (*Mwana mroni*) connu sous le nom de Bako (vieux) : *Risendra ziyaraju ha Bako Untsini-mwa-muji* "Nous allons sur le lieu sacré, chez le vieux Bako à Untsini-mwa-muji".

ANNEXE -3 - G

SOILIHU MDALLAH MAANROUF

Enquête à Wani (Ile d'Anjouan)

Traduction en Français des propos de monsieur Maanrouf ou Soilihu Mdallah Maanrouf (SM), connu sous le nom de « *Bele Shendra* » ou « *Badjini* », né vers 1916 à Ouani, sorcier, traditionaliste, notable, cultivateur à Ouani ; spécialiste des anciennes localités entourant la ville de Ouani (Mlimani, Bwe la maji, Jimbili, Nyamawe « ancien village de Nyantranga actuelle », Bandra Mtsanga ya Nkurani, Bandra Salama, Mkiri wa Mpwani et Wuntsini-mwa-Muji « la ville basse d'ancienne Ouani »).

Enquête faite à Ouani chez monsieur Soilihu Maanrouf, le 24 Décembre 1986, de 7h du matin à 8h 30 par Bourhane Abdérémane (BA).

[Ce grand sorcier "*Mwalimu*" connu aussi sous le nom de "*Badjinni*" (père de djinn) avait refusé qu'on lui prenne en photo]

INTERVIEW (CDR 2AV009)

1. BA : Avant de vous poser mes questions, je voudrais savoir votre nom et votre âge et là où vous êtes né ?

2. SM : Ah !... J'ai soixante-dix ans maintenant et je m'appelle Ba Djini (Père Génie)... (Rires) ... Soilihi Maanrouf, et je suis né à Ouani.

3. BA : Bakoko (Vieux), voici mes questions : Où était située l'ancienne ville de Wani ? Qui habitait Bwe-la-maji ? Et Mlimani ? Est-ce qu'il y avait deux villages seulement ? Ou plusieurs ?

4. SM : Je te dis que le village de Bwe-la-maji appartenait à la famille Beja et le Komboni vivait à Mlimani. Les deux familles ont fusionné après.

Par exemple, le père de M'dallah Toumani, Mbiha-mrengé (organisateur-de-la-boîte), est l'un des descendants de Bejani. Et le père de mwenye Mari Soilihi M'dallah appartenait à la famille de Komboni.

Les descendants de ces deux familles avaient établi leur village ici à Wani, suivis d'une autre famille venant de Jimbili, là des tombeaux témoignent de leur existence (voir dans le champ de Mohamed Ridjal).

D'autres villages existaient aussi à Bandra-Mtsanga ya Nkurani, chez Ali Nkuhu et aussi chez mwenye Ali Mari et chez Bwana Mdjaba (voir le champ de monsieur Afraitane ben Aboubacar). Il y avait aussi d'autres villages tels que l'ancien Nyantranga, Nyamawe et Bandar Salama.

Après nous allons essayer de voir qui habitaient l'ancien village de Untsini-mwa-Muji et qui était à Untsoha.

Après l'installation à Untsini-mwa-Muj des populations venant des différents villages précités, et quelque temps après, un vieux maître coranique (*fundi*) implorait la population à quitter le village car un ange lui avait dit qu'il devait quitter ce lieu demain avec sa famille étant donné que la ville serait détruite.

5. BA : Qui était cet homme ?

6. SM : Il s'appelait mwenye Nterebe. Il a été enterré dans sa propriété de Fujū. Donc le lendemain, mwenye Nterebe s'était réfugié à Palashao entre le terrain de Bako Bayna, de Silahi Zoubert et la première maison de Lezamed Gwegwe, en construisant une case de fortune pour s'abriter.

7. BA : Ce *fundi* était-il seul ou accompagné par d'autres gens ?

8. SM : Il était accompagné par deux élèves et d'un malgache, Bako Mbushi qui était son vrai ami. D'ailleurs, mwenye Nterebe avait recommandé que son ami soit enterré à côté de lui. Son tombeau est toujours là à côté de celui de son ami Nterebe. Les rescapés avaient veillé toute la nuit à Palashao à cause de l'orage.

Le matin, Nterebe et les autres étaient descendus au village pour examiner les dégâts causés par cet orage. Quelle était leur surprise ? Tout était disparu. Il n'y avait que des grosses pierres et du sable, et aussi quelques ruines surtout le reste d'une mosquée.

Pour la ville de Untsoha, le même phénomène s'était produit, il ne restait que des ruines (maison, mosquée et des tombeaux ; tous construits en pierre).

9. BA : Quelle était la cause de cette catastrophe?

10. SM : Ces gens-là utilisaient du lait de vache et du riz cuit pour nettoyer et faire la toilette de leurs enfants. Alors Dieu s'était fâché contre eux. Il voulait montrer sa puissance, en arabe : Yahluqu llahu ma yasha'u (1).

Je suis votre créateur. Ils n'avaient pas voulu se convertir en Islam. Dieu les avait anéantis.

11. BA : Après cette catastrophe, est-ce que les habitants des différents villages que vous avez cités plus haut ne sont-ils pas descendus pour fonder un autre village avec les rescapés?

12. SM : Même dans le Coran, on le dit : "Baâdhin ila baâdhin" (2). Quelques-uns avaient refusé de descendre ici-bas pour fonder un autre village. Les Beja de Bwe-la-maji et les Komboni de Mlimani s'étaient installés les premiers ici à Kilengeni suivis des autres populations.

13. BA : Quand et comment était construite la muraille de la ville de Wani? Qui s'occupait des travaux ? S'agit-il des travaux forcés ou bien des volontaires qui participent à la construction ? Qui fournissaient les matériaux?

14. SM : C'est le Sultan qui était le responsable et après s'il y avait des volontaires, ils pouvaient contribuer à l'édifice de la muraille qui allait protéger le village, soit en offrant de dons, ou en travaillant comme manœuvre ou maçon, ou encore en préparant les repas des travailleurs. Actuellement, il n'existe que quelques pans de cette forteresse (chez Andijeni à mère Abdou Houmadi, de chez mère Housseine Djouneid jusqu'au niveau de la porte de mère Djamili près de Mchindra - mwenye Abassa), le reste a été détruit.

Si tu veux faire un plan de cette muraille (*uhura wa muji*), je peux t'indiquer les repères. Nous allons commencer chez mère Naoumane en suivant sa véranda. La muraille passait chez mère Abou Abdallah Bacar et descendait tout droit jusqu'à Ladigiju. Elle s'arrête sur l'angle de la maison de Mze Mwenye. De là, nous longeons la rivière (*mro wa muji*) jusqu'au niveau de l'ancienne boucherie à Kilengeni (3). De la boucherie vers la mosquée de vendredi, un pan de mur existe. Et de la mosquée de vendredi vers Zawiyani la muraille est intacte. Tu continues tout droit après la façade de la mosquée Zawiya, en passant derrière la maison de Halidi Shataraju jusqu'à l'angle de la grande porte de la mosquée de Soifa; sur cette partie la muraille est présente. En partant de Soifa jusqu'au niveau de la maison de mère Saïd Mandhoir, la muraille frôlait la véranda de la mosquée, mais maintenant, tout a été détruit.

L'ancienne ville qui était ensevelie par les eaux, commençait au bord de la mer jusqu'au niveau de la maison de Ashihadou. Une partie de Wani est construite sur ou au-dessus de l'ancienne ville.

FIN DE L'INTERVIEW

Note :

1. - "Dieu créait ce qu'il veut" (**Coran, sourate, verset ?**).
- 2.- "Groupes par groupes". Certaines populations avaient accepté de venir s'installer avec les Bejani et les Komboni pour fonder la nouvelle ville de Wani, d'autres avaient refusé.
- 3.- Quartier de la ville de Wani actuelle. De chez Mze Mwenye jusqu'au niveau de la mosquée d'Omar (Mkiri-wa-Mari), en longeant la rivière de la ville (Mro wa Muji) et Ladigiju.

ANNEXE -3 - H

AHMED BEN SAÏD ABDALLAH

Enquête à Wani (Ile d'Anjouan)

Traduction en Français des propos de monsieur Ahmed ben Saïd Abdallah (ASA) connu sous le nom de « *Baha Warindini* » ou Ahmed Abdallah Sidi, né vers 1918 à Ouani (Wani).

Traditionaliste, spécialiste des danses folkloriques surtout les *rasia* et *razaha*, histoire ancienne de Ouani sur l'installation des Arabes, les sultanats, l'arrivée des Européens à Anjouan (Dr Wilson « *Draktrari* » à Patsy, Synley à Mpomoni et l'histoire de la Société Coloniale de Bambao et l'expropriation des terrains à Ouani, notable, cultivateur et membre de la confrérie *Shadhuli* à Ouani.

Enquête faite à Ouani chez monsieur Ahmed ben Saïd Abdallah, à Bangani vwa Muji, le vendredi 02 Janvier 1987, de 08h du matin à 10h07 mn par Bourhane Abdérémane (BA).



**Ahmed ben Saïd Abdallah (ASA) ou Ahmed Abdallah Sidi,
né vers 1918 à Ouani[décédé]**

INTERVIEW (CDR 2AV006 + une partie 2AV005)

1. BA : Baha Warindini, avant de vous poser mes questions, j'aimerais à ce que vous nous dites votre nom, votre date de naissance et là où vous êtes né ?

2. ASA : Je t'avais dit dernièrement que je m'appelle Ahmed ben Saïd Abdallah dans mon extrait de naissance; mais on m'appelait en ville mwenye Ahmed Abdallah Sidi ou Baha Warindini. Je suis né dans la ville de Wani vers 1918.

3. BA : Vous m'aviez expliqué oralement l'origine de votre famille, or je vous vois aujourd'hui avec un document à la main. Alors je voulais savoir celui qui était venu ici à Wani pour fonder la famille Sakafu ?

4. ASA : L'Arabe qui était venu ici s'appelait Abdillahi Hadhal Bassoiri Ila Hadhramaout "Abdillahi Hadhal Bassoiri venant de Hadhramaout" (1) en l'an 1375. En se mariant ici, il a eu des enfants et l'un d'eux s'appelait Zaïna Sakaf connu sous le pseudonyme de Mwenye Nterebe.

5. BA : Est- ce que c'est la personne que tout le monde connaît sous le nom de Nterebe et qui a été enterré à Fujju?

6. ASA : C'est elle et nous sommes ses descendants.

7. BA : Ma deuxième question concerne la maison dite Djumbeku, il paraît que c'était une grande maison qui était construite au milieu du village.

En quelle année cette maison fut-elle construite ? Pourquoi l'appelait-on Djumbeku ? Était-elle construite avant ou bien après la muraille de la ville ?

8. ASA : Nous avons entendu dire que cette maison s'appelait Djumbeku et elle fut construite avant pour faire un Udjumbe, c'est-à-dire une résidence pour le sultan (*mfalume*). Le sultan a renoncé à sa construction car le sel, c'est-à-dire que l'eau de la rivière mélangée avec de la boue, de blocs de pierre, de pouzzolane etc., et détruisait le village. Les habitants d'ici avaient détruit une partie de la maison et était partie à Mutsamudu pour en construire une autre. L'ancêtre Udjumbe qui était prévu ici à Wani fut ce Djumbeku et en ce temps-là Wani s'appelait Baswara.

Lorsque les autres sont partis, le reste est allé voir les petits villages environnants pour qu'ils descendent ici former la grande ville. Il ne restait en ce temps-là que soixante-dix personnes. Et pour la maison, ceux qui l'avaient construite l'appelaient Djumbeku. Mais personne ne sait la date de sa construction car rien n'est marqué.

Donc là, Djumbeku était construite quand Wani s'appelait Baswara. Elle fut construite avant l'inondation de la ville ancienne.

9. BA : Comme tu viens de me dire, ça laisse supposer qu'avant l'inondation, il y avait un roi ou un sultan ou un vizir (*wazir*) qui était ici. Ne pourras-tu pas me donner quelques noms que tu connais ?

10. ASA : Je ne connais qu'un sel nom. Il s'appelait sultan Zandj car son nom était gravé sur sa *turba* (2), c'est-à-dire sa tombe à la mosquée du vendredi. Mais maintenant, puisqu'on a agrandi la mosquée, le tombeau est à l'intérieur de la mosquée. Pour la date je ne me souviens pas car le *turba* est détruit. Sa tombe était au niveau de la véranda de la mosquée de vendredi.

11. BA : Comme tu venais de me dire, puisque Djumbeku était construite ici, cela montre que l'ancienne ville était étendue jusqu'ici ?

12. ASA : Mon grand-père m'avait dit qu'en creusant un tombeau à l'ouest de la mosquée de vendredi, on avait trouvé un pan de mur au fond.

Même ici dans la ville, si on creuse une fosse d'aisance (*sindrasi*), on trouve des pans de mur, de mur avec *shiloho* (sorte de coffre où on peut laisser le repas etc), de pièce d'argent au fond...

13. Intervention de M. Soilihi Maanrouf (Badjini) (SM).

Sous la maison de la mère de Saïd Toiha, là où j'habitais, cette ville existait, on trouvait des murs et ceux-ci longeaient la place publique (*mpangahari*) chez grand-mère Allaoui Zoubert jusqu'à Mkiri-wa-mpwani (à la mosquée d'Omar). Ces murs s'y trouvent à l'intérieur.....

14. ASA : Au moment du cyclone de 1950, des restes des murailles, des squelettes étaient apparus ainsi qu'une partie d'une mosquée.

15. BA : Père Warindine, tu m'as dit tout à l'heure qu'après le cyclone, on a trouvé des squelettes et une mosquée. Pourrais-tu m'expliquer davantage sur cet événement ?

16. ASA : Lorsque nous avons vu tout cela, nous avons demandé aux parents. Ils nous avaient dit que l'ancienne ville s'appelait Baswara. Le sel de la rivière en descendant avait détruit le village.

Beaucoup de gens avaient trouvé la mort. Le peu qui restait, beaucoup étaient partis. Parmi eux Mwenye Zaina surnommé Nterebe s'installait en haut Fujū. Après, les autres sont arrivés pour fonder la ville et la grande maison appelée Djumbeku était déjà là. On avait partagé la ville. Ils avaient abandonné la partie détruite et avaient conservé l'autre partie et puis, ils avaient construit la ville, puis la muraille de la ville et placé le roi. Nous avons trouvé un mausolée à la mosquée du vendredi qui portait le nom de sultan Zandje Abi Aboubacar Ben Salim, c'est-à-dire descendant d'Aboubacar Ben Salim. Mais maintenant puisqu'on avait agrandi la mosquée, le mausolée se trouvait à l'intérieur de la mosquée.

17. BA : Vous avez dit qu'après le cyclone, il y avait une mosquée qui est apparue. Où l'avez-vous vue ?

18. ASA : Nous l'avons vue près de Uguni ; c'est-à-dire, voici la maison de Uguni et un peu plus loin, il y avait le mihrab là. Tu passes à la mosquée d'Omar (Mkiri-wa-Mari), tu trouves d'abord la maison de Uguni et après cette mosquée.

19. BA : A quel moment exactement ?

20. ASA : Après la crue de la rivière. La rivière avait débordé de son lit et pénétrait au village en creusant partout. On avait trouvé beaucoup de squelettes et de monnaies en argent (*mpesa ndjewu*) qu'on diluait pour préparer autre chose.

21. BA : En observant la mosquée de vendredi, paraît-il que la muraille de la ville l'avait traversée au milieu. Comment cette mosquée était-elle construite ?

22. ASA : Je me rappelle bien au moment de sa construction ; c'est que cette mosquée était construite au-dessus d'une autre mosquée .Et aussi la mosquée de Madarasani (nom attribué à cette mosquée et qui est devenue le nom d'un quartier) lorsque nous l'avions construite, il y avait un mihrab là, témoin d'une présence d'une mosquée pour l'ancienne ville ensevelie.

23. BA : Donc là vous aviez trouvé la fondation d'une ancienne mosquée qui était ensevelie. Avez-vous continué la construction en utilisant la même fondation ?

24. ASA : Oui, nos parents avaient continué la construction sur la même fondation. Mais en ce qui concerne le minaret construit par les Chiraziens en ce temps-là, nous l'avions détruit. Nous avons commencé un autre, mais qui n'était pas solide et s'écroulait. Là, nous sommes en train de construire un autre minaret.

25. BA : Donc l'ancienne ville avait dépassé la place publique (*mpangahari*).....

26. ASA : ça s'étendait jusqu'à Mkiri-wa-mpwani et Untsoha, ici en ville jusqu'au niveau de la mosquée Madarasani et la maison de Uguni, toute cette partie était construite à l'intérieur d'une ancienne mosquée ensevelieOn ne savait pas.

27. BA : J'ai remarqué aussi une ancienne maison détruite à Gerezani, comme si c'était le prolongement de la grande maison Djumbeku. N'avez-vous pas de connaissance sur ce sujet ?

28. ASA : Je n'ai pas de connaissances pour cette maison. Mais j'ai entendu dire qu'elle était construite par Saïd Ambdallah Allaoui connu sous le nom de Bakoko Kuzuba pour ses enfants. La partie détruite appartenait à la mère Daniel Cheikh de Mutsamudu. Puisqu'il n'y a personne pour l'entretenir, la maison est détruite. Il avait acheté aussi le Djumbeku aux mains de Bweni Ujumbe. Il avait construit de Gerezani jusqu'à Mpangahari, puis de Bangani –vwa-muji chez mère Abdallah Bacar Combo jusqu'à chez mère Saïd Toiha. Il avait construit sur toute cette zone.

29. BA : Quelle était la limite du vrai Djumbeku (le palais royal)?

30. Intervention de monsieur Soilihi Maanrouf (Badjini) (SM):

Ça suivait le mur d'Ibrahim Salim à Mpangahari, tu tournes à gauche vers Bangani-vwa-Muji en passant chez mère Saïd Toiha. Et puis tu remontes en suivant Bangani-vwa-Muji jusqu'à Gerezani. La limite c'est entre quatre ruelles C'est le vrai Djumbeku.

31. ASA : ça commençait à Mpangahari jusqu'au niveau de la maison de mère Saïd Toiha et passe par Bangani-vwa-Muji, limité par les ruelles.

32. BA : En sortant de l'enceinte du village, à qui appartenait toute cette étendue de terrain ?

33. ASA : Tout ce terrain-là appartenait à mr Wilson, Daktari (Docteur Wilson). Un américain juge du sultan Abdallah. Après sa mort, la Société Bambao avait acheté ces terrains et l'Etat Français avait acheté quelques terrains pour nous donner comme réserves car nous avions souffert. Après la distribution du terrain, la population construisait les maisons que vous voyez maintenant.

34. BA : Comment s'appelle le Directeur de la Société Comores Bambao en ce temps là ?

35. ASA. : Mshe Guirgnon.

36. BA : Est-ce que cette route principale était déjà construite?

37. ASA : Il n'y avait pas du village. C'est après la distribution que nous avons construit nos maisons. Il n'y avait rien, rien ici .C'est après que l'Etat a construit la route et l'ancien pont qui fut arraché par la rivière.

38. BA : Quoi ? La rivière a détruit un pont ? Où était-il construit ? En quelle année fut il détruit ?

39. ASA : Il y avait un pont près du dispensaire médical, arraché par la rivière de 1951. Celle qui a mis à nu la mosquée et les squelettes.

40. BA : Etant donné qu'il n'y avait pas du tuyau en ce temps-là, comment faisaient les gens pour avoir de l'eau ? Et paraît-il que les femmes ne sortaient pas la journée?

41. ASA : Eh bien! Ceux qui étaient riches, après la construction de leur maison, creusaient un puits artésien et autorisaient toutes les femmes de ce quartier d'y puiser l'eau. Ainsi toute la ville était assurée en eau potable, en creusant des puits artésiens (*shisima sha wakfi*). Il n'y avait qu'un seul puits artésien qui était l'œuvre du Sultan. Creusé à Muguju (nom d'une parcelle de terrain) pour les gens de Bwedzani (nom du grand quartier).

42. BA : Comment s'appelait ce Sultan ?

43. ASA : C'est le Sultan Abdallah ben Salim. Sa mère est Ouanienne et son père Mutsamudien. Il considérait que les deux villes lui appartenaient, alors tout ce qu'il faisait à Mutsamudu, il le faisait aussi à Wani.

44. BA : Comment s'appelait sa mère ?

45. ASA. : Bweni Lawiya Sohibou.

46. BA: Quelle était sa famille alors ?

47. ASA : C'est la famille Mahadali et son père Sultan Salim, Al Madwa.

FIN DE L'INTERVIEW

ANNEXE -3 - I

MOHAMED ABDEREMANE

Enquête à Wani (Ile d'Anjouan)

Traduction en français des propos de monsieur Mohamed Abderemane (MA), connu sous le nom de père Abdoukadro (ou un surnom : *Fourchette*), Inspecteur de domaine, né vers 1936 à Ouani, traditionaliste, spécialiste de l'histoire foncière des Comores, histoire générale de l'île d'Anjouan, histoire de Ouani (l'ère de Beja et de Kombo), histoire du site de Bwe la Maji et de Mlimani, les Arabes marchands des esclaves et la généalogie de sa famille « *Bejani* », notable à Ouani

Enquête faite à Ouani chez monsieur Mohamed Abderemane, le 28 Décembre 1986, de 20 h 00 à 22 h 40 mn et du 28 novembre 2003 (220 minutes) par Bourhane Abderemane BA).



MOHAMED ABDEREMANE dit Baha Abdoukadi
né vers 1936 à Ouani

INTERVIEW (CDR 2AV005)

1. BA: Bourhane Abderemane

- Qui étaient les premiers habitants de Ouani?
- Où vivaient-ils ?
- Quelles étaient leurs occupations ?
- Où était située l'ancienne ville de Ouani?
- S'agit-il d'un ou de plusieurs villages ?
- Qui habitaient cette localité ?
- Des africains ou des Arabes ?
- Comment cette ville fut-elle détruite?
- Et quelle fut la cause de cette destruction?
- Y avait-il des rescapés ? Qui étaient-ils ?
- Qui habitait la ville d'Untsoha?

REPONSE

2. MA: Mohamed Abderemane

Après la disparition de la ville de Baswara (Bassoira), qui furent ceux qui virent les premiers fonder la nouvelle ville ? Peut-on trouver leurs descendants à l'heure actuelle ? Qui sont-ils ? Quelles sont les grandes familles à Ouani ?

Après avoir lu mes questionnaires, monsieur Mohamed Abderemane a répondu, mais sous forme d'un petit récit.

Nous ne pouvons pas esquisser l'histoire de Wani (Ouani) sans parler de l'histoire d'Anjouan et voir de tout l'Archipel.

On peut se poser la question suivante : Comment les îles Comores ont-elles été formées ? On se pose cette question car nous voyons d'un côté Madagascar et de l'autre l'Afrique et nous sommes au milieu.

Alors qu'est-ce que cela veut dire ?

Il y a deux hypothèses avancées par les traditionalistes en ce qui concerne la formation des Iles Comores.

Certaines personnes disaient que les Comores sont formées en pleine mer. Pour d'autres, Madagascar, les Comores et l'Afrique formaient un tout et à la suite d'un tremblement de terre très puissant, il s'est provoqué une cassure de la terre et qu'à partir de là ils se sont séparés.

Par contre, en ce qui concerne les premiers habitants des îles, certains traditionalistes avançaient l'idée que les premiers occupants des îles étaient des gens perdus en mer ou bien des pêcheurs qui essayaient de rentrer chez eux, mais poussés par le courant marin, se sont trouvés dans les îles.

D'autres personnes pensent qu'il s'agissait d'un seul pays, au moment du grand séisme les gens se sont réfugiés dans ces îles qui n'avaient pas disparu. Ils s'y établirent.

Je ne peux pas confirmer s'il s'agit de légende ou d'histoire vraie. Mais c'est comme ça qu'on nous a raconté cela.

En ce qui concerne la population d'Anjouan, en particulier les plus anciennes qui se trouvaient dans ces îles, formait soit deux familles ou deux nationalités. En tout état de cause, il y avait deux nationalités (deux clans) : D'une part le clan de Fani et d'autre part le clan de Beja.

Après un certain temps, les îles sont reconnues par d'autres nations et en particulier par des marchands d'esclaves. Ces derniers faisaient le commerce des esclaves. C'est ainsi que les premiers occupants des îles, notamment ceux d'Anjouan, ont quitté la région côtière où ils vivaient auparavant pour se réfugier dans la forêt. Certains se sont rendus dans la région de Sima. D'autres ont immigré vers la région du centre : les gens de Koni, de Jimilime, de Bwe-la-Maji et de Mlimani. Ce sont les plus anciens villages habités d'autrefois.

Ces marchands d'esclaves qui capturaient des gens en Afrique et les vendaient comme esclaves, ont trouvé refuge sur les côtes de l'île. Là nous allons affirmer que l'origine de Wani (Ouani) était liée à la présence de ces marchands d'esclaves. Le premier village s'appelait Baswara (Bassoira).

Baswara se trouvait à Mkiri-wa-Mpwani le long de la côte jusqu'à Untsoha. Cette ville a été détruite, ensevelie et engloutie par les eaux. Il y a eu des morts et des survivants. Parmi les rescapés de cette catastrophe, je connais deux noms qui nous sont transmis : il s'agit de Cheikh Abdallah, marchand d'esclaves et Cheikh Omar.

La famille de Cheikh Abdallah se trouvait à Mkiri-wa-Mpwani. Des pans de mur en témoignent encore. Celle de Cheikh Omar, rescapée, a construit une mosquée appelée Masjid Omar (la mosquée d'Omar) et qu'on appelle maintenant Mkiri-wa-Mari (construction en dur).

Nous allons laisser ce côté et examiner les gens qui se sont installés dans la forêt. A Bwe-la-Maji et Mlimani vivaient des agriculteurs sédentaires. Ils élevaient des bêtes. C'était leur seule activité dans la campagne. Les années passent et les menaces de l'esclavagisme disparaissent ; les gens viennent jusqu'ici. Ils y trouvèrent une plaine près d'une rivière.

Ils y établirent des abris où ils venaient se reposer et faire un peu à manger après leur travail. Finalement, ils ont jugé le lieu convenable et viennent s'y installer. Ils auraient transféré leur village.

Comme on nous avait raconté, il y avait une forêt, des gros arbres et des lianes. Ils défrichaient pour pouvoir s'installer, en construisant leurs cases. A un moment donné, diverses maladies font leur apparition, entraînant plusieurs morts. Quelques fois ils entendaient des conversations sans pour autant connaître, ni voir les interlocuteurs. Ils avaient interrogé les esprits. Ces derniers répondaient : « La forêt que vous détruisez est notre demeure. Vous détruisez notre foyer ». Cette phrase a été dite lorsqu'un des villageois était en exaltation, en transe. Pour nous c'est une superstition, mais pour eux, c'est la réalité.

La population et les esprits s'étaient réconciliés et cette réconciliation avait abouti à un pacte : « nous allons nous installer à Bintirasi et en échange tous les trois ans, vous viendrez nous vénérer en jouant le *Nkoma*.

Autrefois, deux familles seulement (Beja et Kombo) prenaient en charge la célébration du *Nkoma*, mais maintenant, toute la ville y participe. Il était obligatoire d'offrir un animal, soit un bœuf, soit un cabri qu'on doit tuer et préparer là-bas pour la cérémonie.

Essayons de vérifier un fait : dans une région où il n'y a qu'un point d'eau, où vont s'installer les premiers venus ? Sûrement tout près du point d'eau et non loin de là.

Pour ce qui est de Wani, les cases commençaient à peu près chez mère Kassim jusqu'à Swafa en suivant le bord de la rivière. Cela se vérifie en disant que ces gens suivaient le cours d'eau en s'installant.

Si vous voulez, il y a deux familles ou deux villages qui ont formé la ville de Wani. Ce sont les gens de Bwe-la-Maji et de Mlimani.

On peut se poser la question suivante : Qui sont leurs descendants ?

Ils sont là, mais je ne peux énumérer toutes les générations passées car c'est une histoire qu'on m'avait racontée. Nous ne pourrions pas avoir des noms avant 1891 après J.C. On peut avoir l'arbre généalogique des descendants de ces deux familles à partir de 1891 après J.C.

Prenons Msa Beja et son frère Kombo Beja.

Fundi Msa Beja a été assassiné en 1891 de l'ère chrétienne, pendant la rébellion des esclaves du Sultan Abdallah et au moment où les insurgés pénétraient à Mutsamudu. Msa Beja faisait partie de la famille Bejani.

Pour la famille Komboni, va voir Daoud, le technicien de génie civil. Il pourra te donner l'arbre généalogique de leur famille.

Bon !.... Fundi Msa Beja avait eu quatre garçons et trois filles : Abdallah Msa surnommé Baurera, Bacar Msa, Umar Msa connu sous le nom de Fundi Mari Msa. Plus un, dont j'ai oublié le nom.

Il y a un que j'ai oublié le nom et qui s'est marié à Koki (nom d'un village). C'est le père de la femme de Soulaïmana Djiram (mère Ahmed Abwari).

Il y avait aussi un garçon nommé Houmadi Mari mais qui est décédé sans laisser d'enfants.

En ce qui concerne les filles : c'était : Zena Mari, mère Roufouanti (Mkiri-wa- Mari), ex-femme de Nadhoiri (?), mère Abdallah Mkolo surnommé chef Mla-nkundre (mangeur d'arachides).

Pour Bacar Msa : Attoumane Bacar, Houmadi Bacar dit Houmadi Galfani, Sidi Bacar (père Attoumane Combo), plus deux filles.

Et Mwenye Attoumane Msa : Allaoui Attoumane, Bweni Nana Attoumane, Fatima Attoumane.

Tu peux aller voir ces gens-là pour avoir leurs arbres généalogiques complets.

Du côté féminin nous avons :

Fatima Msa : elle a eu comme enfants : Housseine Houmadi, père de Houmadi Housseine (Finances) et de Bacar Housseine (greffier).

- Halima Houmadi (mère président Zaglo),
- Allaoui Houmadi (rescapé de Majunga, j'ignore s'il a des enfants ou non),
- Abderemane Houamdi (famille Tshatshatsha),
- Bweni Zaïna Houmadi (mère Abdou Houmadi, l'ex-femme de Raikoutri).

La grande mère d'Ali Houmadi (PTT).

Il y a encore Bweni Zaïna Msa mère de :

- Mwenye Sidi
- Mwenye Houmadi Moirabou
- Abdou Houmadi Moirabou
- Mariama Houmadi Moirabou (ex-femme de père Ahmed Soula (Djamsou) et mère de la femme de Moitregué).

Il y en a une dont j'ai oublié le nom, c'est celle qui avait donné naissance à père Ahmed Abderemane, père de Daoud Abderemane de Abdallah Abderemane (le grand père de Harith et Baharani) et de Mohamed Abderemane.

Pour les filles, il y a :

Latufa Abderemane (mère de Toihiri, Maendhi et Ibrahim), Antuya Abderemane (pas d'enfants) mais la mère de Tohir étant décédée jeune, elle a récupéré les enfants de sa sœur pour les élever. Et en plus elle avait élevé Zoubert (Météo). C'est pour cela qu'on l'appelait Mère Zoubert.

Il y a encore la première fille de la maison qui est mariée par Mwenye Abdallah Maskati, mais elle n'a pas eu d'enfants.

Je pense que tu pourras trouver d'autres renseignements pour la famille Beja et compléter ce que je t'ai signalé.

Pour son frère Mwenye Kombo Beja, il n'aurait pas eu beaucoup d'enfants. Il s'agissait de :

Nahouda Kombo et de ses frères et sœurs. Mes connaissances s'arrêtent là. Je ne peux plus te donner des informations. Peut-être il n'a pas eu assez d'enfants. Par contre du côté de Fundi Sabena (surnom), je pense qu'on peut creuser davantage de ce côté-là et compléter l'arbre généalogique.

Pour la ville d'Untsoha :

Les gens qui habitaient l'ancien village, travaillaient pour le compte des étrangers qui venaient dans le pays et surtout pour les marchands d'esclaves. Dans cette entreprise, il y avait des arbres, même des Africains du nord et aussi des Charifs.

Voici l'histoire telle qu'on me l'a transmise.

Ces gens-là, c'est-à-dire ces Arabes, ces Nord-Africains et ces Charifs, marchands d'esclaves, s'installaient à Untsoha après la disparition de l'ancien village de Untsini-mwa-Muji où des pans de mur (une mosquée et un palais à Untsoha) en témoignent de nos jours. C'est tout ce que je savais.

Par contre, après l'inondation de l'ancienne ville (Baswara), deux grandes familles originaires de Wani ont fondé la ville de Wani. Après il y avait des étrangers qui venaient à leur tour s'y installer, parmi eux des Arabes. Ces derniers avaient fondé leur famille : par exemple, la branche de Aboubacar ben Salim (comme monsieur Afraitane si tu veux) et que Abou Cheikh pourra tout détailler jusqu'à l'origine.

Bien !.....Entre Mohamed Bacar Cheikh et mère Zoubert Mwantasi, il y avait tellement des gens qui étaient nés dans ce foyer, des Charifs, des Aboubacar ben Salim et aussi des Ba Anyali (nom de famille).

Je te donne un exemple : dans ce foyer, deux femmes avaient donné naissance à deux familles différentes. L'une était mariée par Saïd Omar surnommé Mwenye Saïd Omar et qui est le père de Saïd Toiha, de Mohamed El Anisse, de Saïd Djamal, de Saïd Mohamed, etc.

Ainsi, nous ne pouvons pas dire qu'il s'agissait d'une seule famille, mais plusieurs familles qui vivaient ensemble. Je ne pourrai pas tout détailler. Tu dois voir Abou Cheikh, il pourra le faire.

Nous avons encore une autre famille, les Mahadali. En somme, à Wani, les grandes familles sont composées de : Komboni, Bejani, Aboubacar ben Salim et les Mahadali. Je m'arrête là...

FIN DE L'INTERVIEW

ANNEXE -3- J

Fatima COMBO

Enquête à Hajoho (Ile d'Anjouan)

Transcription en comorien des propos de Fatima Combo (FC) née en 1948 et Zenabou (son élève) née en 1956 à Hajoho, spécialiste de la tradition ancienne de la poterie à Ndzouani, historique de la poterie, les différentes phases des préparations, la phase de modelage et les cuissons : pots, marmites, assiettes, vases en argile.

Enquête fait à Hajoho chez Madame Fatima Combo par Bourhane Abderemane (BA)
De 9 heures à 11 heures 40 mn du matin du 01 Janvier 2003

INTERVIEW (2AV 030)

Bourhane Abderemane (BA):

Tsasi ra Hajoho ha ma kabaila wale wafanyao zy Nyungu zile. Yahandrani wusirambiya bweni lidjina Laho. Wawe wiyiriwa bweni dreni mkavavo?

Fatima Combo (FC):

Wami wuiyiriwa bweni Fatima Combo; be lidjina la wumwana urongolwa Maha Boura.

BA: Vani riliyo vani , iny dre Hajoho ya havi? Vwanavuka Hajoho ya swili.

FC: Hajoho un

BA: Iyo de un(1), vavo de ya hale. iy deux(2) iyo de yavili, ya nyumeni.

Vavo ya masuala tsi madjiro, wusireledja Bweni wa hairi wumodeli mwakiya zinrongozini na wadjadre wanyu ntrongo za haziy za nyungu zini ?

FC : Wantru wakarisma wafu. Nyangu azali hoho. Waka vani wakofanya. Vuka ata bweni washi Wani akorongola Kokaha Kombo Mdere. Vuka na muntru vani akorongola Maha Fatima Range.....

BA: Washi Wani?

FC: Washi wani. Na Maha Fatima Boudou , piya wantru wawo wako soma wantru munu; na kok....Maha deni vale?Adjilati....Maha trini.... Ousseni wuleWadjilati.Wawo de wantru raja rawapara vani wakorisoma, nahuranyesa. Be wasi zini karazipara na wantru m'ba wantru tu. Safé,vani wasi rija rifundriha, rikintsi risifanya tu ; wana malambe watru E ! Hen !. Vavo wanyu tsanyu de muiwonao amba ya djuzuri de ntsojuwawo hali mutsorifanyao; be wasi wanatsa watitik. Karisijuwa djatu hali mtsorivitsao. Elewa mwandjani wangu !.....wasi rijaripara wanyawe wahifanya de rasika wajawu. Ranyesewa, rafanye ; riliyo nai hazi yatru tarava.

BA : Vavo nistsaha ...nrogowe amba itrongo ini yilawa wajawu Wani(Ouani) hoho wajawu.Va mafundi yashi Wani yaka yaja hunu?

FC: Yaka hunu.

BA: Wako fundrisa wentru ?An!

FC: He! Hen!

BA: E! Hen! Wakati wuwo yako fanyiwa jeje?

FC: Vuka wantru wakofanya tu ! hali ajuwawo, awudju,apara mwana mpesa ali, ika basi kame. Be kavakoja sirikali mbavale isojordjisa, awu, isojorliva awu isi ranyesa. Be wanyao wawo de raja rawapara wafanyawo rangaliya waranyesa rifanya wajawo, ata tsasi ripara vani. Wafu warilishi,wasi ravavo vani tu !.

BA: E! Hen! Vavo vukana kalite ngavi za nyungu mwako fagna?swanaân ngavi?

FC: Karaka na kalite nyengi , rakofanya nku , rifanya nai ngatiti. Vwana shintru wurongolwa mba shifinikiliyo rakofanya.Vwa na wana nyungu watiti,watriwa na range djidru. Wawo urongolwa "shikatre sha hutriya muhare".Ta ndrani vavo wukavavo be kaiyavisiwa,kayatriwa moro, wa panivavo.Be kaisimba rakowanyesa trongo nyengi de halini kwame tu ! inku nai ngatiti tu! de halini kamwe.....

B.A: Eh! Hein! izo vavo wakati iyo mway fanya wanyu wu wudja havi?

FC: Wu wudja vavo mjini vani tu !; vwa na wantru wakoringa waiheya jimilimé hoho. Be karisijuwa avasaini amba watso shindra awu kawatso shindra,awu jeje .

BA: Wako ziwudja thamani intrini wakati wuwo hoho?

FC: Kazipara ata mpesariyali thalathini apara, vani riyali miyateni,vwa iyaheya ju riyali thalathamiya,vavo rakowana amba iyo ari de y hairi.

BA:EU!HEIN! vwakoja wadjeni wahinunuwa hunu?

FC: Wuja tarava! wuja !

BA : Wuja wahi nunuwa ?

FC : Wa mwawu wale waliyo Mahale wuja, walio Bambao la Mtsanga wuja, walawo Bambao M'truni vwa wajao, walawo Barakani vwa wajao,walawo ata koni hoho wu para wakati wahija.

BA : Wahija wahi nunuwa hunu ?

FC:Eh ! Hein !wuja.Be huja wawo kaisina.....intrini

BA: Feda

FC: Fedaiyo hushindra hurleya,be drangadjo tu lwurongolwa lini drangadjo.

BA: Eh! Hein! vavo mjinivani fami zifanyawo ngavi? Wutso shindra wu rambiyezo?....

FC: Fami zakofanya de kamu nihwambiyawo.Mba wasalia wafu piya. Ata vwa mwanamtsa, wutsini hule urongolwa Zali Mleni? way wu fundriha. Wu fundriha wana zintru watiti; wuwo de namjuwa.Be kavusi tsena wantru.....

BA: Wafanyao?.....

FC: Vwa na mnyawe nyambo hule akofanya, be m'kini alishi kasifanya, mana, baridi..... Wutaâbisha wantru. Baridi iyalo mbovu amba, alazimu muntru ahilfanya vani, ahivolwa malalawo na huremewa sindjano hai baridi.

BA:Basi wanyu wutriya trini moni vavo ?

FC: Wasi wutsera dre mutsanga ratsanganisha na litrove.....

BA: Basi ?.....

FC: Basi, vavo rishojo kentsi rifagne. Ina nai shivimo.

BA: Nai shivimo haya! li drongo wanyu lipara havi?

FC: La hule! Ha kadhi hule ! ha Bakari Bamogne “shegweni” hule!.....

BA: Tsimbali kabisa ?

FC: Hein ! Hein ! tsimbali hanguvu; be vani li juwa madja li darya montsi....

BA: HEIN!

FC: Angaliya mwa mlima wule wumonawo vale. Basi wuntsini, mroni.....

BA: Muntru windra ata apara wuju ?

FC : Â ha ! wusishuka tu ! ata wupare hule,wusi ambadja tu ! jawu na ndjiya tu ! Kusiheiya mlima ata wupare mro vavo.Wa hi heiya mwana wuju ka mwe halini wusipara wuju vwa mro jawowusi para kamwe vavo.....be tside mlimani.Ari ata mliman i wuju hule ari iyo wuparhana.wantru walimawo hule woulipara be mbalihoho kavubulwa.

BA : Eh ! Hein ! vani djeli vwakoja wantru vani ,waja wa mwabiani ,amba wasitsaha kila mwezi ,awu kula m’fumo muwawe nyungu nyengi mtso shindra muzifanye ?

FC:Ehein ! nahika waja wasimba wa risipara shintru, ritso fanya. Eih! Ritsolisha zihazi zatru rizifanye “pure pure” ne rahifanya, moja moja na bili rahingolidja. Amba ne rishojolivwa m’shahara huka amba itsorileya wasi wantru wahu; vani ritrendre kamwe wantrahu. Wantru wame watru wafu warlishi, karisina wantru arleyao.....

BA: Wanyu wufanya nyungu ngavi n’fumo?

FC: Ta ne, ta ntsano, ata sita, ata saba,...ta ntraru; ata mbili; hali yontsi washindra kwalemewa;wutsofanya.

BA : Muntru wufanya

FC : Vani kamwe lewo nistsaha nifanye nbili

BA: Halini ?

FC : Ein ! Hein !.....

BA : Mwa djani wangu ! Basi avasani, isi wudjiwa kisaje?

FC : Skiya, hali rahambiya amba ya hika halini, riyali miyateni ; iya hiheya ju ,riali thalathamya; iya shuka tsini ; miya wa hamsini .

BA : Ein ! Hein ! (Vwa muntru angya dagoni)

FC: Karibu mogne !!!, wawe wa pvani. Mawuri kusi pvani, p'aka nisihushitaki nihutriye wubiro...

BA : Wawe wa pvani mogne wantru wunu ?

FC: Na wuwo wo de muhangu wuwo...

BA: Ahan!

FC: Hale wumonawo, umtrumshe wule amlola, wule mwana wa mwanayangu

BA: Ahan!!!

FC: Eh!eh!eh!eh (asitseha). Basi wuwo wangu, wuwo de mhangu, wuwo bwana. Rimvinge hunu swafi.....nisi miya mungu adje na mwana wunu.

BA: kamgwa vindje...

FC: Asendre bure nguvu za mwili zangu.

BA: Basi wanyu kamusi someza wantru wa dragoni hazi yini?

FC: Wantru wa dragoni watrendre wadjazi. Na wanatsa, baridi watso wataâbisha....

BA: Ehain!!!!!!.....

FC: Vavo vuka wanatsa wakati sirkali yaja "Djndrani CADER". Ka tsija tsivola wantru wararu. Moja de waiye wuwo alio wutsini haho, moja washu Jimilime ,moja washu Bambao la Mtsanga. Tija tsi wa fundrisa, fundrisa vani, ata mzungu aja nambiya amba....."Dehuka amba mtsojuwa mufanye y hazi rije rimfanyieni nyumba ya toli mwa vani kamwe". De vani nako wasomesa vani. Muke vani mwahi fanya y hazi ne rahi mwagihani. Na hindra, wanyawe waja wahimi, waharaiya amba wawo kawatsoshindra baridi ; isiwataàbisha. Rakojo fanyiwa ata mwana wutuku hale rahi wudja wanazintru. Wanyawe waja waharaya vavo wami tsa djangu vani tu ! weke wangu. Mngnawe wangu de waiye wule bweniwule vale, wule mwananyangu. Vavo de rikentsi vani ripara wakati tu rahiringa rahimenya menya ne risikentsi bure. Mba risi latsihe bure ; ha wulezi. Nai taabuna wanyawe vwa waliyo mjiju ; wahijo nunuwa, kawasi wona amba ne wusifanya hazi, be wasijo hurava tu !

Iyo de intaàbishawo. Wahimwambya amba ini riyali miyatani, Ai ! Ai ! mtiti, riyali shirini. Ari vavo, ari wusi muwa. Iyo de yatru irtabishawu, de maana rifanyao ha wutezefusheri Na wasi hufanya fanya, vani ta rahingiya kaskazini. Mana vuwa vavo na muro kutso juwa vwahukentsi, kutsojuwa vwa hutrya moro, maana muntru wutrya moro Sona mwindje hule vuwu la moro lile, vano ritryao mavindro yatru vale, rangulidje bihalini rizangihe wumoro wuheyi ata wumoro wudariye, vavo wusiringa wu mwiri wuzibujudje kila shipandre. Kashaiva shipare wumoro shiyive hale rifanyao

Vavo iyo hazi ndjiro swafi, kwelu, wanyu wujuwa swafi, vavo wumwananya ahilawa hoho asijo renga. Asihona tu ! mari kwafanya trongo.

BA : Asiringa thamani duna

Zen : Ouhoum !

BA : Thamani ngatiti kusina trongo yahu rongowa ? Hari mwa y zivimo, wanyu wuvima jeje?

Zen: Vani wasi.....

FC: Vani, tsika na mwa bawo. Vani arindreni..... Wasi karina shivimo; shivimoshatru de hutsera halini y drongo wuri ganu na sukari , ritrye na mtsanga ritsera, ritowe mawe ya lawe , ya lawe ri.....

Zen: Wutrie mwana maji

FC: Ritrye mwana maji ritsera. Namukentsi mwa ngaliye y shivimo sha likundru lai nyungu, musi taabihemulawe harara, mujuwe amba iyo hazi na combo ouseni de rifanyawo tu!, vani. Be wanyawe watru mjini warteza sheri wahiringa vale vwa muntru tsoka amba asijo huliva fetre; vwa muntru astsaha m' manihanavavo kaisina Vwa drongo hoho amba litso tsmidja sahé ? (Amdjisa Zenabu).

Zen: Vwa ata tsiole!.....

FC: Eh ! wa !!!!

Zen: Avingi mwana pumba waili.

FC: Libailini vani, kavwasi mwanabay m'hodari hoho?

Zen: Hatru hoho kavu bai

FC: Wusona mtsanga riwu rumiyawo?

BA: basi wawe bweni wawe wiyiriwa dreni?Ilazimu urive lidjina laho mkavavo?

Zen: Wami wurungolwa Zenabou Oussene.

BA: Wawe mwananya na

Zen: Onhon !!!

BA: Ahan !!! bweni wawe?

FC: Wuwo aja tu ! djahe aja akentsi. Wuwo muntru akoja angadja djahi.

BA: Akojo angadja ...de bweni Zenabou na moinanyaho dre wafanyao ihazini !

FC: Ewa !!!

Zen: Wami musahidi zihazi zizo,be lewo tsa muwadre, tsina homanahijo sika ydongo;baridi itsoni taâbisha tsena

BA: Ewa !!! de wajawo kwezi marahaba.

FIN DE L'INTERVIEW

ANNEXE -3- K

BOURHANE ABDEREMANE *et al.*

Première visite de la grotte de Hamampundru

Transcription en comorien et traduction en français des propos de Youssouf Ben Ahmed, Bourhane Abderemane, le Guide, Mohamed Oussene, Abdallah Mhadji, Maanrouf Mohamed (chauffeur).

Conversation fait à Mro-Maji dans la grotte sacrée de Hamampundru le 08 septembre 1996, puis le 23 août 2005 à partir de 9h00 à 15h30 mn

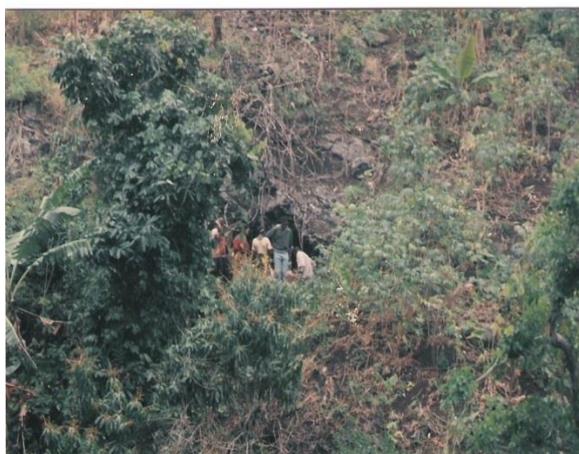


Figure 1



Figure 2



Figure 3

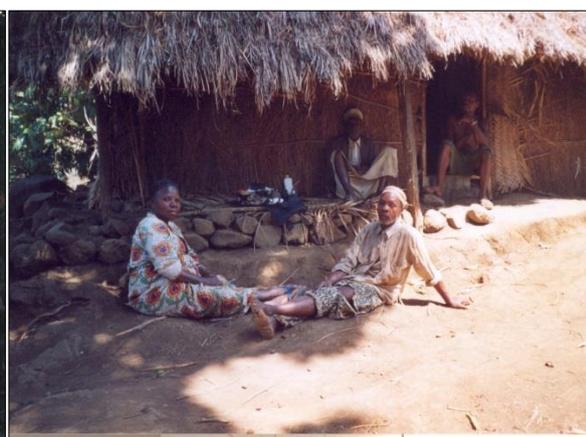


Figure 4

Figure 1 : Tricot bleu et pantalon bleu claire : Mohamed Ousseni

Figure 2 : Camera à la main : Youssouf Ben Ahmed (en train de grignotter)

A côté de lui, à gauche bonnet et chemise blanche : Mohamadi Haliki

Arrière plan, assise, tennis blanc et tricot rose :Maenfou Bent Ahmed

Figure 3 : De dos, tricot violet et blanc plus casquette chocolat : Abdallah Mouhadji

A droite, chemise chocolat plus lunette : Bourhane Abderemane

Figure 4 : le guide qui nous a amené dans la grotte par ordre de Fundu Bourahimou Soufou, responsable du rituel de Hamampundru.

Conversations :

1. Youssouf Ben Ahmed : ***Kwezi vwahanu riliyo vani vavo vwahanu vuiiriwa Hamampundru. "Région" ya Bambao-la-mtsanga Mro-maji. Ini groti iliyo "à quinze kilomètres de marche" na umuji wa Mro-maji. "Ça c'est une vue de loin". Vani ra "à peine quarante mètres de l'entrée". Uo atria "tricot sans manche" uo de wu "guide" arivinga vani. Na vale "juste" a de fukoju. Vwa ntrandri muntru kasiona fetre be harmwa muda mshashi ritsotsengeleha ata ripare hule rendre rajue zizo zilio karibu. Ini "vue de proche", ra mwandroni mwa lifuko. Mohamed Ousseine, Bourhane na u "guide" tsiwani wa vavo vani be shidza de shiliyo.***

1. "Votre attention, s'il vous plaît ! Ici nous sommes dans un lieu appelé Hamampundru, dans la région de Bambao-la-mtsanga, à Mro-maji. C'est une grotte qui se trouve à quinze kilomètres de marche en partant du village de Mro-maji. "Ça c'est une vue de loin". Là nous sommes "à peine à quarante mètres de l'entrée". Celui qui porte un "tricot sans manche" est le "guide" qui nous a fait venir ici. Il est là "juste" devant la grotte. Il y a des broussailles avec des lianes. On ne voit pas bien. Mais dans un court instant, nous allons nous approcher plus près pour savoir ce qui est tout proche. C'est une "vue de proche". Nous sommes au début de la grotte. Mohamed Ousseine, Bourhane et voici le guide, ils sont là sauf que c'est l'obscurité qui règne".

3. Mohamed Ousseine : ***Wantru wakao hunu de wa Mro-maji tu?***

"Les gens qui vivent ici sont ceux de Mro-maji seulement ?

Guide : ***Vani vo ujotsindzwa mbuzi vani. Hule ... vo uja ata waNyumakele vani ... Musirenge shintru.***

: "On vient ici égorger une chèvre. Là-bas ... viennent même des gens de Nyumakele ici ... Ne prenez rien ! "

Bourhane : ***Ahan vani karitsobamba ...***

: "Bien sûr! Nous ne toucherons rien ici... "

M O: ***Vufitsiliha vani ...***

: "C'est entrain de se boucher ici... "

BA : ***Be aaa ...***

: "Mais ..."

MO: ***Vufitsiliha vani.***

: "C'est bouché ici".

BA : *Oui ... Il y avait des éboulements. Tu filmes ? Uke uhari ufilme hunu.*

: "Oui ... Il y avait des éboulements. Tu filmes ? Mets-toi au milieu et filme ici".

Abdallah Mhadji : *Wahika vani ufilme ufilme hunu.*

: "Si tu es là, filme, filme ici".

MO : *Comme ça ... oui.*

: "Comme ça ... oui".

BA : *Hoho ! ganga la fuko swafi. Uelewa ? Hunu « c'est en forme d'entonnoir ».*

: "là-bas ! un énorme trou bien sur. As-tu saisi ? Ici c'est en forme d'entonnoir".

YBA : « *A peine* » *nisiona de uwanadamu tu de walio yaâni Abdallah Mhadji nisimona shinyunyi.*

: "À peine vois-je les gens qui sont seulement ici, c'est-à-dire Abdallah Mhadji, je le vois à peine".

AM: *Usinona i « visage »?*

: "Vois-tu mon visage? "

YBA : *Ahan nisimuona tu de uo atria « tricot sans manche » na i« tricot sans manche » ... Na i« tricot» de niionao.*

: "Non. Je vois uniquement celui qui porte un tricot sans manche et le tricot sans manche... C'est le tricot sans manche que je vois".

MO : *Be kusiona shintru ?*

: "Mais tu ne vois pas autre chose? "

BA : *"J'ai l'impression..."*

: "J'ai l'impression..."

AM: *Vani uwewu unu.*

: "Ici cette lumière".

YBA : *Vani ra « à l'intérieur » ya i « grotte » lifuko lilo muonao vavo « ça c'est la sortie».*

: "Là nous sommes à l'intérieur de la grotte et le trou que vous voyez là, ça c'est la sortie".

YBA : *Bourhane ko rena ...*

: "Bourhane, viens s'il te plaît !"

YBA: ***Vani nisifilme « de l'intérieur » hulawa mwendze Ousseine de alio mlongoju.***

: "Là je filme de l'intérieur vers l'extérieur. C'est Oussene qui est devant la porte".

AM: ***Vani wami ... he ... "bon".***

: "Là moi... hé ... bon".

YBA: ***Na Mhadji na Bourhane. Vani vwa shidza be ritsoregea ka itsokao zingoma za vahanu vani zahifanyishiha ritsoregea ritsovinga na "projecteur" rije rione zintrongo "à fond".***

: "Mhadji et Bourhane. Là il fait sombre mais nous reviendrons lorsque les danses d'ici seront organisées. Nous reviendrons avec un projecteur pour voir les choses à fond".

MO :***Suku ritsojao hunu Maanroufou d'atsorivingao. Maanroufou a mhara.***

: "Le jour de notre retour, c'est Maanroufou qui nous conduira. Maanroufou est hésitant".

MaM: ***Aaa basi nitsoja be.***

: Ah! Mais je reviendrai donc".

YBA : ***Shidza de shiliyo vavo muntru kasiona itsokao itsokao itsokao yontsi. Vavo ... "Dommage, dommage" ivo karavinga "projecteur".***

: "Il fait très sombre. Personne ne voit rien, rien du tout. Là... Dommage, dommage! Nous n'avons pas apporté un projecteur".

FIN DE L'INTERVIEW



L'entrée de la grotte de Hamampundru (visite des agents du CNDRS Anjouan)



L'intérieur de la grotte de Hamampundru. On voit nettement l'entrée. Il fait très sombre. La grotte dite « maison » est considérée comme étant le ventre de la maman (chez la maman muette). On entre à l'intérieur pied nu. Tout est sacré dedant : l'eau et la boue argileuse que l'officiant distribue aux participants.

Source : Bourhane Abderemane – photos prises le 1^{er} mars 2008

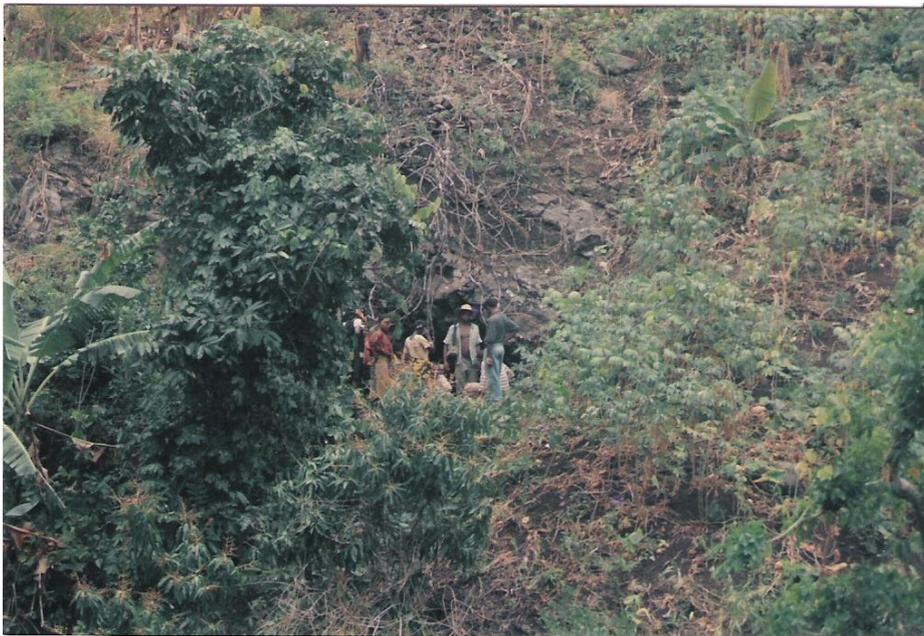
ANNEXE - 3 -L

BOURHANE ABDEREMANE ET AL

Deuxième visite de la grotte de Hamampundru

Transcription en comorien et traduction en français des propos de Youssouf Ben Ahmed, Bourhane Abderemane, Mohamed Oussene, Abdallah Mhadji, Maanrouf Mohamed (chauffeur), Mohamadi Haliki, Said Ali Bacar, Soibaha Attoumani Bacar, Mohamed Nassiry

Conversation fait à Mro-Maji dans la grotte sacrée de Hamampundru septembre 1996, de 8h30 à 15h00 mn



Mohamadi Haliki (bonnet blanc sort de la grotte) et Mohamed Ousseni (en tricot bleu). C'était le jour du rituel « Utamaduni » où on danse le Mdandra (la danse des esprits) à l'intérieur de la grotte. Les femmes vont y entrer (vue de loin)

1. Bourhane Abdérémane : ***Rika mjini Mro-maji ha ingidzo muhu wa iziyara ya Hamampundru ambao wao de watsoringao hoho wendre... wendre warielehe ile ripare ringie harmwa iziyara. Vavo wananyasi ratsovendza rijua yamadzina yanyu mo wararu kila muntru arongoe libavu lahe lidzina lahe na vahanu mwadzwala na imaha.***

1. Nous étions à Mro-maji chez le grand pillier de la grotte de Hamampundru. Là il y a ceux qui vont nous y conduire... ils vont nous présenter pour que nous puissions entrer à l'intérieur de la grotte. Ainsi, chers frères, nous aimerions savoir vos noms à tous les trois, que chacun donne sa région, son nom, son lieu et sa date de naissance.

2. Mohamadi Haliki: **Wami urongolwa Mohamadi Haliki. Wami wa shikoni-djodjo be tsilawa Koni hale tsija tsikentsi Mro-maji vani. Maha yangu nisirongoa amba “à peu près” tsina maha îshirini na minane.**

2. Je m’appelle Mohamadi Haliki. Je suis de Koni-Djodjo mais j’ai quitté Koni il y a longtemps et je suis venu m’installer ici à Mro-maji. Pour ce qui est de mon âge, je dis “à peu près” que j’ai 28 ans.

3. BA : **Na wawe ufanya hazi intrini ?**

3. Et que faites- vous comme travail ?

4. MH: **Wami utsunga matsunga yangu tu na hulima mazambani.**

4. Je fais de l’élevage et cultive des champs seulement.

5. BA : **Basi mwananya vani ?**

5. Et l’autre frère ?

6. Saïd Ali Bacar: **Wami uiriwa Saïd Ali Bacar. Na maha yangu tsina ishirini na minne. Na matsunga... hazi yangu ya matsunga na hulima tu halle.**

6. Je m’appelle Saïd Ali Bacar. J’ai 24 ans et l’élevage ... mon travail c’est l’élevage et l’agriculture seulement.

7. BA: **Udzwala havi ?**

7. Où êtes-vous né ?

8. SaAB: **Mro-maji. Mmangu uiriwa Fatima Bacar.**

8. A Mro-maji. Ma mère s’appelle Fatima Bacar.

9. BA : **Mwananyatru vani asika iûdi ?**

9. Et notre frère ici qui tient l’encens ?

10. SaAB : **Wami uiriwa Soibaha Attoumani Bacar.**

10. Je m’appelle Soibaha Attoumani Bacar.

11. YBA: **Rongoa mangavu.**

11. Parlez plus fort.

12. SaAB : **Wami uiriwa Soibaha Attoumani Bacar.**

12. Je m’appelle Soibaha Attoumani Bacar.

13. BA : **Udzwala havi ?**

13. Où êtes-vous né ?

14. SaAB : **Mro-maji.**

14. Mro-maji.

15. BA: **Wawe ufanya hazi intrini ?**

15. Et que faites-vous comme travail ?

16. SaAB : **Wami utabu lavani na hulima.**

16. Je cultive de la vanille et je laboure les champs.

17. BA: **Yaâni wawe mlimadji.**

17. C'est-à-dire que vous êtes cultivateur.

18. SaAB : **Ewa.**

18. Oui.

19. BA : **Vavo muvolwa idhwamana amba murivinge ziyarani. Vavo ratsovendza murieledze ha muhtaswari ntrongo muendroirongoao hoho itsotsengesao wasi rilishwe ringie harmwa iziyara.**

19. Alors on vous a chargé de nous conduire à la grotte. Nous aimerions que vous nous expliquiez brièvement ce que vous allez dire là-bas et qui nous permettra de pouvoir entrer dans la grotte.

20. SaAB : **Ewa. Wakati ikao amba ne tsisi mbali na hupara mlango ya lidago lazimu nipatse iûdi nironowe sumilani wadzadre sumilani sumilani. Tsasi rivingi wadjeni vani waripushia leo dagoni hatru vani ha furaha na hufurahishiwa leo. Nisimumiani murive indzia ata rije rimupariseni vo mwakentsi rihadisi na wanyu ewallwa muelewa ?**

20. Oui. Quand je ne suis pas loin de l'entrée de la grotte, il vous faut allumer l'encens et à moi de dire : « Permettez ancêtres, permettez anciens, permettez » ! Nous voici avec des hôtes qui sont venus aujourd'hui dans notre demeure avec joie et plaisir.

21. BA : **Ehê vavo wanyu musikia mbeli muendre mwarongoe...**

21. Donc vous nous devancez pour aller dire...

22. Soibaha Attoumani Bacar, Saïd Ali Bacar et Mohamadi Haliki : **Ewa.**

22. Oui.

23. BA : **Halafu muriire.**

23. Ensuite vous nous appelez.

24. SaAB : **Ewa ewa.**

24. Oui, oui.

25. BA : **Vavo rielewa marahaba... wantru ikao amba wana mazamba hunu ka wakati raja hunu wao urisayidia. Tsasi leo tsena rija... rija riwapara. Vavo wananyasi wasi risiona amba wanyu wantru wahu raha na wasi. Vani risitsaha rimudziseni su'ala ya husu iziyara ini ligambe lini. Vani ligambe lini lini gambe jeje ?**

25. Nous avons bien compris, merci... Les gens qui ont des champs ici, lorsque nous sommes ici, ils nous aident. Nous voici encore venus... venus les trouver. Donc chers frères, nous voyons que vous êtes plus âgés que nous. Alors nous voulons vous poser une question concernant ce lieu de culte, cette grotte. Donc cette grotte, qu'est-ce que c'est que cette grotte ?

26. Muntru wangina : **Ewa marahaba. Ligambe lini rilipara asnadi ya wadzadre walawa mbeli hoho rangu mabakoko hoho de raeledzewa ntrongo zizo. Waka wazidungu ata... rija rizipara ata wasi watiti wajau nani de razidunga wajau nani amba vulawa mdjeni vahanu nahika wasihutadji amba wasiritsaha aje wajau rije ata muanyese wajau zintrongo zilio amba de zifanyishihao vavo. De ha namuna rajua de asnadi ya zintrongo.**

26. Intervenant : Oui merci. Cette grotte, nous l'avons trouvée, à l'origine par les parents qui viennent de loin, depuis les anciens. Telle est l'histoire. Ils ont gardé la tradition jusqu'à... nous sommes venus la trouver, nous les petits aussi, nous suivons cette tradition qui veut que si un étranger, de quelque lieu que ce soit, a besoin de nous pour le guider et lui montrer ce qui se passe ici. C'est de cette façon que nous avons su l'origine des choses.

27. BA : **Vavo utsoshindra urambie mfano muntru ikao wao ubua libaoharmwa iziyara ini ?**

27. Pourriez-vous donc nous indiquer la personne qui pratique la divination sur ce lieu sacré ?

28. Muntru wangina : **Ushondroparihwana ewa rangu Mro-maji vavo ata Koni hohouparihwana.**

28. Intervenant : Oui c'est possible ici à Mro-maji voire même à Koni.

29. BA : **Utsoshindra urambie muntru wa shikoni amba waye ujua aja abua bao hunu ?**

29. Pourriez-vous nous indiquer une personne de Koni qui est apte à pratiquer la divination ici ?

30. Muntru wangina : **Ewa atsoparihwana.**

30. Intervenant : Oui, c'est possible.

31. BA : **Utsoshindra urambie dzina la muntru umoja mfano ?**

31. Pourriez-vous nous indiquer le nom d'une personne que vous connaissez ?

32. Muntru wangina : **(Asasidza) Lidzina lahe urongolihwana Madi Hasani Malide.**

32. Intervenant : (Avec hésitation) Il s'appelle Madi Hasani Malide.

33. BA: **Madi Hasani Malide.**

33. Madi Hasani Malide.

34. Muntru wangina :**Ehê.**

34. Intervenant : Oui.

35. BA: **Waye wa shikoni be waye ujua ashuku hunu.**

35. Il est de Koni mais il peut descendre ici.

36. Muntru wangina : **Ujua ashuku hunu aja afanya zintrongo uzo wajau.**

36. Intervenant : Il peut descendre ici pour accomplir ces choses aussi.

37. BA: **Vavo namuna warongoa vavo vwa wa Mro-maji vwa wa Koni.**

37. Comme vous venez de le dire, il y a aussi bien des gens de Mro-maji et de Koni.

38. Muntru wangina :**Ehê.**

38. Intervenant : Oui.

39. BA : **Vavo iziyara ini wantru wa Koni wao ujua washuku hunu ?**

39. Donc ce lieu sacré, les gens de Koni peuvent descendre ici ?

40. Muntru wangina :**Wao ujua.**

40. Intervenant : Ils peuvent.

41. BA: **Wa Mro-Maji ujua wa...**

41. Les gens de Mro-maji peuvent aussi...

42. Muntru wangina: **Waja hunu.**

42. Intervenant: Venir ici.

43. BA: **Waja hunu... haya halafu rambilwa ntrongo ya ngoma. Iyo kalite ya ngoma jeje ?**

43. Venir ici... bref on nous a parlé d'une danse. De quelle danse s'agit-il ?

44. Muntru wangina : **Ingoma ini de halilo amba vwa hea... wo uhedzehwa madjini be ina na uwakati wao be kairemwa tu tu.**

44. Intervenant : Cette danse, c'est vrai qu'il y a des gens possédés, on évoque les esprits mais à un moment précis mais on ne joue pas comme ça.

45. BA: **Aâ.**

45. Vraiment ?

46. Muntru wangina : **Ina wakati yahipara vavo de ifanyishihao.**

46. Intervenant : Elle se fait à un moment précis.

47. BA: **Iyo ufanyishiha havi... ufanyiwa havi ?**

47. Elle se fait où... elle se fait où ?

48. Muntru wangina : **Mro-maji vavo ufanyiwa ta Koni hoho ufanyiwa.**

48. Intervenant : A Mro-maji. Elle se fait aussi à Koni là-bas.

49. BA : **Ewa ufanyiwa.**

49. Elle se fait aussi ?

50. Muntru wangina : **Ehê ufanyiwa.**

50. Intervenant : Oui, elle se fait.

51. BA : **Yaâni wantru uja hunu halafu waendre wafanya hoho ?**

51. Est-ce que les gens viennent ici après ils vont faire là-bas ?

52. Muntru wangina : **Ehê. Wantru uja hunu vo wendrofanya zingoma...**

52. Intervenant : Oui. Les gens viennent ici après ils vont faire la danse...

53. BA : **Uja rabuzi hunu waja wahedza yamadjini wa...**

53. Ils viennent d'abord ici évoquer les esprits et...

54. Muntru wangina : **Wafanya mjini.**

54. Intervenant : Ils font ça au village.

55. BA : **Wafanya mjini... Wami uona hatru Wani harmwa inkoma yo uhedzewa djimbo. Yo uiriwa... mfano shela fulani kadha shela fulani kadha.**

55. Ils font ça au village... Moi, je constate que, chez nous à Wani dans le Nkoma, on chante des chansons. On dit... par exemple : « sheila un tel, sheila un tel ».

56. Muntru wangina: ***Ehê na zizo...***

56. Intervenant : Oui avec tout ça...

57. BA : ***Kamushindri muariva mwana-dzina mwa-shiteku yamadhvamana wa hunu amba « shela fulani kadha shela fulani kadha »? Wanyu kamushindri uri...***

57. Ne pouvez-vous pas nous donner un tout petit nom des célébrités d'ici, soit par exemple : « sheila un tel, sheila un tel » ? Ne pouvez-vous pas nous...

58. Muntru wangina : ***Wasi vavo hallo de karitsoshindra radiriki. Labda wanyawe wani be wasi karitsoshindra radiriki.***

58. Intervenant : Nous ne le pouvons pas comme ça. Peut-être les autres compagnons mais nous ne pouvons pas le savoir.

59. BA : ***Wanyu mutsoshindra muri... murive mwa ntrongo mwana-shiteku au murive mwa-djimbo mfano amba uyo uhedzewa hunu?***

59. pouvez-vous nous ... donner quelque chose, un peu, ou bien nous donner une petite chanson, celle qu'on chante par exemple ici ?

60. MH: ***Ritsoshindra... (Arongoa mpole-mpole).***

60. Nous le pouvons... (Il l'a dit lentement).

61. SaAB na Soibaha AB : ***Ritsoshindra ewa.***

61. Nous le pouvons, certainement.

62. BA: ***Ha basi namurive mwa-djimbo mwa-shiteku.***

62. Alors donnez-nous donc une petite chanson un peu.

63. SaAB na SAB na MH : ***(Wasi kohoa wakatue liji lao)... Rihedze de... ?***

63. (Ils toussent pour nettoyer leur voix pour pouvoir bien chanter)... Devons-nous chanter... ?

64. BA: ***Yontsi mutsohedzao.***

64. Ce que vous voulez.

65. SaAB na SAB na MH: ***(Wasielezana).***

65. (Ils s'expliquent).

66. YBA : *Djimbo tu.*

66. Une chanson uniquement.

[Ils vont chanter quelques refrains de "Mdandra" danse des esprits. Une petite démonstration]

67. SaAB na SAB na MH :

1. Rilawe rilawe mangoromani lele hoyo !

1. Quittons, quittons ces coups de tonnerre au sommet hoyo !

2. Lele hailele hoyo mangoromani lele hoyo !

2. Au sommet mais au sommet hoyo ces coups de tonnerre au sommet hoyo !

3. Rilawe rilawe mwangoromani lele hoyo !

3. Quittons, quittons ces coups de tonnerre au sommet hoyo !

4. Baharini kavu dago mangoromani lele hoyo !

4. En mer, il n'y a pas de demeure au sommet hoyo !

5. Rilawe rilawe mwangoromani lele hoyo !

5. Quittons, quittons ces coups de tonnerre au sommet hoyo !

6. Pashiani rendre Ntringi mwangoromani lele hoyo !

6. Embarquons pour aller sur le mont Ntringi, ces coups de tonnerre au sommet hoyo !

7. Rilawe rilawe mwangoromani lele hoyo !

7. Quittons, quittons ces coups de tonnerre au sommet hoyo !

8. Ba dagoni bandra djema mwangoromani lele hoyo !

8. Car la demeure est un terrain plat, ces coups de tonnerre au sommet hoyo !

9. Rilawe rilawe mwangoromani lele hoyo !

9. Quittons, quittons ces coups de tonnerre au sommet hoyo !

10. Djema la hurema lamba mwangoromani lele hoyo !

10. Un terrain plat pour se restaurer, ces coups de tonnerre au sommet hoyo !

11. Rilawe rilawe mwangoromani lele hoyo !.

11. Quittons, quittons ces coups de tonnerre au sommet hoyo !

***(Ulanga urua zi halafu impevo isivudzia mangavu na zinyunyi zisilawa nkeme ata muntru kasikia ntrongo).**

*(La nature est calme, le vent souffle très fort et les oiseaux sifflent tellement que personne n'entend quoi que ce soit).

[Incantation. de l'initié au rite de cette grotte (un de nos guides) avant d'entrer dans la grotte sacrée de Hamampundru. appel des esprits et demande d'autorisation]

68. SAB : *Sumilani shira*²⁴⁰ *Ntringi shira Beleya shira Dzia-Mwa-nyora shira Dzia-Nkundre shira Banda-Kuni shira Dzahaju. Shela shela*²⁴¹ *iNtringi shela Hamampundru shela Dzia-Mwa-nyora shela Dzia-dzidu shela Dzia-la-ndze shela Ntringi.*

Uvo wananyatru wani warijilia wani hujotsaha hadja zao mbeli ntsini zanyu. Namusimamie zihadja zizo ziparihwane wantru wajue wangie mastereheni. Aaa risipatsa dhwamana risipatsa (ûdi ipatswa). Risimumiani dagoni wani ramupushiani wani kama ntrongo zatru zarijidza wani kamba leo kamba zikiri... tsena musirihomee izintrongo ramuirani nazo wani. Tsasi rivingi na wadjeni rija dagoju wani ha hujomuonani vavo na vavo rijotsahao zihadja leo na wao watsoja na i...

68. Permettez esprits du mont Ntringi, esprits du mont Belea, esprits du lac Dzia-Mwa-nyora, esprits de Dzia-Nkundre, esprits de Banda-Kuni, esprits de Dzahaju. O Esprits du Ntringi, esprits de Hamampundru, esprits de Dzia-Mwa-Nyora, esprits de Dzia-dzidu, esprits de Dzia-la-ndze, esprits de Ntringi.

Nos frères que voici sont venus demander un service auprès de vous. Dépêchez-vous d'exaucer leurs demandes pour que les gens puissent vivre à l'aise. Donc nous allumons l'encens (l'encens est allumé). Nous vous sollicitons dans cette demeure d'exaucer nos demandes du jour d'aujourd'hui afin qu'elles se réalisent... En plus ne soyez pas longs à nous répondre. Nous voici, avec des hôtes, venus dans la demeure pour vous rendre visite comme toujours, vous demander un service aujourd'hui et eux viendront avec...

69. YBA : **Na lipatsu.**

69 Avec le plateau. (récipiant pour mettre les offrandes)

70. SAB: **Na lipatsu lao suku ya ngoma latru ndroka amba risiifanya watsoja na lipatsu lao. Vavo rije mulione...**

70. Avec leur plateau le jour de notre danse cela car si on l'organise ils viendront avec leur plateau. Alors on viendra vous le montrer...

***(Ringia harmwa lidago la Hamampundru).**

***[Nous sommes entrés à l'intérieur de la grotte sacrée de Hamampundru sans chaussure. c'est-à-dire pied nu]**

71. BA : **Vani ra harmwa ligambe la Hamampundru...**

71. Là nous sommes à l'intérieur de la grotte de Hamampundru.

72. YBA : **Regea vasa...**

72. Recommence...

73. BA : **Vani ra harmwa i... harmwa ligambe ziyara la Hamampundru ikao leo rija rakojoonana na bakoko yatru wani rije rangadze na huwambia ikao amba ingoma yahifanyiwa ritsoveleha yatru patsu rije rije rangadze. Vavo wasimamie zintrongo ata ike amba ingoma ipare ifanyishihe. Ligambe lini namuna mulionao wani... ziyara ini ziyara tukufu halisi halisi ikao isirongolwa vahanu rilio amba ra... ra umoni ra uzimu ra untsini ra untsini hunu vwa maji vwa maji marahafu... vavo**

²⁴⁰ Shira : 1. étoile très brillante. 2. voile de bateau. 3. esprit.

²⁴¹ Shela : 1. grand voile de sortie pour les femmes. 2. danse du sabre. 3. Esprit.

mwenye muhu shefu muhu mdzadre muhu rijomuambieni zintrongo zatra aridungamanisidza na wanyawe watra wani waje warielehe ha wadzadre walio vani ritekeleze zintrongo zatra. Vavo wadzadre mulio vani lazima murisaidie ata ike amba rishindre rendreleye ata ike amba ngoma ipare ifanyishihe... ifanyishihe na lipatsu latru itsoja na baâdhwi za wanyawe tsenawavondzovendza waje ata waje wamuoneni hunu waje wamuelesheeni zihadja zao watsahao... marahaba.

73. Là nous sommes à l'intérieur de la grotte de Hamampundru. Aujourd'hui nous sommes venus pour rencontrer notre vieux grand-père, nous amuser et leur dire que si la fête est organisée, nous enverrons notre plateau et viendrons nous amuser. Alors qu'ils se dépêchent de faire les choses pour que la fête puisse être organisée. La grotte que vous voyez bien ici...ce lieu de culte est un lieu sacré très célèbre à propos du quel on dit que là où nous sommes... nous sommes à l'intérieur, au fond, en dessous, et en bas il y a de l'eau propre... Donc, grand-père, grand chef, vieux aïeul, nous sommes venus vous dire nos demandes : le vieux nous a fait guider par nos camarades pour venir nous présenter devant les anciens qui sont ici afin que l'on vous présente nos demandes. Donc, vous anciens qui êtes ici, il faut nous aider jusqu'à ce que nous puissions progresser pour organiser la fête... pour organiser la fête et notre plateau sera offert et certains parmi nous aimeraient venir vous rencontrer ici pour vous demander un service... merci !

74. SAB : ***Kamwavinga iponje ?***

74. Vous n'avez-pas apporté la lampe de poche ?

****(Risikia zimila-manga watiti waliao. Vavo Youssouf Ben Ahmed asirenga yamapitsha moni mwa iziyara shidzani).***

*(On entend les petites chauves-souris qui crient. A ce moment-là Youssouf Ben Ahmed prend des photos à l'intérieur du lieu sacré, dans l'obscurité.).

75. MNa : ***Ewa angalia... angalia vani... vani.***

75. Oui regarde... regarde ici... ici.

76. BA: ***Lipatsu litsovingwa pia zintru zanyu muzitsahao rije rifanye ingoma maâna wasi de wajuhu wanyu zilembwe zanyu ikao amba ntrongo zini wasi karakozijua leo rambilwazo ratsovendzelea rike vwamoja na wadzadre wahu rike vwamoja na wanyu rije... rije rangadze. Ata ike amba wana watra na zilembwe zatra... wajue zihabari zini ile ipare iyendreleye imila isife ata ike amba wajuhu na zilembwe na zikadundu zijao hoho zipare... idunge zintsantsa. Yaâni ritsovinga ubani yanyu lipatsu lanyu litsohentsiwa vani mulione madza musiriona yamauso yatra na yamaumo yatra vavo lipatsu lanyu litsowaswili vani nahika Mwenye-êzi-Mungu avendze ingoma yahifanyiwa. Vavo risimia ndzia.***

76. Il y aura sur le plateau tout ce que vous aurez choisi, nous viendrons faire la fête car nous sommes vos petits-fils et vos arrière-petits-fils qui, pour ces choses-là, ne veulent pas juste entendre, mais veulent être avec les anciens, être avec vous, venir... venir s'amuser. Cela pour que nos enfants et nos arrière-petits-enfants... sachent ces choses-là, pour perpétuer la tradition, pour que nos arrière-petits-enfants et arrière arrière-petits-enfants aient l'occasion... de suivre les traces. Donc nous apporterons votre encens, votre plateau sera posé ici pour le voir, vous voyez déjà

nos visages et nos cœurs, votre plateau arrivera ici, s'il plaît à Dieu, quand la fête sera organisée. Enfin nous prenons congé de vous.

77. YBA: **Wadzadre risimia ndzia...**

77. Anciens, nous prenons congé de vous...

78. BA : **Risimia ndzia...**

78. Nous prenons congé de vous...

79. SAB: **Karitsojua ramia ndzia rasa. Yaâni vani mpaka vuhentsiwe marke vani ivo rirendreni... rilawe...**

79. Nous ne pouvons pas encore prendre congé. Il faut d'abord laisser de l'argent ici avant de partir... de sortir...

80. BA : **Vavo risitabaruku wadzadre... risitabaruku risimuhentsiani hishima wanyu tsiyani vani. Na wasi rirongoa... na wasi risiregea rirongowe amba lipatsu lanyu lisuja wakati wa ingoma itsofanyiwao. Madza wanyu... wanyu ne mutsojua vahanu rilio muje murambie ntsidzini. Ritsoshindra rielewe ile riduburie rije... rije ritoe zatru vuvu. Na wanyu musirihomeseye ingoma maâna iyo ngoma ikao wasi risihutadjia kabisa kabisa kabisa.**

80. Alors nous apportons notre contribution, anciens... nous apportons notre contribution, nous laissons la marque de votre respect que voici. Et nous avons déjà dit... et nous disons encore que votre plateau arrivera lorsque la fête sera organisée. Déjà vous... vous saurez donc là où nous serons, vous viendrez nous le dire en songe. Ainsi nous pourrons comprendre et ferons tout pour venir... venir donner notre contribution. Et ne nous faites pas trop attendre pour la fête car c'est une fête que nous désirons beaucoup, beaucoup, beaucoup.

81. SAB: **Ewallah.**

81. Bien sûr.

82. BA : **Marahaba. Basi wadzadre risimia ndzia. Vavo ritsoonana ka Mwenye-êzi-Mungu avendze...**

82. Merci ! Alors anciens, nous demandons la permission de partir. Nous nous verrons s'il plaît à Dieu !...

83. YBA: **Wadzade wasi risimia ndzia.**

83. Alors anciens, nous demandons la permission de partir.

84. BA naYBA: **Wadzade risimia ndzia...**

84. BA et YBA : Alors anciens, nous demandons la permission de partir.

85. SAB: **Wadzade namukalie radhi. Rike... nasi ritsoonana tsena.**

85. Anciens, acceptez nos excuses. Ainsi... nous nous reverrons.

86. BA: **Ritsoonana tsena nahika Mwe-zi-Mungu avendze. Risendra rije ka Mwe-zi-Mungu avendze. Ritsoja tsena vani rije ritekeleze zintrongo zatru.**

86. Nous nous reverrons s'il plaît à Dieu ! Nous allons revenir s'il plaît à Dieu ! Nous reviendrons ici pour parler de nos affaires.

87. SAB : **Waone... waone nai...**

87. Pour qu'ils observent... observent le... [Plateau].

88. BA : **Ka Mwe-zi-Mungu avendze... wadzade wantru wajao... wahija wahimia zintrongo vani.**

88.: S'il plaît à Dieu !... Anciens, les gens qui vont venir... quand ils seront là pour évoquer les choses.

[Nous allons sortir de la grotte (lieu sacré). les étrangers avant en déposant une pièce de monnaie sur des pierres plates à quelques mètres de l'entrée de la grotte. le guide principale est le dernier à quitter le lieu]

89. YBA: **Ha namuheye umoja umoja rahilawa.**

89. Allez-y, montez un par un pour sortir!

***(Vavo moni hunu shidza, risivavatsa indzia maâna vwa mawe malibwavuzangulidziha. kila vahanu mari banara yakomoha... Ra untsini hunu vulio yamaji, be karisiona shintru ha ishidza...).**

***(Ici à l'intérieur, il fait sombre, nous tatonnons le chemin parce que il y a des grosses pierres entassées. A chaque endroit comme une terrasse démolie...Que ce soit ici au fond où il y a l'eau, mais on ne voit rien à cause de l'obscurité...)**

90. BA : **Vani vwa vahanu tsena yahumia...**

90. Y a-t-il un autre lieu sacré pour évoquer...

91. SAB : **Djeli rika na iûdi vavo...**

91. Si nous avons de l'encens alors...

92. YBA : **Iyo de imaâna nakodzi...**

92. Voilà la raison pour laquelle je ...

93. BA: **Kamwashindra mwarambia lazima rivinge ûdi mbili.**

93. Vous n'avez pas pu nous dire qu'il fallait deux encens.

94. SAB : **Vavo wami tsika tsifikiri tu amba labda vwa ûdi mbili.**

94. J'avais cru qu'il y avait peut-être deux encens.

95. BA : **Aâ bako (Baha Ali Bourwa) ariva ûdi moja vale... namuangalie zinkabwa.**

95. Non, le vieux (Père Ali Bourwa) nous a donné un seul encens... regardez les sandales !

***(Kabla wantru hungia harmwa lidago lantru lini wantru utoa zinkabwa mroni halafu wapandra mlima ivo wangia).**

***(Avant que les gens n'entrent dans la demeure des anciens, ils doivent se déchausser à la rivière puis escalader la montagne pour y accéder pied nu).**

96. MNa : **Musiona amba ziyara yantru ini hunu kila ikao amba de ajao isimuruhusu ahentsi zinkabwa ili ha hustahi...**

96. Vous voyez que ce lieu sacré, chaque personne qui vient ici doit se déchausser pour respecter le lieu...

97. SAB : **Ishariâ.**

97. C'est le règlement.

98. MNa : **Shariâ ikao amba de shahentsiwa harmwa lidago lantru lini hunu. Madza musiriona kila aja vani atoa yahe nkabwa.**

98. Règlement qui a été établi pour cette demeure des anciens.

99. SAB : **Madza musiriona. Wami de navelehwa na uleviwe wangu nije nifanye zintrongo ha humakinifu pia pia. Madza zivaswili.**

99. Vous nous voyez déjà. C'est moi qui fus envoyé par le vieux, mon grand-père, pour venir faire toutes les choses calmement. C'est déjà fait.

FIN DE L'INTERVIEW

Note :

ALPHONSE LENSELAER, *Dictionnaire Swahili-Français*, Paris, Karthala, 1983, 646 p.

MANGURUMO, n. pl. ampl. de *ngurumo* (p.280) – En comorien : *mangoroma*

NGURUMA, v. rugir, mugir, gronder, tonner, produire un bruit puissant et profond. Pr. *Angurumapo simba, mcheza nani* ? qui danse lorsque le lion rugit ?

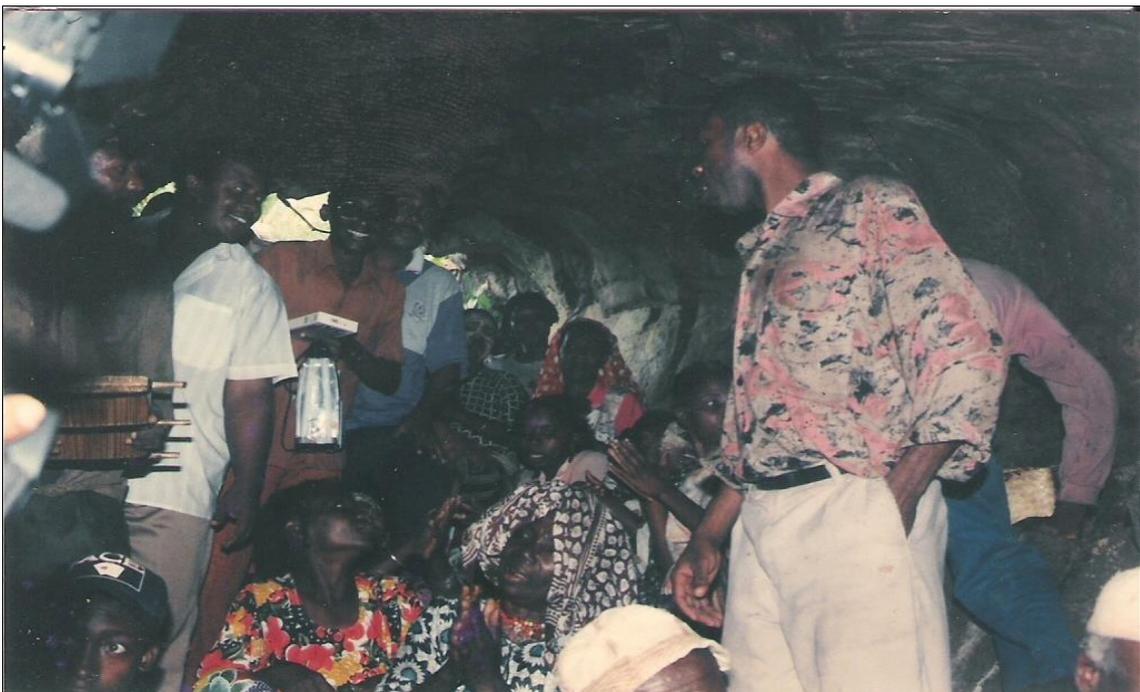
Mngurumizi, n. *wa-Simba ni mngurumizi*, le lion rugit (est rugissement).

Ngurumo, n. rugissement, grognement puissant, grondement, ronflement violent. *Ng. ya mvua*, roulement de tonnerre. Mshindo wa *ngurumo*, coup de tonnerre. *Kanapiga ngurumo*, il tonne. (Cf. KOROMA, -TUTUMA, VUMA, RADI, UMEME, « NGOROMA »)



Photo tirée sur internet : L'intérieur de la grotte de *Hamampundru* éclairée par des torches. (Nous remercions l'auteur de cette photo intéressante)

Lien : <http://photos-afrique.site-mj.eur/mayotte/dembeni/index.php>



Les gens sont à l'intérieur de la grotte ou caverne de *Hamampundru*. Les chefs et les musiciens devant, suivis par les femmes et les enfants derrière. Ils allaient encore chanter au rythme de « *mkayamba* ». Le puiseur d'eau sacrée (à droite) place les gens chacun à sa place. C'était le jour du rite en 1996

Source : Bourhane Abderemane – photo prise en 1996 à Mro-Maji

« L'eau et la terre passe pour les éléments passif, alors que le lait, le sperme et le kaolin ainsi que le riz pourraient se réclamer de la corporation dynamique et fécondante. [...] le lait et le liquide séminal (t (r)embo) incarne l'esprit dynamique et fécondant ». Jaovelo-Dzao (1996 :79).

ANNEXE - 3 - M

FUNDI BOURAHIMOU SOUFOU

Enquête à Mro-Maji (Ile d'Anjouan)

Transcription en comorien et traduction en français des propos de Monsieur Fundi Bourahimou Soufou dit Baha Ali Boura, né vers 1925 à Koni Djodjo, traditionniste, responsable actuel de la grotte sacrée de Hamampundru, un *Ziara* (lieu sacré) à Mro-Maji

Enquête faite à Mro-Maji en 1996, 2003 et 2005, de 9h00 à 11h00 chez Fundi Bourahimou Soufou, par Bourhane Abderemane (BA), Youssef Ben Ahmed et Mohamed Nassiry



FUNDI BOURAHIMOU SOUFOU dit Baha Ali Boura né vers 1925 à Koni-Djodjo devant sa case à côté de la place sacrée où débute le rite de la grotte sacrée [décédé]

Première interview

1. Bourhane: *Vavo mwenye muhu ritolewa hadisi na wanyawe amba vwa gambe liliyo Bambao-la-mtsanga ata rahitefufefu rija ripara amba iyo ya uju vwa Mro-maji. Vavo ridzisa rambilwa amba wawe de muntru abua libao hoho maâna iyo ligambe lilo lilo ziyara. Vavo ya handrani mwenye muhu ratsovendza urambia lidzina laho mahala wadzwala na maha yaho ulio nayo leo. Urambia na ... litarehi ya ligambe lini.*

1. "Ainsi donc, vieux sage, des amis nous ont raconté qu'il y a une grotte à Bambao-la-mtsanga. Après avoir enquêté, nous avons découvert qu'elle se trouve en haut de Mro-maji. Alors nous nous

sommes renseignés et on nous a dit que vous y êtes le devin et aussi c'est un lieu sacré. Donc en premier lieu, vieux sage, nous aimerons savoir votre nom, votre lieu de naissance et votre date de naissance au jour d'aujourd'hui. Nous aimerons savoir aussi ... l'histoire de cette grotte.

2. Mwenye muhu : **Litarehi ya ligambe?**

2. Le vieux : L'histoire de la grotte?

3. BA: **Be risitsaha lidzina laho rabuzi.**

3. Mais nous voulons votre nom d'abord.

4. Abdallah Mhadji : **Vahanu wadzwala ...**

4. Votre lieu de naissance ...

5. BA: **Ehen vahanu wadzwala.**

5. Oui votre lieu de naissance.

6. Mwm: **Vahanu nadzaliwa? Koni-Djodjo.**

6. Le vieux : Mon lieu de naissance? C'est Koni-Djodjo.

7. BA: **Udzaliwa Koni-Djodjo ...**

7. Vous êtes né à Koni-Djodjo ...

8. Mwm: **Ehen.**

8. Le vieux : Oui.

9. BA: **Lidzina.**

9. Le nom.

10. Mwenye muhu: **Baha Ali Burwa.**

10. Le vieux : Père Ali Burwa.

11. AM: **Baha Ali Burwa. Maha yahoo?**

11. Père Ali Burwa. Votre âge ?

12. AM: **Ehen ligambe lini wawe ulijua jeje litarehi yalo.**

12. Alors cette grotte, comment connaissez-vous son histoire?

13. Mwenye muhu : **Ligambe lini tsiji litarehi yalo. Lini kila abuhao matso akjolipara tsibuha ... tsi lile ata tsilile lipara leo basi ralipara na wadzadre. Vavo wadzadre wahijolawa ne vujounga wajau.**

13. Le vieux : Cette grotte, je ne connais pas son histoire. Cette grotte, toute personne qui vient au monde, la trouve là, je suis venu au monde... la voilà, elle est toujours là jusqu'aujourd'hui, je l'ai trouvée avec les anciens. Donc si les anciens quittent ce monde, d'autres prendront la relève.

14. AM : **Ehen. !**

14. Bien sûr.

15. BA : **Aaa. !**

15. Aaa.!

16. AM : **Ehen!.**

16. Bien sûr !.

17. Mwenye muhu : **De halilo liduniya lini lendrao.**

17. Le vieux : C'est comme ça que fonctionne le monde.

18. AM: **Be wadzadre wanyu kawamwanyesani litarehi lalo namuna bbaho au ...**

18. Mais vos anciens ne vous ont-ils pas montré l'histoire de cette grotte, votre père ou...

19. Mwenye muhu: **Ahan kawatsoshindra be wawo wadzawa be waja walipara kamwe amba lile la tayari.**

19. Le vieux : Non, ils ne le peuvent pas car ils sont nés et l'ont déjà trouvée là toute prête.

20. Muntru wangina: ... **kawaka wastaârabu amba watsoangiha harmwa karitasi.**

20. Intervenant :... Ils n'étaient pas lettrés pour écrire sur du papier.

21. AM: **Ahan be vwa hadisi amba vale ligambe lini ...**

21. Ah bon ! En tout cas il y a une histoire qui dit que cette grotte...

22. BA: **Maâna, leo namna rionao ligambe ripara amba mlongo ya ngatiti ...**

22. La raison, parce qu'aujourd'hui, la façon de voir la grotte, on constate que l'entrée est étroite...

23. AM: **Be wahimoshuka, lisendra lahibuha.**

23. Mais quand tu descends, elle va en s'élargissant.

24. BA: ***Ehen wahishuka lisendra lahibuha na hoho shidza ata wantru wantru kawasona. Vavo yaâni wakati wabuha matso yaâni mlongo ika kamwe de halile au mlongo ika mlibwavu ivo de ...***

24. Oui quand tu descends, elle va en s'élargissant et il y a de l'obscurité de telle sorte que les gens ne voient rien du tout. Donc quand vous êtes venus au monde²⁴², est-ce que l'entrée était comme ça ou bien elle était grande et puis... ?

25. Mwenye muhu : ***Ika kamwe ika kamwe de namuna ...***

25. Le vieux : Elle était, elle était comme...

26. Muntru wangina: ***Kawangedzaha wala kawavunguha.***

26. Intervenant : Elle n'a pas changé d'un pouce.

27. Mwenye muhu : ***Ehen kawangedzaha wala kawavunguha.***

27. Le vieux : Oui elle n'a pas changé d'un pouce.

28. AM: ***Halile kamwe ligambe lile halile rangu imaha ya uwadzadre wanyu de halile iliyo. Be wadzadre kawambani ... kawamtoleani hadisi ya ligambe amba lile lika ... mwandroni ... vuka ntrongo kadha de yaja.***

28. C'est cette forme-là que la grotte a depuis les années de vos anciens, c'est comme ça qu'elle est. Néanmoins, les anciens ne vous ont rien dit... ils ne vous ont pas raconté l'histoire de la grotte comme quoi elle était... au départ... il y a ceci, cela.

29. Mwenye muhu : ***Ntrongo yaka vale mwandroni wadzadre waendre wafutsua vale ... ahan.***

29. Le vieux : Ce qui fut fait au départ c'est que les anciens sont allés creuser là-bas... n'est-ce pas ?

30. AM : ***Uhun !.***

30. Bien sûr !.

31. Mwenye muhu : ***Wahendra hule wahendra wahimia ntrongo zao moni mwa ligambe lile ahan.***

31. Le vieux : Ils allaient là-bas pour évoquer leurs affaires, à l'intérieur de cette grotte, n'est-ce pas ?

32. AM: ***Uhun.***

32 Bien sûr.

33. Mwenye muhu : ***Na mlongo ule de namuna ile ... han kamwaona uri dali.***

33. Le vieux : Et l'entrée est comme ça... n'avez-vous pas remarqué comme elle ressemble à une dalle ?

²⁴²Lit. Quand vous avez ouvert les yeux.

34. AM na BA: **Ehen!**

34. Si !

35. Mwenye muhu : **Uelewa. Waja walipara wajau. Wabuha matso ...**

35. Le vieux : Avez-vous compris ? Ils sont venus la trouver aussi. Ils ont ouvert les yeux...

36. AM : **Walipara de namuna iyo?**

36. Est-ce qu'ils l'ont ainsi trouvée comme ça?

37. Mwenye muhu: **Walipara kamwe lile lifininkiwa kamwe.**

37. Le vieux : Ils l'ont ainsi trouvée, déjà couverte.

38. AM : **Vavo irendreha ziyara. Wantru wahendra wahimia duâ.**

38. AM: C'est ainsi que c'est devenu un lieu sacré et que les gens viennent faire leurs vœux.

39. Mwenye muhu : **Wantru wahimia duâ.**

39. Le vieux : Les gens viennent faire leurs vœux.

40. AM: **Basi zingoma zini zakoka zahifanyiwa ne zija zilishwa ata avasani zisitsaha zije zingie ndziani. Maâna ntrini? Oo nahika kazafanyiwa ile ... yaâni zingoma zahimofanyiwa dayima unufaîshiha maâna vwa nisimayizi ...**

40. Mais alors ces danses étaient souvent organisées, elles sont abandonnées et aujourd'hui on cherche à les mettre en place. Pourquoi cette situation ? Et si elles ne sont pas organisées pour... Je veux dire que si on met du temps à les faire, on profite toujours car je me rappelle...

41. Mwenye muhu : **Unufaîshiha.**

41. Le vieux : On profite toujours.

42. AM : **Hatru Wani hule vwa shintru shako ...inkoma. Inkoma iyo ngoma ikao ilolana na zindrima zatru ... nakotsaha nihudzise amba ingoma ile wajau ilolana na ntrongo ya ndrima au ntrongo ...**

42. Chez nous à Wani, il y a là-bas une fête qui... le Nkoma. Le Nkoma est une fête agraire...

43. Mwenye muhu: **Ile ntrongo ya ndrima ntrongo ya humia ntrongo yaho umie duâ yaho ...**

43. Le vieux : C'est une fête agraire, une danse pour faire des vœux, faire des prières...

44. AM: **Aan ...de zingoma zini.**

44. C'est donc ça... c'est l'objet de ces danses.

45. Mwenye muhu : **De zingoma ...**

45. Le vieux : C'est l'objet de ces danses.

46. AM: **Zingoma zini hususwani mwakozifanya be muzilishi. Ta vani mwana waho ule arambia amba vani itsongia ndziani.**

46. C'est surtout l'objet de ces danses que vous organisiez mais que vous avez abandonnées. Maintenant votre fils, qui est là-bas, nous a dit que c'est en voie.

47. Mwenye muhu : **Zangia ziyaraju.**

47. Le vieux : Les danses du lieu sacré.

48. AM: **Yaâni ngoma zini de Mro-maji au de ntsi zini zontsi piya yaâni miji ya karibu de ijao ifanya ingoma ?**

48. Est-ce que ces danses sont seulement de Mro-maji ou de tous ces pays, c'est-à-dire ces villages proches, qui viennent faire la fête ?

49. Mwenye muhu : **Miji ya karibu ini ika de Djodjo hoho. Vwa miji ya de liju.**

49. Le vieux : Ces villages proches étaient là-bas, à Djodjo. Il y a des villages des hauts de l'île.

50. AM : **Ehê.**

50. Oui, bien sûr.

51. Mwenye muhu : **Mtsanga ntsini hunu de ngoma ya marumba. Zile liju hule de wantru...**

51. Le vieux : Ici sur la côte c'est la danse du culte de possession. Les autres danses sur les hauts, là-bas, les gens...

52. AM: **Wantru wa havi?**

52. Les gens d'où?

53. Mwenye muhu : **Aâ ?**

53. Le vieux : Quoi ?

54. AM : **Liju hule?**

54. Sur les hauts, là-bas ?

55. Mwenye muhu : **Ya ju hule ile de wantru wa ... ya baharini, de marumba.**

55. Le vieux : C'est la haut que les gens...Au niveau de la mer, c'est le Tromba (esprits malgaches)

56. AM: **Basi wantru ntrini de waremao ingoma ini?**

56. Qui sont les gens qui jouent cette danse ?

57. Mwenye muhu : **Havi ?**

57. Le vieux : Où ?

58. AM: **Wantru ntrini de waremao ingoma harmwa iziyara?**

58. Qui sont les gens qui jouent cette danse dans la grotte ?

59. Mwenye muhu : **Wanadamu.**

59. Le vieux : Des humains.

60. AM: **Wanadamu wa shimiji ... miji ivi de waparanao?**

60. Des humains venant des villages... quels sont les villages qui se réunissent ?

61. Mwenye muhu: **Miji iyo kila muntru mwendza na introngo yahe tu be ...**

61. Le vieux : Ces villages et toute personne qui a quelque chose seulement à demander, n'est-ce pas ?...

62. Muntru wagina: **Wanyumakele uja vavo ...**

62. Intervenant : Des gens de Nyumakeke viennent là...

63. BA: **Vavo wanyumakele uja vavo ...**

63. Là, des gens de Nyumakeke viennent là...

64. Mwenye muhu: **Wanyumakele uja vavo. Baâda aja vavo asojotekeleza hendre dzahe ... wawe tu utsojua uje vani rendre na introngo yaho rendre ratekeleze.**

64. Le vieux : Des gens de Nyumakeke viennent là. Après son arrivée, la personne expose son problème et s'en va... Vous aussi, vous pouvez venir ici et nous irons exposer votre problème.

65. AM: **Be wantru kawasidjumulishidziha? Basi ngoma zini ...**

65. Mais alors les gens ne se réunissent pas ? Et ces danses...

66. Mwenye muhu : **Ehê.**

66. Le vieux : Oui.

67. AM: ***Basi zingoma zini na wami tsambiwa amba vofanyiwa ngoma ... vwakoka vwahifanyiwa ngoma. Ngoma ini ...***

67. Et ces danses, on m'a dit qu'on organise une fête...

68. Mwenye muhu : ***Vavo ufanyiwa ngoma ...wasi wenyewe mjiju vani.***

68. Le vieux : On organise une fête... nous les autochtones du village.

69. AM: ***Ehê.***

69. Oui.

70. Mwenye muhu : ***Ilazimuwani ...***

70. Le vieux : Il le faut...

71. AM: ***Ehê.***

71. Abdallah Mhadji : Oui, bien sûr.

72. Mwenye muhu : ***Rahimondrofanya zindrima zatru rifanye ingoma iyo.***

72. Le vieux : C'est quand nous allons faire nos labours que l'on organise cette fête.

73. BA: ***Ngoma iyo ...***

73. Cette fête...

74. Mwenye muhu: ***Riwalage.***

74. Le vieux : Pour informer nos ancêtres.

75. BA: ***Ewa.***

75. : Oui.

76. AM: ***Ewa. Vavo iyo ngoma za ndrima. Musitsaha mwendre mwalime mavuna yake mema. Wanyu ... wanyu wendrowalaga amba vale ...***

76. Oui. C'est donc une fête agraire. Vous voulez aller cultiver pour que les récoltes soient bonnes. Vous... vous prenez congé d'eux comme quoi...

77. Mwenye muhu : ***Ha uzuri ha furaha.***

77. Le vieux : Avec bonté et joie.

78. BA: **Vavo harmwa zingoma zini wanyu kamubiha ngoma pundru. Basi yaâni yamakauli murongoao mfano wanyu urongoa intrini ?**

78. Parmi ces danses, vous n'avez pas une qui soit muette ? Je veux dire que les paroles des chants, de s'agit-il ?

79. Mwenye muhu : **Yamakauli yani wawe de utsoyatoao. Be usinambia yamakauli ya ...(ntseso) wawe kusitsaha Urengi ilimu tu?**

79. Le vieux : Ces paroles c'est vous qui les sortirez. Mais vous me parlez des paroles de... (rires), vous ne voulez pas... voulez- vous avoir des connaissances comme ça ?

80. BA : **Ahâ. Yaâni ini risidzisana maâna ini msomo.**

80. Bien sûr que non. Il s'agit de se renseigner car c'est ainsi qu'on apprend les choses.

81. Mwenye muhu : **Wanyawe wahija de wantru wakiao yamahadisi yayo.**

81. Le vieux : C'est quand les autres viennent qu'on entend leurs histoires.

82. BA : **Ewa...**

82. Oui.

83. AM: **Vavo de halilo. Mwaha unu isifanyiwa au kaisifanyiwa mwaha unu ?**

83. C'est bien entendu. Cette année, est-ce il y aura fête ou pas, cette année ?

84. Mwenye muhu : **Rahipara shilimoni ...**

84. Le vieux : Si nous arrivons à la saison du labour.(saison sèche)...

85. BA : **Aaa ! Basi rambilwa vale ... maâna karashindra raona ntrongo itsokao yontsi moni hoho.**

85. Ah bon! On nous a donc dit que... parce que nous n'avons pas pu voir quoi que ce soit à l'intérieur de la grotte.

86. Mwenye muhu : **Ne mutsoona ?**

86. Le vieux : Mais verrez-vous quelque chose ?

87. BA : **Rambilwa amba ari wenyewe wahija yaâni rahihima vale ritsoshindra ri**

87. On nous a dit que, paraît-il, quand les propriétaires viennent, il est possible qu'en se mettant debout là, nous pourrions nous...

88. Mwenye muhu: **Muka mungia hoho hê?**

88. Le vieux : Etiez-vous donc rentrés là-bas ?

89. AM : ***Karashindra rashuka ta rapara yamaji. Rika shidzani karashindra ... (ntseso).***

89. Nous n'avons pas pu descendre jusqu'à trouver l'eau. Nous étions dans l'obscurité, nous n'avons pas pu... (Rires).

90. Muntru wangina : ***Mupara bahati ...***

90. Intervenant : Vous avez eu de la chance...

91. BA: ***Ratsovendza amba wakati mujofanyao ingoma rike vavo ata rione namuna mufanyao. Maâna zizo risitsaha rizidhibiti harmwa izio zatru ile itarehi idumu ile wanatsa watiti wani wajao wajue amba vale vuka ntrongo kadha na kadha zakofanyishiha Mro-maji mahala kadha djintri kadha na wantru waka fulani na fulani na fulani.***

91. Nous aimerions être là, lorsque vous allez organiser la fête, pour voir comment vous faites. Cela, parce que nous voulons garder en mémoire dans nos livres pour que l'histoire demeure et que les petits enfants qui viennent sachent qu'il y avait là une telle chose qui se faisait à Mro-maji à un tel endroit, un tel phénomène, et les participants furent un tel, puis un tel, ainsi de suite.

92. Mwenye muhu: ***Be leo vasani wanyu kamusitsaha iyo.***

92. Le vieux : Mais aujourd'hui, à cette époque, vous ne voulez pas de ça.

93. Abdallah Mhadji : ***Kavwaka makaritasi yayo vojana.***

93. Abdallah Mhadji : Il n'y avait pas de papier autrefois.

94. BA : ***Basi halini murionao rijao rizunguhao vavo lazima mujue. Ripara âkili ambarisitsaha ridhibiti itarehi. Iyo de imaâna wariona leo vani. Maâna wasi rilawa mbali. Wasi urionao vani pia wasi rilawa Wani. Vwa mzungu de arambia amba hoho vwa ntrongo kadha kadha. Namwendre ata mwayangalie. Wami kamwe tsakozijua ...***

94. Et comme vous nous voyez venir chercher, vous devez donc savoir. Nous avons pris conscience qu'il faut sauvegarder la tradition. Voilà la raison pour laquelle vous nous voyez aujourd'hui ici. Cela car nous venons de loin. Nous tous qui sommes ici, nous venons de Wani. Il y a un blanc qui nous a dit que là-bas il y a une telle chose et ainsi de suite. Allez-y voir. Moi-même, je ne le savais pas...

95. Mwenye muhu : ***Na wazungu waja ata waja waiono.***

95. Le vieux : Des blancs sont venus et ont pu voir.

96. BA: ***Na wazungu waja ata waiono. Iyo de imaâna raja leo. Maâna risitsaha riisome ata rijue. Vavo de nakohumia amba isuku zingoma zitsokaribuo uniârifu. Mwana waho atsoshindra uelewa ...ajue vahanu rilio ile rije rirenge fuvu rije ridhibiti itarehi ya iziyara ini ilio Mro-maji. Na lidzina la iziyara lile uyo uiriwa ziyara ntrini?***

96. Des blancs sont venus et ont pu voir. Voilà la raison pour laquelle nous sommes venus aujourd'hui. Nous voulons apprendre et comprendre. Voilà pourquoi je vous demande, le jour où sera organisée la fête, de m'informer. Votre enfant pourra comprendre... savoir l'endroit où nous

sommes pour que nous puissions venir prendre part à la fête et sauvegarder la tradition concernant ce lieu sacré de Mro-maji. Au fait, quel est le nom de ce lieu sacré ?

97. Mwenye muhu: ***Uyo urongolwa Hamampundru.***

97. Le vieux : On l'appelle Hamampundru.

98. BA: ***Hamampundru?***

98. Hamampundru?

99. Mwenye muhu: ***Hamampundru ...***

99. Le vieux: Hamampundru ...

100. AM: ***Maâna wazungu warongoa ...***

100. Cela car les blancs ont dit...

101. BA: ***Hamampundra.***

101. Hamampundra.

102. AM: ***Aaa ! Fuko la Hamampundra. Wazungu waliri halilo : fuko la Hamampundra.***

102. Oh ! La grotte de Hamampundra. Les blancs l'ont appelée comme ça : la grotte de Hamampundra. (Du cheval)

103. Mwenye muhu : ***(Ntseo) Basi hule Hamampundru ... (Ntseo) fuko la Hamampundru.***

103. Le vieux : (Rires). Là-bas c'est donc Hamampundru. (Rires) La grotte de Hamampundru.

104. AM : ***De halle wairao.***

104. Ils l'ont appelée comme ça.

105. BA : ***Basi mwenye muhu rihuvoshelea marahaba na wasi risitumayini Mwe-zi-Mungu amba yamaesha itsoka vavo.***

105. Nous vous remercions beaucoup, grand-père, et nous espérons, s'il plaît à Dieu, vivre longtemps.

FIN DE L'INTERVIEW

ANNEXE - 3 - N

FUNDI MOUSSA

Enquête à Mro-Maji (Ile d'Anjouan)

Transcription en comorien et traduction en français des propos de Monsieur Fundi Moussa, né vers 1916 à Kini Djodjo, traditionniste, ancien responsable de la grotte sacrée de Hamampundru, en présence de Baha Ali Boura, responsable actuel du Ziara (lieu sacré) de Hamampundru.

Enquête faite à Mro-Maji le 08 septembre 1996, puis en 2003, de 9h00 à 11h00 chez Fundi-Moussa, par Bourhane Abderemane (BA) et Youssouf Ben Ahmed.



Mro-Maji : la route vers la grotte de Hamampundru dans la haute montagne. C'est à ce niveau-là que la Société Bambao avait construit leur captage

Source : Bourhane Abderemane – photo prise le 07 novembre 2007

Deuxième interview

1. Youssouf Ben Ahmed: *Ra saa ya nne kamili. Riwaswili harmwa umuji wa Mro-maji. Ra dagoni ha fundi Msa de unu rimuonao vani (nkandzu ndjeu). Unu de umuhu wa iziyara hunu Hamampundru. Unu alio bavuni hahe vani de airiwao Baha Ali Burwa. Unu de wa vili wahe. Ivo iliyo amba mwenye vani atrendresheha muntru muhu kasishindra apara hoho baha Ali Burwa unu de a... aendrao ata awaswili ziyarani Hamampundru. De huka amba vavo baha Ali Burwa na fundi Msa de hallo mutsokana mahadisi vavo wanyu hunu ne na fundi watru vavo uiriwa Bourhane. Muna mahadisi mutsoyahadisi vavo na wasi rahiyadhibiti harmwa isinema hunu.*

1. Youssouf Ben Ahmed: Il est 9 heures juste. Nous sommes arrivés au village de Mro-maji. Nous sommes chez le maître Msa que nous voyons ici (avec un boubou blanc). Il est ici le chef du lieu sacré Hamampundru. Celui qui est à côté de lui, s'appelle Père Ali Burwa. C'est son second. Comme ce monsieur est très âgé et incapable d'aller là-bas, c'est donc Père Ali Burwa qui... va jusqu'à arriver sur le lieu sacré Hamampundru. Vous, Père Ali Burwa et maître Msa, vous aurez donc une discussion avec notre enseignant qui s'appelle Bourhane. Vous aurez donc une discussion et nous enregistrerons pour faire un film.

2. Bourhane Abdérémane : ***Mwe muhu ya handrani...***

2. Bourhane Abdérémane : Grand-père, en premier...

3. Fundi Msa: ***He he (yaâni vuka mwana atriao nkeme).***

3. Fundi Msa: He he! (C'est-à-dire il y avait un enfant qui criait).

4. Bourhane Abdérémane: ***Risitsaha lidzina laho na vahanu wadzwala.***

4. Bourhane Abdérémane : Nous voulons votre nom et votre lieu de naissance.

5. Fundi Msa: ***Djodjo... Koni-Djodjo.***

5. Fundi Msa: Djodjo... Koni-Djodjo.

6. Bourhane Abdérémane: ***Koni-Djodjo... lidzina laho swafi.***

7. Bourhane Abdérémane : Koni-Djodjo... Votre vrai nom.

8. Fundi Msa: ***De hallo (yaâni waye uiriwa Fundi Msa).***

8. Fundi Msa: C'est bien ça (je veux dire que votre nom est Fundi Msa).

9. Bourhane Abdérémane: ***Fundi Msa vavo udzwala Koni-Djodjo halafu uja ulola hunu.***

9. Bourhane Abdérémane : Maître Msa, vous êtes donc né à Koni-Djodjo et vous êtes venu vous marier ici.

10. Baha Ali Burwa : ***Waye d'ajamaliki umuji unu.***

10. Baha Ali Burwa : C'est lui qui a pris possession de ce village.

11. Bourhane Abdérémane: ***Waye de...***

11. Bourhane Abdérémane : C'est lui qui...

12. Baha Ali Burwa : ***Amaliki umuji unu.***

12. Baha Ali Burwa : Il a pris possession de ce village.

13. Bourhane Abdérémane : **Amaliki umuji unu ? Basi utsoshindra unambie imaha yaho ?**

13. Bourhane Abdérémane : Il a pris possession de ce village ? Pourriez-vous m'indiquer votre âge ?

14. Fundi Msa: (**ntseso de zamubaya**).

14. Fundi Msa: (Un fou rire).

15. Bourhane Abdérémane : **Maha ulio nayo ngavi ? Sabwini, thamanini...**

15. Bourhane Abdérémane : Quel est votre âge ? 70, 80, ...

16. Fundi Msa: **Thamanini**.

16. Fundi Msa: 80.

17. Bourhane Abdérémane: **Maha thamanini. Sabu wawe ushindrolawa mpavi mwendze ?**

17. Bourhane Abdérémane : 80 ans. Est-ce que vous pouvez sortir un peu ?

18. Fundi Msa: **Ahan**.

18. Fundi Msa: Bien sûr.

19. Bourhane Abdérémane : **Vavo rambiwa amba vwa ziyara iliyo harmwa gambe ndribwavu iliyo uju mwa umuji unu. Vahanu vurongolwao Hamampundru. Vavo nisitsaha nidzise iziyara ini ya deni ? Intrini de ifanyiwao ? Umuhu de deni ?**

19. Bourhane Abdérémane : On nous a dit qu'il y a un lieu sacré dans une grande grotte qui se situe en haut de ce village. On l'appelle Hamampundru. Je voudrais savoir à qui appartient ce lieu sacré ? Quelle fête est organisée ? Qui est le chef ?

20. Fundi Msa: **Koko Mariamu Hamampundru...**

20. Fundi Msa: Grand-mère Mariamu à Hamampundru...

21. Bourhane Abdérémane : **Umuhu urongolwa Koko Mariamu. Uo de umuntru wa handra ?**

21. Bourhane Abdérémane : La responsable s'appelle Grand-mère Mariamu. Est-ce la première personne ?

22. Baha Ali Burwa : **Ehê. Hoho de lidago lahe.**

22. Baha Ali Burwa : Oui. Là-bas c'est sa demeure.

23. Bourhane Abdérémane : **Hoho de lidago lahe ?**

23. Bourhane Abdérémane : Là-bas c'est sa demeure ?

24. Fundi Msa: **Ehê.**

24. Fundi Msa: Oui.

25. Bourhane Abdérémane : **Vavo koko unu unu muntru ntrini ? Unu mwanadamu au lini djini ?**

25. Bourhane Abdérémane : Qui c'est cette grand-mère ? Est-ce un être humain ou bien un esprit ?

26. Fundi Msa : **Lini djini sa.**

26. Fundi Msa: C'est un esprit.

27. Bourhane Abdérémane : **Lini djini. Vavo djini unu de alio Hamampundru. Aaa hoho hule de lidago lahe.**

27. Bourhane Abdérémane : C'est un esprit. C'est donc cet esprit qui est à Hamampundru. Donc là-bas c'est bien sa demeure.

28. Fundi Msa: **Ehê.**

28. Fundi Msa: Oui.

29. Bourhane Abdérémane : **Vavo muntru ahitsaha aendre hoho muntru ufanya ntrini ?**

29. Bourhane Abdérémane : Si on veut aller là-bas, comment s'y prend-on ?

30. Muntru wangina: **(Arongoa mpolempole) Muntru uveleha zintru.**

30. Intervenant : (Il a parlé doucement) On envoie des offrandes.

31. Bourhane Abdérémane : **Rongoa mwa shiteku... Hedza mwa shiteku liji ile rikie.**

31. Bourhane Abdérémane : Parlez plus... parlez un peu plus fort !

32. Muntru wangina : **Hê (asasidza).**

32. Intervenant : Hein ! (Il a hésité).

33. Bourhane Abdérémane : **Hoho wantru wendra jeje ? Nahika leo tsija vani nisitsaha nendre Hamampundru mfano. Tsina ntrongo zangu...**

33. Bourhane Abdérémane : Comment va-t-on là-bas ? Si je suis venu aujourd'hui et je veux aller à Hamampundru. J'ai des choses à moi...

34. Baha Ali Burwa : **Utsovinga matra.**

34. Baha Ali Burwa : Vous apporterez de l'huile.

35. Fundi Msa: **Matra...**

35. Fundi Msa: De l'huile...

36. Baha Ali Burwa : **Utsojua uvinge matra yaho uvinge ûdi yaho uvinge musindzanu aâ... uvinge zika karamu uvinge ntsohole yaho uvinge ingizi yaho ufanye introngo yaho au majwai ya nkuhu aâ... Na majwai ya nkuhu ha hondropara wantru wale yale de yamahishima aâ hadisi ihungia...**

36. Baha Ali Burwa : Vous pouvez apporter votre huile, votre encens, votre poudre de maquillage, n'est-ce pas ?..., vous pouvez apporter votre festin (offrandes), votre riz, votre miel, pour faire votre affaire, ou bien des œufs de poule, n'est-ce pas ?..., et des œufs de poule pour aller rencontrer ces esprits, cela fait partie des honneurs, n'est-ce pas ? Avez-vous compris ?

37. Bourhane Abdérémane : **Ehê.**

37. Bourhane Abdérémane : Bien sûr !

38. Baha Ali Burwa : **Uje vale wenyewe waheye shitswani waheye vale wangadze ingoma yao ata wajo wangadza de dagoni vani. Wao kangadza miri hoho aâ maâna hoho na mawe aâ... Waye Koko Mariamu Bako Hirizi...**

38. Baha Ali Burwa : Quand vous arrivez là-bas, les esprits se manifestent dans les têtes des humains, font la fête, ils s'amuse même dans cette maison. Ils s'amuse pas dans les arbres car il y a des pierres là-bas, n'est-ce pas ?... C'est Grand-mère Mariamu, Grand-père Hirizi...

39. Bourhane Abdérémane : **Bako Hirizi yayo de madjini yalio hoho ?**

39. Bourhane Abdérémane : Et Vieux talisman (Hirizi), ce sont les esprits qui sont là-bas ?

40. Baha Ali Burwa: **Bako Hirizi mkentsi Wani. Triani Wani triani Wani maâna mrumwa wahe aka hoho Wani.**

40. Baha Ali Burwa : Grand-père Hirizi demeure à Wani. Dans la contrée de Wani car sa monture (son esclave) était là-bas à Wani.

41. Bourhane Abdérémane: **Mrumwa wahe akoiriwa deni?**

41. Bourhane Abdérémane : Comment s'appelait son esclave ?

42. Fundi Msa: **Ba Malide.**

42. Fundi Msa: Père Malide.

43. Baha Ali Burwa : **Ba Malide...**

43. Baha Ali Burwa : Père Malide.

44. Bourhane Abdérémane : **Ba Malide... Ba Malide Msa uo djini tsena ?**

44. Bourhane Abdérémane : Père Malide... Ce Père Malide Msa est un esprit aussi ?

45. Baha Ali Burwa : **Ewa uo de...**

45. Baha Ali Burwa : Oui, c'est lui qui...

46. Fundi Msa : **Ari vahanu akohea Bako Hirizi akohea.**

46. Fundi Msa: Il paraît que là où il se manifestait, se manifestait aussi Bako Hirizi

47. Baha Ali Burwa : **Akohea mwili... shitswani ha waye...**

47. Baha Ali Burwa : Il se manifestait dans son corps.. . dans sa tête...

48. Bourhane Abdérémane : **Ewa bako uo akohea shitswani ha mwenye uo.**

48. Bourhane Abdérémane : Oui. Ce vieux se manifestait dans la tête de ce monsieur.

49. Baha Ali Burwa na Fundi Msa: **Ewa... (Vuliyi mbuzi).**

49. Baha Ali Burwa et Fundi Msa : Oui.... (Une chèvre a crié).

50. Bourhane Abdérémane : **Vavo de wao tu ?**

50. Bourhane Abdérémane : Donc il n'y a qu'eux seulement?

51. Baha Ali Burwa: **Wana wao wa mabavuni be wakizi-mbeli wavinga wana wao de wao. Vavo wantru wahutubilwao ha nguvu de wao wadzadre waili wao.**

51. Baha Ali Burwa : Il y a leurs enfants à côté mais les responsables qui s'occupent de leurs enfants, c'est eux. Alors on s'adresse beaucoup aux deux esprits.

52. Bourhane Abdérémane: **Vavo muntru awavingao wantru wani wahendra hoho de deni?**

52. Bourhane Abdérémane : Qui se charge de conduire les gens pour aller là-bas ?

53. Baha Ali Burwa : **De deni? Avasavani de wami.**

53. Baha Ali Burwa : Qui est-ce ? Maintenant c'est moi.

54. Bourhane Abdérémane : **De wawe?**

54. Bourhane Abdérémane : C'est vous ?

55. Fundi Msa : **Ehê.**

55. Fundi Msa : Oui.

56. Bourhane Abdérémane : **Ewa. Vavo wahendra hule...Muntru ahendra hule muntru uhuambia zintrongo.**

56. Bourhane Abdérémane : Oui. Si vous allez là-bas... Si l'on va là-bas, on vous dit les choses.

57. Fundi Msa: **Muntru urongoa zintrongo zahe.**

57. Fundi Msa: On dit ses choses.

58. Bourhane Abdérémane : **...au... muntru asirongoa mwenyewe zintrongo zahe.**

58. Bourhane Abdérémane :... ou bien... On dit soi-même ses choses.

59. Baha Ali Burwa: **Zintrongo zile wanivinga hule nisijozitekeleza hule ne wenyewe wahizikia... He Fulani aja na ntrongo kadha na kadha... akajotsaha mwana wahe. Akajotsaha mali ya mwana wahe. Au akutsaha gizama akutsaha ile ne rihimia...**

59. Baha Ali Burwa : Ces choses auxquelles vous m'avez amené là-bas, vous allez les présenter et les esprits vont les entendre... Un tel est venu pour une telle affaire... un autre est venu pour chercher un enfant... Ou bien un tel est venu chercher fortune pour son enfant. Ou bien un autre veut la réussite à l'examen, il veut et à nous d'en faire la demande.

60. Fundi Msa: **Ehê.**

60. Fundi Msa: Oui.

61. Baha Ali Burwa : **Ahâ. He wawe Bako Hirizi Kokwa Mariamu na uwana wahe na wajuhu na zilembwe...**

61. Baha Ali Burwa : Bien sûr. He Vous Bako Hirizi, Kokwa Mariamu, leurs enfants, leurs petits-enfants et leurs arrière-petits-enfants...

62. Bourhane Abdérémane : **Kushindri wanimba dzina ya mwana. Mfano...**

62. Bourhane Abdérémane : Ne pouvez-vous pas me donner un nom d'enfant. Par exemple...

63. Baha Ali Burwa : **Nitsoshindra iparihwane...**

63. Baha Ali Burwa : C'est possible...

64. Bourhane Abdérémane: **Basi kushindri unambia? Nakotsaha unambie... Unambia amba wanyu de wadzade.**

64. Bourhane Abdérémane : Ne pouvez-vous pas me le dire ? J'aimerais que vous me le disiez... que vous me disiez que vous êtes les anciens.

65. Baha Ali Burwa na Fundi Msa: **Ewa.**

65. Baha Ali Burwa et Fundi Msa : Oui.

66. Bourhane Abdérémane : **Vwa wana...**

66. Bourhane Abdérémane : Il y a des enfants...

67. Baha Ali Burwa : **Vwa wana.**

67. Baha Ali Burwa : Il y a des enfants.

68. Fundi Msa: **Ehê.**

68. Fundi Msa: Oui.

69. Bourhane Abdérémane : **Vavo uwana wani ravondzovzendza urambie baâdhwi yamadzina ya uwana wani.**

69. Bourhane Abdérémane : A propos de ces enfants, nous aimerions que vous nous disiez quelques noms de ces enfants.

70. Baha Ali Burwa : **Vwa muntru urongolwa Mdala Hiriki aâ...**

70. Baha Ali Burwa : Il y en a un qui s'appelle Mdala Hiriki, n'est-ce pas ?...

71. Bourhane Abdérémane : **Uo djini wajau.**

71. Bourhane Abdérémane : C'est aussi un esprit.

72. Baha Ali Burwa na Fundi Msa: **Ahâ uo de uwana wahe aâ... vwa muntru urongolwa Humadi uo de uwana wahe aâ... vwa muntru urongolwa Fatima Hiriki aâ... vwa muntru urongolwa Amina Hiriki aâ... hadisi ihutruliza ?**

72. Baha Ali Burwa et Fundi Msa : Bien sûr. C'est parmi ses enfants, n'est-ce pas ?... il y a un autre qui s'appelle Humadi, c'est parmi ses enfants, n'est-ce pas ?... il y a un autre qui s'appelle Fatima Hiriki, n'est-ce pas ?... il y a un autre qui s'appelle Amina Hiriki, n'est-ce pas ?... L'histoire vous a apaisé ?

73. Bourhane Abdérémane: **Ehê.**

73. Bourhane Abdérémane : Oui.

74. Baha Ali Burwa : **Vavo ivo yaja yadunga vavo vavo rimofanya karamu ile ritsowaeleshea wanaisa wale wao wa mbavuni.**

74. Baha Ali Burwa : Donc ce qui vient après, c'est que nous organisons un festin pour l'offrir aux petits esprits qui se sont à côté.

75. Bourhane Abdérémane : **Vavo ikaramu ini yahendra... ikaramu ini wantru waivingao wantru wahiwaswili hule wantru uyanyisa au ...**

75. Bourhane Abdérémane : Donc si ce festin est offert... ce festin, les gens qui portent ce festin, lorsqu'ils arrivent là-bas, ils le partagent ou bien... ?

76. Baha Ali Burwa: **Wantru uyanyesa.**

76. Baha Ali Burwa : Ils le partagent.

77. Bourhane Abdérémane : **Mafuvu mangavi ?**

77. Bourhane Abdérémane : Combien de parts ?

78. Baha Ali Burwa : **Mafuvu maili.**

78. Baha Ali Burwa : En deux parts.

79. Bourhane Abdérémane : **Mafuvu maili... fuvu limoja ya deni ?**

79. Bourhane Abdérémane : Le premier part est à qui ?

80. Baha Ali Burwa : **De rielehao shiriju fuvu limoja ya wenyewe aâ.**

80. Baha Ali Burwa : Le premier est posé sur le siège, l'autre est pour les chefs, n'est-ce pas ?

81. Bourhane Abdérémane : **Ewa vavo muntru anyisao... muntru anyisao de wawe wavinga hule ?**

81. Bourhane Abdérémane : Oui, donc celui qui partage... celui qui partage, c'est vous qui avez porté là-bas ?

82. Fundi Msa : **Ehê.**

82. Fundi Msa: Oui.

83. Baha Ali Burwa : **De wami... de wami naendra hule.**

83. Baha Ali Burwa : C'est moi... c'est moi qui suis allé là-bas.

84. Fundi Msa : **De nihelehao.**

84. Fundi Msa: C'est nous qui montons avec.

85. Baha Ali Burwa : **Na ngizi ya nyoshi uka vavo sukari uka vavo aâ. Hadisi uhutrulia ?**

85. Baha Ali Burwa : Et il y a du miel d'abeilles, du sucre, n'est-ce pas ? L'histoire vous a apaisé ?

86. Bourhane Abdérémane : **Vavo nahika wanyisa uisa vavo wawe uhea shintru shitswani ?**

86. Bourhane Abdérémane : Quand vous avez fini de partager, est-ce que vous êtes possédé ?

87. Baha Ali Burwa : **Wami ?**

87. Baha Ali Burwa : Moi ?

88. Bourhane Abdérémane : **Au wawe de utekelezao tu ?**

88. Bourhane Abdérémane : Ou bien c'est vous qui présentez les choses uniquement ?

89. Baha Ali Burwa : **Aka djeli tsahea shintru shitswani be tsiwaliwa... (asasidza) aâ. Wenyewe waja waniwali amba utsorongoa vo ukuwajua be...**

89. Baha Ali Burwa : Même si un esprit ne se manifeste pas dans ma tête, néanmoins je suis porte-parole... (il hésite) n'est-ce pas ? Les responsables sont venus me déléguer pour parler puisque je les connais, n'est-ce pas ?...

90. Fundi Msa : **Ehê.**

90. Fundi Msa: Bien sûr.

91. Baha Ali Burwa : **Na muntru umjuao de utsojuao ungie dagoni yahe. Uo kumji kutsojua wangia dagoni yahe be...Fulani kadha kadha tsasi riwaswili harmwa lidago laho...**

91. Baha Ali Burwa : C'est la personne que vous connaissez que vous pourrez entrer dans sa maison. Celle que vous ne connaissez pas vous ne pourrez pas entrer dans sa maison, n'est-ce pas ?... Monsieur un tel nous voici arrivés chez vous...

92. Fundi Msa : **Tsasi vani...tsasi vani rikurongoa. Risirongoa vani ne madza wajua kamwe.**

92. Fundi Msa: Nous voici ici... nous voici ici, nous disons. Nous disons ici, mais ils savent déjà.

93. Baha Ali Burwa : **Wajua...kamwe ntrini rirongoao.**

93. Baha Ali Burwa : Ils savent... déjà ce que nous disons.

94. Bourhane Abdérémane : **Halafu muka murambia suku raka raja vani amba wanyu ufanya ngoma. Vavo ratsovendza muriedza ha muhutaswari ingoma ini namuna ipangwao na namuna ifanyiwao.**

94. Bourhane Abdérémane : Ensuite vous nous avez dit le jour où nous étions venus ici que vous faites une fête. Nous aimerions donc savoir brièvement cette fête, comment elle se prépare et comment elle s'organise.

95. Baha Ali Burwa : **Ingoma ini namuna ipangiawo wenyewe wahea shitswani de wajoza ingoma yao.**

95. Baha Ali Burwa : Cette fête, comment elle se prépare ? Ce sont les esprits qui, en se manifestant dans la tête, vont faire leur fête.

96. Bourhane Abdérémane : **Ehê vani wenyewe wani wao uhea zitswani ha deni?**

96. Bourhane Abdérémane : Alors ces esprits se manifestent dans la tête de qui ?

97. Fundi Msa : ***Uhea zitswani...***

97. Fundi Msa: Ils se manifestent dans les têtes...

98. Baha Ali Burwa : ***Wao uhea shitswani vani apindri inguo yahe avolwa inkemba yahe angadza lidangadzo lahe aâ.***

98. Baha Ali Burwa : Ils se manifestent dans cette tête, met son habit, reçoit son turban et s’amuse dans sa fête, n’est-ce pas ?

99. Fundi Msa: ***Iyo itsoka na wantru wengi?***

99. Fundi Msa: Il y aura beaucoup de personnes dans cette fête ?

100. Bourhane Abdérémane : ***Ivo de ajomuambieni isuku yalazimu mufanye ingoma?***

100. Bourhane Abdérémane : C’est après qu’il vous dira le jour où il faut faire la fête ?

101. Bourhane Abdérémane na Baha Ali Burwa : ***Ewa.***

101. Bourhane Abdérémane et Baha Ali Burwa : Oui.

102. Bourhane Abdérémane : ***Vavo ingoma wanyu uifanya jeje ?***

102. Bourhane Abdérémane : Comment faites-vous cette fête ?

103. Baha Ali Burwa : ***Ingoma ini wasi ujotsaha yamarashi rambu vovo tibaku nstoha aâ.***

103. Baha Ali Burwa : Cette fête, nous allons d’abord chercher le parfum, le bétel, les noix d’arec, le tabac, la chaux, n’est-ce pas ?

104. Bourhane Abdérémane : ***Ehê.***

104. Bourhane Abdérémane : Oui.

105. Baha Ali Burwa: ***Wale walio na mo...***

105. Baha Ali Burwa : Ceux qui sont avec...

106. Bourhane Abdérémane : ***Ehê.***

106. Bourhane Abdérémane : Oui.

107. Baha Ali Burwa : ***Ri... rendrao hule lazima wasi uvinga ntsohole rivingi ishihula rendre ripiha hule rieleha riisa wenyewe waja wajongadza lidangadzo lao dagoni vani.***

107. Baha Ali Burwa : Nous... nous qui allons là-bas, il nous faut apporter du riz, de la nourriture pour préparer là-bas, servir ensuite les esprits qui viennent faire leur fête dans cette demeure.

108. Bourhane Abdérémane : **Vavo wanyu wendra hule muloeleha hule...**

108. Bourhane Abdérémane : Vous allez donc là-bas pour servir...

109. Baha Ali Burwa : **Ewa.**

109. Baha Ali Burwa : Oui.

110. Bourhane Abdérémane : **Halafu muregea...**

110. Bourhane Abdérémane : Ensuite vous revenez...

111. Fundi Msa : **Ehê.**

111. Fundi Msa : Oui.

112. Baha Ali Burwa: **Riregea hunu.**

112. Baha Ali Burwa : Nous revenons ici.

113. Bourhane Abdérémane : **Vavo rangu mulawao hule muandrisa huzina...**

113. Bourhane Abdérémane : Donc depuis que vous quittez là-bas, vous commencez à danser...

114. Fundi Msa : **Mudandra... êhê mudandra.**

114. Fundi Msa: La danse **mudandra...** oui la danse **mudandra.**(la danse des esprits)

115. Bourhane Abdérémane : **Lidangadzo hule hê.**

115. Bourhane Abdérémane : La fête depuis là-haut, n'est-ce pas ?

116. Baha Ali Burwa: **Be hule hule mawe. Wasi huwedza de yamadjimbo tu.**

116. Baha Ali Burwa : Mais il y a là-bas des pierres. Nous chantons seulement les chants.

117. Bourhane Abdérémane : **Tu de yamadjimbo... kushindri wariva mwa-djimbo umoja ?**

117. Bourhane Abdérémane : Seulement les chants... ne pouvez-vous pas nous donner un seul chant ?

118. Fundi Msa: **(Afu ha hutseha).**

118. Fundi Msa: (Fou rire).

119. Bourhane Abdérémane: **Waritania mpavi mwana-djimbo umoja uo raitria harmwa intrini ata ikaramu yahija mauri de halle ramuambiani amba ikaramu... ingoma yahijofanyiwa ratsomumiani amba murambie murivelesheye ihabari rijue rivelehe muhare watru.**

119. Bourhane Abdérémane : Offrez-nous un seul chant pour le mettre dans nos archives jusqu'au jour du festin, comme nous vous l'avions dit que le festin... quand on fera la fête, nous vous prierons de nous dire, de nous informer afin d'envoyer notre part du gâteau.

120. Baha Ali Burwa: **(Abuzuha amuangalia Fundi Msa). De lini?**

120. Baha Ali Burwa : (Il s'est tourné pour regarder Fundi Msa). C'est quand ?

121. Bourhane Abdérémane : **Ratsovendza riveleha mhare ile rike mengoni vwa wantru...**

121. Bourhane Abdérémane : Nous voulons envoyer un gâteau pour faire partie de ceux qui...

122. Youssouf Ben Ahmed:**Rike ngomani.**

122. Youssouf Ben Ahmed : Nous voulons être à la fête.

123. Baha Ali Burwa:**(Abuzuha). Mahamoudou tsio...Uo he mama he uo he mama he...**

123. Baha Ali Burwa : (Il s'est tourné). Voici Mahamoudou... Lui he maman ! Lui he maman !

124. Bourhane Abdérémane : **Karakotsaha... iyo de lidjimbo ?**

124. Bourhane Abdérémane : Nous ne voulons pas... C'est le chant?

125. Baha Ali Burwa:**Uo he mama he uo he mama he. Ba Mari Manga ko rile tsio...**

125. Baha Ali Burwa : Lui he maman ! Lui he maman ! Père Mari Manga, viens manger, le voilà...

126. Fundi Msa: **Iyo mudandra.**

126. Fundi Msa: C'est la danse **mudandra**.

127. Baha Ali Burwa: **O hû o he...**

127. Baha Ali Burwa: O hû o he...

128. Youssouf Ben Ahmed: **Mangavu...**

128. Youssouf Ben Ahmed: Plus fort...

129. Mohamed Nassiry: **Mangavu mangavu...**

129. Mohamed Nassiry : Plus fort, plus fort...

130. Bourhane Abdérémane : **Rongoe mangavu pare ingie...**

130. Bourhane Abdérémane : Parlez plus fort pour qu'il soit enregistré...

131. Baha Ali Burwa: **Ohe mama he ileo mama he. Ba Mari Manga ko rizine. O o o. Ohe wana Mari Manga ihoeye fu lala iho tsilo la djema o o o.**

131. Baha Ali Burwa : Ohe maman he aujourd'hui maman he. Père Mari Manga, viens danser avec nous. O o o. Ohe enfants Mari Manga, ihoeye, la fleur qui vient de là-bas, la voilà qui est bonne, o o o.

132. Bourhane Abdérémane : **Vavo iyo madjimbo... vavo mwahilawa hule muzihedza yamadjimbo na zingoma.**

132. Bourhane Abdérémane : Ce sont des chants... Si vous quittez là-bas, vous chantez ces chants et dansez.

133. Baha Ali Burwa na Fundi Msa: **Ehê.**

133. Baha Ali Burwa et Fundi Msa : Oui.

134. Bourhane Abdérémane : **Ata muje mjini.**

134. Bourhane Abdérémane : Jusqu'à arrivés au village.

135. Baha Ali Burwa : **Maâna hule karitsojua razina hule mawe...**

135. Baha Ali Burwa : Cela car là-bas nous ne pouvons danser à cause des cailloux...

136. Bourhane Abdérémane : **E mawe ? Ngoma yahilawa hule yo uwaswili de havi ?**

136. Bourhane Abdérémane : Des cailloux ? Si la danse quitte là-bas, où arrive-t-elle ?

137. Baha Ali Burwa : **Â uwaswili ka de mkiriju vale wantru... wantru jozina mkiriju wazinengoma.**

137. Baha Ali Burwa : O elle arrive soit devant la mosquée, là où les gens... les gens viennent danser, faire la fête.

138. Bourhane Abdérémane : **Wazine mkiriju ?**

138. Bourhane Abdérémane : Danser devant la mosquée ?

139. Baha Ali Burwa : **Ka kawakotsaha wantru wazine... ka mugala ule ka lera ka lera mbili ka kwaheri kwaheri.**

139. Baha Ali Burwa : S'ils ne voulaient pas que les gens dansent... soit le **mugala**, soit une heure, soit deux heures, soit au revoir.

140. Bourhane Abdérémane : **Vani ingoma ini imaâna yayo intrini harmwa zintrongo za mjini ?**

140. Bourhane Abdérémane : Au fait cette fête, quel sens prend-elle parmi les événements du village ?

141. Baha Ali Burwa : ***Maâna yayo ya humia Mungu yamaba yatsojao aâ. Vale mwakojomdhukuru Mungu na Mtrume Muhammadi swalla Allahu âlyhi wa sallama.***

141. Baha Ali Burwa : Son objectif est d'implorer Dieu contre les fléaux à venir, n'est-ce pas ? Là vous allez invoquer Dieu et son Prophète, que la bénédiction d'Allah et le salut soient sur lui !

142. Bourhane Abdérémane : ***Swalla Allahu âlyhi wa sallama...***

142. Bourhane Abdérémane : Que la bénédiction d'Allah et le salut soient sur lui !...

143. Baha Ali Burwa : ***Mwe-zi-Mungu rinadji. Mwe-zi-Mungu rinadji na vua mbovu na mpevo mbovu. Wana watru Mwe-zi-Mungu nawatsedzeye hamu na hamia. Wana watru Mwe-zi-Mungu nawarehemu. Mwe-zi-Mungu nawave mariziki. Risihumia wawe Mikayilu na Zirayilu na Mawlana Ali na Mawlana Aben... na Mawlana Abakari rilosikidza wana watru muhongoju wa Mtrume Muhammadun swalla Allahu âlayhi wa sallama.***

143. Baha Ali Burwa : Que Dieu nous protège ! Que Dieu nous protège des précipitations catastrophiques et des tempêtes ! Nos enfants, que Dieu leur épargne tristesse et angoisse ! Nos enfants, que Dieu leur accorde sa miséricorde ! Que Dieu leur donne les moyens de vivre ! Nous vous implorons, Mikaël et Azraël, seigneurs Ali et Aben..., seigneur Aboubacar, nous avons été attachés nos enfants sur l'arbre (aloès) du Prophète, que la bénédiction d'Allah et le salut soient sur lui !

144. Fundi Msa: ***Ngoma ini itsoka na wantru wengi.***

144. Fundi Msa: Pour cette fête, il y aura beaucoup du monde.

145. Bourhane Abdérémane : ***Ewa. Vavo hal vani ingoma ini de umuji unu tu au wanyu ulaliha ? Mfano waNyumakele Bambao Wani Mutsamudu Moya.***

145. Bourhane Abdérémane : Oui. Est-ce pour cette fête, c'est seulement ce village ou bien vous invitez ? Par exemple les gens de Nyumakel, Bambao, Wani, Mutsamudu et Moya.

146. Baha Ali Burwa : ***Iyo karilaliha.***

146. Baha Ali Burwa : Nous n'invitons personne.

147. Bourhane Abdérémane : ***Wanyu kamulaliha ?***

147. Bourhane Abdérémane : Vous n'invitez personne ?

148. Baha Ali Burwa : ***Rikondromia iduâ yatru mujini vani. Nikuendra. Nahika vulawa waNyumakele wakondromia iduâ yao wao wakuendra ka de Wani ka de Mustamudu...***

148. Baha Ali Burwa : Nous allons faire notre prière dans ce village. Je vais y aller. Si des gens de Nyumakele vont faire leur prière, ils y vont, si c'est Wani, si c'est Mutsamudu...

149. Bourhane Abdérémane : **Aaa yaâni de harimwa ingoma ini ?**

149. Bourhane Abdérémane : Aaa, c'est-à-dire dans cette fête ?

150. Baha Ali Burwa : **Ngoma ? Ini ya wenyewe tu mujju hoho.**

150. Baha Ali Burwa : Fête ? C'est uniquement pour les villageois, là-bas.

151. Bourhane Abdérémane : **De wenyewe tu mujju hoho ? De vani tu be kavuja wantru wangina amba vale wasijomuparani muangaze muendre...**

151. Bourhane Abdérémane : C'est uniquement pour les villageois, là-bas ? C'est seulement ici, personne d'autre ne vient nous vous rejoindre pour s'amuser et aller avec vous...

152. Baha Ali Burwa : **Wantru wajao vani johuendra na zao tu waviri wendre dzao. Wao ufanya dangadzo hao.**

152. Baha Ali Burwa : Les gens qui viennent ici c'est pour aller faire seulement leurs affaires et ensuite s'en aller. Ils font leur fête chez eux.

153. Bourhane Abdérémane : **Ewa be wao uja waja wamutekelezeani zintrongo. Wavingi waendre hule. Muelehe zintrongo halafu waendre dzao.**

153. Bourhane Abdérémane : D'accord, mais évidemment ils viennent vous présenter les choses. Ils apportent les choses pour aller là-bas. Vous présenter les choses ensuite ils s'en vont.

154. Baha Ali Burwa : **Wendre dzao...**

154. Baha Ali Burwa : Ils s'en vont...

155. Bourhane Abdérémane : **Na wanyu muendrelea na zingoma...Vavo mwe muhu kabla ya wawe huvolwa yamakamu ya huendra hoho warenga idhwamana. Hal vani vuka tsena muntru aka uju haho aka ahuva idhwamana au wawe de wa handra tu ?**

155. Bourhane Abdérémane : Et vous continuez votre fête... Donc grand-père, avant de vous donner le grade de chef et de vous confier la responsabilité d'aller là-bas. Est-ce qu'il y avait un supérieur qui vous a confié la responsabilité ou bien êtes-vous seulement le premier ?

156. Baha Ali Burwa : **Waye de avolwayo tu.**

156. Baha Ali Burwa : C'est lui à qui on a seulement confié la responsabilité.

157. Bourhane Abdérémane : **Wawe uri de muntru wa handra wavolwa intrini. Vavo kavwasi tsena muntru aka uju ?**

157. Bourhane Abdérémane : Vous êtes le premier à qui on a confié la responsabilité. N'y avait-il pas un autre supérieur ?

158. Baha Ali Burwa : ***Nahika waja wavira umbeli hoho vavo za mbeli hoho wantru kawatsozijua aâ maâna ja la tarehini. Tarehini izo ntrongo...***

158. Baha Ali Burwa : S'il y a des prédécesseurs alors personne ne sait ce qui a précédé, n'est-ce pas ? Cela car ça fait partie du passé. Le passé ce sont des choses...

159. Fundi Msa : ***Rangu ya Mawana hoho...***

159. Fundi Msa : Depuis l'époque de Mawana (sultan)...

160. Baha Ali Burwa : ***Kila muntru vale ajao atsoja... aja apara akojotriwa...***

160. Baha Ali Burwa : Chaque personne qui vient là... elle vient trouver et on lui met...

161. Bourhane Abdérémane: ***Hê kushindri unimba dzina mfano muntru umujao aka wakati uo hoho? Aka na idhwamana zini mfano wanimba dzina moja au mbili au...***

161. Bourhane Abdérémane : Alors, ne pourriez-vous pas me donner le nom de quelqu'un que vous connaissez, qui vivait à cette époque ? Et qui avait cette responsabilité, par exemple me donner un nom voire même deux, ou ...

162. Fundi Msa: ***Vwa akoiriwa Malide Msa aka na mwana wahe Bwara Malide Wani.***

162. Fundi Msa: Il y avait un qui s'appelait Malide Msa et vivait avec sa fille Bwara Malide à Wani.

163. Bourhane Abdérémane : ***Akoiriwa deni? Malide Msa ana mwana wahe Wani urongolwadeni?***

163. Bourhane Abdérémane : Il s'appelait comment ? Malide Msa et avait sa fille à Wani et qui s'appelait comment ?

164. Fundi Msa: ***Bwara Malide.***

164. Fundi Msa: ***Bwara Malide.***

165. Bourhane Abdérémane : ***Bwara Malide Msa uo de aka...***

165. Bourhane Abdérémane : Cette Bwara Malide.Msa était...

166. Fundi Msa: ***Aka na Bako Hirizi akohea hoho.***

166. Fundi Msa: Elle était avec Bako Hirizi qui se manifestait chez elle.

167. Baha Ali Burwa : ***Basi mumwa wahe de akalola Wani.***

167. Baha Ali Burwa : C'est son beau-frère qui s'était marié à Wani.

168. Fundi Msa : ***Uhû.***

168. Fundi Msa : Bien entendu.

169. Bourhane Abdérémane : **Ewa...**

169. Bourhane Abdérémane : Oui...

170. Baha Ali Burwa: **Bwara Malide wahe unu amdza Wani.**

170. Baha Ali Burwa : Cette Bwara Malide est née à Wani.

171. Bourhane Abdérémane : **Ewa Bwara Malide wahe unu amdza Wani hê?**

171. Bourhane Abdérémane : Cette Bwara Malide est née à Wani, n'est-ce pas ?

172. Baha Ali Burwa: **Amdza Wani.**

172. Baha Ali Burwa : Elle est née à Wani.

173. Bourhane Abdérémane : **Ahâ...**

173. Bourhane Abdérémane : ça alors !...

174. Fundi Msa:(**Asitseha**).

174. Fundi Msa: (Rires).

175. Bourhane Abdérémane: **Vavo ratsovendza nahika muna ntrongo ikao amba tsaparozidzisa mujue munanulie ile itarehi ujue idhibiti fetre fetre wana-muji wajue kakilla ntrongo maâna vani nisidiriki de uwana na wajuhu watsojao.**

175. Bourhane Abdérémane : Nous aimerions, si vous avez des informations que je n'ai jamais demandées, que vous m'éclairciez pour que l'histoire soit bien enregistrée, que les enfants du village sachent chaque chose, parce que je suis entrain de sauvegarder la tradition pour les générations futures.

176. Youssouf Ben Ahmed: **Fundi Msa de huka amba ziyarani hoho murongoa amba suku ya ingoma hal vani isuku ini rahimodungamana amba risiendra hoho kaitsoka na madhwara hatruju ? Wasi wadjeni maâna murongoa amba de wanyu mjini de mulazimuni muendre.**

176. Youssouf Ben Ahmed: Fundi Msa, à propos de ce lieu sacré, vous avez dit que le jour de la fête, est-ce que ce jour-là, si nous allons ensemble là-bas, il n'y aura pas de problème pour nous ? Nous sommes étrangers car vous avez dit que c'est seulement vous les villageois qui doivent y aller.

177. Fundi Msa : **Baâda ramuvingani kavutsokodza muntru kavusi ta taâbu ya muntru.**

177. Fundi Msa: Après vous avoir accompagné, personne ne se blessera, il n'y aura pas de problème pour personne.

178. Youssouf Ben Ahmed : **Kavwasi taâbu ya muntru. Natsovendza tsijua vani rakentsi vani rihadisi nanyu risitsaha rendre na mwenye uo hoho wami na uo ritsojua rendre au karitsojua ?**

178. Youssouf Ben Ahmed: Il n'y aura pas de problème pour personne. J'aimerais savoir là où nous sommes assis entrain de discuter avec vous, si nous voulons aller avec ce monsieur là-bas, pourrions-nous y aller oui ou non ?

179. Fundi Msa : **Mutsojua.**

179. Fundi Msa : Vous pourrez.

180. Youssouf Ben Ahmed: **Ritsojua rendre kaisina madhwara ?**

180. Youssouf Ben Ahmed: Nous pourrions y aller sans problème?

181. Fundi Msa : **Kaisina mdhwara.**

181. Fundi Msa: Sans problème.

182. Youssouf Ben Ahmed : **Maâna risitsaha murivelehe hoho risitsaha ra... rarenge mapitsha hule intrini iziyara na wasi ratsovendza... rakovendza rishuke rishuke ata rishuke ata ripare moni hoho swafi.**

182. Youssouf Ben Ahmed: Cela car nous voulons que vous nous accompagniez là-bas, nous voulons... prendre des photos là-bas, ce lieu sacré, et nous aimerions... nous aimerions descendre, descendre jusqu'à, descendre jusqu'au fond, vraiment au fond de la grotte.

183. Fundi Msa : **Mutsoendra.**

183. Fundi Msa : Vous irez.

184. Youssouf Ben Ahmed: **Wala kavwasi taâbu?**

184. Youssouf Ben Ahmed: Sans problème ?

185. Fundi Msa : **Kavwasi taâbu. Mutsoendra ntro murudi ntro.**

185. Fundi Msa: Sans problème. Vous irez bien et vous reviendrez bien.

186. Youssouf Ben Ahmed : **Tsikia. Ulagua marashi vavo na ûdi vavo kaisina ntrongo ritsojua rendre.**

186. Youssouf Ben Ahmed: J'ai bien entendu. Vous avez parlé de parfum et d'encens, ce n'est pas grave, nous pourrions y aller sans (ces choses ?).

187. Baha Ali Burwa : **Ritsojua rivenge ûdi na marashi. Be karitsojua rangia tu shurtwi riroze yamarashi yayo.**

187. Baha Ali Burwa : Nous pouvons apporter du parfum et de l'encens. Mais nous ne pourrions pas y entrer sans y arroser ce parfum.

188. Youssouf Ben Ahmed: **Leo vani?**

188. Youssouf Ben Ahmed: Aujourd'hui même?

189. Baha Ali Burwa: **Ehê na ûdi ripatse.**

189. Baha Ali Burwa : Oui et allumer l'encens.

190. Youssouf Ben Ahmed: **Leo vani mpaka ripare zintru zizo?**

190. Youssouf Ben Ahmed: Aujourd'hui même, il nous faut avoir ces choses?

191. Bourhane Abdérémane : **Nahika mfano... rimumbani... rivingi tabaduli ya marashi na ûdi rilohentsi.**

191. Bourhane Abdérémane : Si par exemple... nous vous disons...nous avons apporté l'équivalent du parfum et de l'encens et nous les avons déposés.

192. Fundi Msa : **De wajau.**

192. Fundi Msa : C'est d'accord.

193. Bourhane Abdérémane : **Na wawe upare uelewa uhadisi na wao.**

193. Bourhane Abdérémane : Comme ça vous pourrez discuter avec eux.

194. Fundi Msa : **De wajau.**

194. Fundi Msa : C'est d'accord.

195. Baha Ali Burwa : **Rahimoendra pundru pundru tu amba karawava vavo watsoona amba risifanya...**

195. Baha Ali Burwa : Si nous y allons les mains vides (muet), sans leur offrir quoi que ce soit, alors ils verront que nous faisons...

196. Youssouf Ben Ahmed: **Utezefu-sheri.**

196. Youssouf Ben Ahmed: De la moquerie.

197. Mohamed Nassiry : **Vavo rahitsaha rilinganise ihadisi yakini ini de ile rirongoa...**

197. Mohamed Nassiry : Si nous cherchons à construire l'expression, certes c'est ce qu'on dit : ...

198. Youssouf Ben Ahmed: **Shibua-bao.**

198. Youssouf Ben Ahmed: Ce-qui-permet-la-divination.

199. Mohamed Nassiry: **Rirongao amba ne... (Asasidza) ntrini? Hê muhudzio...**

199. Mohamed Nassiry : Nous avons dit que : ... (Il a hésité) quoi? Il s'agit de se mettre en valeur...

200. Fundi Msa : **Uhû.**

200. Fundi Msa : Bien entendu.

201. Mohamed Nassiry: **Lazima riwahudze wenyewe dagoni hao rendrao.**

201. Mohamed Nassiry : Il faut respecter les locataires de la demeure où nous allons.

202. Bourhane Abdérémane : **Riwatukuze.**

202. Bourhane Abdérémane : Les respecter.

203. Mohamed Nassiry: **Riwatukuze amba tsasi risuja dagoni yanyu.**

203. Mohamed Nassiry: Les respecter en disant que nous venons chez vous

.

204. Youssouf Ben Ahmed: **Hura hodi kwa.**

204. Youssouf Ben Ahmed : Crier la formule de politesse pour avoir la permission d'entrer dans une maison : **"hodi"**. (la réponse : Karibu/Entrez)

205. Mohamed Nassiry: **Ehê.**

205. Mohamed Nassiry: Bien sûr.

206. Youssouf Ben Ahmed: **Rija risirwa hodi risingia.**

206. Youssouf Ben Ahmed : Nous sommes venus dire : "hodi" et nous entrons.

207. Baha Ali Burwa : **Maâna zintru zile zinunkao fetre vavo uwewu ukuja. Ba rahendra pundru pundru...**

207. Baha Ali Burwa : Cela car ces senteurs qui embaument l'endroit engendrent la clarté.

208. Fundi Msa : **Iyo shidza.**

208. Fundi Msa : D'habitude c'est un endroit obscur.

209. Bourhane Abdérémane : **Rimuvosheleani marahaba musiridale mwahijolinganisa zingoma...**

209. Bourhane Abdérémane : Nous vous remercions. Ne nous oubliez pas quand vous allez faire la fête...

210. Fundi Msa: **Zinrongo zisendra fetre.**

210. Fundi Msa : Tout va très bien.

211. Bourhane Abdérémane : ***Murijidze Wani murijidze Wani... îûdi tsi yani iparihwana... Mwenye muhu îûdi tsiyo.***

211. Bourhane Abdérémane : Informez-nous à Wani, informez-nous à Wani... Voici l'encens, il est là... Grand-père, voici l'encens.

212. Fundi Msa : ***Mufanya hazi...***

212. Fundi Msa : Vous avez bien travaillé...

213. Baha Ali Burwa : ***Tsi de ivingao hoho.***

213. Baha Ali Burwa : Ce n'est pas celui qu'on doit amener là-bas.

214. Fundi Msa : ***Ehê.***

214. Fundi Msa : Bien sûr!

215. Bourhane Abdérémane : ***Usirenga... vinga riyali ntsanu unu nunua zalimeti... Vavo mumble mwe muhu ziriyali kumi atsopara alinganise...***

215. Bourhane Abdérémane : Vous prenez... apportez ces cinq rials pour acheter des allumettes... Donnez dix rials à grand-père pour faire le reste...

216. Fundi Msa: ***(Afusu ntseso).***

216. Fundi Msa: (Four rire).

217. Bourhane Abdérémane: ***Vavo risiregea tsena rimuambieni amba usinidale isuku ya zingoma maâna wasi risitsaha rivelehe mhare watru ile risike na taâbu.***

217. Bourhane Abdérémane : Nous vous répétons qu'il ne faut pas oublier [de nous dire] le jour de la fête car nous voulons envoyer notre gâteau pour éviter tout malentendu.

218. Youssouf Ben Ahmed : ***Rije na ngomani.***

218. Youssouf Ben Ahmed: Et venir à la fête.

219. Bourhane Abdérémane : ***Na ngomani...***

219. Bourhane Abdérémane : A la fête...

220. Fundi Msa : ***De wajau.***

220. Fundi Msa : D'accord!

221. Bourhane Abdérémane: **Na wasi ritsodungamana na wantru... wanyawe waje waone.**

221. Bourhane Abdérémane : Et nous viendrons avec d'autres personnes... des amis viendront voir.

222. Fundi Msa:**Ewa.**

222. Fundi Msa: Oui.

223. Bourhane Abdérémane:**Ile washindre watowe hadisi amba vahanu kadha kadha vwa... vwa ntrongo kadha. Maâna hatru Wani vwa inkoma wantru pia wao wendra waloona.**

223. Bourhane Abdérémane : Pour qu'ils en parlent que dans tel endroit il y a... il y a un tel phénomène. Cela car chez nous à Wani, il y a le **Nkoma** et tout le monde va voir.

224. Youssouf Ben Ahmed: **Vozuzi kamwe riloizina.**

224. Youssouf Ben Ahmed : Il y a juste trois jours, nous avons dansé

225. Bourhane Abdérémane : **Vozuzi kamwe riloiangalia...haya...**

225. Bourhane Abdérémane : Il y a juste trois jours, nous avons été voir... d'accord !...

226. Youssouf Ben Ahmed: **Iyo urongolwa nkoma.**

226. Youssouf Ben Ahmed: On l'appelle Nkoma.

227. Bourhane Abdérémane: **Hususwani Nyumakele vwa i...**

227. Bourhane Abdérémane: IL y a surtout à Nyumakele le...

228. Youssouf Ben Ahmed: **Intrimba.**

228. Youssouf Ben Ahmed: Le Ntrimba.

229. Bourhane Abdérémane: **Intrimba... hunu vavo ingoma iyo de mutsorambiao lidzina ya ingoma. Vavo ingoma yanyu lidzina layo intrini?**

229. Bourhane Abdérémane : Le Ntrimba.... ici cette fête, il faudra nous dire le nom. Quel est donc le nom de cette fête ?

230. Fundi Msa : **(Afu ha nteso).**

230. Fundi Msa : (Il est mort de rire).

231. Baha Ali Burwa : **Wasi uira utamaduni.**

231. Baha Ali Burwa : On l'appelle Utamaduni.

232. Bourhane Abdérémane : ***Dzina layo utamaduni be uhedza djimbo vale mauri ya mdandra.***

232. Bourhane Abdérémane : Le nom est Utamaduni mais vous avez chanté un chant qui ressemble à celui du Mudandra.

233. Fundi Msa : ***Uhû. Kila djimbo iliyo amba ilo...***

233. Fundi Msa : Bien sûr! Chaque chant qui est...

234. Baha Ali Burwa : ***Ewa be yaâni lidzina la lidangadzo lini yo urongolwa amba utamaduni.***

234. Baha Ali Burwa : Oui mais c'est que le nom de cette fête se dit *Utamaduni*.

235. Bourhane Abdérémane : ***Vavo risimuvosheleani marahaba na vavo risidungamana na mwenye muhu ata rendre ziyarani.***

235. Bourhane Abdérémane : Nous vous remercions et nous allons ensemble avec grand-père jusqu'au lieu sacré.

236. Fundi Msa : ***Mutsoendra salama salimini.***

236. Fundi Msa : Vous irez en paix et en bonne santé.

237. Bourhane Abdérémane : ***Rendre rangalie...***

237. Bourhane Abdérémane : Pour aller voir...

FIN DE L'INTERVIEW

ANNEXE - 3- O

ATTOUMANI ADAHOA (MADAHOA)

Enquête à Mro-Maji (Ile d'Anjouan)

Transcription en comorien et traduction en français des propos de Monsieur Attoumani Madahoa ou Attoumani Adahoa (AMa) connu sous le nom du Chef du village, né vers 1906 à Koni Djodjo, traditionniste, connaisseur de l'histoire orale de la région de Bambao-la-Mtsanga, avant et après l'arrivée des colon à Anjouan.

Enquête faite à Mro-Maji le 27 Décembre 1996, de 9h00 à 11h00 chez Madahoa, par Bourhane Abderemane (BA).



**ATTOUMANI MADAHOA dit Chef du village né vers 1906 à Koni Djodjo à côté de sa femme [décédé]
TROISIEME INTERVIEW A MRO-MAJI**

(Bande magnétique disparue en 2005 à Paris)

1. Youssouf Ben Ahmed : *Mwenye unu rimuonao vani harmwa iekran yatru unu urongolwa Attumani Adahoa. Unu de ushefu de vilaji waka nao zama za umuji wa Mro-maji wakotsengwa. Muji ule ikao amba avasani raka rakofilme hule imkiri. Unu de ushefu wao. Vani rilio vani ra harmwa plasi ikao de uvahanu umuji wa Mro-maji wakati wakotsengwa waka. Vani rakentsi vani de rijokentsio rihadisi waye ne mze unu rimuonao bavuni vani vwadzima na ushefu watru rilio naye vani Bourhane. Hawa risimuvulishiani...*

1. Youssouf Ben Ahmed : Ce monsieur que nous voyons ici à notre écran, il s'appelle Attumani Adahoa. C'est lui le chef du village qui était à l'époque de la fondation du village de Mro-maji. Ce village où nous étions tout à l'heure entrain de filmer là-bas, la mosquée. C'est leur chef. Là où nous sommes, c'est le site du village de Mro-maji quand on le défrichait. Là où nous sommes assis, c'est là où nous allons nous installer pour discuter, lui et le vieux que nous voyons à côté avec notre chef de mission, monsieur Bourhane. Allez-y nous vous écoutons...

2. Bourhane Abdérémane : *Ha...*

2. Bourhane Abdérémane : Donc...

3. Youssouf Ben Ahmed : *Mangavu...*

3. Youssouf Ben Ahmed : Plus fort...

4. Bourhane Abdérémane : *Ha... mwenye muhu wasi huja ata riwaswili harmwa umuji wa Mro-maji rihadisi na mzungu mukabala wa ifuko la igambe. Vavo rambilwa amba ya Bambao-la-mtsanga*

ata rija ritanabahi amba kaisi Bambao-la-mtsanga be de Mro-maji. Vavo riono muhimu wasi hufanya itarehi ya umuji. Maâna vo vulio ziyara vavo vuka muji. Hal vani... iziyara de yatsongesa ata umuji wafanyishiha ? Au umuji de yafanyishiha ivo iziyara de yaja ? Yayo mengoni ya masu'ala nitsahao nihudzise. Be ntrongo ya handra nisitsaha unambie lidzina laho vahanu wadzwala na maha yaho ilio nayo leo.

4. Bourhane Abdérémane : Alors... grand-père, nous, pour venir jusqu'au village de Mro-maji, nous avons déjà discuté avec un blanc à propos de la grotte. Alors on nous a dit qu'elle se trouve à Bambao-la-mtsanga. Nous nous sommes vite rendu compte qu'elle n'était pas à Bambao-la-mtsanga mais à Mro-maji. Alors il est urgent pour nous de faire l'histoire du village. Cela car comme il y a un lieu sacré il y a sûrement un village. Est-ce que... c'est ce lieu sacré qui a engendré la création du village ? Ou bien est-ce le village qui a été fondé après le lieu sacré est arrivé ? Ce sont là les quelques questions que je voudrais vous poser. Mais la première chose que je voudrais que vous me disiez c'est votre nom, votre lieu et votre date de naissance.

5. Shefu wa muji (Attumani Adahoa) : **Vani de huka amba ziyara ini...**

5. Chef du village (Attumani Adahoa) : Donc en ce qui concerne ce lieu sacré...

6. Bourhane Abdérémane : **Ahan rakotsaha rijue rabuzi lidzina laho ile wantru watsohuonao wajue lidzina laho wajue na vahanu wadzwala wajue na imaha ulio nayo leo.**

6. Bourhane Abdérémane : Non, nous voudrions d'abord savoir votre nom pour que les spectateurs sachent votre nom, votre lieu et votre date de naissance.

7. Shefu wa muji : **Ewa. De huka amba wami lidzina langu de iyo walirenga kamwe vavo : Attumani Madahoa. Na wami washiKoni-Djodjo. Ri...**

7. Chef du village : Oui. Donc mon nom est celui que vous avez déjà enregistré : Attumani Adahoa. Je suis de Koni-Djodjo. Nous...

8. Bourhane Abdérémane : **Una maha mingavi vavo ulio vani ?**

8. Bourhane Abdérémane : Quel âge avez-vous à cet instant même ?

9. Shefu wa muji : **Vani kamwe tsina maha tuswini.**

9. Chef du village : J'ai déjà 90 ans.

10. Bourhane Abdérémane : **Maha tuswini ?**

10. Bourhane Abdérémane : 90 ans ?

11. Shefu wa muji : **Maha tuswini swafi.**

11. Chef du village : 90 ans, sûr et certain.

12. Bourhane Abdérémane : **Maha tuswini...**

12. Bourhane Abdérémane : 90 ans...

13. Shefu wa muji : **Ewa ha yakini... (arua zi).**

13. Chef du village : Oui avec certitude... (il s'est tu).

14. Youssouf Ben Ahmed na Bourhane Abdérémane : **Hindzatu...**

14. Youssouf Ben Ahmed et Bourhane Abdérémane : Allons-y...

15. Shefu wa muji : **Vavo kudzaliwa Koni.**

15. Chef du village : Donc je suis né à Koni.

16. Youssouf Ben Ahmed : **Muji wadzaliwa de Koni ?**

16. Youssouf Ben Ahmed : Est-ce Koni, le village de votre naissance ?

17. Shefu wa muji : **Vahanu nalaho de Koni swafi. Djodjo.... Koni-Djodjo.**

17. Chef du village : Le village de ma naissance est bien Koni. Djodjo... Koni-Djodjo.

18. Bourhane Abdérémane : **Ehen.**

18. Bourhane Abdérémane : D'accord

19. Youssouf Ben Ahmed : **Basi vavo muviri ndzia intrini ata mwaja mwadjipara vahanu uri de vani ? Ntrini de yakatsongesa ata mwadjipara vahanu uri de hunu ?**

19. Youssouf Ben Ahmed : Quel chemin avez-vous pris pour vous retrouver dans un endroit pareil ? Qu'est-ce qui vous a poussé jusqu'à vous retrouver dans un endroit pareil ?

20. Shefu wa muji : **Ewa. Urumwa wa mufarantsa.**

20. Chef du village : D'accord ! C'est l'esclavage français.

21. Youssouf Ben Ahmed : **Mfarantsa aka akomurumani ?**

21. Youssouf Ben Ahmed : Le colon français vous faisait travailler ?

22. Shefu wa muji : **Ewa.**

22. Chef du village : Oui.

23. Youssouf Ben Ahmed : **Vavo mwakolawa Koni de muakoshuka hunu ?**

23. Youssouf Ben Ahmed : Donc vous quittez Koni pour descendre ici ?

24. Shefu wa muji : ***Rijofanya hazi... wakati ikao amba ne Mwe-zi-Mungu aja akorafu na wendro wa huendra wa huhea na hushuka de yaja yatsongesa udhwamana watru de mshe Ubera mzungu mfarantsa... aja ariiri atsaha baâdhi ya wantru... (azia).***

24. Chef du village : Pour travailler... quand Dieu nous a délivré des va-et-vient, cela a poussé notre responsable, monsieur Ubera (Hébert), un blanc français... il est venu nous appeler, il a voulu certaines personnes... (Il s'est arrêté).

25. Youssouf Ben Ahmed: ***Harmwa warumishi wakofanya hazi hunu?***

25. Youssouf Ben Ahmed : Parmi les gens qui travaillaient ici ?

26. Shefu wa muji : ***Ehen. Aja arihentsi vani.***

26. Chef du village : Oui. Il nous a réunis ici.

27. Youssouf Ben Ahmed : ***Vavo vani kamwe arudhwiju vani rakentsi vani.***

27. Youssouf Ben Ahmed : Ici même, sur cette terre, là où nous sommes assis.

28. Shefu wa muji : ***Vani kamwe rakentsi vani.***

28. Chef du village : Là où nous sommes assis.

29. Youssouf Ben Ahmed: ***Ehen.***

29. Youssouf Ben Ahmed: Oui.

30. Shefu wa muji: ***Uo aja arihentsi vani waye arirenge amba wasi wadjeni. Akorilisa na hurinosa na hurivindza ata muda wa maha miraru....***

30. Chef du village : Celui qui nous a installés ici, nous a considérés comme étant des étrangers. Il nous donnait à manger, à boire et à vêtir et cela pendant trois ans..

.

31. Youssouf Ben Ahmed: ***Ne mwahirengeledza wanyu mwana-ntongo?***

31. Youssouf Ben Ahmed : Et vous organisiez votre vie ?

32. Shefu wa muji : ***Ne rahirengeledza zatru ntrongo. Aja arihentsi makao vanu. Isa aja aribulia na intsi amba mpaharoni hule. Wami tsijua amba unu de mshe Ubera. Wami tsijua amba wanyu wantru wa Koni majimbi yanyu na yamarindri yani mulime shitsahani. Basi shitsahani de uju hule. Weu uju hule de mihogo yanyu na zintsuzi. Aja arinanulia namuna iyo... rikentsi... ata hupara avasavani...***

32. Chef du village : Et nous organisons notre vie. Il nous a installés définitivement ici. En plus il est venu nous fournir une terre dans la forêt là-bas. J'ai compris qu'il s'agit bien de monsieur Ubera (Hébert).

33. Youssouf Ben Ahmed : ***Imaha miraru iyo akati yavira...***

33. Youssouf Ben Ahmed : Ces trois années, quand elles se sont écoulées...

34. Shefu wa muji : **Yavira...**

34. Chef du village : Elles se sont écoulées...

35. Youssouf Ben Ahmed : **Vavo mwaja mwarenga zidhwamana zanyu mudjileao yamaesha yaka madziro au yaka mema raha na wakati mwaka na mkolo ?**

35. Youssouf Ben Ahmed : Après avoir pris vos responsabilités, est-ce que la vie était dure ou bonne, préférable quand vous étiez avec le colon ?

36. Shefu wa muji : **Ama... yamaesha... yamaesha ya... yaka madziro be Mwe-zi-Mungu aja ayafanya mangu. Ivo ilio amba kwamba rija rakentsi vani.**

36. Chef du village : Oh la la !... La vie... La vie était... était dure mais Dieu l'a rendue facile. Surtout quand nous sommes venus nous installer ici.

37. Youssouf Ben Ahmed : **Vavo izindrima zanyu mwahitsanganyisa na mwana-shintru mshe Ubera akomumbani yamaesha yaka...**

37. Youssouf Ben Ahmed : Donc vos plantations plus ce que vous donnait monsieur Aubert, c'était la belle vie...

38. Shefu wa muji : **Ewa. Yakwendra fetre.**

38. Chef du village : Oui. C'était la belle vie.

39. Bourhane Abdérémane : **Vavo imaâna mshe Ubera aja amumbani vani maâna mwakubali intrini? Maâna harmwa itarehi ya Koni harmwa iziyara zao wapara dzina ziyara ya Hamampundru...**

39. Bourhane Abdérémane : Pourquoi, quand monsieur Hébert vous a donné ici, avez-vous accepté ? Cela car dans l'histoire de Koni, dans leurs lieux sacrés, ils ont parlé de Hamampundru...

40. Shefu wa muji : **Ama zizo za mwandro... zizo za mwandro.**

40. Chef du village : Alors ça c'était au début... ça c'était au début.

41. Bourhane Abdérémane : **Vavo de rakotsaha rijue amba maâna intrini mwakubali vani. Hal vani mukubali vani ha sibabu ya iziyara ini au mukabali vani maâna intrini ?**

41. Bourhane Abdérémane : Nous aimerions savoir pourquoi vous avez accepté donc. Avez-vous accepté à cause de ce lieu sacré ou bien pour une autre raison ?

42. Shefu wa muji : **Ewa. Rika hatru Koni hoho ne iziyara zizo kamwe uzo za mwandro amba vwa wantru rakolawa Koni hoho rahija... rahija harmwa iziyara iyo. Iyo de iziyara nkuu... ya irejion ini.**

42. Chef du village : Bon. Nous étions chez nous là-bas à Koni, ces lieux sacrés sont là dès le début et il y a des gens parmi nous qui quittaient Koni pour venir... pour venir dans ce lieu sacré. C'est le plus célèbre lieu sacré... de cette région.

43. Bourhane Abdérémane : **Iziyara ya Hamampundru ?**

43. Bourhane Abdérémane : S'agit-il du lieu sacré de Hamampundru ?

44. Shefu wa muji : **Iziyara ya Hamampundru...**

44. Chef du village : [Oui]. Du lieu sacré de Hamampundru....

45. Bourhane Abdérémane : **Vavo wanyu ulawa Koni muja mushuku hunu mufanya zintrongo zanyu harmwa iziyara ini muregea vavo.**

45. Bourhane Abdérémane : Donc vous quittez Koni pour venir ici faire vos invocations dans ce lieu sacré et puis vous reveniez.

46. Shefu wa muji : **Riregea vavo wakati iyo.**

46. Chef du village : Nous revenions jadis.

47. Bourhane Abdérémane : **Vavo ivo mwaja mwakentsi vani « toujours » musendra hari...**

47. Bourhane Abdérémane : Comme vous venez de vous installer ici, toujours vous allez dans ce lieu...

48. Shefu wa muji : **Mama... vavo rija rikentsi kamwe... (azia).**

48. Chef du village : Oh la la ! Nous sommes donc installés... (il s'est arrêté).

49. Bourhane Abdérémane : **Harmwa iziyara.**

49. Bourhane Abdérémane : Dans ce lieu sacré.

50. Shefu wa muji : **Harmwa iziyara iyo...**

50. Chef du village : Dans ce lieu sacré...

51. Bourhane Abdérémane : **Vavo yatsongesa leo mwalisha uju hunu ? Maâna nisiona amba vwa mkiri tsi ile mwaifanya kamwe âlama tsi ile... ienyasao amba vuka muji. Umuji uka uju hunu vavo shatsongesa leo mwashuka untsini hoho intrini mwajeledza uju hunu ? Na hunu nisiona uri vwatawala. Vulio upepo vulio uzuri na ntrongo ndri.**

51. Bourhane Abdérémane : Qu'est-ce qui vous a poussé à quitter le haut ? Cela car nous constatons qu'il y a une mosquée que voici, que vous avez déjà construite et dont voici la preuve... Cela montre bien qu'il y avait un village. Ce village était ici, au-dessus, qu'est-ce qui vous a poussé aujourd'hui à aller vous installer en bas et à abandonner le haut ? Et ici, je constate que c'est bien situé. Il y a la brise et beaucoup d'autres bonnes choses.

52. Shefu wa muji : *Ewa... imaâna ratralia untsini maâna de huka amba mzungu mshe Ubera waye aka aja aritrilia kura. Hen... (kun fa yakunu impevo ivudzia mangavu ata karisikiliana fetre yamarongo) ya umuji. Aka aja aritrilia kura... vwa kanale ushukidzao maji untsini hule ehen... wasi watru risiona amba risitsaha ntrongo zilio amba kwamba uzo za maesha. Ritsoja ridze wana watru vani... ehen... wana watru watsorandra de ratralia untsini. Ifikira iyo ijairiva nyangu mwandro. Uju hunu de huka amba vutawala ntro be uju hunu yaâni magambe mpavi...ukia? Wasi huka amba ne rija ri... rikentsi vani risitralia uju vavo tsi ndzuzuri tsi fetre.*

52. Chef du village : Bien sûr ! ... La raison pour laquelle nous sommes sauvés pour aller en-dessous, c'est parce que le blanc, monsieur Ubera, est venu mettre des bornes. Alors... (Tout à coup, le vent se met à souffler très fort à tel point que l'on n'arrive pas à nous entendre convenablement) pour le village. Il est venu mettre des bornes... Il y a un canal qui fait couler l'eau jusqu'en bas, bien netendu... quant à nous, nous constatons que nous devons avoir l'essentiel pour la vie quotidienne. Nous aurons nos enfants ici... bien entendu...nos enfants vont prospérer, voilà pourquoi nous avons été en bas. Nous avons eu cette idée, dès le début. En haut, l'endroit est bien situé mais il y a ici des rochers... avez-vous entendu ? Si nous sommes venus nous ... nous installer ici, nous fuyons le haut qui n'est ni beau ni bien.

53. Bourhane Abdérémane : ***Vavo muji ya Mro-maji wa handra... de huka amba... (mbuzi isilia mangavu). Wakati wa isikiloni yavira Ndzuwani vani umuji unu uka kamwe vani ?***

53. Bourhane Abdérémane : Ainsi le premier village de Mro-maji... c'est parce que... (une chèvre crie très fort). Quand le cyclone a dévasté Anjouan, ce village était-il déjà là ?

54. Shefu wa muji : ***Ritria umuji vani... be sabu namuelewe amba ini hazi de rifanyao... de rifanyao. De huka rija rikentsi vani rija mwaha wa mfumovili... mwaha wa mfumovili ushelewa mwaha mfumoraru... ukia ? (Arua asifikiri) Ivo raja rakentsi vani umwaha uo wasi ra mtumanena ha mfalume watru ilio amba kwamba aja arihentsi vani. Rika twaâ. Yontsi itsokao amba asirambia wasi ra twaâ mindru ntsini hahe. Ata vujopara avasani wana watru waja wajeledza utwaâ watru ule ne wadungu ibumbo lao la itwarehi.***

54. Chef du village : Nous avons fondé le village ici... mais attention, comprenez qu'il s'agit d'un travail que nous sommes entrain de faire... nous sommes entrain de faire. Ainsi nous sommes venus nous installer ici une année de dimanche... une année de dimanche, à la veille d'une année de lundi... avez-vous entendu ? (Il s'est tu pour réfléchir). Après s'être installé ici, cette année-là nous avons la protection de notre sultan (Hébert) qui nous a installés ici. Nous étions des sujets obéissants. Tout ce qu'il nous demandait, nous lui étions obéissants « en se couchant à ses peids ».

55. Bourhane Abdérémane : ***Vavo yaâni natsovendza nijue amba hal vani wakati isikiloni yavira Ndzuwani vani muka kamwe vani au vavo raha muka Koni ?***

55. Bourhane Abdérémane : J'aimerais donc savoir si, après que le cyclone ait dévasté Anjouan, vous y étiez déjà ou bien vous étiez encore à Koni ?

56. Shefu wa muji : ***Rika vani... risihuambia amba ne de huka rishuku vani mwaha mfumovili wa mfumoraru wa mfumonne wa mfumotsanu wa iyahoa wa djumwa. Mwaha wa saba de isikiloni yarema. Isikiloni iripara vani...***

56. Chef du village : Nous étions ici... nous vous disons que nous sommes descendus ici l'année de dimanche, de lundi, de mardi, de mercredi, de jeudi et de vendredi. A la septième année, le cyclone a frappé. Le cyclone nous a trouvé ici...

57. Bourhane Abdérémane : **Vavo iziyara hunu ha Hamampundru... yaâni imila ile mwaka nayo Koni hal muivingi hunu au muka mujeledza ?**

57. Bourhane Abdérémane : Ici dans le lieu sacré de Hamampundru... la croyance que vous aviez à Koni, est-ce que vous l'avez gardée ici ou bien l'avez-vous abandonnée ?

58. Shefu wa muji: **Riivingi hoho. Riivingi Koni de raja vani raipara vani. Vavo riidungu kamwe.(Impevo isivudzia mangavu swafi ata makio yafu).**

58. Chef du village : Nous l'avons apportée là-bas. Nous l'avons apportée de Koni, nous sommes venus ici et avons trouvé ce lieu sacré. Nous avons donc suivi le culte d'ici. (Le vent souffle vraiment très fort à tel point que les oreilles sont bouchées).

59. Bourhane Abdérémane : **Utsoshindra urambie ha muhtaswari inamuna... ya zintrongo muzifanyao harmwa iziyara? Maâna mfano mauri de Wani vwa inkoma ikao amba iyo upwangwa ihentsiwa ifanyiwa ile indrima i... zibaraka zitrishilie ile zindrima zi... yamavuna yaje mema. Vavo hunu wanyu ikao amba muka Koni mushuku harmwa iziyara namuna intrini de mufanyao ata ikao amba yamadjini kaisimutaâbishani hunu? Na yamavuna yanyu ike mema.**

59. Bourhane Abdérémane : Pouvez-vous nous dire brièvement comment vous faites...les choses à l'intérieur de la grotte ? Cela car si on prend l'exemple de Wani, il y a le Nkoma qui est préparé, organisé et fait pour l'agriculture.... pour que les bénédictions embrassent toute chose et que l'agriculture...que la récolte soit bonne ! Donc ici, vous qui étiez à Koni et qui êtes descendus dans la grotte, comment faites-vous pour que les esprits ne vous fassent pas souffrir ici ? Et comment faites-vous pour que votre récolte soit bonne ?

60. Shefu wa muji: **De huka amba ariveleshea wantru hudjirengeledza hunu. Hudjirengeledza ini de ivi ? (Asasidza).**

60. Chef du village : C'est qu'il nous a envoyé des gens pour se préparer ici. Se préparer, de quoi s'agit-il ? (Il a hésité).

61. Baha Ali Burwa : **(Asimuvongonea) Hutsaha intsohole...**

61. Baha Ali Burwa : (Il lui a parlé à l'oreille). Chercher le riz...

62. Shefu wa muji: **De huzunguha zintsohole zao de huzunguha mauvumba yao wavingi yamauvumba yao wavingi na yamatra... ââ ? Wavingi na yamarashi yao ukia wavingi ntrongo zao warengeledza halile wendre ziyarani.**

62. Chef du village : C'est chercher leur riz, plusieurs sortes d'encens, ils apportent leur encens et leur huile..., n'est-ce pas ? Ils apportent leur parfum, entendez-vous ? Ils apportent leurs affaires, s'organisent ainsi et vont sur le lieu sacré.

63. Bourhane Abdérémane : **Vavo ziyarani hoho iyo udjiri ntrongo ntrini ?**

63. Bourhane Abdérémane : Que fait-on sur ce lieu sacré ?

64. Shefu wa muji : **Ka mkizi-mbeli ilio amba kwamba waye uendra ahionbea arongoao mahadisi yahe yale ilio amba kwamba ne wayatsahao.Yamataradjio yao wayatsahao wondroombea wapara yamataradjio yao wayatsahao.**

64. Chef du village : Il y a un chef qui va implorer en disant ses paroles qui plaisent aux esprits. C'est-à-dire leurs requêtes, il va implorer pour qu'ils obtiennent ce qu'ils veulent.

65. Bourhane Abdérémane : **Vavo mkizi-mbeli aka wakati waho aka de deni ?**

65. Bourhane Abdérémane : Quel était donc le dirigeant qui était à votre époque ?

***(Mpevo iengedzeha ata wantru kawasikiliana ata tahata. Isendra na huja)**

*(Le vent souffle de plus en plus fort et les gens ne s'entendent plus du tout. Le vent fait des va-et-vients).

66. Baha Ali Burwa : **(Arongoa mpolempole humuambia)**

66. Baha Ali Burwa : (Il a dit doucement en lui parlant).

67. Shefu wa muji : **Aka muntru akorongolwa amba Ba Malda Msa.**

67. Chef du village : Il y avait quelqu'un qui s'appelait Père Malda Msa.

68. Bourhane Abdérémane : **A hayati au...**

68. Bourhane Abdérémane : Est-il vivant ou... ?

69. Shefu wa muji : **Ewa. Uo muntru wa zama...**

69. Chef du village : Oui. C'est un homme d'époque...

70. Bourhane Abdérémane : **Muntru wa zama ?**

70. Bourhane Abdérémane : Un homme d'époque ?

71. Youssouf Ben Ahmed : **Iyo de wakati waka mwana-mtsa ?**

71. Youssouf Ben Ahmed : C'est quand vous étiez adolescent ?

72. Shefu wa muji : **Aâ.**

72. Chef du village : Evidemment.

73. Youssouf Ben Ahmed : **De wakati waka mwana-mtsa de muntru uo aka?**

73. Youssouf Ben Ahmed : C'est quand vous étiez adolescent que vivait cet homme ?

74. Shefu wa muji : **Ehê.**

74. Chef du village : Oui.

75. Baha Ali Burwa: **Aka Wani vavo (Airongoa mpolempole).**

75. Baha Ali Burwa : Il était là à Wani. (Il a dit doucement).

76. Youssouf Ben Ahmed: **Aka Wani?**

76. Youssouf Ben Ahmed : Il était à Wani ?

77. Baha Ali Burwa: **Aka Wani.**

77. Baha Ali Burwa : Il était à Wani.

78. Shefu wa muji : **Uo de mkizi-mbeli swafi wa iziyara iyo.**

78. Chef du village : C'était lui le vrai dirigeant de ce lieu sacré.

79. Youssouf Ben Ahmed : **Naparwambilwa ihadisi iyo hule...**

79. Youssouf Ben Ahmed : On m'a déjà raconté cette histoire là-bas..

.

80. Shefu wa muji : **Waparwambilwaye ?**

80. Chef du village : On vous a déjà raconté cette histoire ?

81. Youssouf Ben Ahmed: **Vwa muntru waritolea lidzina lilo. Tsiji de bako vavo tsiji...**

81. Youssouf Ben Ahmed : Il y a quelqu'un que vous nous avez donné son nom. Je ne sais si c'est le vieux, je ne sais pas...

82. Baha Ali Burwa : **Rimuambia.**

82. Baha Ali Burwa : Nous lui avons dit.

83. Bourhane Abdérémane : **Vavo waye de aelehao ?**

83. Bourhane Abdérémane : C'est donc lui qui présente les choses ?

84. Shefu wa muji : **Ehê. Akoeleha.**

84. Chef du village : Oui. Il présentait les choses.

85. Bourhane Abdérémane : **Vani vwa ntrongo ntrini tsena de ifanyiwao ? Vani wantru uendra tu pundru waendre waloeleha au vwa ntrongo ndri ifanyishihao na djimbo na zizo na zizo na zizo ?**

85. Bourhane Abdérémane : Qu'est-ce qu'on fait d'autre ? Les gens vont-ils muets pour présenter les choses ou y a-t-il beaucoup d'autres choses à faire comme des chants, etc., etc., etc. ?

86. Shefu wa muji : **Ehê.**

86. Chef du village : Oui.

87. Bourhane Abdérémane : ***Ratsovendza urive ha muhtaswari ile risike mdjeni rahija harmwa zintrongo.***

87. Bourhane Abdérémane : Nous aimerions que vous nous expliquiez brièvement afin que nous ne soyions pas étrangers quand nous viendrons à la fête.

88. Shefu wa muji : ***Ewa. De huka wakati wantru ka amba ne wao wasilawa amba ne wasiendra ziyarani...***

88. Chef du village : D'accord ! Lorsque les gens partent pour aller sur le lieu sacré...

89. Bourhane Abdérémane : ***Wantru ulawa wakati ntrini ? Asubuhi au uku ?***

89. Bourhane Abdérémane : Les gens partent quand ? Le matin ou la nuit ?

90. Shefu wa muji : ***Ka amba ulawa asubuhi... asubuhi.***

90. Chef du village : Ils partent plutôt le matin... le matin.

91. Bourhane Abdérémane : ***Asubuhi ?***

91. Bourhane Abdérémane : Le matin ?

92. Shefu wa muji : ***Ewa. Mukabala wa sa vili na sa raru. Walawa hoho... Tsisahasibu hunu... walawa hoho. Mukabala wa sa vili na sa raru walawa waja waja ziyarani vavo.***

92. Chef du village : Oui. Vers 7 heures ou 8 heures. Ils quittent pour là-bas... Je ne compte pas ici... Ils quittent pour là-bas. Vers 7 heures ou 8 heures ils quittent pour aller se rassembler là-bas sur le lieu sacré.

93. Bourhane Abdérémane : ***Wao hulawa mjini ata huwaswili ziyarani.***

93. Bourhane Abdérémane : Ils quittent le village jusqu'à arriver sur le lieu sacré.

94. Shefu wa muji : ***Ewa.***

94. Chef du village : Oui.

95. Bourhane Abdérémane : ***Wao huendra jeje ?***

95. Bourhane Abdérémane : Comment font-ils pour y aller ?

96. Shefu wa muji : ***Sumilani sumilani sumilani. Rivingi (aakati iyo) mkizi-mbeli vale akia mbeli ako... akorema hodi harvwa iziyara amba tsivingi wajinga vani wadzade... arongoe zintrongo zahe vale ta... ta zikomo wantru wangia.***

96. Chef du village : Permettez, permettez, permettez ! Nous amenons (en ce temps-là) le chef qui va diriger... il va demander l'autorisation, par la formule : « hodi », d'entrer dans la grotte, en disant ceci : « je viens avec des ignorants, ô vous les anciens » ...Il dit toutes les choses là jusqu'à... jusqu'à la fin et ensuite les gens entrent.

97. Bourhane Abdérémane : **Vavo... yaâni utsoshindra urive bâdhwi ya wana-ntrongo mfano mkizi-mbeli azirongoao kabla waye hungia harmwa i... harmwa iziyara ?**

97. Bourhane Abdérémane : Donc...pouvez-vous nous donner quelques propos prononcés par le dirigeant avant d'entrer dans... à l'intérieur de la grotte ?

98. Shefu wa muji : **Hurema hodi. Hodi... wadzade risija dagoni ha furaha na hufurahishiwa. Wantru waka mtumanena wangia harvwa iziyara. Wenyewe nahika wajiviwa wao uri de wasi halini amba wantru wa mtumanena ihondroka wakasiriha... wakasiriha mpavi wao uhedza maingu... uhedza maingu ata vahanu vale wantru kawashindri hungia.**

98. Chef du village : Il va demander l'autorisation, par la formule : « hodi », ô vous les anciens, nous venons dans la demeure avec joie et plaisir. Les gens très calmes, entrent dans la grotte. Les locataires, s'ils sont contents, eux sont comme nous en chair en os, surtout quand les gens sont très calmes, car ils peuvent être vexés...s'ils sont contrariés, le ciel devient nuageux... le ciel devient nuageux et personne ne peut entrer dans la grotte.

99. Bourhane Abdérémane : **Basi vavo nahika mfano amba vwahedza yamaingu hê yaâni kavwasi ndzia ya humia na hutafadhwali ata ike amba uweu ungia ?**

99. Bourhane Abdérémane : Ainsi si, par exemple, le ciel devient nuageux, n'y a-t-il pas une issue qui permet d'implorer et de supplier les esprits pour que la clarté revienne ?

100. Shefu wa muji : **Ewa.**

100. Chef du village : Si.

101. Bourhane Abdérémane : **Vavo namuna jeje ? Yaâni mkizi-mbeli waye ufanya ntrini wakati uo ?**

101. Bourhane Abdérémane : Alors, de quelle manière ? Que fait donc le dirigeant en cette circonstance ?

102. Shefu wa muji : **Waye umia.**

102. Chef du village : Il implore.

103. Bourhane Abdérémane : **Waye umia jeje ?**

103. Bourhane Abdérémane : Il implore ?

104. Shefu wa muji : **Umia amba wadzade de huka amba ne musije hasira...(Asasidza mpavi).**

104. Chef du village : Il demande aux esprits de ne pas se mettre en colère... (Il a hésité un peu).

105. Baha Ali Burwa: ***Rivingi uwana na uwajuhu (Arongoa mpolempole).***

105. Baha Ali Burwa: Nous sommes venus avec les enfants et les petits-enfants. (Il a parlé doucement).

106. Shefu wa muji: ***Rivingi uwana na uwajuhu. Basi musirijalie hasira tsasi rija vanu rilawe...***

106. Chef du village : Nous sommes venus avec les enfants et les petits-enfants. Alors, ne soyez pas en colère, nous voici venus ici avant de partir...

107. Youssouf Ben Ahmed : ***« Batterie accélérée un peu » kayabaki nyengi...***

107. Youssouf Ben Ahmed : *Batterie accélérée un peu.* Il ne reste pas grand-chose.

108. Shefu wa muji : ***Rilawe ha furaha mauri de namuna mwafurahi.***

108. Chef du village : Nous devons partir avec joie comme vous l'êtes actuellement.

109. Bourhane Abdérémane : ***Basi kushindri urambia wana-djimbo ikao amba iyo uhedzewa mpavi. Warihedzea mwana-djimbo umoja ramukia rakia iswauti yaho ? Maâna usijua amba ini tarehi na wajuju na zilembwe wahihuona wakia liji laho.***

109. Bourhane Abdérémane : Ne pouvez-vous pas nous dire des chansons que l'on chante un peu ? Voulez-vous bien nous chanter une seule chanson pour écouter votre voix ? Cela car vous savez bien qu'il s'agit de la tradition et les petits-enfants et arrière- petits-enfants quand ils vous verront ils entendront aussi votre voix.

110. Shefu wa muji : ***Vavo zizo ... zizo zinilawa. Maâna de huka amba wakati iyo wasi wakovingwa wanatsa harvwa yamadjimbo hoho.***

110. Chef du village : Tout ça... j'ai tout oublié. Cela car, à cette époque, nous amenions des enfants pour chanter ces chansons.

111. Bourhane Abdérémane : ***Ehê.***

111. Bourhane Abdérémane : Bien entendu.

112. Shefu wa muji : ***Iyo rakorenga maâna vwakovingwa nyama vuvingwa na musindriyo ngoma. Wanadamu... wanadamu... wantrumama... wantrumama na wantrubaba wakovinga na yamadjimbo yayo wahiimba ata wantru wawaswili.***

112. Chef du village : Nous prnons cela car on apportait de la viande et un tambour qui résonne bien. Beaucoup de gens... Beaucoup de gens... des femmes... des femmes et des hommes en amenant leur chant et en chantant jusqu'à leur arrivée.

113. Bourhane Abdérémane : ***Vavo rangu mujini hunu wakohedza kamwe yamadjini au de vavo hoho ?***

113. Bourhane Abdérémane : En ce moment là, depuis le village ils font déjà appel à leur esprit, ou bien c'est là-bas qu'ils y feront?

114. Shefu wa muji : **Ahâ. De wantru wahendra hoho. Walawa amba wasija dzao vavo de yamadjini yakohea shitswani haho.**

114. Chef du village : Non. C'est quand les gens vont là-bas. Quand ils quittent pour revenir, c'est là que les esprits se manifestaient dans leurs têtes.

115. Baha Ali Burwa : **(Asirongoa na imbuzi ilawa nkeme mangavu ata tsakia zintrongo azirongoa mwandro...) ...Vwa vahanu vwahuhea hule. Wahea hule wazini mudandra.**

115. Baha Ali Burwa : (Il parle et la chèvre crie tellement fort que je n'ai pas pu entendre tout ce qu'il a dit au début...)... Il y a un endroit pour monter là-bas. Ils montent là-bas et dansent **le mudandra.**

116. Bourhane Abdérémane : **Basi mwe muhu nisihuvoshelea maraba. Risimia Mwe-zi-Mungu zihazi rizifanyao vani Mwe-zi-Mungu arive kibala ile itarehi ya umuji isilatsihe.**

116. Bourhane Abdérémane : Donc, grand-père, je vous remercie beaucoup. Nous prions Dieu pour les travaux que nous effectuons ici, que Dieu nous accorde toutes les facilités pour que la tradition du village ne se perde pas !

117. Baha Ali Burwa : **Isilatsihe...**

117. Baha Ali Burwa : Qu'elle ne se perde pas !

118. Bourhane Abdérémane : **Vwahija wanyawe wangina wajue amba vani vuka ntrongo kadha... vani vuka ntrongo kadha. Maâna risimia Mwe-zi-Mungu amba zintrongo rizifanyao vani itsoka mabarani ile wantru wajue amba Mro-maji vwa ntrongo kadha vwa ntrongo kadha...maâna hususwani iyo itsohedzao wantru hunu de zintrongo ifanyiwao harmwa iziyara.**

118. Bourhane Abdérémane : Pour que, si d'autres personnes viennent, ils sachent qu'ici il y avait un culte... qu'ici il y avait un culte. Nous prions Dieu pour que les travaux que nous effectuons soient connus à l'étranger et pour que les gens sachent qu'à Mro-maji qu'il y a un culte, un culte...Car, surtout, les chants présentés par les gens ici, feront partie de tout ce qui se fait sur le lieu sacré.

119. Youssouf Ben Ahmed: **Harmwa iziyara...**

119. Youssouf Ben Ahmed : Sur le lieu sacré...

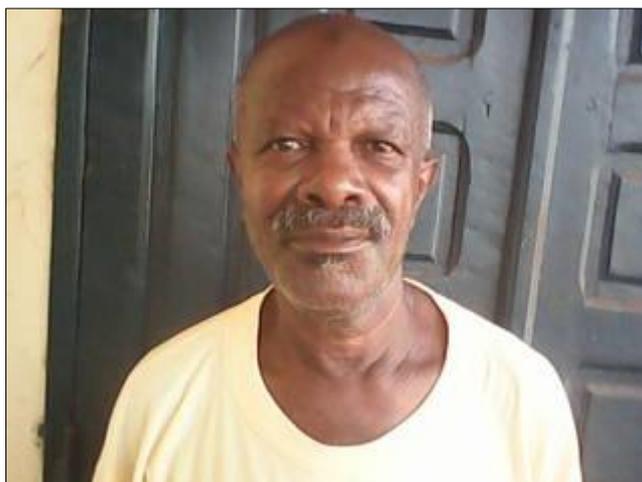
FIN DE L'INTERVIEW

ABDOU ABDILLAH I OMAR SOIL IHI

Enquête à Wani (Ile d'Anjouan)

Transcription en comorien et traduction en français des propos de monsieur Abdou Abdillahi Omar Soilihi, connu sous le surnom de : *Tsaki*, cultivateur, spécialiste de la boxe locale « *Mringué* » né vers 1945 à Ouani, traditionaliste, spécialiste de l'histoire de "*Mhatse*", rite qui fait « tomber la pluie » à Ouani.

Enquête faite à Ouani chez monsieur Abdou Abdillahi Omar Soilihi, le 00 Août 2005, de 16h 00 mn à 17h 00 mn par Bourhane Abderemane (BA) et Charafoudine Ahmed Abdillahi (CHAh), agent du CNDRS, section géographie.



ABDOU ABDILLAH I OMAR SOIL IHI dit Tsaki né vers 1945 à Ouani

INTERVIEW

1. Bourhane Abderemane et Charafoudine Ahmed: **Lewo tsipara ibahati ya hujo hudjisa y Tarehi amba yako hidjiri hari mwa umuji wa Wani zama zahale hoho.....yirongolwawo Mhatse. Muhatse wunu, ya ko fanyiwa. Wanadamu wakojo vura amba vwa ntsaha kavu hanguvu. Vavo nako vindja, ya handrani, tsijuwa lidjinalaho. Wunambiye hale zintrongo hufanyishiha mandrisoni ata lidangadjo hu fanyishiha**

1. Aujourd'hui, nous avons la chance de venir poser des questions sur l'histoire de ce qui s'était passée au sein de la ville d'Ouani, jadis.....concernant le rite pour faire tomber la pluie. Ce rite là,

on le faisait. Les gens venaient tirer (la liane) parce qu'il y a tellement la sécheresse. Et là, nous aimerions, en premier, connaître votre nom. Nous dire comment les choses ont été faites jusqu'à ce que le rite soit organisé.

2. Tsaki: **Ewa!, Manama, mwanayagu.....Drehuka kal'aswili hoho, haliyangu niwona, na hali nawona, huka amba vuka wakati risitsaha rivure halini Muhatse haimwa ntsahakavu delijuwa amba lireme harimwa intsi ata wanadamu; Mkabala waizi ndrima kazisikiri. Wadjadre wa aswili wakavani minhumu wantru wa Kilingeni nahunu Bwedjani. Wadjadre wawo waka na drimazawo wakoziyanya. Wakopara wakopara wakati wambiyana amba vani rapara vani lazima rivure M'Hatse.**

Waendre mpaharoni wlo kamtra ingwe yawo, waishushu vani, waishishi monimwa muj, yakojo hintsiwa ata yahipara maharibiju wandru wairana, washemeledja wantru waja vavo.

Muhatse wuja wusikwa na wanadamu huvurwa. Ne de huka amba wakati wakoziyanya, y baâdhwi yakoka hunu, baâdhwi ya hunu waja wavuru halini. Nitsojuwa niimbe na Muhatse?

2. Et bien !, mon frère, mon frère...Ceci dit, jadis, me concernant , ce que je vois et ce que j'ai vu, certes il y avait un moment que nous voulions organiser comme ça le rite pour faire tomber la pluie pendant la sécheresse à cause du soleil qui a frappé le pays jusqu'à ce que les humains, concernant les cultures qui ne réussissent pas. Les parents qui, jadis, étaient là notamment ceux du quartier Kilingeni et Bwedjani. Ces parents-là labouraient. Il arrivait un moment où ils se sont dits que là où nous sommes maintenant, inévitablement, procéder au rituel pour faire tomber la pluie.

Ils sont partis en forêt pour aller couper leur liane, Ils l'ont ramenée ici, et l'ont déposée en ville. On l'a laissée là et au coucher du soleil, on fait venir les gens, On les annonçait en criant. Les gens sont venus là. Les gens tenaient la liane en tirant. Si seulement quand on l'a tenue, certains sont ci, certains sont de ce côté-là en tirant comme ça. Est-ce que je pourrais réciter le chant du rituel ?

3. CHAh et BA: **Itsojuwa ikiri...**

3. Ça pourrait marcher...

4. Tsaki : **Wakojo hintsi waimbiya "Mdandra", waziniya "Mdandra" ata waihisa "Mdandra" wuwo, waja wambiyana. Wako andriza rabuzi harimwa "Mdandra" wuwo...(Asi yimba...)**

4. Ils posaient par terre la liane et récitaient les chants du rituel, en dansant « la danse des esprits ». Quand ils avaient fini cette danse-là « des esprits », ils se sont dits : ils allaient d'abord commencer par cette « danse des esprits »...(Il chantait...)

Mdandra na mawule	La danse des esprits, maître	
Sahe Mdandra na mawule	Vénérable ! La danse des esprits, maître (2 fois)	
Ntsazi zantrundra	Le plat avec des graines ²⁴³	(3 fois)
Ntsazi zantrundra	Le plat avec des graines	(5 fois)
Mawulana Ali msada	De l'aide seigneur Ali	(3 fois)

²⁴³C'est-à-dire que le plat (en bois) doit être rempli d'aliments (les paddy, les ambrevades, les maïs, le mil etc.). Ils sollicitent l'aide des saints et des esprits pour que la pluie tombe, arroser la terre pour permettre les plantes de pousser.

4a. Wubambwa, wusikwa y baâdhwi ya hunu wasivura hunu, na wani wasivura hunu. Mashindrano...Wavuru, wavuru, wavuru, wavuru ata kila kilamuntru astsaha amshindre mnyawe taaaaaaa !!!! wakojo baki wakati wuja wurumbuha. Wakati wako paruhana amba wahirumbuwa, yakofungwa, wuregezewa vavo. Navurwa.... Y baâdhwi isivura hunu, baâdhwi isivura hunu ata...Wandrawu lemedje wasitsaha kula muntru aishishe mtsangani hoho. Wabaki wahanyuliyana... wahanyuliyana... wahanyuliyana... wahanyuliyana at yiwakien huka amba vanikamwe wantru wavuru ata vwa yintrini ? vuja vushuku trani ya vuwa na wawo « wakontinuer » harimwa m’vuriyo ile yivuwa inye ata nawawo wanayo majinivavo ata.... !!! Wahilemewa wakojobaki wazini “Mdandra”. Wawo wako handrisa....

4a. On l’a tenue, on l’a saisie, certains sont ici et tirent de ce côté, ceux-là tirent de l’autre côté. C’est la compétition...Ils tirent, tirent, tirent, tirent jusqu’à ce que chacun voulait battre l’autre taaaaaaa !!!! ça reste là. Quelquefois ça se casse. Il arrive un moment où, si ça se casse, on la nouait, on la remet à sa place. Tirons...Certains tirent par ici, certains tirent par là jusqu’à ce que...Les plus forts voulaient que chacun tire pour la faire descendre vers la mer là-bas. Le reste tirent avec force... tire avec force...tire avec force jusqu’à ce qu’il s’avère qu’actuellement les gens avaient tiré longtemps.... Y avait quoi ? Une pluie diluvienne tomba mais eux, ils ont continué. Concernant ce tirage-là, la pluie tombait tellement mais eux, ils l’ont (ils tenaient toujours cette liane malgré l’arrivée de cette pluie tant attendue) dans cette mare jusqu’à.... !!! Quand ils sont fatigués, ils restent là à danser la « danse des esprits ». Eux, ils commençaient par (dire) : ...

Mele yalwa he !!!	Le paddy (riz) a été mangé he !!!
Mele yalwa Jimlime !!!	Le paddy a été mangé à Jimilime !!! (3 fois)
Ntsazi zantrundra	Le plat avec des graines (3 fois)
Mawulana Ali msada	De l’aide seigneur Ali (3 fois)

4b. Wuja wungiwa tsena...

4b. Ils ont repris à nouveau (c’est-à-dire à tirer la liane en chantant)

Mawulana Ali msaâda	De l’aide seigneur Ali (3 fois) (refrain 5 minutes)
Bamba!!! Bamba!!!	Touchez!!! Touchez!!! (4 fois)

4c. Wahikiya amba “Bamba” vavo wusiringwa montsi wahi hanyuliyana vavo ata...wulimbwa ata... wantrumama waja wangiya moni vavo. Walipare, wusikwa na wantrumama vavo iyo taharaki dre iliyo. Wantrumama kawaskiri wasikidjiwe Bwedjani na wale wastsaha waishidje hunu na lililo lingiya. Na wuvahano dre shilindroni; wandrisa Shilindroni iyo vahano ikawo amba Shilindroni shatru shisho aswili wadjadre wa Kilingeni wawo dre waka na mamlaka wa zintrongo zizo. Safeke, vuka na baâdhwi ya wantru wa Bwedjani, wadjade wawo, tsena waka moni mwa Mhatse. Iyo wakojo kentsi wavuru Mhatse wawo ata wahilemewa na huvura vavo ata... ha basi narilishé. Waja walishi; waja walishi vavo. Waja vavo kila muntru angiya dragonihahe.

4c. Quand tu entends ça “ Bamba” « Toucher », là, ils la prennent par terre en tirant avec force. Là, jusqu’à ce que la liane soit très raide, en ce moment-là...les femmes sont venues s’introduire là (dans le jeu). Elles l’ont eu, tenue par les femmes (les femmes tenaient fort la liane/elles ne lâchent pas la

liane). En ce temps-là, c'est l'excitation qui bat son plein. Les femmes n'acceptent pas. Elles tenaient fort du côté de Bwedjani²⁴⁴ et les autres, veulent la ramener ici (vers le levant). Et Celle-là arriva. Et l'endroit c'est *Shilindroni*²⁴⁵. Ils ont commencé à *Shilindroni*. Cet endroit-là, un lieu où... notre place publique (*shilindroni*), celle-là jadis les parents de Kilingeni²⁴⁶, c'est eux qui avaient le privilège d'organiser ces choses-là (le rite pour faire tomber la pluie). Ceci-dit, il y avait une certaine personne de Bwedjani (« les nobles »), ces parents-là, encore prenaient part à la « danse des esprits » pour faire tomber la pluie. Ils venaient s'asseoir là en prenant part à leur rituel. Quand ils sont fatigués de tirer (la liane), et...assez, on arrête. Ils ont abandonné (c'est la fin du rituel), ils sont venus abandonner eux-aussi. Ils y sont là, chacun rentre chez lui.

5. BA et CHAh : Vavo nistsaha nidjisé amba « préparation » ya Mhatse kabla ya huwendra matsahani, vuka mtru dre akotsashiwa amba ahendre ?, awu fundi, awu vvakosomwa intrini dre wumuntru ankondro.....wumwili ?. Awu ingwe yini lidjinalayo intrini?

5. Et là, nous aimerions vous demander comment la préparation de ce rite se fait avant d'aller en forêt, y avait-il quelq'un de spécifique qui doit y aller, ou bien c'est le fundi (le socrcier), ou bien qu'est ce qu'on récitait ? (avant d'aller en forêt) pou que celui qui y va..... se protège ? Comment s'appelle cette corde là ?

6. Tsaki: Drehuka amba vuka wantru "mavolontaire". "Mavolontera" amba lewo lazimu, vwa tsahakavu moni mwa wumuji; lazima vulawe wana mashababi wendja swiha waheye paharoni wendre wakantre wu mungwe. Wu gogorolwa wushuke hari mwa wumuji

6. Ceci-dit, il y avait des gens volontaires. Des volontaires et que s'il y a la sécheresse au sein du village, impérativement des jeunes gens assez robuste (en bonne santé) quittent (le village), monter (aller) en forêt pour aller couper la liane (qui va être utilisée pour le rituel). On la trainait pour la faire descendre au village.

7. BA et CHAh: Vavo, mungwe wunu, wakoka tsaba moja awu wako kitswa?

7. Et bien, cette liane là, c'est une seule liane ou bien plusieurs lianes tressées ?

8. Tsaki: Wunu, wakoka tsaba moja. Wakatiwuwo, wu mungwe wuka mtronga....Kavakoka amba wunu wukutswa. Wakoka ntro mundra "apepouré" metra zapara, metra thalathini hale; amba wuwo kayakongiya nkoleya. Vahano fundro vahano. Welewa...Wahendro kwantrwa hule wakohanyulwa wulawa hule; wuja wuhintsiwa harimwa wumuji hunu. Safeke, kayaka na fundro.

8. Celle-ci, forme une seule (c'est unique). En ce temps-là, les lianes étaient très grosses....Il n'y avait pas une liane tressée (c'est-à-dire que les lianes étaient assez grosses et on n'avait besoin de la doubler en les tressant). C'était assez long. A peu près ça atteindra trente mètres avant ; et celle-là pas d'achoppement. Des nœuds ici là. As-tu compris...Quand on est allé la couper là-bas, on la secouait pour la dégager de là, on l'avait déposée au village ici. Ça a fait qu'il n'y avait pas des nœuds.

²⁴⁴ Bwedjani : quartier face au couchant (qui s'étend vers l'ouest)

²⁴⁵ Shilindro (zi-) Attroupement, lieu de rassemblement, de rendez-vous. (Voir A. Chamanga 1992 : 132).
Shilindroni : place publique des gens de Kilingeni

²⁴⁶ Kilingeni ou Klingeni : quartier de Ouani où résidaient les familles Beja et Kombo considéré comme quartier de « *Wamatsaha* »

9. BA et CHAh: **Vavo, lera yontsi, waheya walokantra.Wakohintsiwa ata mpaka dre mawuku, mawuko wa mwezi wa hwala awu mwezi shidja?**

9. Là, n'importe quelle heure, ils montent couper (la liane). On la laissait jusqu'à la nuit, en pleine lune ou bien la nuit sans lune ?

10. **Tsaki: Kawwaka kawainda....**

10. Tout le monde y va....

11. BA et CHAh: **Wahika mwezi walawo nahika shidja...**

11. Que ce soit en pleine lune ou bien sans lune...

12. **Tsaki: Trongo izo piya ika vahano vwamoja**

12. Toute ces choses là y existaient en même temps (Cela veut dire que : quelque soit le moment (pleine lune ou sans lune), une fois que le sorcier (mwalimu) donne son feu vert, on l'organise)

13. BA et CHAh: **Wantru wani wavura "Mhatse" (Muhatse), wako pishiwa shintru wali, awu akolawa waendre tou! Hari mwa "Mhatse"?**

13. Ces gens qui tirent la liane, est ce qu'on les préparait quelque à manger ou bien ils s'en allaient comme ça ! au rituel de faire tomber la pluie ?

14.**Tsaki: Kawako pishiwa shintru, be waka mavolenteri...**

14. On ne leurs prépare pas à manger, car ils étaient des volontaires...

15. BA et CHAh: **Mavolenteri?**

15. Des volontaires ?

16. **Tsaki: Mavolonyeri Hein! Wasitsaha y..., mkabala wazi taâbu zni ziliyo amba ziwataâbishao hari mwa wumuji....Zindrira zawo. Piya zinrongo zawo lewo risivura "Mhatse" safeke wahikiya amba lewo risiwura "Mhatse" hari mwa wumuji wa Wani, lewo piya wanadamu wako juwa. Ka vwaka amba dre wuvi awu dre wuvi. Watsokawo wontsi wawapara vavo akongiya harimwa ingwe iyo. Wantru wavuru...**

16. Des volontaires Hein ! Ils voulaient quoi..., concernant les problèmes qui y sévissent en les faisant souffrir au sein du village....leur labour. Toute leur affaire, aujourd'hui on organise le rituel pour faire venir la pluie. Ça a fait que, quand ils entendaient qu'on organise aujourd'hui le rituel pour faire tomber la pluie au village de Ouani (à Ouani), aujourd'hui, toute la population y savait. Il n'y avait ni un tel ou un tel sans être informé. N'importe qui qu'on rencontrait là, prenait part pour tirer cette liane. Les gens tiraient...

ANNEXE - 3 - Q

NASSURI ANLI (SARI)

Enquête à Ouani

Transcription en comorien des propos de Nassuri Anli connu sous le nom de Sari, né vers 1970 à Jimilime, traditionniste, enfant de l'un des grands sorciers de Jimilime, connaisseurs des différents rites organisés jadis dans cette localité.

Enquêtes réalisées dans sa boutique à Ouani de 16 heures à 18 heures en cinq séances dont trois séances enregistrées et deux non enregistrées:

1^{er} enregistrement : 18 janvier 2013

2^{ème} enregistrement : 1^{er} février 2013

3^{ème} enregistrement : 07 novembre 2013 par Bourhane Abderemane de 16h à 18h



NASSURI ANLI dit Sari né vers 1970 à Jimilime, grand connaisseur des différents rites organisés au village de Jimilime, devant sa boutique à Ouani. Ici, il tient entre ses mains des bracelets "Nkunku" ou « vango vango », trouvés le 26/12/2012 lors d'une excavation à Ouani, ainsi que d'autres artefacts (photos ci-jointes à la fin de l'interview).

INTERVIEW DE NASSURI ANLI

1. Bourhane Abderemane: Tsiviri harimwa mabavu nyengi. Tsija tsipara amba vwa bavu mahususu...Ya inliwu....Za trongo zakofanyisiha...Amba wasi ribuhamatso ripara wamatrundra...Na waze warongowa amba « Mka Maka dre ajuwawo namna ya huhedji »...

2. Nassuri Anli: Eh! Hen!!! Swadakta!

3.BA: Ivo naja napara amba ikao wasi huhadisi trongo nyingi wahi nanyesa dre narongowa ayi!!! Maâna intrini tsisijohupar naregeza y kaseti wunyuma hai Tarehi ya Jimilime naendra naloitsaha. Tsiyenyesewa vahani vwengi be! Yaâni hanguju vwa trongo amba kaisi fetre...Yaâni trambilwa trongo be! Nahizilolesa kaisineleya...

4.NA: Eka!!!!

5.BA: Iyo roho....Tsambilwa Tsengeni, tsambilwa Puliju, tsambilwa vahano wvingi

6. NA: Eka!!!!

7. BA: Be! Yaâni mnofu!

8. NA: Wustsaha dre mnofu! Yai faraha ya ntsi

9. BA: Dey faraha ya ntsi ya Jimilime rabuzi...

10. NA: Basi nisihudjibu mana wami tsimtru amba tsidjawa wakati wuwo be tsipara trongo zirongolwawo. Tsizi para na Monye Ali Ousseni Combo, wuwo dre anidjaya. Monyali Combo anuwusiya, anambiya amba zitarehi...zahe ajuwawo avolwa na wa kokwake na wa babahe. Jimlimé iyo, famiyi bili tu !, be lakini ika na nyoga ne (04). Vuka Tsengeni, vuka....vuka trini...Mbangoma, vuka livimpaharoni...mpaharoni hunu...mmpaharoni vavo...hatru vavo Mshakoju vavo. Vuka muji yaka vavo...Vwaka Hantsandji...

11. BA : Voya ?

12. NA : On Hon ! Voya vavo kavwaka muji, hule mpaharoni. Zika zikawo zine...be zikawo zine zaka, na zizo zika zikawo zili tou! Jimilime. Be dehuka amba wakati wuwo wantru kawaka wingi. Wakopara amba trundra bili wawo waha drago...trundra bili waha drago wakintsi (3fois)...maâna kawako para makazi wakintsi waringeleya. Be likoho, koho, kohani nahika wustsaha wujuwe likoho nkohani kahani ya zianda...Mkini trongo wuyi tsahawo wujuwe zianda?

13. BA: Dre zianda

14. NA: Likoho nkohani za zianda dre "Bongoma". Maâna *Bongoma* iyo....Bongoma dre yavinga Ntsengeni, dre likoho yavinga y mpaharoni ini vani, rahi heya Mshakoju. Hantsandji iyo yangina yalawa mbali tu !. Basi Bongoma yivingi miji miraru...ata yivingi nayi Wani...yini yiliyo vani rirongowawo amba Kilingeni.

15. BA : Na Bejani ?

16. NA : Ehen ! Kilingeni...Kilingeni yiyo dre Bejani

17. BA: Dre Bejani...

18. NA: Dre Bongoma...Bongoma yiyo wanadamu, wantru wa aswili walala ata wahihima...Wanatrundra...maâna vuka wanatrundra. Waihima Mwezimungu awanyesedja shumbe ikawo kawasijuwa amba yilawa havi awu yilawa havi be aka shirewe muntru wuwo afuha kawaju kasina nguwo...Kasina yitsokawoyantsi...be afuha shurewe. Vavo wawo waja wayiri amba "Hadji Mtsunga". "Hadji Mtsunga wunu dre aja na matsunga ya Jimilime, nazi rehema piya. Maâna matsahani kavwaka trongo nakita tsi matsunga.

"Hadji Mtsunga" yiyo dre yavinga harimwa y zisiwa ziraru zini nahwambiya: Bongoma, Tsengeni, mayi mpaharoni yini. Oh!!! Wani wa Hantsandji wani dre y fami ya Shibushi yini ikawo dre yalawa Sima. Fami ya Shibushi jorongolwawo amba, ya âni wamawore waja waira amba Mfalume wa Maoré wuyiriwa "Ndamadjakarivu"; yaâni wunu muntru yikawo amba alawa Bushini aja atrunge y Sima...aja ata apanga nay Maoré. Wuwe dre alawa Hantsandji...

Vavo wuwo de famiyi ya Lawana mangu... Kokombushi...Kokombushi. Hoho safeke y Ndzuwani wakatiwuwo wakofuha...wengi wako trawa kondro harimwa libavu la Afriki. Wakati wuwo vwaka pureblemu nyengi. Wantru wakowulawa. Na zile, na zile dre wako traliya wahindra tu!

Vwa amba djahazi zakorora baharini...Vwa zakoshuka arduini sa ikawo amba amba djahazi y roro...Be iroro montsi kakila muntru amba mwazimungu adjaâniya, wule afuha hule, afuha hule...Wuwo afuha hatru. Wantru wamwiri "Hadji Mtsunga"..... "Hadji Mtsunga" wuwo, likaburi lahe la Bongoma. Nahika wustsaha wujuwe y Tarehi ya Jimilime kabla "Garustu" kaja; "Garustu" mwenyewe y bandra mtsanga, maâna "Garustu" wuwo de mzungu waka waja na mrututu wakozihira wantru waka vavo...Na mshe Makiliki nahika wustsaha ni hwambiye y Bandra mtsanga ile vale vwa wantru ata hupara lewo, vwa waliva, vwa kawaliva; ile ntsi ya sirkali amba djeli...wana wa Makiliki wakohima watso ringa y Bandra mtsanga tu! Vwa wantru waliva nusu ya mpesa...Vwa wantru ata hupara lewo...lile shamba la sirkali...mzungu. Vavo likaburi la wumuntru wuwo arongolwa "Hadji Mtsunga", lilo la Mbongoma...Basi "Hadji Mtsunga" wuwo wakati ikawo amba wana trundra wawo waja wampara wamdrungu hari mwa ya matsunga....Hari mwa zianda...ikawo na rifanye "Mdandra" yiyo mila Nantsi yatru narifanye, na rifanye y "Tari la muji", rifanye "Swala ya Mtrume".....Hon!!! naribihe y!!! y!!! "Mgala" maâna Jimilime rika na "Mgala", rika na "Tari la muji", rika na "Swala ntrume"...rika na "Shimambi" zizo zakorotswa ivo wantru wajuwa wali ke la mele waya tabu. Kwako juwa wala...kwakojuwa wala mele wayatabu awu mrama wayatabu mpaka wuvelehe.....Lazimu wurongowe amba mele yangu yadjinyi...Ya mele yale yangu yaja ya kwantwa make vale ya hangwa vuhamwe na djiya la nyombe ya velehwe ziyarani Bongoma.

19. BA: Ziyarani Bongoma....?

20. NA: Yasi hangwa be kaisifanyiwa trongo yangina....yasi hangwa tou! Ata yalihe truhuru trotro! Troro! Trotro!, yaringwa ivo, yaja ya rendrwani? Yapihwe zivelehwe ziyarani Bongoma. Ivi wule mele. Be nahika wufanya trongo yangina amba kwafanya ntrongo yiyo, wakopara amba wumiyo yaho yizimbi namnaini (fait le geste). Vavo wakatiwuwo ya madjini yaka yalava maâna dre wakati ya madjini. Karijo juwa raving mwana wa muji wa Jimilime afe harimwa ibahari.....Tadjeli afu amba aroro na markabu.....Shipindra shahe mutsolipara hari mwa likawe.....Kwelu wakatowuwo wutadjiri wa Jimilime nyombe na mbuzi na drima riinshinawo, basi monye wunu aka afuha, vavo aja adjaya zinasila zahe. Wuwo dre aja yinasila iyo ata wamine tsilawa harimwa yi nasila yiyo ya "Hadji Mtsunga". Vavo "Hadji Mtsunga" wuwo ahintsiwa djini. Maâna ya "Hadji Mtsunga" yiyo djini. Maâna

Jimilime wantru wahijo buwa mlongo ne lazimani rimpere dati rijo triyawo wubani...Bako "Hadji Mtsunga" ivo rije riyire... Raihira Bako "Hadji Mtsunga"...vavo risijo yira "Koko Tibaku"... "Janajele"... "Sufu jele"... "Kombo jele"... "Maridjani jele", vavo ribuwa mlango,... "Mahadali jele"... Be "Hadji Mtsunga" dre likoho. Huka amba lazima wahitriya wubani... "Shela bako Hadji Mtsunga" jimilimé. Ivo riyire piya zintsa. Zabaki, maâna zintsa za nyingi wujuwawo amba wuwo bako, na wana, na wajuhu, na zilimbwe, nazi kadrundru. Basi kweli wakati wuwo... Bangu anambiya amba yinshi fetre ata wami tsidjwala mwana ata tsibuha ankili na wami tsimayizi amba wanadamu wayinshi fetre... hahouka amba yahandra kwavako ringwa muntru amba afu hari mwayi bahari. Tadjeli amba wusitsohowa... Bahari yile yakoka mbovu ata yipare havi, yakohulatsa mtsangaju. Tadjeli wufu hule, yakohulatsa mtsangaju... Tadjeli wufu hule... Wakolishwa mtsangaju. Maâna madjini waka walava amba "jamé" kavutsofa mwana washu jimilimé baharini vavo ni ikawo wakopara zi nafaka zawo. Wasiremwa "Mdandra" yawo, wafanyiwa "Swala trumu" ye yawo, Warotswa "Shimambi" shawo. Vwa na anda zangina nyengi... nyengi... na zahula ziyelehwawo ziyarani; zizo nyengi. Wawo kawatso juwa waringwa kweli?

Lewo dre niwonao maâna, nisona midjuza? Kazibuzu wakati yikawo amba wubuzu trongo nyengi maâna muntru wuwo, vahano ikawo amba yinasila yangu yilawa vavo. Aja... aja adja wumwana wahe amwiri "Kombo Nkobe"... intrini... "Kombo Kwehe"? Idati rilimawo zinkohe, ripare rilime zinkohe aka muhodari hulimiya zinkohe, dati ralima ratabu, alimiya?..... Zahula zile zitrendre. Wuwo akohiriwa "Kombo Nkwehe". "Kombo Nkwehe" aja adja wumwana na wahe, aja amwiri amba "Ali Ouseni Kombo Nkwehe" vavo dre vahano naja? Wami tsija tsilawa vavo... vani naja nadjwala vavo. Alhamdu lilahi rwabil anlamina, kweli tsiwono wakatiwo zianda zako fanyiwa. Kavwaka "problemu" Jimilime. Wantru waka fetre ata riinshi ha ladha na furaha ata zintrongo zika ndjema. Ata rija ripara wakati wukaamba... Iduniya yija jibuzu. Na wawo... idati wakotsaha yi Jimilime waje wakentsi, waje wangulidjane swafi hunu jimilimé, maâna wantru waka ntsa nantsa... Ntsa nantsa... Wakati wako ngulidjana intrini?

Ngwe zahe, aja akitsi zingwe zahe..... Be "Hadji Mtsunga" wunu piya zimali za Jimilime, nyombe na mbuzi..... nyombe ha wengi na mbuzi.

..... (Ya marongo kayalawafetre) ?

..... Amba bandra lini djengi. Imuji piyo itsoshindra ingiye piyo vane? Vavo aja afanya "rasamlema"..... aja afanya "rasamlema". Wakazi wale na ya madjini yale wakintsi. Madjini yale wrongowa amba:

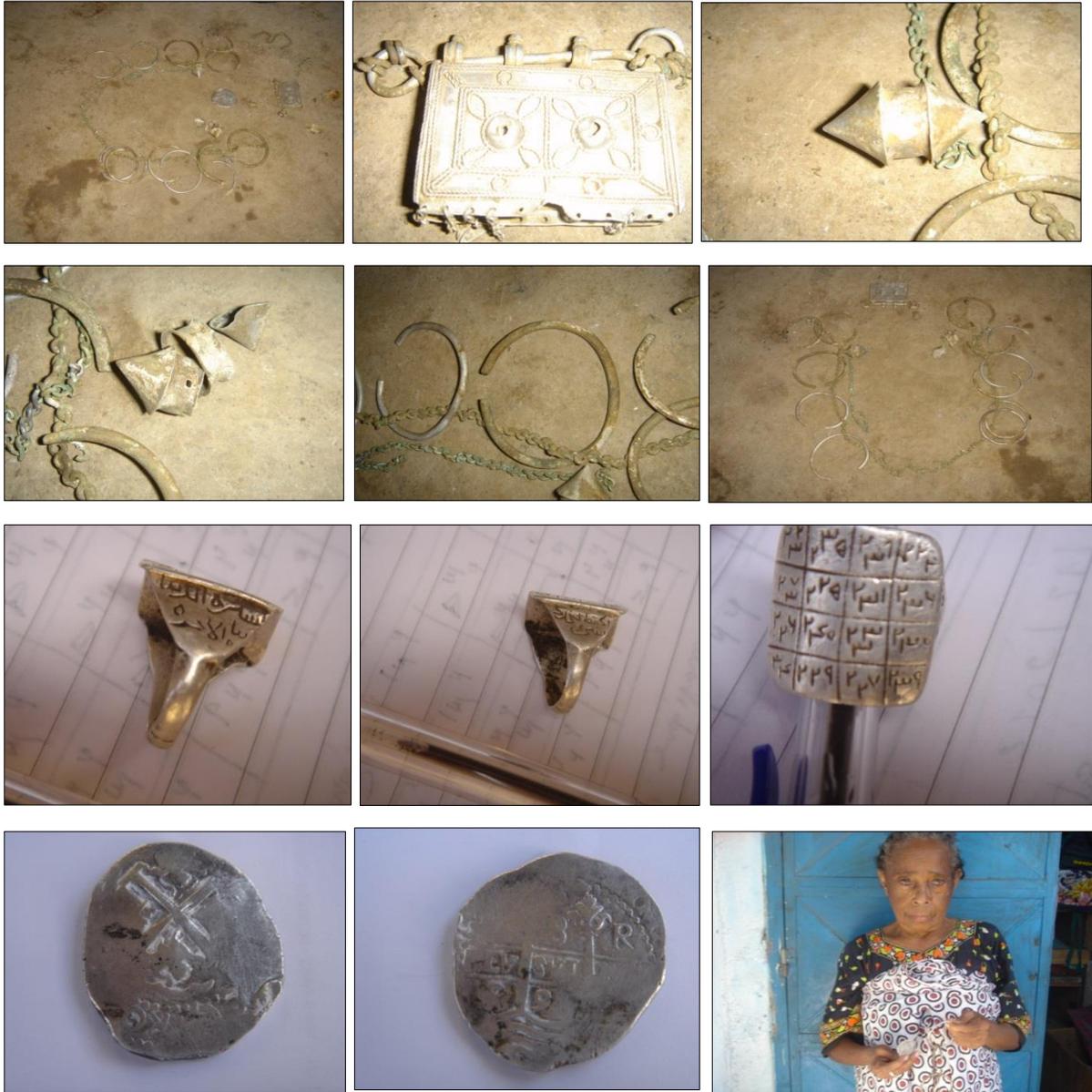
« Kamutsoshindra mwakentsi vale maâna vale de ya "Mahabu" yatru. Mwahitsaha mukentsi vale, lazimwani zintrongo zatru ata sukumoja zisife? Wanyu mtsoshindra mudrunge; be wajuhu wanyu kawatsoshindra wadrunga.... Wasaliya watso drunga..... Wajuhu tahatahata kawatsotsaha.... ».

Wadjade warongowa amba: "yiyo tsi problemu yatru. Wasi risitsha dre ya maesha yatru rike vwamoja. Vavo wumuji vo ija itsangamanyiha".

Vavo idjama ile yafanya irasablema warongowa amba: "yi pulasi yini namna yiliyo ndjuzuri narije rikentsi vane...". Yiyo vavo de Jimilime yaja ya pangihia; be harimwa izikawo zine zaka, zika zikawo zine tu!. Be zile?..... tu! Ilawa na nasila Mwali yashi afrika ya Shibushi tu!

SUITE DE L'INTERVIEW

LES ARTEFACTS, TROUVES LORS D'UNE EXCAVATION A OUANI



Lors de remblage de cette maison par une pelleteuse, un ouvrier, sourd, a trouvé ces artefacts le 20 décembre 2012 sur ce site archéologique de l'ancien village de Nyantranga connu sous le nom de « Nyamawe » à 600 m de l'aéroport de Ouani et à 100 m d'altitude vers le lycée Said Mohamed

Djohar (une zone à prospecter à l'avenir). Madame Rayhane Bacar Cheikh (75 ans) a récupéré la pièce et un bracelet.

Source : *Bourhane Abderemane – photos prises le 26 décembre 2012*

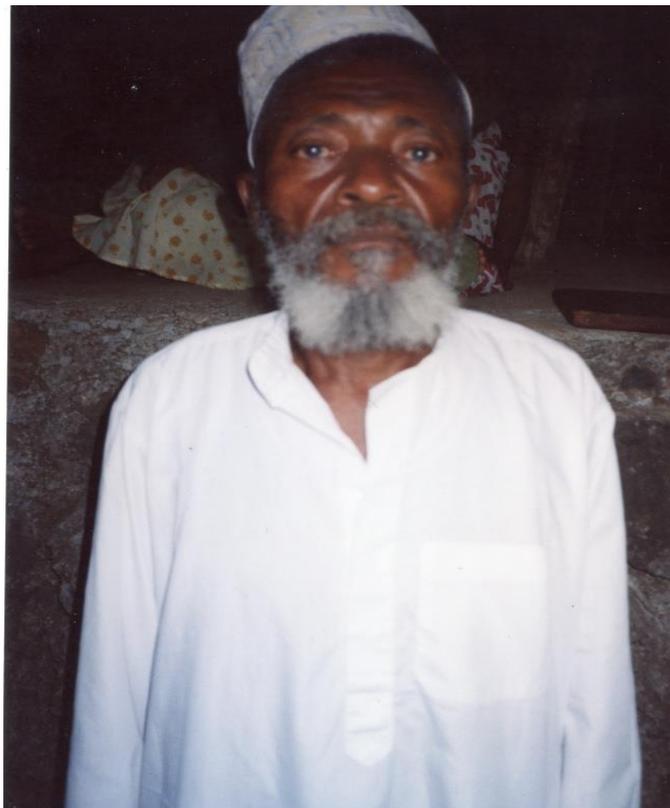
ANNEXE - 3 - R

MASSOUNDI ABDALLAH MCHINDRA

Enquête à Ouani

Transcription en comorien et traduction en français des propos de monsieur Massoundi Abdallah Madi Mchindra, connu sous le surnom de : Massoundi Bamu cultivateur et bouvier, né en 1942 à Ouani, traditionaliste, l'un des connaisseurs de l'histoire de Ouani, de la famille Beja.

Enquête faite à Ouani chez monsieur Massoundi Abdallah Madi Mchindra, le 28 Août 2003, de 08h 00 mn à 10h 30mn et de 14h 30mn à 17h 45 mn par Bourhane Abderemane (BA).



MASSOUNDI ABDALLAH MCHINDRA dit Massoundi Bamu né en 1942, grand connaisseur de l'histoire de sa famille (Bejani) et celle de Comboni. Son témoignage est très pertinent quand il parlait de l'inondation de l'ancienne ville de Ouni, de la préparation de la chaux, de la muraille de la ville...

INTERVIEW DE MASSOUNDI ABDALLAH MCHINDRA

1. BA : **Wawe mengoni mwa wantru mujuwawo yi tarehi ya wumuji wa wani.**

1. « Vous êtes parmi ceux qui connaissent l'histoire de la ville de Ouani ».

2. **MAB: Aswilani usuli ya wu muji wa Wani, yakoiriwa Baswara. Wuja wurotswa. Vuja ya vili yakoiriwa Salamani wuja wurotwa. Akati warotwa waisa...Avant vuka wantru walawa harimwa wumuji wa Salamani deziemu turu. Wayindre wako inshi Jimilime walimawo djawo na matsunga zawo...wusikiya. Huka yawo walawa hwindra hoho wayinshiwo harimwa zindrima zawo zizo wuwuji wa Salamani hurotswa yawo, muntru abaky aka alishwa akoyiriwa Mogne Terebe....Mogne Terebe wuwo drewani fami mazarifu yani.**

2. "Jadis, cette ville de Wani s'appelait Bassoira. Elle a été engloutie. Une deuxième ville, Salama, a vu le jour. Cette dernière a subi le même sort... Avant, il y avait une population venant de la ville de Salama, une deuxième tour. Elle était partie vivre à Jimilime et continuer leurs activités, labourant et élevant leurs bêtes...Tu as entendu ! Le fait de partir là où elle vivait et mener leurs activités de labour quand la ville de Salamani a été engloutie, l'homme qu'elles ont laissé sur place s'appelle Mogne Terebe. Ce Mogne Terebe fait partie de cette famille Sharifou

2b.**Asisiwa nida yija yimwambiya alawe mjini, suku ya handra. Aruwa djahe zi. Kava wala...Akana wana wengi...Aka wali. Indre... wumuntru wule aregeya suku ya vili, aja aja amwambiya: "Tsambiwa nije nihwambiye wufanye trongo wulawe mjinivavo. Na wawe wusiziya vavo!" Amdjisa wu muntru wule amba basi vani.....**

2b.Un ange est venu en songe lui dire de quitter la ville, Une première fois. Il est resté sans rien, rien dire. Il avait beaucoup d'enfants... C'était un saint « *Wali* ». Il est parti... le mystérieux informateur est revenu le deuxième jour pour lui dire que : « *On m'a dit de venir t'informer que tu fasses quelque chose pour quitter cette ville. Mais toi ! Tu restes toujours là !* ». Le saint lui avait posé une question : « *Mais alors...* . » (Aucune réponse)

2c. **Isuku yahandra yile ambiwa aja ashuku, aja ambiwa wantru amba: « Hé! Vwa muntru aja anambiya amba rilawe mjinivani...".** Population yaka mjini Salimani kawakiya wafusu tseho watehe:"**Ah! Vani Mogne Terebe madja amuntru mbole. Vani kasitsena muntru wa boniespri wono...tsena amuntru mbole".** Wamba mba wanazintru vale, wakola, wali be, wamba adrungu yindjiya ayindre djahe.

2c. Ce premier jour qu'il l'a été informé, Il est descendu pour aller informer les gens : « Hé ! Il y avait quelqu'un qui était venu me dire que nous devons quitter cette ville. » La population habitant cette ville de Salamani restait sourde. Les gens rigolait en disant : « Ah ! Là Mogne Terebe est devenu assez grand (vieux), il n'est plus l'homme qui a un bon esprit. Evidemment, il est devenu vieux ». Ils ont éclaté de rire. Ils se sont restaurés et là on lui avait donné des provisions et il est reparti.

2d. **Yi nida yile ishishwa suku ya vili. Yija yimwambiya amba: "Rihuwambiya wurongozi, wuziya vavo! Lawa vavo!"** Amwambiya yi nida yile amba:"**Tsikiya wala tsaneglije, tsilawa tsilo wambiya kawakiya wafusu tseho watehe".** « Basi wawe ? Buzuhe wulawe vavo! » Yile deziemu turu!!! Vavo yi Salamani yisojo rotswa...Wakatiwunu vani, avuru wana wahe, na nayi fami yahe waheya terebeni, wuju vavo, terebeni dre fuju vavo. Arenge Mbaga ya mtsampu akantra, arenge na

wanazintru zintru abaliliya yifami yahe. Ata wuku wahingiya, mungu ashishi vuwa na mpevo ata kaskiya wala kaswona. Ata wuku wahimosha apara amba Wuntsini mwa muji ya maridre vani. Avani, apara amba Wuntsini hunu piyo... vurazewa...Kavwa heya shintru shitsokawoshontsi. Wumuji wu rotswa... »

2d. La mystérieuse personne est revenue le deuxième jour. Il est venu lui dire que : « *Nous t'avons dit nos paroles, mais tu es resté toujours là ! Quitte cet endroit !* ». Il lui avait dit : « *J'ai entendu, je n'ai pas négligé. Je suis allé leur dire mais ils ne m'ont pas écouté. Et puis, ils ricanient* ». « Et toi ? Fait demi-tour quitte cet endroit ! » C'est le deuxième tour !!! Et là Salimani allait être détruit...A ce moment-là, Il a retiré ses enfants, ainsi que sa famille et se sont monté là à Terebeni, un peu plus haut, Terebeni c'est là à cette hauteur Fuju. Il a coupé de feuilles de sagoutier, il a pris des petites choses pour abriter sa famille. Quand la nuit s'installe (quand il fait nuit), Dieu a envoyé une pluie diluvienne qui s'est abattue avec des vents très violents de tel sorte qu'il n'entendait rien, ne voyait rien. Quand arrive le matin, il a trouvé la ville basse comme ici (en montrant le sol pierreux). Là !, il a trouvé toute cette partie basse...raser...Rien n'est apparu. La ville a été engloutie. .. ».

Après cet évènement, celui qui apparaissait dans son rêve était revenu encore pour lui dire d'aller voir ses frères qui habitaient du côté du soleil levant (ancien habitant de Salamani, rescapé de l'inondation) pour qu'ils viennent vivre avec lui. Il devait marier ses filles avec les garçons venant de Jimilime et vice versa.".....

SUITE DE L'INTERVIEW

ANNEXE - 3 - S

MAENFOU BENT AHMED

Enquête à Ouani

Transcription en comorien et traduction en français des propos de madame Maenfou Bent Ahmed, connu sous le surnom de : Mère Yassinat – Mami, née le 31 décembre 1956 à Ouani, traditionaliste, l'une des connaisseurs de l'histoire de sa famille (la famille Sharif de Magarandoni).

Enquête faite à Ouani chez madame Maenfou Bent Ahmed, le, de 08h 00 mn à 10h 30mn et de 14h 30mn à 17h 45 mn par Bourhane Abderemane (BA).



MAENFOU BENT AHMED dite Mami mère Yassinat née le 31 décembre 1956 à Ouani. Elle porte ses deux petits-fils (Achiraf et Hadia) et chante souvent la berceuse « Hutsitsiya mwana ».

Source : Bourhane Abderemane – photos prises le 18/4/2012 et le 26/9/2013

INTERVIEW DE MME MAENFOU BENT AHMED

1. Bourhane (BA) : **Bweni Maenfou, Wawe muntru wa mbawa wa unono. Wuka na muntru bavuni haho ako yiriwa « Bélé Shindra » awu « Badjini » ako huvindja halisi. Akati walolwa, kakolawa haho. Wukiya nyengi dre azirongowa yahusu wumuji. Rive li djina laho, naimaha yaho.**

1. Mme Maenfou vous faites parti des agents de la santé. Vous aviez quelqu'un à côté de vous appelé « Bélé Shindra » (litt. sept mamelle) mais aussi « vieux esprit ou djinn ». Il t'aimait beaucoup et il ne quittait presque pas ta maison. Tu as beaucoup entendu ce qu'il racontait concernant la ville. Donnez nous d'abord votre nom et votre âge.

2. Maenfou (MBAS): **Kweli trogo wazirongowa. Anlalihakika, muntru wuwo, akoriwa maana akana inlimu swafi. Akoritolea mahadisi nyingi, zamjini, zaintsi, zamatsahani. Nawaye akojuwa huwana, akana nguvu. Ahindra matsahani hanaisa, basi zintru akozitriya harimwa ligondrwa lahi, afungu, yakoka midjo ya wantru wararo. Wusi rongowe yiyo atriha shitswani. Wami wiyiriwa Maenfou Bent Ahmed, tsidjwala en 1956.**

2. Tout ce que vous avez dit est vrai. Effectivement, cet homme, on avait peur de lui car il détenait véritablement le savoir (la connaissance). Il nous racontait beaucoup de chose, de la ville, du pays, de la campagne. Lui, il savait se battre, car il avait la force (il est fort). Quand il allait au champ dans la

région de « hanaisa »²⁴⁷, alors ce qu'il ramène dans son boubou de campagne « gondrwa » qu'il nouait autour de sa hanche était assez suffisant pour préparer un coli pour trois personnes. N'en parlons pas ce qu'il porte sur sa tête. Je m'appelle Maenfou Bent Ahmed, je suis née en 1956.

3. BA : **Marahaba, basi wukiya intrini harimwa wumuji wa wani, hamuhtaswari ?**

3. Merci, alors qu'est ce que vous entendu concernant la ville de Ouani, en résumé ?

4. MBAS : **Tsikiya nyingi tu. Nitso andrisa havi ? Basi arongowa amba wumuji wahandra wa wani irotswa wuvandre wa untsini mwa muji ata wupara mpangahari. Ari vuka mantru wakoinshi vavo. Mwezimgu awava mayesha mema, zilime zengi, zinyama zingi. Waja wakokufuru. Wakoringa lidjiya la nyombe wahi tsandja wana wawo. Mwezimungu aveleha malaika ija yimwambiya Monye Terebe, wuwo aka wali, amba ambiye wantru wawo walishe zo wafanyao. Be ! Wumuji itso para madhwara. Monye terebe arongowa, ambiya wantru, namawo kawakiya. Ymalaika ile yiregeya, yimwabiyé asilale mjini wuku. Wala asifanye wubishai. Vavo Monye Terebe avingi wantru wahe piya, nawawo waka wamvulishiya, na mwandjaniwahe M'bushi walawa waheya Fuju. Vuka trandri nyengi. Wakentsi. Wakantra kantra wana zintru, wafanya banga wakintsi.**

***Akati wuku wangiya, mwezimgu ashushu mpevo, na vuwa ndjiro, na Vingu mtsanga ata, ata... Wuku wahisha, Monye Terebe na wantru wahe kawsiwona shintru nahika tsi mawe na trove, na miri yawa basi. Wu muji wa Bwasoira wu vangulwa. Iyo dre y maana Wuntsini mwa Muji kavusikintsiliha fetre fetre. Wafu wa wingi, madjini wa wingi na ya masera.**

4. J'ai beaucoup entendu. Où vais-je commencé ? Alors il nous a raconté comme quoi une partie de la première ville de Ouani (la ville basse) était engloutie jusqu'au niveau de « Pangahari », la place publique. Il paraît qu'il y avait des gens qui habitaient là. Dieu leur avait donné toute une richesse, beaucoup de plantes, beaucoup d'animaux. Ils avaient commis un sacrilège. Ils utilisaient le lait de vache pour nettoyer leurs enfants. Dieu avait envoyé un ange pour informer Monsieur Térébé, qui était un saint dire à ces gens d'abandonner ce qu'ils sont en train de faire. Car le village allait subir des dommages. Mogné Térébé avait transmis le message, en avertissant ces gens, mais ils faisaient la sourde oreille. L'ange est revenu pour lui dire de ne pas passer la nuit dans ce village. Il doit prendre ça au sérieux. Mogné Térébé avait amené toute sa famille, ainsi que ceux qui l'avaient écouté et son ami malgache en direction de « Fuju »²⁴⁸. Il y avait énormément des lianes et des arbustes là. Ils se sont installés. Ils ont défriché, coupé des arbres pour préparer des abris en pisé.

*Quand la nuit est tombée, Dieu avait envoyé, du vent suivi d'une pluie dilluvienne couronnée d'un épais brouillard tellement, tellement... Quand il fait jour (quand le soleil se lève), Mogné Térébé et le sien ne voyait rien, seulement des rochers, de la terre, des arbres arrachés. La ville de Baswara est rayée de la carte. Ce pour cela que la ville basse « Wuntsini mwa Muji » n'est habitable tellement, (en bonne et du forme). Les morts sont nombreux ainsi que les djinns et les esprits maléfiques (ya masera).

5. BA: **Tsikiya! Basi anlama intrini dre yenyasawo amba wumuji waka wurotswa?**

5. "J'ai entendu! Mais existe-t-il une preuve montrant que la ville qui existait là, fût engloutie ? »

²⁴⁷ Dans cette région il y a un petit lac ou il y a des anguilles considérées comme sacrée. Il y a énormément des « Wanaisa » (filles lumineuses). C'est leur panthéon. Ce pour cela que celle région porte le nom de « hawanaisa », c'est-à-dire chez les filles lumineuses.

²⁴⁸ Un petit plateau où actuellement, il y a le tombeau de Mogné Térébé ainsi que toutes ses descendances derrière le marché actuel et la mosquée qui porte son nom « Mkiri wa Fuju » (la mosquée de Fuju). C'est une cimétière entourée d'habitation.

6. MBAS : **Bien sûr, vwa hifa muntru, watsimba, wawo wurongowa amba suku nyengi wahi tsimba li kaburi, wawo wupara nkura, na zintru. Awu, wawo wupara banara, ata walishi ingama ile watsimbi vwangina. Vwa tsena, wahi tsimba sindrasi, wantru wujo heledja tsena trongo mari dreyiyo. Djisa muntru wangina wutsu wambilwa.**

6. Bien sûr, quant il y a un mort, les fossayeurs nous racontaient que souvent, maintefois, quand ils creusaient la tombe, ils tombent sur des pans de mur et des objets. Ou bien, il tombe sur une dalle de toiture, finalement il abandonne le trou en creusant un autre. Il y a aussi, quand on creuve une fosse septique, on vient heurter quelque chose comme ça (c'est-à-dire des pans de mur etc..). Demande à une autre personne, on vous le dira.

7. BA: **Basi, ya husu yi Nkoma, waparoyiwona? Maana yayo intrini?**

7. "Alors, en ce qui concerne le Nkoma l'avez-vous vu? A quoi ça sert ?

8. MBAS: **Ewa ! Wakati mwengi, hoho Binti Rasi, vuka mwiri milibwavu, mnyamba. Wumuja de yako rumilwa. Vwa koko dre atarumuwo. Wantru, wuja wingi halisi halisi. Yindjuwani piyo wulalihwa, waja. Wantru mama, na wantru baba Waliyo na yamadjini shitswani wako angulidjiha hari mwa likoho ya wumwiri na Bweni koko vavo. Kila muntru aliyo na yitrongo yahe aytsahawo, wakodro zitekeleza. Wavingi na zintru zingi (Ngizi ya nyoshi, sukkari, djiya bitsi, majuwayi, marashi, wundi, n aka...). Bavuni, wunyuma mwayi mwiri, wantru waili dre watsongowawo, zimpeve, na y boli Ya mwiri yifanyiwawo ha litrwai la mhaju wa shindjuwani. Ya yihuka yiyo wukantra.**

8. D'accord! Il y a longtemps, là-bas à Binti Rasi, il y a beaucoup d'arbres géants, un badamier. Un seul est utilisé. Une vieille dame est la maîtresse du lieu. Beaucoup des gens, venaient tellement, tellement, en nombre assez suffisant. On invitait les gens des quatre coins d'Anjouan à venir. Les femmes et les hommes possédés se rassemblent sur le tronc de l'arbre sous la direction de Bweni Koko là. N'importe qui qui avait des doléances à exposer, peut le faire. Ils ont amené beaucoup de chose (du miel, du sucre, du lait frais, des œufs, du parfum, des bâtons d'encens et le poudre du santal...). A côté, derrière l'arbre, deux personnes taillent, les spathes et les boules faites à partie d'une branche du tamareinier. Quand cette balle te heurte, ça te blesse.

8a***Bandari ya hi venuha, Wanadamu piyo wujo hima karibu ma mro wa shiromadji. Vavo, Koko wuja. Atowa yiruhusa zinrongo zandrisa. Vavo, shidjabu dre yahandra ifanyiwawo. Imbuzi na ya masadaka, zihentsiwa wumbeli. Wanatsa wantrubaba na wantru mama, wakintsi wumbeli. Wunyuma hawo, dre wantrumama dre wakentsiwo, wunyuma hawo de wantrubaba ,wahima, watriyao y shidjabu.**

8a*Quand le "port" apparait, tout le monde allait se positionner debout à côté de la rivière des escrémements. Là, la vieille officiante Koko vient. Elle donne l'autorisation pour commencer le rite. Ainsi, le Shidjabu²⁴⁹ est le premier à exécuter. La chèvre à sacrifiée ainsi que les offrandes du sacrifice sont placées devant. Les enfants (mâles et femelle) sont placés devant. Derrière eux, se sont les femmes qui se positionnent et derrière les femmes se sont les hommes qui, debout, lisent le coran.

8b***Shahikoma, Bweni koko wuja atowa yiruhusa imbuzi yi tsindjwa. Halafu, yivingwa na ya masadaka yirungihwa bavuni vwa wumwiri hari mwa Mkorwa, yitunwa, yitsintjagiwa. Halafu, yi nyama yitola harimwaimiba. Zivola wantrumama, wa rohotse, wafanye na m'shakiki zivelehuwe**

²⁴⁹Prière destinée à protéger les participants au rituel du Nkoma à Binti Rasi (hommes, femmes et enfants).

hari mwa ziziyara. Vusi fumwa trawa, vuringwe yi shitwa, nayi miba, na zamoni piya, nayi mindru; zitriwa trawani zi fungwa hodari. Zile dre za madjini. Yi sondro puliwa baharini, bandarini.

8b*Quand c'est terminé (cette lecture de « Yasine »), la vieille officiante Koko vient pour donner l'autorisation au boucher pour sacrifier l'animal. Après, on l'amène avec les offrandes du sacrifice tout près de l'arbre sacré en le suspendant sur un arbre appelé « Mkora ou Mwaro » (*Hibiscus tiliaceus*), dépouiller l'animal, le couper en petits morceaux. Ensuite, la viande doit être extraite des os. On la donnera aux femmes, pour la faire bouillir, et préparer les brochettes qui doivent être envoyé sur les sites sacrés (les Ziara). On tresse un panier en feuille de cocotier, on prend la tête de l'animal sacrifié, les os, toutes les entrailles, ainsi que les pattes ; on les met tous ensemble dans le panier très bien ligoter. Ce sont les parts de djinns. On va balancer le havre-sac à la mer au niveau du « port » (Bandrarini).

8c*Halafu, Wantru waili (beja na combo) wasivinga zi boli saba wazifagna, washuke wuntsini hule, watsimbe mwana ngama, halafu, wapuliye y boli. Wadavwanye ha wuweve be tsi ha mhono, wasiwaniya ata wuwo atsoparawo, asiyileledja hule, yivo wantru waiankuwe wahendra biyo ivo. Waheye wuvandre wa Untsoha, halafu washuke wuvandre wa Binti Rasi. Na hika yi boli yile yileledjewa ata kayisi wonohwana, vavo wantru wurongowa amba "in Koma ino". Wantru watriya tsena yi boli ya vili rahindra halilo ata... Vwa wakati zontsi zilatsiha, vwa wakati wumoja...

8c*Ensuite, deux personnes (un Beja et un Kombo) amènent les sept boules qu'ils avaient fabriquées, ils descendent loin en bas, creusent un petit trou, ensuite ils la jettent dedans. Ils la touillent avec de la spathe et non avec la main, ils se bousculent et celui qui l'a eu, va la lancer là-bas (sur le terrain du jeu), ensuite les gens vont l'accaparer en courant. En allant du côté de Untsoha et après du côté du Binti Râsi. Et quand la balle a été lancée et qu'on ne la voit plus, là les gens disent que « la balle a bu »²⁵⁰. On placera la deuxième boule en allant comme ça jusqu'au moment... Quelquefois ce sont les sept boules qui disparaissent, quelquefois une seule boule...

8d*Wantru mama wujo ambulwa wapihe yi shahula nayi nyama ka ya triwa munyo. Vavo, wasojo zina "mdandra". Wudwamana asangiha yi Nyungu bakoju. Wasi renga zikishali zawo wafunge trengaju. Waringe yitsohole watriya moni mwa yi kishali, wahidjonya yimihono wahi ringa yi tshole wahi vutsa nyunguni. Vavo wasi zingidja yi Nyungu na hu yimba. Na wasa liya Waliyo na zintrongo zao wakintsi wahimiya ata yitsohole ile ikome ma gunini. Watriye ya maji, wavudje wumoro, wafinikiye yi Nyungu.

8d* On vient dire aux femmes (responsable de la cuisson) de préparer la repas ainsi que la viande sans sel. En ce moment là, elles vont danser le « Mdandra » (la danse des esprits). La responsable pose la marmite sur le foyer. Ils prenaient leur chale pour les nouer autour de leur hanche. Chacune prend le riz et le met dans leur chale respective. Elles plongent leur main dans leur chale nouée et jettent le contenu dans la marmite. Ensuite, elles tournent tout autour de la marmite en chantant. Les autres qui ont des doléances à présenter restent assises en priant jusqu'à ce que le sac du riz soit vide. Elles vont ensuite mettre de l'eau (une quantité d'eau susceptible de bien cuire le riz), ensuite allumez le feu et mettre le couvercle.

8e*Vavo "mdandra" ya wantru mama yisojo zinwa. Bweni Koko, aheya mnyambaju ha huvira hari mwa wumungwe, na madjini shirtsani. Yisojo zina vavo ata wantru wahilemewa waziya. "Mdandra" wahiziya, wantru Waliyo na ya madjini, wasi heya wumwiri ha husika wumungwe.

²⁵⁰Cela veut dire que la boule de bois a disparu dans la broussaille et qu'on ne la voit plus. Une fois disparue, on la remplace par une autre, ainsi de suite... La boule restante est mise aussi dans le havre-sac pour être jeté à la mer. Là où la boule a disparu, c'est cette région qui aura la bonne récolte.

8e*Alors, la danse des esprits exécutée par les femmes vont commencer. Bweni Koko (l'officiante principale) montait sur le badamier en passant par les lianes en transe. Elles vont danser là et elles s'arrêteront quand elles sont épuisées. Quand la danse d'esprit s'arrête, les ceux qui sont en transe montent à leur tour sur le badamier en passant par les lianes²⁵¹.

8f*Zilo zahiyiva, wantru baba wasifuma bagawa zihintsiwa. Bweni Koko atowe yiruhusa, wantru wavahuwe. Vavo, wudhwamana asivahuwa, atriye izilo harmwa zimbawa. Zahandra zatriwa za madjini. Vutrulwa na mshakiki zisivelehwa maziyanani. Zabaki wanadamu wasojo ringa, wasaliya waving ziya zawo, watriliwa na yinyama. Wantru wakintsi wali.

8f*Quand le riz est cuit, des hommes tressaient une demi-corbeille et les déposaient (là où il y a le riz cuit). L'officiante principale (Bweni Koko) va donner l'autorisation afin que les dames puissent distribuer le repas. Là, la responsable de la cuisson partage le repas en mettant le riz cuit dans les demi-corbeilles. Les premières corbeilles remplies appartiennent aux djinns. En ajoutant à chaque demi-corbeille une brochette et qui sera envoyé dans les Ziara (les sites sacrés). Pour les restes, les gens vont s'en accaparer, certains ont amené leurs ustancils, on leur mettra aussi la viande. Tout le monde s'assoit pour manger.

8g*Wahi malidja vavo, risojo zina "mdandra" ya huwisa. Ivo, Beni Koko aji na mshakiki yijo volwawo wumuntru alazimu atowe yi shimambi ya yinkoma yijawo. Shandja shibuliwa, wendja madjini wasizina. Bweni Koko asirenga wani wa mnyamba, na nshakiki mhononi ahizina na madjini yahe shitswani; ata, afaliki wumuntru amwire aje wumbeli hahe. Koko asi vundjanga mshakiki, ayi vambiye hari mwa wani wa mnyamba, amumbe. Wantru piyo washemeleya. Bejani dre avola awu Komboni.

8g*Quand on a terminé de manger, on allait danser pour une dernière fois la danse des esprits "le Mdandra". Après, Bweni Koko (l'officiante) vient en amenant la brochette qui sera remise à qui de droit qui doit offrir l'animal à sacrifier « Shimambi » pour le prochain Nkoma. Le cercle a été agrandi, les possédés dansaient. Bweni Koko prenait une feuille de badamier, la brochette à la main en dansant, son djinn dans sa tête (en transe) ; jusqu'au moment où elle va se positionner devant celui qui doit recevoir la brochette en l'appelant à venir en face d'elle. Koko va casser la brochette en deux, elle va l'envelopper dans la feuille du badamier, et lui remettre. Soit on la remettra à un Bejani ou à un Komboni.

8h*Zilo za madjini ziyarani zivelewa na yamadhwaamana riwafanyawo zihazizizo. Halafu, Bweni Koko asiheya munyamba ata apare ntumbaju. Angaliye na hika yi bandari yi jaya. Vavo yi bahari isi jaya. Koko atowe yiruhusa, wumuntru asirenga yi shifuko, atriye ngawani aiendre weke, andre apuliye yi shifuko bandarini ; aregeye wala asibuzuhe.

8h* L'offrande des djinns ont été envoyés dans les sites sacrés par les responsables chargés de cette tâche. Ensuite, Bweni Koko va grimper sur le badamier jusqu'à la cime. Elle va observer si le « port » est couvert d'eau. Là, la marée est en train de monter. Koko donne l'autorisation, l'homme prend le havre-sac, le met dans la pirogue et part seul pour aller le lester au « port » ; (une fois faite), il revient sans regarder derrière lui.

²⁵¹Maintenant il n'y a plus des lianes, le site est menacé de disparition. Certains jeunes, aidés par l'enseignant Nourdine dit Niku, plantent des mangroves pour protéger l'arbre sacré, un patrimoine irremplaçable.

8i*Vavo Yi Nkoma yi malidjiha, wanadamu wasingiya mjini. Bweni Koko na wantru wahe dre wahwisa walawao, abaye mlongo, ata mwaha wararu tsena.

8i*Ainsi prend fin le rituel de Nkoma, les participants rentrent en ville. Bweni Koko et les siens (hommes et femmes) sont les derniers à quitter le lieu, en fermant « la porte » en attendant les trois années à venir.

9. BA: Tsina suala yangina yahusu msafara waifanya ma mwananyaho mawore mamvinga wu mwana wahe akodja mhono ayendre razihiriwe. Muka dre havi? Laptali awo vwahano vwangina?

9. « J'ai une autre question à vous poser concernant le voyage que vous avez fait avec votre sœur à Mayotte accompagné de sa fille qui s'était blessée pour aller être soignée. Où étiez-vous allée? À l'hôpital ou dans un autre endroit ? »

10. MBAS: Ai! Trongo yiyo hale...Be!... Nitsosana nihudjibu.

Sitti akodjo mhono. Muhono wuvundjiha wuju mwayi ntsudjuni wa mhono wa potro. Dukutera mzungu aka Hombo alawa vasa lekoli, aranganya mwana wantru washi wani. Kahima ata afu. Vavo Bahe aringé hatuwa amba asimveleha Maoré. Ika mwezi wa juliyeti vakansiju 1972. Rendre Maoré. Rindre ha mahe wa Humadi Bako, wuwo mwananya na mangu. Akoyiriwa Silahy. Aharaya wasi huwendra lapitali. Arivingi rendre ha muntru akoyiriwa Mkolo mainti Mtsanga muji. Muntru wuwo ana wanaisa wazihirao wantru. Rindre mjini vavo. Hungiya mjini riviri baharini hamindru. Wuvandra wa potro na wuvandre wakumi ngawa dre zindrao. Harinahari vale rigadrawo, ya maji yisiri para mwangaju. Suku yiyo tsiririndra ata basy. Rishiyi, riwaswili wutsini mwa alasiri. Akati rangiya wumwili yinyadja, na zinyele zihimi. Lakuruni vavo zi kavasi shintru shidrihawo. Vwa nyumba bavuni.

10. "Ai! Ça fait longtemps... Mais!... Je vais essayer de te répondre.

Sitti s'est blessé le bras. Son bras gauche s'est fracturé au-dessus du coude gauche. Le médecin français qui été à Hombo vient de quitter l'école, il a détruit la vie d'un enfant originaire de Ouani. Il ne s'est pas remis de son état et il est décédé. Son père avait pris la décision de l'envoyer à Mayotte. C'était durant les vacances, au mois de juillet 1972. Nous sommes allées à Mayotte. Nous étions allées chez la mère de Houmadi Bako, la sœur de ma mère. Elle s'appelait « *Silahi* ». Elle a refusé de nous amener à l'hôpital. Elle nous avait amené chez quelqu'un qui s'appelait Mkolo Mainty, *Mtsanga Muji*. Cet individu possède des « filles lumineuses » qui soignent les gens. Nous sommes allées dans ce village. En entrant au village, nous avons traversé la mer à pied. A ma droite et à ma gauche, les pirogues circulaient. Au milieu, là où nous marchons, la mer est au niveau de nos tibias. Ce jour-là, je tremblais vraiment. Nous avons traversé. Nous sommes arrivées en et fin d'après-midi. Quand nous sommes entrées [dans la cours], mon corps se fanait mes cheveux se dressaient. Dans cette cours, rien ne bouge. Il y a une cabane à côté. Sa femme nous avait dit d'aller à *Barakani ya Kokoni*. Il a une deuxième femme là-bas. Là, nous sommes parties à *Kokoni*.

10a*Akati aja, Mkolo Mayinti aja amwambiya Silahi amba ayindre atsahe simbeya ya hubaya piya, na metera traru za bindera (nguwu djukundru), atowe na riyali ne tu ambezo. Arambiya tsena amba, rahimkiya wu mwana asilawa keme, riruwezi risidrihe ramenya yi dralao. Wuku wungiya wumezi wuheya mlibwavu. Wantru Wahilawa alesha, rili yishahula, tsimlisa wumwana. Ribaki ata wumwana alala.

10a*Quand il est arrivé, Mkolo Mayinti avait dit à Silahi comme quoi elle doit acheter un couteau pliant neuf et trois mètre du « bendera » (tissu rouge). Elle doit lui donner seulement une pièce de 20 francs cfa. Il nous encore dit que, si nous entendons l'enfant entrain de crier, nous devons nous

taire, sans bouger de peur de gâcher le traitement. Il fait nuit, la lune apparait assez gros. Quand les gens sortaient de la prière du soir, nous avons mangé et j'ai donné à manger à l'enfant. Nous sommes restés jusqu'à ce que l'enfant dorme.

10b* alawa mkirini aja, arivingi artriya nyubanivale. Wumwana rimladja wululiju fuko lahandra, na wasi ritriwa fuko lavili. Silahi na wami rilala montsi, mwanagu alala wuliliju. Tsifaliki mlongo wanhandra wule. Nisiwona wuntsini mwamlongo. Silahi na mwanangu wapara ntsindji. Zangu kayisishuka. Mwezi wusala fetre. Be shidja dre shabaya drani. Ata vuhayi kukuyi, ata shifundra, tsikiya shintru shapuha pomboju mari trundra ya nadji yiseleya yishuko bu !!! montsi. Nisikiya mtsankandro yijawo ata yipara mlongoju. Trikiya fetre atriya yi lakile abuwa mlongo. Vunreme pevo, wala mlongo wule kawabuha. Tsidjidisha amba yi !!! basi... vani.... Tsamalidja hufikiri na wumwana asiliya, asilawa nkeme. Mahe amaruha na Silahi.

10b*Mkolo est sorti de la mosquée et arrivait à la maison. Il nous a amené en nous installant dans cette cabane-là. On a installé l'enfant sur le lit dans la première pièce et nous, il nous a introduites dans la deuxième pièce. Silahi et moi, nous dormons per terre, ma sœur dormait sur le lit. Je me trouvais face à la porte de la première pièce. Je voyais par-dessous de la porte. Silahi et ma sœur dormaient profondément. Le mien ne vient pas [je ne trouve pas le sommeil/je n'arrive pas à dormir]. La nuit est au zénith. Mais il fait très sombre dans la pièce. Longtemps après, un coq chantait. Après un bon moment, J'ai entendu quelque chose tombée sur le toit comme un coco, se glissait et tombé par terre bu !!! J'ai entendu des pas venir jusqu'au niveau de la porte. J'ai bien entendu... Il a introduit la clef et ouvrait la porte. Un courant d'air m'a frappé sans pour autant que cette porte-là s'ouvre vraiment. Je me suis posée des questions [Je me suis dit] yi !!! Alors... mais... Je n'ai pas fini d'y penser et l'enfant pleurait, criait. Sa mère et Silahi se sont réveillées.

10c*Mwana asilawa nkeme : « Nlisha djangu, muhono dre wunu, wusinihodja, manku !!! mangu nisikodja !!! Allah !!! mwa dehavi !!! Maenfou nangaliya !!! hai !!! » wakati wunu mahe asiliya, Silahi ambaya yihanyo. Mwana aruwazi, abama. Nisitsa niliye, be, nisidjiziya ha mangavu. Fikira yikoma... Basi, mahika wumana wantru afu huno, ritsorogowa ambaje. Aja alamuha. Alawa keme ataa...Aja aruwa zi. Ata shifundra, mlongo wubulwa vavo. Vunreme tsena pevo wusoni. Tsa yelewa... Tsifikiri ata tsipara ntsindji.

10c*L'enfant criait : « Laisse-moi, la main c'est ça, tu me fais mal, ma maman !!! maman j'ai mal !!! Dieu !!! Où êtes-vous ?!!! Maenfou vient me voir !!! hai !!! en ce moment-là sa mère pleurait, Silahi lui avait fermé sa bouche [en appuyant sa main]. L'enfant se tait, elle s'est évanouie. Je voulais pleurer, mais, je me forçais très fort [à ne pas pleurer]. Ma conscience n'y est plus... Alors, si cet enfant qui n'est pas mien meurt ici, qu'allons-nous dire ? Elle s'est réveillée. Elle poussait des cris un bon moment... et se tait, silence. Quelques minutes après, la porte est ouverte de nouveau. Un courant d'air m'a frappé encore sur le visage. Je n'ai pas compris... J'ai réfléchi jusqu'à ce que je trouve sommeil [je dors].

10d*Asubuhi, lijuwa lipara, rongodjewa. Rihimi rontsi, wami na mahmalaka na mahe wa Houmadi Bako. Ribuliwa mlongo wangina bavuni, harimwa yi nyumba yile ralala.

10d*Le Matin, le soleil s'est levé, il nous appelait. Nous nous sommes tous réveillées : moi, mère Malaka ainsi que la mère de Houmadi Bako. On nous a ouvert une autre porte de côté, dans la pièce où nous avons dormis [nous avons passé la nuit].

10e*Rivola yi tsha risunwa, na Mkolo tiwani angiya. Wumwana asiliya, aendre alomrenga, amvingi ata aja aripara. Wumhono wahe piya wuvambilwa yi bendera yile. Karlazimu rambamba. Silahi (mahe wa Houmadi Bako) dre alazimu ampishiye basi. Kalazimu ala drimu, wala shahula sha trulwa mhono, wala putu, wala vilvili, matra, jwayi, wala dziya, mpampa. Ahikentsi vusilawe muntru amtumpa, Asinwe maji ya baridi. Wala musimwedje raha. Zizo dre zi miko zahe. Mutsoambilwa suko atsojuwawo ale zinruzizo. Suku ya saba dre rashuka, raja labatoira mbuyuju. Ravinga na ya malalwo ravola, na namna ritsofanyawo. Raha kayapara mwezi, na wumwoina asangadja, wala ksikodja mhono ata rishuku Nduani salama salmini.

10e*On nous a servi du thé, nous buvons, et voilà Mkolo qui entre [à dans la cour]. L'enfant pleurait, il est allé la récupérer, en l'accompagnant jusqu'à nous. Toute sa main était enveloppée de ce tissu rouge. Nous ne devons pas la toucher. C'était seulement Silahi (la mère de Houmadi Bako) qui devait lui préparer son repas. Elle ne doit pas consommer du citron, ni un repas qui a été servi, ni du piment, ni du poivre, huile, œuf, lait, requin. S'elle est assise [par terre], il ne faut lui passer dessus. Elle ne doit pas boire de l'eau froide. Mais aussi, il ne faut pas qu'elle prend encore un bain. Ce sont les interdits. On vous dira le jour où elle devait consommer tous ces interdits. C'est le septième jour que nous sommes rentrées, et nous somme venues à *Labattoira, Mbouyoujou* ; en ramenant avec nous les remèdes qu'on nous a donnés, et la façon de les utiliser.

FIN DE L'INTERVIEW

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE 1 : ELEMENTS D'ARCHEOLOGIE ET D'HISTOIRE	12
1.1. LES GRANDES PÉRIODES HISTORIQUES	12
1.1.1. LA PÉRIODE SWAHILI ARCHAÏQUE OU BEJA OU PRÉ-ISLAMIQUE VIII ^E – XI ^E SIÈCLE.	12
1.1.2. LA PÉRIODE VILLAGEOISE OU FANI OU ISLAMIQUE XII-XIV ^{ÈME} SIÈCLE	16
1.1.3. LES ARABO-CHIRAZIENS (OU ARABO-PERSANS)	21
1.1.4. ANJOUAN AU 19 ^E SIÈCLE	22
1.2. SITES ARCHÉOLOGIQUES ET SITES DE CULTE : LES ZIARA	31
1.2.1. LA GROTTE DE BAZIMINI	33
1.2.2. SIMA ZIAYARANI	34
1.2.3. UNTSOHA, SITE DU XIV ^E SIÈCLE	39
1.2.4. VIEUX OUANI (SADA-BASWOIRA)	43
1.2.5. CHAOUENI OU SHAWENI	45
1.2.6. DOMONI	46
1.3. LES GRANDSTHÈMES DES MYTHES RÉGIONAUX	49
1.3.1. MUJUMBI, L'ÎLE ENGLOUTIE	49
1.3.2. MYTHE D'INONDATION DES VILLES OU VILLAGES : OUANI	50
1.3.3. MYTHE DE L'ARRIVÉE DES BŒUFS : BONGOMA, JIMILIME	51
1.3.4. MYTHE DE LA MÉTAMORPHOSE DE L'HOMME EN MAKI	53
CHAPITRE 2 LA SOCIÉTÉ D'ANJOUAN	56
2.1. ORGANISATION SOCIALE, PARENTÉ ET ÂGE	56
2.2. LES DIFFÉRENTS RITES ISLAMIQUES PRATIQUÉS AUX COMORES	58
2.3. L'ÉDUCATION RELIGIEUSE À ANJOUAN	60
2.3.1. LES ÉCOLES CORANIQUES	60
2.3.2. ÉCOLE CORANIQUE DU TEMPS DES SULTANS	61
2.3.3. L'ÉCOLE CORANIQUE DURANT LA PÉRIODE COLONIALE	62
2.3.4. L'ÉCOLE CORANIQUE PENDANT LA PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE	65
2.3.5. ÉVOLUTION DE L'ÉCOLE CORANIQUE	65
2.4. LES PRATIQUES RITUELLES D'ORIGINE ARABE OU PERSANE, LES SYNCRÉTISMES	68
2.4.1. LE NAIRUZ (MWAHA) :LE JOUR DE NOUVEL AN COMORIEN	68
2.4.2. LA DIVINATION ET LA GÉOMANCIE	74
2.4.3. ESPRIT RAWHAN ET RITE DU MULIDI	75
CHAPITRE 3. LES SITES SACRÉS PRÉISLAMIQUES À ANJOUAN	80
3.1. TYPES ET RÉPARTITION	80
3.2. LES ESPRITS DE LA NATURE À ANJOUAN	89
3.2.1. KOKOLAMPO/KOKO	89
3.2.2. WANAISA	90
3.3. LES LACS, SITES SACRÉS	91
3.3.1. LE LAC DZIALANDZE ET L'ARBRE SACRÉ	91
3.3.2. LE LAC DU MARIAGE « DZIYA LA HARUSI » À MUTSAMUDU	93

3.3.3.	LA CASCADE ET LE PETIT LAC DE DRANI (MIRONTSY)	95
3.3.4.	LE CULTEAUX ANGUILLES SACRÉES À ANJOUAN	96
3.3.5.	AUTRE SITE D'EAU « MAJI MZINGA » MTSANGANI SIMA (EAU EN TOURBILLON)	102
3.4.	L'ARBRE SACRÉ À BINTI RASI (OUANI)	102
3.5.	LES GROTTE, DEMEURES DES ESPRITS	103
3.5.1.	ASPECT ET LOCALISATION DES GROTTE À ANJOUAN	104
3.5.2.	USAGES ANCIENS ET PERCEPTION DES GROTTE	116
3.5.3.	CROYANCES ET EXPÉRIENCES CONCERNANT LES ESPRITS	121
CHAPITRE 4 LESRITUELS PRE-ISLAMIQUES À ANJOUAN		134
4.1.	LES OFFRANDES	135
4.1.1.	L'ENCENS « WUBANI, WUNDI OU WUVUMBA » (EMBOKO) : REMÈDE ET EXCITANT	136
4.1.2.	L'ŒUF « JWAI » : SYMBOLE DE LA FÉCONDITÉ	137
4.1.3.	LE BŒUF « NYOMBE » : ANIMAL SACRIFICIEL	137
4.1.4.	LE LAIT « DZIYA », LE RIZ « NTSOHOLE OU ZILO » ET LE MIEL « NGIZI YA NYOSHI » : DÉPÔTS ALIMENTAIRES	138
4.2.	LE CULTE DES ANGUILLES SACRÉES	138
4.2.1.	A OUANI : LE PUIS ET LES ANGUILLES SACRÉES (WUNTSINI MWA MUJI)	139
4.2.2.	A DOMONI : LE SITE DE PAPANI ET SES ANGUILLES SACRÉES	141
4.2.3.	A JIMILIME : MAMAHAVUNI ET LES ANGUILLES SACRÉES	141
4.2.4.	A ONGONI-MARAHANI : LE TROU ET LES ANGUILLES SACRÉES	143
4.3.	LE TRIMBA DE NYUMAKELE	143
4.3.1.	LE CADRE : LA PRESQU'ÎLE DE NYUMAKELE	143
4.3.2.	LE RITE DU TRIMBA À NYUMAKELE	147
4.4.	LE NKOMA DE OUANI	157
4.4.1.	TRADITIONS HISTORIQUES DE LA VILLE DE OUANI	157
4.4.2.	LE NKOMA	190
4.5.	LE MHATSE DE OUANI : RITE POUR FAIRE TOMBER LA PLUIE	235
4.5.1.	MHATSEÀ OUANI : RITE POUR FAIRE TOMBER LA PLUIE	237
4.5.2.	LE MUGURU À MAYOTTE: RÔLE ET ORIGINE	241
4.6.	LE MDANDRA DE MRO-MAJI	243
4.6.1.	L'HISTORIQUE ET POSITION GÉOGRAPHIQUE DU VILLAGE	243
4.6.2.	LA DANSE DES ESPRITS « LE MDANDRA »À MRO-MAJI, ET DANS LA GROTTTE DE HAMAMPUNDRU	246
CONCLUSION		273
BIBLIOGRAPHIE		276
ANNEXES		307
ANNEXE 1 : CORPUS.		308
ANNEXE 2 : AUTRES TRAVAUX SUR LE TERRAIN ET SURVEYS ARCHÉOLOGIQUES		309
ANNEXE 3 : TRANSCRIPTION ET TRADUCTION DES ENTRETIENS (OU TRANSCRIPTION SIMPLE DES ENTRETIENS EN FRANÇAIS) . LISTE DES INFORMATEURS.		313
MZE MAITOUNI		313
ABDEREMANE RACHIDI		319

OUSSENI MARI SOILIH	343
ABDALLAH BACAR CHEIKH	354
ABDOUROIHMANE BEN ABDALLAH HAZI	359
HADIZI ZA ASWILI	366
AHMED BEN OMAR (RANGA)	376
SOILIH MDALLAH MAANROUF	373
AHMED BEN SAID ABDALLAH	376
MOHAMED ABDEREMANE	381
FATIMA COMBO	387
BOURHANE ABDEREMANE <i>ET AL.</i>	394
BOURHANE ABDEREMANE <i>ET AL.</i>	399
FUNDI BOURAHIMOU SOUFOU	413
FUNDI MOUSSA	424
ATTOUMANI ADAHOA (MADAHOA)	447
ABDOU ABDILLAH OMAR SOILIH	462
NASSURI ANLI (SARI)	467
MASSOUNDI ABDALLAH MCHINDRA	472
MAENFOU BENT AHMED	474

BOURHANE ABDEREMANE

LES RITES PRE-ISLAMIQUES A ANJOUAN CONTRIBUTION A L'HISTOIRE CULTURELLE DES COMORES

Résumé

La position géographique des Comores, lui a permis d'accueillir plusieurs migrations : Bantou, Austronésien, Proto-Malgache, Arabo-Persan. Ces migrants avaient apporté leur croyance et leur culture respective. Comme témoignage de cette civilisation : l'importance sociale des *mwalimu*, l'existence des séances de possession, la survivance du culte des esprits *Djinn*s, les cultes des ancêtres et cultes de la nature. *Trimba* à Nyumakele et *Nkoma* à Ouani (fête agraire et/ou rites de protection), *Mudandra* (danse des esprits) au village de Ouzini et Mro-Maji organisée à l'intérieur d'une grotte sacrée font partie des rites pré-islamiques à Anjouan ainsi que les cultes des anguilles sacrée « *Mwana-Mroni* ». Ces rites s'observent dans les régions habitées par les autochtones « *Wamatsaha* ». Certains de ces pratiques s'exécutent dans des lieux sacrés appelés « *Ziara* ». En conclusion, nous avons montré que la montée des « islamistes » appelés aussi « *Djawula* » risque de faire disparaître à jamais ces pratiques ancestrales.

Mots-clés :

Rite, pré-islamique, culte, Nkoma, Trimba, Mdandra, Ziara, anguilles, esprits, grottes.

Résumé en anglais

Abstract:

The geographical position of the comoros, has enabled to host several migrations: Bantu, Austronesian, Proto-Malagasy, Arabo-Persian. These migrants had brought their respective beliefs and cultures. As a testimony of this civilization:: the social importance of the *Mwalimu*, the existence of possession seances , the survival of *Djinn* spirit cult, the ancestors cult and devoioin to nature. *Trimba* at Nyumakele and *Nkoma* at Ouani (agrarian festival and / or rites of protection), *Mudandra* (spirit dance) at the village of Ouzini and Mro-Maji organized inside a sacred cave are part of the pre-Islamic rites in Anjouan than the cults of the sacred eels "*Mwana-mroni*". These rites are noticed in the areas inhabited by the indigenous "*Wamatsaha*". Some of these practices are performed in sacred places called "*Ziara*". In conclusion, we have shown that the rise of the "Islamists" also called "*Djawula*" risks to destroy forever these ancestral practices.

Keywords:

Ritual, pre-Islamic, worship, Nkoma, Trimba, Mdandra, Ziara, eels, spirits, caves.